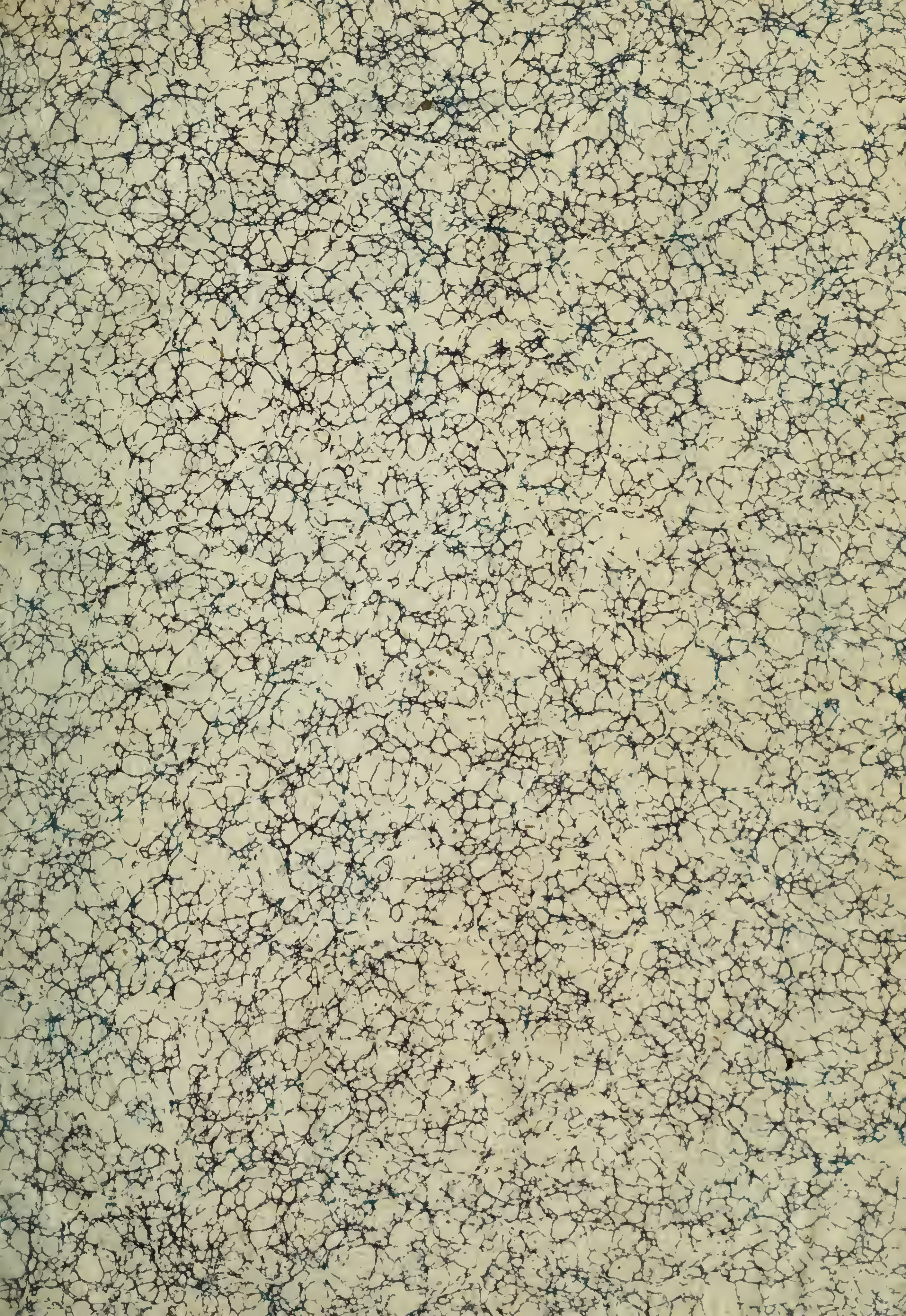



Vendu en 1975
par
Daniel MORCRETTE
Libraire à LUZARCHES
95270 France



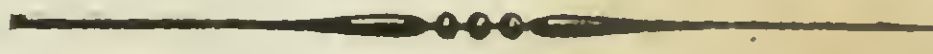
CE

LE COMTE

DE LAVERNIE,

PAR

AUGUSTE MAQUET.



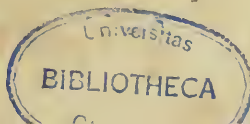
PARIS,

IMPRIMERIE DE SCHILLER AINE,

FAUB. MONTMARTRE, 11.

—

1855



LE

COMTE DE LAVERNIE.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Le Camp de Staffarde.

A dix heures de la nuit, par un temps calme, le 17 août 1690, la lune, en se levant derrière l'abbaye de Staffarde, en Piémont, éclairait l'un de ces étranges spectacles que l'homme, infatigable destructeur, donne trop souvent au regard du dieu qu'il appelle un Dieu de paix.

Un immense terrain, coupé d'ombres noires et de brumes bleuâtres, des ravines profondes, des marais égratignés à la surface par des points lumineux ; çà et là un roc taillé en forme bizarre et courbé sur la plaine comme une sentinelle gigantesque, des arbrisseaux muets et immobiles : voilà ce que les yeux apercevaient tout d'abord avant que de s'être accoutumés aux ténèbres.

Mais quand on avait suivi durant quelques minutes les lignes anguleuses de la noire abbaye qui se profilait sur le ciel pommelé ; quand on avait interrogé les sombres profondeurs de l'horizon endormi, tout ce chaos de l'espace compris entre Revel et Staffarde s'éclairait et se débrouillait peu à peu. Au bord des ruisseaux, derrière les roches, sur la crête des éminences apparaissaient des masses arrondies ou quadrangulaires, animées pour ainsi dire par les mouvemens imperceptibles de quelques ombres qu'on voyait glisser silencieusement le long de leurs parois.

Ces blocs ronds et carrés étaient les tentes de l'armée française, perdue au milieu du sinistre paysage que nous venons de décrire. Les ombres qui passaient à l'entour étaient les éclaireurs de Catinat, qui surveillaient la plaine et les collines. Les mystérieuses ténèbres de l'horizon cachaient dans leurs plis l'armée de Victor-Amédée et du prince Eugène, qui, sous Villefranche, admirablement postés, riaient de voir ces Français aventureux s'enfoncer et s'enfermer dans un défilé que Dieu gardait avec l'eau de ses marais et le prince Eugène avec le feu de ses canons.

Cependant cette armée française tant menacée, dormait tranquillement. Catinat, en se couchant le soir, avait reconnu le danger, et annoncé qu'on ferait prudemment retraite le lendemain sur Pignerol.

Dix heures, nous l'avons dit, sonnèrent lentement aux cloches de l'abbaye, et la lune s'étant dégagée pour un moment d'un amas floconneux de nuages, ses rayons d'argent tombèrent sur un quartier de roche tapissée de lichens, qui dominait le parc d'un escadron de dragons.

Ces mousses fraîches et moelleuses servaient de lit à un lieutenant des dragons, grand et vigoureux officier de vingt-huit à trente ans, qui profita du rayon de lune pour se soulever sur un coude, regarder attentivement autour de lui, et déplier une lettre toute froissée qu'il essaya de relire, et relut en effet, tant chaque mot lui en était connu.

La lecture achevée, ce jeune homme médita profondément, puis sembla chercher en regardant le ciel une bonne inspiration qu'il ne trouvait pas sur la terre. Il se leva d'un bond, secoua dans l'air frais de la nuit sa tête énergiquement belle, et raffermissant autour de ses reins le ceinturon de son épée, il gravit d'un pas assuré la pente rocailleuse qui conduisait au quartier général. Arrêté

près de la tente principale qui s'élevait isolée au bord d'un ruisseau bruyant :

— Le général? demanda-t-il à un factionnaire du premier poste.

— Mon officier, le général ne reçoit personne cette nuit ; il dort.

— Fais-moi le plaisir de lui porter mon nom : Gérard de Lavernie.

— Mon officier, ni moi ni mes camarades nous ne porterons votre commission. La consigne du Père-la-Pensée est rude.

L'officier baissa la tête, sans s'éloigner toutefois.

— Il y a plus, mon officier, continua le grenadier, on ne stationne pas sur ce plateau, il faut descendre.

Et il dessina la consigne par un geste éloquent.

A ce moment du bout de la tente immense s'échappèrent, timides et amortis par les toiles épaisses et les cloisons, les accords d'une mandoline ou d'une guittare. Quelques mesures parvinrent aux oreilles de l'officier, qui regarda le factionnaire d'un air à la fois ironique et mécontent.

— Dame, mon officier, répondit le grenadier qui avait compris ce muet reproche, s'il aime la musique, ce cher homme!

— Il choisit bien mal son temps, grommela le lieutenant de dragons en revenant sur ses pas avec une lenteur pleine de tristesse. Hélas! Catinat chanterait moins s'il avait dans son cœur tout ce qui dévore le mien.

Ces mots, à peine intelligibles furent entendus par un homme assis, les jambes pendantes, sur le talus qui dominait le quartier général. La tête couverte d'un chapeau sans galon, ses larges épaules ensevelies dans une vaste redingote brune, cet homme interrogeait d'un œil perçant les sombres inégalités de la vallée. Aux paroles prononcées par l'officier de dragons, le silencieux observateur tourna la tête, et lut sur le visage désolé du jeune homme tout ce désespoir exhalé dans une phrase jetée aux vents.

Il se leva, se dressa pour ainsi dire devant l'affligé qui passait sans l'avoir aperçu.

— Que voulez-vous à Catinat, dit-il d'une voix brusque, et en fronçant d'épais sourcils.

— M. de Catinat! mon général, murmura l'officier saisi de crainte et de respect en reculant involontairement.

Catinat posa un doigt sur ses lèvres, prit par le bras son interlocuteur, et s'éloigna rapidement du quartier-général; tandis que le jeune homme encore étourdi essayait de rappeler ses idées.

Quand ils furent à cent pas environ du tertre, le général s'arrêta, et, regardant fixement son compagnon :

— Qu'alliez-vous faire chez moi? demanda-t-il.

— Mon général, pardon, ai-je l'honneur d'être connu de vous?

— M. Gérard de Lavernie, je n'ai pas la réputation d'oublier le nom des braves gens, et des gens à qui je dois un service ou une politesse. Eh bien, mais, est-ce que vous n'êtes pas le fils de ce brave Lavernie, tué près de moi en 1673, à l'attaque de Maëstricht? Est-ce que vous n'avez pas pour mère la digne comtesse de Lavernie, qui me reçut si bien dans sa maison, il y a deux ans, à mon retour de Savoie? Voyons, dites-moi la cause de cette mine longue : vous veniez frapper à ma porte? laissez-moi espérer que vous avez besoin de moi et que je vais pouvoir guérir ce mal dont vous parliez tout à l'heure et qui vous dévore l'âme. Ah! ah! je vous vois une lettre dans la main.

Les yeux du jeune homme brillèrent; Catinat se hâta d'ajouter :

— J'espère que madame votre mère se porte bien?

— Oui, par bonheur, mon général. Il y a longtemps qu'elle n'a souffert de ses palpitations.

— Bon, et le petit chien, dit gaîment Catinat, celui qui m'a mordu aux jambes dans le vestibule, parlons-en?

Gérard sourit tristement.

— Et avec le petit chien, dit gaîment Catinat, nous avons l'abbé... le bon petit grassouillet... eh là... votre précepteur... celui qui a essayé de me parler latin et qui n'a jamais pu... une bonne âme...

— L'abbé Jaspin, mon général; merci, l'abbé va bien.

— Me voilà tranquille, dit Catinat en jetant sur la plaine un regard attentif, suivi d'un court silence... et la lettre qui m'inquiétait d'abord ne m'inquiète plus, parce qu'à votre âge, quand on aime sa mère, son maître et son chien, et que tout cela vit en santé, il n'est pas de réel malheur.

Gérard, se rapprochant du général :

— Monsieur, dit-il, ne peut-on pas aimer autre chose encore à mon âge?

— Oh! répliqua brusquement Catinat, si vous aimez autre chose que cette excellente mère, ce bonhomme abbé, et ce charmant petit chien noir et blanc, tant pis pour vous, ce sont vos affaires.

Et il fit un mouvement comme pour rompre l'entretien.

— Mon général, dit Gérard, je suis malheureux, j'ai droit à ce que vous m'écoutiez.

— Oh ! oh !... voyons.

— Cette lettre qu'en effet j'ai reçue à quatre heures par le dernier courrier de France, m'apprend une nouvelle affreuse.

Catinat leva son regard intelligent sur le pâle visage du jeune homme qui continua :

— Une femme que j'aime tendrement et à laquelle je voudrais donner toute ma vie, une jeune fille qui mérite tous mes respects va m'être enlevée avant huit jours si je ne prends un parti extrême.

— Vous être enlevée, dit Catinat, comment cela ?

— Mon général, le 26 de ce mois elle doit faire profession.

— Sa famille vous la refuse ?

— Elle est orpheline, et je ne l'ai demandée à personne, pas même à elle. A peine sait-elle tout l'intérêt que je lui porte, et je crois qu'elle n'a ressenti encore que de l'amitié pour moi.

— Qui la force à faire des vœux ?

— Elle a perdu sa mère ; elle ne connaît pas son père ; un protecteur mystérieux la pousse à entrer en religion.

Le général secoua la tête en signe de mécontentement.

—Je n'aime pas ces affaires-là, dit-il, et je vous plains sincèrement. Mais je ne vois pas trop à quoi je pourrais vous servir. Est-ce que je connais le protecteur en question ? Désirez-vous que je sollicite en votre faveur ? Comment s'appelle-t-il ?

— Monsieur, je ne le connais pas moi-même, et la jeune fille dont j'ai l'honneur de vous parler ne l'a jamais vu. Non, la grâce que j'avais à vous demander dépend de vous seul.

— C'est ?...

— Mon général, vous avez annoncé ce soir à l'ordre que nous battions en retraite demain. Toute l'armée a reconnu là votre sagesse.

— Ah ! s'écria Catinat en souriant.

—Il n'est pas, continua Gérard, jusqu'aux plus enragés parmi nous qui ne comprennent combien la position du prince Eugène est forte.

— N'est-ce pas ? répondit Catinat du même ton de bonhomie.

— Inexpugnable, mon général.

— Aussi bonne que la nôtre est mauvaise, poursuivit le grand homme avec un soupir dont l'écho contrastrait singulièrement avec le fin sourire qui n'avait pas abandonné ses lèvres.

— Oh ! mon général, avec vous il n'est pas de mauvaise position, dit Gérard ; mais enfin nous décampons, et cette retraite va nous donner au moins quinze jours d'observation.

— Probablement, murmura Catinat en fouettant de sa canne une broussaille qui s'accrochait à ses bottes... mais enfin tout cela ne me dit pas quelle grâce vous attendez de moi.

— Un congé de quinze jours à partir de ce soir, mon général.

Catinat se redressa vivement et d'un ton sec :

— Impossible, dit-il, impossible, M. de Lavernie !

— Oh ! mon général, s'écria douloureusement Gérard, dont les traits s'altéraient à mesure que la fatale réponse s'enfonçait plus avant dans son cœur, vous oubliez donc que nous sommes au 18 dans deux heures ; que le 26, à midi, cette jeune fille prononcera ses vœux et qu'elle est à jamais perdue pour moi, et qu'alors je suis perdu moi-même ?

— Comment perdu? répliqua le général avec un regard presque cruel, tant il renfermait de tenace curiosité... Un homme perdu parce qu'une femme lui manque !...

— Monsieur, dit Gérard avec douceur, j'ai l'âme malheureusement si tendre, si faible, voulais-je dire, que du jour où cette jeune fille entrera en religion, je quitterai le service et me rendrai chartreux.

Catinat haussa les épaules et se détourna en frappant sa botte à petits coups pressés, non qu'il se fâchât de ces paroles ou les raillât, mais parce qu'il était ému de l'accent simple et vrai dont elles avaient été prononcées.

— Ce sera un grand chagrin pour ma mère, continua Gérard ; ma bonne mère, dont vous me parliez tout à l'heure, mon général, et qui ne vit que pour moi en ce monde, à tel point que bien souvent je me suis dit : Elle s'ennuie sur la terre, et sans l'amour qu'elle a pour moi, elle remonterait aux cieux,

Catinat sans se retourner :

— Et cette jeune fille doit faire ses vœux le 26 du mois?

— Oui, mon général.

— En quel couvent?

— Au couvent des Filles-Bleues de Mézières...

— Et à supposer que vous eussiez votre congé ?...

Gérard tressaillit.

— Que vous n'aurez pas, interrompit Catinat, plus doucement,

Les mains du jeune homme retombèrent à ses côtés.

— Enfin, M. de Lavernie, dites toujours ce que vous feriez si vous étiez libre.

— A quoi bon, mon général, puisque je ne le serai pas?

— Eh parbleu! cela ne vous regarde point, dites toujours.

— Mon général, s'il faisait clair, je vous prierais de lire la lettre... de cette jeune fille...

Catinat avança la main pour prendre le papier que lui tendait Gérard.

— Il fait trop nuit, dit-il.

— Monsieur, je la sais par cœur, et je pourrai vous la réciter.

— Faites-donc.

Gérard appuya une main sur son cœur, et, d'une voix étouffée, il commença :

« Monsieur l'ordre est arrivé... je ferai profession le 26 à midi. Jusqu'à ce jour j'avais compté sur l'amitié que vous m'avez offerte, et sur les bontés de madame votre mère, car j'espérais que vous la gagneriez à ma cause. Mais je vois que vous semblez m'avoir oubliée et que Dieu seul me reste. Plus rien autour de moi! Ainsi donc jusqu'au 26 du présent mois, chaque jour, à quatre heures du matin, je serai sur la terrasse du couvent, derrière les bois, et je vous attendrai pour vous dire un éternel adieu, fût-ce d'un signe. Accordez-moi ce dernier bonheur afin que je n'aille point vers Dieu avec désespoir. »

Il s'arrêta ; les derniers mots avaient déchiré sa gorge pour arriver jusqu'à ses lèvres.

— Eh bien demanda le général dont les yeux dévoraient ce malheureux jeune homme, j'avais raison ; même libre, qu'eussiez-vous fait là où il n'y a rien à faire?

— Monsieur, je vais augmenter votre colère contre moi, mais je vous assure que rien n'est désespéré. Il y a deux cent cinquante lieues d'ici au couvent ; du 18 au 26 avril, il y a huit jours. Si une marche de trente lieues par jour peut faire peur à un cavalier, ce n'est pas aux dragons de Catinat. J'arriverai donc le 26, avant quatre heures du matin, en vue du couvent.

— Pour faire ce signe d'adieu à la pauvre fille?

— Oh! non pas, monsieur, pour l'enlever.

— L'enlever!... d'un lieu saint!... un sacrilége!

— Elle n'est pas encore religieuse... et je la mènerais chez ma mère! Tenez, mon général, je vous conjure, je vous supplie à mains jointes... au nom de votre mère que vous avez tant pleurée, de votre frère que vous adorez, dit-on... ayez pitié de moi, donnez-moi ces quinze jours, donnez-m'en douze, donnez-m'en dix! je courrai la nuit, je reviendrai mourir de fatigue en embrassant vos genoux... mais j'aurais sauvé cette enfant, et vous m'aurez conservé à ma mère... Dix jours mon général, rien que dix jours!

— Je le veux bien, dit Catinat en relevant Gérard éperdu ; mais, un moment ; écoutez-moi d'abord!

Il l'entraîna jusqu'au bord du ravin qui laissait entre eux et le reste du camp un large espace vide, et l'œil étincelant, le front illuminé par un rayon de lune que tamisait un chêne vert :

— Voyez, dit-il à voix basse, toute cette armée qui dort, bagages pliés, prête à faire retraite dans quelques heures. Les officiers généraux, mes deux lieutenans eux-mêmes ont leurs chevaux sellés, leurs valises faites. Deux espions d'Eugène se sont tout à l'heure enfuis par le sentier que vous voyez là-bas dans les marais, pour aller rapporter que je me replie et que j'évite la bataille. Eh bien, monsieur, dans deux heures, regardez bien à ma montre, toute l'armée que je commande croyant fuir devant nos ennemis, aura tourné les marais et les collines, et pivoté par un seul mouvement qui jettera mon infanterie à portée du canon du duc de Savoie. Ne remuez pas ainsi et continuez de m'entendre. Dans trois heures j'attaquerai l'ennemi franchement. Il appuie à des marais sa gauche et sa droite. Il a resserré son front qui fait un bloc pareil à une citadelle : c'est, comme vous le disiez, une position inexpugnable. Cependant, je lancerai ma cavalerie dans les marais ; je pousserai mes gens de pied sur le centre ; je chargerai deux fois, dix fois, cent fois, jusqu'à ce que j'aie tout enfoncé, l'épée à la main. Ce jour-là, les braves se feront connaître, et les Savoyards, les Espagnols et les Allemands des deux princes alliés apprendront ce que valent des recrues françaises menées au feu par un général qui paie de sa personne. Demain à midi, je serai mort ou l'on m'appellera le vainqueur de Staffarde. C'est ma première grande bataille à moi seul, j'y tiens. Voilà, monsieur, ce que j'ai résolu de faire, tandis que vous courrez sur le grand chemin de France pour enlever une jeune fille. Venez avec moi dans ma tente que je vous signe votre congé.

— Oh! monsieur, monsieur, dit Gérard pâle d'émotion et de respect, en s'inclinant devant l'homme puissant qui venait de se révéler à lui dans toute la splendeur du génie. Monsieur, l'on se battrait et je ne serais pas là ?...

— C'est ce que je me disais, ajouta Catinat, quand vous demandiez à partir tout de suite.

— Vous m'avez rappelé, mon général, que mon père fut tué à vos côtés sur l'ouvrage à cornes de Maestricht. Je serai de votre bataille et j'y ferai mon devoir.

— Je l'espère; comptez que je vous en fournirai l'occasion; mais votre maîtresse... y renoncez-vous?

— Mon général, quand elle apprendra que je suis mort à Staffarde, elle ne m'accusera plus, et j'aurai un ange qui priera Dieu pour le repos de mon âme.

— Monsieur, répliqua l'intrépide philosophe, vous ne vous ferez tuer, s'il vous plaît, que si je vous le commande. Mon intention est que vous gagniez dans cette affaire une compagnie dans mes dragons. J'ai certaines idées; et puisque vous êtes venu à moi comme à un père, obéissez au père ainsi qu'au général.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous aurez remporté cette victoire demain à midi, ou que vous serez mort?

— Je l'ai dit.

— J'ai deux raisons de mourir alors. Vous comprenez, mon général, qu'on ne survit pas à l'homme qui vient de se montrer tel que vous êtes pour moi. Mais vous échapperez : Dieu le veut. Quant à moi, comme j'aurai perdu tout l'avenir de la pauvre enfant qui s'était confiée à moi, comme j'aurais mal vécu dans un cloître, il vaut mieux que je meure pour le roi et pour vous au champ de bataille.

— J'ai prévu tout cela, répliqua Catinat, qui recouvra dès ce moment sa douce et sereine gaîté; celui qui veille au sort de trente mille hommes peut bien trouver le moyen d'en sauver un seul. Allons, voilà que nous avons perdu un quart d'heure; dans vingt minutes j'ai tous mes ordres à envoyer. Vous dites que le couvent de votre amie est à Mézières, et qu'un bon cavalier y peut aller en huit jours?

— Oui, mon général.

— Il est dit que tous mes moyens seront bons, jusqu'au dernier; j'ai une chance extraordinaire en ce moment. Gare à vous, M. de Savoie! et vous, prince Eugène, gare!

— Eh, monsieur, dit Gérard, le prince Eugène sait à quoi s'en tenir sur votre compte! N'a-t-il pas dit qu'il battrait Villeroy, se battrait avec Vendôme, et serait battu par Catinat.

— Il l'a dit, sur ma foi, il l'a dit! s'écria le héros en riant; seulement il ne le croit peut-être pas! Mais tenez, entendez-vous? murmura-t-il en se penchant à l'oreille de Gérard, tandis que de son doigt il lui montrait la tente isolée.

— J'entends une musique répliqua Gérard.

— La musique dont vous vous plaigniez si fort tout à l'heure.

— Et qui me paraît charmante en ce moment.

— Pardieu! je conçois que vous la trouviez charmante.

— Pourquoi? mon général.

— Parce que, grâce à cette musique, mademoiselle... votre demoiselle enfin, ne fera point profession le 26 du présent mois. Vous ouvrez de grands yeux; allons, entrez chez moi. Laisse-nous passer, grenadier!

II.

Belair la Guitare.

Cette tente du général en chef de l'armée d'Italie se composait d'un vestibule et d'une chambre, deux vastes compartimens qui représentaient pour Catinat une habitation tout entière.

Il dînait et recevait dans le vestibule, il couchait et travaillait dans la chambre du fond. C'est dans cette dernière pièce, à peine éclairée par une petite lampe de cuivre à deux becs, que le général conduisit d'abord M. de Lavernie.

Là, sur un escabeau se tenait, une guitare entre les bras, un jeune homme de vingt-cinq ans, aux magnifiques cheveux blonds, aux yeux noirs, qui se leva dès que le bruit des pas lui annonça des visiteurs.

— M. le lieutenant, dit Catinat à Lavernie, voici M. Belair, un excellent musicien, un très honnête homme que j'ai l'honneur de vous présenter : Belair, laissez là votre guitare, et venez causer avec M. Gérard de Lavernie et moi.

Belair, en se rapprochant pour saluer, vint offrir à Gérard une des plus charmantes physionomies parmi celles que l'on a l'habitude d'appeler heureuses. Ces yeux noirs étaient si veloutés et si doux, ils se dilataient si loyalement, ces dents blanches riaient entre

des lèvres si fraîches et si rouges, le nez fin et légèrement retroussé donnait à l'ensemble tant de grâce facile, deux fossettes mignonnes dessinaient au milieu des joues un sourire tellement sincère, que Gérard se sentit dès l'abord prévenu fort tendrement pour l'aimable personne de ce jeune homme.

Catinat regardait du coin de l'œil ces deux belles natures si différentes que son caprice venait de rapprocher. Gérard était grand, Belair petit. Gérard avait le front haut, la lèvre fière, le nez aquilin, la beauté dure ; son regard disait ce que dit l'éclair d'une épée. Tout cœur, tout intelligence, tout action : voilà M. de Lavernie. Belair avait la main blanche et paresseuse qui rêve et chante sur les cordes d'un instrument : sa bouche s'entr'ouvrait suave comme pour laisser passer une mélodie. Tout âme, tout adresse, tout indolence bienveillante : voilà le musicien Belair.

Quand les deux hommes eurent croisé leur regard et lu franchement au fond de leurs yeux, c'est-à-dire de leurs âmes, l'un et l'autre se tournèrent vers le général comme pour lui dire :

— Eh bien, nous nous connaissons ; que nous demandez-vous ?

Catinat qui avait compris, répondit à Gérard aussitôt :

— M. Belair vous contera comment il se trouve ici dans mon camp et sous ma tente. C'est long; je n'ai pas le temps de faire des histoires. M. Belair prétend qu'il m'a de grandes obligations; c'est possible, mais je lui en ai de plus grandes encore. Je le sauve, à ce qu'il paraît, de M. de Louvois qui le hait; M. de Louvois n'est pas un ennemi agréable...

— Vous le savez, mon général, interrompit Gérard de Lavernie.

— Oh ! mon Dieu, non, je ne le sais pas. M. de Louvois est tout-puissant, il est absolu. Ministre de la guerre, il donne des ordres aux généraux, je commande une armée du roi. M. de Louvois, en me donnant ses ordres, peut croire qu'il me gêne, et il m'en veut sans doute de cela. Il aurait tort. Personne ne me gêne quand il s'agit de servir mon pays.

On appelait alors Catinat un philosophe, parce qu'il disait souvent : l'Etat avant de dire : le roi.

— J'avançais, continua-t-il, que l'inimitié de M. de Louvois est plus malsaine qu'un bon coup de baïonnette. Ce pauvre Belair l'a encourue. A quelle occasion ? vous le saurez en causant avec lui. Je l'en ai sauvé momentanément; mais il m'a sauvé, lui, d'un ennemi terrible : l'ennui !... Belair chante à ravir et a, comme je ne sais plus quel grec, ajouté une corde à la guitare. Or, j'ai la fantaisie de faire des vers, vous le savez, M. de Lavernie, et ce m'est un grand plaisir d'entendre mes rimes toutes brodées de notes harmonieuses par ce virtuose.

Belair salua. Catinat, se tournant vers lui:

— Quant à M. de Lavernie, dit-il, j'ai beaucoup de raisons pour lui être agréable. Tandis que je vais écrire ici quelques lignes de prose, faites-moi le plaisir de vous entretenir ensemble. Vous ne vous serez pas plutôt mis en rapport parfait que je vous apprendrai à l'un et à l'autre ce que j'attends de vous. A propos, M. de Lavernie, sachez que M. Belair est fort amoureux ; et vous, Belair, apprenez que M. de Lavernie a peur de l'être trop. Voilà, je crois, la première glace rompue, allez maintenant.

Et Catinat, toujours souriant, se plaça devant sa table, consulta la carte du pays qu'il avait dressée lui-même, de sa main. Puis, il commença d'expédier les ordres pour le mouvement de ses corps d'armée.

Alors Belair et Gérard se retirèrent dans un coin de la chambre. Bien surpris tous deux, fort disposés à se bien traiter l'un l'autre, mais frissonnant encore d'un reste de cette glace que Catinat croyait avoir rompue, ils s'interrogeaient de leurs yeux indécis et ils semblaient redouter le premier bruit que ferait leur parole.

— Allons ! s'écria Catinat, ces maladroits vont perdre le peu de temps qui leur reste. Voyons, Belair, vous qui chantez si volontiers, parlez donc.

— Mais monsieur, répliqua timidement le jeune homme, je voudrais deviner...

— Eh ! je vous l'ai dit : M. de Lavernie est comme vous, amoureux. Il vient d'apprendre que l'objet aimé va faire profession dans un couvent. Ce couvent est à deux cent-cinquante lieues d'ici ; la cérémonie doit avoir lieu dans huit jours. Il s'agirait d'aller empêcher cela, et M. de Lavernie est à l'armée d'Italie.

Belair leva sur Gérard ses yeux doux et profonds.

— Ah ! j'oubliais, reprit Catinat ; si la jeune personne entre en religion, M. de Lavernie veut mourir ou se faire chartreux, et il a une mère. Voilà ! J'espère que maintenant vous avez de quoi causer.

Là-dessus, le général rassembla quelques papiers et sortit de sa tente.

Gérard avait caché son visage dans ses mains. L'étrange confidence faite à un inconnu par Catinat des intimes douleurs qu'on

lui avait avouées comme à un père, blessait à la fois et effrayait le jeune homme.

Belair vint à lui d'un pas si léger, qu'on eût dit le vol d'une ombre.

— Que puis-je pour vous, monsieur, dit-il, car je vous vois souffrir?

— Rien, monsieur, je vous remercie.

— Si M. de Catinat m'a ainsi présenté à vous, c'est qu'il n'est pas de votre avis. M. de Catinat hasarde rarement ses paroles, jamais ses démarches. Il vous a dit que je suis amoureux; il m'a dit que vous l'êtes; il vous a conté que je suis son obligé; il m'a montré qu'il tient à vous être agréable; c'est donc que le général ne me juge pas inutile à votre satisfaction.

— Monsieur, il est impossible d'offrir ses services avec une grâce meilleure et vous m'en voyez sensiblement touché, mais le 26 du mois, dans huit jours, j'aurai perdu la femme que j'aime, et c'est un mal sans remède, que dis-je? un mal dont je serai guéri ce soir, ajouta-t-il d'une voix étouffée.

— Monsieur, répondit Belair, quand j'ai quitté Paris, j'aimais passionnément une charmante fille, je l'aime encore. Elle était menacée d'un grand malheur; son père, le seul parent qui lui reste, est un vieux soldat que M. de Louvois ne trouve pas digne d'entrer aux Invalides, d'où il l'exclut avec cette infernale obstination que vous lui connaissez, sans cause: pur caprice! Il est dit que l'étoile de M. de Louvois égratigne la mienne chaque fois qu'il y a rencontre, et mon astre si humble va heurter perpétuellement cette flamboyante comète. Eh bien! monsieur, Mlle Violette, c'est le nom de ma maîtresse, s'était mis dans la tête d'assurer le repos du vieux Gilbert son père et de le rendre riche en épousant une manière de laquais, un certain Desbuttes, un de ces hommes qui commencent par être valets de chambre et finissent par être millionnaires. Tandis que je râclais ma guitare, et que je devenais l'idole des Parisiens, cette jeune fille, qui m'adore au fond, me rendait le plus misérable des hommes avec cette piété filiale et cette rage de sacrifices qu'elle tient toujours suspendus sur ma tête. Je deviendrai riche, lui disais-je, riche comme votre Desbuttes; je donnerai un carrosse à votre père qui n'a plus de jambes; et de râcler. Mais, monsieur, pour se faire une réputation à Paris, il faut avoir les femmes de son côté. Le diable enragé veut que je plaise aux femmes; elles m'appellent, elles raffolent de moi, c'est à qui parmi elles prendra des leçons de guitare. La guitare commençait à s'user depuis que Louis-le-Grand n'en joue plus et que Mme de Maintenon préfère les orgues. Voilà-t-il pas que je remets la guitare en mode! L'argent pleut, les cachets sont des louis d'or; je commande une jambe d'argent à l'invalide, mon futur beau-père. Tout-à-coup, Violette me défend de donner des leçons aux dames; baisse dans les revenus. Cependant, je m'ingénie; j'invente une corde nouvelle que j'appelle la corde amoureuse. Tout ce que je joue sur cette corde passionne les femmes; les hommes veulent apprendre à la pincer cette corde: cachets de revenir; louis d'or de s'empiler; je fais dorer la jambe d'argent. Au même instant, mon étoile rencontre la comète; il y a choc; ma fortune s'écroule!... Pardon, monsieur, vous croyez que je veux seulement vous parler de moi; attendez un peu, j'en arrive à vous; et, croyez-moi, j'abrége.

— Continuez, dit Gérard; vous êtes un charmant conteur. Si vous saviez tout ce que vous m'inspirez!

— Merci; que n'êtes-vous M. de Louvois!

— Vous le haïssez donc bien?

— Eh, Monsieur! c'est lui qui me hait; moi, je n'ai pas de fiel.

— Que lui avez-vous fait? Un musicien n'est pas dans le chemin du ministre de la guerre!

Belair hocha la tête, et ses beaux cheveux blonds vinrent envahir son visage devenu sérieux.

— Oh! dit-il, je lui ai fait une chose bien grave.

— En vérité! s'écria Gérard inquiet.

— Vous n'ignorez pas, dit Belair, que le marquis de Louvois entretient des espions dans toutes les cours étrangères, et qu'il doit aux rapports de ces agens les renseignemens précieux à l'aide desquels jusqu'à présent il a poussé la guerre avec tant de succès.

— J'ai ouï dire cela, en effet, mais...

— Eh bien! ces espions, il les choisit d'ordinaire parmi les gens que leur profession oblige à voyager, et que leurs talens font bien accueillir partout où ils se présentent. Un maître à danser; on danse dans toute l'Europe: un cuisinier; on mange partout: un maître en fait d'armes; partout la noblesse tire l'épée: un musicien; la musique est la langue universelle.

— Eh bien? demanda Gérard, fort intéressé.

— Eh bien! monsieur, un jour que je tirais quelques coups en tierce et en quarte avec un grand drôle nommé la Goberge, maître d'escrime, borgne et bretteur com-

me une épée qu'il est,— j'avais l'idée de faire peur à M. Desbuttes, au traitant mon rival, celui dont me menace Violette ; — un jour, dis-je, que je me fendais jusqu'aux dents sur le plastron de ce coquin de la Goberge, en le félicitant de sa mine insolente et du gros ventre qu'il commence à prendre, savez-vous la proposition que ce drôle osa me faire?

— Eh! mon Dieu, dit Gérard, quoi donc?

— M. de Louvois, me dit-il, connaît votre mérite, il désire vous employer.

— Quel cachet! m'écriai-je, quel honneur! Est-ce que M. de Louvois veut râcler du boyau sous les fenêtres de Mme de Maintenon, comme M. de Richelieu claquait des castagnettes devant Anne d'Autriche?

— Oh! non pas, dit la Goberge, vous savez bien que le ministre et la favorite ne s'aiment pas assez pour correspondre en musique. C'est beaucoup plus haut que vous allez viser. Il s'agit de devenir homme d'Etat.

— Moi, comment?

— En faisant ce que je fais, continua La Goberge, en combattant les ennemis du roi dans leurs conseils et desseins. Nos soldats sont les bras de Sa Majesté; mais M. de Louvois a besoin d'avoir des yeux et des oreilles en Angleterre pour surveiller le prince d'Orange devenu le roi Guillaume: je suis une de ces oreilles et l'un de ces yeux; voulez-vous être l'autre?... Le drôle avait raison de dire un de ces yeux, puisqu'il est borgne.....

Aussitôt je compris, je rougis et je refusai tout net. La Goberge enfonça son chapeau sur ses yeux; je lui tirai ma révérence. Il me montra le poing, je lui tournai le dos.

— Oh! mon Dieu! vous me faites frémir, dit Gérard.

— N'est-ce pas? Le jour même, à midi, un estafier de M. de Louvois vint pour m'arrêter. Par bonheur, je donnais une leçon dans ma rue, chez un gentilhomme marié dont les fenêtres voient ma porte. Je vis, je compris, je m'enfuis, je courus jusqu'à la frontière avec un demi-louis dans ma poche; j'ai bien fait cinquante-cinq lieues à jeun en trente heures. Si vous saviez quel oiseau je suis pour craindre la cage!

— Et Mlle Violette?

—Ah! voilà, reprit Belair tristement, Mlle Violette!... Je lui ai écrit d'Angleterre: elle ne m'a jamais répondu. J'ai depuis deux mois rôdé tout autour de la France comme un renard autour du terrier bouché. Plus j'écrivais, moins Violette me répondait.

— C'est bien mal! dit Gérard.

— Eh! ne l'accusez pas, la pauvre fille! j'ai fini par découvrir que pas une de mes lettres ne lui est parvenue. M. de Louvois les faisait intercepter une à une, et comme je marquais dans toutes l'adresse de ma demeure, on venait régulièrement m'arrêter huit jours après que j'avais écrit à Violette. J'avais beau déménager, ce M. de Louvois a des intelligences partout; mais j'ai le flair exercé, je sens les alguazils à une lieue.

Traqué, exténué, ruiné, je suis venu un matin me jeter dans le camp de M. de Catinat. C'est un homme si bon, un si galant homme! Il a fait bâtonner deux sbires qui voulaient me prendre: il m'a enrôlé dans le régiment de Nivernais, m'a fait acheter une guitare et me cache chez lui. M. de Louvois sait que je suis là; il écume, mais n'en peut mais... J'appartiens au roi!

— Vous êtes sauvé, dit Gérard.

— Oui, mais je ne vis pas en songeant à Paris où Violette me pleure. Eh bien! je sens que vous souffrez le même martyre, et je vous dis tout net: Amoureux, malheureux; trouvez-moi une occasion d'ouvrir mes ailes et donnez-moi vos commissions pour la France.

— Oh! mon Dieu, s'écria Gérard, transporté de joie, et les bras étendus pour serrer sur sa poitrine ce généreux champion, vous feriez cela pour moi, pour un inconnu!

— Assurément, et pour moi aussi: ce n'est pas aussi difficile que vous croyez, et si M. de Catinat ne m'avait enjoint de demeurer à son camp, j'aurais déjà tenté l'escapade.

— Mais, M. de Louvois, s'il vous sait en France?

— Bah! puisque je suis ici.

— Les espions qu'il a ici lui diront que vous n'y êtes plus.

— Non, répliqua Belair, M. de Catinat est capable de frotter la guitare lui-même, pour faire croire à ma présence.

— Jamais le général ne s'exposera ainsi à la disgrace de M. de Louvois; jamais il ne vous exposera, vous, qu'il a protégé.

Au même moment parut Catinat sous la tapisserie qui séparait les deux chambres de la tente.

— Belair, dit-il, j'apprends qu'on va m'envoyer de la cour un lieutenant qui nous gênerait fort. J'aime mieux vous voir loin d'ici. Rendez-moi le service d'aller porter une lettre confidentielle à mon frère, en France, car je me défie de la poste.

Gérard et Belair poussèrent un double cri

de joie et se précipitèrent chacun sur une main de l'excellent homme pour la couvrir de baisers.

— J'ai fait seller pour vous, continua Catinat, mon petit cheval piémontais que vous laisserez à dix lieues d'ici. Prenez garde aux fontes, je les ai garnies et ma lettre y est. Vous embrasserez mon frère à Saint-Gratien chez moi. Vous voilà messager de Catinat : c'est une excellente raison pour rentrer en France, et ce titre vous procurera des chevaux frais tout le long de votre route. Quant à vous, monsieur de Lavernie, vous commanderez les trente dragons que je prends pour escorte et pour garde aujourd'hui toute la journée.

Ces dragons-là, je vous en réponds, feront du chemin et auront chaud. Les voilà qui viennent, je les ai envoyé chercher. Vous prendrez votre poste tout d'abord à l'embranchement du chemin qui croise la route de France. En attendant que je vous mande, vous pouvez dire encore mille petites choses à M. Belair, qui, je le vois, s'est assez avancé dans votre amitié pour que vous preniez confiance en lui.

Catinat, en achevant ces mots, quitta les jeunes gens immobiles de surprise et de plaisir. Il trouva sur le seuil de la tente ses lieutenans, qu'un aide-de-camp venait de réveiller à l'instant même, et qui restèrent béans au premier mot qu'il leur dit.

On entendait au loin, dans toute l'étendue du campement, comme un frisson d'armes, comme le soupir d'un immense réveil.

Bientôt, toute une troupe d'officiers arriva silencieusement au conseil de guerre, qui dura cinq minutes, et fut levé par le général avec ce seul mot : « En selle, messieurs ! »

Onze heures et demie sonnèrent à l'abbaye de Staffarde, près de laquelle Gérard et Belair, à cheval tous deux, causaient tendrement en se serrant les mains.

— Vous dites, demanda Belair, que ce couvent s'appelle les *Filles bleues*?

— Et qu'il est situé à l'extrémité de la ville de Mézières, au bas de la côte.

— Deux cent cinquante lieues?

— Deux cent cinquante-sept.

— Fort bien. Il m'a semblé vous entendre parler d'une terrasse.

— De cent toises, au bout du jardin de ce couvent, couronnée de buis magnifiques dans toute sa longueur.

— Et c'est derrière les buis qu'apparaîtra la pauvre demoiselle?

— Oui, cher monsieur.

— Qui s'appelle?

— Antoinette de Savières, dit Gérard à l'oreille du musicien.

— Quel dommage que vous ne m'ayez pas écrit une lettre pour elle.

—Vous voyez que je n'ai pas eu le temps, mais prenez celle que voici, la sienne : elle aura confiance.

— Et je la conduirai tout droit chez Mme la comtesse de Lavernie, votre mère, où vous viendrez la rejoindre?

— Si je suis encore de ce monde, oui.

— Il me semble que c'est à peu près tout, et il ne me reste plus à faire que les deux cent cinquante-sept lieues.

— Il me reste à vous embrasser encore, toujours, à vous bien regarder dans les yeux, à vous bien dire : Tu es mon ami, mon seul ami ; je t'aimerai plus que tout au monde, toi qui m'as conservé ou voulu conserver ce que je préférais à tout en ce monde. Il me reste à vous dire aussi : En quelque endroit que je me trouve, quelle que soit votre fortune ou la mienne, chaque battement de ce cœur qui frémit sur le vôtre me parlera de vous, et, quand il se taira pour vous, c'est que je serai mort.

— J'accepte, dit Belair, et il me plaît que nous soyons deux à aimer ainsi Catinat et Violette. M. Catinat est un bien grand génie et un caractère bien facile ; Violette est une bien jolie fille, mais bien difficile, allez!

En ce moment une ligne immense et souple comme une couleuvre, brillante comme ses écailles, se tordit au-dessous du plateau. C'étaient les régimens qui prenaient position pour commencer leur marche nocturne.

Catinat fit défiler les premières colonnes et s'élança vers la droite sur un cheval ardent.

— Il se faut quitter, dit Gérard à Belair, adieu ! mes dragons attendent.

— Adieu ! couvent des Filles-Bleues, à Mézières, 26 août, Antoinette de Savières, les buis, Mme la comtesse de Lavernie : trente-cinq lieues par jour !

— Ne riez pas, cher ami, interrompit Gérard, j'ai le cœur plein de larmes.

— Et moi, la tête pleine de parfums et de chants ! Devant moi, là-bas, des prairies où le soleil va se lever, des oiseaux, des arbres que je verrai fuir aux flancs de mes chevaux, et, au bout de ce chemin, l'amour pour vous et pour moi ! Antoinette, Violette, deux noms charmans ! et qui riment !

— Embrassez-moi, dit Gérard.

— Pour votre mère, pour votre amie et pour moi. Bien !... A douze jours d'ici, chez Mme la comtesse ! Hâtez-vous, Violette m'attend !

Les deux jeunes gens, du haut de leurs chevaux, se penchèrent encore une fois l'un vers l'autre et s'étreignirent avec une douloureuse tendresse.

Gérard, suivi de ses dragons, piqua vers la plaine sur les traces du général qui l'appelait, et déjà dévorant l'espace au milieu du tumulte et des premiers coups de feu qui pétillaient à l'avant-garde.

Belair, paisiblement assis sur le petit cheval, tourna vers la solitude. Il s'engagea dans le chemin de France, laissant derrière lui à chaque pas un peu plus de cette poussière, un peu plus de ce danger, un peu plus de cette gloire !

III.

La guitare du grand roi.

C'était réellement un aimable compagnon, ce Belair. Il n'avait qu'un tort : son nom. Un joueur de guitare ne peut point s'appeler Belair.

Parfois, cependant, certaines analogies que nous voyons entre le nom et la profession font croire à la destinée; mais Belair n'avait pas choisi son état pour l'accommoder à son nom. Bien au contraire : il devait son nom à ses talens, peut-être à sa beauté. Est-ce une femme qui l'avait ainsi nommé en voyant sa charmante figure? Etait-ce un ami de la musique qui l'avait appelé M. de Belair à cause des airs délicieux qu'il composait? Toujours est-il que notre musicien avait gardé ce nom et s'en déclarait content. La vrai raison, nous la confierons au lecteur, c'est que Belair n'avait pas eu de nom à lui avant l'âge de vingt ans.

Enfant abandonné, pieds nus, par les chemins, sans que nul lui tendît la main ou lui sourît, petit berger dans la campagne, pâle et triste apprenti de je ne sais quel état dans les villes ; épris de liberté, de nobles études; aimant le ciel, l'eau, la terre, tout ce qui est beau : l'or, les palais, l'art, tout ce qui est riche, Belair touchait à sa quinzième année et fût mort de faim comme tant d'autres; comme tant d'autres, il fût devenu soldat, maçon ou moine, sans une aventure qui lui arriva en 1680 à Fontainebleau, et que Dieu sans doute avait suscitée.

L'enfant, sans nom, sans parens et sans pain, avait regardé tout le jour à travers les clôtures, le passage des chevaux de la cour, les habits brodés, les plumes, les robes de soie. Il y avait collation dans les bosquets. Les dames pillaient les tables chargées de fruits, de gâteaux et de liqueurs ; les hommes servaient les dames, buvaient de grands verres que les officiers du roi leur tendaient sur des plateaux de vermeil.

Après le repas toute cette noblesse s'envola comme une nuée de phénicoptères et de faisans dorés. L'enfant ne voyait plus rien qui rassassiât ses yeux, il eut faim, et du fond du massif de roses et de jasmins où il se cachait, il convoita les reliefs de ce festin que les valets semaient par les allées en emportant les plateaux et les vases.

Glissant comme un lézard tout le long de la haie, il rencontra une trouée près d'un grand pavillon de verdure, et franchit un fossé. A cent pas de lui, sur une table entre deux corbeilles de fleurs, s'élevait une pyramide de fruits et de biscuits. Cent pas, c'étaient dix secondes pour ce lézard ! Et l'ombre propice, et le conseil d'un appétit de quinze ans ! Combien eussent résisté ?

Le pauvre enfant fit trois pas vers ces merveilles.

Soudain, il entendit les accords d'une guitare; il tourna la tête. A sa gauche, s'élevait dans les arbres un pavillon masqué par des lierres et des chèvrefeuilles, de longs stores de soie fermaient à demi la fenêtre et jetaient dans le pavillon une ombre que les yeux ne pouvaient percer. Avec l'instrument, une voix chanta, voix ferme et juste, qui mariait au savant accompagnement des cordes les langoureuses paroles d'un air castillan.

L'enfant oublia sa faim: cette mélodie le ravit en extase. L'air était de ceux qu'on retient aisément, monotone et rêveur, avec une ritournelle de séguedille. Mais la chanson fut interrompue par un cri de femme effrayée parti de l'intérieur du pavillon. Une autre femme venait de lever le store à l'extérieur et de surprendre le joueur de guitare, qu'une admirable jeune fille écoutait les mains jointes agenouillée devant lui sur un coussin.

Belair, il faut bien que nous l'appelions d'une façon quelconque, se cacha sous les feuillages ; il entendit comme des reproches, comme des excuses, et la jeune fille sortit précipitamment du pavillon, en cachant sous ses doigs effilés un visage empourpré de honte.

La querelle continua entre le joueur de guitare et la femme impérieuse qui l'avait surpris; les paroles devinrent brèves, hautes, dures, et Belair méditait une fuite adroite, que le bruit de la discussion eût fa-

cilement dissimulée, lorsqu'une troisième femme apparut dans le chemin que l'enfant se disposait à prendre.

Celle-là, majestueuse et lente, s'avançait l'œil voilé sous ses coiffes, mais brillant à la fois de colère et de curiosité. Dès qu'elle entra dans le pavillon, la femme qui l'y avait précédée poussa un cri pareil à celui qu'elle même avait arraché à la jeune fille suprise.

— Prenez garde, on entend du dehors, dit la dame majestueuse, d'une voix assez haute, pour que Belair l'entendît distinctement.

— Madame, répliqua l'autre, on n'a que faire de vos avertissemens.

— Si Mme de Montespan ne se ménage pas, ajouta la dernière venue, qu'elle ménage au moins le roi !

A ce mot : le roi ! Belair frissonna et se fit petit comme un insecte au fond de son nid de mousse.

— Je ferai observer à Mme de Maintenon, dit Mme de Montespan, que je viens de voir la petite Fontange aux pieds de S. M. Cela compromet assez le roi pour que la sévérité de Mme de Maintenon s'en effraie. Quelqu'un pouvait entrer dans ce pavillon ; quel scandale ! avouez-le, madame, vous qui ne les aimez pas.

— Il est vrai que j'ai tort, murmura le roi.

— Votre Majesté n'a pas tort de voir qui bon lui semble, répondit Mme de Maintenon, car le roi est maître absolu chez lui depuis la mort de la reine. J'ai cru seulement que Mme de Montespan reprocherait au vainqueur de l'Europe de jouer ainsi de la guitare comme s'il était permis au maître du monde d'avoir les goûts d'un vulgaire amant.

A peine ces paroles étaient-elles achevées qu'une main d'homme souleva le store. Quelque chose d'assez volumineux traversa l'air avec un sifflement étrange et vint tomber dans l'herbe moelleuse du fossé, à six pas de Belair.

Le malheureux se crut découvert dans son asile. Il s'aplatit, n'osant plus respirer sous le poids écrasant d'une colère royale à laquelle il attribuait l'envoi de ce projectile. Mais nul ne songeait au pauvre enfant, et Louis XIV sortit du pavillon la tête basse entre Mme de Montespan, qui pleurait de dépit, et Mme de Maintenon qui souriait de triomphe.

Ces trois illustres têtes s'étaient revêtues, aux dernières clartés du jour, d'une expression indicible de beauté solennelle. Elles reflétaient tout l'orgueil, toutes les faiblesses de cette époque mémorable. Belair, malgré sa jeunesse et sa frayeur, comprit qu'il venait de voir passer là, dans le crépuscule, l'histoire complète de son temps.

Tout étourdi, tout tremblant, il se traînait dans les fossés, prêtant l'oreille pour absorber avidement les derniers bruits du pas de ces trois personnes, quand sa main étendue éveilla du milieu des fleurs et des lianes une harmonie mystérieuse. Belair regarda autour de lui avec surprise, et vit briller sur des bois de citronnier des incrustations d'or et de nacre. L'enfant perdu venait de rencontrer ces cordes échauffées encore par la main blanche du grand roi. Il avait à lui la guitare de Louis XIV.

Il est rare que Dieu donne le génie sans l'occasion. Souvent même le génie consiste à saisir cette occasion qui le révèle. A peine Belair eut-il en sa possession cette magnifique guitare, celle peut-être qui avait servi à l'Espagnole Anne d'Autriche et accompagné les vers que M. de Saint-Aignan faisait au roi pour La Vallière, à peine le frôlement harmonieux se fut-il exhalé des flancs de ce bois condamné par Louis XIV à un éternel silence, que l'enfant, transporté d'orgueil et d'inspiration, se dit : Je serai musicien!

Dès lors, emportant partout cet instrument comme une proie, il ne rêva plus que notes et accords. Seul dans les bois le jour et la nuit, il chercha de toutes les forces de son esprit, avec toute la souplesse et l'ingéniosité de ses doigts, le secret renfermé dans cette boîte sonore, et lorsque parfois il se désolait d'ignorer ce qu'un maître lui eût révélé en deux heures, Belair songeait aux premiers artistes qui arrachèrent à une corde sept cris bien distincts, nuancés de cinq autres avec lesquels le génie imitateur de l'homme peut reproduire tous les sons que perçoit l'oreille, et alors il se disait que ceux-là n'avaient appris que des oiseaux, que de l'eau qui murmure, que du vent qui soupire, et qu'ils avaient fini, eux, sans maîtres, par donner à d'autres les leçons d'un art qu'ils avaient créé.

Cela encourageait Belair, mais il lui fallait plus que des encouragemens : l'esprit dévore. En deux ans il savait jouer sur sa guitare ce que jamais on n'a fait dire à cet instrument depuis Amphion de Thèbes jusqu'à Louis XIV, en passant par Iopas aux beaux cheveux. Mais Belair ne savait pas le nom d'une note, et pareil à M. Jourdain, son illustre contemporain, après qu'il eut deux ans composé et exécuté la plus admirable musique du monde, il apprit ce que c'était qu'une gamme en voyageant avec un vieil

aveugle flamand qui râclait une mandoline, écorchant tous les airs connus pour un denier et ne se doutant guères qu'à ses côtés dormait sur le dos d'un enfant la guitare de Louis XIV, une pièce curieuse de marqueterie que biens des gens eussent payée dix mille livres, c'est-à-dire une fortune.

Gagnons rapidement l'époque à laquelle Belair devint un homme et se fit une réputation.

Neuf années se sont écoulées. Il a vingt-cinq ans ; le roi Louis XIV en a cinquante-deux ; Mme de Fontanges, la belle duchesse, est morte un an après la scène du pavillon ; Mme de Montespan, disgraciée, se meurt lentement dans l'exil ; Mme de Maintenon, l'aînée du roi, règne sans plaisir ; seule, la guitare a résisté au temps. Plus belle et meilleure que jamais, elle dort dans son étui doublé de velours, confiée aux soins de Mlle Violette, cette jeune fille que Belair pleurait au camp de Catinat.

Et si l'on veut savoir comment l'amour est entré dans le cœur de ces deux jeunes gens, qu'on se rappelle la beauté du musicien, sa grande âme qui se peint dans ses chants et dans ses yeux, on comprendra pourquoi Violette s'évanouit la première fois qu'elle l'entendit chanter. Maintenant si l'on réfléchissait que Violette a vingt ans, l'œil d'un bleu sombre, sous des cheveux noirs, une taille de nymphe et la poitrine des sirènes, on devinerait facilement que son évanouissement flatta Belair comme un hommage rendu à la puissance de l'artiste et le séduisit comme preuve d'une sensibilité peu commune.

C'est là, en peu de mots, l'esquisse de deux personnages qui se dessineront beaucoup mieux quand nous déroulerons les pages de ce récit... Revenons au voyageur, à ce Belair, si obligeant, si allègre, qui galopait sur la route de France à raison de trente-cinq lieues par jour.

L'honnête garçon avait tenu sa parole comme un Romain, et le soir du septième jour, il arriva, brisé, moulu, expirant, aux portes de la ville de Mezières, terme désiré du voyage.

Si fort qu'on puisse courir, si fort échauffé qu'on soit par les arçons et par une commission de M. de Catinat, on réfléchit sur la route et l'on se demande à quoi l'on s'expose quand on oblige un inconnu au risque de déplaire à M. de Louvois. Cependant Belair tant qu'il galopa, tant qu'il trotta, conserva presque tout son enthousiasme; mais une fois arrivé, soit fatigue, soit ennui d'entrer en rapport avec des étrangers, il eut peur et ne s'informa qu'en tremblant du chemin qui menait au couvent des Filles-Bleues.

Son hôte le voyant disloqué comme une marionnette, l'engagea d'abord à souper, puis à se coucher, deux propositions qui firent le plus grand plaisir à Belair. Mais il commença par faire emplète d'un bon cheval qui se trouva dans l'écurie de l'hôte ; il acheta aussi une bonne corde neuve d'environ 60 pieds, puis il soupa longuement : c'est un vice de voyageur ou de musicien ; puis, après boire, il visita son nouveau cheval, roula sa belle corde, et monta dans une chambre au premier étage pour se coucher.

Le vin, qui égaie le cœur de l'homme, avait assombri celui-là. Belair en gravissant lourdement les degrés songeait à tant et de si durs chevaux qu'il avait montés depuis sept jours. Il pensait au bon M. de Catinat, chez qui l'on guitarait tous les soirs sans autre exercice. Il pensait à cette demoiselle inconnue pour laquelle, chevalier errant, il se disposait à rompre des lances et à risquer le gibet.

Que dirait Violette, si on pendait Belair pour un rapt ! Idée triste, mais éminemment musicale que notre ami s'empressa de transporter dans une mélodie des plus touchantes, qu'il composa sur-le-champ sans paroles, en regrettant fort M. de Catinat, qui lui faisait un grand nombre de petits vers, n'importe à quel propos, mais toujours agréables.

En effet, ce héros qui, s'il n'eût pas été Catinat, eût pu être Lafontaine, rimait distraitement, mais intrépidement, dans toutes les circonstances.

Tout ce qu'écrivait Ovide était un vers, un vers était chaque pensée de Catinat.

Déplorable habitude, dont cependant le service du roi ne souffrit pas, quoi qu'en ait pu dire M. de Louvois, qui n'aimait pas les épées trop intelligentes.

Belair regrettait cette facilité du poète si douce au musicien. Il se rappelait le charmant échange de procédés des deux muses, alors que sous la tente, Euterpe mettait toutes vives en musique les improvisations de Polymnie. Galerie mythologique où Mars endormi n'était pas oublié.

Ce qui avait ravi M. de Catinat c'est qu'un soir, comme il lui était arrivé par mégarde de rédiger en un quatrain de douze et huit syllabes l'ordre suivant :

Touraine et la Marine avec Peysac dragons
Auront assez de huit fourgons
Quant à Senneterre et Bretagne
Il leur faut des mulets pour passer la montagne

Le général en chef, après avoir commis cet excès, s'aperçut en écrivant que c'étaient de vrais vers et en était aux inquiétudes, et s'apprêtait à déchirer l'ordre.

— Ah ! monsieur, lui répliqua Belair auquel il s'était confié, ah ! monsieur, la bonne strophe ; gardez-la moi ?

— Bonne strophe !... Eh ! que dira M. de Louvois quand il apprendra que je parle en vers aux soldats de Sa Majesté ?

— Monsieur, vous verrez que Touraine et la Marine se contenteront des huit fourgons que vous leur assignez, bien qu'en vers ; vous verrez aussi que les grenadiers de Bretagne et de Senneterre seront enchantés de monter sur des mules bien que vous ayez rimé l'ordre. Ces gaillards-là n'auront pas l'air de s'en apercevoir, et en attendant vous m'aurez fourni un chant admirable, tenez.

Là dessus Belair avait pris sa guitare et appliqué à ces quatre abominations de vers une musique délicieuse. Il chanta d'une voix si mourante, avec des roulades si perlées et des cadences si rares le : *Auront assez de huit fourgons*; ces huit fourgons durèrent si longtemps avec les trilles, les points d'orgues et les syncopes que Catinat émerveillé répéta plusieurs fois : Mon Dieu, la musique est-elle une admirable chose ! Qu'elle renferme de beautés secrètes ! Où diable irait-on s'imaginer qu'il puisse y avoir tant de profonds sentimens dans ces *huit fourgons* du régiment de la Marine.

Ces souvenirs émurent le musicien. Depuis huit grands jours il n'avait pas aperçu l'ombre d'un instrument à cordes. Huit jours sans guitare, c'était pour Belair une privation équivalant à un jeûne de même durée. Toute la musique qu'il avait amassée pendant ces huit jours lui montait au cerveau, lui oppressait le cœur, bien plus encore que sa digestion ne lui occupait l'estomac.

Belair mélancolique et saturé se laissa choir sur le lit et promena un regard découragé sur tout ce qui l'entourait. Encore un moment et il cédait au sommeil avec l'ennui profond d'un lendemain qu'on redoute. Soudain ses yeux demi-clos aperçurent une convexité rougeâtre qui se dessinait sur la muraille. C'était une vieille mandore chevelue à laquelle le temps et la sécheresse n'avaient laissé que deux cordes. Belair dans une joie inexprimable, s'empara de l'instrument et se mit à jouer sur son lit avec une rage toute famélique.

C'était la nuit; tout le monde dormait déjà dans l'hôtellerie. Belair, qui voulait partir de bon matin pour le couvent, avait payé sa dépense à l'hôte. Il était donc bien chez lui et sans remords. Il joua aussi fort et aussi passionnément que s'il eût eu à captiver un auditoire de rois et de généraux en chef. Belair jouait pour Belair. Ainsi, les rossignols chantent la nuit leurs plus doux chants, sans espérer qu'on les entende. Mais l'oiseau a la prudence de se taire quand il ne veut point qu'on le reconnaisse, et Belair qui avait tant de raisons de se dissimuler, ne s'aperçut pas qu'il pouvait se trahir par son talent ; il continua de jouer jusqu'au délire.

En ce moment, deux hommes passaient à cheval sur la route. L'un précédait de quelques pas ; il allait gravissant lentement la côte au milieu de laquelle était située l'hôtellerie. La tête basse comme si elle eût porté des secrets trop lourds, il laissait le cheval se gouverner lui-même.

L'autre, carré, ventru, la poitrine effacée, le nez au vent, ne réussissait, malgré toutes ses tentatives de prestance, qu'à paraître un grand laquais qui suit son maître. Par instans il secouait sa tête comme pour l'enchâsser plus correctement dans ses épaules, et de sa main droite armée d'une houssine, il dessinait dans le vide une foule de petits moulinets et d'arabesques se terminant inévitablement par une rapide extension de l'avant-bras. Ce jeu durait depuis quelques minutes, lorsque les deux voyageurs passèrent devant l'hôtellerie que Belair était en train d'emplir d'harmonie.

L'homme à la tête penchée continua sa route sans prendre garde à rien; mais le grand découpeur d'atmosphère dressa l'oreille et interrompit subitement ses exercices. Cinq secondes après il arrêta son cheval pour mieux entendre; puis le poussant des deux talons, il rejoignit son compagnon rêveur.

— Monseigneur ! dit-il d'une voix brève et basse.

— Eh bien, quoi, M. La Goberge ?

— Daignez écouter, monseigneur. Là, dans cette hôtellerie.

— Un boyau qui grince ?

— Une guitare.

— Et quand ce serait une guitare, que m'importe, à moi ?

— Monseigneur ne reconnaît donc pas la seule main qui soit capable en Europe de manier ainsi cet instrument ?

Le cavalier au visage noble et froid, chercha distraitement sans répondre.

— Belair ! murmura plus bas encore La Goberge !

A ce nom, les traits accentués du cavalier se rembrunirent jusqu'à la colère.

— Tu crois? dit-il.
— Fermement, monseigneur.
— Il aurait osé rentrer en France? Non, c'est impossible, il est au camp de Catinat. Tu te trompes, passons !
— Eh ! monseigneur, tout à l'heure, je reconnaissais son doigter, maintenant, je reconnais sa voix ; il chante.
— Tais-toi, répondit le cavalier, gagnons au plus vite, près des Filles-Bleues, cette cabane de bûcheron où tu te caches depuis huit jours après la faction du matin. Il faut que j'arrive là vers minuit, que je fasse mon courrier, que je dorme une heure, et qu'à partir de quatre heures je monte avec toi la dernière garde au bas de cette terrasse.
Puis, se parlant à lui-même :
— Oh oui ! la dernière ; et j'aime à croire qu'elle sera inutile comme les autres. Cependant, il faut tout prévoir ; récapitulons : ce Gérard de Lavernie a dû recevoir la lettre d'Antoinette le 17 au soir ; Catinat peut lui avoir donné un congé. Il est possible de venir de Pignerol ici en sept journées ; nous verrons cela demain entre 4 et 5 heures...— En route, La Goberge ; grands pas !
— Quel dommage, grogna le pourfendeur en redoublant ses zigzags aériens.
Et tandis que le maître poussait en avant, La Goberge ne cessa de se retourner et d'écouter aussi longtemps qu'il put apercevoir l'hôtellerie, qu'un pli de terrain déroba enfin à ses yeux.

IV.

Antoinette de Savières.

Le couvent des Filles-Bleues s'élevait à une lieue environ de l'hôtellerie dans laquelle se reposait Belair, à une lieue et quart de la ville.

C'était un vaste bâtiment à toits aigus, percé d'une quantité de petites fenêtres, ayant vue toutes sur l'admirable vallée de la Vence qui leur envoyait l'arôme de ses prairies, la lumière et la fraîcheur, et le bruit de ses ruisseaux, triste compensation des parfums de la cour et des bruyantes clartés du monde que les religieuses ne devaient plus revoir.

La maison était fermée de grands murs par trois de ses côtés. A l'orient, les potagers, les vergers ; les bois au sud ; les cours au nord ; à l'est, sur le même plan que le bâtiment principal, une immense terrasse bordée de buis gigantesques, abrités par un mur à hauteur d'appui. Abrités, disons-nous, quant aux racines ; car leurs cîmes s'élançaient vigoureusement au-dessus de ce mur, impatientes de s'appeler arbres et de boire le grand air. Mais le ciseau infatigable du jardinier les rognait et les forçait de s'élargir par la base ; de sorte qu'après tant d'années ils avaient formé un second mur de souches et de rameaux, mur trapu, impénétrable, large de deux pieds au moins et habité par tout un monde de belettes, de mulots, de lapins, de hérissons, qui dans une paix profonde élevaient leurs familles patriarcales aux dépens du véritable mur qu'ils avaient transformé en catacombes.

Mais le lapin et le hérisson savent abuser comme les hommes : à force de creuser, quelques uns de ces usurpateurs avaient expulsé la terre du mur et s'étaient pratiqué des fenêtres. Or, comme en bas de cette terrasse passait, à douze pieds environ, un large sentier verdoyant qui menait aux vignes les ânes du village, parfois une de ces pierres grignotée et limée comme la pierre ponce, se détachait de son cadre, et l'on voyait apparaître à sa place le museau mobile d'un lapin qui prenait l'air, ou le grouin noir d'un hérisson mélancolique qui levait le plan de la vallée.

Cette muraille ainsi habitée se dégradait à certains endroits, sans avoir éveillé les inquiétudes du couvent. La supérieure des Filles-Bleues n'avait jamais remarqué de rôdeurs autour de ses clôtures. Nul pied de galant ou de voleur n'avait transformé en degrés d'escaliers les excavations qui émaillaient cette muraille.

Jamais, non plus, les religieuses, spectres silencieux qui se promenaient par groupes le long de la terrasse aux buis, n'avaient aperçu dans le chemin d'autres hommes que les villageois trop courbés sous des fardeaux pour pouvoir lever la tête.

Et d'ailleurs cette promenade n'était permise qu'aux vertus éprouvées. La jeunesse, moins sûre, était parquée dans les jardins à l'intérieur, sous des quinconces faciles à surveiller, dans des cours : jamais une novice n'allait aux buis sans être accompagnée, à moins qu'elle ne fût près de faire profession, auquel cas, selon les usages du cloître, elle jouissait pendant les derniers huit jours d'une complète liberté.

En mars 1690, six mois avant le commencement de cette histoire, un courrier, monté sur un cheval écumant s'était arrêté à la grille du couvent des Filles-Bleues et avait remis à la supérieure une lettre ainsi conçue :

Madame la supérieure des Filles-Bleues de Mézières.

« Vous recevrez Mlle Antoinette de Savières, jeune fille de noblesse, orpheline, âgée de dix-sept ans. Elle entrera en religion aussitôt qu'elle sera suffisamment instruite et disposée. Elle ne verra, ne recevra personne du dehors. Tout ce qu'elle pourra écrire sera enyoyé immédiatement au ministère de la guerre par ordre du roi.

» Signé : MICHEL LOUVOIS. »

P. S. Vous écrirez au bas de cette lettre le reçu des trois mille livres que le porteur vous remettra ; vous rendrez la lettre. La pensionnaire arrivera au couvent deux heures après que le courrier en sera parti.

» Il vous est enjoint, madame, de laisser ignorer absolument à tout le monde et surtout à la jeune fille ce bienfait et cette protection du roi. »

La supérieure, frappée de crainte à l'aspect du nom de Louvois qui commandait le respect dans toute l'Europe, obéit, reçut l'argent, rendit la lettre et congédia le courrier.

Elle attendit la pensionnaire, mais les deux heures fixées se passèrent, puis quatre, puis le reste du jour et la nuit tout entière sans que la jeune fille parût.

Il était arrivé en chemin à Mlle Antoinette de Savières cent événemens que M. de Louvois n'avait pas prévus, lui qui passait pour tout prévoir dans ses plans de campagne.

Qu'on se représente au milieu du chemin encaissé de Givry en Argonne à Elize un carrosse fermé de rideaux en cuir, traîné par deux vigoureux chevaux et conduit par un paysan épais qui devait avoir eu grand peine à se percher sur son siége.

Dans ce carrosse était assise, modestement inclinée, le bras passé dans une des courroies de la portière, le regard plus triste qu'indifférent, une grande et belle jeune fille, Mlle Antoinette de Savières. On n'oublie pas une semblable figure quand on l'a une foisa perçue. C'étaient de longs yeux noirs, dont la prunelle chatoyante nageait dans un fluide d'azur, des sourcils dessinés comme deux arcs, et qui se joignaient au moindre tressaillement d'un front d'ivoire, une bouche qui accusait dans son modelé riche et délicat à la fois, la passion, l'esprit et la circonspection; c'était l'ovale parfait d'un visage tellement uni dans sa mate blancheur, qu'on eût dit que jamais il n'avait vu le soleil. La main qui pendait hors de l'anneau formé par la courroie grossière, était longue, fine; elle attendait l'embonpoint de ses vingt ans pour ressembler aux divines mains du Corrége. La pose si chaste et si abandonnée tout ensemble que cette belle fille avait prise dans le carrosse révélait des épaules jeunes et fermes dignes d'attacher les plus beaux bras du monde, et de ces épaules arrondies, jusqu'aux pieds qui dépassaient la robe de laine brune, toutes les lignes de ce corps étaient harmonieuses et pures à tel point que jamais dans leur perfection le statuaire eût même osé soupçonné la volupté.

Le carrosse allait lentement, non qu'il fût trop lourd ou que les chevaux n'eussent assez de vigueur pour le faire voler sur la route, mais parce que cette route était coupée d'ornières profondes, et que le paysan ménageait ses chevaux qui avaient encore vingt lieues à faire pour arriver au couvent des Filles-Bleues.

Il était neuf heures du matin. Un soleil de printemps perçait les nuages immobiles. Il avait plu beaucoup la veille, et cette chaleur inusitée exprimait de la terre et des arbres une odeur de sève qui enivrait.

Le paysan s'endormit sur son siége. La jeune fille rêveuse ne s'aperçut point que les chevaux quittant la route entraient dans un chemin de traverse assez profond, assez étroit, aux deux côtés duquel était creusé un fossé. Dans ce chemin, la marche était plus difficile encore que sur la route, car il était plus humide et plus sillonné d'ornières. Les chevaux s'ennuyèrent de leur escapade, et après s'être concertés à leur façons résolurent de revenir au grand chemin. Ils tournèrent si brusquement et si court, qu'ils entrèrent dans le fossé ; les roues de devant y tombèrent avec eux. Le cocher s'éveille, la peur le prend, il fouette les chevaux ; ceux-ci s'imaginent qu'on leur demande de grimper sur le revers du fossé à six pieds, ils s'élancent furieux le long de ce talus.

Si le temps eût été sec et le terrain ferme, nul doute qu'ils n'eussent enlevé le carrosse sur cette pente, mais les roues s'enfonçaient dans une terre argileuse ; impossible de les faire remuer. Un des chevaux s'abat de côté, roule dans le fossé, entraîne l'autre qui tombe sur son compagnon en brisant le timon et l'avant-train du carrosse. Avec cet avant-train s'écroule le siége du paysan, qui est précipité lui-même entre les chevaux abattus ; tout cela roule, se débat et disparaît à moitié sous une couche épaisse de terre délayée, d'herbes déracinées.

Voilà un très grand malheur arrivé en une demi-minute et si le carrosse ne se fût incrusté et scellé miraculeusement dans la glaise, tout périssait broyé le long de ce ta-

lus par des chevaux que la douleur et la terreur avaient rendus fous.

La jeune fille n'avait pas eu le temps de voir le danger. Au choc des roues dans le fossé, elle poussa un cri ; puis, voyant que le carrosse demeurait immobile, elle essaya d'ouvrir la portière pour descendre. La portière, calfeutrée par un amas de terre, résista. Antoinette aperçut alors le pêle-mêle affreux des chevaux qui lançaient de furieux coups de pied ; elle entendit les gémissemens étouffés du paysan. Puis tout s'éteignit, et elle se vit enfermée dans cette boîte inamovible, seule, en proie à une terreur qui redoublait à chaque secousse imprimée au carrosse, à chaque rugissement des chevaux.

Tandis que par la portière de droite elle appelait au secours, sans que nul répondît dans cette campagne déserte, elle entendit le galop d'un cheval à sa gauche, et elle vit s'encadrer subitement dans la fenêtre du carrosse une figure de jeune homme, qui s'écria :

— Bon Dieu ! une femme là-dedans !

Antoinette transporté de joie :

— Au secours ! au secours ! dit-elle.

Et ce fut tout ce qu'elle put articuler. A la terreur venait de succéder un autre sentiment. Ces deux personnes en se regardant oubliaient, l'une son danger, l'autre son inquiétude, et elles continuaient de se regarder avec une surprise qui eût fait de ces deux figures le plus charmant tableau du monde.

Le jeune homme, c'était Gérard de Lavernie, fut le premier qui revint à la situation.

— Hélas ! madame, dit-il, n'êtes-vous point blessée ?

— Non, monsieur, je ne crois pas ; mais Sidoine !... mais les chevaux !...

Quoi ! il y a un homme dans ce fouillis ? ajouta Gérard.

— Le cocher... Sidoine ; il gémissait tout à l'heure.

— Diable, diable ! il ne gémit plus, murmura Gérard, voyons donc cela.

Et, en s'approchant, il distingua le malheureux paysan enseveli à moitié sous les chevaux. Il voulut le dégager, mais aussitôt les chevaux recommencèrent leurs ruades et leurs râlemens ; Sidoine ne bougea pas. Gérard fronça le sourcil.

— Un homme mort ! pensa-t-il. Cela va bien épouvanter cette jeune dame ; et il revint au carrosse.

— Eh bien ! monsieur, dit Antoinette avec anxiété.

— Eh bien ! madame, je crois M. Sidoine bien mal dans ses affaires.

— Oh ! mon Dieu.

— Ne vous effrayez pas... essayez un peu de sortir d'ici, et vous verrez.

— J'ai essayé en vain.

— Oui, la portière est embourbée, je vais la dégager.

Et le jeune homme détacha son ceinturon d'épée qu'il alla pendre à l'arçon de son cheval, attaché à un arbre ; il releva ses manchettes de batiste, ôta ses gants et s'apprêta bravement à fouiller la glaise avec deux belles mains blanches.

— Oh ! monsieur, je vous en prie, s'écria Antoinette qui en eut pitié.

Gérard s'arrêta.

— Il y aurait bien un moyen, dit-il ; vous êtes mince et légère, madame, et vous passeriez facilement par la portière... si je vous aidais un peu... Vous hésitez... C'est juste... Attendez, attendez, je vais avoir enlevé bien vite ce quartier de terre molle.

— Non, monsieur, j'attendrai que vous appelliez un paysan quelconque, et avec une pioche, sans vous salir...

— Madame, il n'est pas prudent d'attendre ; si par malheur les chevaux se relevaient, ils briseraient tout.

— Je passerai donc, Monsieur, interrompit Antoinette avec résolution.

Et elle se leva dans le carrosse.

— Voici le moyen, madame ; veuillez me tendre vos bras, et je vous attirerai dehors ; je suis fort, n'ayez aucune crainte.

Elle rougit, il rougit lui-même. Elle tendit ses bras timidement en baissant les yeux, il s'approcha d'elle et la prenant sous les épaules, l'enleva comme si elle eût été une ombre diaphane. Mais Gérard ne put empêcher que dans ce mouvement la joue d'Antoinette n'effleurât ses cheveux, que les deux bras de la jeune fille ne vinssent rouler autour de son cou ; il ne put empêcher que dans le contact de leurs poitrines, la double palpitation de la vie ne fît jaillir une secousse électrique jusqu'à leurs cœurs, et alors le sang disparut des joues d'Antoinette qui chancela et fut obligée d'appuyer sa main sur le carrosse, et alors Gérard lui-même se sentit trembler et se détourna pour cacher un trouble dont il n'était plus le maître.

— Maintenant, dit-il en se remettant, vous êtes tout à fait sauvée, madame, et je vais m'occuper de l'homme et des chevaux.

Antoinette ne répondit pas.

— Ces chevaux suffoquent ; le collier les

étrangle, continua Gérard; leurs traits les blessent, il faut couper les traits.

Il s'avança vers le fossé, un couteau à a main, les chevaux ruant toujours.

— Monsieur, monsieur, vous vous ferez tuer, s'écria la jeune fille en le retenant.

— Pardon, madame, mais il faut savoir dans quel état se trouve le pauvre homme ici gisant; pardon!

Il écarta doucement le bras d'Antoinette et se mit avec adresse à tirer Sidoine du milieu des chevaux. Il y parvint grâce à sa vigueur et son sang-froid, et posant sa main sur le cœur du paysan:

— Seulement évanoui, dit-il, Dieu soit loué! Aux chevaux maintenant.

Et coupant les traits, les rênes, les courroies, il rendit la respiration et la liberté aux chevaux qui se relevèrent et se secouèrent longtemps avec des hennissemens de joie.

Puis, comme s'il ne se fut rien passé pour eux, ils attaquèrent bravement l'herbe déjà longue qui couronnait le revers du fossé.

— Quant à ceux-là, dit Gérard, j'en réponds; mais je crois bien que votre cocher Sidoine a deux ou trois côtes compromises. Si vous voulez, madame, attendre ici quelques momens, je vais monter à cheval et chercher dans les environs un chirurgien pour l'homme, un charron pour le carrosse, et un cordial pour vous, car vous êtes bien pâle.

Gérard n'eut pas plutôt parlé à Antoinette de sa pâleur qu'elle redevint rouge. Il avait déjà un pied dans l'étrier, lorsqu'au détour de cette traverse quatre paysans passèrent, conduisant du foin sur un de ces chariots étroits, longs, comme on les fait encore en Alsace. Gérard les hêla d'une voix perçante. Ils se retournèrent, laissèrent le chariot sur la route et accoururent.

Cependant, Gérard avait fait revenir à lui Sidoine, mais ce pauvre homme n'avait repris connaissance que pour sentir sa douleur, et malgré toute l'eau dont la jeune fille lui arrosait les tempes, malgré le flacon qu'elle lui tenait ouvert sous les narines, il était retombé dans son évanouissement, après avoir jeté un cri lamentable.

Les quatre paysans tirèrent du fossé la voiture encore en état de rouler; ils nettoyèrent les chevaux, et quand ils eurent fini, attendirent qu'une idée arrivât soit à Gérard, soit à Antoinette.

Celle-ci fondait en larmes.

— Madame, dit Gérard, veuillez m'exprimer vos intentions et me donner vos ordres, et avant tout faisons porter le blessé au plus prochain village.

— Oui, monsieur, oui, répliqua Antoinette toute étourdie.

— Eh bien! mes amis, ajouta Gérard en s'adressant aux paysans; mettez ce pauvre homme dans le carrosse auquel vous attellerez un seul cheval avec des cordes, et conduisez-le à Dommartin. Voici un louis dont vous donnerez la moitié au barbier pour les premiers soins; nous allons vous suivre tout doucement, madame et moi. Allez.

Le carrosse partit lentement, escorté par les quatre hommes. Gérard et Antoinette restèrent seuls sur le chemin.

— Voyons, Madame, dit Gérard, avez-vous pris une résolution?... êtes-vous remise?... Vous ne répondez pas, l'émotion vous oppresse! Vous craignez pour la vie du brave Sidoine?... Vous regrettez de ne pouvoir continuer votre route dans le carrosse... vous retourniez chez vous, sans doute?.... Peut-être avez-vous peur que ce retard n'inquiète... madame votre mère... ou... monsieur votre mari?...

Gérard fut interrompu au milieu de ses questions délicates par une explosion de sanglots.

— Je vous en supplie, s'écria-t-il, madame, parlez! J'espère que je n'ai pas eu le malheur de vous déplaire. Dites-moi promptement où je dois vous accompagner, et je vais prendre congé de vous.

— Eh! monsieur, répliqua Antoinette en séchant ses larmes, que ferais-je si vous me laissiez seule? Je ne connaissais au monde qu'une seule personne, et on vient de l'emporter tout-à-l'heure, blessée, mourante..... Sidoine est mort peut-être à présent. Vous me regardez avec surprise, monsieur. Je vous ai dit pourtant toute la vérité.

— Vous ne connaissez au monde que ce Sidoine; mais vos parens?

— Je n'en ai pas.

— Vous les avez perdus?

— Je ne les ai jamais connus. Pendant longtemps j'ai cru que j'avais une mère. Une femme m'avait élevée; elle ne m'avait jamais quittée. Je dois à ses soins le peu que je sais, c'est elle qui m'a appris à prier Dieu, c'est elle qui m'a parlé du monde que jamais je n'avais entrevu. Car nous habitions, elle et moi, une petite maison au bas des montagnes d'Argonne, servies par une paysanne qui est la sœur de ce garçon Sidoine, notre serviteur aussi. Il paraît que j'ai dix-sept ans, monsieur, et depuis tant d'années, je n'ai pas vu quatre visages étrangers.

La femme qui m'élevait est tombée malade il y a environ quinze jours. Dès la pre-

mière invasion du mal, elle a écrit une lettre à Paris ; un courrier est venu chez nous assez à temps pour voir expirer cette femme, que j'appelais ma mère. Avant de mourir, ma mère en brûlant la lettre que le courrier avait apportée pour elle, ordonna au paysan, à Sidoine, de louer un carrosse et de me conduire au couvent des Filles-Bleues, à Mézières, puis elle mourut et Sidoine m'a emmenée. J'allais à ce couvent lorsque vous nous avez sauvés dans le chemin. Si ce pauvre Sidoine est mort, vous voyez bien, monsieur, que je ne connais plus personne, et que je suis toute seule en ce monde.

Gérard demeura pensif, stupéfait de ce qu'il venait d'entendre. Il prit la jeune fille par la main et la fit asseoir sur un tertre qu'il avait couvert de son manteau. Puis s'asseyant lui-même à deux pas d'elle :

— Quelle lugubre existence, dit-il. Il y a là quelque mystère ou quelque malheur. Vous l'avez pensé, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Je le crois.

— Et cette femme, vous la regrettez, c'est elle que vous pleurez ?

— Il m'est impossible de voir d'un œil sec se rompre une si longue habitude. Cependant, j'ai été si malheureuse et si maltraitée dans ma première enfance, que le souvenir m'en a poursuivie toujours, et que j'ai constamment gardé un cœur froid pour celle à qui je donnais le doux nom de ma mère.

— Elle vous maltraitait ?

— A tel point que souvent, depuis, en me rappelant les regards furieux de cette femme, l'espèce de haine persévérante dont elle m'assiégeait, les coups, les duretés qu'elle entassait sur moi, pauvre enfant, je me suis demandé si elle n'espérait point de me voir succomber à tant de misères. Puis, plus tard son œil s'est adouci ; j'étais grande, j'avais subi le passé avec une résignation dont peut-être elle s'était sentie touchée, alors elle m'a fait apprendre à lire, elle m'a enseigné les élémens de tout ce qu'elle savait elle-même, elle m'a fait donner des leçons par un vieux curé irlandais, notre plus proche voisin dont le presbytère était à une lieue de chez nous. Et puis, elle cherchait de temps en temps à m'inspirer des sentimens au dessus de notre condition. Elle me répétait que Dieu opère des miracles, qu'il tira Joseph de l'humilité pour en faire un puissant seigneur.

Elle me demandait quelle serait ma conduite envers elle si, un jour, je devenais riche et honorée. Cependant elle affectait de me traiter avec plus de considération et parfois m'appelait mademoiselle. Ma mise n'était point celle des enfans de la campagne, que parfois j'entrevoyais. J'ai toujours porté l'habit propre et l'on m'a servie avec égard. J'ai toujours vu de l'argent à la maison, bien plus d'argent qu'on n'en dépensait.

— Cette femme ne vous a-t-elle point parlé de vos parens de façon que vous comprissiez quelque chose ?

— Jamais.

— Vous portez un nom ?... pardonnez-moi.

— On m'appelle Antoinette.

— Et... c'est tout ?

— Oui, répliqua la jeune fille. Pourquoi ?

— C'est qu'ordinairement on a deux noms, mademoiselle : le sien, et celui de ses parens.

— Puisque je n'ai pas de parens, dit simplement Antoinette.

Gérard attacha sur cette jeune fille un regard profondément scrutateur. Elle le soutint fermement d'abord, puis baissa les yeux. Elle devinait que le regard du jeune homme, après avoir été sonder l'âme, était revenu à la surface et n'examinait plus que la beauté.

— Ne dites-vous pas, reprit-il, que depuis votre enfance vous n'avez vu personne ?

— Quatre à cinq personnes, monsieur, le vieux curé, la femme d'un gentilhomme qui parfois nous rendait visite, et deux ou trois étrangers qui ont passé.

Il se fit un nouveau silence entre les deux jeunes gens, Gérard le rompit encore.

— Vous êtes heureuse ? dit-il.

— Pas tout-à-fait, car j'ai encore le regret d'avoir vu mourir ma gouvernante. Cependant, mon chagrin s'effacera parce qu'il n'est pas bien profond, et comme je vais au couvent des Filles-Bleues, où je trouverai des compagnes, comme enfin, j'aurai là une société dans laquelle j'apprendrai tout ce que j'ignore, comme je me promets de choisir bien vite parmi ces dames la plus belle et la meilleure pour avoir une amie, si vous saviez, monsieur, comme je serai heureuse !... moi que personne n'a jamais aimée !

Gérard se releva non sans avoir encore une fois regardé avec une triste admiration cette parfaite beauté que le couvent allait engloutir.

— Si vous vous fussiez trouvée malheureuse, dit-il, mademoiselle, je vous eusse proposé, puisque vous êtes tout à fait libre de vous

conduire chez ma mère; nous habitons à sept lieues d'ici. Ma mère vit toute seule chez elle; je l'ai quittée ce matin, pour me rendre à l'armée d'Italie; vous eussiez trouvé près d'elle la société que vous désirez, vous eussiez rencontré l'amie que vous rêvez, car nulle femme en ce monde n'est aussi belle et aussi bonne que ma mère.

Il s'arrêta pour attendre la réponse.

— Je vous suis bien reconnaissante, dit la jeune fille, mais on m'attend chez les Filles-Bleues, où ce pauvre Sidoine à reçu l'ordre de me conduire.

Gérard s'inclina et n'insista pas.

— Alors, dit-il, mademoiselle, nous allons, si vous vous en sentez la force, rejoindre le carrosse qui a conduit votre cocher au village. C'est assez loin, je vous en préviens, il y a près d'une lieue.

— Je marche bien, répondit Antoinette.

Gérard prit son cheval par la bride, et, sans rien ajouter, suivit la jeune fille dansla direction du village.

Arrivés là, ils apprirent que le frater avait jugé très grave la situation du blessé, saigné deux fois, prescrit un repos absolu et interdit positivement le voyage avant un mois.

Gérard put se convaincre de la justesse de ces diagnostics.

Sidoine, en proie à une fièvre violente, délirait sur le lit où on l'avait placé.

Gérard amena la jeune fille au chevet du malheureux et lui expliqua la situation.

— Vous voyez, dit-il, qu'il ne faut pas songer à vous mettre en route. Je vous réitère ma proposition, le château de Lavernie n'est qu'à sept lieues et demie d'ici; je puis vous y conduire. Ce sera une double joie pour ma mère de vous recevoir et de m'embrasser encore, moi qu'elle croit déjà bien loin; acceptez. Vous dites qu'on vous attend aux Filles-Bleues, mais qui cela?

Antoinette répéta doucement mais avec une fermeté qui frappa Gérard :

— On m'attend.

— Enfin, comment irez-vous? le carrosse est brisé, vous n'avez peut-être pas beaucoup d'argent?

— Je n'en ai pas du tout, mais Sidoine doit en avoir.

Gérard ne trouva rien dans les habits de Sidoine, et il jeta un regard soupçonneux sur le barbier qui l'avait déshabillé pour le coucher. Mais une idée lui vint. Il sortit pour visiter le carrosse, et dans le fond du coffre il ramassa un petit sac de cuir renfermant vingt-cinq louis d'or, une somme considérable eu égard à la médiocrité de l'équipage et au peu de durée de la route.

— En effet, mademoiselle, dit-il en revenant à Antoinette, voici le trésor de Sidoine, et vous aurez plus qu'il ne vous faut pour aller jusqu'au couvent.

— Il faut laisser cet argent ici pour que le pauvre garçon soit bien soigné, dit Antoinette avec une générosité qui fit plaisir à Gérard.

— Mais, vous?

— Oh! moi...

— Vingt lieues, mademoiselle!

— Le carrosse a bien roulé du fossé jusqu'ici, pourquoi ne roulerait-il pas d'ici aux Filles-Bleues?

— Parce que le timon est brisé, et que rien ne retiendrait la voiture dans les descentes.

— Comment alors, Monsieur, vous qui me proposiez si obligeamment d'aller chez madame votre mère, comment comptiez-vous que je ferai le chemin?

— Des deux chevaux du carrosse vous eussiez monté l'un, moi j'ai ma monture. Un coussin du carrosse bien sanglé sur ce gros cheval gris, vous constiiuait la meilleure selle du monde.

— Alors, s'il m'est possible de monter ce cheval, pourquoi ne m'en servirais-je pas pour aller au couvent...

— Seule?

— Je donnerai un louis au guide qui m'accompagnera sur l'autre cheval.

— Singulière enfant, pensa Gérard; elle ne sait rien des choses de ce monde, et rien ne l'étonne.

— Est-ce que j'ai tort? demanda Antoinette.

—Bien au contraire, mademoiselle; seulement je pensais que vous faire ainsi accompagner par un inconnu, par un manant...

— Eh bien! dit-elle avec un sourire de bonne grâce et d'innocence, que ne venez-vous avez moi, vous même?

La plus folle idée, la plus vulgaire, la plus incompatible avec cette noble figure qu'il avait en face de lui, traversa l'imagination de Gérard.

— Serait-ce une aventurière, pensa-t-il, et m'a-t-elle conté cette invraisemblable histoire sachant bien que Sidoine ne la pourra démentir.

— Mademoiselle, répliqua le malheureux avec une brusque froideur, j'ai eu l'honneur de vous dire que je m'en vais à l'armée, j'ai hâte, et vingt lieues au rebours de ma route m'enlèveraient deux jours à peu près.

Antoinette eût pu s'offenser, se formaliser, tout au moins, mais non. Ses riches

sourcils noirs ne se froncèrent pas. Nulle contraction ne plissa ses lèvres.

— Vous eussiez perdu le même temps à me conduire chez madame votre mère, dit-elle tranquillement. Mais puisque vous ne pouvez pas sacrifier ces deux jours, j'irai seule, ou avec le premier venu, au couvent des Filles-Bleues, et je ne vous serai pas moins reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour moi depuis tantôt.

En disant ces mots, elle plongea son petit poing dans le sac de cuir, et en tira, sans compter, les pièces d'or qu'elle donna au chirurgien du village, avec les plus vives recommandations pour qu'Antoine fût bien soigné et reconduit chez lui dès qu'il pourrait souffrir le transport.

Elle ordonna qu'on assujettît sur l'un des chevaux le coussin dont Gérard avait parlé, choisit avec infiniment de sagacité parmi les figures présentes celle qui offrait le plus de garanties, et qui en effet eût rassuré Lavater lui-même ; c'était un beau garçon des vingt ans, à l'œil bleu, limpide, au front ouvert, au franc sourire.

— Voulez-vous, dit-elle, gagner un louis d'or en me conduisant aux Filles-Bleues de Mézières, et en ramenant ici le cheval que j'aurai monté ?

— Oui dà, de tout mon cœur, mademoiselle, répliqua vivement le jeune homme, et j'aurai bien soin de vous en route.

— Partons alors, continua Antoinette qui fit une longue et belle révérence à Gérard, et le laissa dans la chambre tout abasourdi de cette candeur, ou de cette rouerie, flottant de l'une à l'autre des deux idées, et le plus gêné, le plus désarçonné de tous les hommes.

Il n'avait pas encore réuni toutes ses facultés, il n'avait pu encore déraciner ses pieds du carreau où la stupeur les avait fixés, quand il entendit claquer dans la cour du frater le fer des chevaux d'Antoinette.

Il courut à la fenêtre; le coussin était déjà lié sur l'échine puissante du gros cheval. Le beau garçon à l'œil bleu tendait sa main en guise d'étrier à la voyageuse. Elle y plaça un pied charmant et sauta comme un oiseau sur le cheval. Gérard, de sa fenêtre, vit en effet le paysan commencer son rôle d'attentif. Il improvisa une planchette soutenue par deux courroies pour que les pieds d'Antoinette s'y reposassent commodément ; il visita le mors et la bride, fixa sur son cheval à lui une petite valise que la jeune fille avait dans le carrosse, et grimpant à crû sur sa bête, il sortit d'abord de la maison attirant après lui la monture de sa nouvelle maîtresse.

Celle-ci, lorsqu'elle eut dépassé le seuil, salua encore le chirurgien, les autres paysans, leur recommanda une dernière fois Sidoine, et s'éloigna au milieu des saluts très humbles et très sincères que ces braves gens, beaucoup meilleurs physionomistes qu'on ne le croit généralement, ne pouvaient refuser à tant de bonté simple, à tant de beauté pure.

Antoinette jeta les yeux jusqu'au premier étage, et vit à la fenêtre notre Gérard de plus en plus stupéfait, de plus en plus immobile, qui la regardait s'éloigner sans avoir l'air d'y rien comprendre. Elle lui envoya un sourire capable d'anéantir le peu de sens commun qui lui restait ; elle lui fit de la tête un charmant salut auquel il ne répondit point, béant et stupide qu'il était. Cependant le cheval s'éloignait toujours, et disparut tout à coup au tournant de la route.

Gérard, dès qu'il ne vit plus rien, sembla retrouver toute sa raison. Il s'arracha de cette fenêtre sans même faire attention au pauvre Sidoine, descendit en deux bonds les douze marches de l'escalier de bois, se jeta sur son cheval qui s'impatientait dans la cour et galopa comme un fou sur les traces de la voyageuse.

Mais à peine le jeune homme fut-il en selle que le premier mouvement si noble et si franc fit place aux scrupules que donne la triste éducation du monde.

Gérard se demanda s'il n'aurait pas l'air d'un sot ou d'un homme qui se repent,— si la jeune fille ne triompherait pas de son retour. En un mot, il appliqua une pauvreté sur sa sottise, il chercha un prétexte à sa résipiscence.

Ce prétexte malheureux comme tout devait l'être à partir de ce faux raisonnement, ce fut le sac de cuir que Gérard avait trouvé dans le carrosse, que la jeune fille avait vidé pour payer le chirurgien, qu'elle avait jeté ensuite sur une commode, et que Gérard avait machinalement ramassé pendant ses perplexités au départ d'Antoinette.

Ce petit sac dont il sentit l'épaisseur dans sa poche, lui parut une merveilleuse raison de courir après la voyageuse. Tout ravi d'avoir fait cette trouvaille, Gérard ne fut pas long à retrouver Antoinette ; il l'aperçut du haut d'une petite colline que son cheval éperonné vivement avait montée en une minute.

La jeune fille, entendant ce galop rapide derrière elle, se retourna. Gérard était déjà à ses côtés.

— Excusez-moi, dit-il, mademoiselle, mais vous avez oublié quelque chose chez le chirurgien, et je vous le rapporte.

— Je n'ai rien oublié du tout, ce me semble, répondit Antoinette.

Gérard lui tendit le petit sac de cuir.

— Ah bien! mademoiselle a une fameuse chance, tout d'même, s'écria le grand garçon en riant : dire que l'on court si fort après elle pour lui rapporter un sac vide!

Tant de naïveté ou de perspicacité irrita Gérard, il poussa son cheval entre celui d'Antoinette et celui du gars.

— Passe derrière, dit-il d'un ton bourru, et il se mit au pas avec Antoinette silencieusement ; alors elle le regarda d'un air étonné :

— Eh bien, Monsieur, dit-elle, vous oubliez que ce n'est pas votre chemin.

— Il faut que vous me pardonniez, répliqua-t-il ; j'ai été incivil envers vous, et je m'accuse humblement. La réponse que je vous ai faite chez le chirurgien m'était inspirée par des idées entièrement opposées à celles que j'ai en ce moment.

— Ah! dit-elle en cherchant à comprendre.

— Un homme de mon nom, et de mon éducation ne laisse pas sur les chemins, dans l'embarras, une femme quelle qu'elle soit; a plus forte raison vous, Mademoiselle.

— Pourquoi?

Ce pourquoi troubla toutes les idées de Gérard ; il fut dit avec une telle sincérité, avec un œil si limpide, que le jeune homme n'y démêlant aucun dépit, aucun triomphe, dût se convaincre de la parfaite indifférence avec laquelle avaient été accueillis son refus chez le chirurgien, et son retour sur la route.

Cependant il fallait y répondre, à ce pourquoi; un homme répond toujours.

— Parce que, Mademoiselle, dit-il, au cas où un malheur, un accident, un simple désagrément même arriverait à une personne telle que vous, la responsabilité serait douloureuse pour celui qui l'aurait assumée.

Antoinette fut assez bonne pour se contenter de la réplique. Gérard continua :

— Voilà pourquoi, mademoiselle, j'ai réfléchi et pris la résolution de vous proposer ma compagnie jusqu'à votre couvent, pour peu, toutefois, que vous n'y ayez aucune répugnance.

— Aucune, monsieur, dit Antoinette; mais, enfin, pour avoir hésité, vous aviez vos motifs, et je ne vois pas encore la raison qui vous pousserait maintenant à négliger vos devoirs pour me rendre un service que vous avez cru devoir me refuser tout à l'heure, et que me rendra si bien l'honnête garçon que voici.

Elle désignait en même temps du geste et du sourire le jeune gars tout rose, qui marchait derrière.

Gérard ne trouva rien à dire. Il examina du coin de l'œil ces traits si fermes et si purs dont les lignes sévères annonçaient une volonté solide. Il comprit qu'avec une logicienne de cette force la discussion finirait à son désavantage. Plus il creusait l'examen, plus il rougissait de n'avoir pas deviné au premier aspect la sainte vertu sous son écorce virginale.

— J'ai eu l'honneur de vous dire, mademoiselle, interrompit il plus bas, que je vous demandais humblement pardon; j'avais commis une erreur, une faute, ne me pardonnerez-vous pas?

— Oh! assurément, monsieur.

— Vous m'acceptez pour compagnon, alors?

— Mais puisque j'ai quelqu'un.

Gérard en s'approchant :

— Peut-être, mademoiselle, dit-il, serais-je pour vous une société plus convenable? S'il ne s'agit que de marcher derrière vous et de vous protéger en cas d'insulte, ce garçon suffit, je l'avoue; il me fait l'effet de valoir au moins votre pauvre Sidoine; mais pour la conversation, je puis vous affirmer sans trop d'orgueil que je vaudrai mieux que lui, fût-il doublé de votre cocher. Ainsi, Mademoiselle, acceptez-moi pour interlocuteur : nous avons vingt lieues à faire, et je me sens du fonds pour vingt heures au moins d'entretien.

Gérard en prononçant ces paroles retrouva si bien l'éclat sincère de son regard, il caressa si paternellement l'esprit de cette jeune fille, qu'elle avait consenti par le plus doux sourire avant qu'il n'eût terminé sa prière.

Gérard enchanté, se rapprocha du paysan.

— Eh bien, mon garçon, s'écria-t-il, en lui frappant amicalement sur l'épaule, me voilà de la compagnie : fais-moi bonne mine, et soyons aimables pour distraire un peu cette charmante demoiselle.

— Ah! merci, dit Antoinette, vous me faites plaisir ; j'ai cru que vous alliez congédier ce bon Michel— il s'appelle Michel—un affreux nom, quoique le nom d'un grand saint; j'ai cru, dis-je, que vous alliez le renvoyer, et cela me faisait de la peine, j'aime sa figure.

— Mademoiselle, répondit Gérard, si

j'eusse renvoyé Michel, vous auriez le droit de dire que je ne suis pas pour vous ce que je dois être, et vous eussiez très bien fait de garder Michel malgré moi. Renvoyer Michel ! Oh ! non ; tout au contraire. Si je me fusse trouvé seul près de vous depuis la petite explication que nous venons d'avoir. c'est moi qui vous eussse demandé d'adjoindre un tiers à notre société. Sans parens, sans amis, comme vous l'êtes, en face du couvent où vous allez entrer, je ne voudrais pas, au prix de ma vie, qu'il s'arrêtât l'ombre même d'un soupçon sur votre tête.

Non, mademoiselle, non. — Et en voyant le soin que je prends de vous rassurer contre moi-même, j'espère que vous me ferez la grâce de m'accorder un peu de votre confiance, en retour du dévoûment tout fraternel que je dépose à vos pieds.

Antoinette comprit à l'accent de ces mots que le jeune homme les avait exhalés du fond d'un cœur loyal; ses yeux se voilèrent; l'inspiration d'une âme généreuse lui monta au cerveau comme une ivresse, et se retournant vers Michel un peu gêné par ce beau langage :

— Mon ami, lui dit-elle d'une voix brève, toute palpitante de son émotion, puisque monsieur consent à m'accompagner, je ne veux pas vous faire perdre votre temps. Retournez à Dommartin, et voici un second louis pour toute la bonne grâce que vous avez mise à me servir.

Gérard voulut s'écrier et Antoinette lui ferma la bouche avec un regard d'une si sublime innocence qu'il y eût eu sacrilége à effacer, par un bruit mondain, l'écho des divines paroles prononcées par cette jeune fille.

Michel tout ému hasarda une observation.

— Et les chevaux? dit-il.

— Ramenez le vôtre, interrompit vivement Antoinette, quant au mien, je le renverrai du couvent.

A ce moment Gérard lut sur le visage de cette enfant toute l'autorité d'un sang habitué au commandement.

Michel n'ajouta plus un mot et tourna bride. Encore une fois Gérard et Antoinette se trouvèrent seuls, mais la jeune fille, cette fois, avait grandi de vingt coudées, — elle dominait la situation.

VI.

Le souper à la Forge.

Gérard ne remercia point sa compagne du mouvement qu'elle avait eu. On ne paie pas plus l'inspiration de la générosité que celle du génie. La générosité n'est autre chose que le génie du cœur. Quant à Antoinette, après cette exaltation passagère, elle était retombée dans son habituelle sérénité. Le ciel s'est dégagé peu à peu des nuages du matin ; un soleil doux, séchait les chemins et répandait sur les arbres, déjà vivifiés, la couleur du printemps. Les tilleuls poussaient leurs bourgeons rouges au-dessus du bois noir de l'année précédente. Dans le creux des ornières buvaient les bergeronnettes à peine effarouchées par le pas des chevaux. Au loin, dans la campagne, le chaume des cabanes reluisait comme de l'or et les bœufs en foulant la terre humide fermaient leur large paupière inondée de tièdes rayons.

Les deux jeunes gens marchèrent ainsi côte à côte : Antoinette rêveuse et laissant cette poésie pénétrer avec l'air pur dans tout son être ; l'autre déjà inquiet, partagé entre des regrets et de vagues espérances, ému quand il se retournait pour chercher l'horizon derrière lequel pleurait sa mère, ému quand il voyait sous son regard l'innocente et belle créature que Dieu venait de lui envoyer à protéger.

Le temps marchait, le temps fuyait entre les pieds des chevaux. A part l'échange de politesse et de remerciemens : « Etes-vous bien assise? — Oui, merci. — Ne vous fatiguez-vous point? — J'irai jusqu'au bout. » A part quelques remarques sur le paysage, et quelques discrètes questions pouvant améliorer un peu la situation présente, les voyageurs ne s'étaient rien dit depuis le départ de Michel.

Cependant les sujets de conversation ne manquaient point, et comme il ne pouvait s'en rencontrer un plus convenable que la vie elle-même de la jeune fille, son passé, son avenir, Gérard adopta délicatement ce texte et fit raconter à Antoinette ce qu'elle avait souffert et ce qu'elle espérait.

— Assurément, dit-elle en terminant son récit, je crois être née de parens bien supérieurs à ma gouvernante, mais à quoi bon m'en préoccuper, les religieuses n'ont pas de parens. Dieu le leur défend, lui qui pourtant leur avait donné père et mère. Il leur tient lieu de tout, elles n'ont plus besoin de rien. Je vais être religieuse, et ne son-

gerai plus à personne en ce monde. Cela me sera facile, jamais je n'ai rien aimé.

— Mais, dit Gérard, puisque vous croyez avoir des parens, puisque vous sentez leur présence, si cachée qu'elle puisse être, vous devez espérer qu'ils se rapprocheront de vous un jour.

— Nullement, monsieur. Des parens qui m'eussent confié à la gouvernante que j'ai perdue, me fussent venus voir au moins une fois, et je vous ai dit déjà qu'en dix-sept ans je ne me souviens d'avoir aperçu que quatre à cinq personnes étrangères. J'étais, me répondrez-vous, une enfant, offrant peu d'intérêt, — ces parens qui se cachent pouvaient avoir leur raison de se cacher, mais en dix-sept ans, monsieur, il y a place pour un rayon de soleil, et ce rayon m'eût suffi pour voir que j'étais l'enfant de quelqu'un... Non... rien... personne... quelques louis jetés, voilà tout... Les pièces d'or portent l'effigie du roi, ce ne sont pas des portraits de famille. Une occasion se présentait : ma gouvernante venait de mourir ; j'étais seule, abandonnée ; voilà un motif pour mon père ou ma mère d'accourir auprès de moi. Que fait-on? Une lettre de la gouvernante les avertit ; un courrier arrive. Il apporte une réponse et repart; ma gouvernante brûle cette réponse, elle expire, le secret meurt avec elle, et vous me trouvez dans un fossé avec un paysan auquel on confie mon bonheur et ma vie, estimés vingt-cinq louis. Ce paysan a l'ordre de me jeter dans un couvent où sans doute ma pension sera payée. Voilà mon avenir tel que l'entendent les arbitres de ma destinée. Appelez ces gens-là ma famille, si vous voulez, Monsieur, moi je n'en ai pas le courage. Mais je vois que vous vous attristez ; aurais-je encore cette douleur de communiquer mes souffrances à des êtres heureux! Egayez-vous, je vous en supplie.

Gérard en effet baissait la tête, en proie à une mélancolie qu'il devait naturellement attribuer au triste récit de la jeune fille.

Antoinette reprit :

— Vous me connaissez trop maintenant, pour que je ne cherche pas à vous connaître un peu. Expliquez-moi, je vous prie, de quoi se compose le bonheur de la famille. Vous m'avez parlé d'une mère que vous avez, d'une vraie mère.

— Oh oui, mademoiselle, s'écria Gérard, une mère véritable!

— Vous n'avez pas de frère ni de sœur?

— J'ai eu un frère, mademoiselle, un frère jumeau, que ma mère idolâtrait. Oh! je me souviens qu'elle l'aimait plus que moi, et cela m'a toujours bien surpris qu'elle laissât voir sa préférence, elle, la plus intelligente, la plus probe, la plus tendre des mères. Nous avons perdu mon frère à dix ans; une fièvre l'a emporté après la petite vérole, dont nous étions atteints tous deux, et qui m'a épargné, moi, celui des deux fils que ma mère eût le moins regretté. Mais pourquoi donc ai-je l'air d'accuser ma bonne mère, cette idole de mon cœur?

— Je vais vous le dire, répliqua Antoinette, c'est qu'en vous plaignant de votre mère, vous espérez me consoler de n'en avoir pas eu.

— C'est vrai, répondit Gérard, qui remercia par un coup d'œil cette noble créature, — et depuis la mort de mon frère, c'est à dire depuis dix-sept ans à peu près, ma mère m'a aimé seul comme autrefois elle n'aimait pas ses deux fils ensemble. Cependant il m'a fallu entrer en campagne. J'ai acheté une lieutenance dans les dragons de Peysac, que M. de Louvois a envoyés à l'armée de Catinat. Ah! si vous aviez vu ce matin les pleurs de ma mère quand elle m'a embrassé, si vous aviez entendu ses tendres recommandations et sa douce éloquence pour me rappeler, à moi soldat, le souvenir de mon père, qui a emporté en mourant l'unique amour de sa vie. Vous qui voulez savoir comment vivent les gens heureux, entrez un moment dans la vie si calme, si droite, si modestement fleurie de ces deux âmes pures qui n'ont jamais eu qu'une ambition, celle d'aimer plus encore qu'on ne les aimait. Ma mère voyez-vous, n'a plus que moi sur la terre, et elle voudrait bien que le canon de M. le duc de Savoie me laissât revenir au château de Lavernie.

— Oh! vous y reviendrez, s'écria Antoinette... Ainsi donc vous vous appelez Lavernie?... Vous êtes officier, gentilhomme?

— Oui, Mademoiselle.

— Vous avez deux noms, vous, ajouta la jeune fille mélancolique.

— Pour tout le monde, comte de Lavernie, pour ma mère, Gérard.

— Gérard, répéta Antoinette, c'est un joli nom.

— Voilà, mademoiselle, qu'à présent vous me connaissez comme je vous connais. Et vous voyez qu'en vous offrant tout d'abord de vous conduire chez ma mère, je vous traitais déjà comme une sœur.

— Il faut croire, répliqua malicieusement la jeune fille, que je fais meilleur effet au premier coup d'œil qu'au second.

— Vous m'avez pardonné, dit Gérard en posant un doigt sur ses lèvres.

— Comment ne pas pardonner à celui qui fait si obligeamment vingt lieues hors de sa route en compagnie d'une maussade fille — oh! oui, maussade, car je vais encore me plaindre... Avons-nous fait beaucoup de chemin? — mon estomac compte les lieues aussi exactement qu'une horloge. J'ai faim, monsieur, il faut bien que je l'avoue.

— Hélas, mademoiselle, nous voilà en pleine campagne, le dernier village que nous avons traversé est à deux lieues en arrière; trois grandes lieues nous restent à faire avant d'arriver à un autre.

— Et le jour baisse, dit la jeune fille, le froid vient!

Il était quatre heures environ. Le soleil avait pâli; une brume violette commençait à planer sur la ligne de l'horizon. Gérard se retournant de tous les côtés sentit cette violente douleur que tout homme de cœur éprouve à voir une souffrance qu'il ne peut soulager.

Tout à coup, entre des arbres, derrière un petit bois, il entendit le bruit des marteaux et vit luire la flamme rouge d'une forge.

— Mademoiselle, dit-il, avisons au plus pressé: vous aviez froid, voici du feu. Ce serait avoir bien peu de chance que de ne trouver pas des œufs à cuire sur cette belle flamme. Voulez-vous tourner à droite?

— Tournons, dit Antoinette.

Ils entrèrent alors dans un petit chemin creux fort plongeant, que ses deux talus escarpaient comme une caverne. Sur ce chemin se penchaient des arbres verts et des chênes auxquels pendaient leurs feuilles jaunies. La fraîcheur se tournait en froid, la bise qui accourait de la plaine s'engouffrait en jurant sous les arceaux de cette voûte de ramures.

Il y avait déjà crépuscule en ce chemin, qu'il faisait encore jour sur la grande route. C'était un ravissant spectacle, mais nos voyageurs dans leur hâte, n'eurent qu'un mépris désobligeant pour les lierres si vigoureux qui étreignaient les arbres jusqu'à leur sommet et venaient à leur base s'épanouir en nappes d'un vert noir. Au bout de ce paysage apparut la forge tout embrasée — sa large porte ouverte indiquait assez que la chaleur intérieure suffisait aux habitans. — Ces flammes rouges et bleues, selon que le soufflet animait leur furie, éclairaient un forgeron robuste, son jeune apprenti, et, dans un angle, une femme de trente ans qui berçait son enfant dans ses bras en chantonnant un vieux cantique près de la fenêtre.

Dès que le pas des chevaux eut retenti, le forgeron, à qui ce bruit annonçait travail et profit, envoya le garçon au-devant des voyageurs.

Gérard prévint ses offres. Il avança tout à cheval jusqu'à l'auvent de la porte.

— Nous n'avons pas de chevaux à ferrer, dit-il; mais nous avons froid, nous avons faim, et l'idée nous est venue que la ménagère du forgeron gagnerait plus vite une demi-pistole en nous offrant sa bonne mine et ses œufs frais que le maréchal ne gagnerait douze sols à remettre un fer. Me suis-je trompé? Puis-je descendre?

Le forgeron, au lieu de répondre, sourit et vint tenir l'étrier à Gérard, qui obstruait avec sa monture toute la lumière de la porte. Quand il aperçut la jeune fille sur l'autre cheval,

— Femme, dit-il, viens!

Mais Antoinette se laissa glisser en bas du cheval gris, et s'alla promptement asseoir devant le feu.

Gérard disparut avec la femme pour surveiller les apprêts du souper. Cependant, la jeune fille tout épuisée, allongeait ses deux mains pour les chauffer en garantissant son visage. Gérard revint avec le souper et s'assit en face d'Antoinette. Ce repas fut charmant. Des œufs, de la piquette, du pain bis, un quartier de bon fromage et des noix sèches. Le pot de grès éblouissant de propreté, du gros linge, des gobelets d'étain bien brillans; et pendant le souper, la chanson du forgeron qui ne voulait pas perdre son fer rouge, et les caresses d'un gros chat noir qui passait et repassait en ronflant sur les petits pieds d'Antoinette.

— Maintenant, dit Gérard, lorsque tous deux eurent achevé, ces bonnes gens ne peuvent coucher personne ici; votre lit, mademoiselle, est donc à trois lieues d'ici. Ferez-vous bien ces trois lieues?

— Non, répliqua Antoinette. Mais pourquoi ne me laisserait-on pas dormir quelques heures sur le vieux fauteuil que voici, près du feu? Depuis que je me suis reposé, je sens ma fatigue, il me serait impossible de faire un pas.

— Parfaitement, répondit Gérard. Mais je préférerais pour vous cette bonne peau de mouton que vient de m'offrir notre hôtesse. La laine en est si touffue que jamais vous n'aurez eu un matelas plus doux.

— Cette peau sera pour vous, monsieur le comte, dit Antoinette, en attachant sur le jeune homme un regard curieux. On eût dit qu'elle voulait voir l'effet que produirait sur Gérard cette appellation dont elle usait pour

la première fois avec lui. Moi, je garde le fauteuil où déjà je dormirais sans la crainte d'être à vos yeux une petite paysanne tout à fait mal élevée. Installez donc votre lit près de l'âtre, et imitez-moi, car vous aussi vous devez être fatigué.

Le forgeron et sa femme avaient considéré avec une bienveillante neutralité ces dispositions de leurs hôtes. Quand ils les virent d'accord, ils se retirèrent dans la chambre voisine, où, suivant l'usage, un seul et même immense lit de plumes recevait le soir tous les habitans de la maison. Les chevaux, placés sous un appentis, tiraient à grand bruit de dents le foin et les fanes de pois desséchées. Toute lumière s'éteignit dans la forge, que les reflets du feu continuèrent à illuminer poétiquement.

Gérard, sur un escabeau, dans le coin de l'âtre, regardait Antoinette. La jeune fille, silencieuse, après avoir essayé de soutenir ce regard avec un sourire, s'en trouva tellement gênée, tellement brûlée malgré elle, que n'osant se détourner de peur de déplaire à son compagnon, elle ferma les yeux, comme vaincue par le sommeil. Fermer les yeux, c'était seulement empêcher Gérard d'y lire ce qui troublait son âme, car derrière le voile des paupières une femme voit encore, et plus librement. Mais le jeune homme la crut endormie, et après avoir rêvé quelques instans, l'œil fixé sur les braises mourantes, il se renversa doucement en arrière et s'endormit lui-même la tête sur l'épaule, un bras pendant.

Alors Antoinette rouvrit ses grands yeux noirs et se leva. Le regard opiniâtre qu'elle attacha sur Gérard endormi, donnait à son visage une expression nouvelle, dont il eût été bien surpris, ce Gérard qui croyait avoir observé la jeune fille et deviné en son âme le calme sans fond de l'indifférence. Lorsqu'elle eut longuement regardé son compagnon, sans que rien eût modifié sur son visage ce contentement sombre et mystérieux qui s'y reflétait, elle poussa un soupir étouffé, mit une main sur son cœur et sortit de la forge pour respirer plus librement.

La lune, rouge et large, s'élevait au fond du ciel, coupée en deux par une ligne noire que dentelaient des arbres encore squelettes. Du milieu de la pelouse fraîche jetée comme un tapis en avant de la chaumière, Antoinette apercevait toujours, aux pâles reflets de l'âtre, ce jeune homme endormi qui lui avait demandé de veiller sur elle, et elle se disait que ce n'était pas l'heure encore de se rappeler toutes les paroles, tous les gestes, tous les détails de cette journée; que dans peu, une fois entrée au couvent, une fois seule, elle aurait bien le temps et serait plus libre pour descendre uu fond de sa pensée et y reconnaître nn à un tant de souvenirs; qu'en attendant, il fallait se hâter de récolter, d'entasser pêle mêle dans sa mémoire, et de se faire une provision de bonheur pour les jours de larmes.

Rien n'était beau, rien n'était touchant comme cette pure et intelligente fille se disputant elle-même à sa destinée. Elle qui, dans son enfance solitaire, avait souffert si bravement, peut-être parce qu'elle ne connaissait pas le mot espérance, elle se troublait aux premiers battemens de son cœur, et l'apparition d'une joie l'épouvantait comme une lumière insolite, éphémère, qui révèle au prisonnier l'horreur de son cachot, tolérable au sein des ténèbres.

Antoinette la stoïque s'oublia au point de se rappeler que Gérard lui avait offert de la conduire chez sa mère. Elle se représenta un vieux château, sous de vieux arbres, le miroir azuré d'une grande pièce d'eau, de longues allées embrumées, au fond desquelles passait, comme une vision, un cavalier suivi de ses chiens; la douceur des causeries, l'appui d'un bras dans les promenades, et ce frémissement étrange qui l'avait saisie quand Gérard, pour la tirer du carrosse, l'avait enveloppée de ses bras. Tout cela entraîna sa pensée et lui attendrit le cœur à tel point, qu'elle n'entendit pas derrière elle Gérard, qui accourait avec inquiétude, et qu'elle ne put lui cacher deux grosses larmes échappées de ses yeux, tandis qu'elle feignait de regarder le ciel.

— Vous pleurez, dit-il, en lui prenant la main. Souffrez-vous?

— Non, répliqua Antoinette. J'ai pensé à ma gouvernante, au pauvre Sidoine, et j'ai eu un peu de chagrin, comme vous m'en avez vu ce matin.

— Vous ne dormez plus?

— J'ai dormi, merci. Mais vous, monsieur?

— Oh! moi, tant que je vous verrai pleurer...

— Je ne pleure pas, mais je suis impatiente.

— De quoi?

— Il est minuit; la lune éclaire. N'admirez-vous pas comme le temps est doux? Si vous y consentiez, je serais arrivée demain au matin à ma destination, et vous pourriez continuer votre chemin tout seul. Je vous en supplie, partons.

Gérard ne répondit rien ; mais il s'occupa aussitôt de préparer les chevaux. Le bruit qu'il fit réveilla le forgeron. Gérard lui donna une pistole, et ce fut son tour de prendre dans sa main le pied d'Antoinette, de la soulever entre ses bras et de l'asseoir sur le cheval gris. Cinq minutes après, les voyageurs avaient quitté la forge.

Au bout du chemin creux, Antoinette arrêta sa monture, se retourna et regarda, comme elle savait regarder, ce petit nid caché qui venait d'abriter son premier bonheur.

— Qu'avez-vous? demanda Gérard.

— Rien, répliqua-t-elle en hâtant sa marche.

— Comme vous êtes réservée avec moi, comme vous êtes défiante, Mademoiselle! Il y avait une pensée dans vos yeux, vous me la cachez.

Elle baissa la tête en proie à une douloureuse émotion.

— Par grâce, dit-il en se rapprochant, parlez; cette pensée, dites-la moi...

— J'en avais deux, répondit Antoinette avec son élan indomptable.

— Voyons!..

Et il s'approcha encore; son genou effleurait la robe brune de sa compagne.

— La première, dit-elle, c'est que pour la première fois de ma vie, ce soir, j'ai oublié de prier Dieu en sortant de table.

— Hélas! mademoiselle, Dieu ne vous en voudra pas ; vous aurez assez de temps à lui donner : — l'autre pensée, je vous en prie.

— C'est, dit-elle, d'une voix tremblante qu'elle cherchait vainement à affermir, c'est que la jolie petite maison dont nous sortons je ne la reverrai plus jamais.

Elle fouetta le cheval comme s'il eût fait une faute, et s'éloigna de Gérard, dont le contact, le souffle et les yeux venaient encore une fois de la brûler.

A partir de ce moment, silencieux et sombres tous deux, les jeunes gens marchèrent d'un pas rapide. Le jour blanchissant les campagnes les surprit à l'entrée de la ville de Mézières.

On apercevait par dessus les maisons le coteau sur lequel s'élève le couvent des Filles-Bleues.

Lorsqu'un des gardiens de la ville leur montra de loin l'édifice, Antoinette pâlit; Gérard s'en aperçut.

— Hâtons-nous, dit-elle.

Et elle s'élança, l'œil sec et la main fiévreuse, dans le chemin, à cent pas du couvent dont on voyait distinctement l'entrée et les fenêtres.

Gérard courut derrière, puis la devança, lui barra le passage, en plaçant son cheval en travers.

— Ecoutez-moi, mademoiselle, je vous en conjure, dit-il ; vos traits sont altérés, vous tremblez. Arrêtez-vous ici. J'ai beaucoup réfléchi depuis que nous avons quitté la forge, j'ai beaucoup observé. Maintenant, je suis sûr que vous n'allez pas avec joie en ce couvent.

Elle voulut s'écrier... il reprit :

— Ne le niez pas, rappelez-vous mes offres. Tournez bride, il en est temps encore. Là-bas, une amie, une protectrice, ma mère; là-bas, la liberté, les joies du monde. Ici, la solitude, le silence, l'oubli.

— L'oubli... murmura-t-elle.

— Mademoiselle, par pitié, ne vous sacrifiez pas. Retournez-vous, voyez comme ces prés sont rians, comme ces montagnes sont roses du côté de Lavernie. Ici, voyez les murs noirs, la sombre verdure des buis. Derrière vous, tout vous sourit, c'est la vie; devant nous, tout effraie et repousse, c'est la mort.

Elle jeta un coup-d'œil morne sur l'immense bâtiment.

— Antoinette, ma sœur, continua le jeune homme, si vous n'aimez rien de ce monde que je vous offre, songez au chagrin que vous feriez aux gens qui s'intéressent à vous

— A qui, bon Dieu ! dit-elle.

— A moi, qui me sens dans le cœur, une amitié si vive, une telle habitude contractée en bien peu d'heures, que de mon cœur au vôtre, si vous me quittez pour disparaître dans cette noire maison, quelque chose va se rompre qui me laissera une éternelle blessure.

—Monsieur... ne me dites pas cela ! s'écria la jeune fille plus pâle qu'un spectre et dont les yeux lancèrent une flamme, si vous êtes chrétien, monsieur, ne me dites pas cela !

Et elle voila de ses mains, cette noble figure, la plus sublime image du désespoir.

— Antoinette, venez ! venez ! dit Gérard en saisissant la bride du cheval qu'il fit tourner, sans qu'elle eût donné signe d'existence.

Tout à coup, à l'une des fenêtres du couvent, parut une religieuse grande et de mine hautaine, qui cria :

— Mademoiselle Antoinette, est-ce vous ?

Antoinette tourna la tête.

— On m'appelle ! dit la jeune fille réveillée en sursaut, et qui glissa, ou plutôt tomba en bas de son cheval.

— Vite ! vite ! s'écria Gérard en essayant de l'enlever encore.

Mais la porte s'ouvrit. On vit accourir plusieurs religieuses. Gérard cessa de lutter.

— Adieu! monsieur de Lavernie, murmura la triste enfant. A tout jamais, adieu!

— Antoinette! A l'armée d'Italie, sous Pignerol, Gérard de Lavernie, lieutenant de dragons. Si vous regrettez quelque chose en ce monde, écrivez-moi une ligne, un mot, et j'accours! Antoinette, je vous connais depuis vingt heures, comptez sur moi pour l'éternité!

Il saisit la main de la jeune fille, la pressa sur son cœur, y appuya ses lèvres brûlantes et au moment où les religieuses s'emparaient d'elle, il poussait déjà son cheval dans l'escarpement de la côte.

Antoinette immobile, glacée, l'œil attaché sur Gérard qui fuyait, entra dans le couvent, au milieu des religieuses, sans savoir si ses pieds avaient touché la terre.

. . . .

Telle était cette jeune fille que M. de Lavernie avait aimée passionnément depuis leur séparation. Il lui avait écrit de l'armée une lettre signée Gérard. Cette lettre, pleine de respectueuses tendresses, avait été envoyée au ministère de la guerre par la supérieure, et la jeune fille n'en avait rien su. Mais comme chez elle vivait plus ardemment que jamais le souvenir de Gérard, comme elle s'était refusée obstinément à répondre à la supérieure qui la questionnait sur le jeune homme disparu aussitôt qu'aperçu à la porte du couvent; comme il ne s'était point passé une heure sans qu'elle demandât au ciel la grâce de revoir son ami, qui l'avait appelé sa sœur, Antoinette, malgré le prétendu silence du jeune homme, n'avait pas supposé qu'on l'eût oubliée, et elle attendait toujours.

Or, à peine lui eut-on signifié qu'elle devait se préparer à faire ses vœux, qu'à l'affreuse idée d'une séparation éternelle, elle résolut de ne plus attendre. Elle écrivit à Gérard la lettre que nous avons vue entre les mains de Catinat, à Staffarde.

Cependant, cette lettre avait été interceptée par la supérieure, et, comme celle de Gérard, envoyée au ministère. Nous savons le trouble de M. de Lavernie au reçu de ces tristes nouvelles; nous avons vu la paternelle bonté de Catinat pour son officier; le départ de Belair, son voyage et son heureuse arrivée à l'hôtellerie où nous l'avons laissé, caressant avec ivresse une mauvaise mandoline. Nous savons comment La Goberge le surprit et le reconnut à sa voix mélodieuse.

Il nous reste à savoir pourquoi M. de Louvois avait jugé à propos de faire tenir cette lettre à M. de Lavernie et quel intérêt si puissant poussait le ministre à venir lui-même, en compagnie de son espion La Goberge, surveiller les démarches d'Antoinette d'après les indices que la pauvre enfant donnait si imprudemment, dans sa lettre à Gérard.

VII.

La terrasse des Buis.

Quand Belair, dans son auberge, eut cassé, à force de râcler, les deux cordes de sa mandore, il se trouva complètement remis. Le corps n'en pouvait plus, mais l'esprit était vaillant.

— Il ne s'agit pas de dormir, se dit-il. Si une fois je m'endormais, je suis dans le cas d'y rester quarante-huit heures, et c'est à quatre heures du matin que la demoiselle de mon nouvel ami doit venir sur la terrasse. Et puis, cette terrasse, où est-elle? avant que je l'aie reconnue il se passera du temps. Alerte! qu'il ne soit pas dit que j'aurai fait deux cent cinquante-sept lieues pour manquer ma commission.

Il se mit à la fenêtre. Le ciel était noir comme un crêpe de deuil. Il ventait à déraciner les arbres.

— Admirable temps, se dit-il. Mais quelle heure ridicule cette demoiselle a été choisir là! Quatre heures du matin : le point du jour! Que ne m'a-t-elle donné rendez-vous pour minuit, l'heure du mystère, dans une bouteille à l'encre! Et il chantonna :

Heure de minuit,
Tu n'es pas la nuit;
Tu n'es pas le jour,
Heure de l'amour.

— Voyons si j'ai bien tout ce qu'il faut pour un enlèvement. Une corde à nœuds. Voici la corde, mais il faut y faire des nœuds. Calculons : quand un mur de couvent à vingt pieds, c'est joli; faisons douze nœuds à ma corde. Ah!... un nœud coulant, à l'une des extrémités, pour que la jeune personne n'ait pas de peine à fixer cette corde à un arbre, et que nous ne nous rompions pas le col.

Maintenant, de quoi ai-je besoin encore? d'un cheval? je l'ai; il me paraît bon. Vingt-trois lieues du couvent au château de Lavernie par la traverse, ma bête en fera la moitié, un relais fera le reste. D'une lan-

terne? Bah! puisque l'aurore nous éclairera. D'une arme.... mon épée. Allons!

Belair, avec son équipage, sortit clopin-clopant de l'hôtellerie et se trouva en vue du couvent à deux heures et demie.

La fraîcheur de la nuit, l'approche du moment décisif avaient aiguisé toutes les facultés du musicien. Quand le danger ne paralyse point une âme, il en double l'énergie. Belair se trouva clairvoyant comme un chat et prudent comme une couleuvre. Il débuta par lier son cheval à un arbre et s'engagea d'un pas léger dans ce chemin creux dont nous avons parlé, qui longeait le mur dégradé sur lequel s'épanouissaient les buis. Cette précaution militaire qui lui eût valu l'estime de M. de Catinat, eut pour avantage de permettre au musicien une fructueuse exploration le long du mur d'enceinte.

Ce fut alors qu'il s'applaudit d'avoir devancé l'heure du rendez-vous. Il eut le temps de reconnaître qu'à l'une de ses extrémités le mur abandonnait le chemin, et s'en allait à angle droit sur les champs eux-mêmes. Là, plus de bruit de pas, quelques broussailles derrière lesquelles on se pouvait cacher; des avoines touffues qui poussaient jusqu'au bas du mur; et, en y appliquant les mains, Belair sentit dans ce mur toutes les excavations que nous avons décrites, admirables marche-pieds dont un homme agile et pressé ne pouvait manquer de faire son profit.

— Pour peu, pensa-t-il, que cette jeune demoiselle ait le sens commun, elle ne choisira pas pour apparaître le côté de la terrasse qui borde le chemin. Là, il peut passer du monde qui troublerait notre conversation; elle se présentera du côté de l'avoine; je m'en vais donc aller chercher mon cheval et pousser une reconnaissance autour de la place.

Belair exécuta son plan avec bonheur. Il ramena le cheval tout à travers l'avoine, ce qui ne produisit d'autre bruit que le froissement des épis, confondu, d'ailleurs, grâce au vent, dans le sifflement des feuillages. Il n'y avait absolument personne aux environs; des chiens aboyaient en se répondant, mais à de grandes distances. Trois quarts sonnèrent au couvent.

— Ah! se dit Belair, voilà trois heures moins un quart. Si la jeune personne avait un peu d'intelligence, elle avancerait sa montre; moi, si j'étais religieuse et que j'attendisse la visite d'un amant venu de deux cent cinquante-sept lieues, j'aurais passé toute la nuit sur cette terrasse; il fredonna :

Qu'importe une heure
S'il faut qu'on meure.

L'admirable moment!—Oh! oh! qui passe là-dedans? Un lièvre sur qui j'aurai marché au gîte. Bon, voilà mon cheval qui a peur.

En effet, le petit quadrupède avait effarouché le gros. Belair noua la bride de sa monture à la saillie d'une grosse pierre dans la base du mur.

— Maintenant, pensa-t-il, si la demoiselle perd son temps, à moi d'économiser les minutes. Grimpons toujours sur cette terrasse, ce sera autant de besogne faite.

Il passa dans son bras la corde à nœuds, et, s'aidant de chaque fenêtre pratiquée dans la muraille par les hérissons, il parvint sans trop d'écroulemens à empoigner de sa main droite la corniche du chaperon.

— Pourvu qu'il n'y ait pas trop de verre cassé, dit-il, ou que le morceau ne me reste pas dans la main. Je tomberais de quinze pieds et j'écraserais beaucoup d'avoine.

Il en était là de ses pérégrinations quand un bruit soudain retentit à quelques pas de lui. Les buis frissonnèrent, une forme humaine se dressa dans l'ombre, au-dessus des branchages.

Belair baissa la tête comme un limaçon qui rentre son cou dans sa coquille; mais le limaçon n'a pas de mains exposées hors de sa maison, et Belair avait les deux siennes cramponnées au mur. Il pensa tout de suite au Grec Cynegire, à qui, dans une situation non moins désagréable, un Perse avait coupé le poignet droit, puis le poignet gauche, et qui avait été forcé de s'accrocher au plat bord de la barque avec ses dents jusqu'à ce qu'on lui coupât la tête.

L'histoire est invraisemblable, mais Belair l'avait prise au sérieux, et, dans la circonstance présente, c'était effrayant.

— Si j'allais sentir un bon coup de hache sur mes doigts, se dit-il; laissons-nous glisser, il y a moins de risque.

Mais au lieu d'entendre siffler une hache, il entendit une voix émue, douce, qui lui disait :

—Serait-ce vous, monsieur Gérard?

Sa tête se lança hors de ses épaules; il fit un effort, presque un bond, et vit face à face la plus charmante fille pâle qui suivait sa manœuvre avec anxiété.

Mais en une seconde, aussitôt que les deux visages se furent confrontés, avant que Belair eût pu placer un mot, la jeune religieuse poussa un petit cri et recula.

— Mademoiselle Antoinette, n'avez pas

peur, s'écria Belair, je ne suis pas M. Gérard: c'est vrai; mais je viens de sa part. Vous voyez que je sais votre nom, ne vous sauvez pas ainsi; approchez.

Antoinette n'avança pas mais ne recula plus.

—Mademoiselle, continua Belair, si j'avais une seule main libre, je vous exhiberais mes pouvoirs. C'est la lettre que vous avez écrite à M. de Lavernie, et qui doit servir à m'accréditer près de vous, comme disent les ambassadeurs. Cette lettre est dans ma poche de côté; faites-moi la grâce de la prendre, s'il vous plaît... Ah! vous hésitez, tant pis, je suis très mal à mon aise, et je perds mes forces peu à peu. Remarquez que je suis suspendu presque à la force du poignet entre mur et terre, j'ai fait deux cent cinquante-sept lieues, mademoiselle, sur de très mauvais chevaux. Bon! la pierre sur laquelle j'avais posé un orteil s'ébranle et va se déraciner... Pour l'amour de Dieu, ou de M. Gérard, mademoiselle, arrivez donc je glisse!

Antoinette, surmontant ses craintes accourut, aux lamentables accens du musicien.

—Mademoiselle, dit Belair, allongez votre jolie petite main, — très bien, — empoignez la corde qui est roulée à mon bras, — là,— parfaitement. — Je vous donnerai une foule d'explications tout à l'heure. — Il y a bien par ici un arbre quelconque?

— Ce tilleul, dit Antoinette.

— Eh bien! veuillez attacher le nœud coulant de cette corde à une branche du tilleul; choisissez-la très solide, je vous prie. Est-ce fait?

— C'est fait, dit la jeune fille.

— Ah! s'écria Belair en respirant comme un naufragé qu'on sauve, il était temps!

Il s'accrocha des deux poings à sa corde et enjamba la crête du mur. Ce fut l'affaire d'un moment. Antoinette le vit sur la terrasse, auprès d'elle, qui saluait avec toutes les grâces qu'enseigne la civilité.

— Mademoiselle, dit-il, je m'appelle Belair; je suis un assez bon musicien,—favori de M. de Catinat,—auprès duquel je me trouvais en qualité de grenadier, quand M. Gérard de Lavernie m'a prié de me rendre ici, et je viens prendre vos ordres.

—Mais lui? demanda Antoinette avec angoisse.

— Oh lui, mademoiselle, il est de service. Je crois bien qu'on se va battre un peu là-bas dans le Piémont. C'est pourquoi M. de Lavernie ne peut quitter son poste, mais j'arrive, c'est tout un, et voici mon plan. Nous sortons d'ici et je vous conduis à Lavernie, chez Mme la comtesse, mère du lieutenant. A propos, voici votre lettre qui fera foi de ma mission. Il fait bien nuit encore, par bonheur, et vous ne pouvez pas lire; c'est égal. Allons, mademoiselle, puisque vous voilà et que me voilà aussi, partons!

Antoinette recula effrayée, stupéfaite de la tranquillité avec laquelle cet inconnu lui proposait de pareilles extrémités.

— Si nous ne nous dépêchons pas, poursuivit Belair, nous allons perdre tout l'avantage des ténèbres.

— Mais, monsieur, s'écria Antoinette, vous me mettez au désespoir! Vous parlez d'une évasion comme vous parleriez d'une promenade.

—C'en est une réellement, mademoiselle, une des plus gaies que puisse désirer une jeune et charmante prisonnière comme vous, seulement hâtons-nous, car le jour viendra, les fâcheux aussi, et l'occasion n'a qu'un mince toupet, comme dit la fable.

— C'est M. de Lavernie qui vous a ordonné de me conduire chez sa mère! dit Antoinette en attachant sur Belair deux regards brûlans qui allaient fouiller le fond de son âme pour y trouver la sincérité.

— Ordonné n'est pas le mot, mademoiselle; prié est plus exact. Mais qu'il ait ordonné ou prié, je ne vous conduirai pas moins au château de Lavernie.

— Il m'aime assez pour me sauver, n'est-ce pas?

—Oh! quant à vous aimer, j'en réponds.

—Et vous, Monsieur, vous êtes son ami?...

— Intime.

— Une vieille et solide amitié?

— Solide, oui... vieille, je ne dis pas...; mais nous perdons beaucoup trop de temps. Êtes-vous décidée, oui ou non?... En route nous nous conterons toutes nos petites affaires. J'ai l'honneur de vous rappeler que vous devez faire profession à midi; qu'il est trois heures du matin, et que nous devrions courir sur le grand chemin depuis dix minutes.

Antoinette, le visage caché dans ses mains, était en proie à l'un de ces combats cruels qui épuiseraient les forces d'un homme. Elle doutait, — elle désirait, — elle tremblait.

— Pour la dernière fois, dit Belair avec politesse, je vous avertis, mademoiselle, que j'ai promis à M. de Lavernie de vous conduire chez madame sa mère; je vous y conduirai, et si vous ne vous hâtez pas, je vais vous enlever tout de bon; à moins que vous ne criiez à l'aide: ce sera autre chose; en

ce cas je vous tire une révérence et je pars; j'ai pour ennemi un ministre qu'on appelle M. de Louvois; vous comprenez que je ne plaisante pas avec les scandales! Ainsi, voilà le chemin, une, deux, trois, partez-vous!

Antoinette qui, depuis un moment, ne cessait de regarder fixement Belair, puisa sans doute, soit sur ses traits, à lui, soit en son cœur, à elle, la résolution nécessaire.

— Avec cette corde? dit-elle.

— Oui, mademoiselle, en se déchirant un peu les mains. Je vous demande bien pardon de n'avoir pas apporté une échelle, mais on ne pense pas à tout. Cependant je ne voudrais pas que vos jolies mains fussent écorchées, M. de Lavernie les aime trop. J'ai une idée : vous allez me permettre de vous attacher la corde autour du corps, et, de cette façon, je vous descendrai tout doucement dans l'avoine.

— Merci, monsieur, dit vivement Antoinette, il ne s'agit pas ici de ménager mes doigts.

Elle saisit le premier nœud de la corde et se pendit intrépidement hors du mur; sa petite main nerveuse alla chercher le second nœud, puis le troisième avec tant de rapidité que Belair la vit en bas avant d'avoir pu lui recommander la prudence.

— Peste! se dit-il, voilà une associée qui m'épargnera de la besogne. A mon tour et à cheval!

Il répéta la manœuvre d'Antoinette, à cette exception près que, parvenu à la moitié du chemin, il se laissa tomber pour abréger.

— Là! dit-il, venez, mademoiselle; notre monture est à deux pas d'ici, attendez que je la détache.

Tout à coup, comme il venait de détacher la bête, il entendit marcher près du mur, à l'angle duquel parut un homme.

Belair se fit petit dans l'avoine. — Antoinette se cacha derrière des broussailles.

— Pardieu, s'écria le nouveau venu, j'étais très sûr que cet imbécile guettait du mauvais côté. Arrive ici, butor! Est-ce qu'il n'y a pas deux faces à cette muraille terrassée, l'une gardée par le chemin, l'autre favorable aux évasions puisqu'elle donne sur la solitude? Allons, cache-toi dans ces avoines. — Belles avoines, ma foi, les récoltes seront bonnes cette année et pas chères, ajouta l'inconnu en arrachant quelques grappes dont il pesa les grains dans sa main. Arrives-tu?

— Me voilà, monseigneur, j'amène les chevaux, dit une seconde voix basse et humiliée.

Qu'on juge de l'épouvante qui saisit les fugitifs, lorsqu'ils virent à six pas s'établir un poste de deux surveillans qui coupaient toutes leurs opérations!

Au même instant, comme si un mauvais génie eût conspiré la perte de ces pauvres enfans, leur cheval, qui n'avait pas été encore aperçu, se mit à hennir.

— Un cheval! s'écrièrent à la fois les deux cavaliers qui s'élancèrent sur l'indiscret quadrupède.

Celui-ci, épouvanté, arracha la bride des mains tremblantes de Belair, fit une cabriole et s'enfuit au galop dans la direction de son écurie.

Belair s'était levé machinalement pour arrêter la bête : il se trouva nez à nez avec les deux hommes.

— Ah! ah! dit l'un, c'est donc pour venir ici que vous abandonnez le service du roi? On s'en souviendra, monsieur de Lavernie.

— Ce n'est pas monsieur de Lavernie, c'est Belair! s'écria le compagnon du cavalier.

— La Goberge! murmura Belair, qui reconnut le maître d'armes.

— Qu'est-ce que je disais, reprit La Goberge avec triomphe.

L'étranger s'avança fièrement et, se croisant les bras :

— Direz-vous ce que vous venez faire ici, monsieur le drôle, demanda-t-il au musicien.

— Drôle vous-même, répondit Belair.

Il n'eut pas plutôt prononcé ce mot que l'inconnu, dont la vigueur paraissait grande, allongea la main, pour le saisir au collet. Belair glissa comme une anguille, et se mit à l'abri. Mais La Goberge avait déjà tiré l'épée et marchait sur Belair.

— Abandonnez-moi! je me livre, s'écria Antoinette en s'élançant au-devant des deux ennemis.

— Comment, vous livrer! répliqua Belair, et à qui vous livrer, s'il vous plaît? Est-ce que nous connaissons ces gens-là!

— Tu vas me connaître, petit scélérat, dit La Goberge qui fit un pas, l'épée haute, tandis que l'étranger, à la vue d'Antoinette, restait immobile, fasciné, la dévorant des yeux et murmurait :

— C'est elle!

Pendant ce temps, Belair s'était jeté aux jambes de La Goberge, l'avait renversé, lui avait arraché son épée, fait deux morceaux de la lame et saisissait Antoinette par le bras.

— A moi, monseigneur! votre épée! vo-

tre épée! s'écria le maître d'armes ivre de honte et de fureur.

— Tiens! dit l'étranger en détachant son ceinturon qu'il lui jeta sans cesser de regarder Antoinette. Tue ce vaurien, je me charge de mademoiselle.

Antoinette poussa un cri en voyant l'éclair sinistre qui jaillit des yeux de l'étranger; elle se cacha derrière son défenseur qui, pareil à un chat épouvanté, se hérissait, faisait le gros dos et brandissait sa petite épée.

— Mademoiselle, dit le cavalier d'une voix sévère, savez-vous bien à quoi s'expose une religieuse qui s'enfuit? Croyez-moi, laissez-vous conduire au couvent. C'est tout ce que je vous demande, obéissez!

— De quel droit me commandez-vous? répondit la jeune fille en se serrant contre Belair qui attendait, frissonnant, mais résolu, la première attaque de l'ennemi.

— Du droit que j'ai sur tout et sur tous en ce pays! répliqua l'inconnu avec une hauteur irrésistible. Tâchez que je ne vous en dise pas davantage, et ne m'irritez pas. Allons, quittez le bras de ce misérable qui va mourir, et craignez d'offenser Dieu en me désobéissant.

— S'il meurt! s'écria la généreuse fille, je mourrai avec lui:—qu'on l'épargne, j'obéis et retourne au couvent.

— Des conditions, je crois! dit l'étranger avec une sombre ironie.— Tue! La Goberge, tue!

A ce moment, le pauvre Belair, livré à son ennemi puissant, à ce terrible spadassin qui marchait sur lui, se montra brave et beau comme la bête fauve si douce qu'on réduit au désespoir.

Il se ramassa, cramponné des deux pieds au sol, le bras droit à demi tendu, l'œil fixe: toute sa vie, toute sa pensée, tout son instinct dans ce regard. Sa main gauche avait écarté Antoinette, qui de ses doigts tremblans effleurait encore ceux de son défenseur. Touchante confiance en ce frêle appui!

La Goberge connaissait la force de son adversaire. Il lui avait donné les premières leçons, et jamais graine n'était tombée dans un terrain plus ingrat. Belair avait des doigts trop délicats pour bien serrer la poignée de l'épée. Jamais La Goberge n'avait pu réussir à lui donner une garde régulière; toujours l'élève s'était embrouillé dans la nomenclature des bottes et des parades. C'était une incapacité notoire, et La Goberge souriait en marchant l'épée à la main contre un pareil ciron révolté.

Mais quand il le vit prendre cette garde bizarre, quand il aperçut le feu sournois de ses yeux et l'agitation convulsive de cette épée, le sourire se changea en un rire bruyant. La Goberge n'essaya plus même les formes.

— Petit coquin, lui dit-il, tu aurais meilleure mine avec six mois de mes leçons. Et il battit vivement le fer, croyant désarmer d'un coup le misérable: la petite épée revint à sa place.

Le gros dos demeura gros dos, l'œil arrondi resta fixe et provocateur. La Goberge dégagea et se fendit à fond en arrondissant le coup, les ongles en l'air, comme à l'assaut devant une galerie. Il était tellement assuré de perforer Belair et de le rapporter à son maître, comme un papillon piqué sur un liége, que sa surprise fut extrême de ne rien sentir au bout de son épée: Belair avait sauté en arrière et esquivé le dégagement.

— Le drôle s'enfuit, s'écria-t-il en recommençant de marcher à lui.

Belair attendit de pied ferme, et à la première attaque de son adversaire il rompit encore en tendant furieusement la pointe. Ce fut La Goberge qui s'enferra. L'épée lui entra de quatre pouces dans les côtes et lui cloua le bras à la poitrine. Il poussa un cri de douleur, lâcha son épée et tomba. Tout cela fut l'affaire d'une demi-minute.

— C'est M. de Catinat qui m'a appris cette botte-là, dit Belair, dans nos momens perdus. Venez vite, mademoiselle.

Il saisit dans ses bras avec toute l'ivresse du triomphe la jeune fille qui venait de chanceler en voyant tomber un homme; et comme l'inconnu s'élançait vers lui avec un geste de rage, il lui porta la pointe aux yeux.

— Misérable! s'écria celui-ci, sais-tu que tu joues ta tête!

— Pardieu! répliqua Belair.

— Laisse-moi cette jeune fille.

— Pourquoi? Est-ce qu'elle est à vous plus qu'à moi?

— Peut-être.

— J'ai promis de la rendre à son amant, l'aura.

— Tu l'enlèves à Dieu!

— Si Dieu la voulait, il saurait bien me la prendre.

— Au nom du roi, m'obéis-tu?

— Qui êtes-vous, pour me parler au nom du roi?

— Si tu le savais, tu baiserais la terre!

— Comme je ne le sais pas, je vais brûler le pavé.—Allons, mademoiselle, à chacun de nous un de leurs chevaux, puisqu'ils ont effarouché le nôtre.

Belair entraîna la jeune fille jusque au-

près des chevaux.—L'inconnu la suivit, en saisissant la bride de son cheval.

— Ah ! çà, dit Belair en le piquant de la pointe, allez-vous finir, vous!

La honte et la fureur aveuglèrent cet homme. Il fouilla dans une des fontes et y prit un pistolet qu'il déchargea sur Belair à deux pas, mais sa main tremblait si fort que la balle emporta seulement un collet d'habit et effleura la tête renversée d'Antoinette, aux cheveux de laquelle perlèrent quelques gouttes de sang.

Belair, en voyant s'évanouir la jeune fille qu'il crut morte, fut pris de la seule colère que cette douce nature eût jamais ressentie. Il saisit l'autre pistolet dans la deuxième fonte et en appuya le canon sur le front de son adversaire qui restait pâle et debout, l'œil terrible à ce moment suprême.

— Je suis M. de Louvois! osez donc me tuer, dit-il en se croisant les bras avec une majesté menaçante.

Belair poussa un cri de terreur ; sa main retomba sans lâcher la détente. Tout son passé lui apparut ; tout son avenir si effrayant, et l'implacable acharnement du sort à heurter l'une contre l'autre ces deux destinées. Puis une idée lui traversa l'esprit, — avec un simple tressaillement du doigt il pouvait changer toute sa fortune, il changeait la face de l'Europe. — Sa main se releva lentement, — mais ce cœur était trop noble pour soutenir même la pensée d'un assassinat : d'ailleurs, Antoinette venait de respirer ; le sang ne coulait plus.

— Monseigneur, dit-il, pourquoi vous tuerais-je? Je veux rendre le bien pour le mal. Veuillez seulement ne pas oublier plus tard que ce misérable, cet atôme, à qui vous faites l'honneur de le persécuter, vous a pardonné et conservé à la vie et à la gloire. Cessez de me haïr, je ne vous ai jamais haï.

— Tu es un homme de cœur, dit M. de Louvois, je le confesse, et je t'aimerai si tu veux, et si tu veux je ferai de toi l'homme le plus puissant et le plus heureux de France. Rends-moi Antoinette et passe ton chemin.

— J'ai promis de l'enlever.

— Tu diras que tu as tué un homme et que tu as été désarmé par l'autre. Tu diras que je t'ai commandé de rendre ton épée. Ou plutôt, non, tu ne diras rien, pas même que tu m'as vu ici. Vois, cette jeune fille est évanouie. Elle ne sait rien, elle n'entend rien ; elle ne se rappellera rien et ne pourra rien dire. Cède, et je fais de toi mon serviteur, mon ami ; oblige un homme qui peut tout et qui fait tout, le bien ou le mal. Allons!

Belair baissa la tête.

— Tu aimes une jolie fille, à qui tu écrivais des lettres si tendres... Je la doterai, tu l'épouseras.

Belair soupira.

— N'hésite pas, dit Louvois, voilà longtemps que tu es absent ; qui sait si tu ne finirais pas par être oublié. Les femmes ont peu de patience. Veux-tu épouser demain Violette ?

Belair sentit son cœur se gonfler, ses yeux s'attendrir.

— Allons, donne-moi Antoinette, continua M. de Louvois. Violette te la paiera.

Belair abaissa son regard sur la pâle jeune fille qu'il tenait renversée en ses bras. Ce noble front si pur, marbré de sang, cette poitrine muette, ces mains glacées, lui représentèrent la Mort. Antoinette morte ! morte à jamais pour Gérard, quand Gérard avait mis en elle tout son bonheur; quand M. de Catinat la lui avait tacitement confiée. Antoinette vendue par Belair à M. de Louvois, pour payer la rançon de Violette, ainsi qu'on venait de le lui dire... tant de lâcheté répondant à tant de généreuse confiance !

— Monseigneur, s'écria Belair, vous ne pouvez désirer d'avoir cette jeune fille que pour la perdre. Un homme tel que vous ne s'acharne pas sans de graves motifs après de pauvres obscurs tels que nous. Que feriez-vous de cette jeune fille ? La donnerez-vous à M. de Lavernie ? Pourquoi la poussez-vous à entrer au cloître? Vous ne répondez pas... je n'ai pas le droit d'interroger... Eh ! bien, je veux qu'elle arrive pure et libre où j'ai promis de la conduire. Monseigneur, laissez-moi passer.

— Tu refuses?

— Oui, monseigneur!

—Mais malheureux, tu viens de tuer un homme! Tu vas enlever une femme ! Et quand je te pardonnerais, moi, la loi te punirait encore. Me désobéir, c'est te perdre ! L'échafaud est au bout du chemin que tu entreprends !

— Passage, s'il vous plaît, monseigneur !

Et Belair sauta sur l'un des chevaux, entraînant après lui Antoinette, qu'il plaça devant lui.

— Je te suivrai; tu es perdu ! dit M. de Louvois.

— Vous faites bien de me le dire, monseigneur, répliqua Belair; c'est juste ; il ne faut pas que vous me suiviez !

Et d'un coup de pistolet il cassa la tête du second cheval qui tomba lourdement.

Alors, il piqua, et disparut dans la fumée, tandis que M. de Louvois se rongeant les poings, secouait en vain du pied La Goberge qui essayait, en gémissant, de fermer sa blessure avec un mouchoir.

IX.

Le château de Lavernie.

Il faisait un temps incertain, tiède. Le soleil n'avait pas réussi à percer les nuages, et sous la voûte opaque du ciel la chaleur seule descendait avec peu de lumière.

Mme de Lavernie était assise sur des coussins à la porte même de sa grande salle, dont les degrés conduisaient au parterre. Autour d'elle fleurissaient dans de larges caisses, des chèvrefeuilles et des clématites qui s'en allaient, chargés de parfums, gagner les balcons du premier étage.

Le château de Lavernie se composait d'un rez-de-chaussée monté sur perron, d'un étage à neuf fenêtres et d'une toiture aiguë qui écrasait le bâtiment tout en s'élançant vers les nuages avec élégance. Ces vastes toits du quinzième siècle ne ressemblent-ils pas à la prière? Ils ont l'air de dire : tout pour le ciel.

Cette maison, bâtie en briques et en pierres, toute noire et majestueuse en haut, toute riante et fleurie en bas, s'élevait à l'ombre d'un coteau en fer à cheval, dont les deux bras tapissés de forêts l'étreignaient mollement et la berçaient à l'abri des vents du nord et de l'ouest. Elle n'avait pas d'orgueil, et plus d'un voyageur avait traversé la vallée sans même soupçonner une habitation parmi les peupliers et les hêtres séculaires.

La route passait au bas de ce coteau, et de la route à la grille du château, huit rangées de marronniers formaient une quadruple avenue destinée bien plus à masquer la façade de la maison qu'à l'encadrer pour la faire valoir.

Une petite rivière bordée de saules nains du côté de l'avenue, mais encaissée par un rempart de briques du côté du château apportait le mouvement, la fraîcheur et le doux murmure de ses eaux blanches. Elle passait humblement sous un petit pont de pierre en deçà duquel était la grille aux armes de Lavernie. Sur cette face, les fenêtres étaient fermées de rideaux et toujours désertes.

Depuis la mort de M. de Lavernie, toute la vie du château s'était retirée à la façade intérieure. Les appartemens de la comtesse avaient vue sur le parterre, au sud-est, et le soleil les caressait du matin jusqu'au soir. Là, soit qu'elle fût assise près de la fenêtre au premier étage, soit qu'en bas, dans sa grande salle, elle donnât ses ordres ou surveillât ses gens, Mme de Lavernie avait pour perspective unique le rond-point d'une forêt de platanes et de marronniers, voûte noire et profonde sous laquelle on entrevoyait la rivière éclairée furtivement par une déchirure des feuillages; et au delà de cette forêt et de ces eaux mélancoliques, rien à l'horizon; et du château à ce rond-point, un vaste quadrilatère aux dessins réguliers, des rosaces, des losanges, des ovales de fleurs, un bassin de pierre avec un jet d'eau, le tout inondé de lumière, d'air libre et butiné incessamment par toutes les abeilles et tous les papillons de la contrée, sans compter que quatre cerisiers gigantesques, plantés aux quatre coins de ce parterre, attiraient là les loriots, les pinsons, les bouvreuils; parasites bavards, que regardaient en pitié un cordon de noires hirondelles abritées sous l'entablement de l'immense toiture.

C'est dans ce petit domaine, d'une cinquantaine d'arpens au plus, bien clos de haies vives et de ruisseaux, que Mme de Lavernie avait passé les deux tiers de sa vie. C'est là qu'était né Gérard. — C'est là que le défunt comte de Lavernie, le compagnon d'armes de Catinat, regrettait de ne pas rendre le dernier soupir, alors que blessé mortellement, sur un glacis à Maestricht, il expira en disant : O ma pauvre femme! ô notre maison!

C'est là enfin que la comtesse, adossée au chambranle de la porte, une main dans les chèvrefeuilles, l'autre sur son cœur, regardait comme toujours son parterre lumineux, sa forêt sombre, touchant emblème d'une vie qui s'efface et qui donne, pour le présent, du soleil; pour l'avenir, un horizon de froid et de ténèbres.

Mme de Lavernie n'avait pas cinquante ans. Ses cheveux s'argentaient à peine. Son œil était encore doux et pur comme autrefois: autrefois rieuse, ardente et vive, la comtesse s'était vue frappée par deux malheurs qui lui avaient refroidi le cœur et l'esprit.

Depuis la mort de son mari, nul ne se souvenait de l'avoir entendue rire. Depuis la mort de l'un de ses fils elle n'avait plus même souri. C'était la majesté dans la douleur, la grâce du corps sans l'expression

des traits, et sa voix avait pris toutes les nuances que la physionomie ne savait plus rendre. Fille d'une riche maison, et fille unique, comme elle avait épousé M. de Lavernie malgré sa famille, comme elle avait senti que cette famille triomphait de la mort prématurée du comte et l'appelait un châtiment de Dieu, la comtesse s'était imposé de dédaigner la compassion d'autrui; elle s'était fait un visage de marbre, mais malheureusement son cœur était resté vivant, son cœur avait tout souffert, et, dans chaque battement, la comtesse trouvant une douleur, avait pris l'habitude d'y appuyer la main pour l'empêcher de battre trop fort.

Assise comme elle était ce jour-là, le 26 août, elle pouvait apercevoir sur l'un des cerisiers du parterre un petit homme gros et court à la face pleine et rose, aux habits bruns, qui s'était perché sur une branche fourchue, un panier au bras, et déposait avec les plus grandes précautions dans ce panier garni de feuilles, des cerises qu'il cueillait à l'extrémité des plus hautes branches. Ce petit homme, le nez en l'air, se trouvait fort loin d'une échelle dont il s'était servi d'abord. L'ardeur de la cueillette l'avait conduit jusqu'en haut de l'arbre dans les panaches mouvans, où les grappes de fruits sont le plus séduisantes, et que les oiseaux n'osent pas attaquer, parce qu'ils sont là trop découverts et trop balancés par le vent.

La comtesse, qui n'avait rien trouvé d'extraordinaire à cette manœuvre du petit homme tant qu'il s'était tenu dans les branches proportionnées à sa corpulence, poussa un cri dès qu'elle le vit, oiseau gigantesque, faire plier ces branches menues.

— Oh! mon Dieu! Mais ce pauvre abbé va se rompre le col, dit-elle. — Jaspin! est-ce que vous êtes fou? Jaspin!...

Jaspin n'entendait pas; la comtesse avait si peu de voix, le cerisier était si loin d'elle! Mais auprès de Jaspin, au bas de l'arbre était couché, le nez entre ses deux pattes de devant, un petit chien noir et blanc à longues soies, à longues oreilles, avec des feux bruns aux sourcils, épagneul charmant croisé des Charles-dogs d'Angleterre, un animal que la providence avait doué d'intelligence, de grâce, de courage et de bonté, — trop de qualités pour un homme.

Le chien entendit ce que l'abbé n'entendait point. Il se leva et regarda de loin sa maîtresse pour l'interroger et la comprendre.

Elle, en ce moment, suppléait à la voix par le geste, et appelait l'abbé par des signes réitérés. Le chien mit ses deux pattes blanches sur le premier bâton de l'échelle et aboya vers l'abbé; celui-ci ne tourna pas même la tête et dit au chien: — Oui, Amour, oui, tu auras des cerises; sois tranquille, petit Amour.

Et il jeta en bas un bouquet de fruits bien mûrs, bien noirs, mais entamés par les oiseaux et les mouches. — Amour, c'était le nom du chien, ne se trouva pas satisfait, bien au contraire: irrité d'avoir été si mal compris, il grimpa du premier bâton sur le second et se remit à aboyer avec colère.

— Ah çà mais, continua l'abbé toujours cueillant, est-ce que tu crois que je vole les cerises? est-ce que je n'ai plus le droit de monter dans les arbres? Est-ce que tu es le maître de la maison, Amour?

Le chien répondit par un grognement qui signifiait tout ce qu'un animal peut dire quand il méprise quelqu'un.

La comtesse n'y put tenir plus longtemps. Elle vint en aide à son chien. Traversant le parterre elle accourut au cerisier: Amour cessa d'aboyer et lui lécha les mains, puis se recoucha dans le sable.

— Vous n'entendez donc point, l'abbé? dit Mme de Lavernie. Vous me faites mourir de frayeur. — Faut-il que vous soyez gourmand pour vous exposer ainsi à propos de quatre cerises dont les oiseaux ne veulent plus! Descendez, vous savez bien qu'on ne cueille jamais ces cerisiers-là.

— Oh! madame, gourmand! moi! dit Jaspin en essayant de poser son pied plus bas. Je ne retrouve plus mon échelle.

— Vous en êtes à une lieue... prenez garde, la branche craque.

—Madame, je suis léger comme une plume. Il n'acheva pas ces mots, le cerisier se fendit; par bonheur Jaspin se tenait suspendu en l'air: la comtessse poussa un cri.

Amour se releva pour crier à Jaspin tout ce qu'il pensait de sa conduite. L'abbé finit par trouver un point d'appui et regagna son échelle; il mit enfin pied à terre avec un plein panier de magnifiques cerises qu'il offrit triomphalement à la comtesse.

—Vous voilà bien avancé, Jaspin, dit Mme de Lavernie, et c'est une belle besogne. Jamais je ne mange de fruits, vous le savez bien.

L'abbé, sans rien perdre des grâces de son sourire qui s'épanouissait sur la plus honnête figure du monde, alla jusqu'au bassin, dans lequel plongeait un autre panier bien fermé. Il souleva ce panier, d'où s'échappait un bruit de frétillemens et de soubresauts bizarres.

— Qu'y a-t-il là-dedans! mon Dieu, demanda Mme de Lavernie

Jaspin souleva le couvercle d'osier avec des précautions infinies, et fit voir à la comtesse trois énormes poissons aux nageoires rouges, à l'échine noire, au ventre blanc, qui roulaient de gros yeux furieux et humaient largement la fraîcheur.

— Du poisson! Eh bien après, l'abbé? Vous savez bien que je ne mange pas plus de poisson d'eau douce que de cerises.

— C'est égal, dit-il, voilà une matinée bien employée; j'ai eu deux idées... Ah! ah! moi qui n'en ai jamais, à ce qu'on dit. Que penses-tu de cela, Amour?

Amour était venu, en effet, examiner avec inquiétude ces animaux si remuans, et les flairait avec un dédain superbe. Interpellé par Jaspin sur la valeur de ses idées, il le regarda fixement et lui tourna le dos. Si les chiens avaient le sourire, Amour eût ri au nez de Jaspin.

— Et quelles idées? mon cher Jaspin, dit la comtesse aussi incrédule qu'Amour, mais avec plus de formes.

Jaspin montra ses deux paniers.

— Madame, dit-il, le meunier a levé hier ses vannes pendant trois heures. J'étais au bord de l'eau, et je mangeais des cerises... non, des petites prunes. Je mange toujours celles qui sont gâtées, mais quelquefois elles le sont trop, et je les jette. J'en jetai donc dans l'eau deux ou trois. D'ordinaire, elles surnagent, et je m'amuse à les voir suivre le fil de l'eau en tournoyant jusqu'à l'écluse où elles s'engouffrent. Eh bien, hier, je les voyais disparaître à mesure que je les jetais. C'est cela qui me fit venir une idée,—ma première,—ces prunes-là, me dis-je, sont avalées par des poissons, et quels poissons? Des carpes? elles ne sont jamais si près des vannes; elles aiment l'eau tranquille et la vase.— Des brochets? ils ne mangent que du vif ou de la chair. — Des tanches? elles ont le museau trop étroit. — Des perches?...

— Mon cher abbé, au lieu de me dire quels sont les poissons qui n'ont pas mangé vos prunes, dites-moi tout de suite ceux qui ont mordu.

— Des chevannes, madame! qu'on appelle ici des meuniers — une espèce rare chez nous — des poissons d'eau courante qui se vendent admirablement bien. Alors, je me suis monté une bonne ligne, avec un hameçon n° 1, j'ai coupé un scion de troëne, et je suis venu cueillir des cerises pour amorcer.

—Parce que vos chevannes aiment les prunes?

—Oh! madame, la prune a un trop gros noyau qui gênerait le jeu de l'hameçon; j'ai donc amorcé avec des cerises, et, voyez, j'ai pris trois monstres, des chevannes de vingt-quatre sous la pièce, tout au moins.

— Ah çà! dit la comtesse, voilà deux fois que vous me parlez du prix de ces poissons, est-ce que par hasard vous les voulez vendre?

— Précisément, madame la comtesse, et mes cerises aussi.

— Comment, l'abbé, vous faites votre bourse?

Le visage du brave homme ne s'assombrit pas à ce reproche.

—Pas la mienne, dit-il en souriant.

— La mienne donc, ou celle de Gérard, car vous n'aimez guère que ces trois personnes-là, vous, moi et lui? J'oubliais Amour, à qui vous voulez peut-être constituer des rentes de gimblettes.

— Non, madame, non. Je fais la bourse de Mme de Maintenon.

Mme de Lavernie fit un geste de surprise, et chercha vivement le regard de l'abbé, qui parut donner toute son attention aux cerises et aux chevannes.

— La bourse de Mme de Maintenon! répéta la comtesse.

— N'avez-vous pas le portrait de cette dame au salon? dit Jaspin.

— Oui, certes. Eh bien!

— Ce portrait, n'y tenez-vous pas beaucoup?

— Assurément, madame de Maintenon fut une de mes amies les plus tendres avant mon mariage, et le portrait est une des meilleures toiles de Pierre Mignard. Mais quel rapport voyez-vous entre madame de Maintenon et les chevannes que vous pêchez à la ligne, entre vos cerises et le portrait que nous avons?

— Madame, dit Jaspin, en prenant un air solennel, le cadre de ce portrait n'est plus doré; les sculptures en sont éraillées; tout cela n'est pas digne d'une pareille dame...

— Eh! répliqua mélancoliquement Mme de Lavernie, pour moi, cette peinture n'est qu'un souvenir — effacé comme l'amitié de celle qui m'en fit présent — vieilli comme elle et moi nous le sommes. Un portrait d'amie qui n'est plus une amie. — Que représente-t-il, abbé? une jeune et belle femme. Mme Scarron, la perle qui brillait au milieu de tant d'autres, à l'hôtel d'Albret, chez mon grand oncle, au temps où j'étais jeune aussi — au temps où M. de Lavernie vivait et m'aimait. — Oh! mon pauvre Jaspin, couleurs passées, visages ridés, amitiés dénouées par l'oubli! Tout cela, comme le cadre, a perdu sa dorure.

— Et moi, madame, répliqua Jaspin, j'ai dit que j'achèterais un cadre pour le portrait de cette dame, et je l'achèterai.

— Je voudrais bien savoir quel intérêt vous prenez à une peinture que jamais vous ne regardez, ce me semble?

— D'abord, madame, c'est un bel ouvrage, une belle tête, une tête de reine, — à ce que disait avant son départ M. Gérard.

— Ah! Gérard disait cela?

— Il le disait, et il ne savait pas si bien dire.

— Comment cela, Jaspin?

L'abbé s'approcha de la comtesse, et lui dit à l'oreille :

— Mme de Maintenon est reine de France.

— Êtes-vous fou? s'écria Mme de Lavernie en reculant stupéfaite.

— Reine, non déclarée encore, mais cela ne tardera guère. S. M. a épousé Mme de Maintenon, c'est un fait; eh bien! le mariage va être publié.

— De qui tenez-vous cette nouvelle?

— Madame la comtesse, ne m'interrogez pas, c'est un secret.

— Un secret que vous ne m'auriez pas confié? dit la comtesse en souriant, c'est impossible. Il faut donc qu'il ne date pas de bien loin.

— Vous ne me croyez pas capable de garder un secret longtemps? répliqua le bonhomme avec une douce finesse, et un regard plein de mélancolie.

— Pour moi, non.

— Oh! madame! murmura Jaspin qui, pour étouffer un soupir, fut contraint de se retourner.

— A moins que ce ne soit un secret de confession, poursuivit la comtesse.

— Justement, c'en est un.

— Bon! vous n'avez confessé personne depuis huit jours, personne, du moins, qui sache les secrets de l'Etat...

L'abbé hocha la tête.

— Je me trompe, dit la comtesse, vous avez confessé hier en le mariant dans ma chapelle, votre filleul Desbuttes, le commis aux aides, l'ancien valet de chambre de Mgr l'archevêque de Paris; vous avez confessé aussi sa jolie petite femme Violette, mais elle pleurait trop fort en se mariant, la pauvre fille, pour que je la croie une grande politique. Desbuttes vous aura confessé qu'il a un peu volé M. de Harlay, son dernier maître, qu'il volera beaucoup le roi dans les vivres de l'armée de Flandre où M. de Louvois l'envoie. Violette vous aura confessé qu'elle aime ou a aimé plus que son mari...

— Madame, interrompit l'abbé, Violette Gibert est une honnête fille qui n'épouse Desbuttes que parce qu'il fait une pension à son père invalide et aveugle.

— Précisément; elle est trop honnête, et Desbuttes ne l'est pas assez, pour qu'on leur ait confié les secrets du roi et de Mme de Maintenon. Les voilà mariés par vous; je souhaite que vous leur portiez bonheur. Mais revenons à cet autre mariage un peu plus important, je crois. Ce n'est qu'un bruit? rien n'est positif?

— Consommé, madame, consommé! Le roi est ravi; Mme de Maintenon rayonne, et M. de Louvois est tellement furieux qu'il a disparu, et qu'on ne sait pas où le désespoir peut l'avoir conduit. Or, voici mon avis à moi sur toutes ces affaires : Si Mme de Maintenon est reine de France, comme elle a été beaucoup votre amie, il serait possible qu'elle s'en souvînt un peu.

Mme de Lavernie secoua la tête.

— Excusez-moi, madame, il me semblait avoir ouï dire que vous aviez reçu d'elle une lettre en même temps que ce portrait?

— A la mort de mon fils, oui, voilà dix-sept ans. — C'est tout.

— Eh bien! c'est assez; l'amitié d'une reine de France vaut quelque chose.

— Pour moi?

— Sinon pour vous, du moins pour votre fils. M. Gérard est au service; on n'avance pas aujourd'hui sans protection, et la protection de la reine peut faire un maréchal de France. Ah! mais, songez-y! Voilà pourquoi j'ai pêché ce matin des chevannes et cueilli des cerises que je vendrai six livres. J'amasserai de la sorte huit pistoles que coûtera un beau cadre neuf, et quand on a chez soi le portrait de la reine donné par la reine... avec une lettre de la reine : si l'on n'arrive pas à quelque chose, il faut avoir du malheur, Cristol!

Cristol était le grand juron de l'abbé. Toute colère et toute joie, tout embarras et tout triomphe se ponctuaient chez lui par cette ingénieuse et sonore exclamation. Il dit, et sortit pour l'heure de la messe.

Mme de Lavernie n'écoutait pas. Elle s'était absorbée tout entière dans une rêverie profonde. Elle rentra seule au salon et vint s'arrêter devant le portrait qui avait donné lieu à tant de commentaires.

Ce noble visage, pensif et enjoué à la fois, souriant dans son vieux cadre, emplissait l'âme de lumière et de grandes idées. Mme de Lavernie, dans l'auréole de la coiffure, chercha la place d'une couronne.

— Oh! dit elle tout bas, Françoise d'Au-

bigné, femme Scarron, veuve Scarron, gouvernante d'un enfant royal, amie et maîtresse du roi, marquise de Maintenon, reine de France, tu ne me donneras plus d'inquiétudes désormais. Jouis en paix de ta gloire, sois heureuse! si heureuse, que ta mémoire rejette tous les jours passés. Reine de France, Dieu te donne santé, puissance, longue vie, pourvu que je garde Gérard!

Et, sur ces mystérieuses paroles, la comtesse demeura debout, l'œil avidement plongé dans les traits de cette peinture, à laquelle, ainsi qu'à une idole, s'adressait la plus fervente des prières.

Elle entendait la petite cloche de la chapelle que sonnait l'abbé Jaspin, et se préparait à traverser le parterre pour assister à la messe, quand tout à coup un cheval emporté, sanglant, se précipita sur le pont de la petite rivière, et pénétra dans la cour du château où il tomba expirant dès que son cavalier lui eut abandonné les étriers et les rênes.

X.

La colère de Louvois.

La comtesse entendit le pas précipité d'un homme dans son vestibule. Elle n'eut pas le temps de s'écrier, que déjà cet homme, pâle, tremblant, accourait à elle avec tous les signes de la plus terrible émotion.

— Madame de Lavernie? dit-il en balbutiant, car il n'avait plus ni pouls ni haleine.

— C'est moi.

— Votre fils, M. Gérard de Lavernie, vous a écrit qu'il aimait une jeune fille?

— Oui.

— Pensionnaire aux Filles-Bleues.

— Oui.

— Je vous amène cette jeune fille qu'on voulait enlever à votre fils.

— Mais...

— Mademoiselle Antoinette, venez demander à madame ses bontés et sa protection.

Et Belair attira vivement à lui la religieuse qui frissonnait, se cachait le visage, et cherchait un appui pour ne pas tomber sur le parquet.

— Monsieur, s'écria Mme de Lavernie, parlez donc, vous me faites mourir.

— Madame, c'est que j'étouffe. Mais voici en deux mots : Votre fils, retenu à l'armée de Catinat, m'a demandé de vous conduire cette jeune fille : dites à Gérard que j'ai tenu ma parole.

— Où allez-vous?

— Je m'enfuis. N'entendez-vous pas sur la route, au loin, le galop des cavaliers qui me poursuivent?

— Que veulent-ils vous faire?

— Me tuer au plus, m'emprisonner au moins.

— Pourquoi?

— Demandez-le à M. de Louvois, répondit Belair.

Antoinette écouta; la comtesse écouta. Une muette terreur pâlissait ces trois visages. Il était facile en effet d'entendre le galop lointain de plusieurs chevaux.

— Je suis entré, dit enfin Belair, c'est bien; mais indiquez-moi, madame, par où je puis sortir; et, si vous avez un bon cheval, veuillez me le prêter. Je tâcherai de ne pas vous le crever comme les autres.

— Fermez la grille du château! commanda la comtesse à ses gens, qui entouraient avec surprise le cheval expiré dans la cour. Vous, monsieur, je vous cacherai ici, dit-elle à Belair avec fermeté. Sortir de la maison, ce serait vous perdre.

— Et mademoiselle?

— Oh! mademoiselle!... ainsi que me l'a écrit mon fils Gérard, elle n'a pas de parens, elle n'a pas de liens sur la terre. Mon fils me l'a recommandée. Elle est chez moi! on la respectera chez moi!...

Belair, avec doute :

— N'y comptez pas trop, murmura-t-il.

— Allons donc! répliqua la comtesse avec la confiance d'une âme irréprochable, on me prendrait mademoiselle dans ma chambre? Jamais!

Quant à vous, Monsieur, ne perdez pas de temps; entrez dans ce couloir, il aboutit à un caveau situé sous la chapelle; vous serez là sous la protection de Dieu, à l'abri du tombeau de M. le comte de Lavernie.

Elle ouvrit une porte pratiquée en pleine pierre dans le vestibule, fit signe à Belair de descendre dans le caveau, et saisit la main d'Antoinette qui s'était agenouillée devant elle comme devant la reine miséricordieuse des cieux.

Aussitôt un grand bruit de chevaux retentit dans l'avenue. Quatre archers, précédés d'un cavalier sans armes, s'arrêtèrent au petit pont.

— Ouvrez! cria l'un des archers.

Mme de Lavernie ne répondit pas.

— Ouvrez donc! cria encore l'archer qui perdait patience.

Même silence dans le château.

— Annoncez à madame de Lavernie monsieur le marquis de Louvois, dit à son tour la voix impérieuse du cavalier qui avait mis pied à terre.

— Ouvrez! dit la comtesse à ses gens, qui s'élancèrent tous vers la grille. Mademoiselle Antoinette, montez au premier étage, s'il vous plaît, et ne craignez rien.

On ouvrit la grande porte, les archers demeurèrent à la grille, M. de Louvois entra dans le vestibule.

Sur le seuil de la salle, il trouva la comtesse qui l'accueillit par une profonde révérence à laquelle M. de Louvois répondit aussi cérémonieusement. Puis, comme s'il eût été pressé d'en finir avec les formalités :

— J'ai eu l'honneur de vous dire mon nom, madame, et si loin que ce pays soit de Versailles, Mme la comtesse de Lavernie, veuve et mère d'officiers, ne peut ignorer ce que signifie mon nom dans l'armée.

En disant ces mots, il s'essuya le visage que la sueur inondait, et il chercha des yeux un fauteuil comme pour reprocher qu'on ne le lui eût pas encore offert.

La comtesse comprit, mais ne parut pas vouloir traiter en ministre celui qui venait de parler ainsi. Elle répliqua tranquillement :

—Monsieur, personne en Europe ne peut ignorer le nom de Louvois; mais la comtesse de Lavernie ne saurait deviner pourquoi M. de Louvois lui fait l'honneur d'une visite, avec une escorte presque menaçante.

— Mon Dieu, madame, dit brusquement Louvois, je vais vous expliquer tout cela; mais faites-moi, je vous prie, la grâce de permettre que je m'asseoie; je suis très gros et j'ai beaucoup fatigué.

La comtesse roula un fauteuil dans lequel M. de Louvois s'installa, aussitôt qu'il eut salué encore.

— Madame, dit-il, vous avez reçu chez vous deux personnes que je cherche.

— Deux personnes? demanda la comtesse en tremblant, mais décidée à gagner du temps.

— Une jeune fille et un jeune homme, celui-ci enlevant celle-là. L'une est une religieuse que j'ai dessein de reconduire à son couvent, l'autre est un mauvais sujet que je veux faire pendre.

La comtesse ne répondit pas.

— Je connais trop bien la maison de Lavernie, continua le ministre, pour être assuré que jamais on n'y protégera les malfaiteurs. Voilà pourquoi j'ai demandé qu'on m'ouvrît votre porte, madame. Bien heureux d'avoir eu l'honneur de vous entretenir.

Nouveau salut, que le ministre fit cette fois en se soulevant à demi sur son fauteuil.

—Des malfaiteurs? répliqua seulement la comtesse, qu'ont-ils fait ?

M. de Louvois fronça ses noirs sourcils : peu habitué aux longs discours et aux résistances, il s'étonnait de n'avoir pas été encore obéi.

— J'ai eu l'honneur de vous dire déjà, madame, que l'un enlevait l'autre. J'ajouterai que pour enlever cette religieuse, le malfaiteur — il appuya sur ce mot — a tué un homme.

— Je ne croyais pas que la demoiselle dont vous parlez fût religieuse, répondit Mme de Lavernie, avec une voix calme que démentait son visage pâle et l'affreux battement de son cœur.

Le marquis de Louvois frappa du pied le parquet.

— Je l'ai dit, ajouta-t-il.

— Elle eût été religieuse, poursuivit Mme de Lavernie, si ce jeune homme ne l'eût pas enlevée. On n'est religieuse qu'à condition d'avoir fait des vœux.

Le marquis regardant la comtesse fixement avec un commencement de colère :

— Je ne sais pas, madame, interrompit-il, pourquoi vous me dites tout cela. Savez-vous mieux que moi, par hasard, ce que je viens vous apprendre?

— Mieux que vous, monsieur, non, peut-être, car, en effet, vous devez en savoir plus long que moi sur ces mystères, mais...

— Ces mystères! Vous vous servez de mots étranges, madame, s'écria Louvois. Mystères! Où trouvez-vous des mystères là dedans, je vous prie? Une fille est au couvent; un ravisseur l'enlève et tue un homme. La justice du roi poursuit ce ravisseur et reprend cette fille. Voilà, ce me semble, qui est plus clair que toute chose au monde.

— Vous ne me disiez pas, monsieur, que vous agissez au nom du roi, répliqua la comtesse, et que le ministre de la guerre est grand chancelier de France... Vous pensez bien que je n'eusse pas contesté sa qualité de justicier à monsieur votre père, par exemple.

— Assez de subtilités, je vous prie, madame, dit brutalement Louvois qui secouait sa perruque et sa politesse tout ensemble. Je ne suis pas venu ici pour argumenter, mais pour agir. Ministre de la guerre ou procureur, je vous demande la fille fugitive et le larron qui l'a enlevée. Rendez-les et recevez mes respectueux complimens.

Il prononça cette phrase courtoise du ton qu'il eût pris pour envoyer un grenadier à tous les diables, et comme c'était l'ultimatum de sa pensée, il se leva, croyant n'avoir plus, en effet, qu'à recevoir les deux coupables et à partir.

La comtesse se leva aussi et répondit :

— Le jeune homme que vous cherchez, monsieur, n'est plus au château.

— Vous l'avez fait fuir ?

— Immédiatement.

— Je le retrouverai. Mais la demoiselle... vous ne me ferez pas croire qu'après cette rude course elle ait pu s'enfuir aussi... D'ailleurs, c'est ici qu'on la voulait cacher.

— Je ne vous ferai rien croire du tout, monsieur, dit la comtesse outrée de l'impolitesse, et la jeune fille est bien réellement chez moi.

—J'attends, madame, que vous me la rendiez.

— Vous auriez tort d'attendre, monsieur, car je ne vous la rendrai pas.

Louvois stupéfait laissa tomber ses deux bras à ses côtés. Mais bientôt l'orage éclata. Les veines de son front se gonflèrent, ses yeux lancèrent des feux sinistres, le vent de la colère secoua ses muscles, que l'on vit palpiter et tressaillir.

—J'ai mal entendu murmura-t-il en couvant d'un sombre regard cette femme plus tremblante que lui, mais blanche autant qu'il était rouge. Vous dites que vous ne rendrez pas Mlle de Savières à M. de Louvois ?

La comtesse affirma de la tête.

— Parce que votre fils, s'écria Louvois, aime cette fille, et qu'il a chargé son ami de l'enlever.

— Précisément, dit la comtesse.

— Mais à qui est-elle donc, cette fille, pour que votre fils la prenne ?

— Il la prend parce qu'elle n'est à personne, répliqua la comtesse ; sans quoi, le comte de Lavernie est d'assez bonne maison, il est un assez honnête homme, il a trop de mérite pour que sa mère, si cette demoiselle eût eu des parens ou un tuteur, n'eût pas obtenu Mlle de Savières pour M. Gérard de Lavernie.

— Jamais! jamais! s'écria Louvois.

— Qu'en savez-vous ? demanda flegmatiquement la comtesse ; êtes-vous tuteur ou parent de la jeune fille ? Dites-le, pour que nous vous fassions notre demande.

Louvois, qui depuis quelques minutes faisait d'héroïques efforts pour dompter sa terrible nature et qui avait réussi, se remit dans le fauteuil, et baissant le ton :

— Voyons, dit-il, madame la comtesse, au lieu de nous emporter, ce qui ne mène à rien, raisonnons, cela mène à tout.

Il desserra sa cravate qui l'étranglait, s'éventa du coin de son mouchoir et reprit avec une voix saccadée :

— J'emmènerai aujourd'hui la jeune fille que vous avez ici ; je l'emmènerai parce que vous n'avez aucun droit de la retenir. Vous ne la gardez que pour plaire à votre fils, car vous tenez à plaire à votre fils, n'est-ce pas?

—Pardessus tout au monde.

—Fort bien. Or, je ne veux pas que votre fils épouse cette demoiselle. J'ai mes raisons.

— Dites-les, au moins.

— Il ne me plaît pas, repartit Louvois avec hauteur, et je trouve indiscrète votre question. Madame, vous oubliez trop que je suis ici, moi, Louvois, demandeur en mon propre nom et demandeur au nom du roi. Je vous répète que votre fils n'aura pas Mll de Savières: croyez-moi. Quant à vous acharner à la garder pour ne point désobliger M. de Lavernie, vous y renoncerez. Je suis, vous l'avez dit, le ministre de la guerre, M. de Lavernie est officier : je le retrouverai partout, et j'ai une mémoire implacable. Je pense m'expliquer sans détours : vous comprenez que je ne me suis pas dérangé, que je n'ai pas fait cent cinquante lieues pour échouer contre le manoir de Lavernie : mes volontés sont plus solides que vos grilles. Mlle Antoinette en mes mains c'est la fortune de votre fils s'il est sage, discret et circonspect—et s'il sert bien le roi : c'est sous entendu ;—Mlle Antoinette refusée, c'est la ruine de votre famille, c'est l'inimitié entre vous et moi : appréciez.

—Ah ! monsieur, vous menacez une femme, dit la comtesse en appuyant ses deux mains sur son cœur, vous la menacez dans son fils qu'elle aime uniquement... vous parlez ici au nom du roi, pour lequel mon mari est mort, pour qui mon fils se fait tuer en ce moment peut-être !... Mais si le roi vous entendait, monsieur, il vous défendrait d'insulter chez elle, en face du tombeau de son mari, une femme de noblesse, la veuve d'un fidèle soldat !... Monsieur, n'abusez pas de votre autorité ; les plus hauts sommets sont les plus tôt frappés de la foudre.

Louvois sourit dédaigneusement. Il repoussa son fauteuil, et s'approchant de la comtesse, émue jusqu'aux larmes, car elle était à bout de ses forces :

— La paix ou la guerre ? dit-il ; un protecteur ou un persécuteur pour votre fils?

La comtesse cacha son visage dans ses mains.

— Oh! murmura-t-elle, Dieu vous punira d'avoir ainsi forcé une mère à sacrifier le bonheur de son enfant!

— Le bonheur, ce n'est pas l'amour ridicule, dit Louvois d'un air sombre. Ces amours cachés et illicites sont la source de tout malheur. Si votre fils perd cette fille, il en trouvera vingt autres. S'il a Louvois pour ennemi, où trouvera-t-il un défenseur?

A ce moment, la comtesse éplorée levait les yeux au ciel. Son regard rencontra celui du portrait à qui Louvois tournait le dos. Une pensée soudaine, une sorte d'éclair qui jaillit du cadre illumina l'esprit de la pauvre femme.

— Un défenseur pour Gérard, s'écria-t-elle d'une voix inspirée; oh! oui, monsieur, oui, j'en ai un!

Et son bras étendu montrait au ministre le portrait qu'il n'avait pas vu encore.

— Madame de Maintenon! murmura-t-il.

— Mon amie, ma vieille amie, la compagne de ma jeunesse, celle dont j'ai tous les secrets, et qui, en échange d'un dévoûment de trente années, me doit au moins de protéger mon fils.

— Vous connaissez Mme de Maintenon à ce point? dit Louvois, pâle et saisi d'angoisse.

—N'est-ce pas que vous me trouvez moins abandonnée que tout à l'heure? s'écria la comtesse, à qui les paroles de Jaspin revinrent en mémoire. Mme de Maintenon, la femme de Louis XIV, ne sera-t-elle pas un contrepoids à la colère de M. le ministre de la guerre?

— Prenez garde! répondit Louvois dont la fureur s'allumait à ces imprudentes paroles, prenez garde, si vous aimez votre repos et votre fils!

— Ah! je ne vous crains plus, continua la comtesse ivre de joie. Menacez tant qu'il vous plaira. Fulminez, éclatez; la foudre dont je vous parlais il n'y a qu'un moment, je l'ai trouvée, elle est dans les yeux de ce portrait. Elle éteindra en se jouant toute votre artillerie et tous vos tonnerres! Quoi! vous êtes venu briser le cœur d'une veuve, d'une mère, d'une femme sans appui, et vous vous révoltez à l'idée que Dieu me vient en aide! Touchez à ma maison si vous voulez : madame de Maintenon est là. Persécutez M. de Lavernie, l'officier : la femme du roi défendra mon fils! Aman et Esther aux prises! Nous verrons!

Il n'en fallait pas tant pour faire bouillonner en Louvois la haine et la vengeance. Louvois exécrait Mme de Maintenon et la voulait perdre; Louvois s'était jeté aux pieds de Louis XIV, pour le supplier de ne point épouser cette femme. Qu'on juge de l'effet que produisirent sur cette âme ulcérée tant de menaces faites au nom de son ennemie.

— Puisqu'il en est ainsi, répondit-il avec une explosion de rage, nous n'avons plus rien à ménager l'un et l'autre. Ah! vous êtes l'amie de Mme de Maintenon; ah! vous vous targuez de son portrait et de sa protection; ah! vous attaquez Aman sous l'égide d'Esther : on connaît donc les tragédies de Saint-Cyr en ce pays de sauvages? Eh bien! si M. Racine est un grand poëte, nous tâcherons qu'Aman soit un grand ministre. Pour être grand, madame, il faut commencer par être fort. Essayons!

Il s'élança vers la fenêtre du salon qui donnait sur la grille, et d'une voix retentissante, avec un geste effrayant de volonté :

—Archers! cria-t-il, à moi!

— Que prétendez-vous faire, dit la comtesse en s'avançant vers lui.

— Vous allez le savoir.

Les archers entrèrent dans la cour.

— Maintenant, madame, veuillez remettre en mes mains la religieuse fugitive que je vous demande au nom du roi.

— Quoi! répliqua la comtesse suffoquée par la douleur et incapable de se soutenir, vous osez faire entrer des archers dans ma maison.

—Obéissez! dit le marquis de Louvois.

— Jamais! quand vous devriez me tuer sur la place.

—Alors, la violence vous contraindra, madame, et il ne sera pas dit qu'une porte de château soit restée fermée devant un ordre du roi, quand c'est moi qui le donne.

—Monsieur, vous passerez sur mon corps avant d'arriver à cette jeune fille, s'écria la comtesse dans le paroxisme de la colère.

— Non, madame, vous serez respectée comme si vous aviez été une fidèle et obéissante sujette de Sa Majesté. Mais, ce que je veux s'accomplira.

— Je me défendrai. A moi! à moi!

Aussitôt l'on entendit un pas rapide dans l'escalier. Jaspin descendait en toute hâte, le front perlé de sueur, les yeux hagards, les mains tremblantes. Derrière lui, Antoinette aussi pâle, mais l'œil brillant d'énergie. Ces deux personnes se jetèrent aux côtés de la comtesse, Jaspin lui saisit la main, Antoinette la serra dans ses bras.

— Mademoiselle, dit Louvois qui devint livide en apercevant la jeune fille, vous voyez ce qui va se passer, désobéirez-vous à ce

prix? souffrirez-vous que le malheur tombe pour vous sur cette maison? Je vous somme de me suivre!

— Je suis prête! dit Antoinette en le foudroyant d'un regard qu'il ne put soutenir.

Et elle se dégagea des bras de Mme de Lavernie, après l'avoir tendrement embrassée.

—Je vous défends, s'écria la comtesse, de quitter cette maison ; je vous le défends au nom de mon fils, qui vous a envoyée ici.

— Votre fils, répliqua Louvois, n'est pas, que je sache, le maître de faire ce qu'il veut en France. Abrégeons! mademoiselle, je vous attends.

Et il alla vers Antoinette, dont il prit la main, pour l'entraîner vers la porte.

La comtesse, à cette vue, poussa un cri déchirant : on eût dit que son cœur venait d'éclater ; quelque chose comme un gémissement sourd s'échappa de sa poitrine, une pâleur de cadavre envahit ses mains et son visage, ses lèvres violettes prirent la rigide contraction de l'agonie.

— Monsieur de Louvois, vous êtes un monstre! s'écria Jaspin en serrant ses petits poings potelés : vous avez tué Mme la comtesse.

Le visage de Louvois s'altéra ; l'arc inflexible de ses sourcils noirs se détendit ; on vit ses yeux se gonfler ; un combat violent de l'orgueil et de la honte tortura cette âme puissante. Cependant il triompha de son émotion et continua d'emmener Antoinette en murmurant :

—Pourquoi m'a-t-on poussé à bout?...

La jeune fille, en s'éloignant presque emportée, envoyait les derniers baisers à sa protectrice mourante. Chez la comtesse, le regard seul vivait encore. Toute sa tendresse, toute sa vaillance, toute son âme s'étaient réfugiés dans le regard dont elle accompagnait la jeune fille, tandis que le corps glissait insensiblement des bras de Jaspin éperdu sur le parquet du salon,

— Au secours! au secours! cria l'abbé d'une voix lamentable, madame la comtesse se meurt!

M. de Louvois venait d'ouvrir la porte et gagnait le palier.

Aussitôt du vestibule un homme se précipita dans la salle ; ces derniers mots avaient frappé son oreille.

— Ma mère! s'écria Gérard de Lavernie, qui d'un bond courut à la comtesse et la souleva dans ses bras vigoureux.

—Sauve-nous! répliqua la mère.

La pauvre femme exhala dans un soupir de triomphe toutes les forces qui lui restaient. Elle se pendit au col de Gérard, s'y cramponna de ses doigts convulsifs, essaya un baiser qui expira dans l'air, et resta muette, insensible au milieu de ses femmes accourues pour lui donner leurs soins.

Gérard se releva, vit, à la porte, Louvois qui serrait encore la main d'Antoinette, et que cette brusque arrivée avait cloué sur le seuil comme l'éclair d'un châtiment divin.

Il comprit toute la scène qui venait de se passer et marcha, le front pâle, l'œil éblouissant, les bras croisés, vers le marquis de Louvois qui l'attendait de pied ferme.

— C'est M. de Louvois, lui glissa Jaspin à l'oreille.

— Je l'ai bien reconnu, répliqua tout haut Gérard, et je voudrais savoir ce que vient faire chez moi M. de Louvois : pourquoi il enlève, malgré elle, la jeune fille que voici, et pourquoi je trouve ma mère expirante!

— Répondez-moi vous-même, dit le marquis avec une froide hauteur ; et, comme vous parlez à votre supérieur, ôtez votre chapeau, lieutenant Lavernie.

Gérard se découvrit et s'inclina.

— C'est vrai, dit-il, les dents serrées, j'oubliais que je suis chez moi. Je m'en souviendrai tout à l'heure.

— De quel droit vous trouvez-vous ici? poursuivit Louvois. N'êtes-vous point un déserteur? L'armée d'Italie est-elle revenue? où est votre congé?

— J'ai mieux que mon congé, répondit Gérard, M. de Catinat m'a chargé d'aller à Valenciennes, où vous lui avez commandé de vous adresser ses dépêches, et je suis sur la route de Valenciennes.

— Vous avez un message pour moi et vous vous arrêtez en route, et vous ne me l'avez pas encore remis ? dit Louvois.

— Le voici, répliqua Gérard, en tirant de son juste-au-corps une lettre de Catinat.

C'était la relation du combat de Staffarde : cette victoire brillante et décisive qui enlevait le Piémont au duc de Savoie.

Louvois impassible, lut sa dépêche au milieu du silence de tous, comme s'il eût été dans son cabinet. Il lut avec l'attention imperturbable, avide, de l'homme d'affaires, et quand il eut terminé :

— M. de Catinat prétend que vous avez rendu au roi les plus grands services, dit-il, malheureusement pour vous, le crime que vous venez de commettre en faisant enlever cette religieuse efface tous vos mérites. Au surplus le roi jugera.

— A présent que vous avez fait le service de Sa Majesté, dit Gérard d'une voix menaçante, à présent que vous avez reçu la dépêche que j'avais ordre de vous porter, je n'ai plus affaire à vous, monsieur, et vous n'avez rien à exiger de moi. Je suis dans ma maison, je pourrais vous demander raison de votre conduite.

— Je crois que vous menacez, s'écria Louvois, que retenait Antoinette, tandis que la comtesse étendait instinctivement des mains suppliantes vers Gérard.

— Vous me comprendriez si vous étiez un homme d'épée au lieu d'être un robin, continua Gérard de plus en plus agressif; vous me comprendriez si vous n'étiez pas le lâche qui vient faire peur à une femme avec des archers.

— Mon fils, s'écria la comtesse épouvantée.

— Vous m'insultez, monsieur, répondit le marquis de Louvois, pâle et froid dans sa terrible colère... Je ne suis pas venu pour faire peur à une femme; je suis venu punir le rapt et le sacrilége, et comme vous vous êtes oublié envers moi, au nom du roi, je vous arrête.

Gérard répondit au marquis par un cri de rage, et mit la main à son épée. Louvois fit un signe, et les archers parurent à la porte; la comtesse se dressa, vivante image du désespoir et de la mort; elle implora Louvois pour son fils, sans voix, elle n'en avait plus, mais avec des gestes qui eussent attendri un tigre.

Jaspin, saisi de terreur, hurlait et joignait les mains. Amour montrait ses dents blanches. Les domestiques s'étaient armés pour défendre leur jeune maître.

— Sortez de chez moi, ou vous êtes morts tous les cinq, dit Gérard en indiquant du doigt la grille du château, quand je devrais faire crouler sur vous cette maison jusqu'à sa dernière pierre!

—Soit, répliqua Louvois, mais vous vous repentirez d'être venu à Lavernie aujourd'hui, Monsieur, et d'y avoir prononcé les paroles que je viens d'entendre. Emmenez mademoiselle, vous autres, ajouta-t-il en s'adressant aux archers.

Antoinette arrêta de la main Gérard qui faisait un mouvement pour la retenir.

— Votre mère! murmura-t-elle.

Gérard se retourna épouvanté; la comtesse, épuisée par le dernier éclat de cette scène, venait de se renverser dans les bras de Jaspin; le sang montait de son cœur à ses lèvres, tachées d'une écume rougeâtre.

Au même instant le marquis de Louvois sortit avec la jeune fille.

— Adieu! dit Antoinette, adieu!

— Au revoir! répliqua Gérard, à moitié fou, entre ces deux douleurs.

— Oui! s'écria le marquis, au revoir! et il quitta le château avec sa lugubre escorte.

Alors la comtesse sentit que la vie lui échappait; elle serra convulsivement les deux mains de Gérard agenouillé près d'elle.

— Mon fils, dit-elle d'une voix qu'on entendait à peine, tu vas rester avec un terrible ennemi, mais... je te laisse un appui... Donne-moi une plume... du papier... Soulève ma main... vite, vite... que j'aie le temps d'écrire, ô mon Dieu!...

Une toux sanglante lui coupa la parole. On voyait courir autour d'elle les serviteurs effarés, s'entrechoquant avec des cris de désespoir.

— Ah! murmura la pauvre femme, dont les yeux se couvraient de ténèbres, je ne sens plus, je ne vois plus, je ne pourrai donc pas sauver mon fils!... Je mourrai donc sans qu'il sache...

Jaspin lui saisit la main. Ce n'était plus le naïf pêcheur de chevannes ou le vendeur de cerises: la figure pâle du petit homme était sillonnée de larmes séchées, son œil brillait d'intelligence et de courage.

— Inutile qu'il sache... dit-il à la comtesse dont il essuyait le front glacé.

— Pourquoi? fit-elle, étonnée de cette transformation soudaine de Jaspin.

— Parce que je sais tout, moi, répliqua Jaspin, et que cela suffit.

La comtesse se souleva vivement, ses prunelles se dilatèrent, sa bouche s'ouvrit avec stupeur.

— Vous savez! dit-elle, vous!...

— Depuis vingt-cinq ans, madame, répondit simplement l'abbé. Je me rendrai près d'*elle*, je lui recommanderai Gérard, vous pouvez reposer en paix.

— Ah! mon Dieu!... mon ami... articula sourdement la comtesse...

Puis dans un élan de folle joie:

— Mon fils! s'écria-t-elle en étreignant de ses deux bras la tête de Gérard.

Ce cri fut son dernier soupir, elle rendit l'âme dans ce dernier baiser.

Ses deux mains mortes se disjoignirent en retombant. Jaspin en saisit une, Amour se mit à lécher l'autre.

Gérard, foudroyé, plia les genoux près du cadavre de la comtesse, dont l'œil éteint restait fixé sur le portrait de Mme de Maintenon.

XI.

Les culottes de Mgr de Harlay.

Ce mariage du roi et de Mme de Maintenon, dont parlait l'abbé Jaspin si légèrement et dont toute la France, toute l'Europe parlaient avec lui, n'était pas cependant un événement assez prouvé pour que la renommée s'en préoccupât de la sorte.

Il est vrai que rien ne se répand plus vite que les choses cachées. Le mystère en politique, en amour ou en science, est l'une des plus friandes convoitises de l'homme civilisé.

Ce fameux mariage du plus grand des rois avec la plus humble des femmes, mariage que tous les historiens ont recueilli de la voix du peuple, soulève encore aujourd'hui les discussions et les négations. Il peut passer pour le plus commenté des mystères de ce siècle, après la mort du masque de fer, qui fait pendant au tableau du mariage nocturne célébré à Versailles en 1685.

Un matin d'hiver, à l'heure où les prélats qu'a chantés Boileau dorment grassement sous le duvet, le plus voluptueux des prélats, M. Harlay de Champvalon, archevêque de Paris, s'était fait réveiller avant le jour.

Habillé vivement, l'archevêque fit venir son premier aumônier, bien surpris, lui aussi, de se lever à une pareille heure.

— Monsieur, lui dit-il, préparez un ornement vert, et marquez le Missel à l'article *de matrimoniis*.

L'aumônier obéit. L'archevêque lui commanda de s'aller recoucher, prit ses gants, l'ornement vert et le Missel, monta dans une voiture bien fermée et se fit conduire à Versailles, où, au petit jour, il maria le roi et Mme de Maintenon, à l'autel de la tribune de l'ancienne chapelle. Bontemps, valet de chambre du roi, et M. de Montchevreuil, ami intime de Mme de Maintenon, servirent seuls de témoins.

M. de Harlay, après la cérémonie, rédigea un acte de célébration que signèrent les deux parties et les témoins. Cet acte, l'archevêque le déposa précieusement dans sa poche et l'emporta.

Ainsi parle l'histoire, ou du moins une des histoires; car l'histoire, comme la Fama antique, n'a pas moins de cent yeux pour voir un fait et de cent bouches pour le publier. Ce qui n'implique pas qu'un événement soit mieux vu par ces cent yeux et plus nettement proclamé par ces cent bouches. Il arrive tout au contraire que chacun de ces yeux a vu à sa manière, que chacune de ces bouches a soufflé dans la trompette à sa façon, de telle sorte qu'après avoir entendu cent bruits différens, le monde ne sait plus à quoi s'en tenir. Le son est devenu un thême sur lequel tout poète peut broder ses variations.

Ce mariage accompli, Mme de Maintenon n'avait plus à désirer qu'une chose, c'était qu'il fût connu. Mais il fallait attendre. Le roi n'avait entendu faire qu'un mariage de confiance. Il fallait en dérober les preuves à M. de Louvois, l'ami de Mme de Montespan, la disgraciée; à Louvois qui avait supplié si vainement Louis XIV de ne pas donner à Mme Scarron la main qu'avait tenue Marie-Thérèse d'Autriche, à Louvois qui dormait sur la parole arrachée au roi, et dont le réveil eût tout perdu.

En effet, patiente et s'affermissant à chaque progrès nouveau, Mme de Maintenon se croyait assez forte pour pouvoir monter le dernier degré. Un pas encore, et elle s'asseyait sur le trône. Mais si elle avait pu se faire épouser secrètement par le roi, si elle avait pu cacher dans les ténèbres sa marche cauteleuse au génie vigilant de Louvois, comment lui laisser ignorer ce qui allait frapper toute l'Europe, comment l'empêcher de se jeter, avec la rage qu'il avait, tout au milieu de ce projet nouveau et de le faire échouer, le roi peut-être n'y donnant les mains qu'à regret?

Mme de Maintenon se replia sur elle-même. Elle résolut d'éteindre tout bruit, de faire disparaître toute trace jusqu'au moment où la déclaration éclaterait comme un tonnerre, et elle se crut assurée d'y parvenir, persuadée qu'elle était de la fidélité des quatre seules personnes qui connussent le mariage.

M. de Montchevreuil, admirateur et ami, la loyauté même; Bontemps, le tombeau des secrets; le Père la Chaise, confesseur du roi lié à ce secret par l'intérêt de sa société, par le sien propre; M. de Harlay, créature de Mme de Maintenon, appelé de Rouen qu'il scandalisait, à Paris qui le chansonnait pour sa facilité de mœurs : M. de Harlay, choisi comme le plus commode des prélats sous les yeux duquel un roi pût offenser Dieu tous les jours en respectant l'Église.

Ainsi la femme de Louis XIV n'avait rien à redouter de ces trois personnages; mais comme un papier révèle souvent ce que la langue des hommes sait ne pas trahir, Mme de Maintenon était fort gênée par cet acte de célébration qu'elle avait tenu à faire dresser alors par l'archevêque; et elle ve-

nait d'écrire au prélat de lui apporter le soir même à Versailles, chez elle, le précieux document d'où son avenir entier dépendait.

Quelle n'eût pas été son inquiétude si elle eût mieux connu les habitudes de Mgr de Paris. Ce prélat mondain, affairé, ce savant docteur en théologie qui avait beaucoup de mémoire pour apprendre les éloquens sermons dont il régalait la cour, beaucoup pour retenir les heures de rendez-vous de ses belles pénitentes, n'avait jamais pu se souvenir que les papiers sont parfois importans; que lorsqu'ils le sont assez, on les serre; trop, on les brûle.

Une affaire sérieuse venait-elle à lui échoir, M. de Harlay croyait avoir tout fait en bourrant le papier important dans la poche de ses culottes. Une fois rentré chez lui, au lieu d'extraire la pièce et de la confier à ses archives, il accrochait la culotte précieuse dans un cabinet destiné à cet usage et qui renfermait, rangés les uns à côté des autres, une quantité remarquable de documens dont la seule étiquette était la date de la culotte qui les contenait.

Comme l'archevêché de Paris donne de grandes affaires, M. de Harlay devait avoir autant de culottes pendues dans ce cabinet que Lucullus avait de chlamydes de guerre dans ses armoires.

Mme de Maintenon qui savait pourtant bien des choses, ignorait cette particularité. Assurément elle n'eût jamais choisi pour administrer le premier diocèse de France, un homme qui serrait si mal les papiers, elle ne se fût point fait marier par un homme qui oubliait si bien ses culottes.

Peut-être ailleurs connaissait-on mieux les habitudes du prélat, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

Donc, la marquise s'occupait de recouvrer ce document précieux, seule preuve authentique de son mariage, lorsque M. de Louvois partit de Versailles en apparence pour préparer une campagne en Flandre,— voilà du moins ce qu'il dit au roi, — en réalité pour faire ce que nous avons vu aux Filles-Bleues.

Mme de Maintenon voulut profiter de cette absence. Son acte de célébration à la main, elle eût mis dans la confidence quelques-uns de ses plus puissans amis de cour. M. le duc du Maine, son élève, eût travaillé pour elle en haine de M. le duc de Bourgogne, qui grandissait et commençait à montrer beaucoup d'orgueil et d'esprit royal. Le moment était des plus favorables. Nulle grande influence de famille autour de Louis XIV, la guerre d'Italie, des projets de guerre générale qui, s'ils se développaient, pouvaient tourner l'esprit du roi vers de plus sérieuses spéculations. Louvois absent, lui qui cherchait à distraire le roi de ses amours avec la guerre, comme Mme de Maintenon le conduisait à la paix par le mariage. Il fallait saisir cette occasion ou se résigner à ne la revoir peut-être jamais.

Le soir où la nouvelle de la victoire de Staffarde parvint au roi à Versailles, Louis XIV rentrait chez lui pour se mettre à table. Déjà vieux, quoiqu'il n'eût que cinquante-deux ans, le roi était encore d'une beauté singulière.

Mais l'opération qu'il avait subie en 1686, l'avait fatigué en lui ôtant une partie de sa fraîcheur, jusque-là si remarquable. Le roi revenait de chez Mme de Maintenon, près de laquelle il avait coutume de passer toutes ses soirées, et qu'il avait logée à Versailles, chez lui, de l'autre côté du palier des grands appartemens.— Il l'avait laissée aux mains de ses femmes, prête à se mettre au lit, car elle se couchait de bonne heure et se levait de grand matin.

Le roi, en recevant la lettre de Catinat, fut transporté de joie ; il revint sur ses pas et rentra chez la marquise pour lui faire part de cette bonne nouvelle. Il ne trouva personne à l'antichambre. La fantaisie n'étant entrée jamais pour rien dans cette existence royale, le roi était toujours attendu lorsqu'il venait : une fois parti, ce n'était plus le roi ; l'huissier eût hésité à le reconnaître.

Il entra donc chez Mme de Maintenon, la lettre du vainqueur de Staffarde à la main.

La marquise, âgée de cinquante-cinq ans à cette époque, avait conservé intacte la solide santé qui l'avait rendue un objet d'envie pour toutes les belles femmes de la cour. Elle promettait d'égaler Ninon, la merveille. Jamais plus beaux bras, plus délicates mains, — la taille et la poitrine étaient d'une perfection tellement peu commune, que Mgr le grand-dauphin l'avait, dit-on, proclamée un jour de mascarade en coudoyant, pour ne pas dire plus, la marquise à l'embouchure d'un salon, dans le pêle-mêle d'un conflit de masques.

C'étaient des yeux charmans et fermes, lumineux à tel point que ceux du roi pouvaient seuls en soutenir l'éclat. La bouche un peu pincée, sorte de grimace qui ne messied pas aux lèvres pleines et roses d'une dévote, rappelait, par ses contractions significatives, la fameuse moue de Catherine de Médicis, et mobilisait un visage tellement accoutumé à l'impassibilité, que depuis

douze ans les courtisans n'y savaient plus rien lire.

La marquise encore habillée soupait sur une petite table : —un potage dans une assiette d'argent ; quelques fruits sur un beau plat du Japon, composaient tout le repas. Manseau, maître-d'hôtel de Mme de Maintenon, la servait à table. Elle mangeait vite et avec distraction, regardant souvent la porte et interrogeant une vieille bonne qui allait et venait par la chambre, aussi préoccupée que sa maîtresse de voir arriver M. de Harlay.

Cette femme qu'on appelait la *mie* de Madame, et dont le nom était Nanon Balbien, passait pour une des puissances devant lesquelles se prosternait la cour. Nanon avait servi M. Scarron, rue Saint-Jacques, et fréquentait Louis XIV à Versailles.

— Nanon, dit la marquise, *vient-on*?

— Non, madame, et je suis lasse de courir ainsi, — cela ne fait pas arriver ceux qu'on attend, et fatiguent ceux qui attendent, répliqua la *mie* avec aigreur.

— Repose-toi, Nanon, dit doucement la marquise. Donnez-moi à laver, et desservez, Manseau. — Ne trouves-tu pas étrange, Nanon, qu'*on* n'arrive pas?

— Hum! le débauché! grommela Mlle Nanon sans s'émouvoir.

Manseau enleva le couvert, Nanon offrit à la marquise une pâte au miel pour blanchir ses mains, et d'une voix irritée :

— N'allez pas l'attendre, dit-elle, couchez vous, s'il vient je le recevrai comme il faut.

— Là! là! doucement Nanon, ménageons M. de Harlay, répondit la marquise, mais néanmoins voilà qui est bizarre.

A ce moment le roi parut.

En voyant Louis XIV, la marquise ne se leva point. Sa surprise et sa gêne furent telles que le roi, sans sa préoccupation, n'eût pas manqué de les remarquer.

Louis commença par la vieille gouvernante :

— Encore bonsoir, Mademoiselle Balbien, dit-il avec un sourire.

Puis il jeta un regard amoureux sur la marquise, et l'ayant saluée très civilement :

— Quoi! madame, dit-il avec étonnement, vous n'êtes pas encore déshabillée! Je vous croyais au lit.

Mme de Maintenon se leva, fit la révérence au roi.

— Sire.... dit-elle, est-il bien l'heure?

— Sans doute, madame, répliqua le roi, — mais écoutez pourquoi je reviens vous troubler : — Catinat est vainqueur; il a bien battu M. de Savoie et Eugène, auprès de Staffarde, en Piémont.

— Ah! Dieu soit loué! s'écria la marquise dont le visage s'anima.

— Auprès d'une abbaye, continua le roi, relisant sa lettre.

— Cela devait porter bonheur aux soldats du roi très chrétien, sire.

— Nous allons prendre Suze du même coup, poursuivit Louis XIV; pourquoi Louvois n'est-il pas ici, lui qui n'aime pas Catinat? il s'en repentirait.

— Quelle douce récompense de l'intérêt que je porte à cet officier, dit la marquise. J'ai toujours du bonheur dans mes choix, avouez-le, sire.

— C'est vrai, — mais asseyez-vous donc, madame, dit le roi, en s'installant dans un fauteuil.

Les yeux de la vieille gouvernante et ceux de la maîtresse échangèrent un regard. Louis, qui le saisit au passage, s'interrompit dans sa lecture.

— Vous gêné-je? dit-il avec curiosité.

— Oh! sire.

— Fort bien.

Au même instant, un bruit léger se fit entendre dans le vestibule. La marquise tressaillit; la vieille courut hors de la chambre, mais trop tard.

—Attendez-vous quelqu'un? Non, je pense. Cependant, il me semble que j'entends quelqu'un, dit le roi, à qui ce mouvement et cette agitation paraissaient étranges.

Aussitôt, M. de Harlay parut à la porte.

— Excusez-moi, sire, j'attendais Mgr de Paris, s'écria vivement la marquise.

— L'archevêque! dit le roi surpris, à neuf heures du soir. Qu'avez-vous donc, madame? Vous êtes toute émue.

Et en parlant ainsi, il regarda le prélat, dont la contenance redoubla ses soupçons; M. de Harlay fort pâle, l'œil incertain, les mains embarrassées, malgré son habitude de la cour, ressemblait à un séminariste qui entre dans un salon plein de femmes et d'officiers.

Le roi l'appelant d'une voix ferme :

— Monsieur, dit-il, approchez-vous. Je vois que vous venez nous annoncer un malheur. Eh bien! c'est juste, puisqu'un bonheur venait de m'échoir; allons, parlez, et parlez net, épargnez-nous les angoisses.

Mme de Maintenon s'épuisait en signes que l'archevêque ne voyait pas, séparé qu'il était de la marquise par le roi debout et effacé comme un major au feu, pour entendre avec majesté la mauvaise nouvelle.

Le malheureux M. de Harlay, se figura

que le roi était au courant de ce qu'il venait faire chez Mme de Maintenon, que la présence inaccoutumée de Louis XIV avait cet unique but de recevoir le renseignement demandé; qu'enfin, entre le mari et la femme, il y avait communauté d'intentions à l'égard de ce mariage. Il fut confirmé dans cette déplorable opinion par ce mot du roi :

— Parlez, monsieur, parlez donc! madame le permet.

— Assurément, balbutia la marquise, qui ne savait plus à quel saint se vouer.

— Eh bien! sire, eh bien! madame, répondit l'archevêque avec toute la pantomime du désespoir, je n'ai pas retrouvé l'acte.

— Est-il vrai! s'écria la marquise en se levant.

— Quel acte? fit le roi avec surprise, tant les yeux roulaient effarés du côté de l'archevêque, courroucés chez Mme de Maintenon.

Ce fut alors que l'archevêque aperçut les signes de la marquise, s'effraya d'avoir dit ce qu'on ne lui demandait pas, et s'effaroucha tout-à-fait; en sorte qu'il ne répondit plus.

— Mais quel acte? répéta le roi en pinçant ses lèvres : suis-je de trop ici, que personne ne me parle!

La marquise avait été consternée par les paroles de l'archevêque. Il n'était plus temps de donner le change au roi. Cette perte de l'acte lui donnait d'ailleurs à elle une situation trop difficile pour qu'elle ne se hâtât point d'en sortir.

— Sire, répliqua-t-elle enfin, il s'agit de l'acte de célébration de mon mariage avec Votre Majesté.

Louis XIV rougit. Elle ne voulut pas s'en apercevoir.

— Il se dit dans le monde, continua-t-elle, que Votre Majesté vit publiquement avec une maîtresse. Ce bruit s'accrédite dans les cours étrangères; on en parle; on en écrit. J'ai reçu un pamphlet, un libelle affreux qui déshonorerait Votre Majesté.

— Impossible, répliqua le roi d'un ton sec. Un libelle ne déshonore pas un roi.

— C'est vrai, sire, dit la marquise en gonflant ses joues comme elle avait coutume de le faire quand s'élevait en elle un orage. — Votre Majesté est à l'abri, mais moi!... ce que méprise un grand roi, une femme en est écrasée.

— Il faut mettre ses humiliations au pied du crucifix, murmura Louis XIV fort agité, fort repentant d'être venu hors de ses heures chez Mme de Maintenon.

—C'est ce que je fais tous les jours, riposta la marquise, ce que j'eusse fait encore à cette occasion et je demandais à Mgr l'archevêque de me communiquer l'acte de célébration qu'il a dressé, afin, qu'en le lisant, de mes yeux, je me pusse convaincre que je suis la femme bien légitime de Sa Majesté; — doux honneur, ignoré de tous, et qui suffit à me consoler de toutes les disgraces. Eh bien, sire, vous l'avez entendu, j'ai bien du malheur, cette consolation stérile m'échappe, Mgr l'archevêque vient de déclarer devant Votre Majesté que l'acte ne se retrouve pas!

Par cette habile manœuvre, la marquise avait conquis le droit de parler ouvertement à M. de Harlay. Le roi ne pouvait rien reprocher à une femme si résignée.

— Cet acte serait égaré! dit-il en se retournant contre l'archevêque qui jugea sa situation bien critique; car le mécontentement de Louis XIV n'était pas facile à soutenir.

— Hélas! sire, articula faiblement le prélat décontenancé.

— Parlez, voyons! dit à son tour la marquise, que rien ne gênait plus et qui lâchait les rênes à son impatience. Comment peut s'égarer un papier de cette importance?

— Vous l'aurez trop bien serré, monsieur, ajouta le roi.

— L'acte doit être aux archives de l'archevêché, insista la marquise.

— Vous l'avez écrit de votre main, je m'en souviens, dit le roi, enchanté de prouver sa mémoire.

— Vous l'avez plié et enfermé là, interrompit la marquise, en lui indiquant sa poche droite sous sa robe.

A tout ce déluge, l'archevêque ne disait mot et baissait la tête.

— Il est certain, reprit le roi, que vous n'aurez confié cet acte à personne.

— Oh! non, sire, à personne.

— Monsieur a un cabinet qui ferme, je suppose? dit la marquise.

— Voici la clef de mon armoire, madame.

— Bien. Et vous avez cherché dans tous les tiroirs?

— Il n'y a pas de tiroirs.

— Sur tous les rayons, alors?

—Ce n'est pas une armoire à rayons, madame.

— Dans toutes les cases, voyons?

— Ce n'est pas non plus une armoire à cases.

— Bon Dieu! appelez cela comme il vous plaira, mais enfin cette armoire est faite pour renfermer vos papiers; vous avez la

clé de l'armoire! Les papiers doivent s'y trouver.

— Celui-là manque, madame, murmura le prélat, suant à grosses gouttes et près de défaillir.

— Il sera fait une enquête, interrompit le roi, en voyant toute la colère de Mme de Maintenon se réfugier dans ses doigts effilés qu'elle faisait craquer les uns contre les autres. On saura comment d'une armoire, dont monsieur a la clé, disparaît la pièce la plus importante. — Car vous l'aviez bien enfermée, n'est-ce pas? — Il sera instruit, dis-je, contre tous ceux qui hantent l'archevêché.

— Sire! s'écria le prélat épouvanté du résultat de cette enquête.

— Enfin, vous devez avoir des soupçons, reprit la marquise.

— J'en ai, madame.

— Contre un de vos secrétaires ou classificateurs

— Pas précisément.

— Contre qui? Son nom?

— Desbuttes.

— Qu'on le mande!

— Il n'est plus chez moi.

— On le trouvera, indiquez seulement.

— Il a quitté mon service.

— Cet homme était donc chargé de vos bibliothèques? C'était donc votre archiviste?

— C'était un de mes valets de chambre.

— Précisez où était enfermé le papier, je vais commettre le lieutenant de police.

L'archevêque rougit plus fort.

— Eh bien, dit le roi?

— Avez-vous entendu, monsieur, dit la marquise?

— Mon Dieu, sire, et vous, madame..., balbutia le pauvre homme poussé à bout et qui vit, aux proportions que prenait cette affaire, combien il lui serait plus avantageux d'avouer que d'être convaincu, — chacun a ses faiblesses en ce monde.

— C'est vrai, dit le roi.

— Eh bien! interrompit la marquise, voyons la vôtre.

— Je suis distrait, avoua courageusement le prélat.

— C'est un défaut, ce n'est pas un vice; mais vous n'êtes pas distrait au point d'avoir négligé de serrer cet acte, puisque vous venez de nous montrer la clé de l'armoire. Donnez cette clé, dit le roi, que j'envoie à l'instant mon confesseur et Bontemps y faire une perquisition.

— Sire, daignez me laisser achever. J'ai eu l'honneur d'apprendre à Votre Majesté que je suis distrait. Je m'en défie, et pour ne jamais rien perdre, j'ai pris une habitude.

— Vous rangez tout.

— Je ne range jamais rien.

— Voilà qui est particulier; je serais curieux de comprendre, dit Louis XIV.

— Oh! je comprends bien, moi, interrompit Mme de Maintenon avec une ironie acérée.

— Madame, dit l'archevêque, a un grand sac dans lequel je la vois souvent renfermer ses papiers, son ouvrage, ses étuis, son mouchoir même.

— Après?

— Madame est le soin et l'ordre en personne.

— Après! après!

— Eh bien, moi qui n'ai pas de sac, j'enferme tout ce qui m'intéresse dans un seul et même endroit.

— Lequel? dirent en même temps le roi et la marquise.

— J'ai... ma poche, glissa l'archevêque, si bas qu'il eût été impossible de le comprendre, sans le geste imperceptible dont il accompagna la phrase.

— Mais après la poche, monsieur?

— J'ai l'armoire.

— Non. Avant l'armoire, vous tirez l'objet de la poche.

— Jamais!...

— Comment faites-vous, alors?

— J'enferme la... poche telle qu'elle est dans l'armoire, et lorsque j'ai besoin de retrouver une note ou de consulter un document, j'appelle mon valet de chambre, et nous cherchons tous deux la... poche que je portais au jour dont il est question.

Le roi et Mme de Maintenon, malgré la gravité de la situation, ne purent y tenir plus longtemps; ils se regardèrent, regardèrent le prélat dont la figure avait les sept nuances prismatiques, et en songeant à cette collection de poches pleines qui meublait l'armoire de l'archevêque, ils faillirent éclater de rire.

Par bonheur, le roi ne riait jamais. Il se mordit les lèvres jusqu'au sang pour ne point sourire. Quant à Mme de Maintenon, elle venait d'entendre sa vieille servante, Mlle Manon Balbien, se tordre d'hilarité dans le couloir voisin, et pour n'en pas faire autant, elle eut besoin de toute sa force de volonté.

Le prélat essuyait sa sueur, avec l'espoir qu'on la prendrait pour des larmes.

— Enfin, dit le roi, rappelez-vous, monsieur, quelle poche vous aviez le jour de cette cérémonie et retrouvez-la!

— Aussi ai-je fait ; sire, la poche ne s'est pas retrouvée.

— Mais le valet de chambre?

— M'a quitté depuis un mois environ. Mes autres gens prétendent qu'un bon nombre de mes culottes — de mes poches, pardon, sire — a été vendu par le drôle. Tel est l'accident dont vous me voyez accablé, désespéré. Je crois bien, sire, que j'en perdrai la raison.

En disant ces mots, le malheureux archevêque ensevelit son visage tout entier dans son mouchoir. Le roi et Mme de Maintenon restèrent immobiles, revenus au sérieux de la position.

La marquise tourna le dos à M. de Harlay. Louis XIV soupira et dit :

— Allez, monsieur l'archevêque, vous *nous* causez bien du déplaisir.

Le roi n'en avait jamais tant dit pour la perte d'une grosse bataille.

M. de Harlay sortit à reculons, éclatant avec fracas dans sa douleur.

Alors, entre les deux époux qui se trouvèrent seuls, commença la véritable scène dont celle que nous venons de raconter n'avait été que le prélude.

XII.

Echec au Roi.

Le roi s'approcha de la marquise, livrée à la plus noire mélancolie. Il eût été bien difficile de décider si Sa Majesté était triste ou joyeuse de ce qui arrivait. Nous sommes trop peu historiens, trop romanciers pour décider la question.

Mme de Maintenon, elle, comprit cette situation de l'esprit du roi. Elle en trembla ; elle résolut de ne pas l'y laisser longtemps.

— Que pense de tout cela votre solidité, Madame, dit Louis XIV moitié enjoué, moitié sérieux, pour sonder le terrain.

— Je pense, sire, que des actes de mariage pareils au *nôtre* ne se perdent jamais sans raison, et ne sont jamais perdus pour tout le monde. Quelqu'un a fait voler la poche de M. l'archevêque, voilà qui est certain pour moi, en attendant qu'il soit prouvé que M. l'archevêque n'est pas le voleur lui-même.

— Oh ! quel intérêt ?

— Beaucoup d'intérêt, sire. Toutefois, à l'heure qu'il est, je n'ai point à démêler l'intérêt d'autrui en cette affaire. Le mien est si cruellement menacé que j'y vais réfléchir.

— Qu'est-ce à dire? Vous croyez-vous des ennemis assez puissans? demanda le roi.

— Il faudrait que je fusse bien aveugle pour méconnaître leur main en tout ceci.

— Les craignez-vous près de moi ?

— C'est près de vous que je les crains.

— Madame ! fit le roi blessé.

—Sire, écoutez-moi. Je suis tout dans votre existence ou je ne suis rien. Mon but unique a été de me faire aimer de V. M., mais surtout de m'en faire estimer. J'ai travaillé la nuit et le jour à perfectionner mon âme par l'étude et la prière. J'ai eu cette prétention, pardonnez-la moi, de réconcilier V. M. avec elle-même en lui offrant une meilleure vie que sa vie passée, avant le succès de la vie éternelle. Pour cela, il ne fallait pas qu'entre V. M. et moi s'agitassent les misérables questions qui déshonorent les esprits vis-à-vis des hommes, et avilissent les âmes au regard de Dieu.

Le roi de France qui avait donné des scandales à ses peuples, est rentré dans la chasteté, dans la justice. Il ne prend plus une femme à son mari, une mère à ses enfans. Il n'inflige plus à une maîtresse la bâtardise des rejetons qu'elle donne au prince. Il ne charge plus la conscience de ses enfans légitimes du pêché mortel de la haine qu'ils portent aux légitimés. Louis-le-Grand devient Louis-le-Pur et l'irréprochable. Voilà le plus beau triomphe que puisse rêver une femme pleine de respect et d'amour pour son roi.

— Eh bien, mais? interrompit le roi avec sérénité, comme s'il eût trouvé les deux épithètes parfaitement appropriées à sa situation présente.

— Sire, continua la marquise, pour que vous paraissiez pur, il ne faut pas que je le paraisse moins. La femme de César ne doit pas être soupçonnée. Or, les pamphlets me désignent comme votre quatrième maîtresse déclarée. L'âge qui nous ridiculiserait l'un et l'autre en nos vices, sanctionne des affections inattaquables et légitimes. Aujourd'hui, nous sommes ridicules, sire, il faut bien le dire, puisque la preuve n'existe plus de notre innocence.

— Dieu la connaît.

— Et M. de Montchevreuil aussi, direz-vous ; mais ni Dieu ni Montchevreuil ne diront aux pamphlétaires combien ils ont tort de nous calomnier.

— Enfin, madame, hier encore cet acte de célébration n'était pas moins ignoré de

tous, malgré l'idée que vous aviez de son existence dans les archives de M. de Harlay.

— Je savais, moi, qu'il existait. Cela, vous ai-je dit, me rassurait contre mes faiblesses, j'y puisais un courage indicible. On a de l'orgueil, sire, quand on a l'honneur d'appartenir à V. M. Aujourd'hui, rien, plus rien. Je doute, je ne me souviens plus. Qu'on me nie que je sois votre femme, et je baisserai la tête. Je me figure que Louis-le-Grand a pris une dernière maîtresse; que dis-je, une maîtresse à laquelle d'autres succèderont.

— Madame, vous me désobligez, vous faites de vous trop peu de cas! Est-ce la perte de ce papier qui vous gêne? Eh bien! mais, une perte se répare. M. l'archevêque a dressé le premier acte, il en dressera un second.

— Impossible, sire! Je répondrais oui à S. M. si j'avais vu le premier acte s'évanouir en fumée dans un brasier. Mais j'ai la conviction qu'il existe aux mains de quelque méchant qui le commente et nous raille, et s'applaudit d'avoir déshonoré les consciences les plus saintes et les plus honnêtes qui aient jamais cimenté entre elles deux une alliance chrétienne. Or, il est convenu entre Votre Majesté et moi que jamais ce mariage ne sera déclaré. Vous le savez, sire, telle a été la condition que j'ai osé dicter à mon roi lorsqu'il a fait monter son Esther jusqu'à lui.

— Madame,... dit le roi en saluant avec un gracieux sourire la femme habile qui savait le caresser dans son incommensurable orgueil en lui promettant le silence sur un mariage dont il n'osait pas se repentir.

— Oui, continua la marquise, notre alliance doit demeurer secrète. Elle le sera, mais tant que le secret sera pour tout le monde; que si jamais on venait à le découvrir, oh!... répondez-moi : à quel rôle abaisseriez-vous votre servante? — je me fais humble et timide à votre cour, moi votre femme devant Dieu : pourrais-je soutenir cette humilité si mon rang s'était déclaré une fois? Souffririez-vous que votre épouse saluât les duchesses et vécût comme une supérieure de couvent à Saint-Cyr?

D'un autre côté, sire, ne m'opposerais-je pas à une notoriété qui peut blesser votre orgueil royal? Suis-je d'un sang à porter la couronne? Que diraient vos enfans, sire!... et vos peuples?

Non!... ce malheur qui vient de me frapper m'ouvre les yeux à la lumière. Il faut un grand courage, sire, pour achever les paroles que je commence en tremblant. Mais la gloire de mon roi, mon honneur à moi sont en jeu. Il s'agit de la responsabilité que j'ai devant Dieu de vous faire une vie heureuse et pure. Sire, comme la disparition de cet acte n'est pas naturelle, comme elle résulte d'un vol, comme il y a quelqu'un de dangereux, croyez-le bien, qui possède notre secret pour en abuser à l'occasion, ce n'est pas un second acte qu'il faut faire signer par M. de Harlay, sire, c'est le premier qu'il faut annihiler complètement.

Le roi, qui avait tenu ses yeux baissés durant ce sermon éloquent de la marquise, les releva sur elle en entendant la conclusion.

— Annihiler cet acte, dit-il, pourquoi, madame, et surtout comment?

— En vous disant comment, Sire, ce sera vous dire pourquoi. — Que nous prenions, vous et moi, un courageux parti, l'acte est détruit et sans valeur aux mains de celui qui le détient en ce moment.

— Expliquez-vous.

— Séparons-nous, sire; laissez-moi vous dire un éternel adieu. Permettez que je m'enferme à jamais, non pas à Saint-Cyr, c'est trop près, hélas! mais dans un cloître de Bretagne ou de Normandie, en Allemagne s'il le faut, et quand se montrera l'acte de notre mariage, vous n'aurez pas besoin de dire qu'il est apocryphe, vous n'aurez pas besoin de recommander à Bontemps et à Montchevreuil de laisser contester leur signature.

L'Europe entière, qui vous connaît, dira : Il était faux que Mme de Maintenon fût l'épouse de Louis-le-Grand. Jamais ce prince, le plus honnête homme du monde, n'eût laissé insulter sa femme par les libellistes. Louis XIV était assez le roi pour imposer une reine à l'univers.

Le roi, dont les yeux étincelaient pendant cette rude réplique, interrompit aussitôt la marquise.

— Vous avez raison, dit-il, madame. Cet acte aux mains d'un tiers inconnu, d'un ennemi sans doute, c'est la révélation de notre secret. Un secret pareil déshonore un honnête homme et, par conséquent, un bon roi. Il n'est pas honnête qu'un chrétien cache aux hommes la femme qu'il a épousée devant Dieu. Il n'est pas politique qu'un prince tel que moi envoie des armées combattre ses voisins pour quelques susceptibilités d'amour-propre, alors que chez lui la honte peut entrer par la bouche d'un calomniateur. Fais ce que tu dis — dis ce que

tu fais, — voilà ma devise dès à présent. — Vous ne me quitterez pas, madame, et l'on saura que vous ne me devez pas quitter avant que le voleur de notre acte ait osé penser à en faire usage.

— Mon Dieu ! sire, s'écria la marquise, pâle d'émotion, qu'entends-je dire à Sa Majesté ?

— Ce que demain les ducs et pairs, les cardinaux et les princes du sang entendront en plein Parlement,

— Moi, sire, sur un trône, à la place vide de l'auguste reine qui s'y est assise à vos côtés ? Jamais ! jamais !

— Ce n'est pas du trône qu'il est question, répliqua le roi, c'est de la reconnaissance loyale de vos droits d'épouse. En cela, j'espère, vous ne me désobéirez pas. Ainsi finira cette vie de misères, de luttes, de contraintes. — Ainsi se tariront les larmes que je vous vois répandre, et ces reproches douloureux aux pieds de votre crucifix, et ces combats qui vous épuisent et me tuent. — J'ai soif de repos, de francs sourires, j'ai soif de liberté dans mon ménage, comme un de mes bourgeois. — Ce que les peuples disent tout bas et ce qu'ils diront tous les jours de ma vie et de la vôtre, si nous nous cachons encore, dans quinze jours nul ne le dira plus, si nous nous montrons. Je ne vous promets pas que demain, madame, vous serez reine — il faut que je consulte à cet égard mes parlemens, — mais demain, madame, notre mariage sera déclaré.

Là-dessus, avant que la marquise, éperdue de joie et de surprise, eût pu faire autre chose que de se prosterner pour remercier Dieu ou pour remercier le roi de cette incroyable victoire remportée, si inespérément, à propos d'un événement si minime, le roi qui releva Mme de Maintenon et lui baisa la main, sortit la tête haute de son appartement et passa chez lui, où tout le monde attendait aux portes, avec mille commentaires sur ce retard du roi, quand son souper était servi depuis une demi-heure.

Le roi se mit à table, prit son gobelet rempli avant qu'il eût touché les potages, et levant la main vers les ass'stans aussitôt après le bénédicité :

— Je bois à M. de Catinat, dit-il, qui vient, avec la *protection* de Dieu, de battre M. de Savoie *à Staffarde*. Bonne nouvelle, messieurs, *dit-il*, *grande* nouvelle ! Pour aujourd'hui, c'est *la* seule. A demain, messieurs, chaque chose en son temps.

Et après ces paroles animées qui remplirent de joie et de curiosité toute l'assistance, le grand roi se mit à souper avec un royal appétit.

XIII.

Orgueil et Volonté.

Nous ne laisserons pas plus longtemps s'envelopper de mystère l'homme célèbre qui gouvernait alors la France sous le manteau du roi.

Louvois n'était pas un homme de génie, ce n'était peut-être pas un grand homme. Mais il restera comme le type le plus remarquable des produits de l'esprit public au dix-septième siècle. Louvois fut grand parce qu'il croyait à la grandeur de la monarchie française, et il devint peu à peu un habile ministre parce qu'il sut habituer ses épaules comme un athlète au fardeau gigantesque de cette administration qui reposa tout entière sur lui.

Quelques-uns naissent éblouissans de génie et de force. Ceux-là sont fatalement les conquérans d'une grande fortune. Louvois naquit médiocre. Il vit son père laborieux et influent; il le vit courbé sous l'admiration en présence du roi. Admirer le roi et régner sous sa main furent les deux principes qu'il suça en même temps que le lait; voir les affaires, entendre parler affaires, manier les affaires, voilà l'élément dans lequel il s'accoutuma comme l'oiseau à l'air, le poisson à l'eau.

La nature l'avait fait nerveux, brutal ; il aimait à donner de grands coups ; il recevait stoïquement ceux des condisciples intolérans qui ne se laissaient point battre par le fils de M. Letellier. Son corps s'endurcit, son âme était dure. Il passa les premières années de sa jeunesse à faire montre de belle santé avec la jeune cour, qui flattait en lui un successeur de ministre.

Or, le bonhomme Letellier, outré de ses déportemens, de ses dépenses, de ses intrigues et de ses séjours aux grands cabarets, méditait de lui faire ôter, avant qu'il l'eût exercée, la charge de secrétaire d'Etat au département de la guerre, dont le roi avait accordé la survivance à cet enfant de 13 ans, dès 1654.

L'histoire en est singulière. Elle peint l'homme avec un seul trait. Louvois avait dix-huit à dix-neuf ans; il sacrifiait au plaisir comme tout le monde à cette époque; ses bureaux, il n'y entrait jamais ; les dossiers s'empilaient poudreux sur sa table, lui

courait les parcs et les maisons galantes. Certain jour qu'il avait rendez-vous avec la bande joyeuse autour du grand canal de Fontainebleau, un de ses amis, déjà homme, Lahillière, gouverneur de Thionville, un aimable garçon, vint à lui, et le prit à part; sa figure n'était point de celles qu'on porte aux réjouissances; il froissait dans ses doigts je ne sais quel papier de mauvaise mine.

— Qu'y a-t-il, mon cher Lahillière? dit le jeune Louvois; t'est-il mort quelqu'un? Comme te voilà pâle. D'où viens-tu?

— De chez votre père.

— Oh! je sais ce que c'est, repartit Louvois; le bonhomme travaille, travaille, et tempête de ce que je ne l'aide point.

— En effet.

— Et il m'écrit... ce papier-là?

— Non, c'est à moi qu'il l'a adressé.

— Ah! il paraît que c'est grave?

— Mais oui, mon cher marquis, extrêmement grave. Voulez-vous lire?

Louvois, attachant ses yeux perçans sur la physionomie lugubre de son ami, prit le papier qu'on lui offrait. Il reconnut l'écriture ferme et correcte du vieux ministre; ce caractère net, réfléchi, minutieux, révélait toute l'attention que sa plume avait mise à tracer un si grand nombre de lignes.

« Monsieur, écrivait Letellier à Lahillière, je vous donne avis, comme à l'un des plus raisonnables amis de mon fils, que ses débauches et sa paresse m'ont lassé jusqu'au point de brouiller tous mes plans à son égard. Vous n'ignorez point ce que j'ai fait pour gagner l'estime du roi, et ce que le roi à son tour a daigné faire pour moi, me comblant de biens, d'honneurs, et perpétuant dans ma famille la dignité de ministre.

» Or, j'ai accepté tout de Sa Majesté, espérant de lui en tenir compte par l'assiduité au travail et le dévoûment de mon fils. Aujourd'hui je me vois déçu. Le marquis de Louvois, depuis plusieurs années, montre une aversion insurmontable pour l'étude, une passion démesurée pour les festins et les compagnies suspectes. Plusieurs traits de jeunesse, que je ne veux pas rappeler, ont donné matière à des bruits fâcheux dont j'ai été la victime. Remontrances de ma part, protestations de la sienne sont demeurées sans effet; or, monsieur de Lahillière, j'ai trop de reconnaissance envers le roi, pour souffrir que ses affaires et sa gloire demeurent plus longtemps aux mains d'un dissipateur, d'un paresseux, d'un débauché. L'incapacité suit la paresse. Le déshonneur résulte de l'incapacité. Permis à M. de Louvois de déshonorer son père et sa famille, non pas de ruiner ou compromettre le roi. Je vous donne donc avis M. de Lahillière, et vous prie d'avertir mon fils que j'ai renoncé à le continuer dans sa charge. Deux voies s'offrent à moi pour exécuter ce dessein. La première est d'aller trouver le roi, de lui conter mes douleurs et le danger que courent ses intérêts. Mais ce moyen perdrait à jamais d'honneur le marquis mon fils, et j'hésite à l'employer, bien que j'aie été si peu ménagé moi-même. La seconde voie c'est d'engager M. de Louvois à déclarer publiquement l'aversion qu'il a pour les affaires, sa crainte de ne pouvoir y réussir. Il lui restera de servir le roi à la guerre comme officier ou dans quelque emploi de cour. De cette façon mon fils sauvera les apparences et conservera une ombre d'honneur; veuillez donc, monsieur de Lahillière, obliger un père qui vous sera reconnaissant.

» Allez trouver M. de Louvois, prévenez-le, pour qu'il accrédite par des paroles publiques la manœuvre que je vais employer, et demain au matin, avant le conseil, je le mènerai offrir respectueusement au roi sa démission. Ajoutez, pour qu'il ne regrette rien, que j'ai songé à ne point faire sortir cette dignité de notre famille. Vous connaissez M. Lepelletier, mon parent; c'est un homme laborieux, dévoué, plein de dispositions, et qui m'a toujours témoigné les sentimens d'un véritable fils. Je l'ai fait venir de sa province. Il est chez moi tout prêt, et je le ferai agréer demain par Sa Majesté, en remplacement de M. de Louvois.

» Je compte bien sur votre bon cœur, monsieur de Lahillière, et sur votre loyauté si connue, pour que ma résolution parvienne sans bruit à mon fils, et que demain à midi toute cette affaire soit terminée sans éclat. »

A mesure qu'il lisait, Louvois pâlissant agitait ce fatal papier dans ses mains tremblantes; une sueur froide coulait de son front. Lahillière avançait déjà son bras pour le soutenir, car il chancelait. Enfin, son cœur déborda; des larmes jaillirent de ses yeux et roulèrent sur la lettre que son œil troublé ne voyait déjà plus.

Ce douloureux état dura plusieurs minutes, Lahillière contemplait avec joie la lutte de cette nature puissante contre l'orgueil et le remords.

Bientôt le jeune homme fronça le sourcil, saisit la main de son ami sans le regarder en face, plia la lettre de son père, et, sans répondre un mot à cent questions que les regards de ses compagnons effarouchés lui

adressaient de loin, il rentra chez lui, prit un cheval, un seul valet chargé de liasses, et s'alla enfermer à Paris dans son cabinet. Il ne vit pas son père, il n'eut avec lui aucune explication. Seulement ces liasses de travail expédié partirent pour Fontainebleau dès le point du jour.

D'autres lui succédèrent, puis d'autres encore. Pendant huit jours et huit nuits, ce ne furent que voyages de dossiers de Paris à Fontainebleau, d'autres toujours, de nouveaux ensuite. A partir de cet entretien avec Lahillière et de la lecture de cette lettre sur le bord du grand canal, M. de Louvois ne cessa de travailler jour et nuit jusqu'à sa mort.

Tel était l'homme—orgueil et volonté.— Marié de bonne heure, en 1662, à la plus riche héritière, à la plus aimable femme de France, il jeta les bases de la colossale fortune que pas une secousse n'ébranla durant trente années. — Et, plus tard, ce fut lui qui protégea son père et lui acquit par ses mérites la charge de chancelier; on observa qu'en apportant au vieux Letellier les provisions et les sceaux accordés par le roi, le fils dit au vieux père ces mots qu'eux deux seuls pouvaient comprendre :

— Je viens vous apporter, monsieur, le salaire d'une bonne leçon.

Au milieu de cette vie de travaux, d'ambition, de voyages et de luttes, Louvois offrait l'exemple d'une régularité de mœurs inusitée à la cour de Louis XIV. Ses fils grandissaient, il édifiait leur avenir. Jaloux de dominer tout le monde, il ne pouvait dominer le roi qu'en un seul point, et il s'y attachait. Vivre purement en famille, tandis que son maître affichait maîtresses et bâtards. Telle était l'une des grandes joies de l'orgueilleux ministre, et cette austérité blessait le roi sans amoindrir à ses yeux son favori.

Ce n'était pas vertu chez M. de Louvois. Les vertus, il les pratiquait toutes sans en avoir aucune. Etait-il vertueux, ce cœur de bronze qui donnait l'ordre d'incendier le Palatinat, armait du fer et du feu les catholiques contre les huguenots et détruisait une armée française dans les terres de la Beauce pour faire venir de l'eau à Versailles, s'excusant ainsi de la mortalité qui décimait les soldats :

— Qu'on meure en remuant la terre devant une place ennemie ou en la remuant en Beauce, c'est toujours mourir pour le service du roi.

XIV.

Le facteur Brossman.

Louvois n'était pas vertueux, mais il ne prenait même point la peine de le paraître, et ce fut là le secret de sa puissance. Jamais la raison d'Etat, fût-elle crime, ne s'arbora plus tyrannique sur un front plus insolent !

Louvois avait aimé. La belle Mme de Fresnoy, femme d'un de ses commis, avait été sa Montespan. Dieu sait les joies du roi à ce moment, et son triomphe sur cette faiblesse de l'infaillible ministre. Mais il semblait que cet homme eût seulement voulu prouver qu'il pouvait comme un autre avoir le cœur tendre, et Mme de Fresnoy, si heureuse d'être compromise, avait été bien vite remplacée par un plan de campagne contre l'Empereur.

Depuis cette faute publique, Louvois avait toujours été impénétrable dans ses intimités. Les obsessions d'un tempérament violent échouaient contre le travail où disparaissaient aux yeux dans les combinaisons d'un mystère tout diplomatique.

A partir du moment où il eut récolté les bénéfices de cette réputation de sagesse, Louvois n'eut qu'un écart.

En 1672, quand le roi, blessé par les Hollandais, leur voua sa haine en attendant qu'il leur déclarât la guerre, Louvois, homme de trente et un ans, rompu aux affaires, exubérant de forces et disposé à verser dans la politique toute l'imagination romanesque dont il avait fait provision, partit pour la Hollande avec deux aides, deux serviteurs dont l'un parlait allemand, et dont l'autre était ce fameux La Goberge, qui s'est avantageusement produit devant le lecteur au commencement de cette histoire.

Louvois aussi parlait allemand. Il se donna pour un facteur accompagnant deux marchands qui voyageaient pour approvisionner les petits États de l'Allemagne. Ces approvisionnemens consistaient en salpêtre, poudre, mèches et balles ou boulets de tout calibre. La conquête de la Franche-Comté avait épuisé tous les arsenaux de France et M. de Louvois avait trouvé plaisant, puisqu'il lui fallait acheter des munitions, d'enlever aux Hollandais toutes les leurs au moment même de leur déclarer la guerre. L'idée, on le voit, n'est pas d'un homme sans imagination.

La mission était périlleuse. Les Hollandais au milieu desquels Louvois allait faire ce trafic, s'agitaient sourdement sous le souffle

du prince d'Orange. On pendait beaucoup dans les rues de La Haye, on assommait à Amsterdam; il y avait les suspects de MM. de Witt, les suspects de Guillaume, les suspects de la France. Ces derniers, si l'on eût donné le choix à la populace, eussent été pendus avec le plus d'enthousiasme. Louvois ne possédait point un accent germanique assez pur pour ne pas avoir à redouter la corde au cas où on l'eût reconnu.

Heureusement en Hollande on est marchand bien avant d'être citoyen. Louvois fit sa rafle de poudre et de salpêtre. Il paya en traites et lettres de change sur les principales villes du pays, fit embarquer les marchandises avec de fausses destinations que les capitaines devaient changer en route. L'affaire marcha au mieux pendant un mois.

La vie de Louvois était bien remplie, sa correspondance énorme. Ses achats, ses rendez-vous, ses visites aux magasins, le tabac qu'il lui fallait fumer, tout le liquide qu'il lui fallait absorber, car, en Hollande, l'air vif altère: tant d'occupations, cependant, lui laissaient vides les soirées.

Or, il y avait à Rotterdam en ce moment, sur le Boompjes, dans une délicieuse maison toute entourée d'arbres et revêtue de marbre, afin qu'elle fût plus facile à laver, il y avait une femme belle et coquette, Mme Van Graaft, dont le mari, orangiste fanatique, voyageait aux Indes pour ne pas saluer MM. de Witt, qu'il exécrait.

Ce Van Graaft était riche à plusieurs millions de florins. Il idolâtrait le prince Guillaume d'Orange et aimait seulement sa femme. Pour l'un, il se fût fait couper en morceaux; il eût assassiné l'autre au premier soupçon. Toutefois, comme on est Hollandais, qu'on a des comptoirs, qu'il faut y recevoir l'argent, et que les affaires doivent se faire, Van Graaft avait laissé sa femme à Rotterdam à la tête de l'établissement gigantesque auquel Louvois fit les plus importans de ses achats.

Mme Van Graaft s'appelait Eléonore. Elle avait vingt-cinq ans, des yeux noirs comme de l'ébène: on eût dit une Géorgienne à la peau de satin. Rubens dut l'avoir rêvée avant de peindre ses Naïades. Bonne Hollandaise aussi; mais femme, elle aimait les douceurs plus que les florins. Lorsqu'elle vit un beau facteur de trente ans plus poli qu'un Allemand, plus riche qu'un Hollandais, un homme qui savait regarder la marchande en examinant le salpêtre, un négociant qui s'oubliait à causer fleurs et musique au milieu d'un marché de cinq cent mille florins, et payait comptant, et baisait les doigts qui venaient de signer l'acquit, Mme Van Graaft subit ce charme inexprimable qui s'exhale de la politesse et de l'esprit. Louvois la trouvant utile, elle crut comprendre qu'il la trouvait belle; il ne sortait point des magasins, parce qu'il y avait affaire; elle se figura qu'il n'achetait tant que pour la voir plus. Après les journées qu'il demandait, elle lui offrit les soirées, qu'il n'eût jamais demandées. Il accepta, et n'ayant plus à parler de chiffres ou de barriques, il parla d'amour avec d'autant plus de facilité que, sans s'en douter, il était devenu amoureux.

Cependant il avait besoin de faire sa tournée en Hollande. Eléonore Van Graaft, pour le retenir près d'elle, lui rendit le service de faire acheter à son compte tout ce dont il manquait encore. Elle fut son courtier pour les marchandises qu'elle n'avait point en magasin. Pendant quinze jours, Louvois vécut, moitié caché, moitié visible, dans les comptoirs ou sur le quai de la Meuse, dans les salons ou le boudoir de la maison de marbre, et pendant ces quinze jours passés à Rotterdam, il oublia Mme de Louvois, ses fils, et sa vertu; trop heureux de n'oublier pas son ministère de la guerre, et de servir le roi aux pieds de Mme Van Graaft. Jamais le roi ne fut aussi bien servi.

Mais les joies du monde sont éphémères. Lorsque Mme Van Graaft et Louvois eurent épuisé tous les magasins publics et particuliers de la Hollande, lorsque sept millions y eurent été dépensés, lorsqu'il n'y eut plus, d'Anvers à Utrecht, un projectile, une mèche ou une livre de poudre qui ne portât l'estampille du facteur Brossman (c'était le nom de guerre qu'avait choisi Louvois); lorsqu'après Cannes, Louvois commençait Capoue, un soir, à Leyde, où ils étaient allés en promenade, Louvois, donnant la main à Eléonore pour sortir du bateau, fut reconnu par un homme qui cria: Voilà M. de Louvois!

Il y avait là sur le quai une certaine foule de mendians et de désœuvrés qui regardent le bas des jupes brodées ou tendent le chapeau à chaque manchette de dentelles. Ce nom de Louvois, en Hollande, jouissait de la plus fâcheuse célébrité. C'était lui qui avait fait rejeter les propositions amicales faites par la Hollande à Louis XIV, on le savait un satellite fanatique du fameux Soleil, ennemi des Hollandais. S'appeler Louvois à pareille heure, et ne pas renier son nom, c'était s'exposer à être déchiré.

Louvois ne se le fit pas répéter. Sans quitter la main de Mme Van Graaft, il hâta le pas. En

vain épouvantée, demi-morte d'inquiétude, questionna-t-elle ce faux négociant; en vain le supplia-t-elle avec toute l'éloquence d'une femme qui aime et qui tremble d'avoir été trompée, Louvois ne répliqua pas. Tandis que La Goberge et l'autre serviteur écartaient ou contenaient les curieux, il gagna le faubourg, se rendit à la poste, déposa un baiser sur le front de la pauvre femme évanouie, et s'enfuit au galop jusqu'à la frontière, où ses compagnons le rejoignirent.

Un mois après, Louis XIV déclarait la guerre à la Hollande, dépourvue de munitions et de vivres. Six mois après, les deux frères de Witt étaient massacrés par la populace d'Amsterdam qui les accusait de s'être vendus à la France; cette même ville rompait les écluses et les digues pour arrêter l'invasion des Français triomphans. Enfin, l'année suivante, devant Maestricht assiégée par Louis en personne, M. de Louvois, en sortant le matin de sa tente, trouva une caisse de bois de rose sculptée à jour, dans laquelle était couché un enfant vivant. Aux langes de l'innocente créature, on avait attaché avec une épingle de diamans, cette lettre écrite en hollandais :

« Mon mari a tout appris, il m'a tuée d'un coup de pistolet. Voici mon enfant. Elle s'appelle Antoinette. Adieu. »

Louvois pâlit, s'appuya sur le coffre et fut pris d'un tremblement nerveux qui ne le quitta point durant plusieurs heures.

Qui avait apporté là cet enfant? Un grenadier en faction arpentait le devant de la tente; il déclara n'avoir rien vu, rien entendu. Cela parut suspect au marquis, mais comment aller aux éclaircissemens alors qu'il falait tout ensevelir dans le plus profond silence?

Ce grenadier, nommé Gilbert, fut envoyé à la tranchée le jour même. La mort ne voulut pas de lui, bien qu'il eût été mis à un poste d'où personne ne revient, mais il perdit une jambe, et le vent d'un boulet lui sécha les yeux. C'était ce soldat à qui Louvois. toujours implacable dans ses ressentimens, refusait plus tard les Invalides tant qu'il n'avouerait pas ce qu'il ne pouvait avouer, ne sachant rien. Gilbert était un beau garçon, un brave Picard, qui s'était marié quinze jours avant d'entrer en campagne : le malheureux, en revenant au pays, boiteux et aveugle, trouva près du berceau de leur petite Violette sa femme morte de misère et de douleur. Et sans la charité de la dame de sa paroisse, la pauvre Violette aussi fût morte; chétive enfant qui ne pouvait nourrir son père, et que son père ne pouvait nourrir.

Louvois, cause de tous ces malheurs, ensevelit son secret qui l'eût rendu la fable de la cour. Nous avons vu ce qu'il fit d'Antoinette, comment une vieille gouvernante dévouée aux Letellier, se chargea d'éteindre à jamais cette lugubre aventure. Louvois eut toujours peur de sa fille comme on a peur d'un spectre qui vient évoquer le passé. Peu à peu, Antoinette en grandissant rendit plus douloureux ce remords du sombre ministre. Elle fut vouée à un éternel oubli. Louvois ne voulait rougir ni devant son roi, qui du moins embrassait ses bâtards, ni devant ses fils déjà grands qu'il abreuvait de morale, ni devant l'opinion qui le dévorait tout vivant, malgré son enveloppe d'homme austère.

Dix-sept années passèrent ainsi. L'histoire dit comment Louvois les employa. Antoinette a raconté à Gérard ce qu'elle en fit dans son ombre. Des deux compagnons que Louvois avait emmenés en Hollande et qui avaient pu pénétrer sa liaison avec Mme Graaft, l'un était mort; la Goberge avait survécu. Il gênait le ministre, dont il était l'homme de main, l'espion, et dont il se défiait. Une fois délivré d'Antoinette, le marquis eût songé à s'affranchir de La Goberge.

Voilà bien complétement dessiné le personnage que nous avons vu aux Filles-Bleues enlever cette jeune fille à laquelle le hasard et l'amour de Gérard voulaient rendre la liberté. Voilà pourquoi Louvois avait intercepté les lettres des deux amans, fait épier Gérard. Il voulait voir jusqu'où irait cette folie de jeune homme. Il voulait juger le caractère d'Antoinette par la première perspective qu'elle ouvrirait. Lorsqu'Antoinette, poussée à bout, menacée de vœux éternels, écrivit à Gérard cette lettre désespérée qui toucha Catinat et envoya Belair en France, la jeune fille crut corrompre une des sœurs gardiennes pour qu'elle envoyât cette lettre par la poste à l'armée d'Italie. La sœur gardienne était un espion qui trahit Antoinette et donna son billet à la supérieure. Celle-ci l'envoya au ministre sur-le-champ. Louvois, au lieu de brûler ce papier, réfléchit que c'était inutile, que peut-être la jeune fille en avait écrit deux, dont l'autre avait chance de parvenir à Gérard.

Il commença son épreuve, fit tenir la missive à M. de Lavernie sur lequel il avait pris ses informations. De deux choses l'une, se dit Louvois, ou Catinat refusera la permission, ou il l'accordera. S'il refuse, je surprendrai la jeune fille en flagrant délit de conspiration contre la règle, et je la ferai religieuse le jour même. Ou ce Gérard de

Lavernie aura eu le temps d'arriver aux Filles-Bleues, chose difficile, mais tout est possible à son âge, et alors je le laisserai s'avancer assez pour qu'il se compromette. La Goberge et moi nous l'arrêterons, l'épée à la main, avant que rien ait transpiré. L'amant aura la Bastille ou la mort, l'amante aura le cloître, triple tombeau dans lequel dorment, sans s'éveiller jamais, les secrets les plus bruyans de ce monde.

On a vu comment Belair avait déjoué ce plan hardi ; on sait comment Louvois, ivre de terreur et de rage, s'était emporté jusqu'à reprendre à Mme de Lavernie le dépôt que lui avait confié son fils, et pour la défense duquel, mère intrépide, elle était morte, hélas ! infructueusement.

Pour reprendre Antoinette, pour l'empêcher de parler, pour l'ensevelir à jamais dans un autre couvent, Louvois venait de tuer une femme, de se compromettre lui-même et de se faire un irréconciliable ennemi. Mais rien n'arrêtait cette fougueuse colère une fois déchaînée. Que pesait la vie d'une femme quand il s'agissait de l'intérêt de M. de Louvois ! Qu'était-ce qu'un lieutenant de dragons auprès du ministre de la guerre !

Aussi le marquis, sans se préoccuper de ce qui se passerait à Lavernie après son départ, courut-il enfermer Antoinette dans un cloître moins accessible aux aventures. Sa haine pour Gérard se doubla du mal qu'il venait de lui faire, et du nom de Maintenon, que sa mère avait invoqué avant de mourir. Faisant la guerre à la protectrice, comment n'eût-il pas cherché à perdre le protégé !

En attendant, comme il n'avait rien de plus à voir que ce qu'il avait vu, comme la victoire de Stallarde pouvait avoir réveillé à la cour des sentimens de joie désobligeans pour lui, l'adversaire de Catinat ; comme d'ailleurs quelque chose l'avertissait qu'il avait besoin de retourner auprès du roi, Louvois revint comme la foudre et traversa Paris le soir même du jour où s'était passée la scène de l'acte de mariage.

Il avait pour principe qu'en arrivant à l'improviste un homme surprend toujours en faute ses amis ou ses ennemis. Il ne fut pas longtemps à s'applaudir d'être revenu.

A la sortie de Sèvres, un carrosse arriva sur lui avec un bruit épouvantable. La nuit était noire, le chemin embarrassé du pavé qu'on réparait, Louvois en simple chaise ne faisait pas grand étalage.

Dans le carrosse qui venait, au contraire, chevaux, cochers, laquais, tout piaffait, hennissait et criait pour demander le passage. L'heureux conflit des deux postillons pour le haut du pavé força les maîtres de se déclarer.

— Mgr l'archevêque de Paris ! vociféra le cocher de M. de Harlay, place !

— M. le marquis de Louvois ! place ! cria le postillon de la chaise.

Mais, au bruit de ces deux noms si considérables, l'archevêque et Louvois avaient mis pied à terre, en poussant, l'un une exclamation de joie, l'autre un cri de surprise, et ils se précipitaient l'un vers l'autre, emportés chacun par leur intérêt passionné.

L'archevêque parla le premier.

— Ah ! monsieur, je vous demandais à tous les saints du paradis, s'écria-t-il.

— Monsieur, c'est bien de l'honneur pour moi ; mais comment me demandiez-vous, puisque vous me saviez absent ?

— Et c'était là toute ma douleur, que vous fussiez absent, M. de Louvois.

— Enfin, les saints à qui vous me réclamiez vous ont exaucé, me voici... J'arrive tout présentement, — vous en avez l'étrenne.

L'archevêque se rapprocha encore, et montrant au ministre un visage absolument bouleversé :

— Vous plairait-il d'échanger un mot dans votre carrosse ou dans le mien ?

— De tout mon cœur, M. l'archevêque, dans ma chaise, par exemple, que voici plus près de nous. Là, nous y sommes installés. Descends postillon ! Je suppose, en éloignant ce garçon, que vous avez à me communiquer des choses d'importance.

— Monsieur, dit le désolé prélat, je sors de chez M. le lieutenant de police.

— Eh ! à quel propos ?

— On m'a volé !

— Bon !... votre argenterie ?

— Pis que cela, bon Dieu ! Mais enfin, je vous trouve... tout n'est peut-être pas encore perdu.

— Est-ce moi que vous soupçonneriez, dit Louvois en raillant du bout des dents.

— Non, monsieur; mais le lieutenant de police m'affirmait tout à l'heure que vous connaissez mon larron.

Louvois se détourna pour qu'à la lueur des fallots qui précédaient l'archevêque, ce dernier ne pût le voir rougir.

— M. le lieutenant de police a dit cela, reprit-il, c'est un homme qui en sait long. Voyons s'il n'en saurait pas plus que moi-même; mais d'abord veuillez m'apprendre ce qu'on vous a dérobé ?

Ici, l'œil inquisiteur de Louvois plongea comme une flamme aiguë dans les yeux incertains du prélat.

— Un papier... balbutia M. de Harlay.

— Quel papier?

— Mais...

— Ah ! c'est un secret. Fort bien.

— Un secret si l'on veut.

— Passons, passons, et je connais le voleur?

— Desbuttes, mon ancien valet de chambre.

— Qu'est-ce que cela, Desbuttes?

— M. le lieutenant de police... a dit...

— Quoi?... Voyons, monsieur l'archevêque?

— Eh bien! reprit le prélat en s'animant, car la circonstance devenait difficile, M. le lieutenant de police affirme que ce Desbuttes a obtenu, par votre crédit, un emploi dans les vivres de l'armée que vous formez en Flandre.

— J'ignore si cela est. Mais, quand cela serait, M. l'archevêque? dit Louvois, avec son plus désagréable froncement de sourcils.

— Assurément, vous avez le droit de protéger qui bon vous semble, monsieur; mais si vous saviez...

— Comment saurai-je ce que vous ne voulez pas me dire?

— Oh ! vouloir... et pouvoir!...

— C'est donc un secret... bien secret?

— N'en croyez rien, dit vivement l'archevêque; je n'aurais pas de réticences avec vous.

— Maintenant, vous m'avez accusé: je vais me défendre.

— Accusé, vous!

— Sans doute, puisque vous me reprochez de protéger un voleur!

— M. le lieutenant de police...

— Oui, vous l'a affirmé, c'est convenu. Mais pour affirmer, il aura eu des preuves que ce Desbuttes est un voleur?

L'archevêque leva les mains au ciel.

— Alors nous allons faire appréhender au corps ledit Desbuttes. On le serrera et il parlera.

— Grand Dieu ! s'écria l'archevêque.

— Il parlera, continua Louvois. Et s'il est convaincu d'avoir volé, il sera pendu. Voilà comme je protége, moi.

— Monsieur, monsieur, calmez-vous! Pas d'éclat!

— Pourquoi faire? Est-ce que la lumière gênerait quelqu'un?

— Oh!...

Ce oh! était tout un poème. Il eût donné à Louvois l'explication des terreurs de M. de Harlay, lors même qu'il n'eût pas su mieux que le prélat toute l'histoire.

— Je vous baise les mains, poursuivit Louvois, et je vais expédier l'ordre de faire arrêter ce Desbuttes partout où il se trouvera. Je vois pour quelle raison vous me demandiez à tous les saints du Paradis. Soyez tranquille, votre voleur va vous être amené, pieds et poings liés.

— Monsieur de Louvois, au nom du Ciel, écoutez-moi, s'écria le prélat en retenant par sa manche le ministre qui se disposait à faire remonter à cheval son postillon, permettez-moi de vous dire toute la vérité.

— Je ne vous demande pas autre chose, Monsieur, depuis que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer; c'est vous qui ne pouvez pas me la dire.

— Si vous avez l'extrême obligeance de m'envoyer ce Desbuttes chez moi, tâchez qu'il ne parle à personne et que personne ne lui parle. Il faut tout vous dire : ce papier, il ne l'a pas volé, mais égaré.

— Alors, ce n'est pas un voleur, interrompit Louvois, et nous aurions tort de le faire pendre; à moins que l'objet perdu n'ait une valeur telle, que la négligence du malheureux ne puisse être appelée un crime. On a vu de ces accidens là.

— Voilà précisément le cas dans lequel je me trouve, s'écria l'archevêque. Entre nous, il s'agit d'une lettre... d'une lettre de femme, et un archevêque, vous comprenez...

— Mais, monsieur l'archevêque, si à votre âge vous recevez des lettres de femme, c'est déjà assez mal ; pourquoi les confier encore à un valet de chambre? On blâmerait un capitaine de cavalerie qui en agirait de la sorte.

— Je ne l'ai pas confiée à Desbuttes; non, oh! non. Monsieur, voici comment la chose s'est passée. Cette lettre était restée dans la poche de ma culotte.

— Imprudence!

— Sans doute; mais enfin j'enferme mes culottes, monsieur, je n'ai rien à me reprocher sous ce rapport-là.

Louvois ne put réprimer un sourire ; il se rappelait ce que l'archevêque ne savait pas.

— Eh bien ! poursuivit M. de Harlay, Desbuttes a un jour vendu plus de cinquante culottes à un fripier qui passait devant mon hôtel.

— C'était son droit; mon valet de chambre a mes hardes. Est-ce que ce n'est pas l'habitude de votre maison?

— Mais cette malheureuse lettre, monsieur, a été vendue avec.

— Bon ! qui saura cela? Cette lettre n'est probablement pas signée. Le fripier ne s'en ira pas vanter... D'ailleurs, vous me de-

manderiez de le faire enfermer à la Bastille... Voulez-vous que je m'en occupe?

— Hélas! le retrouvera-t-on, seulement?

— On retrouve bien des choses. Je n'ai pas encore cherché des fripiers, mais j'essaierai.

— En attendant, je suis perdu.

— Pourquoi?

— Monsieur de Louvois, retrouvez-moi Desbuttes, retrouvez-moi le fripier, retrouvez-moi ma culotte, et ce qu'elle renfermait, sinon ma disgrace est certaine.

Louvois fit un soubresaut.

— Votre disgrace? dit-il.

— Le roi sait tout, s'écria l'archevêque en se frappant le front avec désespoir.

Il n'eut pas plus tôt achevé cette parole, dont il ne calculait point la portée, que Louvois l'interrompant :

— Le roi, dites-vous, sait que vous avez perdu ce papier?

— Oui.

— Il vous l'a dit?

— Je le quitte.

— Eh! monsieur, s'écria brutalement Louvois en le poussant hors de sa chaise, que ne commenciez-vous par me dire cela! Postillon, postillon, à Versailles!

Et, coupant court à toutes cérémonies, le ministre lança ses chevaux sur la route, au milieu de laquelle, béant et plus consterné que jamais, l'archevêque regardait s'enfuir ce tourbillon de bruit et de poussière.

XV.

Echec à la Reine.

Louvois savait mieux que personne à quel point l'archevêque mentait. C'était lui qui, dévoré du désir d'apprendre ce que le roi et Mme de Maintenon lui cachaient avec tant de soin, s'était ménagé une entrée à l'Archevêché, avait expédié La Goberge, travesti en marchand d'habits, pour séduire Desbuttes, acheter les fameuses culottes entassées par le prélat dans ses archives, et trouvé le fameux acte de mariage dans la poche où il le soupçonnait d'être. C'était lui, enfin, qui tenait ce secret d'Etat, ce terrible secret, dont la révélation eût à l'instant changé l'équilibre européen.

Il s'était effrayé de voir le lieutenant de police sur la trace de cette intrigue; mais il avait pour certain que ce magistrat ignorait l'importance du vol commis à l'archevêché et le contenu de la poche. Ce qu'il y avait de bien autrement effrayant, c'était la colère de Mme de Maintenon, quand elle apprendrait la perte de son acte de mariage. Ce qu'il y avait de curieux à savoir, c'était la conduite que tiendrait le roi. Louvois guettait les deux époux depuis le jour où il avait trouvé la preuve de leur union, et s'était juré que désormais ni le roi ni Mme de Maintenon ne feraient un pas sans qu'il les sentît tressaillir au bout du fil par lequel il les tenait.

La marquise, pensa Louvois, avait mandé M. de Harlay pour avoir son acte. Donc, elle en avait besoin pour quelque manœuvre nouvelle. L'archevêque avait dû refuser ce qu'il n'avait plus. Il avait couru, éploré, chez le lieutenant de police, au risque de tout compromettre; au risque de tout perdre, il venait d'implorer Louvois lui-même pour ressaisir Desbuttes et le papier magique. Pour que tout cela eût été fait par un homme aussi délié que l'était M. de Harlay, ne fallait-il pas que le feu fût à Versailles?

Oh! quand une pareille idée stimulait Louvois, comme il courait! Quand il s'agissait de ruiner un ennemi, de déjouer une intrigue, d'opposer la ruse au piége, la violence à l'action, comme il se développait! Comme il frappait si la résistance en valait la peine! Quel terrible limier pour éventer la proie, la suivre, l'attaquer et savourer la jouissance de ses morsures! Certes, c'était une belle proie à déchirer qu'une ennemie à moitié reine!

Louvois, tout en courant, fouilla dans son portefeuille qui jamais ne le quittait. Il y sentit, car on n'y voyait goutte, un papier plié en quatre, qu'il reconnut pour l'avoir tant de fois manié. Et bientôt ses chevaux écumans le déposèrent au petit perron, où, s'étant fait reconnaître, non sans une grande stupeur de Bontemps qui le croyait bien loin, il envoya celui-ci prévenir le roi dans la salle à manger.

Louis XIV en était aux confitures, et les assistans commentaient encore les paroles de bon augure prononcées par Sa Majesté, à propos de Catinat vainqueur à Staffarde, quand Bontemps parut sur le seuil avec une de ces figures affairées qui, partout et toujours, effarouchent les grâces. Il s'approcha de l'oreille du maître, et s'acquitta de sa commission.

Le roi, qui lisait si bien sur les visages, et qui possédait un tact infaillible, supposa que Louvois n'arrivait pas ainsi sans apporter quelque importante nouvelle. Il affecta d'accueillir Bontemps d'une manière agréa-

ble, but un dernier verre de Malaga, et se leva de table pour passer dans son cabinet.

Le gros des courtisans demeura dans la galerie jusqu'à l'annonce du coucher du roi.

Cependant Louvois attendait son maître. Celui-ci, luttant contre l'ennui de troubler sa digestion par une contrariété, celui-là fourbissant toutes ses armes pour le combat qu'il méditait.

Le roi s'assit en regardant Louvois avec ses grands yeux clairs, dont l'éclat était si redoutable aux courtisans. Louvois soutint ce regard parce qu'il y voulait lui-même lire quelque chose.

— Eh bien, Louvois, quoi de nouveau? dit Louis XIV. Vous arrivez?

— A l'instant, sire.

— J'ai craint, quand vous vous êtes fait annoncer si précipitamment, que vous n'eussiez un contretemps à m'annoncer.

— Aucun, sire.

— Vous aurez appris notre victoire de Staffarde?

— Avec une joie qui ne se peut comparer à rien.

— Vous en doutiez, peut-être?

— Votre Majesté battra toujours M. de Savoie, dit Louvois, c'est dans l'ordre.

— J'écrirai à Catinat combien il m'a fait de plaisir; c'est un homme de bien, un officier plein de mérite, repartit le roi, heureux d'abattre, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, cet orgueil de Louvois et ses méchantes idées contre les hommes de génie qui ne lui faisaient pas la cour.

Mais ce jour-là, Louvois n'était pas pointilleux; ce n'était pas de Catinat qu'il s'agissait pour lui. Il saurait bien le retrouver plus tard. Plutôt que de répondre la dureté que le roi attendait, il se tut.

— Vous avez ouï parler de la joie que cause cette victoire? poursuivit le roi afin d'irriter son ministre.

— Sire, répliqua Louvois en crispant ses doigts, personne ne peut encore savoir la nouvelle, qui est arrivée seulement ce soir à V. M. D'ailleurs, j'apportais au roi ma nouvelle aussi, moi, et, si importante que soit la victoire de Staffarde, j'en prévois peut-être de plus éclatantes et de plus utiles.

— Où cela? demanda le roi.

— Dans l'idée que j'ai l'honneur de venir soumettre à Votre Majesté.

— Voyons, Louvois, parlez, dit vivement Louis XIV.

— Ah! pensa le ministre, l'appât produit son effet.

Sire, continua-t-il tout haut, les grands triomphes, les véritables, ne s'acquièrent pas sans difficultés.

— Vous n'en connaissez guère, Louvois.

— Quand il s'agit de servir mon roi, c'est vrai, sire; cependant, consommer la ruine de l'empereur, abattre l'orgueil et la persévérance du roi d'Angleterre... pardon, je veux dire de Guillaume d'Orange, briser la ligue formée à Augsbourg par l'Europe jalouse de Votre Majesté, et inaugurer la campagne par un coup de tonnerre dont soient ébranlés tous les trônes de vos ennemis, ce n'est pas chose facile, j'ose le dire.

— Marquis de Louvois, dit le roi avec un visage enflammé, réfléchissez-vous bien au programme que vous venez de tracer? Seriez-vous poète par hasard? Quelles merveilles me promettez-vous là? Battre l'empereur et M. le prince d'Orange à la fois... briser la ligue... me donner la suprématie en Europe... Quelle guerre!...

— Oui, sire.

— Mais sur quel terrain?

— Sur le leur.

— Les Flandres nous sont fermées.

— On en prendra la clé.

— Mons est la clé des Flandres.

— Le génie de V. M. a deviné mon plan. Il nous faut prendre Mons.

Le roi fit un bond; — très flatté du compliment de Louvois, il ne put s'empêcher de s'écrier:

— Mais Mons est imprenable; là sont les magasins, les ressources de la ligue.

— Votre Majesté admet-elle que si l'on prenait Mons, l'empereur et Guillaume d'Orange ne s'en relèveraient pas d'une année?

— Certes oui, je l'admets; c'est évident!

— Eh bien! Mons est pris.

— Marquis, marquis, rien que pour investir la place, il faut cent mille hommes!

— Je les tiens.

— Dix millions!

— Les fonds sont dans mes caisses.

— Six mois de vivres! d'immenses munitions!

— Mes courtiers les achètent.

— Enfin, l'empereur est sur ses gardes.

— L'empereur est épuisé par ses revers en Hongrie.

— Le prince d'Orange est revenu d'Angleterre en Hollande, à portée de canon de Mons.

— Il chasse tranquillement à sa maison de Loo, et soigne son asthme. Quand il tousse, il n'entend pas le canon,

— Le siége durera six mois; en six mois, l'empereur aura réparé ses pertes; le prince

d'Orange sera las de chasser; ses médecins l'auront guéri.

— Sire, Mons sera pris en quinze jours.

— En quinze jours, Louvois! Dieu le voudrait-il?... Il est vrai que j'ai Vauban.

— Vauban et moi, répliqua Louvois blessé; moi qui ai tout préparé dans un mystère impénétrable, moi qui engage ma tête que l'entreprise réussira. Mais pour qu'elle réussisse, il faut... Ah! c'est bien difficile.

— Vous aviez tout aplani, disiez-vous, murmura le roi, interrompu à regret dans ce beau rêve.

— Excepté une chose, sire.

— Quoi donc, enfin?

Louvois baissa la tête sournoisement.

— Tu as mordu à l'hameçon, grand roi, se dit-il; maintenant je tiens la ligne: à mon tour!

— Eh bien? repartit Louis XIV.

— Eh bien, sire, il faudrait que Votre Majesté quittât Versailles et commandât l'armée en personne. Quitter Versailles, c'est peut-être impossible en ce moment?

— Pourquoi? demanda le roi, rougissant sous le regard inquisiteur de Louvois.

— Votre Majesté a peut-être des affaires bien particulières; mais, hélas! sire, il ne m'appartient pas d'interroger le roi; je répète seulement ce qu'on m'a dit.

— Comment! vous arrivez à peine, s'écria le monarque de plus en plus embarrassé, vous arrivez, et déjà vous auriez ouï-dire de pareilles choses? Quelles gens avez-vous donc vus?

Louis XIV ne s'apercevait point qu'avec cette imprudente question, il donnait à Louvois l'occasion tant désirée d'entrer en matière.

— Sire, je n'ai encore vu personne, repartit Louvois impatient d'en venir au fait. Je me trompe, j'ai vu quelqu'un en route, par hasard.

— Qui donc? demanda le roi étonné du ton doucereux avec lequel ces paroles venaient d'être prononcées.

— Un homme qui s'intéresse aux arts de la paix plus qu'à ceux de la guerre: un prélat, M. l'archevêque de Paris qui sortait de chez V. M.

Le roi fit un mouvement d'effroi que Louvois saisit avec délices. Dans ce duel, il avait touché le premier.

Ce fut au roi à garder le silence.

— M. de Paris, continua Louvois, m'a paru bien inquiet, bien tourmenté même.

Nouveau tressaillement du roi, qui, cette fois, se leva et se mit à arpenter son cabinet les mains jointes.

— Il faudra bien qu'il parle, pensa Louvois plus que jamais sur la défensive.

Le roi s'arrêtant devant le ministre qui le couvait avidement du regard:

— M. de Paris, dit-il, avait bien raison de se tourmenter,.. car il est cause d'un événement bien grave.

— Parle donc, pensa Louvois.

— Quoi donc, sire? dit-il avec empressement.

— Rien, monsieur de Louvois, rien, repartit le roi en joignant ses mains de nouveau et recommençant sa promenade inquiète.

Louvois savait par expérience que Louis XIV était l'homme le plus secret du royaume. Ce qu'il ne voulait pas dire, aucune force, aucune ruse ne le lui eût extorqué. Que devenir, si le roi prenait un parti sans l'en instruire? Déjà, malgré lui le mariage s'était fait; depuis ce jour, plus de sommeil pour Louvois. Le roi venait de regarder l'heure; peut-être allait-il se coucher? Entre aujourd'hui et demain, une éternité de doute et d'appréhensions! Louvois se jeta en avant avec sa fougue irrésistible.

— Sire! s'écria-t-il, Votre Majesté ne voit donc pas que depuis mon arrivée je meurs de honte et de douleur?

Le roi s'arrêta.

— Vous!... Pourquoi? balbutia-t-il.

— Parce que j'ai perdu la confiance de mon maître, et que, pour cela, je dois avoir commis quelque crime énorme. Dites-moi mon crime, Sire!

— Louvois, je ne vous comprends pas.

— Il y a quatre ans, poursuivit le ministre, Votre Majesté, en danger de mort, et plus près de la main de Dieu que du ciseau des chirurgiens, m'appela, me livra son secret, me confia les affaires de son Etat. Ai-je démérité? Jour et nuit n'ai-je pas travaillé? Ma santé, mon bien, ma vie, n'ai-je pas donné tout à Votre Majesté? C'est mon devoir bien humblement rempli, mais je l'ai rempli. Cependant, sire, vous m'en récompensez en me cachant ce que vous avez avoué à l'archevêque de Paris, un serviteur plus habile peut-être, mais moins dévoué, je le jure.

— Je ne vous cache rien, marquis de Louvois, dit Louis XIV avec dignité, avec émotion même, car il aimait qu'on s'échauffât en protestations de zèle. Vous étiez opposé à ce que je faisais. Ma conscience m'ordonnait de le faire. Me taire, me cacher de vous, c'était vous prouver mon attachement. Mais aujourd'hui, continua-t-il, rien ne s'oppose plus à ce que je vous parle. Il

y a plus, je dois vous confier ce que toute l'Europe saura demain, monsieur de Louvois. Il y a quelques années, j'ai dû épouser secrètement Mme la marquise de Maintenon. Demain, ce mariage sera déclaré. Vous aurez soin que ma volonté s'exécute dans les formes voulues.

La foudre tombant en plein Versailles et broyant autour de Louvois, lambris, colonnes et parquets, ne l'eût pas à ce point suffoqué de surprise et de terreur.

— Déclarer ce mariage! murmura-t-il tout pâle de rage et s'accrochant au tapis de la table pour ne pas chanceler.

Le roi se détourna pour ne pas voir ce visage effrayant.

— Vous m'avez entendu? dit-il.

Et il fit trois pas vers la porte du cabinet.

— Sire, bégaya Louvois tantôt violet, tantôt livide, et laissant couler de son front les larges gouttes de sueur d'un homme à l'agonie, vous ne me répéterez pas cet ordre.

Le roi fit volte-face et se posa devant son ministre dans la plus superbe attitude d'un Jupiter menaçant.

— Pourquoi? dit-il.

—Parce que, s'écria Louvois en tirant son épée, dont il tendit la poignée à Louis XIV, parce que je vais manquer de respect à mon maître, et que, je l'espère, il me tuera d'un coup de cette épée, ou me forcera de me tuer moi-même, s'il refuse de m'entendre quand je veux parler pour sa gloire et pour l'honneur de la France.

A ces mots, il se précipita aux pieds du roi, lui saisissant la main pour y placer ce fer que Louis XIV repoussait en frémissant.

— Sire, ajouta Louvois en se traînant à la suite du roi qui l'évitait sans pouvoir s'en défaire, on m'a méprisé, accusé, pour vous avoir trop bien servi; on m'a nommé le boute-feu du Palatinat, le bourreau des huguenots; je porte sur mon front cette double tache, je me suis déshonoré pour vous, vous m'écouterez ou vous tuerez mon corps comme déjà vous avez tué mon ame! Sire, vous ne donnerez pas pour mère à vos enfans la veuve du grotesque poète Scarron. Vous n'imposerez pas pour reine à votre noblesse, l'ancienne servante d'un gentillâtre de village.

Je sais bien que je vous blesse, mais tuez-moi; je sais bien que je mérite la mort, mais puisque vous repoussez mon épée, je réclame l'échafaud pour que l'on m'entende mieux proclamer la vérité.

— Monsieur, vous êtes insensé, répondit le roi tremblant que cette scène ne fût entendue, car Louvois ne se ménageait plus et le désespoir lui donnait une voix retentissante.

— Oui, insensé, continua-t-il, comme les prophètes de malheur, insensé comme Jérémie, comme Cassandre, insensé comme les martyrs qui mouraient pour glorifier Dieu. Vous êtes mon Dieu, Sire, tuez-moi, mais ne déshonorez pas mon idole.

Le roi, épuisé, tomba dans un fauteuil; Louvois lui baisa les pieds en versant un torrent de larmes. Cette scène pouvait à bon droit épouvanter Louis XIV. Louvois fulminant était bien moins à craindre que Louvois en pleurs; mais ces moyens dramatiques ne pouvaient manquer leur effet sur ce prince que l'on appelait un roi de théâtre, et Louis d'une voix attendrie, altérée, finit par dire au ministre :

— Louvois, ce que je fais, il m'est impossible de ne le pas faire.

Louvois prosterné se releva sur ses deux genoux.

— Ecoutez-moi, continua Louis XIV, j'avais épousé madame de Maintenon par conscience, et ce mariage devait demeurer à jamais secret; elle-même l'avait exigé de moi.

Un imperceptible sourire glissa sur les lèvres encore frémissantes du ministre.

— Je n'ai aucune raison de suspecter le désintéressement de la marquise, dit le roi avec une hauteur qui montra bien vite à Louvois l'imprudence qu'il commettrait en dévoilant sa pensée. La marquise était, vous dis-je, résolue à garder le silence. Femme austère et probe avant tout (Louvois ici ne sourcilla plus), elle ne cherchait qu'une occasion de calmer sa conscience et de vivre en paix avec la religion, qui commande les liaisons légitimes. Ce mariage s'est donc accompli. Mais voilà qu'un fait nouveau se révèle. Le secret qui nous appartenait, à la marquise et à moi, n'est plus à nous. On l'a volé à M. de Harlay, l'indigne dépositaire de notre confidence. Ce secret, quelque misérable peut l'exploiter, le divulguer par toute l'Europe dont il nous rendra la fable et la risée : moi, le roi, qui n'aurai pas osé être honnête homme; elle, la vertueuse et légitime épouse qui se sera humiliée si longtemps par ma faute. Je n'ai plus à hésiter. Le vol de notre acte de mariage me décide.

Avant qu'on en ait fait l'usage que je redoute, je noierai tous ces mystères dans une si flamboyante publicité, que tous ceux-là en seront éblouis qui seraient tentés de

regarder de trop près les affaires de mon ménage. Voilà ma pensée, Louvois, je ne vous blâme pas de m'avoir dit la vôtre, bien que votre zèle vous ait entraîné loin des limites du respect que je vous commande d'avoir pour une femme dont vous savez à présent le titre et les droits.

Louvois se leva tout-à-fait, et s'inclinant profondément devant son maître, il exhala de sa large poitrine un soupir avec lequel s'envolèrent tous ses chagrins. Ce visage, flétri par les angoisses, était déjà rasséréné, plus de larmes dans les yeux, plus de sourire méchant sur les lèvres. Louvois avait vaincu, et désormais ne songeait plus qu'à ménager habilement son adversaire, et à tirer tous les fruits de sa victoire.

— Je vous ai convaincu, dit le roi, j'en suis charmé, vous, le plus rude antagoniste de Mme la marquise.

— Moi, répliqua Louvois, je m'applaudis de voir que Votre Majesté cède, cette fois comme toujours, à des sentimens nobles, au lieu d'écouter, comme le feraient des demi-héros, la suggestion d'un amour aveugle. Assurément, Votre Majesté n'eût jamais déclaré son mariage sans cette crainte si délicate où elle est, que le voleur de l'acte ne lui donne une publicité fâcheuse pour les deux époux. Cette déclaration est tellement impolitique! Elle va blesser si profondément toute la famille royale! Elle va ulcérer le cœur de monseigneur, celui de ses fils; elle va soulever toute la noblesse de France; enfin elle va donner au roi, devant les autres rois de l'Europe, un tel semblant d'infériorité, que V. M., je le répète, a trop de force d'âme et de génie, pour n'avoir pas prévu tant d'obstacles. En prononçant ces mots lentement et avec un respect étudié, Louvois observait l'attitude de son maître, et guettait son assentiment comme une proie dès longtemps convoitée.

— Oui, Louvois, dit le roi en fronçant le sourcil, j'ai tout prévu, et vous n'avez pas besoin d'énumérer les angoisses qui m'ont enlevé tant d'heures de bon sommeil. Ce qui arrive est indépendant de ma volonté, la brise, et je m'incline; je veux être chrétien et honnête homme d'abord. Quant à être roi, nous verrons si quelqu'un me le contestera.

— Et, reprit Louvois, Mme la marquise doit bien souffrir dans sa modestie, dans son humilité héroïque : car elle sait que la déclaration de ce mariage fera plus de tort au prince qu'elle aime que vingt batailles perdues.

— Aussi, répliqua le roi, tombant dans le piége sans s'en douter, Madame de Maintenon voulait-elle pousser le désintéressement jusqu'à sortir de Versailles et s'enfermer dans un cloître aussitôt qu'elle a su la perte de cet acte de mariage. Elle n'a pas plus que moi le désir de publier notre union. L'un et l'autre nous nous accommoderions mieux du silence, pour l'intérêt de l'Etat et la paix de ma famille.

Aussitôt Louvois, avec un visage rayonnant :

— Il va donc falloir, dit-il, vous rassurer, sire, et rassurer en même temps l'illustre dame que je veux désormais, avec bien du bonheur, appeler tout bas ma maîtresse.— Car rien n'est perdu encore, et l'honneur des augustes époux ne court aucun danger, grâce à Dieu.

— Que voulez-vous dire, demanda le roi, stupéfait à la vue de cette transfiguration de son ministre.

— Sire, la faute que M. de Harlay a commise sans le savoir, j'aurai la joie de la réparer. Cet acte volé vous forçait à déclarer le mariage au risque d'une guerre européenne et du désaveu de toute la France. Votre honneur, votre conscience y étaient engagés, vous ne pouviez reculer. Je vous approuvais de toutes mes forces, sire. Eh bien! cet acte que M. de Harlay dit lui avoir été volé, je sais où le retrouver.

— Vous!... Louvois.

— Sire, les misérables moyens ne sont pas de ceux que dédaigne la Providence, lorsqu'elle a quelque grand dessein à produire. L'acte était caché dans une poche de l'incurieux prélat. Un valet cupide a vendu les hardes de son maître à un fripier qui passait dans la rue. Pareil à ces ministres fabuleux des contes arabes, un de vos ministres a été informé de cette aventure; il sait les habitudes du prélat. Il a soupçonné que l'intérêt de Votre Majesté pouvait souffrir. Dix espions en campagne ont racheté les hardes éparses de l'archevêque. Tout cela réuni en un bloc a été apporté bien scellé chez le ministre aux yeux duquel, lorsqu'il a dépouillé toutes ces poches, s'est révélé le grand secret écrit sur l'acte de mariage. Assurément ce ministre eût rendu l'acte à Mme la marquise s'il n'eût craint d'offenser son roi en se montrant dépositaire d'un secret qu'on ne l'avait pas jugé digne de posséder. Le ministre a donc gardé précieusement l'acte, sans que personne au monde l'ait vu ou soupçonné d'exister, et, au jour du danger, quand il s'agit de sauver à son maître le présent et l'avenir, la puissance temporelle et la pos-

térité, ce fidèle serviteur n'hésite plus, il ouvre son portefeuille, et rend au roi l'acte si miraculeusement trouvé.

Sire, le voici.

En disant ces mots, Louvois, épanoui, offrit, un genou en terre, à Louis XIV le papier plié en quatre, à la place de cette épée que, tout-à-l'heure encore, il lui tendait avec désespoir.

Louis XIV déploya la feuille de ses doigts tremblans, parcourut l'acte, et malgré sa dissimulation si puissante, il ne put contenir un murmure de joie. Le grand roi redevenait libre. L'honnête homme s'échappait par la porte que venait de lui ouvrir l'homme habile.

Louvois le regardait en silence. Il le connaissait si bien, qu'il ne se donna plus la peine d'aider à la besogne. L'orgueil dégagé devait en faire assez à lui seul. La marquise était bien perdue.

— Cependant, objecta le roi, j'ai donné ma parole à madame la marquise.

— Oh! sire, rendez cet acte à Mme de Maintenon; elle vous rendra votre parole.

Le roi rougit légèrement. La capitulation de conscience s'accomplissait.

— Tenez, Louvois, dit Louis XIV après un court silence, portez vous-même ce papier à la marquise.

Louvois ne s'attendait pas à ce coup; mais il savait si bien haïr, que la joie d'humilier son ennemie l'empêcha de voir le piége épouvantable où le roi le précipitait pour s'en garantir lui-même.

— Elle va bien vous remercier, Louvois, ajouta Louis XIV; allez à Saint-Cyr demain au matin, la marquise y sera. Priez-la de se préparer à faire le voyage de Mons; j'emmène les dames.

— Merci mille fois, sire, de m'avoir choisi pour porter à Mme de Maintenon ces deux bonnes nouvelles.

— En effet, je vous ai donné la préférence, répondit le roi en souriant. Je pouvais faire ce plaisir à M. de Harlay. Bonne nuit, Louvois; je vais dormir. Passez-vous avec moi par la galerie?

— Non, sire, je sortirai par les cabinets; j'aime mieux qu'on ne me sache point encore de retour, cela me procurera une grande nuit et toute la matinée pour travailler en paix.

Louis rentra chez lui, suivi de Bontemps et du médecin ordinaire qui attendaient près de la galerie.

Louvois sortit radieux, ne touchant plus le parquet; lui aussi se promettait de bien dormir. Au moment où il traversait le cabinet des glaces attenant à celui du roi, il faillit se heurter dans l'ombre à une grande figure immobile arrêtée auprès d'une encoignure comme une sinistre statue noire. Louvois était superstitieux — il recula. Cette statue écarta ses coiffes, sous lesquelles apparut le visage pâle et l'œil perçant de Mme de Maintenon.

Louvois poussa un cri d'effroi. La marquise d'un ton ferme, d'une voix lente, avec un effrayant sourire.

M. de Louvois, dit-elle, voilà votre commission faite. Inutile d'aller demain à Saint-Cyr.

— Vous avez entendu? balbutia-t-il.

— Tout; le roi possède en vous un serviteur bien adroit et bien hardi.

— Madame... en vérité... vous étiez-là!...

Et les dents du marquis s'entrechoquaient, ses cheveux se dressaient, comme s'il eût vu un spectre au lieu d'une créature vivante.

— Rien de plus naturel, M. le marquis, on m'a prévenue que vous étiez de retour, que vous aviez voulu parler au roi. Je vous connais: j'ai craint une mauvaise nouvelle, et je suis venue. J'en ai le droit, vous savez!

— Puisque vous avez entendu, madame, bégaya Louvois, vous avez compris ma position?...

— Parfaitement, monsieur de Louvois, dit la marquise du même accent vibrant et solennel.

— Voici l'acte, madame, murmura le ministre en chancelant.

La marquise repoussa du doigt le papier qu'on lui tendait; ce doigt s'appuya sur le bras de Louvois qui frémit comme au contact d'une pointe rougie.

— Cet acte était bien entre vos mains, et vous en avez fait un merveilleux usage, dit Mme de Maintenon. Gardez-le. Il peut vous servir encore. Quant à moi, je n'en ai pas besoin. Je vous le prouverai le jour où il me sera donné de vous remercier comme vous en êtes digne. En vous procurant cet acte, et en le rapportant si fort à propos, vous avez rendu au roi et à moi, monsieur, un de ces services qui ne s'oublient jamais. Vous jugerez dès que j'en trouverai l'occasion, si j'ai bonne mémoire. — Adieu, monsieur de Louvois.

La statue s'inclina, fit une lugubre révérence, disparut de nouveau sous ses coiffes, et laissa Louvois éperdu, haletant, le bras brûlé, au milieu de toutes ces glaces qui reflétaient son pâle visage.

— Bontemps l'a été prévenir que j'étais là, murmura-t-il. Elle a tout écouté. Si je

ne la perds, je suis perdu ! C'est égal, le mariage ne sera pas déclaré cette fois. Et je vais distraire le roi avec un bon siége !

XVI.

Un vilain petit Seigneur.

Dans un riant village situé à quelques lieues de Valenciennes, et qui se nommait alors Houdarde,—il a été brûlé, saccagé, dévoré depuis par la guerre; il n'en reste plus même le nom ! — on voyait au commencement de 1691, sur la gauche de la route, un château avec sa ferme et ses bois, sur la droite, quelques vingt cabanes, toutes gaies, toutes riches, toutes épanouies sous leurs manteaux de houblon et de vignes vierges, sous l'auvent épais de leur toiture en grosses tuiles.

Le spectacle qu'offrait alors l'unique rue de ce village était des plus étranges. mais à coup sûr des plus pittoresques. Un mot d'abord du paysage. Jamais pour peindre une vue plus agréable, huit lignes n'auront été mieux employées.

C'était en avant du petit château, sur le bord même de la route, une tapageuse rivière de vingt pieds de large ; elle écumait sous un pont-levis baissé, dans la profondeur duquel, par des portes vitrées, on apercevait un jardin ruisselant de soleil et diapré de ces couleurs solides qui habillent les fleurs du Nord.

Les bords de cette rivière étaient peuplés de gens affairés qui emplissaient d'eau des marmites, allumaient des feux, et plongeaient dans ces marmites des volailles plus ou moins bien plumées, de larges quartiers de viande fraîche, ou des choux, des carottes et des oignons gigantesques farcis de lard, de saucisses et de jambonneaux. La flamme brillait, l'eau étincelait, la fumée des broches et des casseroles rivalisait avec l'écume froide qu'un petit vent d'est enlevait aux cascades de la rivière.

Il sortait du château par le pont-levis, et il y entrait incessamment des hommes suans et des femmes essoufflées, qui tous apportaient ou remportaient un paquet de victuailles : lapins et lièvres, poissons et écrevisses en nature, s'en allaient ainsi colportés, tandis que des tourtes, des pâtés, des flancs de viande revenaient à leur place, appétissante métamorphose opérée par vingt broches et vingt fours allumés dans les maisons du village.

Les cent habitans ou habitantes de ce village préparaient ainsi le repas de noces de leur seigneur, un fameux traitant, M. Desbuttes, qui venait d'acquérir le château, le village et les vassaux, d'un seul trait de plume, pour la somme de soixante mille écus, le dixième des bénéfices qu'il avait réalisés depuis trois mois, en maniant les finances de Sa Majesté-Très-Chrétienne.

On pouvait l'apercevoir lui-même, promenant sa grandeur au milieu de son peuple. C'était un homme de trente-cinq à trente-huit ans, la mine basse, le front bombé, le visage plat, mais l'œil émerillonné, saillant comme celui des hannetons, un teint bilieux, un gros petit nez de carlin, l'oreille rouge comme la crête de ses coqs; un commencement de petit ventre sur lequel il reposait complaisamment des bras un peu courts. Il était superbement vêtu, étalait une jambe plus robuste que droite, souriait à ses vassales quand elles lui décochaient un timide regard, et bousculait jovialement ses vassaux quand la besogne ne marchait pas à sa guise. Somme toute, il s'annonçait comme un seigneur bon vivant. C'est une favorable installation qu'un pareil carnage de veaux, de moutons, de volaille et de gibier.

Au moral, c'était un ancien laquais, fils de laquais ruiné, laquais industrieux, voleur, beau laquais. Il avait toute la subtilité qu'il faut pour éviter longtemps la prison ou la corde; avide, avare, il était capable de se montrer généreux, prodigue même, si sa prodigalité n'entamait son avoir que dans la proportion d'un dixième. C'est la part qu'il avait faite à ses passions ou à ses vices. Jamais homme n'avait menti avec plus d'impudence et de facilité. Il mentait même toujours : il se mentait à lui-même ; il mentait en rêvant. Après avoir eu pour principe que la misère est un état dont l'homme adroit peut vivre agréablement, devenu riche, il s'était dit que l'état de débiteur est aussi une profession, mais excellente, et dont l'homme habile doit vivre magnifiquement. Il s'était en conséquence appliqué, dès qu'il avait possédé un écu, à le serrer et à faire dix écus de dettes. Jamais cet homme-là n'avait rien payé. Il devait à ses amis, à ses maîtresses, à ses valets; quant aux fournisseurs, on n'en parle pas. Du moment où il se vit à la tête de mille pistoles, il entretint un homme d'affaires, qu'il ne payait pas non plus, mais qui vivait sur les créances comme l'insecte sur la plaie. Desbuttes, grossissant à la fois l'actif et le passif, finit par s'enrichir beaucoup.

Cependant, valet de chambre de l'archevêque de Paris, il payait quelquefois en billets d'entrée à l'Académie, aux *Te Deum*, au grand couvert de Versailles. Cette nourriture innocente trompe la faim des créanciers. Mais l'affaire des culottes de M. de Harlay lui rapporta gros, bien qu'il n'eût pas reçu une pistole sonnante ; il les avait vendues à Louvois par l'entremise de son compère La Goberge. Desbuttes et La Goberge, enfans perdus, étaient unis, dès l'adolescence, par une amitié qu'avaient cimentée cent coquineries.

Mais Desbuttes n'attendait qu'une occasion pour passer du coquin au voleur : il avait jusqu'alors végété. Ses nouveaux rapports avec le grand ministre lui ouvrirent les idées. Il trouva en Louvois un homme qui faisait largement les choses et avait, pour *scélérater*, qu'on nous passe ce mot, les grands moyens et les belles paroles. Ainsi, lorsqu'il s'agit de payer les culottes volées au prélat, M. de Louvois promena Desbuttes pendant près de quinze jours avec cette phrase :

— Vous me donnerez votre note.

Desbuttes fit la note et la remit une quinzaine de fois. Puis, ayant réussi à accrocher Louvois en un bon moment, et lui ayant fait lire la note, il en reçut ces autres paroles :

— Je vous ferai passer les fonds en temps utile.

Enfin Desbuttes, aux abois, ayant imaginé de convertir le paiement promis par le ministre en une commission quelconque, Louvois importuné répondit :

— J'apprécierai.

Desbuttes se fit couleuvre pour glisser, puce pour sauter, punaise pour pénétrer, et il arracha sa commission au moment où Louvois, méditant sa gigantesque entreprise de Mons, cherchait partout des agens secrets, inconnus, zélés pour la préparer en silence.

Desbuttes avait montré au ministre une telle soif de réussir, le succès d'un pareil instrument, si dégoûtant qu'il fût, était si assuré, que jamais défiance ne pouvait être placée à de plus gros intérêts. Desbuttes fit réussir le ministre, s'enrichit, réalisa, entassa, et grava profondément dans sa cervelle les trois paroles avec lesquelles M. de Louvois l'avait fait attendre, sans le désespérer :

« Donnez-moi votre note.

» Je vous ferai passer les fonds en temps utile.

» J'apprécierai. »

Un ministre fonde sur ces trois mots un crédit colossal ; mais ces mêmes mots appuyés sur un coffre-fort à large base, devaient permettre à un financier de ne jamais payer une obole. Desbuttes se les assimila, en farcit son dialogue. Ils lui réussirent merveilleusement, soit dans les affaires, soit dans le particulier. On comprend combien il gagna dès qu'il eut mis cette monnaie en circulation, tandis qu'il enfermait les espèces.

On profite toujours à fréquenter les grands génies. Du génie de M. de Louvois, Desbuttes n'avait pu retenir que trois mots, mais enfin il les avait retenus.

Ce magnifique seigneur était arrivé le matin même de Valenciennes, où il avait été rendre des comptes à l'intendant de la province. Il ne connaissait point la propriété dont il s'était rendu acquéreur sur la bonne réputation de la terre, et pour s'y installer avec éclat, il avait invité tout le voisinage à un repas immense que devait présider sa jeune femme, absente depuis leur mariage pour soigner son père auprès de Cambrai, et qu'on attendait ce jour même.

XVII.

Où Desbuttes retrouve un ami, et le lecteur une mauvaise connaissance.

Desbuttes avait épousé Violette si précipitamment, comme on l'a vu, il s'était éloigné si vite sur un ordre de M. de Louvois, pour amasser secrètement des vivres, et embaucher des travailleurs, il avait tant gagné d'argent, ou volé, comme on voudra, dans cette opération mystérieuse, que le mari et la femme, beaucoup trop occupés chacun de son côté, ne s'étaient point revus et devaient bien réellement se marier en grands seigneurs de la maltôte, dans le nouveau fief dont Desbuttes venait de se faire acquéreur.

Or, depuis le matin, il visitait son château en compagnie du sénéchal et du bailli. Le sénéchal, un grand drôle tout gris ; le bailli, un petit museau de fouine. Il surveillait le repas commandé dès l'avant-veille, et rien ne lui avait échappé dans sa rapide investigation à l'exception d'une salle basse devant laquelle deux fois ses guides l'avaient fait passer, non sans une certaine affectation de ne point ouvrir la porte.

— Qu'y a-t-il là dedans, demanda Desbuttes en plaçant sa main sur la clef?

— Rien, rien!... dit vivement le bailli.

— Rien, dit le sénéchal avec une mine sombre.

— Encore, voyons ce rien! interrompit Desbuttes qui donna un demi tour de clef.

Mais, alors, le sénéchal lui arrêta respectueusement le bras droit, tandis que le bailli lui saisissait, en s'inclinant, le bras gauche. Ils réussirent, de cette façon, à l'éloigner de la porte.

— Chut! murmura le sénéchal, tandis que le bailli, plus réservé encore, appliquait son doigt sur sa bouche.

— Ah! çà, mais, dit Desbuttes, expliquez-moi cela; il y a donc à cette propriété un inconvénient que l'on ne m'a pas signalé?— c'est déloyal — j'ai acheté de bonne foi — voyons, contez-moi ce qui en est. Est-ce une oubliette? est-ce un simple éboulement? les murs auront tassé... y a-t-il des esprits?... çà, vous parlerez, j'espère.

— Monsieur, dit le sénéchal d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine, l'inconvénient n'est pas grave...

— Tant mieux, dit Desbuttes, mais...

— Et il ne sera pas de longue durée, ajouta le bailli d'un demi-ton plus bas que le sénéchal.

— Vous me réjouissez, mais quel est cet inconvénient?

— Quelqu'un habite là..., dit le sénéchal en suppléant aux sons par l'éloquence exagérée des yeux.

—Comment! quelqu'un habite chez moi! s'écria Desbuttes.

— Hélas! oui, monsieur.

— L'une des chambres principales?

— La chambre d'honneur, monsieur.

—Mais de quel droit?... puisque je suis propriétaire.

— Chut! s'écria le sénéchal.

— Chut! répéta le bailli.

On entendit alors s'exhaler de la chambre interdite un soupir lugubre qui fit dresser les cheveux sur le crâne du traitant.

— Messieurs, murmura-t-il les yeux hagards, on égorge quelqu'un là-dedans.

— Plus maintenant, dit flegmatiquement le sénéchal.

— Non, c'est fini, Dieu merci, ajouta le bailli.

Desbuttes crut que ses pieds allaient s'enraciner dans ce lieu maudit; il s'élança hors du corridor avec des frissons, et ne se crut en sûreté qu'au grand soleil du parterre.

— Je pars!... mes chevaux..., balbutia-t-il... mon argenterie... Je ne veux pas que Violette, que ma jeune femme entre ici... je me plaindrai, je ferai casser la vente...

— N'en faites rien! s'écria le sénéchal, vous manqueriez une affaire superbe, et vous vous mettriez un ennemi terrible sur les bras!

— Un ennemi?...

— Oui, monsieur, d'ailleurs le gentilhomme sera bientôt mort.

— Quel gentilhomme? celui qu'on assassine là, dans la chambre d'honneur?

— Il n'est que blessé, monsieur, nul ne l'assassine.

— Mais ce cri étouffé? Peut-être est-ce un chirurgien qui le panse?

— Pas du tout; il mourra bien tout seul.

— Alors, de qui me ferai-je un ennemi?

—Voici l'histoire. Moi, sénéchal, j'ai trouvé au pied du mur du parc, il y a déjà longtemps, un homme couvert de sang. Qui l'avait apporté? nous ne l'avons jamais pu savoir. Il était évanoui; sa blessure était comprimée avec deux mouchoirs.

— Mais il est revenu à lui?

— Oui, monsieur.

— Et alors, vous l'avez interrogé? Vous lui avez parlé de son assassin?

— Oui, monsieur.

— Qu'a-t-il dit?

— Il a dit : M. de Louvois.

— M. de Louvois!... C'est M. de Louvois qui l'aurait assassiné!... Ce n'est pas possible!

— Dame! murmurèrent ensemble bailli et sénéchal.

— M. de Louvois a bien d'autres choses à faire que d'assassiner les gens.

— C'est ce que nous nous sommes dit.

— Vous auriez dû lui demander qui l'avait amené là, qui l'avait pansé d'abord?

— Nous l'avons fait : il a répondu la même chose.

— Il a dit que c'était M. de Louvois qui l'avait secouru? Eh bien, alors, ce n'est pas M. de Louvois qui l'a tué.

— Dame! dirent encore les deux fonctionnaires.

— Mais il fallait éclaircir cela, continua Desbuttes.

— Dangereux! murmurèrent les deux hommes.

— J'ai laissé l'homme au pied du mur, et m'en suis venu demander conseil à M. le bailli, continua le sénéchal, et voici ce qu'il m'a dit : Si c'est M. de Louvois qui a frappé cet homme, il serait prudent de le laisser mourir tout doucement. En effet, ce n'est

pas sage de défaire ce que fait M. de Louvois, ou ce qu'il a voulu faire.

— Judicieux, répliqua Desbuttes en se grattant le front avec anxiété... Mais si, au contraire, c'est M. de Louvois qui a donné des soins à cet homme?

—Ah! voilà... dans ce cas il ne faut pas le laisser mourir, m'a dit M. le bailli, et notre perplexité a commencé là. Car le blessé ne voulant rien dire de plus ni de moins que ce terrible nom de Louvois, nous devions être en un cruel embarras, avouez-le, monsieur.

—Je l'avoue, dit Desbuttes... Cependant vous avez pris un parti?

— Mon Dieu oui, il le fallait bien.

— Vous avez entré le blessé, ici, chez moi?

— Ce n'était pas encore chez vous, monsieur.

— N'importe, vous l'avez, dis-je, retiré dans ce château?

— Par suite du raisonnement que voici, monsieur : si M. de Louvois a voulu sauver cet homme, nous lui sommes agréables en retirant l'homme au château qui est désert, et en le plaçant dans la plus belle chambre.

— Très bien; mais si M. de Louvois a voulu tuer cet homme... vous lui êtes bien désagréables.

— Oh! non, monsieur, que cet homme meure ici ou sur le grand chemin, pourvu qu'il meure, c'est tout ce que M. de Louvois demande. Alors nous avons adopté un terme moyen : nous avons mis le blessé sur un lit, près de lui, du linge et un grand pot d'eau fraîche qu'on a renouvelée tous les deux jours.

— Au cas où M. de Louvois aurait voulu qu'il vécût, se hâta de dire le bailli.

—Et, dans l'autre cas, il y avait le libre penchant de la nature abandonnée à elle-même, ajouta le sénéchal.

—C'est-à-dire qu'il n'a reçu aucuns soins? dit Desbuttes.

— Aucuns! Comprenez donc, pour soigner un homme, il en faut au moins un autre.

— Souvent deux, dit le bailli.

— Et deux hommes dans le secret de M. de Louvois, c'est trop.

— Puissamment raisonné, s'écria Desbuttes; de sorte que le blessé... depuis qu'il est ici?...

Les deux magistrats hochèrent la tête assez tristement.

— La nature a pris le mauvais chemin, dit Desbuttes.

— Je crois que oui, répliqua le sénéchal.

— Est-ce au moins le chemin le plus court? car j'attends ici bien du monde bruyant; j'attends ma femme; on va se réjouir beaucoup, et ce serait bien gênant pour un malade! Vous ne pouvez trop rien dire. Sera-ce un jour?... deux jours... c'est que je suis pressé, moi; voilà trois mois que je ne m'amuse guère.

— Il est bien bas.

— Ecoutez, dit Desbuttes, je trouve en tout ceci votre conduite admirable; vos idées ont été excellentes. Mais il m'en arrive une qui n'est pas absurde : faites venir un chirurgien.

Le sénéchal et le bailli s'écrièrent de surprise.

— Je sais ce que vous m'allez dire, reprit Desbuttes. Mais je poursuis votre raisonnement : ou la nature agira seule, ou il faut qu'on l'aide; ou le blessé succombera, ou il guérira; s'il doit succomber ou guérir, tâchons que ce soit vite.

Dans le premier cas, le chirurgien aidera puissamment la nature. J'ai vu à Paris, moi qui vous parle, des gens condamnés par tous les médecins être sauvés par la seule nature. J'ai vu des gens admirablement en santé tués par la Faculté en deux heures. Si M. de Louvois veut sauver l'homme, appelez le chirurgien. Réussite ou non, l'on nous en saura gré. S'il veut sa mort, appelez encore le chirurgien. D'après ce que vous m'avez dit de l'état du malade, nous aurons un résultat ce soir. C'est juste le temps qu'il me faut pour arriver à mon bal de noces. Les violons mèneront grand bruit. Le blessé fera bien de ne pas les attendre. Qu'en dites-vous?

— Monsieur est le maître, dit le sénéchal; dès à présent cesse notre responsabilité. Monsieur s'arrangera au regard de M. de Louvois.

— Avec qui je ne suis point tout-à-fait mal, répliqua Desbuttes en minaudant. A propos, un dernier mot sur ce brave malade. Son nom?

— Nous avons eu l'honneur de faire observer à monsieur qu'il n'a jamais prononcé que ce mot: Louvois.

—Une autre idée..., dit soudain le bailli. D'abord il n'y a pas de chirurgien dans le bourg; ensuite, je ne crois pas qu'il en soit besoin. Voilà quinze jours que la fièvre a cessé et le blessé n'a encore rien pris que son eau fraîche. Il criait beaucoup les premiers jours, maintenant il ne dit presque plus rien. J'oserai donc assurer que la question est tranchée ou va l'être. D'ailleurs, monsieur est chez lui; monsieur se marie. Quand on se marie, on se réjouit; lorsqu'on se ré-

jouit, c'est rarement en silence, et le blessé aurait mauvaise grâce à se plaindre. Sans compter que s'il se plaint, ce sera tellement bas qu'on ne l'entendra pas.

— En ce cas, il aurait tort de le faire, dit le sénéchal avec componction.

— Alors, reprit Desbuttes, je conclurai par une dernière idée. Faites-moi le plaisir d'entrer chez ce gentilhomme et de l'inviter à ma noce.

— Plaît-il ? s'écrièrent à la fois les deux sbires.

— Oui, à ma noce, répéta Desbuttes. Il pourra ou ne pourra pas se lever ; s'il le peut, c'est qu'il est en état de partir. On le délogera de ma chambre d'honneur; s'il ne le peut pas, la question est tranchée, comme disait M. le bailli, et je ne vois pas quel plaisir aurait ce moribond à mourir dans ma plus belle chambre. J'ai vu là haut près des combles de petits logemens excellens pour cela. Rendez-moi donc le service d'aller lui adresser mon invitation ; vous me rendrez réponse là-bas, au milieu de mes gens que j'occupe d'une façon plus agréable.

Là dessus, le seigneur pirouetta fort enchanté d'avoir coupé le nœud gordien, plus enchanté encore d'en finir avec les pensées trouble-fête que ce vilain blessé lui donnait depuis une demi-heure.

Le sénéchal et le bailli, pleins d'admiration, se préparèrent à obéir, et se dirigèrent vers la chambre d'où partaient ces tristes et intermittens soupirs.

En attendant, Desbuttes retourna parmi ses vassaux, qu'il compta, hommes, femmes, filles et enfans, les toisant et visitant comme une cargaison de nègres, mais toujours avec le plus aimable sourire; toujours aussi avec la majesté qui convient à un justicier propriétaire.

Appuyé sur la balustrade de son pont-levis, enivré par toute cette fumée des broches et des lèche-frites, au centre de tous ces fourneaux, flanqué d'eau à droite et à gauche, il ne ressemblait pas mal à M. de Vauban dirigeant ses ingénieurs sur un glacis, ou à M. de Tourville quand, l'année précédente, sous Dieppe, il foudroyait les Anglais du haut de son amiral.

Autour de lui voltigeait un état-major de valets ou de marmitons supérieurs, auxquels Desbuttes distribuait ses ordres, appuyés d'une bourrade ou d'une qualification triviale destinée à exciter l'hilarité parmi les groupes qui s'agitaient sur les bords de la rivière. Quand il avait réussi à faire bien rire vassaux et vassales, le seigneur s'enflait de satisfaction. Il s'appliquait surtout à faire de l'effet sur les jolies filles, malheureusement trop rares : le sang n'était pas beau, à Houdarde. Bientôt revinrent lentement bailli et sénéchal, qui, tous deux, saluèrent avec la cérémonie des ambassadeurs, avant d'ouvrir seulement la bouche.

— Qu'on me dise de la tour, cria Desbuttes en levant la tête, si l'on aperçoit le carrosse de madame !

La tour était un petit donjon quadrangulaire, sur lequel on avait placé en vedette le garde-chasse, une fine prunelle.

Cet homme fit répondre qu'on ne voyait rien sur la route qu'un nuage de poussière, mais beaucoup trop considérable pour qu'on l'attribuât raisonnablement aux roues du carrosse de Mme Desbuttes.

— Mes carrosses font beaucoup de poussière, repartit Desbuttes, et mes chevaux piaffent continuellement. Ainsi, observez toujours, monsieur, et faites les signaux convenus. Maintenant, messieurs, poursuivit-il en s'adressant aux deux fonctionnaires revenus à ses côtés, s'est-on assuré si le gentilhomme, mon hôte, accepte l'invitation que vous lui avez transmise ?

— Eh bien, oui, monsieur, repartit le bailli avec consternation.

— Comment, oui ? il n'est donc pas mourant ?

— Il a l'air d'un spectre, monsieur.

— Et il viendrait spectre à ma noce !

— Monsieur, il y viendra, je l'en crois capable. Aux premiers mots que je lui ai adressés, il s'est soulevé en faisant craquer ses os : vous eussiez dit Lazare ressuscité.

— Est-ce qu'on se moque de moi ! articula-t-il d'une voix pareille au sifflement des cigales ; quel drôle vous envoie railler un gentilhomme à l'agonie ?

— A l'agonie, très bien ! s'écria Desbuttes; c'est lui qui l'a dit. Il faut le changer de chambre.

— Attendez, monsieur, continua le sénéchal, quand j'ai vu qu'il voulait savoir votre nom, je lui ai dit en ces termes : Monsieur, vous parlez incivilement ; monsieur, vous répondez mal à la politesse que vous fait le nouveau seigneur. Ce seigneur n'est pas un drôle, c'est M. Desbuttes, le millionnaire, le magnifique.

— Desbuttes ! s'est écrié le mourant en allumant son œil vitreux. Desbuttes ! mon ami Desbuttes ! le château est à lui ! Je suis chez Desbuttes ! Ah ! pardieu, sa noce ! oui, mordieu, j'irai à sa noce ! oui... oui !...

Et il s'est évanoui de joie, tout roide.

— Évanoui ? ou mort ?

— Je voudrais pouvoir vous dire mieux, mais ce n'est qu'un évanouissement.

— Cet homme prétend qu'il est mon ami! murmura Desbuttes; dépeignez-le moi un peu.

— Ah! Monsieur, figurez-vous... eh! mais, bailli, n'est-ce pas lui qui marche, qui vient, lui que voici!...

Desbuttes frissonna encore.

En effet, on voyait sortir du château, à peu près vêtu d'habits démesurément trop larges, une manière de spectre efflanqué, hâve, pâle, qui se traînait lentement sur le compas de deux jambes sèches et tremblantes.

Cette ombre grimaça un sourire en apercevant Desbuttes, et lui tendit deux mains dont on eût compté les osselets sans savoir l'anatomie.

Tous les cuisiniers, tous les assistans s'interrompirent dans leurs travaux. Desbuttes recula.

— Monsieur, balbutia-t-il.

— Eh bien! ne me reconnais tu pas? gazouilla la voix d'insecte échappée de ce corps diaphane, ne reconnais-tu pas ton vieux La Goberge?

— La Goberge! s'écria Desbuttes, sans oser embrasser le spectre qu'il craignait de briser comme verre, toi en cet état, mon compagnon!

— Hélas!..., répliqua le maître d'armes en pliant comme un roseau.

— Du vinaigre! cria Desbuttes.

— Croyez-moi, monsieur, lui dit le sénéchal à l'oreille, du vinaigre, si M. de Louvois en veut à ce brave homme, mais un bouillon si vous ne lui en voulez pas.

La Goberge en effet perdait connaissance; le soleil l'avait abattu, puis la faim, une atroce faim comme celles qui succèdent à la fièvre dans la convalescence des blessures graves.

XVIII.

Sic vos non vobis.

Desbuttes prit son compagnon dans ses bras, l'emporta au château, l'assit dans un fauteuil, et lui fit avaler une écuellée de potage fait du jus de deux poules et d'un quart de mouton. La Goberge rouvrit un œil terne, demanda du vin pour faire passer le bouillon, huma l'air à longs traits pour faire passer le vin, et alors, sur un signe de Desbuttes, les deux amis restèrent seuls ensemble.

— Mon pauvre vieux La Goberge, dit le financier, est-ce ainsi que je te retrouve!

— Tu vois, murmura le Lazare jetant un œil éteint sur ses membres fluets.

— Tu n'as pas toujours eu la fièvre ou le délire, n'est-ce pas?

— Assurément.

— Tu t'es aperçu qu'on t'avait transporté du fossé dans une chambre, une très belle chambre, la chambre d'honneur?

— Sans doute, la chambre est bonne... Eh bien?

— Eh bien, tu as vu aussi qu'on te soignait peu?

— Si je l'ai vu, bon Dieu!

— Qu'on te fuyait beaucoup?

— Hélas! comme un lépreux.

— Qu'on te séquestrait?

— Comme un chat enragé...

— Fort bien. D'ordinaire tu penses beaucoup, La Goberge, qu'as-tu pensé en cette circonstance?

— La vérité.

— Dis-moi ta vérité, je te dirai la mienne.

— Eh bien! j'ai pensé que M. de Louvois m'avait fait transporter ici...

— Ah! tu as pensé cela... Continue.

— Et qu'il me faisait séquestrer ainsi pour que je ne parlasse pas.

— Tu ne me dis pas ce que tu as pensé du traitement?

— Faut-il le dire?

— Nous sommes entre amis.

— Eh bien, j'ai cru que me voyant blessé, inutile, le patron n'était pas fâché de se débarrasser de moi. J'en sais trop long sur ses affaires, vois-tu: voilà pourquoi je me défiais même de l'eau qu'on avait mise près de moi, voilà pourquoi je criais comme un aigle quand j'apercevais le bout du nez de ces deux messieurs noirs; voilà pourquoi enfin je n'ai pas ouvert la bouche, si ce n'est pour me recommander à Dieu et à saint Christophe, mon saint parrain, qui m'ont exaucé, puisque ce digne M. de Louvois avait été assez bon pour m'envoyer dans la maison d'un ami. — Oh! comme je regrette de l'avoir soupçonné!...

Desbuttes se mit à rire.

— Niais! dit-il.

— Hein, fit La Goberge, tu te moques de moi?

— Pardieu! la maison n'est à moi que depuis avant-hier, et M. de Louvois ne sait pas seulement que je l'ai achetée!...

— Ainsi, quand on m'a relevé pour m'amener ici...

— Charité pure de mon sénéchal.

— Mais pourquoi ne m'a-t-on pas soigné?

— Parce que ta fièvre a été assez imprudente pour crier : Louvois ! à ceux qui te portaient intérêt.

— Je comprends ; on a craint de se compromettre.

— J'aurais bien voulu t'y voir !

— Ainsi, M. de Louvois, après m'avoir fait trouer le ventre pour son service, m'a jeté dans un fossé... comme un chien...

— Et t'y a oublié.

— Mais lui... qu'est-il devenu ?

— Lui, il est à Versailles, il fait la roue comme toujours. Cela crie vengeance, n'est-ce pas ?

— Pour que je répète ce mot vengeance, mon bon Desbuttes, attends que je puisse me tenir sur mes jambes, et ne dis pas de ces choses-là dans ta maison; car tu n'as pas à te plaindre, toi, et moi je ne me plains pas ; je t'en prends à témoin !

— Tu es donc devenu bien endurant, La Goberge?

— On t'a bien payé les culottes de M. de Harlay, n'est-ce pas ? gémit La Goberge au lieu de répondre. Est-ce injuste ! ne suis-je pas le fripier qui les ai achetées? N'est-ce pas moi qui les ai emportées sur mon dos, tandis que M. de Louvois, déguisé en marchand d'oublies, me guettait pour voir si je ne fouillais point dans les poches. Si tu as eu un million, comme on dit, pour cela, sois généreux, donne-moi cent mille livres, à moi qui n'ai reçu qu'un coup d'épée.

Desbuttes se mit à rire, en voyant l'air piteux de son ami.

— Tu fais erreur, dit-il; on ne m'a rien donné pour les culottes.

— Bah !...

— Rien, qu'un morceau de papier.

— Qui renfermait?...

— Une commission du roi pour acheter des farines, des pois secs, des porcs salés, des harengs secs, et des pelles à remuer la terre.

— Heureux Desbuttes !...

— Que veux-tu ? c'est ta faute ! Tu es un homme d'épée, toi ; as-tu jamais vu qu'on enfilât des écus à la pointe d'une rapière ?... Nous sommes partis tous deux du même point, nus et à sec; tu t'es muni d'une épée, moi d'un sac ; dans ce sac, j'ai commencé à fourrer le pain qu'on me donnait sur le chemin, puis, entré en condition, j'y ai fourré par-ci par-là les effets de mes maîtres.

— Les culottes de l'archevêque, soupira La Goberge.

— Précisément ; enfin, ce petit service m'a rendu agréable à M. de Louvois ; il m'a donné ma commission ; alors, depuis trois mois, j'ai fourré dans mon sac cinq millions de farine, dix mille bœufs fumés, dix mille tonnes de biscuit, cinq mille tonnes de fromage, cinquante mille outils de pionnier.

— Quel maître sac ! Desbuttes, comment as-tu fait pour en trouver un pareil ?

— Rien de plus aisé ; il ne s'agit que de reculer le fond et de le faire solide, pour que rien ne passe au travers ; car, tu comprends, la Goberge, que tant de choses entassées finissent par déposer un résidu. Gratter ce reste, mon ami, le recueillir avec intelligence, râcler farine, suif, graisse , miettes, et en faire de l'or, ce n'est point une petite affaire; si l'on n'a qu'une épée, vois-tu, on gratte mal avec ; c'est trop mince; et d'ailleurs, toi qui avais l'épée, tu n'avais pas le sac.

— Oh ! murmura La Goberge , abîmé dans l'admiration et dans les regrets ; j'ai gaspillé ma vie.

— Ecoute, dit Desbuttes, un instant touché de compassion, il n'est pas encore trop tard. Sais-tu lire et écrire ?

— Faiblement.

— Veux-tu être mon commis ?

La Goberge eut un moment de joie tempérée par un mouvement d'orgueil.

— Je sais mal râcler, dit-il d'un ton pédant, et l'épée est trop mince.

— Tu n'es qu'un sot et tu crèveras sur le fumier, sans qu'on te plaigne, maigre et reluisant comme une lame : voilà ta condition. Crois-tu donc , imbécile , que je te suppose capable de t'enrichir par ton génie? Crois-tu donc que j'aie besoin de ta plume ou de ton arithmétique ? Tu n'es qu'une épée, te dis-je, et c'est encore à cela que j'avais recours en m'adressant à toi.

— Explique-toi alors, dit La Goberge, humilié au physique et au moral par ce demi-dieu cousu d'or et bouffi de santé.

— Voici : je me suis marié ; ma femme est très jolie , je l'adore. Elle n'avait rien. J'eusse pu épouser une fille riche, mais je l'aime, et j'ai du bien pour deux. D'ailleurs, ma femme est un esprit délié, qui me sera très secourable en mes affaires. Beaucoup de gens ont rôdé autour d'elle, beaucoup plus y rôderont ; moi, j'ai mes livres à tenir, mes marchés à faire, j'ai mes coffres à garder; qui sait, j'aurai des missions et ferai des absences. Or, je me sens du penchant à être jaloux.

— Eh bien ? dit La Goberge.

— Eh bien..... Si tu es mon commis, tu veilleras sur ma femme. Ta plume sera une

longue épée : commis n'est pas précisément le mot, c'est écuyer qu'il faudrait dire. Plus je te regarde, plus je te trouve en point d'être écuyer. Tu n'as plus de cheveux; tu manques de beauté; je n'aurai de toi aucun ombrage. Quant aux étrangers, tu es assez effrayant : un œil de moins, et l'autre de travers, un geste dévastateur ; comme épouvantail, tu fais parfaitement mon affaire; et si tu as assez du service de M. de Louvois, viens te refaire chez moi, tu n'auras point à te repentir.

— Je ne dis pas non, répondit La Goberge de plus en plus écrasé par son ami . . mais...

— Mais, quoi?

— M. de Louvois ne me donnera pas ma liberté si facilement; il tient à moi...

— Tu te fais illusion ; depuis que tu es sur le grabat, vois s'il s'est occupé de toi. Il te croit mort; il te désire mort d'ailleurs, s'il ne te quitte pas, quitte-le.

— Ah ! tu te figures qu'on rompt ainsi la chaîne qu'un pareil maître vous attache?

— Tu verras si, quand ma fortune sera faite, je ne me rends pas la liberté. Qu'on vole un peu d'abord, passe ; mais il faut bien finir par devenir honnête homme quand on n'a plus besoin de rien. Encore une fois, sonde tes reins, comme dit le roi David, mesure les os de tes jambes, et deviens l'écuyer de ma femme.

— Non, vois-tu, non. Sitôt guéri, je retournerai près de mon maître, tout dur qu'il est !

— Tu n'as donc pas de fierté, alors ! tu cherches qui te dédaigne, toi ! un plumet ! un maître en fait d'armes !

— Je n'ai plus le droit d'être fier ; mon plumet est cassé !

—Qu'est-ce à dire? tes pommettes rougissent : tu as le cœur gros !

— Si gros, qu'il en crève. Vois-tu, Desbuttes, remets-moi vite sur mes jambes; emplis-moi de potages, bourre-moi de pâtés et de volailles, traite-moi comme ton fameux sac. Rends-moi le nerf de mon poignet, les muscles de mes jambes : il faut que je répare mon honneur. Car je suis déshonoré, et si mon maître me renie et m'abandonne, il a raison : j'ai été battu par un écolier !

En disant ces paroles. La Goberge laissa échapper de son œil un filet de larmes amères.

— Vite ! un nouveau bouillon ! cria Desbuttes, si La Goberge pleure, il faut que sa fibre soit bien amollie...

Cet ordre fut accompli par l'arrivée de dix écuelles empressées ; le squelette choisit, but, sécha ses yeux et dit avec une sombre colère :

— Dans quelques jours, je marcherai ; me voilà maigre , j'en marcherai mieux ; tu as de l'argent, tu m'en donneras; j'achèterai un cheval, dix chevaux, trente, s'il est nécessaire.

— Hé doucement, dit Desbuttes effrayé pour sa bourse, ménage ta convalescence.

— Et puisque le monde a un bout, j'irai jusqu'au bout du monde.

— Prends garde ! il en a deux.

— J'irai aux deux; j'irai en enfer jusqu'à ce que j'aie retrouvé ce scélérat de....

— Qui ? demanda Desbuttes.

— Quand je te dirais son nom, cela ne te servirait à rien ; tu ne le connais pas. Sache seulement que c'est l'auteur de ceci.

Et il découvrit à Desbuttes le trou rougé encore de la plaie que *la nature* avait cicatrisée à peine au milieu de sa poitrine osseuse.

— Pour un écolier, dit le traitant, voilà un joli coup d'épée ; où serais-tu donc si tu eusses eu affaire à un maître ?

— Petit gueux de Belair ! grommela La Goberge. Puis, répondant à son ami :

— Le coquin, dit-il, n'a jamais su parer quarte et riposter.

— Tes leçons sont donc mauvaises ?

— Elles étaient assez bonnes pour ce qu'il voulait faire ; celui qu'il avait envie de tuer n'en savait pas tant que lui.

— Ah ! il voulait tuer quelqu'un ?

— Oui, le prétendu de sa maîtresse.

— Eh bien ! mais voilà un prétendu bien exposé, s'écria en riant Desbuttes ; si ton écolier lui a fait au ventre un trou pareil à celui que je vois à ta poitrine, adieu le mariage ; fais-toi payer ces leçons-là, mon brave La Goberge.

— Il les paiera.

Ils en étaient là , quand l'homme en vedette sur la tour donna un grand coup de sifflet.

— Voilà Violette ! s'écria Desbuttes.

— Qui cela , Violette ? demanda La Goberge, que ce nom avait fait tressaillir.

— Pardieu, ma femme.

— Ta femme s'appelle Violette ?

— Oui.

— Est-ce que, par hasard, elle demeurait à Paris ?

— Oui.

— Rue de la Ferronnerie ?

— Oui, tu la connais ?

— Oh !

Desbuttes s'était élancé hors du poêl, puis

envoyer une escorte à sa femme. Le sénéchal l'arrêta.

— Ce n'est pas madame Desbuttes qui arrive, dit-il, c'est un régiment de cavalerie.

— Quel malheur ! dit Desbuttes.

— D'autant plus grand, ajouta le sénéchal, que le repas est prêt, et que le guetteur signale sur les chemins l'arrivée de vos convives.

— On pourra tenir les plats au chaud jusqu'à l'arrivée de madame ; mais qu'elle arrive, mon Dieu ! qu'elle arrive !

Au même instant, l'on entendit un grand bruit de trompettes, et trente cavaliers environ entrèrent au galop dans le village, non sans exhaler par des cris et des éclats de rire l'admiration qui leur entrait par les narines. Il est vrai de dire que le village était embaumé de la senteur des rôtis et de l'arôme des sauces. Un enseigne avec des cavaliers arriva ensuite, et voyant les clairons béans devant tous ces préparatifs, il commanda la halte à sa troupe.

C'étaient l'avant-garde, et les clairons de la gendarmerie, dont huit compagnies venaient en masse serrée par la route de Valenciennes, escortant un carrosse bien fermé attelé de six chevaux. En un clin d'œil Houdarde fut envahi. Un tourbillon de jeunes officiers courut aux maisons comme des abeilles à la ruche, plus de trente s'étaient jetés dans le château où ils rencontrèrent Desbuttes un peu embarrassé à la vue de tant d'hommes armés.

Les gendarmes, commandés par un lieutenant-général, étaient un corps d'élite formé de la plus pure noblesse française et écossaise. Mais gentilshommes de tous pays ont faim quand ils ont fait dix lieues à cheval ; les gendarmes en venaient de faire douze et n'avaient pas dîné.

Un gros major, après avoir été prendre le mot d'un personnage qu'on ne voyait pas, tant il était bien enfoncé dans le carrosse dont nous avons parlé, entra dans le château, et, s'adressant à Desbuttes qui saluait respectueusement :

— Monsieur, lui dit-il, M. le duc de Vendôme, qui est là-bas dans son carrosse, et qui nous fait l'honneur de nous commander, me charge de vous remercier de votre attention délicate.

— Quoi, c'est M. le duc de Vendôme qui est là... murmura Desbuttes.

— Lui-même, monsieur, et il demande que vous ne preniez point la peine de faire servir chez vous.

— Servir ? dit Desbuttes sans comprendre.

— Oui, monseigneur mangera dans son carrosse ; ses gens vont y porter le vin que vous lui destinez, avec quelques plats qu'ils choisiront. Quant à messieurs nos officiers, ils mangeront debout, militairement, l'excellent repas que vous avez eu la courtoisie de nous faire apprêter et qu'on sentait d'une lieue ; en une demi-heure ce sera terminé ; nous ne saurions nous attabler : la marche est forcée ; on voit bien, monsieur, que vous êtes dans les secrets de l'État, car vous saviez notre passage à Houdarde, que ce matin nous ignorions encore. Grand merci donc, monsieur; si vous voulez trinquer avec nous, vous nous ferez honneur et plaisir.

Desbuttes n'était point encore revenu de sa surprise, lorsque l'invasion se fit par les portes et les fenêtres ; quatre à cinq cents gendarmes poussant des cris de joie fondirent sur les daubes et les volailles, dépecèrent les viandes, débouchèrent les bouteilles, tandis que leurs valets rompaient les pains, et fouillaient les buffets pour trouver des assiettes.

Il y avait des gendarmes dans le salon, sur tous les meubles, dans les cabinets, dans les cuisines, dans les offices. Il y en avait sur les gazons, dans les bosquets, sur les parapets ; on en voyait sur le bord des fenêtres, sur le pont-levis, sur les caisses d'arbustes qu'ils avaient renversées pour se faire des bancs. Tout ce qui n'avait pu tenir au château s'était réparti dans les plus apparentes maisons du village, dont les habitans désolés de perdre un si bon repas, auquel ils avaient tant travaillé, mais inquiets de cette inondation de gendarmes, offraient à l'envi leurs tables, leurs chaises pour que le repas fût plus tôt fait et que les flots se retirassent de meilleure heure.

Sur le milieu du chemin, dans un vaste rond-point cerné de vedettes qui croquaient, tout à cheval, des pâtés, et déchiraient les ailes de poulet, on voyait le carrosse de M. de Vendôme. Il n'avait pas même dételé. Par sa large portière ouverte, entraient des plats fumans ; quelques verres de vins brillant au soleil sur des plateaux, attendaient, topaze ou rubis, le choix du seigneur invisible, et quand ce Gargantua s'était prononcé, le verre entrait par la portière et ressortait vide.

Ce repas dans le carrosse s'accomplissait avec la gravité d'un cérémonial parfait. Les valets fonctionnaient par files comme des grenadiers à l'exercice à feu. Là, silence et majesté. Pour Desbuttes, qui contemplait d'une fenêtre cet imposant mais lamentable

spectacle, la disparition de ses plus délicates friandises s'accomplit sans qu'il eût entendu seulement le coup de fourchette du prince ; et comme la portière du service s'ouvrait au côté droit du carrosse, Desbuttes ne distingua rien que l'absorption des plats chargés et la résorption des verres vides. Ce carrosse lui fit l'effet d'un Léviathan auquel trente laquais auraient servi une collation.

Mais en revanche autour de lui quel mouvant tableau! que de bouteilles cassées, quel cliquetis d'assiettes et de verres, quel tintamarre de mâchoires entrechoquées : huit cent cinquante gendarmes et quatre cents laquais nettoyaient de tout comestible honorable, ces buffets et ces tables si curieusement chargés par le magnifique seigneur d'Houdarde. Une demi-heure! avait dit le major; les gendarmes eurent fini en vingt minutes.

Et ils se disputaient les miettes, quand un clairon, dont les sons manquaient de la pureté qui distingue une langue à jeun, chanta le boute-selle. La portière du carrosse s'était refermée ; monseigneur avait fini.

Alors ce fut un pêle-mêle dont Callot et Goya, réunis à Wouvermans, ne sauraient donner une idée.

Les gendarmes, la bouche pleine, les mains grasses du dernier morceau qu'ils emportaient, coururent à leurs chevaux, que bon nombre enfourchèrent d'un bond, suivant les règles de la voltige qu'on enseignait à l'académie.

D'autres se firent hisser par leurs valets, soit qu'ils fussent trop pesans à force de boire, soit que, réellement, l'homme qui a beaucoup mangé pèse plus que l'homme à jeun, — n'en déplaise au préjugé bourgeois qui garantit le contraire, — et sur un second coup de clairon, l'avant-garde partit au trot, tandis que les compagnies, se formant autour du carrosse, s'alignaient tumultueusement sur la chaussée.

Un chat n'eût pas trouvé dans Houdarde de quoi souper des reliefs du festin ordonné par Desbuttes.

Ce pauvre financier, cloué à sa fenêtre avec un sourire forcé, répondait par mille révérences aux mille caracolades des officiers et des gendarmes qui goguenardaient en défilant devant lui.

Toutefois, l'amphytrion malgré lui, eut sa récompense. Quand le carrosse passa devant le château, quelque chose de blanc et de potelé parut sous le rideau fermé de la portière, et fit une sorte de salut pareil à la bénédiction d'un évêque.

Desbuttes se flatta que c'étaient deux doigts de M. le duc de Vendôme. Quelques esprits chagrins assurèrent que c'était la patte d'une levrette gris blanc qui avait dîné avec monseigneur.

Quant aux conviés de Desbuttes, une demi-douzaine de robins faméliques ou de maltôtiers retirés des affaires, c'est-à-dire échappés à la potence, qui étaient venus pour le festin,—partie à mules, partie en vieilles litières du temps d'Henri IV,—lorsqu'ils virent cette rafle, au lieu de la chère-lie dont on leur avait fait fête, ils regagnèrent leurs pignons et leurs donjons sans même saluer le désolé Desbuttes.

XIX.

Comment Desbuttes passa des gendarmes aux grenadiers, et de ceux-ci aux chevau-légers de la garde.

Ce malheureux attendait toujours sa femme, et commençait à s'inquiéter ; son bailli le réconfortait en lui assurant que le repas eût été perdu si l'on eût attendu Mme Desbuttes, tandis que cette galanterie involontaire faite aux gendarmes lui rapporterait beaucoup d'honneur, peut-être même de profit.

— Eh bien! dit le traitant avec un gros soupir, faisons tuer le reste des volailles vivantes, assommons les derniers lapins, cherchons du poisson au vivier, il s'en trouvera encore assez pour recevoir dignement ma femme; activez, bailli, activez!

— Poussière à l'est! s'écria le guetteur du haut de la tour.

— Pour le coup, c'est ma femme, dit Desbuttes.

Et il se mit à pousser avec une ardeur toute nouvelle ses préparatifs d'un second dîner de noces.

On distinguait en effet, au loin, un carrosse qui volait sur la route.

— Ce ne sont pas des chevaux qui traînent ce carrosse, dit le sénéchal, ce sont des licornes ou des hippogriffes. Quel train!

— Ma femme est pressée de me voir, répliqua Desbuttes.

Mme Desbuttes devait être effectivement pressée, car ses chevaux dévoraient l'espace, et l'un d'eux tomba sans haleine, expirant, devant le pont du château.

Le financier se précipita au-devant du carrosse, l'ouvrit, enleva dans ses bras Vio-

lette, sans s'apercevoir qu'elle était à moitié morte.

Tandis que ses gens s'empressaient autour d'elle et préparaient la salle encore dévastée par le dîner des gendarmes, Desbuttes réussit à rappeler les esprits de sa femme; il était à ses pieds, il l'accablait de tendres questions et en même temps lui demandait pourquoi elle avait crevé un cheval de trois cents pistoles.

— Eh! monsieur, dit-elle, parce que j'étais entourée de cavaliers, parce que ces messieurs voulaient m'escorter de trop près et que pour échapper à leurs chevaux qui vont vite, il m'a fallu pousser les vôtres.

— Quoi, s'écria Desbuttes, encore des cavaliers? sont-ce des gendarmes?

— Ce sont des grenadiers à cheval commandés par M. de Villemur, et ils viennent.

— Ah çà! mais toute la maison du roi va donc venir à Houdarde; est-ce qu'ils ont aussi parlé de dîner chez moi?

Violette ne comprit pas; elle ne cherchait pas d'ailleurs à comprendre. Une grande pâleur sur ses traits, un cercle noir sous ses grands yeux, un tremblement nerveux par tout son corps révélaient une émotion dont Desbuttes se préparait à demander la cause, quand soudain les grenadiers à cheval arrivèrent en vue d'Houdarde.

— Que se passe-t-il en ce pays, monsieur, dit le sénéchal, qui accourut près de Desbuttes, nous sommes inondés de troupes. Voici les grenadiers; il y a, dit-on, des chevau-légers qui coupent la plaine là bas, à l'Ecluse, et mon huissier que j'avais envoyé chercher du pain à la prochaine bourgade, raconte qu'il a vu plus de dix mille gens de pied foulant les blés et disséminés par les chemins.

— Où vont tous ces gens-là? sénéchal.

— Monsieur, à Valenciennes.

Desbuttes se frappa le front. Il se rappelait que toutes ces provisions amassées clandestinement depuis trois mois par ordre de M. de Louvois, on les avait conduites à Valenciennes. Cette ville devait donc servir de centre à quelque grande et mystérieuse opération méditée par le ministre. En amassant tant de farines, le maltôtier n'avait songé qu'à râcler le fond des sacs : que lui importait leur destination!

Desbuttes, comme tous les esprits vulgaires se contenta d'avoir deviné ou cru deviner quelque chose.

— Laissons, dit-il, les grenadiers à cheval, les chevau-légers, les fantassins aller rejoindre les gendarmes à Valenciennes. Violette est arrivée; dînons avec Violette, marions-nous, c'est le devoir d'un bon sujet quand son roi fait la guerre.

Mais Desbuttes comptait sans son hôte; les grenadiers à cheval étaient une terrible compagnie; à peine leur eût-on crié : Halte! dans Houdarde :

— Messieurs, leur dit le commandant qui comptait parmi les habiles militaires de ce temps, vous avez devant vous les gendarmes, derrière vous les chevau-légers, c'est vous dire qu'à Valenciennes vous trouverez le dîner mangé, ou qu'on ne vous laissera pas le temps de le manger s'il en reste. Croyez-moi, vous n'êtes que soixante-dix maîtres et cent valets; ce village a château, ferme et trente feux; nôtre dîner se trouve ici ou je meure.

Un pareil langage est toujours compris du soldat français, les grenadiers mirent pied à terre, et leur chef entra au château.

Desbuttes, en le voyant, frissonna de tout son corps.

C'est que M. de Villemur n'était point d'un abord encourageant. Il était frère du capitaine et du commandant Riotor, tués l'un et l'autre à la tête des grenadiers en 1678 et 1684. Basané, couturé, colosse, excellent gentilhomme et d'une exquise courtoisie, il avait roussi tant de fois à l'épouvantable feu des siéges, qu'il ressemblait beaucoup plus à un pandour qu'à un marquis de France. Il s'adressa donc au tremblant Desbuttes, et lui dit :

— Monsieur, vous faites bonne cuisine ici... à ce que je sens.

— Mais oui, monsieur, je me marie... c'est à dire...

— Mariez-vous, monsieur, vous êtes libre, mais donnez vivement à dîner à mes grenadiers.

— Mais les gendarmes?...

— Service du roi! dit le capitaine.

Desbuttes s'inclina et emmena rapidement sa femme qui s'était affaissée dans un coin sous ses coiffes sombres.

M. de Villemur apercevant cette charmante effarouchée :

— Ah! dit-il, c'est madame que mes grenadiers lutinaient tout-à-l'heure. Excusez les grenadiers, madame; ils aiment à bien vivre tant qu'ils vivent; et comme, de soixante-dix qu'ils sont, la moitié au moins restera sur le carreau à la prochaine affaire, —sera-ce demain, sera-ce cette nuit? Dieu seul et le roi le savent,—ils mettent le temps à profit. Toutefois, ils ne vous empêcheront pas de vous marier autant que cela vous sera agréable. Çà, dîne-t-on?

Et après cette allocution toute courtoise,

le capitaine avait tourné ses grosses bottes d'un autre côté. Violette s'était enfuie. Villemur installait ses grenadiers et ouvrait les buffets lui même pour que les choses se passassent en règle.

Ce fut lui qui distribua les vivres, donna les bouteilles et coupa le rôti. Il ne laissa rien dans les basses-cours, rien dans le clapier, rien dans les viviers, rien nulle part, c'est vrai; mais rien ne fut perdu. Les valets eurent tout au plus de quoi manger. Le capitaine dîna d'un croûton de pain et d'un pot de confitures. Ce repas achevé, il salua Desbuttes, et fit sonner le boute selle. Les hommes n'avaient pas le pied à l'étrier qu'on entendit d'autres trompettes à cent pas du village.

— Que vous ai-je annoncé, messieurs, dit Villemur à ses gens qui défilaient devant lui; entendez-vous les chevau-légers? Bien nous a pris d'avoir dîné. En route!

Et ils dépassèrent la dernière maison d'Houdarde, au moment où deux mille chevau-légers ayant chacun un fantassin en croupe, se répandaient affamés dans le pauvre village.

Cette fois les procédés ne furent point gardés comme aux deux premières invasions. M. de Vendôme avait agi en prince, M. de Villemur avait dîné en gentilhomme soldat: les chevau-légers entrèrent à Houdarde comme le gros nuage lorsqu'il s'est fait précéder pour annoncer la tempête, de coups de tonnerre et d'éclairs.

Les chevau-légers avaient étape et logement choisis à une lieue avant Houdarde; mais il paraît qu'ils ne trouvèrent là ni l'un ni l'autre, et comme le brigadier qui commandait la colonne en l'absence de M. de Rubantel, lieutenant-général resté en arrière, avait pris ses informations, il lui fut répondu que le commissaire chargé des vivres avait fait filer les munitions sur Valenciennes.

Le brigadier demanda le commissaire pour s'éclaircir du fait avec lui; on répondit au brigadier que M. le commissaire des vivres célébrait ses noces à un château qu'il venait d'acheter près de là.

Nécessité fait loi: le brigadier jugea que pour repaître ses chevaux et ses hommes, il lui faudrait pousser jusqu'à Valenciennes; mais ayant appris que le château et la noce du commissaire se trouvaient sur son chemin, à Houdarde, il pinça ses lèvres, enfonça son chapeau, et fit sonner la marche, en méditant quelque rude apostrophe à M. le commissaire.

De tout temps les fournisseurs d'armée ont eu maille à partir avec leurs pensionnaires. Jamais en croquant ses croûtes ou en mâchonnant son riz le soldat n'a manqué de maudire l'intendant ou le munitionnaire. Cela console toujours un peu, et le fournisseur s'en autorise pour négliger à la fois qualité et quantité. Il faut dire que la profession, si elle est lucrative, n'est pas exempte de périls, et cet intendant de Picardie fit une sage réponse quand on lui demandait pourquoi il se hâtait si fort de s'enrichir:

— Si je ne me hâtais pas, dit-il, je n'aurais pas le temps de faire fortune avant d'être pendu.

Sous le règne de Louis XIII-le-Juste, prince-soldat des plus vaillans, qui eût été grand capitaine s'il eût été moins paresseux, on brancha passablement de commissaires des vivres. C'était le commencement de l'institution; le commissaire était coriace, le soldat exaspéré; le premier en voulait à l'estomac du second, le second se vengeait sur l'artère carotide du premier: M. de Richelieu laissait faire. Mais Fouquet, financier civilisé, défendit qu'on étranglât ses commis pour l'honneur de l'humanité. Louvois, ami du soldat, protégea pourtant les commissaires pour l'honneur de la discipline, par amour propre aussi, parce qu'il les avait nommés; en sorte que la haine mal satisfaite ne fit que s'accroître et guetta les occasions.

Or, en la circonstance présente, l'occasion se présentait belle. Il s'agissait d'une marche pénible, subitement ordonnée: un ministre de la guerre qui veut faire faire aux troupes des tours de force doit avoir songé à les nourrir. Cheval saute mal le fossé, dont l'estomac est défoncé, dit le proverbe.

Voilà ce que pensait le brigadier qui commandait la colonne, voilà ce que répétaient les chevau-légers et les fantassins qu'ils avaient en croupe, lorsqu'on arriva dans Houdarde.

Le jour baissait, les chevaux suaient et les hommes étaient pâles de faim ou de colère: le brigadier, en homme exercé, reconnut le château pour la seule habitation convenable au traitant; il entra donc jusqu'au pont-levis qui se trouva fermé.

Desbuttes commençait à se fatiguer des visites militaires, et, propriétaire de sa propriété, il se croyait en droit de fermer sa porte et de regarder défiler les troupes du roi.

Le brigadier en décida autrement. Tout à cheval il frappa de sa houssine sur le parapet de planches, en criant:

— Eh! là dedans, M. le commissaire!

Autour de lui s'étaient groupés une quarantaine d'officiers et de bas officiers, la corne du chapeau sur l'œil, l'œil de travers, la mine mauvaise. Desbuttes ouvrit la fenêtre derrière laquelle il se retranchait.

— Plaît-il, monsieur? répliqua-t-il timidement.

— Monsieur, cria le brigadier, êtes-vous commissaire des vivres?

— Oui, monsieur.

— Est-ce vous qui avez reçu la commission nº 52 qui dessert cette province?

— Oui, certes, monsieur.

— Et d'abord vous n'êtes pas poli, M. le commissaire; on ne parle pas à un brigadier des armées du roi du fond d'un chenil, comme un dogue qui aboie au pauvre monde. Sortez un peu qu'on vous voie, et abaissez-moi ce pont. Est-ce que nous avons des habits blancs comme les Espagnols? Regardez, nos casaques sont rouges, et le galon en est assez frais, je suppose, pour que vous reconnaissiez les chevau-légers français.

Desbuttes se pencha le plus possible hors de la fenêtre et répliqua qu'il avait ses raisons de s'enfermer; que les gendarmes avaient passé, puis les grenadiers, que le village et le château étaient à sec.

— Tout cela ne regarde pas les chevau-légers, dit le brigadier avec colère; vous deviez nous faire dîner à la dernière étape; c'est porté sur ma feuille de route; le dîner a manqué.

— Monsieur, j'ai reçu ordre de faire conduire les vivres à Valenciennes.

— Monsieur, montrez-moi l'ordre.

— L'ordre était verbal; c'est un cavalier du bailliage de Valenciennes qui me l'a apporté.

Cette réponse parut une défaite et souleva une tempête dans le groupe qui entourait le brigadier.

— Allons, allons, avancez, dit ce dernier à Desbuttes, et abattez ce pont. Service du roi!

— Mais, monsieur, je suis chez moi.

— J'y veux entrer pour voir vos caves.

— Elles sont vides.

— Nous connaissons la valeur de ce mot-là, M. le commissaire: ouvrez, ou j'enlève de force votre pont, et une fois la citadelle prise, gare!

Desbuttes, les larmes aux yeux:

— Messieurs, dit-il, je vais à vous.

— Ah! enfin! s'écrièrent les vautours du groupe.

Cependant, La Goberge essayait de retenir son ami, nouveau Régulus allant se livrer aux affamés. Violette, confinée en un cabinet vérouillé, ne savait rien de ce qui se passait au dehors.

— Vous êtes perdu si vous ouvrez, disait le bailli à son seigneur. Ces chevau-légers sont des tigres.

— Monsieur, fuyez par une poterne, disait le sénéchal, nous vous accompagnerons tous; c'est l'unique moyen de salut!

— Ne me laisse pas seul, disait La Goberge en se cramponnant aux habits splendides de Desbuttes, je ne puis pas marcher, on me prendra pour le maître de la maison et l'on me donnera l'estrapade à ta place.

Chacune de ces allocutions augmentait d'un ton la pâleur du financier; de blanc, devenu jaune, il tournait au vert.

Un formidable coup frappé dans le tablier du pont, fit bondir Desbuttes qui se résolut à une conférence avec l'ennemi; le bailli et le sénéchal s'enfuirent vaillamment par leur poterne. La Goberge s'étendit sous son lit.

Les chaînes grincèrent, le pont s'abattit; Desbuttes s'avança, l'air benin, le cœur battant, un discours gracieux et lamentable sur les lèvres. Vingt hommes fondirent sur lui et l'amenèrent au brigadier.

Ces jeunes gens ne ressemblaient pas mal au chien couchant qui saisit le lièvre au gîte, et lui appuie sur l'échine une mâchoire inoffensive encore, mais toute prête, sans le regard impérieux du chasseur, à plonger trente poignards dans la chair vivante.

— Fort bien, dit le brigadier; tenez-le et qu'on me suive dans la maison, où je ferai perquisition.

— Monsieur! monsieur! s'écria l'infortuné Desbuttes, je n'ai pas une once de farine, pas un grain d'orge, pas un os, pas une goutte de vin!... La Maison du roi m'a tout pris!

— Eh bien! raison de plus: nous reconnaîtrons votre intégrité, votre innocence; nous en donnerons certificat.

Et ils s'avançaient.

— Monsieur, j'ai ma femme, ma jeune femme malade, vous la tuerez de peur!

Une huée féroce accueillit ce cri de détresse. Les jeunes fous ne se montrèrent que plus âpres à l'invasion.

Mais le brigadier fut touché de compassion: il avait cinquante ans, et était marié depuis six semaines.

— Voilà qui est différent, dit-il, en étendant son bras comme une barrière entre le château et les envahisseurs; on respectera votre femme, monsieur le commissaire.

La huée se changea en un murmure assez hostile au brigadier.

—Ah çà! dit ce dernier, suis-je le maître ici, et faut-il que je prenne les noms des mutins pour les donner au général?

M. de Rubantel ne plaisantait pas avec la discipline; les étourdis grognèrent plus bas, les estomacs seuls se plaignirent.

Mais au-delà des officiers et des meilleurs chevau-légers, il y avait les deux mille pionniers qu'ils avaient amenés en croupe.

Mauvais paysans, fiers et furieux d'être soldats.

Ceux-là grondèrent parce qu'ils avaient un moment espéré le pillage.

Le brigadier n'était pas un homme trempé comme M. de Villemur; il fut ému du bruit des réclamations, et croyant satisfaire à tout:

— Messieurs, eut-il l'imprudence de dire, je visiterai la maison avec deux officiers; si elle est vide, comme monsieur le prétend, nous partirons; sinon, il y aura trahison évidente, et alors comme alors!

Un hourrah de satisfaction accueillit ces paroles. Pour les pionniers, elles signifiaient: Il y a trahison; le commissaire sera pendu.

Les masses n'entendent jamais d'assez près les orateurs qui les haranguent; tout conseil qui ne leur plaît pas change de sens en arrivant jusqu'à elles. Les chevau-légers attendirent en bourdonnant que le brigadier eût fait sa visite. Ils continrent les pionniers par leur seule présence; et lorsqu'au bout d'une demi-heure le commandant assura qu'il n'avait rien trouvé, du grenier à la cave, on le crut d'autant mieux qu'on s'était fait raconter par les vassaux d'Houdarde les franches-lippées des gendarmes et des grenadiers de la garde.

Cependant cette déclaration, bonne pour calmer des estomacs intelligens, ne suffisait pas à donner du ventre aux chevaux. Le major qui reçut l'ordre de faire sonner le boute-selle pour marcher sur Valenciennes interrompit respectueusement son supérieur par ces paroles:

— Monsieur, les chevaux n'en peuvent plus.

— Mais, major, puisqu'on n'a rien à leur donner ici; puisque les fourrages sont à Valenciennes, il nous faut aller à Valenciennes.

— Monsieur, c'est déjà trop d'un cavalier pour nos bêtes qui ne se peuvent porter elles-mêmes; jamais elles ne porteront double charge, il faut mettre à terre les pionniers.

— Eh bien! à terre les pionniers! dit le brigadier avec la satisfaction que tout officier de cavalerie éprouve à se débarrasser des fantassins.

Cet ordre consola les chevau-légers de leur abstinence. Ces jeunes gentilshommes avaient beaucoup souffert du contact d'un paysan, qui trop souvent les étreignait quand trottait le cheval.

Il se hâtèrent de reprendre la libre possession de leur monture, et s'éloignèrent d'Houdarde en respirant presque aussi joyeusement que Desbuttes, l'infortunée victime de la journée.

Entendre les clairons, voir les cavaliers se jeter en selle, sentir la commotion de ce galop de deux mille quadrupèdes, c'était une joie enivrante assurément; Desbuttes ne remarqua point les masses noires et silencieuses qui étaient demeurées sous les arbres, autour de la maison, dans l'ombre de la nuit.

Au bruit décroissant de ce galop si bien imité par l'hexamètre de Virgile, le sénéchal et le bailli étaient revenus près de leur maître. On se jetait dans les bras les uns des autres. La Goberge eût embrassé Belair en un pareil moment.

— Vite! s'écria Desbuttes, relevez le pont. J'ai dû par civilité le laisser bas tant que ces maudits cavaliers demeuraient sur la place; maudits, non pas, car ils ont été charmans; ils s'en vont... Mais enfin, levez le pont; il me tarde d'être chez moi, de tirer de dessous les verroux ma pauvre femme, et de savoir pourquoi tantôt elle était si triste, pourquoi si pâle, pourquoi...

Il fut interrompu, le malheureux, par un bruit épouvantable. Ainsi la nuit mugissent les flots bourbeux des fleuves quand ils inondent une plaine, assiégent les villages, clapottent en montant les murailles, et s'engouffrent en cascades effrayantes dans les maisons qu'ils noient avec les habitans.

XX.

Où Desbuttes frise la potence.

Les pionniers, restés seuls avec un sous-officier qu'on leur avait laissé pour digue, on méprisait trop cette canaille pour supposer qu'elle eût d'autres idées que n'en ont les troupeaux de moutons; les pionniers, disons-nous, qui n'étaient point la fleur des Picards, des Berrichons et des Poitevins, se souvinrent qu'on leur avait parlé de trahi-

son et de punition ; qu'il y avait là en face un château, dans ce château un commissaire des vivres, l'ennemi commun, et après s'être consultés une minute par groupes de compatriotes, ils fondirent comme une mer déchaînée sur le pont-levis qui se relevait.

Il en tomba bien quelques-uns dans la rivière, mais elle n'était pas assez profonde pour les noyer; d'ailleurs ils se raccrochèrent à des filets et à des perches que leurs mains rencontrèrent sur les berges.

Des filets !... il y avait donc du poisson à prendre? Les Poitevins, ceux du bas-pays, sont de grands ichthyophages. Ils se mirent à ravager la rivière, de telle façon que pas un goujon, pas une anguille, fût-elle de la grosseur d'une aiguille à tricoter, pas un barbillon, fût-il de la taille d'un goujon de six semaines, n'échappa au curage.

Une bande s'était précipitée dans les caves, une autre commençait à enfoncer les portes du grand escalier, que Desbuttes, aux abois, avait eu la présence d'esprit de barricader avec la barre de clôture.

Déjà l'on entendait les hurlemens des valets serrés à la mode de la Jacquerie, les cris des servantes se heurtant éperdues comme des chauve-souris, dans les corridors; déjà s'allumaient quelques chandelles destinées à se changer en torches incendiaires, lorsque la porte étant forcée, Desbuttes fut saisi par les furieux au moment où il essayait d'entrer chez sa femme pour se cacher près d'elle.

Pris, traîné, enlevé sur les épaules de ces coquins qui l'enveloppaient en redescendant l'escalier, un peu battu, un peu pincé, plus mort que vif, il poussa un gémissement tellement aigu, tellement lamentable que le château en retentit.

Violette à ce cri tira ses verrous, se précipita hors de sa chambre et dans un transport de généreuse colère, ouvrit, malgré les efforts de dix hommes, une fenêtre qui donnait sur les fossés du château.

Tout en se débattant avec furie, elle vit Desbuttes s'agiter au-dessus des bras qui l'emportaient ; elle aperçut comme une corde se balançant à l'un des bras du pont-levis, et le désespoir dans l'âme, le délire au cerveau, elle réunit toutes ses forces pour crier : Au secours ! au meurtre ! au secours! mordant les mains furieuses qui s'appliquaient sur sa bouche et voulaient l'arracher de la fenêtre.

Il était temps : un effroyable silence se faisait déjà dans cette foule, ce silence qui précède le meurtre et en accompagne les hideux préparatifs.

Soudain une voix tonnante perça la nuit comme une explosion de mousquetade, deux chevaux lancés à fond de train entrèrent dans la foule, qu'ils trouèrent profondement.

— Jour de Dieu ! Lavernie, dit la voix, je crois qu'on assassine par ici !

— Oui, mon général, chargeons, tuons toute cette canaille !

—M. de Rubantel! murmurèrent les pionniers en déroute, dès qu'ils reconnurent le général.

Violette, délivrée, vit alors deux épées de flamme voltiger comme des météores au-dessus des têtes vacillantes, çà et là quelques vides se faire dans la foule, deux chevaux bondissans, deux hommes s'escrimant, aux pieds desquels Desbuttes, libre et tout en larmes, s'agenouillait comme devant deux anges.

Elle s'élança vers les degrés pour aller remercier aussi ces deux vaillans libérateurs. Le devant du château était nettoyé de pionniers comme l'intérieur l'avait été de vivres par les gendarmes. La bande, effarouchée, dispersée dans tous les sens, courait à toutes jambes sur la piste des chevau-légers.

Mais Violette n'avait eu de forces que pour se défendre et défendre son mari ; elle ne se vit pas plus tôt dégagée, seule, sauvée, qu'elle resta clouée au parquet, paralysée, chancelante, et sans une banquette qui reçut ses membres engourdis, elle fût tombée à la renverse.

Ce miraculeux secours si opportunément arrivé, ne tombait cependant pas du ciel.

M. de Rubantel, lieutenant général, destiné au commandement de huit bataillons et de cinq escadrons, était resté en arrière, comme nous l'avons dit. C'était un brave guerrier, un honnête homme, homme *de peu*, comme dit Saint-Simon, et que son peu de seigneurie rendait plus fier encore et plus susceptible à l'égard des princes et des grands qui le commandaient.

C'était un homme d'opposition, comme on dirait aujourd'hui, et en cela semblable à Catinat, sauf la différence des caractères; Catinat, doux, poli, réservé, muet quand la cour l'avait blessé : Rubantel, hargneux, pointilleux, querelleur. Ce qui ne l'avait pas empêché de faire un assez bon chemin, parce qu'il était fort vaillant et fort riche, deux vertus qui le rendaient cher aux troupes.

Rubantel, sachant qu'il avait devant lui Vendôme, derrière lui M. de Boufflers, un très grand seigneur, ne se souciait point de courtiser l'un ou l'autre de ses supérieurs : il

tenait donc sa place entre les deux, laissant sa colonne à un brigadier, en observant de ne point approcher de l'avant-garde ou de l'arrière-garde, dans la crainte d'être appelé à l'ordre et de se quereller avant l'expédition qu'on projetait.

Afin d'en arriver paisiblement à ce but, il marchait seul avec son aide de camp et son laquais, en simple volontaire, regardant trotter ses chevaux de main, qu'il avait élevés lui-même, et regardant aussi les plaines pour faire des remarques sur la culture.

De loin, quand il avait gravi une éminence, il voyait devant lui ses escadrons poudroyer sur la route. Derrière, il apercevait les gros bataillons et les douze escadrons de M. de Boufflers, à qui M. le duc du Maine servait de maréchal-de-camp pour cette campagne; circonstance notable à laquelle le marquis de Boufflers devait d'avoir une cour réelle.

Et, se sentant libre entre ces deux puissances, il respirait le grand air avec de larges poumons, faisait siffler sa badine, et plaisantait du ton le plus agréable avec son aide-de-camp, voire avec le laquais, vieux serviteur qui ne se sentait pas d'aise.

Quand Rubantel, dans la matinée, vit M. de Vendôme s'arrêter à Houdarde, puis Villemur y faire halte à son tour, il craignit un de ces encombremens forcés qui mêlent les détachemens les uns avec les autres, et envoya son aide-de-camp s'informer de ce qui se passait.

Resté seul avec le laquais, il commençait à s'ennuyer lorsqu'au coin d'un petit bois qui bordait la route, il vit des chevaux gardés par un valet monté sur une mule.

Trois cavaliers, profitant du soleil qui dorait le talus verdoyant, avaient étalé sur l'herbe de frugales provisions. Une bouteille de fin osier blanc, un reste de pâté, quelques fruits secs composaient le festin. Mais des trois convives un seul faisait honneur à la collation. Encore mangeait-il lentement, comme à regret, jetant un œil tendre sur ses deux compagnons, qui, la tête inclinée sur la poitrine, à sa droite et à sa gauche, jouaient distraitement l'un avec les oreilles soyeuses d'un petit chien noir et blanc, l'autre avec son couteau de chasse.

Rubantel s'arrêta pour considérer ce tableau empreint de grâce et de mélancolie; le mangeur était un petit homme rond et rose sous ses cheveux gris. Il portait un habit plus noir que brun, des bas noirs drapés malgré le soleil; des souliers au lieu de bottes, bien qu'il dût voyager à cheval. C'était un prêtre ou un vieux procureur.

Des deux compagnons attristés, celui qui caressait le chien était un beau et fier jeune homme, aux cheveux noirs, d'une grande taille, vêtu de deuil; l'autre, un frêle jouvenceau, blond comme de l'or, malgré les cils bruns qu'il abaissait vers le gazon.

Le bruit que firent en s'approchant du groupe les trois chevaux de Rubantel, leur hennissement quand ils sentirent des camarades, firent aboyer le chien, lever la tête au grand jeune homme brun, et découvrirent à Rubantel une physionomie connue :

— Jour de Dieu ! c'est Lavernie, s'écria-t-il.

Gérard, c'était bien lui, se leva d'un bond et courut à la rencontre du général en s'écriant;

— M. de Rubantel !...

Les deux autres hommes, le prêtre et le jouvenceau se levèrent à ce nom qui commandait le respect. Le chien cessa d'aboyer et se coucha près de l'ecclésiastique.

— Mon général, dit Gérard, quelle joie de vous rencontrer.

— Quelle surprise c'est pour moi, répliqua Rubantel, car je vous croyais à l'armée de Catinat.

— J'y étais en effet, mon général, dit Lavernie d'une voix sourde.

—Pourquoi donc vous trouvé-je ici ? Catinat n'en a pas fini avec M. de Savoie. Ah ! pardon, interrompit-il soudain en remarquant le deuil du jeune homme; une perte douloureuse vous a ramené...

—Ma mère, dit Gérard d'une voix mal assurée.

Rubantel se baissa sur ses arçons et passa ses bras au cou de Gérard en l'étreignant affectueusement.

— Je vais mettre pied à terre, dit-il, nous causerons mieux. Qui avez-vous là avec vous ? Votre frère ? Et votre clerc?

— Mon général, ce jeune homme n'est pas mon frère; j'en avais un, que nous avons perdu il y a longtemps; c'est plus que mon frère, c'est M. Belair, mon ami. Le vieillard est mon précepteur, M. l'abbé Jaspin.

Rubantel ôta son chapeau; Jaspin, essuyant sa bouche, et Belair rangeant ses cheveux, saluèrent respectueusement, et de loin, le général.

— Mon général, dit Gérard, ne vous arrêtez point ici, s'il vous plaît; ce jeune homme se cache; il est dans la disgrâce de M. de Louvois, et se dissimule du mieux qu'il peut aux regards. Vous, mon général, vous êtes tellement connu, vous brillez d'un éclat si grand, que s'il passait ici de nouvelles trou-

pes, le reflet de votre lumière trahirait ce pauvre garçon.

— Ah! il se cache, répliqua le général en considérant avec intérêt la charmante figure de Belair ; il ne doit pas être un gros coupable. Cependant, il est vrai que pour déplaire à M. de Louvois, il n'en faut pas tant, ajouta Rubantel, heureux de placer un coup de dent sur le ministre.

Gérard soupira.

— Eh bien! continua le général, je vais poursuivre mon chemin ; montez à cheval, Lavernie, vous m'accompagnerez ; le bon abbé avec le jeune homme nous suivront de loin, nous leur servirons d'éclaireurs, au besoin même de sauvegarde ; car enfin, M. de Louvois n'est pas tout en France, dit Rubantel en enflant ses joues, et l'on vaut bien quelque petite chose aussi, jour de Dieu! Ainsi venez, mon ami, j'ai cent choses à vous dire, et faites-moi donner un quartier de ce pâté que je convoitais, s'il faut vous l'avouer. Je croquerai cela tout en marchant, de sorte que je me passerai de dîner ce soir avec cette foule de princes.

Le laquais se précipita pour recevoir des mains de l'abbé une tranche appétissante que Belair plaça sur une large feuille de sycomore. Cependant Gérard, après avoir serré la main de ses compagnons, s'était mis en selle. Rubantel dépêcha le morceau en cinq bouchées, avec les belles dents d'un seigneur chasseur; il but une longue gorgée à la bouteille d'osier, salua encore, et partit au pas, côte à côte avec Gérard, en admirant Jaspin qui serra précipitamment dans un mouchoir blanc les restes du dîner, et commanda au laquais de les enfermer dans sa valise. Le chien ne vit pas plus tôt Gérard à cheval, qu'il sauta gracieusement et sans trébucher, sur le pommeau de la selle, où il prit place, les pattes allongées, comme l'agneau sur l'épaule du bon Pasteur.

— N'allons pas, si vite, dit Rubantel, nous n'avons rien à craindre, nous ; Dieu merci, nous tâtons de la faveur.

— Parlez pour vous, mon général, répliqua Gérard.

— Eh, quoi! auriez-vous à vous plaindre? Après ce que Catinat a écrit de vous et de votre belle conduite à Staffarde... n'êtes-vous pas satisfait du commandement qu'on vous a donné pour cette campagne?

— On ne m'a donné aucun commandement, mon général.

— Quoi! vous servirez encore comme lieutenant? Vous n'avez pas au moins la compagnie?

— Je ne servirai pas du tout, et je ne suis plus même lieutenant, monsieur : j'ai été cassé!

Rubantel fit un bond sur son cheval.

— Vous!... un officier sage comme une fille et brave comme un lion!... Vous cassé!... Par qui?

— Mais par celui qui casse : par M. de Louvois.

— Que lui avez-vous donc fait, Lavernie?

Gérard hésita un moment. Il allait être forcé de repasser par le sentier d'épines, le douloureux sentier de ses malheurs. Mais il avait en face de lui des yeux si loyaux, une main si affectueuse, que la réserve eût été une offense. Il raconta donc à Rubantel les bontés de Catinat la veille de Staffarde, le dévouement de Belair, la fuite d'Antoinette et l'incompréhensible acharnement de Louvois après cette jeune fille, et la mort de Mme de Lavernie, que l'impitoyable ministre avait tuée entre ses bras.

— Ah! çà, mais cet homme-là est le démon incarné, s'écria Rubantel tout ému de compassion et de colère. Quoi! il vous en veut d'avoir défendu votre mère et votre fiancée!

Gérard tira de son justaucorps la lettre suivante du ministre qu'il présenta au général.

« Monsieur Gérard de Lavernie,

» Le roi n'aime pas qu'on manque à la discipline et au respect des supérieurs, même en dehors du service. Sur la plainte que je lui ai adressée, S. M. vous retire la lieutenance qu'elle vous avait daigné accorder. Vous garderez six mois les arrêts dans vos terres.

» Signé : MICHEL LOUVOIS. »

— Oh! murmura le général ; voilà qui est dur!... Jour de Dieu! si on m'avait fait pareille injure...

— Vous êtes un grand officier, vous, mon général, et l'on compte avec vous ; moi, un gentilhomme provincial, un atôme, on souffle sur moi, je disparais, je rentre dans le néant.

— Pauvre Lavernie!.. mais j'y pense... vous êtes aussi disgracié que votre ami Belair, vous êtes mis aux arrêts, et les six mois ne sont pas expirés; songez-vous bien à quoi vous vous exposez, avec un sacripant comme ce Louvois? il est capable de vous faire passer par les armes. Jour de Dieu! prenez garde... rien ne vous sauverait, mon cher enfant, pourquoi êtes-vous ainsi à découvert, au soleil, par les chemins, en face de vingt-cinq mille hommes dont la moitié

peut vous reconnaître... Diantre!... c'est imprudent.

— Mon Dieu! général, c'est vrai, répliqua Gérard; je n'ai qu'une peur, c'est de vous attirer quelque désagrément; merci pour vos bonnes paroles... Je tourne bride et retourne vers mes amis; poursuivez votre chemin de peur qu'on ne nous voie ensemble.

Le général se redressa offensé.

— Dites-donc, Lavernie, répliqua-t-il, me prenez-vous pour un veillaque? Depuis quand M. de Rubantel a-t-il peur des gens en disgrace? Est-ce que je suis un archer pour vous arrêter sur la grande route? Est-il écrit dans mon brevet de lieutenant-général que je devinerai les antipathies de M. de Louvois, et que je lirai sur la figure des gens s'ils sont libres ou condamnés aux arrêts! Faites-moi donc le plaisir de ne pas vous occuper de moi; et occupons-nous beaucoup de vous, au contraire. Ce que je vous ai dit était par pure prévoyance; je connais le Louvois, et ses espions, et ses exécutions féroces. Maintenant, vous êtes averti, marchons.

Gérard saisit la main du brave général, et la retint affectueusement dans les siennes.

— J'avais tout prévu, dit-il, en venant ici, et je m'attends à tout.

— A la bonne heure; mais est-ce trop indiscret de vous demander ce que vous comptez faire?

— Mon général, mon vieil ami, vous êtes un de ces cœurs dans lesquels tout honnête homme doit aimer à verser son secret. Dans ma province, où je languissais depuis la mort de ma pauvre mère, j'ai appris vaguement qu'il se préparait un armement formidable; les campagnes ont été pratiquées, on a fait sourdement des levées d'ouvriers et des recrues, on a vidé les magasins. Peu à peu, j'ai suivi le courant pour voir de quel côté il entraînerait tous ces préparatifs, les ruisseaux m'ont conduit au fleuve, le fleuve à la mer, et j'ai eu la conviction que Louvois médite un coup sur la frontière de Flandre, quelque chose comme un blocus de Charleroi, peut-être même une tentative sur Ostende.

— Il serait possible, répliqua Rubantel; mais sur l'honneur nous n'en savons rien. Tous les ordres nous sont venus simultanément. Boufflers, Vendôme, Luxembourg, Joyeuse, M. de Soubise, M. le duc et moi, nous sommes partis le même jour, à la même heure, ayant autant de chemin à faire les uns que les autres: cela fait déjà soixante mille hommes; derrière nous et avec nous marchent des troupes que nous ne connaissons pas, de l'artillerie que j'évalue à cent pièces de canon au moins, des fourgons pour un million de poudre: c'est gigantesque. Quant aux vivres et munitions, cela surpasse toute idée. J'ai vu hier cinq cents chariots voiturer du bois pour la cuisine. Il y en avait une file de deux lieues. A quoi cela sera-t-il employé? le roi n'en sait peut-être rien, mais Louvois le sait à coup sûr, et c'est un bel ouvrage qu'il a fait là.

— Oh! oui, dit Gérard, M. de Louvois est un grand génie; vous l'appeliez tout à l'heure le démon, et il l'est en effet, démon du mal! Eh bien! M. de Rubantel, ce génie infernal qui promène le désolation partout, ce fléau qui a ravagé le Palatinat deux fois, l'année dernière encore, de telle sorte qu'il l'a ruiné à jamais, ce colosse contre lequel tous les princes de l'Europe se sont ligués pour l'anéantir sous les débris de la France, c'est un grain de sable, un atome, un souffle qui l'écrasera. Louvois assistera sans aucun doute à l'expédition qu'il prépare, et moi je suis parti pour tuer M. de Louvois, acheva froidement Gérard en attachant ses beaux yeux calmes sur le visage animé de Rubantel.

— Eh! eh! peste!... comme vous y allez, jeune homme, répondit le général; ce n'est pas que je vous désapprouve, au moins; nous débarrasser de Louvois! je ne m'en plains pas; mais... les moyens?...

— Oh! mon général, des moyens de soldat et de gentilhomme, dit Gérard en frappant sur la poignée de son épée.

— Bon!... Est-ce qu'un ministre de la guerre se bat contre un lieutenant de dragons?

— Je ne suis plus lieutenant, puisqu'il m'a cassé. Je rentre dans les rangs de la noblesse neutre; le comte de Lavernie vaut bien le marquis de Louvois, je suppose.

— Enfantillage; Michel, fils de Michel, ne se bat pas. Le roi le lui défendra, et l'on vous coupera la tête, mon ami.

— Si j'en étais bien sûr, dit Lavernie avec un triste sourire.

— On dirait que cela vous affriande?

— Pourquoi pas, mon général? Qu'ai-je à faire en ce monde, d'où ma mère est partie, où... une autre personne ne se retrouvera plus pour moi? La religion défend à des chrétiens de se donner la mort; mais elle leur permet de mourir sur un échafaud pour avoir vengé leur mère! Donc, je rencontrerai M. de Louvois et lui conterai mon projet. Il me refusera, j'en suis sûr comme vous. Alors je m'adresserai à M. de Courtanvaux,

son fils aîné... que je tuerai... puis à M. de Barbezieux... puis...

— Vous détruirez donc toute la couvée? Comme vous y allez!

— J'effacerai cette race de la surface du globe, comme Louvois a effacé mon honheur et ma joie!... s'écria Gérard avec une exaltation terrible.

— Là, là, dit M. de Rubantel, modérez-vous, laissez-en un pour conserver la graine. Louvois est le plus mauvais citoyen de France, mais il a du bon; c'est lui qui a formé l'armée, voyez-vous! Je comprends votre colère, mais cherchons un autre moyen; connaissez-vous quelqu'un à la cour?

— Personne et ne veux connaître personne. Tenez, mon général, ne combattez pas ma résolution, elle est inébranlable.

— Ecoutez un petit avis que je vous donne bien bas: d'après tout ce que je recueille à droite et à gauche, d'après la collection de princes petits et gros que je vois fourmiller à la tête de nos escadrons, il m'est venu depuis hier une idée énorme. C'est que Louvois ne viendra pas seul inspecter les opérations dont nous sommes les outils. Le roi est capable de vouloir assister aux premières armes de son cher fils, M. du Maine.

— Le roi! dit Gérard.

— Chut! gardez-vous de répéter cela même à votre ombre. Je conclus: votre détermination de tuer Louvois ne serait pas absolument mauvaise, si Louvois consentait à se laisser tuer. Celle d'appeler successivement les fils dudit Michel me paraît impraticable. Eussiez-vous tué Courtanvaux et Barbezieux, ce qui offre des difficultés, vous ne tuerez pas le quatrième fils, l'abbé Louvois; un abbé ne se bat point, j'espère, il resterait encore quatre petits Louvois, puisqu'ils sont sept. Renoncez à cela: attendez le roi s'il vient, ce que je ne garantis point, mais qui est probable, et, moi, qui dis ce que je pense, très haut et très net, je vous prends par la main un jour de grande fumée, alors que ma main sera bien noire et mon épée bien rouge, et je vous présente à S. M., foi de Rubantel, dussé-je passer sur le ventre aux sept Louvois et à leur père.

— Vous êtes un excellent ami et un puissant protecteur, mon général; mais, réfléchissez bien à ce que vous me demandez: si le roi me repousse?

— Alors nous aviserons.

— Il sera trop tard, puisque j'aurai forcé mes arrêts.

— Je prends sur moi votre voyage.

— Mais d'ici à ma présentation au roi, si je suis découvert et qu'on me conduise à Louvois?

— Eh bien, mais vous risquiez cela, je crois, en vous promenant comme vous faites au soleil.

— Oui, mais je le faisais exprès pour être conduit à M. de Louvois, et lui adresser ma proposition bien en face.

— Singulier homme! balbutia Rubantel embarrassé; il affronte un pareil danger, flanqué d'un ami qui court plus de danger que lui même et d'un abbé bon tout au plus à l'exhorter quand on le mènera devant le piquet fatal.

— Mon général, il ne faudrait pas dire de ces choses-là au cher abbé Jaspin, répliqua Gérard en souriant.

— Pourquoi donc? le bonhomme!

— Parce qu'il avait, lui, une bien autre idée: tout bonhomme qu'il vous paraît être, il voulait purement et simplement s'en aller à Versailles.

— Lui, à Versailles...

— Pas davantage! Assuré, disait-il, non seulement de convaincre le roi que je suis innocent, mais encore de me faire nommer quelque chose comme maréchal...

— De camp...

— Ce n'est pas assez pour mon Jaspin, quand il s'y met, cher et digne homme!

— Prenez garde! il est un peu fou, peut-être. J'ai cru voir dans ses yeux comme de l'égarement. Il vous perdrait!

— Non, mon général, Jaspin ne pense pas toujours, voyez-vous, et lorsque la tête est vide l'œil ne dit rien; mais quand Jaspin pense par hasard à quelque chose, c'est à moi et à mon bonheur. S'il a momentanément renoncé à son projet de me faire maréchal, s'il est venu ici avec moi au lieu d'aller à Versailles, c'est qu'il craint de ma part un coup de tête, une colère et qu'il veut me surveiller.

— Croyez moi, mon cher enfant, enfermez votre petit abbé dans une boîte, votre ami Belair dans une autre, cachez-vous dans une troisième: faites des trous à tout cela pour respirer un peu. Je vous case bien étiquetés parmi mes bagages, et au jour donné, nous paraissons.

XXI.

Reconnaissances.

Gérard échangeait un sourire contre les gros éclats du bon général, quand tout-

à-coup ils virent dans les premières ténèbres du soir, accourir à eux des ombres haletantes qui semaient l'alarme sur leur passage par des gestes et des cris d'effroi.

— Eh ! que se passe-t-il ? dit M. de Rubantel en arrêtant son cheval, pour mieux reconnaître le danger avant de s'y précipiter. L'ennemi a-t-il passé la frontière et culbuté notre avant-garde ? S. M. Guillaume d'Angleterre nous fait-elle la surprise que nous projetions de lui faire ? Croyez-moi, Lavernie, le pistolet à la main et dégaînons!

— Alarme ! alarme! criaient en approchant les ombres gémissantes.

— Ce sont des paysans, des femmes, dit Gérard.

— Qui fuient une invasion peut-être ? ajouta le général poursuivant son idée.

Gérard courut à l'un des fuyards et l'interrogea ; il apprit qu'un corps de fantassins assiégeait et pillait un petit château voisin.

— Des fantassins, les miens peut-être ? s'écria Rubantel. Jour de Dieu ! voyons cela, Lavernie!

Et il serra les flancs de son cheval.

— Ils disent, général, que c'est la maison d'un commissaire des vivres.

— Ah ! c'est différent, ne bougeons pas.

— Oui, mon général, mais nos soldats ne sont pas des pillards, et un commissaire n'est pas un Hollandais !

— C'est juste, piquons !

Et les deux cavaliers lancèrent leurs chevaux sur la route.

Nous savons le reste : Nous avons vu la déroute des pionniers et les formidables moulinets des deux épées ; nous avons laissé Desbuttes prosterné devant ses sauveurs, La Goberge enterré sous son lit, le sénéchal et le bailli on ne sait où, Violette immobile et glacée au vestibule du premier étage.

Autour du général, presque aussi vite que lui étaient revenus les vassaux d'Houdarde, encouragés par l'idée qu'un général venait à leur aide.

— Pardieu, dit le général à Desbuttes, quand son compagnon et lui eurent mis pied à terre et confié leurs chevaux à vingt mains qui se les disputaient, vous l'avez échappé belle, M. le commissaire, je crois que ces brigands-là vous allaient pendre.

— Voici la corde, répliqua Desbuttes, qui s'étranglait au seul souvenir de son danger.

— Nous sommes arrivés à point.

— Mais j'entendais crier une femme, ce me semble, dit Gérard.

— Ma pauvre femme, monsieur le général.

— Ah çà, mais elle n'est pas commissaire, elle, on n'avait pas le droit de la pendre ; mais voilà les tours de ces coquins de pionniers quand on les lâche. Et les chevau-légers qui les portaient en croupe ? Où sont-ils ?

Desbuttes raconta l'aventure.

— C'était prévu, dit Rubantel. J'avais mis les manans derrière les gentilshommes pour éviter ce malheur-là. Souvenez-vous-en bien, Lavernie, quand vous serez lieutenant général, n'abandonnez jamais à lui-même le paysan que vous aurez armé. C'est un enfant à qui l'on prête un sabre : il s'éborgne ou vous tue.

— Mon cher monsieur, répondit Gérard, si jamais je suis lieutenant-général, comme vous serez maréchal de France, j'aurai encore vos bonnes leçons, dont je profiterai de tout mon cœur. Mais, mon général, veuillez songer un peu à ce pauvre homme qui tourne sa langue dans sa bouche sèche, et ses pouces l'un autour de l'autre.

— Que lui faut-il, puisqu'il est vivant.

— Il attend votre congé pour aller rassurer sa femme; n'est-ce pas, monsieur, que je vous ai bien deviné ?

— Oh ! oui, monsieur l'officier, oui, dit Desbuttes, oui, mon sauveur !...

— Je ne suis qu'un simple gentilhomme, monsieur, aucunement officier, mais très heureux de vous avoir été agréable.

— Agréable ! murmura Desbuttes en portant la main à son cou. Monsieur est modeste !

— Allez donc chercher madame votre femme, dit Rubantel en riant à Desbuttes, qui partit à reculons pour ne point manquer une révérence.

— Et moi, dit Gérard, je vais courir au devant de nos amis un peu distancés, j'en ai peur, par notre temps de galop.

— C'est cela, courez ; c'est le moins que M. le commissaire vous prête un peu sa maison qu'il vous doit. Le cher proscrit Belair, ajouta-t-il tout bas, et le cher prisonnier Lavernie seront ici comme des coqs en pâte; courez, courez !

Gérard n'avait pas fait cent pas au dehors, qu'il trouva ses compagnons debout sur leurs étriers, poussant leurs montures des talons et de la voix, pour rejoindre leurs devanciers, dont ils commençaient à être inquiets.

L'abbé avait perdu son chapeau et l'un de ses souliers en route ; Belair appelait Gérard à grands cris.

— Allons, allons, calmez-vous, mes amis, dit Gérard ; ce n'est rien qu'un homme dont

nous avons sauvé la vie, et qui va nous offrir un bon souper pour récompense.

— Dieu soit loué ! soupira Jaspin qui se laissa tomber plutôt qu'il ne descendit de cheval, et s'accrocha au bras de Gérard, que Belair tenait par son autre main.

C'est ainsi qu'ils firent leur entrée dans le château, jusqu'au salon qui s'éclairait, et dans lequel M. de Rubantel s'était installé.

A ce moment, Desbuttes descendait de l'escalier, précédant Violette qui voulait offrir à ses libérateurs ses plus ferventes actions de grâces.

— Messieurs, voici ma femme ! s'écria le traitant qui éclaira d'un flambeau à triple branche le charmant visage de Violette.

Belair livide, recula d'un pas, Violette poussa un cri étouffé.

Ce cri, cette épouvante furent perdus pour Desbuttes, vers lequel Jaspin s'était précipité pour embrasser son filleul.

Mais Gérard et M. de Rubantel avaient tout vu ; le général ne comprit pas; Gérard sentit son cœur se gonfler du désespoir empreint sur le visage des deux amans.

Quand Desbuttes eut bien embrassé Jaspin :

— Mon parrain ici, s'écria-t-il, mon parrain dans mon château !... En compagnie de ces messieurs !... Eh ! mais, monsieur, l'officier serait-il M. de Lavernie ?

— Lui-même, dit Jaspin.

— En vérité, continua le financier, le nom de Lavernie me porte bonheur! Comprend-on quelque chose à la destinée? Quand on pense que c'est chez M. de Lavernie, ou plutôt chez madame sa mère, qu'en m'en allant avec ma commission en Flandre, j'ai retrouvé, par hasard, mon parrain, — un parrain — un parrain que je n'ai pas vu six fois dans ma vie — voilà une chance ! Quand on pense que c'est auprès du château de Lavernie que j'ai rencontré Violette, qui venait d'apprendre la maladie de son père, et qui s'est décidée à m'épouser; — quand on pense que c'est dans la chapelle même du château de Lavernie que j'ai été marié avec Violette; quand on pense enfin que, tout-à-l'heure, sans M. le comte, j'étais mort! Oui, M. de Lavernie eût tardé d'une demi-minute, c'est peu de chose pourtant, eh bien ! parrain, une demi-minute plus tard, ma petite femme était veuve !... et quelle veuve !... Décidément, M. de Lavernie est cause de tout le bonheur qui m'arrive !

Belair tourna ses yeux vers Gérard avec une expression indicible de regret et de délicat reproche; puis ses yeux si beaux se fermèrent, et le jeune homme se laissa tomber foudroyé dans les bras de son ami.

Tandis que chacun, ainsi occupé s'absorbait dans les impressions présentes, la tête décomposée de La Goberge avait paru au seuil de la porte. Son œil unique, dilaté par la surprise et l'épouvante, dévorait Belair qui ne le voyait pas. Le squelette, assuré de n'avoir été ni vu, ni reconnu, comprima un élan de joie féroce et s'effaça comme une ombre dans le vestibule.

Gérard à force d'encouragemens et de bonnes promesses, ranima Belair. Jaspin cessa d'embrasser son filleul Desbuttes, qui venait d'user tout son fonds de tendresse, et qui recouvra tout juste l'usage de ses yeux au moment où Violette achevait de perdre contenance, et cherchait un appui que le vieux général allait lui offrir.

— On avait parlé de souper, ce me semble, dit Jaspin de sa petite voix.

— Oh !... s'écria Desbuttes en bondissant, souper !... Comme vous dites cela tranquillement, mon parrain. Souper !... on n'a fait que cela toute la journée ici ; dix mille hommes ont déjeuné, dîné, goûté et soupé dans ma maison, mon cher parrain... Souper !...

L'irritation de Desbuttes fit éclater de rire le général et Gérard lui-même.

— Je n'ai pas seulement une croûte de pain dur, pas seulement une larme de vinaigre à offrir pour repas de noce à cette chère petite femme pour laquelle un festin royal fumait tantôt, apprêté par cent cuisiniers ! Se coucher sans souper, un jour comme celui-ci ! dans un château comme le mien ! Mourir de faim auprès d'un demi-million !...

— Il vous reste mieux que le souper, dit gaillardement Rubantel en lorgnant Violette d'un œil provocateur, sans se douter, l'excellent homme, qu'il enfonçait un nouveau poignard dans le cœur de Belair.

— C'est vrai ! s'écria Desbuttes avec triomphe, il me reste l'épousée !...

Et il s'avança les bras ouverts, la bouche en cœur vers Violette qui se détourna pudiquement en le repoussant.

— Eh bien ! dit Rubantel, puisque vous n'avez rien à m'offrir pour souper, il me faudra donc souper à Valenciennes avec tous ces princes, légitimes ou non. J'irai. D'ailleurs, il faut que je me donne la satisfaction de faire brancher un ou deux de mes pionniers pour leurs excès et insolences.

— Un Berrichon, s'écria Desbuttes, un petit roux que j'ai distingué, parce qu'il me serrait le col plus particulièrement que les autres.

— Fort bien, on trouvera cela ; et vous, madame, avez-vous aussi quelqu'un à me recommander parmi ceux qui vous serraient, cherchez bien? ajouta le joyeux général, destiné ce soir à faire rougir ou pâlir alternativement la jeune femme.

Violette rougit, en effet, mais garda le silence.

— Adieu donc, ajouta Rubantel, adieu, couple trop heureux.

Gérard l'interrompit pour lui dire que jamais il ne le laisserait partir aussi peu accompagné. Jaspin se récria sur la proposition de Gérard ; le général, dit-il, a toute une armée pour le défendre, vous au contraire, M. de Lavernie, vous risquez tout à être rencontré.

Gérard imposa silence à l'abbé avec un geste affectueux.

— C'est une promenade de deux heures, répondit-il.

Desbuttes s'empressa de faire ouvrir les portes à son sauveur. Jaspin vint caresser le général de la voix et du regard, pour lui recommander de renvoyer Gérard au plus vite. Et pendant ce temps Gérard trouvant Violette toute seule, lui dit à voix basse :

— Est-il possible, madame, que vous ayez été assez cruelle pour oublier ainsi et sacrifier le plus charmant des hommes!

— Monsieur..., balbutia Violette interdite.

— Vous avez perdu ce pauvre Belair, ajouta Gérard ; puissent les richesses de M. Desbuttes vous dédommager d'un si fidèle amant!

— Fidèle! s'écria Violette les larmes aux yeux, avec une véhémence qui découvrait tout son cœur ; un volage qui s'est enfui depuis trois mois sans me donner un souvenir.

— Ah! madame, il fuyait M. de Louvois et la Bastille.

Violette joignit les mains avec transport et répondit :

— Que n'écrivait-il alors? j'attendais...

— Vingt fois il a écrit ; ses lettres ont été interceptées, et pendant qu'il vous accusait, lui aussi, de l'oublier, vous avez justifié son accusation!

—Monsieur, je voulais sauver mon père, un vieillard pauvre et abandonné!

— Votre père vivra, soit ; mais vous aurez tué Belair. Regardez-le, est-ce un vivant ou une ombre?

Violette appuya ses deux mains sur son cœur qui se brisait.

— Hélas! dit-elle, j'ai donc tout perdu, car mon pauvre père est mort il y a huit jours.

Gérard fit un mouvement pour saisir la froide main de Violette, Desbuttes arriva près d'eux en sautillant.

— Le général vous attend, monsieur l'officier, dit-il.

— J'ai eu l'honneur de vous déclarer, s'écria Gérard avec impatience, que je ne suis pas plus officier que vous ne l'êtes vous-même. Mon général, je suis à vos ordres.

Desbuttes, ainsi secoué, s'alla réconforter auprès de Jaspin. Gérard prit congé de Violette, en lui disant tout bas :

— Voyons, madame, pitié pour ce pauvre cœur! fermez la blessure que vous avez faite!

— Soyez tranquille, répondit du même ton l'aimable femme.

Alors les deux cavaliers s'éloignèrent, escortés jusqu'au-delà du pont par Jaspin, Desbuttes et Violette; Belair resta seul, atteré, honteux, dans son coin. Il lui tardait de partir aussi. Il s'en voulait de rester près d'une infidèle, et pourtant il ne se sentait point la force de faire un pas hors du rayon de ses yeux.

Desbuttes rentra en se frottant les mains; Violette marchait lentement, la tête basse ; Jaspin, que le général avait bien rassuré sur le compte de Gérard, s'écria de l'air le plus joyeux du monde:

— Vous n'avez rien pour souper, eh bien! c'est moi qui fournirai le repas!

Et il ouvrit sa valise, restée dans le vestibule, en tira la fameuse bouteille au gros ventre et les reliefs du pâté, qu'il étala sur une table, au milieu du salon.

—Oh! joie!... s'écria Desbuttes.

— Ah! ah! dit le bonhomme Jaspin. A table, mon filleul ; à table, madame! à table, Belair!

— Je n'ai pas faim, dit Violette.

— Ni moi, soupira Belair.

— En effet, Violette est toute pâle et monsieur paraît malade, dit le financier, heureux de voir ainsi se tripler sa part ; croyez-moi, mon parrain, soupons tous deux, tandis qu'il n'y a personne.

— Est-ce que vous attendez quelqu'un?

Desbuttes chercha inquiet autour de lui.

— J'ai ici un ami blessé, répliqua-t-il, mais il doit être dans son lit; il dort: et d'ailleurs le pâté est bien lourd pour un convalescent.

— Diète, diète! dit Jaspin.

Et les deux convives attaquèrent les vivres. L'abbé mit tout d'abord une belle tranche de côté.

— La part de Gérard, dit-il.

— Vous croyez, fit observer Desbuttes, que cet officier, non, ce gentilhomme, ne dînera point aussi avec les princes?

— Il mériterait de dîner avec des rois, répliqua Jaspin la bouche pleine ; voyons, Belair, mon ami, essayez donc de manger, égayez-vous !

— Monsieur a des chagrins? demanda lourdement Desbuttes.

— Oui, monsieur, répliqua Belair en lui tournant le dos.

— Eh bien, quand on a du chagrin, il faut manger et boire ; je ne dis pas aujourd'hui, puisque les buffets sont à sec. Mais il faut se coucher, comme je le vais faire tout à l'heure. Mignonne, j'ai donné ordre à notre coucher, ajouta le butor, et à celui de tous nos hôtes, M. l'abbé, mon parrain, aura la chambre chinoise. M. Belair et son ami, s'il revient, auront la chambre aux tapisseries, et nous, mignonne, la chambre à images qui donne sur la terrasse, au-dessus des entresols, et qui est la plus belle de la maison, bien qu'il y ait au dessous certaine chambre d'honneur... mais je n'en puis disposer aujourd'hui.

J'ai trente chambres ici, messieurs, et les troupes de S. M., si elles m'ont pris mon dîner, m'ont laissé mes lits. Décidément je vois que nous tombons tous de sommeil, ajouta Desbuttes avec un rire anacréontique. Mes hôtes, je m'en vais vous conduire à vos chambres, puis, madame Desbuttes, je suis tout à vous.

— Mais non, mais non ! s'écria Jaspin, qui commençait à s'alarmer de la pâleur de Violette et des frissons de Belair, menez d'abord madame chez elle, vous penserez à nous ensuite.

— Ce sera comme vous voudrez, messieurs ; cependant, l'hospitalité exige que je commence par vous, et j'insiste. Venez, mon parrain, à la chambre chinoise.

Jaspin se mit en marche.

— Non, se dit Belair, je ne coucherai pas sous le toit de ce rustre.

— Monsieur, dit-il vivement à Desbuttes qui lui indiquait le chemin de l'escalier, je demeurerai en bas, s'il vous plaît. J'attendrai M. de Lavernie.

— Vous pouvez l'attendre dans une bonne chambre.

— Je préfère rester dehors, au grand air.

— Comme il vous plaira. Sénéchal, veillez à ce que monsieur ne manque de rien ! cria Desbuttes aussi majestueusement que s'il eût eu autre chose que de l'eau pure à offrir pour régaler ses hôtes.

Cependant Jaspin s'était approché de Belair pour l'interroger tout bas.

— Je n'ai rien, répliqua Belair avec un sourire ; rien absolument que le désir de voir Gérard.

— Cela me rassure, dit Jaspin très inquiet en jetant un regard furtif sur les deux amans, deux statues éloquentes ; et il monta chez lui précédé du sénéchal.

Desbuttes offrit sa main à Violette. Celle-ci, froide et morte, gravit lentement les premiers degrés, toujours tournée vers Belair, toujours sollicitant un regard qu'il lui refusa obstinément.

Peu à peu elle disparut ; la lumière s'effaça dans l'escalier, une porte se ferma au premier étage. Le malheureux jeune homme se trouva seul avec les ténèbres, le silence et son désespoir.

XXII.

Des bons effets d'une mauvaise chanson.

On perd une maîtrese, on voit s'éteindre des yeux adorés, on sent le froid de la mort qui envahit ce corps où brûlait l'amour. La chair divisée devient argile ; le fossoyeur la prend, la cache, et Dieu fait fleurir sur la fosse fermée un cyprès, dans le cœur déchiré un souvenir : puis une douce pensée pénètre peu à peu la plaie, comme un beaume. On aime à se dire que l'amie perdue est devenue un ange. Pure, elle a quitté la terre ; ses yeux avant de se fermer n'avaient lu l'amour que dans vos yeux, ses lèvres en s'ouvrant pour exhaler le dernier souffle ont rendu à Dieu, sans mélange et sans souillure, votre premier baiser. Il viendra une heure où l'amant sourira en répandant ses larmes, larmes sans fiel, noble sang d'une noble blessure.

Mais l'amante qu'on perd vivante ! celle dont le cœur s'en va, dont le corps demeure pour rappeler toujours au malheureux qu'elle a trahi, une honte et un supplice ! La femme qu'on aimera encore et qu'on n'estimera plus ! Celle qu'on croira toujours voir, comme la vit Belair, au bras d'un rival, souriante, féroce, vile, s'élevant en pleine lumière sur cet escalier comme pour dominer votre humiliation et insulter à votre misère ! — Oh ! cette femme est l'ange du châtiment, l'ange méchant, implacable, bien plus terrible que l'ange de la mort. Celui-là du moins donne le repos

après l'angoisse ; après la torture, il donne l'oubli.

Ce pauvre Belair n'était pas rimeur comme M. de Catinat: mais il fit en son cœur de bien amère poésie pendant cette effroyable minute ; il sentit bien du fiel jaillir pour la première fois de son âme si douce : l'idole de sa vie était renversée, la lumière de ses pensées venait de s'éteindre ; il ne voyait plus rien dans l'avenir à travers le voile humide de ses larmes.

Éperdu de douleur et de dégoût, il emporta sa guitare et s'élança hors de la maison comme si elle eût dû crouler sur sa tête; il courut quelques pas le long de la terrasse du bord de l'eau, puis, à bout de forces, à bout de courage, il s'arrêta, les yeux tournés sur cette affreuse maison, les mains inquiètes, glacées, tendues par momens vers le ciel, sombre et silencieux conseiller que les malheureux regardent tant qu'ils n'ont pas tout à fait désespéré ; car alors l'œil s'abaisse et plonge vers la terre.

Belair vit de la clarté s'épandre sur les vitres d'une fenêtre au premier étage, la seule éclairée de toute la façade. Derrière les rideaux légers il distingua deux ombres; son cœur battit à rompre sa poitrine : c'était bien la chambre aux images, celle de Violette et de son mari.

Belair, mordu par ce serpent cruel, la jalousie, faillit se percer de son épée. Mais un jaloux ne se tue qu'après avoir épuisé toutes les souffrances. La jalousie est une soif inextinguible. Belair n'avait point encore assez bu de ce poison.

Quand j'aurai assez contemplé le jeu de ces deux ombres, se dit-il, quand je les aurai vues voltiger près l'une de l'autre, quand la lumière qui m'insulte là se sera éteinte dans cette chambre comme elle a disparu tout à l'heure sur l'escalier, eh bien alors, je me percerai le cœur et me jetterai dans la rivière. Ou bien, non, je resterai mort sur ce banc placé au dessous de son balcon, afin que demain, à l'aube, en ouvrant sa fenêtre pour respirer, Violette me voie et commence mal sa journée.

La lumière ne s'éteignit pas. Les ombres, au lieu de voltiger et de se rapprocher comme le jaloux s'y attendait et l'espérait, — les jaloux espèrent toujours une douleur, — les ombres, après quelques gesticulations cérémonieuses, demeurèrent gravement immobiles à distance l'une de l'autre comme si elles s'ennuyaient.

Belair fut forcé de ne se point percer encore : il ne voyait plus rien que cette monotone et taquinante lumière : plus un mouvement, plus un bruit. Cependant, l'ombre d'un bras dessinait parfois sur le plafond un geste interrogateur et véhément auquel répondait l'ombre d'une dénégation solennelle.

— Que se passe-t-il là-haut, pensa Belair de plus en plus intrigué.

Comme il eût payé cher une échelle! mais rien pour gravir le long de ce mur. Au dessous de la fenêtre de Violette, à l'entresol, il y avait bien une autre fenêtre, celle de la chambre d'honneur donnée à La Goberge, mais elle était fermée d'un volet parfaitement lisse qui rasait la muraille et n'offrait par conséquent aucun point d'appui. En montant sur son banc, Belair atteignait tout au plus au rebord de cette fenêtre de l'entresol, et rien pour s'accrocher de la main, pas une saillie pour le pied.

Belair crut voir d'ailleurs comme un rayon lumineux scintiller par la fente de ces volets. La chambre était donc habitée? Le jeune homme essaya de distinguer si l'habitant était Jaspin ; mais quand il voulut saisir avec sa main la large pierre qui servait de balcon à cette fenêtre, elle vacilla tellement, elle parut si chancelante à Belair qu'il trembla de faire choir sur lui ce poids colossal, et de se tuer en épouvantant toute la maison.

—Quel dommage que j'ignore si c'est l'abbé qu'on a logé là, se dit Belair ; j'aurais frappé doucement au volet, l'abbé m'aurait ouvert, j'aurais grimpé sur le rebord vacillant que l'abbé aurait maintenu en équilibre ; du rebord, je fusse monté sur les saillies intérieures du volet ; de ce volet au balcon de Violette, il y a la longueur de mon bras, et là !... j'eusse vu l'indigne, j'eusse fait irruption l'épée à la main, chez ce maltotier, chez ce croquant, chez ce voleur breveté du roi qui m'a volé ma femme ! Mais si je frappe au volet, et que ce ne soit pas Jaspin qui me réponde, quel contre-temps et que dire !

On le voit, Belair calculait ; il pensait à l'équilibre d'une pierre de taille, aux convenances ; il voulait ménager le bruit et ménager sa peau. Quelle distance un pareil calcul ne jette-t-il pas entre la pointe d'une épée et la poitrine d'un honnête homme !

Il est d'ailleurs avéré que la colère diminue en changeant d'objet, et nous voyons que celle du jeune homme venait de ricocher sur Desbuttes après avoir fermenté pour un suicide. Désormais, plus de craintes : Belair ne s'est pas tué, il ne se tuera plus; d'ailleurs, il est trop curieux pour mourir avant de savoir tout ce qui lui reste

à apprendre touchant l'infidélité de sa maîtresse.

Suivez la décroissance de ce mal : un désespoir morne et muet, le plus terrible de tous : puis la prostration ; on s'en relève quelquefois pour commettre un excès — la prostration est dangereuse ; — ensuite les larmes : des larmes amollissent bien la rage!

Après l'explosion des larmes, un dépit qui conseille la mort, c'est vrai, mais uniquement pour causer quelque désagrément à l'infidèle. Enfin, cette idée de vexer Violette et Desbuttes poussée à l'extrême, et aboutissant à une impossibilité est la limite qui satisfait toujours un amoureux ou un fou.

Belair n'usera plus, à compter de ce moment, que des moyens raisonnables ; le désespoir une fois redevenu mélancolie, ce malheureux souffrira, mais n'aura plus la force de faire souffrir personne.

Pour s'asseoir au-dessous de la fenêtre de Violette, sur son banc, la tête inclinée, il range d'une main son épée qui le gêne; son autre main rencontre le manche de sa guitare, douce compagne, résignée, fidèle, quoiqu'elle ait aussi ses caprices dans les jours humides.

Au contact de l'instrument qui tant de fois l'avait consolé des amours, et tant de fois avait ramené les amours à lui, Belair sentit bien qu'il avait trouvé son arme véritable, celle qui, dans ses mains, touchait droit au cœur des plus amoureuses comme des plus cruelles.

Il jeta tout à fait l'épée qui l'empêchait de se placer à l'aise et d'appliquer ses doigts fins sur les cordes.

Ce que Belair ne pouvait voir, ce qu'il croyait deviner, — comme si, même en face d'elles, même sous leur regard, les hommes devinaient jamais le cœur des femmes, — ce qui se passait dans cette chambre à images choisie par le mythologique Desbuttes pour le temple du Dieu de l'hyménée, nous sommes bien forcés, nous qui savons tout, de le dire au lecteur.

La porte s'était refermée. Desbuttes avait congédié laquais et soubrette par l'escalier dérobé. Il lorgnait d'un œil fripon une magnifique robe de chambre en satin brodé d'argent, jetée toute bouffante sur un fauteuil et que devait accompagner un superbe bonnet de nuit d'une hauteur majestueuse, chamarré de rubans et de dessins parfaitement accommodés aux feuillages de la robe de chambre.

Mais Desbuttes, en gagnant des millions, et en s'avançant dans le monde, tenait à être un homme à belles manières. Il demanda gracieusement à Violette la permission d'endosser sa robe de chambre ; on lui avait dit sans doute, que les choses se passaient ainsi entre ducs et comtesses, entre fleurs des pois.

Violette rêveuse, était restée debout, sans proférer une parole, un coude sur la cheminée, les mains inertes, l'œil perdu dans je ne sais quelle vague contemplation. L'on eût dit qu'elle écoutait, qu'elle voyait tout autre chose que Desbuttes, son riche bonnet de nuit, et sa splendide robe à ramages d'argent, et cependant, c'était de ce côté qu'elle regardait.

Desbuttes ayant fait sa question, à laquelle il ne fut rien répondu, il suivit de l'œil la direction des cils soyeux de sa femme, et souriant câlinement :

— Je vous demandais, réitéra-t-il, si vous ne voulez point me voir endosser ma belle robe de chambre ? Vous l'admirez, n'est-ce pas ? Vous plaît-elle ? Je vous la donnerai volontiers.

Violette releva la tête, regarda Desbuttes avec l'indéfinissable surprise d'une dormeuse qu'on fût venu réveiller au milieu d'un songe féerique.

— Plaît-il ? demanda-t-elle assez incivilement.

Le financier répéta pour la troisième fois son aimable proposition, enrichie cette fois d'un baiser sur le plus charmant poignet du monde.

Violette tressaillit, se redressa, et, d'un ton qui n'était plus seulement incivil, mais brutal :

— Vous ne voyez donc pas, Monsieur, dit-elle, de quelle couleur je m'habille maintenant ?

Desbuttes recula : Violette était vêtue de noir.

— On dirait du deuil, s'écria-t-il.

— Voilà seulement que vous vous en apercevez, continua la jeune femme, depuis tantôt cinq heures que je suis ici.

— J'ai vu, balbutia Desbuttes, tant d'habits rouges dans cette journée, les gendarmes, les chevau-légers, que cela m'a brouillé les yeux ; le rouge éblouit : c'est comme si l'on avait regardé en face le soleil. Quoi! ma femme, vous êtes en deuil! Votre père est donc mort, le cher homme?

A ces mots, prononcés avec tant de délicatesse et de sensibilité, la jeune femme sentit des larmes monter à ses paupières. Plus de père, et un mari pareil !

— Ne pleurez pas, mignonne, continua Desbuttes ; le pauvre papa Gilbert est bien heureux à présent. Aveugle, infirme, inutile,

il souffrait trop... Dieu a bien fait de le retirer à lui.

Violette cacha son visage dans ses mains. Elle pleurait tout à fait.

— Par grâce, Violette, dit le financier, remettez-vous: n'attristez pas cette soirée; moi qui ai tant compté sur vous pour m'égayer.

Et il ajouta cent stupides consolations sur la nécessité de la mort, sur le repos de l'autre vie comparée à une vie de privations. Il conclut par ces belles paroles :

— D'ailleurs, le père Gilbert n'était pas né pour être heureux.

— Qu'en savez-vous? lui demanda Violette en redressant la tête.

— Mais, bégaya Desbuttes, il n'était guère riche.

— Il l'était, puisque vous l'êtes.

Desbuttes ricanant :

— Oh! dit-il... pauvre cher homme... je crois bien qu'il n'aurait pas eu besoin d'une bourse aussi grande que la nôtre; ces vieux soldats vivent de peu, et quand on est aveugle, on ne distingue plus l'or du cuivre!

Violette regarda son mari avec une froide cruauté. Desbuttes craignit de l'avoir irritée.

— Mignonne, dit-il, vous ne croyez pas que j'eusse rien refusé au cher homme, s'il avait vécu.

— Je l'espère bien, repartit Violette.

— Mais enfin, puisque nous l'avons perdu, il faut nous consoler: je vous saurai distraire par mille attentions adroites; je donnerai des fêtes comme celle d'aujourd'hui... assurément on pourrait dire qu'elle n'a guère réussi; mais il y avait obstacle, et une autre fois, en temps utile, je mettrai tous mes soins à vous plaire.

Violette regarda encore une fois ce pauvre homme, qui sortait tant de banalités de son coffre-fort.

— Déjà, poursuivit Desbuttes, nous avons été traversés dans notre bonheur; cette commission de M. de Louvois, qui m'a éloigné de vous à la minute, à la seconde après notre mariage; cette maladie de votre père, qui vous a empêchée si longtemps de me venir joindre en mes bureaux; mes absences d'ailleurs, et le mystère dont monseigneur m'ordonnait d'envelopper toutes mes opérations, mystère qu'il n'eût pas été possible de garder avec une beauté brillante comme la vôtre... que de souffrances pour moi, pour l'époux le plus passionné... pour celui à qui si longtemps vous avez été cruelle!...

Il s'approcha souriant. Violette, comme par distraction, roula un fauteuil entre eux deux :

— Mais enfin, dit le financier, nous voilà réunis; tout nous a réussi depuis notre mariage; tout.

— La mort de mon père, n'est-ce pas? Vous nommez cela une réussite! s'écria Violette avec une impatience trop longtemps contenue pour que l'explosion n'en fût pas bruyante.

Desbuttes se récria.

— Je ne parlais que de mes spéculations, dit-il; je ne pense qu'à cela, mignonne.

— C'est cela seulement que j'oublie, répliqua Violette, à qui revenait avec toute l'amertume d'une souffrance inutile le sacrifice qu'elle avait fait d'un tendre amour pour un rigoureux devoir.

Combien les femmes les plus généreuses ne se font-elles point payer de pareils sacrifices! Jamais un mari, fût-il plus millionnaire que Desbuttes, n'est assez riche pour acquitter ces dettes-là!

— Enfin, reprit mielleusement le maltôtier, ce n'est point un mal que la fortune!

— Mieux vaut l'amour, lança Violette avec un geste saccadé.

— Plaît-il?... dit Desbuttes inquiet.

— L'amour filial.

— Sans doute... mais quand on n'a plus à aimer que son mari, mignonne, c'est encore du bonheur: voilà notre bonheur à nous, prenons-le, pendant que nous sommes jeunes.

Le financier rangea le fauteuil, se mit à genoux devant sa femme, et, donnant à son regard tout ce qu'il put trouver de provocations assassines :

— Mignonne, dit-il, oublions le mal et ne songeons qu'au présent. Les chagrins passeront : amassons des pistoles et de l'amour.

Il chercha des lèvres un pied alarmé qui se reculait devant lui; faute de ce gracieux point d'appui, Desbuttes perdit l'équilibre et caressa le parquet de sa bouche, dans la grotesque attitude des seigneurs que Gulliver a vus lécher la poussière devant le trône de leur monarque.

Malheureusement Violette n'était pas en train de rire, sans quoi elle y eût trouvé une ample matière, car le financier s'exécutait de bon cœur; décidé à ne se fâcher de rien, il provoquait lui-même l'hilarité de sa compagne. Cette situation en se prolongeant eût amené la familiarité ou une querelle décisive. La familiarité ne paraissait pas devoir plaire à Violette, dont les lèvres pincées ne s'étaient pas encore détendues pour un sourire. La querelle eût été plus de son goût; mais comment se quereller avec Desbuttes, avec un homme prosterné, qui ne demande qu'à s'humilier plus bas encore

Ce qui se passait dans l'âme de la jeune femme, essaierons-nous de le décrire? Dirons-nous ce vague malaise, cette incertitude douloureuse, toute prête à se changer en un dégoût qui lutte, toute prête à finir par la capitulation de la lassitude ? En face de son mari, seule, aux prises avec ce nouveau devoir plus terrible que jamais parce qu'il n'était plus seulement une idée, Violette ne trouvait rien à répondre à Desbuttes. Elle eût voulu l'accabler de reproches', qu'avait-il fait? Elle eût voulu lui rendre son sourire, il lui répugnait. Pareille à ces gens qui ont joué sur parole une somme considérable, et n'ont pas assez réfléchi, parce qu'ils espéraient trop gagner, la jeune femme qui avait perdu cette rude partie du mariage, s'épouvantait au moment de monnoyer l'enjeu.

Les mauvais joueurs alors s'accrochent aux prétextes ; c'était peut-être un prétexte que Violette cherchait ainsi depuis un quart d'heure, afin de ne point payer.

Cependant Desbuttes qui avait gagné, lui, ne trouvait pas l'enjeu au-dessus de son mérite ou de son droit; il était sûr de son bien ; seulement, affriandé par la délicatesse de la proie, il faisait le gracieux pour l'obtenir. Une journée de combat décide souvent du sort d'un empire ; souvent le sort d'une femme se décide par une minute d'irrésolution.

Dans le silence de cette nuit, Violette croyait reconnaître le muet désistement de Belair; elle l'accusait de l'abandonner. Que faisait-il? Etait-il parti? Dormait-il dans sa chambre? Ce n'était plus lui qu'elle plaignait, puisqu'il était encore libre et qu'elle allait cesser de l'être.

Desbuttes redoubla de gentillesses et de génuflexions; le dieu du mariage lui soufflait toutes ses audaces. Violette poussa un soupir de désespoir.

Soudain, sous la fenêtre, une guitare préluda par quelques mesures énergiques, et emplit l'air d'une harmonie vibrante. Puis une voix mélodieuse chanta, du ton véhément de l'indignation, cette chanson du temps :

Ah! c'est verser trop d'inutiles larmes;
Perfide, enfin, je trouve ailleurs des charmes.
Un cœur fidèle
Languit pour mes yeux;
Mais, ô dieux!
Ingrate perdons-en tous deux
La mémoire cruelle;
Penser à ton amour, jamais! Mourir vaut mieux!

Nous ne prétendrons pas que la chanson fût bonne, mais telle qu'elle était, et soutenue par la musique de Belair, interprétée avec ce talent entraînant, elle produisit deux effets immenses.

D'abord Violette sortit de son rêve et ne se trouva plus abandonnée. Desbuttes ne se sentit plus assez seul avec sa femme. Réveillé aussi, il se vit à plat ventre, dans une situation ridicule, et se releva en disant :

— Voilà un monsieur qui joue très bien de la guitare.

—Vous trouvez ? murmura Violette ravie, et qui sentait l'existence circuler de nouveau en tout son être.

— Et je trouve aussi, continua Desbuttes, que c'est bien aimable à lui de nous donner une sérénade sous notre balcon pour célébrer mes noces.

Violette frissonna.

— L'attention est délicate; je lui en ferai, nous lui en ferons nos remercîmens demain, n'est-ce pas? Mais il se fait tard, ma Violette.

— Pardon, dit brusquement la jeune femme; ne m'appelez point Violette, je vous prie.

— Pourquoi? c'est votre nom.

— C'est le nom que me donnait mon père ; je ne veux point qu'il me soit adressé désormais ; cela me rappellerait une douleur.

— Encore le père, pensa Desbuttes ; mon Dieu, que voilà donc un père maladroit, d'être mort en ce moment.

Il sera fait selon vos désirs, dit-il tout haut. Je ne vous appellerai pas Violette ; j'ai un nom tout fait pour vous ; vous serez mignonne, ou ma biche à votre choix.

— Fi! fi! s'écria Violette; le premier est stupide, le second est ignoble!

— Nous en trouverons d'autres, nous trouverons des noms de fée, des noms d'ange. Il faut qu'en nous voyant côte à côte dans notre carrosse que j'ai commandé tout doré, le public se dise: les amours sont peints, il est vrai, sur les panneaux, mais ils habitent aussi quelquefois dans le carrosse.

Et Desbuttes en revint à ses agaceries.

La guitare sonna mélancoliquement: la voix pleine de douleur chanta cette autre chanson :

Qui n'a qu'une flamme commune
L'éteint bientôt pour suivre la fortune;
L'Amour est exilé, s'il n'a son carquois d'or;
S'il eût été Plutus, on l'aimerait encor.

Violette se leva précipitamment, les yeux attendris.

Desbuttes étendit ses bras pour la saisir

au passage, car il la trouvait ce qu'elle était en ce moment, radieusement belle.

Mais Violette, avec un geste de reine, lui montra un fauteuil, s'assit elle même et lui dit :

— Monsieur, causons, je vous prie; il en est temps enfin !

XXIII.

La nuit des noces de Desbuttes.

Desbuttes surpris se hâta cependant d'obéir ; l'air étrange de sa femme glaçait en lui toute mythologie.

— Causer, dit-il timidement, est-ce bien l'heure ?

Son sourire devint si forcé que Violette le prit pour une grimace.

— Monsieur, il est l'heure de reposer, répondit-elle en lui empruntant l'exorde dont elle avait besoin. La journée d'aujourd'hui a dû vous causer de grandes fatigues ; l'émotion épuise, je le sais moi, qui depuis deux mois n'ai vécu que d'émotions; et depuis deux jours ! depuis l'affreux malheur qui m'a frappée...

— Père importun !... se dit Desbuttes.

— J'ai donc besoin de repos, continua Violette; vous aussi.

—Mais... répliqua le mari avec un regard significatif adressé au trône conjugal, il me semble que cette chambre...

— C'est ma chambre, dit Violette avec fermeté.

— C'est un peu la mienne, répondit Desbuttes aigre-doux.

— Ce sera tout à fait la vôtre si vous voulez, ajouta la jeune femme, sans manifester la moindre colère. Vous plaît-elle mieux ? restez-y ; ne vous gênez pas, je prendrai la première venue parmi les trente qui vous restent.

— Oh !... s'écria Desbuttes bouleversé.

— Faites votre choix.

— En vérité, voilà une tyrannie ! dit l'époux se dépouillant insensiblement du manteau de la courtoisie ; ce n'est point ma faute si vous avez perdu votre père , ne m'en punissez pas.

— Il me semble que je suis la plus punie, riposta Violette.

— Enfin, voilà trois mois que vous m'avez épousé, dit Desbuttes.

— C'est vrai, soupira Violette.

— Vous saviez ce que vous faisiez.

— Je savais que je sauvais mon père.

— Ainsi, vous me dites en face que vous ne m'avez épousé que pour sauver votre père? voilà qui est gracieux.

— Je ne vous l'eusse pas dit ; pourquoi m'y avez-vous forcée ?

— Vous m'avez épousé pour mon bien.

— Uniquement.

— Ah ! çà, mais c'est outrageant !

— Ce n'est que vrai.

— Vous devriez rougir de ce que vous dites.

— Je m'en honore : c'est une belle action que j'ai faite.

— Vous fussiez restée fille, si votre père n'eût pas vécu !

— Restée libre ; oh ! oui.

— Intéressée... à ce point, une si jolie femme !

— Je suis si peu intéressée que je vais vous faire une proposition.

—Voyons, quelque chose de monstrueux, je parie.

— Quelque chose de simple ; nous sommes très peu mariés, n'est-ce pas ?

— Trop peu !

— Eh ! bien, démarions-nous tout à fait. Vous y perdrez une femme maussade, intéressée, vous y gagnerez trente mille livres que je vous coûterai par an.

Desbuttes ouvrit des yeux effarés, et se leva :

— Vous me coûterez trente mille livres !.. vous ! qui n'en dépensiez pas douze cents.

— Je dis trente mille parce que vous commencez votre fortune ; ce serait cent mille dans six mois ! Je ne me farde point, vous le voyez !

— Trente mille, soit; cent mille, s'il le faut, dit Desbuttes piqué, un million si vous le voulez ; mais aimez-moi.

—Cela ne dépend pas de nous ; avec vos millions, vous n'achèterez jamais pareille marchandise, et je ne puis vendre ce que je n'ai pas.

— Oh ! mais vous passez les bornes, s'écria Desbuttes en s'asseyant sur son magnifique bonnet qu'il écrasa ; je suis votre mari ; vous êtes à moi.

— D'accord, répondit Violette ; eh bien, si je suis à vous, que me demandez-vous encore ?

Desbuttes exaspéré :

— J'ai le droit d'être aimé, dit-il.

— Prenez garde de vous faire exécrer.

— Qu'est-ce que je risque ?

Violette regarda l'imprudent avec un sourire qui fit frissonner ; mais il était colère, hargneux, quand son amour-propre ou sa fantaisie était en jeu.

— Vous me tourmenterez, dit-il, moi, je vous martyriserai.

— Bon !... j'accepte, répliqua Violette.

— Je vous enfermerai.

— Bah ! et les fenêtres !

— J'appellerai les juges...

— Regardez donc mes yeux...

— Nous aurons une guerre à mort.

— Vous négligerez vos affaires, vous vous ruinerez, et moi, qui n'aurai que la guerre à penser; je vous battrai.

Desbuttes frappant du pied :

— Tope ! dit-il ; nous verrons ; et pour commencer, je m'installe ici.

— Pourquoi faire ?

— Pour vous contrarier d'abord.

— Voilà un beau rôle que vous vous apprêtez !... Savoir que vous contrariez une femme par votre présence, et accepter ce personnage !... c'est humiliant.

— Il serait bien plus humiliant, dit l'imbécile, que tous mes gens vous vissent dans une chambre et moi dans l'autre, un jour comme celui-ci !...

— N'est-ce que cela, s'écria Violette, toute fière d'avoir fait capituler l'amour à ce point qu'il se réduisait à l'amour-propre; vous n'y gagnerez rien ; demain, je conterai à tout le monde vos façons et ma défense ; il y a ici votre parrain, un respectable ecclésiastique; il y a ici des gentilshommes bien élevés, délicats, des gens qui vous ont sauvé de la corde ; ils jugeront.

Desbuttes effrayé :

— Enfin, dit-il, que voulez-vous?

— Rien, rien, demeurez.

— Mais encore ?

— Brisons, vous dis-je.

— Voyons, exposez-moi ce que vous désirez ; tâchez de me donner des raisons valables ; j'y réfléchirai en temps utile ; j'apprécierai.

Violette haussa les épaules et ferma les yeux comme si elle tombait de sommeil.

Desbuttes impatient, et résolu à capituler pour peu qu'on lui en donnât le prétexte :

— Parlez, au nom du ciel, madame, s'écria-t-il, que voulez-vous ?

— Dormir.

— A la bonne heure ! voilà parler, dit le petit homme en mordant ses lèvres ; expliquez-vous donc ; je ne suis pas un tyran, que diable ! Vous voulez dormir; quoi de plus naturel ! dormez... la nuit, dit-on, porte conseil ; demain, j'en suis sûr, votre caprice aura passé ; promettez-moi cela, du moins.

— Monsieur, pas de conditions.

— Non, Violette, non.

— Pas de Violette.

— Soit, mignonne.

— Supprimez mignonne !

— Ah ! s'écria Desbuttes, exaspéré d'avoir été si doux : et, avouons-le, il n'avait peut-être pas tout à fait tort.

Mais il eut tort en ceci : qu'il lâcha les rênes à sa colère, ce que Violette attendait pour justifier la sienne ; il eut tort en ceci : qu'il donna raison à sa femme.

Bouillant de sa grosse tête plate jusqu'à ses épaules torses, il saisit un des flambeaux de la cheminée, campa fièrement sur son bras gauche sa robe de chambre qui balayait le parquet, enfonça le beau bonnet sur son front, et dessina une de ces sorties à queue comme M. Baron les faisait si bien.

— Un homme n'est pas un chien ! bégaya-t-il en ouvrant d'un coup de pied la porte, un homme est un homme ! souvenez-vous-en, Madame.

— Un brutal n'est pas nn homme, repartit Violette, heureuse de le voir sous son vilain aspect, elle qui avait tant souffert de ses gentillesses.

— Vous serez aux regrets demain, continua Desbuttes, honteux de son emportement, et alors... nous verrons.

— Alors vous apprécierez ? lui dit sa femme avec un air goguenard.

— Je saurai la cause de votre singulière conduite, continua Desbuttes, et je prendrai mes mesures.

— En temps utile, riposta Violette.

— Adieu donc, puisque vous cherchez à me pousser à bout ; je ne répondrais pas de moi, si je restais. Adieu, Madame ; nous entamons ensemble un compte qui se paiera plus tard.

— Vous me présenterez votre note, répondit l'implacable femme, dont le rire nerveux avait pris des accens presque effrayans.

Desbuttes s'aperçut, malgré sa rage, qu'il lui serait prudent de battre en retraite. Les yeux de sa femme s'allumaient ; une sorte de fièvre faisait trembler ses membres; chaque minute de présence ajoutait une année de haine à ce fameux compte dont il avait eu l'imprudence de la menacer.

Mais il ne voulut point partir sans avoir envoyé sa bordée de désespoir à l'ennemi. Il vida la lie du fond de son cœur. Après les injures, il insulta.

— Si jamais, dit-il, vous me dépensez trente mille livres par an, il faudra que vous m'ayez demandé trente mille fois pardon. Une fille sans dot n'a pas le droit d'être insolente. Je vous prendrai par famine : ma mie ; on meurt de faim dans votre famille !

— Cela m'obligera, monsieur, dit Vio-

lette. En me voyant mourir de faim chez vous, les gens n'auront plus l'idée de me pendre à vos côtés, comme ils le voulaient faire ce soir, sous prétexte que je vous aide à voler le pain blanc du roi.

Cette riposte éteignit les feux du traitant; madame Desbuttes venait de toucher les œuvres vives. Son époux avarié, désemparé, gagna la porte et disparut, moins irrité contre elle qu'épouvanté de ces dangereuses paroles que des oreilles mal intentionnées pouvaient avoir surprises.

On l'entendit fermer le double tour de la porte, courir dans le couloir, avec le gloussement particulier aux volatiles qui s'enfuient effarés et furieux.

Violette, restée maîtresse du champ de bataille, ferma bruyamment les verrous de son côté.

En ce moment, la guitare appropriait ses harmonies à tout ce bouleversement qui, d'en bas, se traduisait à Belair par un jeu animé de lumière et d'ombre. Elle joua ce morceau de Lulli:

Ombres qui naviguez vers la rive infernale,
Dites-moi vos ennuis!
Ou laissez-moi, sur la barque fatale,
Vous suivre dans l'horreur des éternelles nuits.

Ce morceau était pompeux, bruyant, infini comme les nuits dont il parle. Belair le joua vaillamment à grand orchestre; son confrère Amphion avait bâti des maisons en jouant de la lyre, il s'agissait de renverser au son de la guitare des murailles que Josué n'eût pas facilement jetées en bas avec ses trompettes.

Le virtuose racla d'une façon tellement frénétique qu'il renouvela le miracle de Josué.

Comme aujourd'hui les miracles trouvent bon nombre d'incrédules, on nous saura bon gré de donner quelques détails sur celui-là.

Sans doute le lecteur n'aura pas oublié cette apparition de La Goberge à la porte du salon dans lequel s'agitaient tant de passions diverses, lorsque Desbuttes avait présenté sa jeune femme à leurs sauveurs.

A l'aspect imprévu du musicien, le vindicatif La Goberge voyait se réaliser sans délai un rêve de vengeance tant de fois caressé depuis sa blessure; sa bonne fortune lui amenait donc un ennemi mortel à la recherche duquel il eût sans se plaindre couru d'un pôle à l'autre. Se venger sans courir! quelle chance!

Quelle chance surtout pour un misérable éclopé, pour un corps sans âme, pour un bras qui ne pouvait et ne voulait plus manier l'épée.

Car il faut bien le dire, ce maître d'armes expert en toutes finesses de lame, tremblait de ne plus savoir son métier, depuis que son écolier le plus ignare l'avait ainsi couché sur le terrain. La Goberge n'était brave naturellement qu'à coup sûr, et depuis que ses estocades lui avaient failli, ce spadassin frissonnait en regardant seulement la poignée de sa rapière.

Cependant, cette épée, c'était son gagne-pain. M. de Louvois n'avait acheté l'homme qu'à cause d'elle. La Goberge ne se faisait pas illusion sur ses talens diplomatiques. Il savait parfaitement qu'en lui faisant espionner le prince d'Orange, Guillaume, roi d'Angleterre, M. de Louvois comptait surtout l'employer à purger la Hollande et l'Angleterre de ces gazetiers réfugiés, de ces mécontens renégats qui déblatéraient ou imprimaient à Londres ou à Amsterdam tout ce qu'ils pensaient et ne pensaient pas de Michel Louvois et de Deodatus.

Or, La Goberge avait eu de beaux gages toujours dévorés, il est vrai, par les deux passions dominantes de ce bélître, la cuisine et le jeu. Mais ces gages n'allaient-ils pas être supprimés, depuis que le maître d'escrime s'était laissé désarmer, blesser par un enfant en présence de Louvois, avec l'épée de Louvois! Le ministre au cœur de bronze dans lequel se gravaient ineffaçablement les injures ou les torts, oublierait-il jamais que par la faute de La Goberge son secret le plus cher courait le monde, colporté de Belair à Lavernie; oublierait-il jamais l'enlèvement d'Antoinette; car La Goberge ignorait ce coup d'autorité, ce crime de Louvois, à l'aide duquel le ministre avait été reprendre Mlle de Savières dans le château de Lavernie.

C'était ce tort, irréparable sans doute, qu'il importait à La Goberge d'effacer. L'espion avait beau jeu; le spadassin tenait une revanche. Belair à dix pas de lui, sous le même toit; Belair sans défiance et sans défense, s'offrait en holocauste à la rancune du maître d'armes, aux intérêts blessés du ministre. C'était là qu'il fallait frapper. Mais les moyens!... Belair vigoureux, fringant, armé, soutenu par la présence de Lavernie, n'était pas une proie facile. La Goberge savait n'avoir pas été aperçu, mais combien durerait son incognito?

Desbuttes n'allait-il pas le trahir innocemment, lui qui ne savait rien; le sénéchal ne parlerait-il pas soit à Belair, soit à Gé-

rard, soit à Jaspin d'un blessé, d'un La Goberge, leur voisin, dont l'état exigeait des égards? Et à ce nom, que feraient Belair et Gérard ; ne viendraient-ils pas achever chez lui leur ennemi; ou, plus généreux, ne se contenteraient-ils pas de lui rire au nez et de le fuir, en lui arrachant tout espoir de vengeance.

Voilà les tristes pensées que ruminait le spadassin dans sa fameuse chambre d'honneur, où la terreur le tenait barricadé. Il avait fermé sa porte avec la barre de fer destinée à cet usage, s'étonnant de trouver tant de force dans un corps diaphane.

— Au cas, se disait-il, où Belair et Gérard viendraient frapper à ma porte, je m'enfuirais par la fenêtre, qui n'est pas fort élevée. Peut-être me briserais-je les os, dans lesquels la moëlle est tarie, mais enfin j'essaierais.

Que si la nuit se passait sans surprises, il attendrait le point du jour, irait arracher Desbuttes à ses félicités conjugales, lui révélerait l'amour de Belair pour Violette, l'ardeur avec laquelle, six mois avant, le musicien étudiait la tierce et la quarte pour anéantir son rival. Desbuttes épouvanté de réchauffer en sa maison ce serpent séducteur ne manquerait pas de remercier La Goberge, de cacher sa présence à Houdarde et de s'associer à lui pour combattre l'ennemi commun ; le combat d'un traitant et d'un bandit contre le virtuose se réduirait à quelque bon coup d'escopette tiré par mégarde en un bois, à la chasse ; la Goberge et Desbuttes dormiraient désormais tranquilles, et M. de Lavernie n'aurait rien à dire, en admettant même que l'escopette n'eût pas contenu deux balles, ce qui eût réuni dans le tombeau Oreste et Pylade, et fait un sensible plaisir à M. de Louvois.

Ce bon La Goberge ne manquait pas, dans les occasions, d'une certaine imagination. Tout cela sentait bien un peu le cauchemar, mais enfin il ne faut pas trop exiger d'un homme à jeun depuis si longtemps.

Malheureusement pour ce plan, Belair vint jouer de la guitare sous la fenêtre même par laquelle comptait s'enfuir La Goberge, en cas d'attaque par la porte.

Il serait difficile de décrire la stupeur qui s'empara du maître d'armes, lorsqu'il entendit, à cinq pieds de lui, sous sa fenêtre, le prélude et les roulades de son ennemi.

Le premier sentiment fut une terreur profonde. Ce scélérat, suivant les circonstances, était jaguar ou lièvre. Au lieu de réfléchir que Belair, amoureux de Violette, venait exhaler sous le balcon de l'infidèle les soupirs d'un douloureux martyre, La Goberge se figura que les deux amis l'avaient découvert, que l'un s'était placé à la porte, l'autre sous la fenêtre, et que les chants de Belair n'étaient qu'une explosion de joie féroce, comme en ont les cannibales lorsqu'ils tiennent au poteau l'ennemi réservé à leur souper.

Mais La Goberge réfléchit bientôt qu'il n'avait pas encore entendu revenir M. de Lavernie. La terreur en s'effaçant dissipa les brouillards de son cerveau, il se souvint. Belair redevint pour lui l'amoureux au désespoir ; et La Goberge, au bruit des pas de Desbuttes qui retentissaient sur sa tête, acheva de comprendre la situation.

Dès-lors ses idées prirent un autre cours. Il n'avait plus d'inquiétude pour lui-même. C'était le moment de penser à la vengeance. Ne vaut-il pas mieux tenir que courir ?

— Certes, se dit La Goberge, c'est un heureux moyen que ce coup d'escopette égaré à la chasse. Mais l'arme à feu manque souvent son but ; l'arme blanche, jamais. Belair est là, sous ma fenêtre; il fait beaucoup de bruit avec sa maudite guitare ; il n'entendra pas que j'ouvre mon volet, je prendrai à deux mains l'épée de M. de Louvois, je l'enfoncerai comme un pieu perpendiculairement dans le crâne de ce rossignol, et tout sera dit. Les chants auront cessé.

Enchanté de ce plan sublime, La Goberge se hâta d'en assurer l'exécution. La joie d'une prochaine revanche lui rendait son agilité. D'ailleurs, il n'avait qu'une ou deux minutes de forces à dépenser : après avoir tué Belair, il aurait le temps de se reposer.

Le voilà donc qui aiguise sa pointe, et qui, pendant un *fortissimo* du musicien, tire les verrous de son volet et l'entr'ouvre.

Belair était assis sur le banc, tête nue. L'épée ayant trois pieds, les bras de La Goberge en ayant deux : c'était plus qu'il n'en fallait pour que la pointe entrât de six bons pouces : six pouces de lame dans le crâne d'un homme sont sa raison suffisante, dirait Pangloss.

Mais au moment où La Goberge, enivré de joie, se penchait pour bien assurer son coup en prenant ses mesures, il sentit trembler sous lui la pierre énorme qui formait l'appui de la fenêtre. Cette pierre, descellée par le temps et les secousses, manquait d'équilibre; elle penchait vers l'extérieur à la moindre impulsion.

Impossible, avec ce vacillement, de frapper en toute certitude, impossible même de se pencher au dehors sans risquer d'aller

tomber soi-même sur la tête de Belair, ce qui l'eût tué peut-être, mais en tuant La Goberge : sacrifice inutile qu'à tout prix il fallait éviter.

Le maître d'armes s'arrêta consterné. Comment suspendre exactement et faire d'aplomb choir cette épée sur ce Damoclès ; retrouverait-on à Houdarde la qualité des crins de cheval de Syracuse ? Evidemment non. Cette belle idée avorterait donc au moment même de l'exécution, et pourquoi? Parce qu'une pierre était descellée. Oh ! fureur ; ce crâne s'offrait si complaisamment au coup ! Belair sur son banc dodelinait la tête d'une façon si provoquante.

— Maudite pierre d'appui ! ce serait à te précipiter sur ce misérable musicien.

— Eh !... se dit La Goberge avec un ricanement sourd, pourquoi non? parce qu'un corps est obtus au lieu d'être aigu, parce qu'il écrase au lieu de perforer, faut-il le négliger comme moyen homicide? — Il pèse, dira-t-on, quinze cents livres au lieu d'en peser une et demie : c'est une difficulté pour un convalescent ; mais nous trouvons encore un expédient dans Syracuse et dans l'antiquité. Laissons Denis le tyran et employons Archimède. Le levier ! le levier soulèverait un monde dans la main d'un enfant.

La Goberge saisit avec triomphe la barre de fer qui lui avait servi à barricader la porte.

— Trois pesées sous cette pierre, dit-il, elle glisse, elle tombe, elle aplatit — Heureux Belair, il ne souffrira pas ! lui qui m'a tant fait souffrir !

Pour faciliter son œuvre infernale, La Goberge acheva d'ouvrir le volet, introduisit la barre sous la pierre, et pesa.

C'était à la fin de la discussion de Violette et de Desbuttes. Le financier avait fait retraite, la jeune femme fermait ses verrous, Belair raclait, assis sur le banc de pierre, et, plus désolé que jamais, le formidable accompagnement de la cantate de Lulli. Il y avait pour La Goberge cette crainte qu'une parcelle de plâtre, détachée du mur en avant-coureur, ne tombât sur la tête du musicien et ne lui annonçât le bloc. Aussi fallait-il voir avec quelle prudence l'Archimède assassin soulevait l'énorme masse et la conduisait hors de ses points d'appui.

Les forces de La Goberge étaient revenues, il ne s'appliquait qu'à modérer leur puissance. La pierre, en effet, glissa, perdit l'équilibre et tomba.

Plus de chanson et plus de musique.

On entendit craquer et gémir une guitare brisée, un cri d'homme se mêla au grondement de la masse qui heurtait le banc de pierre. La Goberge, aveuglé par un nuage de poussière, recula, ses rares cheveux hérissés d'horreur.

Le vertige de l'épouvante saisit ce misérable; il eut peur du cadavre qu'on retrouverait, de Gérard qui vengerait Belair; il eut peur de tout. Son cœur claquait dans sa poitrine vide, il ouvrit sa porte, courut, haletant, hagard, les mains étendues; trouva un cheval sous un appentis, l'enfourcha d'un bond, lui qui une heure avant ne pouvait traîner ses jambes, et se cramponnant aux crins de l'animal, l'étouffant de ses talons, ivre du vent qui sifflait à ses oreilles, il s'élança hors du château.

Il avait bien tort. Belair avait été averti par une pluie de grès broyé ; il s'était levé, avait posé sa guitare sur le banc et regardé en l'air. D'un seul coup d'œil il avait vu s'éclairer deux fenêtres à gauche de l'appartement de Violette, il avait reconnu l'ombre de Desbuttes qui s'enfermait seul dans un logis séparé ; sa femme l'avait donc congédié !

Ce fut alors que la pierre tomba. Elle broya la pauvre guitare. Au bruit de cette chute, Violette ouvrit sa fenêtre, qu'elle eût peut-être ouverte sans cela. Belair poussa un cri en la voyant, et sans songer au danger qu'il venait de courir, à l'aspect de cette brèche inespérée, de ce volet dressé comme une échelle, ne voyant plus qu'un escalier praticable, là, où dix minutes avant un chat n'eût su poser sa griffe, le jeune homme, au milieu du tourbillon de poussière, sauta sur la fenêtre démolie, se servit des ferrures du volet comme d'échelons, s'accrocha aux barreaux du balcon de Violette, et vint tomber aux pieds de la jeune femme éperdue, qui ne savait point encore quel Dieu sortait ainsi pour elle de ce nuage.

XXIV.

Heur et malheur.

Quand Gérard et M. de Rubantel se trouvèrent seuls dans la campagne, au milieu de la nuit, Gérard se retournant pour regarder encore les fenêtres éclairées du petit château, poussa un soupir que le général interpréta encore dans le sens de ses gaillardises.

— Voilà, dit-il, mon Lavernie qui pense

à sa fiancée et qui soupire de n'être pas M. Desbuttes, de n'habiter point ce château avec Mlle Antoinette de Savières.

— Hélas! non, mon général, répondit Gérard, je sais trop bien que la pauvre jeune fille est à jamais perdue pour moi, qu'elle a passé dans ma vie comme une ombre d'amour, que Dieu courroucé contre moi m'a montré le bonheur, et me l'a repris comme il prend tout aux hommes, lorsque la prospérité les aveugle et les endort. Non, je ne pensais pas à Mlle de Savières en ce moment; d'ailleurs, ce n'est plus par des soupirs que se trahirait ma pensée. Au fond de mon cœur est une plaie brûlante, incurable, dont la morsure ne cesse pas. Je m'y suis accoutumé; je souffre sans crier.

— Ce soupir, alors, d'où vient-il?

— Vous n'avez donc pas compris, mon général, ce que vous avez vu chez Desbuttes?

— Ma foi, j'ai cru comprendre. C'est un coquin de traitant qui a épousé une jolie fille, et qui en ce moment dort sa nuit de noces.

— C'est une malheureuse femme qui par amour filial, ayant épousé ce coquin qu'elle n'aime pas, se retrouve en présence d'un charmant garçon qu'elle aimait, et comprend qu'elle va le tuer de douleur.

— Belair! pauvre garçon! En effet, je me souviens: toutes ces grimaces, tous ces yeux languissans, toutes ces syncopes...

— Mon général, l'amour donne de grands chagrins aux âmes de vingt ans.

— Nous avons eu vingt ans, répliqua Rubantel; — oui — voilà une triste chose... Bah! ils se consoleront!

— Quand je pense que ce sont encore des victimes de ce Louvois! s'écria Gérard.

— En vérité!

— Sans doute. Violette a été bien élevée par une dame charitable qui, en mourant, l'a laissée dans le besoin. Il eût mieux valu qu'elle fût une ouvrière. Le père de Violette était un soldat aveugle et estropié. Il avait droit aux Invalides. Louvois, on ne sait par quelle mystérieuse haine, l'en a exclu avec acharnement. A peine Violette gagnait-elle assez pour s'entretenir elle-même; une honnête fille n'a pas de ressources à Paris. Eh bien! le pauvre vieux Gilbert fût mort de faim sans le dévouement de sa fille, dont ce Desbuttes était devenu amoureux; dévouement inutile, hélas! le pauvre Gilbert est mort il y a huit jours.

— Enfin, dit Rubantel, la petite femme n'est pas sans reproche en cette affaire: est-ce que Belair ne gagne pas cent louis par an avec sa guitare? est-ce qu'avec cent louis on ne saurait nourrir une femme et un aveugle; voire le petit enfant qui arrive forcément en pareil cas au bout de la première année?... que ne prenait-elle Belair? Elle est ambitieuse, allez, et elle a préféré le traitant pour son château et son carrosse.

— Non, mon général, non; si elle a choisi le traitant, c'est encore la faute de Louvois.

— Encore?

— Louvois voulait faire de Belair un de ses espions; Belair a refusé; le ministre a voulu embastiller Belair, celui-ci s'est enfui. Violette s'est trouvée séparée brusquement du pauvre garçon. Pas de nouvelles; Louvois interceptait les lettres. Elle a cru son amant infidèle, elle a vu son père menacé par la faim. Desbuttes pressait, elle a pris Desbuttes. Trois mois plus tard elle eût été libre par la mort de son père, elle retrouvait Belair envoyé en France par M. de Catinat, elle l'épousait...

— Voilà votre roman, jeune homme, s'écria le général; moi, j'en construis un autre: Violette ne retrouvait pas Belair, car Belair se cache. M. de Louvois mettait la main sur Belair et la comédie finissait. Au lieu de cela, voilà le musicien dans le château; Desbuttes ne sait pas à quel rival il prête ses oreilles; la guitare fait la conquête du mari et la femme console le malheureux amant. Applaudissez-vous donc de tout ce qui nous arrive, et ne soupirez plus.

— Même pour ce qui me regarde, général? dit Gérard avec un triste sourire; car il pensait au fond que M. de Rubantel voyait assez clair dans l'avenir de Belair.

— Même pour ce qui vous regarde, Lavernie. Il me semble que rien n'est plus simple. Voici en face de nous Valenciennes. Dès que je serai en vue des postes, retournez près de vos amis; et ne ménagez pas les chapons et le vin du traitant. Dites au petit abbé de se modérer, de n'avoir pas peur, et d'attendre. A Valenciennes, je reçois mes ordres; j'apprends ma destination, et sur-le-champ je vous écris de me venir rejoindre. Chez moi vous serez aussi bien caché que Belair l'était au quartier de Catinat. Une fois en sûreté, nous attendons le roi, et vous savez ce que je vous ai promis. Tenez, voyez comme il fait clair dans la ville: quittez-moi; on serait peut-être inquiet de vous à Houdarde; quittez-moi, vous dis-je, et faites-vous protéger par Belair auprès de M. Desbuttes.

Il faisait très clair en effet dans Valenciennes. On voyait de loin aller et venir

force flambeaux. Les portes étaient ouvertes et encombrées par des troupes désordonnées de gens de guerre, dont les piques et les mousquets reluisaient dans les flammes rougeâtres.

— Je me hâte, continua le général; on pourrait bien fermer la ville et me laisser dehors, tout Rubantel que je suis; adieu, cher Lavernie, au revoir.

Gérard lui faisait ses derniers adieux quand ils virent tous les soldats se remuer et bourdonner ainsi que des abeilles autour de la ruche. Une clameur assourdissante s'élevait du cœur de la ville, mêlée à des bruits de tambour, à des rappels de trompettes et au piétinement des chevaux.

— Décidément, c'est le jour des bagarres, s'écria Rubantel; est-ce qu'on s'égorge dans Valenciennes?

— Il y a quelque chose d'inquiétant, dit Gérard.

— Partez, mon ami; plus ce sera bruyant et inquiétant, plus vite vous devez retourner dans le calme et la solitude.

— Permettez, mon général, dit Gérard, que je questionne ce groupe de gens tranquilles, là, au bord de la contrescarpe.

— Ce sont des officiers, il me semble, dit Rubantel, on vous reconnaîtrait: partez!

— Pas avant de savoir ce qui se passe, mon général; je me sens dévoré par une curiosité qui ne m'est pas habituelle.

— Eh bien, je questionnerai, moi, vous écouterez, et vous tournerez bride après avoir entendu.

Gérard demeura en arrière; le général s'approcha d'un petit groupe de gentilshommes restés à l'écart, et causant entre eux.

— Messieurs, que fait-on dans Valenciennes? demanda-t-il.

— M. de Rubantel! mon général! s'écria une voix; c'est donc vous! Nous nous mourions d'inquiétude.

— Quoi, de la Fresnaye, vous êtes mon aide-de-camp, et vous ne me venez pas rejoindre, dit le général, en feignant d'être fâché. Je vous ai attendu toute cette soirée.

— Et moi, mon général, j'ai couru dix fois sur vos traces; mon cheval est fourbu; je le reposais à côté de ces messieurs pendant qu'on s'écharpe là-dedans.

— On s'écharpe? dans Valenciennes! qui donc, bon Dieu?

— Mon général, M. de Vendôme est arrivé ici un peu tard et n'a pas été content de son logement. M. de Boufflers y est arrivé aussi, et a trouvé tout ce qu'il pouvait désirer....

— Voyez-vous cela, dit Rubantel; pourquoi cette injustice?

— Mauvais arrangement, mon général, dit un des officiers.

— Faveur! dit un autre. M. de Boufflers conduit M. le duc du Maine.

— Et alors? demanda Rubantel.

— Alors, mon général, continua l'aide-de-camp, M. de Vendôme furieux a dit que puisqu'on ne le logeait pas il se logerait lui-même.

— J'aurais fait comme lui, grommela Rubantel; poursuivez, la Fresnaye.

— Il résulte de là, mon général, que les gendarmes ont avisé un très bel édifice dans une rue écartée, pleine de beaux arbres, et qu'ils ont voulu loger M. de Vendôme dans cet édifice.

— Je ne blâme point les gendarmes.

— Il y a un malheur, mon général, l'édifice est un couvent.

— Ah, diantre!

— D'Augustines.

— Peste!

— Et les gendarmes en ont enfoncé les portes.

— Aïe!

— Les Augustines ont beaucoup crié.

— Je le crois bien.

— Elles ont envoyé supplier M. de Vendôme.

— Qui s'est retiré?

— M. de Vendôme était déjà couché dans les appartemens qu'on destine aux reines, lorsqu'elles passent.

— Il s'est relevé?

— Non, mon général, il s'est retourné dans la ruelle, et a répondu... Ma foi, mon général, j'irais en prison, si je vous répétais ce qu'il a répondu.

— Tiens, tiens, tiens! et ensuite.

— Ensuite les Augustines se sont adressées à M. de Boufflers qui a prévenu M. le duc du Maine. Ces messieurs ont été ensemble rendre visite à M. de Vendôme, et l'on s'est chamaillé, mais rudement.

— Quel malheur, s'écria Rubantel, que je n'aie pas été là; je manque toujours les bonnes aubaines!

— Oh! ce n'est pas fini, mon général. Vous arrivez au bon moment: c'est si peu fini que cela commence.

—La Fresnaye, vous me comblez!...Quoi, ces trois grands princes, car si M. de Boufflers n'est point prince, il en a l'orgueil; ces trois grosses têtes, dis-je, continuent à s'entredévorer? Allons-y avant que tous les morceaux aient disparu.

— Mon général, un conseil d'ami, dit alors

l'un des officiers : imitez-moi, imitez M. de Joyeuse et M. de Villemur qui tiennent leurs troupes à l'écart et ne se mêlent pas de cette affaire. Laissez M. de Vendôme se rebiffer contre M. de Boufflers. Les gendarmes sont fort capables de se défendre. Demain on les ménagera, eux qui sont troupes d'élite. Nous autres on nous ferait payer les pots cassés.

— C'est judicieux, répliqua le général : mais où sont mes chevau-légers?

— Là, en bon ordre, sur le glacis, dit l'aide-de-camp.

— Et les pionniers? il en est que je veux faire pendre ; ils ont fait mille abus en route.

— Eh bien! pendons-en quelques-uns, dirent les officiers, cela nous fera passer le temps.

— Cependant, il serait bon de savoir ce qui se fait en ville, reprit M. de Rubantel, à qui tout ce scandale causé par les princes donnait une maligne joie ; il est impossible que M. de Vendôme dorme au milieu d'un pareil hourvari :

— Oh ! nous avons des nouvelles tous les quarts-d'heure, répliqua La Fresnaye ; le brigadier envoie reconnaître la place et nous transmet les bulletins.

Rubantel, tout en riant, s'approcha de Gérard, auquel personne n'avait pris garde et qui contemplait cette scène avec sa mélancolie ordinaire.

— Vous voyez, dit-il, Lavernie, que la campagne s'annonce bien ; on s'amusera un peu. Tâchez donc d'en être.

— Hélas! mon général, je ne viens pas ici pour m'amuser.

— Qui sait ; vous vous divertirez peut-être malgré vous; c'est la meilleure manière.

— Des nouvelles, des nouvelles! crièrent du bord des glacis une foule de jeunes officiers près desquels passait une estafette au galop.

Le cavalier arrivait près de la Fresnaye:

— Monsieur, dit-il, le brigadier vous prévient qu'il faut absolument retrouver M. de Rubantel ; la générale bat ; les gendarmes sont assiégés autour du logement qu'ils ont choisi, par les troupes de M. de Boufflers. Ce dernier demande du renfort. Cependant, par la porte de Mons est arrivé un gros de cavaliers encore inconnus ; on ne sait pour qui cette troupe va se déclarer.

Rubantel s'avança :

— Chevau-léger, dit-il, dites à mon brigadier que j'entends que l'on ne bouge point du glacis. Les chevau-légers sont à moi et non à M. de Boufflers ou à M. de Vendôme. Jusqu'à nouvel ordre je ne suis soumis à personne, puisqu'il n'y a point de général en chef nommé par le roi. Ainsi donc, pas un geste ou pas un cri dans les rangs: et si quelqu'un veut me parler, qu'on me l'amène; je plante mon quartier-général ici, sur ces pierres ; je ne suis pas difficile, moi. Je ne suis pas un prince! allez, chevau-léger.

— Voilà parler, dirent les officiers, ravis de voir se compliquer l'affaire.

— N'est-ce pas? Qu'en dites-vous, Lavernie ? demanda tout bas au jeune homme le général enchanté.

— Ces pauvres Augustines! répondit Gérard.

— Bah! si elles ont des agresseurs, elles ont des défenseurs.—Ah!... je comprends... comme il s'agit de religieuses, vous pensez à la vôtre... Dites-moi adieu, Lavernie, et partez!

Une autre estafette accourut à toute bride.

— Qu'est-ce encore? demanda Rubantel.

— Mon général, les Augustines déménagent; elles ont emprunté à M. de Boufflers ses chariots et ses fourgons ; elles vont gagner une maison succursale qu'elles ont près de Quiévrain, et M. de Boufflers vous prie de leur fournir un piquet d'escorte.

— Ah! ma foi non, répliqua Rubantel avec humeur; je n'ai pas d'ordres à recevoir de M. de Boufflers, moi, et d'ailleurs mes chevaux sont fatigués ; dites cela au marquis de Boufflers.

Le cavalier partit au galop.

— Mon général, dit Gérard bas à M. de Rubantel, prenez garde que M. de Boufflers ne vous adresse pas un ordre, mais une prière. Il est peut-être inhumain de laisser aller seules ces pauvres femmes, aux hasards de la nuit, avec tous ces pionniers et vagabonds qui rôdent. Vous seriez blâmé, mon général, comme homme, sinon comme officier; et puis pour moi, qui vous en prie, donnez une escorte aux Augustines. Vous le disiez tout à l'heure, elles m'inspirent je ne sais quel intérêt mystérieux.

— Mon cher Lavernie, dit l'entêté général, je suis au désespoir de vous désobliger, mais je ne fais pas mon service avec du sentiment. Donner un ordre et puis le reprendre est d'un mauvais militaire. J'ai dit que je ne fournirais point d'escorte aux Augustines, j'ai eu tort, peut-être, je n'en disconviens pas ; c'est brutal, je l'avoue, mais je l'ai dit, et n'en démordrai point.

On vit alors s'avancer lentement dans la grande rue de la ville, au milieu des soldats qui s'entr'ouvraient pour lui laisser passage, un grand chariot fermé qui contenait l'avant-garde des religieuses fugitives.

Des toiles mal assemblées couvraient ce



chariot, et mille regards avides ou railleurs fouillaient sous ces toiles : deux cavaliers seulement escortaient le premier chariot. Ils furent poursuivis durant le trajet par les sarcasmes de cette terrible jeunesse.

On vit quelques étourdis soulever les rideaux avec la pointe de l'épée ou de la pique et commenter la grâce ou la laideur des visages effarouchés qu'éclairait l'invasion soudaine d'une lueur de fallot ou de torche. Ces pauvres Augustines, serrées les unes contre les autres, rougissant et tremblant eussent fait pitié à des Tartares. Mais comme elles ne couraient aucun danger, les chevau-légers français ne songèrent qu'à en rire.

Rubantel, il faut le dire, se détourna mécontent de lui-même quand le chariot passa.

Mais je ne sais quelle formalité de sortie arrêta le véhicule à la porte. Soit encombrement des soldats amoncelés pour mieux voir, soit lassitude des chevaux, le chariot cessa de rouler.

Tout à coup un grand mouvement se fit dans la ville. Des cavaliers accouraient à toute bride et s'ouvraient impitoyablement passage dans les groupes de soldats qui se renversaient les uns sur les autres.

Un cri précédait les cavaliers comme le vent précède la foudre.

— Louvois, Louvois ! murmurait cette foule divisée comme les épis sous la pression de l'ouragan.

A la tête de vingt grenadiers à cheval, le marquis de Louvois s'avançait, le visage enflammé, baigné de sueur, la voix rauque.

— Voici Louvois ! dit M. de Rubantel à Gérard. Sauvez-vous, Lavernie.

Mais Gérard ne l'écoutait pas. Au moment où le chariot s'ébranlait pour reprendre sa route, au moment où vingt flambeaux l'illuminaient de leurs feux sinistres, le jeune homme avait cru, sous les rideaux de toile, voir apparaître comme une vision, comme la silhouette fugitive d'un rêve, le pâle et triste visage d'Antoinette qui, éblouie par les reflets des lumières, cacha sa tête dans ses mains.

Gérard poussa un cri et resta en extase au milieu de la clarté. Le chariot glissait lentement dans l'ombre, les mains blanches s'écartèrent de ce doux visage que déjà le jeune homme ne pouvait plus distinguer, et alors un cri répondant au sien s'échappa du chariot et vint frapper au cœur l'infortuné qui palpitait entre cette chimère et cette réalité.

Eperdu, ivre, aveuglé, Gérard voulut pousser son cheval pour rattraper le chariot, Rubantel saisit sa bride et lui dit d'une voix brève et basse :

— Arrière donc ! ou vous êtes perdu !

Gérard ouvrit les yeux ou plutôt reprit ses sens, il avait en face de lui Louvois, rouge de colère, mais qui ne l'avait pas encore aperçu, et faisait cerner le groupe par ses cavaliers.

Un vertige de terreur et de rage monta au cerveau du jeune homme et l'aveugla une deuxième fois.

Louvois parcourut des yeux le cercle qui l'entourait, et toujours sans apercevoir Gérard :

— Voila donc, dit-il lentement et les dents serrées, comme on observe la discipline et les convenances ! Quoi ! j'arrive pour voir de pareils excès ! Ne dirait-on pas une ville ennemie prise d'assaut ! Qui commande ici ?

— Moi, monsieur, répliqua M. de Rubantel, qui cachait le jeune homme derrière lui.

— M. de Rubantel !... fort bien, dit Louvois, avancez.

Le général, courroucé, mais forcé d'obéir, poussa son cheval vers Louvois.

— Que me voulez-vous, monsieur, dit-il?

— Monsieur, vous avez refusé une escorte aux Augustines... à des femmes, à des religieuses que je vois offenser par vos soldats ; c'est indigne, monsieur !

Rubantel furieux :

— Monsieur, dit-il, je n'avais pas d'ordres, et avant de reprocher sur ce ton, vous eussiez dû m'en faire parvenir, ou les apporter vous-même puisque vous étiez là.

— Aviez-vous besoin d'ordres pour empêcher le désordre ! Je viens de vous voir, de mes yeux, à l'instant, retenir par la bride le cheval d'un insolent qui courait à ce chariot, sans doute pour faire insulte aux religieuses : un bon officier n'a pas besoin de son bras pour se faire obéir !

— Personne ici n'a couru à ce chariot, repartit Rubantel, effrayé à cause de Gérard.

— J'ai vu, vous dis-je ! D'ailleurs, vous chercheriez en vain à excuser le coupable. C'est un de vos officiers, peut-être ?

— Non, monsieur

— Ce n'était pas un chevau-léger ; il était vêtu de noir... Qui était-ce ?

Rubantel ne répondit pas.

— Parlez ! s'écria Louvois avec violence en frappant du pied son étrier ; parlez et nommez le coupable, puisqu'il est assez lâche pour ne se point nommer lui-même !

Gérard poussa son cheval hors du groupe tête à tête avec le cheval de Louvois.

— C'est moi, monsieur, dit-il d'une voix ferme et l'œil attaché sur les yeux du ministre.

Louvois pâlit ou plutôt devint livide en reconnaissant l'ennemi dont le visage lui rappelait tant de souvenirs. Rubantel et les assistans commencèrent à trembler pour cet imprudent qui tombait ainsi sous la terrible serre du vautour.

Il y avait là plus de trente officiers de marque, plus de deux cents sous-officiers et soldats à portée d'entendre, et qui dévoraient cette scène de tous leurs yeux et de toutes leurs oreilles.

Louvois fut tellement suffoqué par la surprise qu'il garda un moment le silence. Gérard aussi était muet, mais ses yeux parlaient pour lui. Jamais lion bravant un serpent n'a lancé de plus foudroyans regards. Ce silence des deux adversaires pesait sur les assistans comme l'attente de la mort.

— Que faisiez-vous là ? dit Louvois, et que vouliez-vous à ces religieuses ?

— J'en cherchais une à qui vous avez volé sa liberté.

— Et l'avez-vous trouvée ? demanda le ministre d'une voix insultante.

— Non, mais je vous ai trouvé vous-même.

— Qui êtes-vous ?

— Vous le savez bien.

— Lieutenant Lavernie, je vous ai mis aux arrêts chez vous, de la part du roi.

— Je ne suis plus lieutenant, et je viens vous demander pourquoi vous m'avez enlevé mon grade ?

— Le ministre du roi vous ordonne de vous taire.

— Je suis le comte de Lavernie, aussi bon gentilhomme que vous, et je viens vous demander raison de l'outrage que vous m'avez fait en forçant la porte de ma maison avec de vils archers !

— Monsieur, je ne suis point ici pour écouter vos affaires de famille.

— Vous êtes ici pour me répondre, quand je vous demande de quel droit, comme un bourreau, vous avez tué ma mère !

— Malheureux ! s'écria Louvois inquiet du murmure que soulevèrent ces paroles.

— De la prudence, M. de Lavernie, dirent tout bas Rubantel et quelques officiers au jeune homme, que la colère commençait à emporter.

Louvois, sur qui tous les regards s'attachaient avec haine, ne supporta point plus longtemps l'infériorité de son rôle.

— C'est au roi seul, dit-il, que je dois compte des résolutions que je prends pour son service. Le roi vous avait mis aux arrêts pour six mois, vous avez forcé les arrêts !

Gérard sourit de pitié.

— Vous avez parlé insolemment au ministre de Sa Majesté, continua Louvois avec une lenteur qui trahissait toute sa rage.

Gérard fit un signe d'assentiment.

— Vous avez provoqué votre supérieur.

— Je n'ai de supérieur que le roi, puisque je ne suis plus officier, et j'ai provoqué, non pas un ministre, mais un homme que je croyais être un gentilhomme.

— Il suffit, vous avouez la provocation ?

— Mille témoins l'ont entendue, dit Gérard.

— J'y compte, repartit Louvois avec un sourire d'hyène satisfaite. Monsieur de Rubantel, assurez-vous de la personne de M. de Lavernie !

— Monsieur, dit le général en serrant les poings, vous faites erreur, je commande les chevau-légers de la garde et non les archers de la prévôté.

Un murmure d'assentiment accueillit dans tous les rangs la réponse courageuse du vieux soldat.

Louvois, frémissant de colère :

— Excusez-moi, dit-il ; j'ai voulu vous demander de m'envoyer votre prévôt.

— M. de Lavernie, répliqua Rubantel, est lieutenant de dragons, et non de chevau-légers ; il appartient à la justice de son corps !

— M. de Lavernie, s'écria Louvois ivre de fureur, appartient à qui je le donne ; il n'est plus de l'armée du roi ; toute justice lui est bonne. Je vous commande de m'envoyer votre prévôt : obéissez !

— Au moins, dit Gérard froidement, le marquis de Louvois vient-il de constater que je ne suis plus officier. — Il s'est condamné lui-même. — Mais à quoi bon marchander avec ma destinée ? Marquis de Louvois, le comte de Lavernie, que vous avez insulté, ruiné, dont vous avez assassiné la mère et volé la fiancée, le comte de Lavernie, homme sans tache, vous a demandé raison de vos offenses et de votre crime — vous lui avez répondu par un ordre d'arrestation. Vous êtes un lâche ; et parmi tous ceux qui m'entendent, écoutez bien, il n'est pas un homme de cœur qui m'interrompe pour me démentir. Cela me suffit, j'ai de vous la satisfaction que vous me refusiez. Où est le prévôt ? je me livre. Où est la prison ? j'y marche. — Marquis, vous pleurez de rage, j'ai vengé ma mère !

Louvois fit un geste indicible de fureur désespérée. On crut un instant qu'il allait se

jeter sur cet ennemi au front d'airain, à l'œil chargé d'éclairs.

Mais Louvois fit un effort et se contint. Dix archers de la prévôté militaire se firent jour parmi les assistans, entourèrent Girard et l'emmenèrent au milieu d'eux, tandis qu'il essayait encore de voir au loin sur la route le lourd chariot qui emportait son beau rêve.

Rubantel vint l'embrasser, l'œil humide, la voix émue.

— Adieu, mon général, dit doucement le jeune homme à Rubantel. Nous n'avions pas prévu ce dénouement.

Plus de vingt gentilshommes vinrent serser la main de Gérard : il y a toujours de braves gens en France.

— Au revoir, et comptez sur moi, répliqua le bon général, en tournant le dos à Louvois, devant qui les rangs s'ouvrirent avec un morne silence lorsqu'il voulut revenir dans la ville.

Mais Louvois tenait peu à la popularité.

— Allons. pensa-t-il, des trois hommes qui savaient mon secret, voici le plus dangereux qui se supprime lui-même. Tout va bien?

XXV.

Le lendemain.

Le lendemain un soleil radieux se leva sur Houdarde, et ranima dans le parterre du seigneur châtelain toutes les fleurs du printemps qui s'étaient courbées la veille sous le pied des gendarmes et des grenadiers.

La fraîcheur du matin, le chant des oiseaux qui se becquetaient en sautillant sous les feuillages, le murmure de la rivière dont les eaux s'étaient purifiées, rien ne réveilla de leur profond sommeil les hôtes de ce château, remué la veille par tant d'événemens bizarres. Le jour descendit sur les murailles, et pénétra par les fentes des volets sans arracher un soupir à ces dormeurs acharnés. Rien n'était vivant dans le domaine, sinon quelques poissons revenus de l'alarme nocturne et qui, sortant de dessous leur abri de pierre bondissaient de joie dans le disque lumineux que le soleil levant allumait sur la rivière.

Cependant une fenêtre s'ouvrit du côté du parterre. On y vit paraître d'abord le petit chien Amour qui posa ses deux pattes blanches sur l'appui, regarda le ciel en clignant des yeux et finit par sauter comme un chat sur la balustrade où il s'accroupit en humant les rayons déjà tièdes.

Puis arriva près de cette fenêtre l'abbé Jaspin. Le digne homme achevait sa toilette et enfonçait sur son crâne grisonnant la calotte noire de Géronte et d'Argan. Jaspin débuta par souhaiter civilement le bonjour au petit chien.

— Bonjour, Amour, as-tu bien dormi? Que vois-tu de joli là-bas? Il fait beau, n'est-ce pas?

Jaspin se pencha hors de la fenêtre pour regarder en bas, pour regarder en haut.

— Rien d'ouvert, dit-il. — As-tu déjà vu ton maître, petit Amour? Est-il descendu dans le jardin, lui qui se lève de si bonne heure? — Je te dérange. Amour? Il faut me le pardonner... Là, remets-toi au soleil.

Et Jaspin caressa de la main le dos du chien, qui, pour s'en débarrasser plus vite, lui envoya de côté un petit coup de langue et rentra dans sa contemplation.

— Je devrais voir M. Gérard au jardin, continua Jaspin en s'adressant encore à Amour ; mais dans ce jardin il y a des arbres, et le feuillage m'empêche de bien voir les allées ; nous verrons mieux en descendant.

Jaspin se dirigea vers la porte ; Amour comprit son idée et sauta en bas pour l'accompagner avec toute sorte d'empressemens que révélait le panache mobile de sa queue.

Jaspin descendit l'escalier avec précaution, et passa discrètement devant la chambre de Violette. Mais lorsqu'il fut arrivé devant l'appartement que, la veille, Desbuttes avait assigné à Belair, l'abbé s'arrêta, écouta, et Amour alla flairer sous la porte.

Rien ne bougeait en cette chambre. Jaspin se préparait à passer outre, quand il entendit un bruit de pas dans l'escalier. C'était Desbuttes qui faisait semblant de sortir de la chambre de sa femme, et qui, à cet effet, venait de remonter par son escalier dérobé jusqu'au palier du grand escalier.

— Mon filleul! s'écria l'abbé, bonjour, comment êtes-vous ce matin?

— A merveille, parrain, dit le financier en grimaçant la satisfaction. A merveille! à merveille, ajouta-t-il bruyamment en voyant paraître au bas de l'escalier le sénéchal, suivi d'un valet de chambre. Eh bien. parrain, comment trouvez-vous mon château? Votre filleul vous fait-il honneur? Vous repentez-vous de m'avoir tenu sur les fonts de baptême? Quand j'aurai un million de plus, parrain, je vous ferai chapelain d'Houdarde.

A ce mélange de voix et de pas, la porte de la chambre de Belair s'ouvrit à grand bruit de verrous, et le jeune homme parut demi-vêtu, étirant ses bras et passant une main d'un blanc mat dans ses beaux cheveux blonds un peu en désordre :

— Eh! bonjour, cher monsieur de la guitare, dit Desbuttes en s'approchant avec un geste d'affectueuse protection : mon Dieu, que vous nous avez bien guitaré cette nuit. Merci! mais ma femme vous en remerciera mieux que moi. Elle se connaît mieux en musique.

— Madame Desbuttes repose encore? interrompit Belair, rougissant.

— Je l'ai laissée dormant, cher Monsieur, répliqua Desbuttes en se frottant les mains; je sors de chez elle à l'instant. Dort-elle de bon cœur, la pauvre femme! dort-elle! à dix pistoles le quart-d'heure, mon cher monsieur.

Il n'avait point fini que l'on entendit tirer deux verrous, trois verrous, un nombre inouï de verrous à la porte de Violette; puis après les verrous, un craquement de pênes dans la serrure, des tours de clé aussi nombreux que les verrous.

— Ah çà mais, dit Jaspin naïvement à Desbuttes que ces verrous et ces serrures mettaient au désespoir, comment avez-vous donc pu fermer tout cela sur vous en sortant tout à l'heure?

Desbuttes se mordit les lèvres,—Belair se détourna pour caresser Amour,—Violette parut sur le seuil de sa chambre : elle était radieuse et rose comme la jeune Aurore, elle souriait languissamment, et, fermant d'une main sa robe de satin noir sur la broderie blanche de sa gorgerette, elle se soutenait de l'autre main aux ferrures ciselées de la porte entr'ouverte.

Desbuttes s'approcha d'un air empressé, et lui baisa la main qu'elle ne défendit pas.

— Si tôt levée! dit-il; c'est trop peu dormir. Vous risquez votre santé.

— J'ai voulu savoir des nouvelles de mes hôtes, dit la jeune femme en enveloppant Belair d'un regard timide et doux qui faillit le faire chanceler. Mais où est M. de Lavernie? N'est-il point levé encore?

— Je le cherche partout, dit Jaspin qui venait de faire perquisition chez Belair; il n'est pas au jardin; je le croyais dans la chambre de monsieur.

— Il n'y est point, répliqua Belair.

— Je le vois bien, hélas! dit Jaspin; n'est-il donc pas revenu?

— Pas que je sache, dit Belair.

— Et cela ne vous a pas causé d'inquiétude? s'écria Jaspin. Vous ne vous en êtes pas aperçu! Un ami que vous adorez, qui vous adore!

— Excusez-moi, je dormais.

—C'est naturel d'avoir dormi tard, s'écria Desbuttes.

—Vous ne vous êtes couché que tard, M. Belair; nous avons joui de votre charmante musique une partie de la nuit, n'est-ce pas, ma femme?

Violette rentra un moment chez elle pour chercher son mouchoir oublié.

— Et en vous couchant si tard, dit Jaspin, vous n'avez point remarqué l'absence de Gérard? à une pareille heure!... pas rentré!

— Monsieur l'abbé, fatigué d'avoir joué longtemps, ainsi que vous l'a dit M. Desbuttes, j'ai dormi, je vous le répète, dormi comme vous avez dormi vous même.

Violette reparut. Belair était fort embarrassé. Elle lui vint en aide.

— Rien ne lasse comme de chanter en plein air, dit-elle. D'ailleurs, monsieur l'abbé, pourquoi seriez-vous inquiet de M. de Lavernie; n'est-il pas en compagnie de M. le général, au milieu d'une armée? Ils seront arrivés tard à Valenciennes, et les portes auront été fermées sur eux.

— Et voilà précisément ce qui m'inquiète, s'écria l'abbé en cherchant dans tous les coins machinalement comme un fou, tandis qu'Amour, le regardant et comprenant son agitation, cherchait avec lui sous le lit et les meubles.

Desbuttes, enchanté de voir que la conversation ne le regardait plus, appela son sénéchal que le respect tenait enchaîné au bas de l'escalier.

— Sénéchal! cria-t-il, arrivez un peu, et dites-nous si M. de Lavernie n'est pas rentré cette nuit ou ce matin? Ne serait-il pas dans quelqu'une de mes trente chambres? On revient tard, on a hâte de se coucher, on prend le premier lit qu'on rencontre. Moi, je crois qu'il doit être rentré, car j'ai entendu, vers minuit, un bruit sourd, un grand bruit, pareil à celui d'une grosse porte qui se ferme.

— N'avez-vous pas entendu, mignonne? dit-il à Violette qui ne refusa pas l'épithète — malgré toute l'envie qu'elle en avait; — mais à ce moment Violette n'eût donné en quoi que ce fût un démenti à M. Desbuttes.

— Oui, répliqua-t-elle, j'ai entendu un bruit sourd...

—Et vous avez cru, comme moi, que c'était une porte fermée

—Mon Dieu oui!

— Fermée par M. Gérard, qui revenait.

— Certes.

— Alors, qu'était-ce que ce bruit? fit Jaspin, s'il n'était point causé par le retour de M. de Lavernie.

— Monsieur, répliqua le sénéchal, le bruit n'a pu être causé que par la chute de la fenêtre.

— Comment! s'écria Desbuttes sans remarquer la gêne de Belair et la petite toux de Violette, quelle fenêtre, s'il vous plaît? il m'est tombé une fenêtre?

— L'appui, monsieur, prenez la peine de sortir et de regarder.

Desbuttes sortit et regarda. On voyait sous la fenêtre ouverte une brèche causée par l'expulsion de la pierre; la pierre avait creusé son trou dans le sable. Le Zadig de Voltaire ou un substitut de procureur du roi eussent facilement reconstruit l'histoire de ces décombres muets, de ce désordre éloquent.

Desbuttes n'y vit qu'un dégât.

— Mon château n'est donc pas solide! murmura-t-il; déjà des réparations! venez voir, messieurs et madame.

— Inutile, dit Violette, occupons-nous de M. de Lavernie, de nos hôtes...

— Oui, vous avez raison, occupons-nous aussi de mon hôte à moi, du pauvre blessé, de mon vieil ami, s'écria Desbuttes. A-t-il dû souffrir de tout le vent qui est entré la nuit dans sa chambre, par cette effroyable ouverture! Comment va mon hôte, sénéchal?

— Votre hôte, monsieur, n'est plus là, dit le sénéchal.

— Vous l'avez déménagé? fort bien.

— Non, monsieur, il s'est déménagé tout seul.

— Que voulez-vous dire!

— Je veux dire, monsieur, que ce matin, tout à l'heure, j'ai trouvé la porte de la cour ouverte, un cheval de moins, cette chambre abandonnée, la fenêtre démolie, et j'ai conclu ceci : votre hôte a été enlevé ou s'est enlevé lui-même.

— La Goberge serait parti! s'écria Desbuttes.

— La Goberge! s'écria Belair.

— La Goberge! s'écria Jaspin.

— Oui, mon camarade La Goberge, un digne gentilhomme, ami comme moi de M. de Louvois.

— La Goberge était ici! continua Belair en s'approchant de Desbuttes.

— Oui, le connaissiez-vous?

Belair allait dire oui : un regard de Violette arrêta ce mot sur ses lèvres, ce que voyant, Jaspin aussi garda le silence.

— Non, dit Belair, je ne le connais pas, mais j'ai entendu parler de lui.

— Moi aussi, dit Jaspin.

— Il est fort connu, reprit Desbuttes. Mais comment s'est-il enfui?... pourquoi? Un homme blessé, un homme exténué, une ombre d'homme, que mes gens avaient sauvé de la mort à force de soins!... Ah! voilà, il aura mis à exécution les projets qu'hier encore nous formions tous deux.

— Vraiment! dit Belair.

— Il voulait courir le monde pour attraper celui qui l'a blessé.

— Voyez-vous cela! dit Jaspin.

— Un écolier, son écolier en fait d'armes, un enfant qui lui avait fait un trou comme le poing dans la poitrine.

Violette tressaillit.

— Un novice qui apprenait de lui à manier l'épée pour tuer un mari ridicule.

Violette se mit à rire, Belair aussi, bien que la situation fût tendue; mais comme Desbuttes en riait le premier, il n'y avait rien à dire. Jaspin, lui, ne riait pas. Il entra dans la chambre de La Goberge avec Belair.

— N'est-il pas étonnant, dit Jaspin, que ce M. La Goberge se soit enfui ainsi?

— Très étonnant, monsieur l'abbé, répliqua Belair.

— N'est-il pas étonnant, dit Desbuttes en dehors au sénéchal, comme pour compléter la conversation, n'est-il pas incompréhensible que cette énorme pierre soit ainsi tombée toute seule!

Jaspin ramassa silencieusemen la barre de fer dont La Goberge avait fait son levier. Il en regarda l'extrémité crayeuse encore, la fit voir à Belair, et la replaça sans affectation le long du mur.

— Avez-vous compris, dit-il au jeune homme, et croirez-vous désormais aux miracles?

— Parfaitement, répliqua celui-ci.

— Eh! mais, s'écria Desbuttes toujours dehors, qu'y a-t-il donc sous la pierre, sénéchal?

— Un manche de guitare, monsieur, répondit le sénéchal.

— Ma guitare, que j'avais oubliée sur le banc, lorsque je suis rentré dans ma chambre, dit Belair en toute hâte. Pauvre guitare, un instrument auquel je tenais tant.

— Eh mais! répondit Desbuttes à sa femme, est-ce que je n'ai pas vu chez vous, à Paris, mignonne, une guitare superbe dans un étui de velours?

C'était la guitare du grand roi, gardée en dépôt par Violette lors du départ de Belair.

— Je crois que oui, monsieur, dit Violette, de plus en plus troublée.

— Il faudra la donner à M. Belair, qui en joue si bien, ajouta Desbuttes. — C'est ma femme et moi qui vous prions de l'accepter, en souvenir de nos noces.—N'est-ce pas, mignonne ?

— Oui, en souvenir de cette nuit, dit la jeune femme, et puisse-t-elle inspirer à M. Belair quelques chansons tristes et douces, comme doivent être les pensées d'un véritable amour.

— Hein! mon parrain, dit Desbuttes à l'oreille de Jaspin rêveur, a-t-elle de l'esprit, ma petite femme!

— Beaucoup d'esprit, r pliqua l'abbé. Je vous en félicite, mon filleul.

— Le déjeuner de madame est servi!... vint crier le maître d'hôtel.

— A table! dit Desbuttes; mon parrain, donnez la main à ma femme; puis, souriant à Belair :

— Vous, prenez mon bras, monsieur et ami. Je gage que vous avez gagné grand faim à roucouler ainsi la nuit ?

— Oui, monsieur, je l'avoue, répliqua Belair.

— Et moi non, dit l'abbé ; je n'aurai pas faim tant que je n'aurai pas de nouvelles de M. de Lavernie. Mais il va revenir, j'espère. N'est-ce pas, Amour, que ton maître va revenir?

— Cela ne peut tarder, dit Violette, autrement nous serions inquiets nous-mêmes. Mais on dirait que M. Belair regrette de n'avoir pas accompagné M. de Lavernie, ajouta Violette en regardant le jeune homme flottant entre un souvenir d'amour et un regret d'amitié.

— Oh! madame... murmura Belair.

— Le fait est, s'écria Desbuttes, qu'il s'est passé d'étranges choses ici depuis douze heures. En voilà-t-il de ces aventures! chacun de nous a eu la sienne.

— Votre dîner mangé par les soldats, dit vivement Violette.

— L'arrivée de ces messieurs, ajouta Desbuttes, arrivée miraculeuse.

— La disparition de notre gentilhomme blessé, dit Belair.

— Cette pierre énorme qui tombe d'elle-même, reprit le traitant.

— Et qui n'écrase qu'une guitare, dit Jaspin.

— Au lieu d'écraser M. Belair, mon parrain! car il faut vous dire que M. Belair devait être absolument sous la fenêtre au moment où la chute a eu lieu. Je me souviens même que tout à coup sa chanson a cessé, et que je me suis dit, ou plutôt que j'ai dit à ma femme : Voilà une grosse porte qui se ferme, M. de Lavernie vient de rentrer ; M. Belair s'interrompt pour lui donner le bonsoir. Vous souvenez-vous, mignonne, que je vous ai dit cela?

— Peut-être..., répondit Violette rouge jusqu'aux yeux.

— Vous pensez à tout, dit Jaspin.

— Oui, j'observe tout, même quand je dors, répliqua Desbuttes, qui, en dépliant sa serviette, ne put voir un imperceptible sourire passer comme un frisson électrique des lèvres de Belair à celles de Violette.

Les valets commencèrent à servir. Jaspin regardait toujours la porte. Amour qui s'était placé sur la natte près de lui, ne le voyant pas tranquille comme d'habitude, lorsqu'il était à table, finit par s'aller asseoir au seuil de la salle à manger, d'où il regardait alternativement Jaspin et l'entrée de la maison.

Desbuttes mangeait et s'efforçait de faire manger son parrain. Il causait, riait, et lançait mille dards à Violette. Celle-ci souffrait de voir souffrir Belair. Le musicien s'oubliait parfois au point d'appuyer sa tête sur ses mains.

Le bon abbé se faisait illusion à lui-même énumérant les ragoûts splendides et les rôtis somptueux que M. de Rubantel avait rencontrés à la table des princes et dont, sans nul doute, il avait fait honneur à Gérard de Lavernie.

Amour se mit à aboyer.

— Ah! enfin le voici, crièrent Belair et Violette, en se levant de table avec empressement.

— Non, dit Jaspin, si c'était M. Gérard, Amour ne resterait pas avec nous. Il sauterait déjà autour de lui jusqu'à son visage.

— C'est mon sénéchal, dit Desbuttes, il m'amène un courrier.

— Le laquais de M. de Rubantel! s'écria Belair.

— Qui tient une lettre à la main, dit Violette.

— Qu'est-ce que cela signifie, murmura Jaspin déjà tremblant.

Le vieux serviteur entra dans la salle, et, apercevant tout d'abord l'abbé, se dirigea vers lui et lui remit cette lettre que Violette avait vue.

— De M. de Lavernie, dit-il tristement.

Jaspin la prit en regardant le laquais d'un air tellement suppliant et effrayé, que celui-ci sentit des larmes monter à ses yeux, et

se détourna vers Violette et Belair, glacés tous deux par l'approche de ce malheur qu'ils pressentaient.

— De lui... une lettre de lui à moi, bégaya Jaspin, la première lettre qu'il m'ait jamais écrite... Mon Dieu!... Mon Dieu!... qu'est-il donc arrivé?

La main vacillait, le papier s'échappait de ses doigts paralysés.

— Je ne pourrais pas lire, dit-il, lisez, M. de Belair, je vous en prie.

Belair prit à son tour le fatal billet. Violette s'appuyait au dossier d'une chaise, Desbuttes, sa fourchette chargée à la main, demeurait béant; l'émotion de sa femme le gênait.

Au premier regard que Belair jeta sur la lettre ouverte, on vit sous sa peau frémissante le sang refluer par degré de son visage à son cœur.

Jaspin joignit les mains et baissa la tête. Toute son âme était à Dieu.

— Lisez, monsieur Belair, dit Desbuttes, sinon vous ferez mourir ma femme.

« Mon cher abbé, lut Belair, j'ai eu tort de ne pas suivre vos conseils : un mauvais génie m'a entraîné à Valenciennes, où je me suis trouvé face à face avec M. de Louvois. »

Jaspin tomba agenouillé sur son fauteuil.

Belair, après avoir levé les yeux au ciel, continua :

« La querelle que vous vouliez éviter a eu lieu. J'ai reproché au ministre la mort de ma mère... Il m'a fait arrêter. Je suis renfermé dans le donjon, et sans la générosité de M. de Rubantel, qui veut bien vous faire passer ma lettre au risque de se perdre lui-même, vous n'auriez de moi aucunes nouvelles. En ce moment le conseil de guerre s'assemble et bientôt mon arrêt sera prononcé. Cher abbé, mon tendre ami, la plus ancienne des trois affections qui me restent, vous qui m'avez vu naître, venez m'aider à bien mourir. »

Jaspin poussa un cri déchirant, crispa ses deux mains au-dessus de sa tête et glissa de la chaise sur le parquet aux lugubres hurlemens d'Amour.

— C'est ma faute, s'écria Belair, égaré, pâle, en s'arrachant les cheveux; c'est ma faute, à moi, lâche qui ai quitté mon ami..., je l'aurais empêché d'aller à Valenciennes, je l'aurais défendu contre Louvois, c'est ma faute... Oh! Gérard! mon pauvre ami!

Ce désespoir effrayant arracha le cœur à Violette; elle quitta l'abbé auquel Desbuttes prodiguait ses soins, elle courut à Belair, et, bravant tout, elle se jeta dans ses bras. Il la repoussa.

— Vous voyez que Gérard m'accuse, dit-il, il ne parle pas de moi dans sa lettre... Il m'en veut... il ne m'eût pas abandonné lui, ce n'est pas un misérable comme moi! — Venez, mon ami, continua le malheureux jeune homme en essayant de soulever Jaspin, venez, partons.

Gérard va mourir. Allons mourir avec Gérard!

Violette avait saisi la lettre; elle savait bien, elle, que Belair ne serait pas oublié. D'une voix vibrante, malgré ses larmes qui ruisselaient sur le papier, elle continua la lecture :

« Dites à Belair, mon frère chéri, avait ajouté Gérard, que je lui défends de quitter l'asile où je le sais en sûreté. Madame Desbuttes le sauvera en mémoire du service que j'ai rendu à son mari et à elle-même. Je lègue à Belair, avec mon souvenir, le soin de retrouver Antoinette et de lui dire que je suis mort en prononçant son nom. Qu'il veille sur cette pauvre enfant et qu'il la sauve des persécutions de M. de Louvois. Si Belair lui manque, elle n'a plus désormais personne pour la protéger. »

Cette lecture apaisa le délire du jeune homme. Sa douleur qui le rendait fou tomba au son harmonieux de la voix chérie qui lui transmettait les volontés suprêmes de Gérard; muet, dompté, le visage inondé de larmes, il alla embrasser Jaspin qui, la lecture achevée, venait de se lever fortifié par la prière.

Jaspin, sans écouter les banales consolations de Desbuttes, se mit à marcher silencieusement dans la vaste salle. Sa pâleur inaccoutumée, l'inquiétude de ses mains pendantes révélaient en lui la plus violente agitation.

Sur ses pas, marchait le chien, s'arrêtant quand Jaspin s'arrêtait, reprenant sa marche quand l'abbé reprenait la sienne. Ces deux êtres soudés l'un à l'autre comme deux automates semblaient avoir perdu l'un son instinct, l'autre son âme.

Violette et Belair s'étaient écartés pour laisser à Jaspin la liberté de sa monotone promenade. Desbuttes, contrarié du nouvel incident qui assombrissait son château, et gâtait son déjeûner, battait du bout des doigts une marche sur la vitre, en grommelant que le vieillard devenait fou.

Jaspin, la tête baissée, s'arrêta et compta sur ses doigts.

— D'ici à Versailles où *elle* est, quatre-vingts lieues, dit-il tout bas... Vingt-quatre heures de chemin! et Gérard n'en a peut-être pas douze à vivre!

Puis il se remit à marcher. Cinq minutes après il s'arrêta encore:

— Ce n'est pas moi qui l'aurai voulu, s'écria-t-il, c'est Dieu !... Tant pis pour *elle*... Le ciel m'est témoin que je voulais la ménager.

Et, coupant court à ces mystérieuses paroles qui emplissaient d'étonnement Violette et Belair, tandis que Desbuttes secouait la tête d'un air de compassion, Jaspin se tourna vers le financier pour lui dire d'un ton ferme:

— Un cheval, s'il vous plaît, et un guide pour me conduire à Valenciennes.

— Mais, mon cher monsieur, répliqua Desbuttes, qui n'appelait déjà plus parrain, un homme si compromis et si affligé, vous n'êtes point en état, ce me semble.

Jaspin, sans lui répondre, se tourna vers Violette d'un air suppliant.

— Le cheval de M. l'abbé sur-le-champ ! s'écria la jeune femme avec un geste de reine qui fit sortir de la salle les valets, le sénéchal et Desbuttes lui-même. Car le financier n'avait point encore assez dépouillé le laquais pour refuser d'obéir à un ordre donné de la sorte.

Le cheval fut amené, Jaspin mit le pied à l'étrier ; Amour sauta aussitôt sur le pommeau de la selle.

L'abbé, toujours taciturne, chercha autour de lui le guide qui devait le conduire à Valenciennes.

Mais nul ne bougeait, Desbuttes avait éloigné tout bas ses gens, dans la peur de se compromettre en aidant un malheureux tombé dans la disgrâce de M. de Louvois.

Violette comprit. Elle arrêta de sa blanche main Belair qui déjà courait à la tête du cheval.

— Vous, lui dit-elle, monsieur, vous êtes placé sous ma garde par M. de Lavernie qui m'a sauvé l'honneur, et qui a sauvé M. Desbuttes de la corde ; que d'autres oublient ce bienfait, moi je ne l'oublierai pas. Vous demeurerez donc ici ; je réponds de vous sur ma tête !... Holà ! sénéchal, escortez M. l'abbé jusqu'à Valenciennes, et ne regardez pas ainsi votre maître quand je commande. Je suis la maîtresse en cette maison : obéissez, ou je vous chasse !...

Le sénéchal voyant que Desbuttes pâlissait de colère en détournant la tête sans oser répondre, sentit de quel côté soufflait la toute-puissance. Il fut à cheval en deux minutes.

Cependant Belair en serrant Jaspin dans ses bras lui dit à l'oreille :

— M. de Louvois me hait à l'égal de Gérard. Si pour sauver Gérard il faut sacrifier ma vie, souvenez-vous que je suis là, et que j'attends.

— Merci, répondit simplement Jaspin; j'y comptais.

Belair lui pressa les deux mains avec un regard qui valait un serment.

Et quand Violette, alarmée de cet entretien, s'approcha d'eux :

— Ma fille, lui dit Jaspin avec sa douce voix, je vous bénis; soyez heureuse !

Desbuttes fit mine de s'approcher aussi.

— Prospérez, monsieur, ajouta Jaspin, et il s'éloigna rapidement, les yeux et l'âme fixés devant lui sur l'espace qu'il fallait dévorer avant de toucher à Valenciennes.

Violette et Belair le suivirent de leurs vœux et de leurs regards attendris. Dès qu'il eut disparu, Belair s'assit brisé sur le parapet du pont, et pleura.

Desbuttes s'approchant de sa femme, voulut exhaler un peu du fiel qui fermentait en son cœur.

—Vous me faites de belles affaires, madame ! Une volée de gens tombe chez moi, tous ennemis jurés de mon maître, et vous prenez parti pour eux ! vous me ruinez !

Violette, l'écrasant d'un regard de mépris :

— Faites-moi conduire à la chapelle, dit-elle ; je veux prier pour l'âme de mon père et pour la vie de M. de Lavernie. Accompagnez-moi, M. Belair !

Desbuttes fronça le sourcil et s'effaça pour laisser passer le musicien. C'était en vérité, à ce moment, un bien vilain petit seigneur !

XXVI.

La conscience et l'orgueil.

La Goberge courut l'espace d'une demi-heure. Où allait-il? son cheval lui-même n'en savait rien. Tant que dura le vertige de la peur ou l'agitation qui naît de ce vertige, le maître d'armes pressa les flancs de sa monture, autant pour en activer l'allure que pour se cramponner à la selle. Mais quand La Goberge se trouva éloigné de tout chemin, de toute habitation, quand il ne vit plus derrière lui la fenêtre de Desbuttes et celle de Jaspin, les deux seules éclairées du château, qui semblait le regarder avec ces deux yeux vigilans, alors rassuré, haletant, il desserra ses jambes osseuses, et le cheval, dégagé des branches de ce compas, prit le trot dans les terres labourées.

Cependant ce prétendu repos devint un horrible supplice pour La Goberge. La cadence d'un galop rapide berçait assez moelleusement son corps épuisé ; mais le trot lui brisa les entrailles, et bientôt un craquement douloureux des chairs de la poitrine lui arracha un cri et un juron dont le diable se serait scandalisé.

Le maître d'armes arrêta son cheval, qui ne demandait pas mieux. Sa blessure, mal cicatrisée, venait de se rouvrir à la surface, et les tissus déchirés laissaient échapper quelques gouttes de sang. Le premier mouvement du coquin fut d'appeler au secours, mais nul ne passait aux environs. Sa dernière pensée fut de regagner le château d'Houdarde, mais comment retrouver la route, comment aussi affronter la colère de M. de Lavernie, quand il saurait la mort de son compagnon ?

La Goberge était donc là, en plein champ, les deux mains plaquées sur la poitrine : à voir ce spectre aux cheveux rares et à la barbe d'un demi pouce, on eût dit le seigneur chevalier de la triste figure, alors que perdu dans les déserts de la Manche, il frissonnait aux brises nocturnes, leur demandant une aventure.

Seulement, La Goberge n'avait avec lui ni Sancho, ni baume de fier-à-bras ; il avait encore moins cet intrépide cœur de l'héroïque insensé ; la peur le prit quand il vit couler son sang. Toutes les émotions de la nuit produisirent leur effet en même temps. Fatigué du jeûne, fatigué de la peur pendant l'invasion du château, fatigué de la pesée faite sur la pierre, fatigué de la fuite après l'assassinat, La Goberge se laissa glisser au bas du cheval, dont il passa la bride dans son bras, et il resta étendu dans un sillon que déjà le seigle naissant tapissait d'une moelleuse verdure.

Le cheval brouta ; La Goberge fit tout ce qu'il put pour s'évanouir, afin de ne point penser à sa triste situation et à ses terreurs jusqu'au jour.

Le jour vient de bonne heure au printemps. Les premiers rayons montrèrent au maître d'armes des cuirasses et des piques, puis, derrière, une nuée de valets conduisant des équipages.

La Goberge laissa passer les cavaliers, et lorsqu'il ne vit plus à l'extrémité de son champ de seigles que fourgons et mules suivant la route encaissée, il poussa des cris lamentables, et attira bientôt l'attention de ces valets, qui d'ordinaire sont un peu charitables par ce qu'ils sont très curieux.

Il leur apprit que blessé au service de M. de Louvois, longtemps malade et récemment entré en convalescence, il avait voulu retourner vers son maître, mais que le dévoûment l'avait abusé sur ses forces. Et là dessus il montra sa poitrine tachée du peu de sang qui s'y était montré la nuit, et demanda qu'on le menât à la ville prochaine où il prendrait des mesures pour gagner Paris.

Ces gens sur qui le nom de Louvois fit effet comme sur tout le monde, placèrent La Goberge dans un des fourgons qu'il avait convoité. Ils lui apprirent qu'ils voituraient à Valenciennes les bagages des pages de Sa Majesté, que les pages allant à Valenciennes, il était probable que le roi s'y devait rendre aussi. La Goberge ne put savoir d'eux si M. de Louvois serait du voyage ; mais il l'espéra, et ce fut pour lui une bien grande joie mêlée d'une grande appréhension, lorsqu'aux portes de Valenciennes il apprit que M. de Louvois était arrivé dans la nuit.

Il fallut songer à se présenter convenablement ; le ministre n'aimait pas les effets dramatiques. Une tenue d'homme qui a couché dans le seigle, une chemise tachée à la poitrine ne lui eussent point agréé. M. de Louvois voulait qu'on le servît proprement. La Goberge s'occupa de sa toilette, et déjeuna sans fierté avec les valets qui lui avaient rendu de si bons offices.

Cependant Louvois infatigable avait tout organisé pendant cette nuit. Il avait apaisé M. de Vendôme tout en lui reprochant son intrusion chez les Augustines. Il avait visité M. du Maine et M. de Boufflers qu'il avait complimentés sur leur charité envers les religieuses. Pour M. du Maine, surtout, Louvois avait été gracieusement courtisan. Le ministre avait à se garder contre la haine de Mme de Maintenon, et la neutralité, sinon l'alliance de M. du Maine, lui était indispensable. Cet enfant chéri du roi et de Mme de Montespan, cet élève de Mme Scarron était l'idole de Louis XIV et de la marquise. Mme de Maintenon surtout, qui n'avait de faiblesse pour rien ni pour personne, eût donné sa vie pour le duc du Maine.

Louvois fit à ce jeune prince bâtard les complimens les plus délicats sur ses bonnes dispositions à devenir un grand administrateur militaire. Moins il en pensait, plus et plus disertement il en dit. Il se plaignit amèrement de M. de Rubantel, qu'il finit cependant par excuser avec perfidie en rejetant tout l'odieux de l'abandon des Augustines sur un certain Lavernie, mauvaise tête, nature sans frein, une écume de l'armée de Catinat, lequel Lavernie, déjà cassé pour in-

discipline, avait osé reparaître, tout exprès, pour se faire surprendre en flagrant délit d'insulte à des religieuses, et de rebellion contre le ministre de la guerre.

M. du Maine, qui n'avait pas été élevé pour rien par Mme de Maintenon, et qui à lui seul montrait plus de dévotion qu'il n'en eût fallu à dix légitimes héritiers du Roi-Très-Chrétien, M. du Maine applaudit à M. de Louvois et M. de Boufflers fit chorus. On tomba d'un commun accord sur ce païen de Lavernie : M. du Maine déclara qu'il fallait faire un exemple, M. de Boufflers demanda pourquoi l'exemple n'était pas déjà fait, et Louvois ravi répliqua modestement qu'il avait cru devoir attendre le roi pour statuer, mais que provisoirement il faisait assembler le conseil de guerre.

M. du Maine n'avait jamais fait partie d'un conseil de guerre ; Louvois l'assura que c'était fort curieux ; le jeune duc témoigna le désir de débuter par l'affaire Lavernie, et il ajouta poétiquement que ce devait être une émotion poignante que de prononcer une sentence de mort. Louvois, le voyant ainsi disposé, le nomma président du conseil de guerre assemblé pour juger le crime de Gérard, et il lui adjoignit M. de Boufflers. Le choix du rapporteur était indifférent, leur dit M. du Maine avec un aimable sourire, puisque le rapport venait d'être si bien fait par M. de Louvois.

On se sépara là-dessus : M. du Maine pour aller dormir, M. de Boufflers pour se préparer à marcher le lendemain, Louvois pour activer les opérations de ce conseil de guerre.

Ainsi marchaient les choses, et l'on voit qu'elles allaient grand train. Ainsi Louvois avait eu la chance d'arriver aux portes de Valenciennes assez à temps pour empêcher Gérard de rejoindre la pauvre Antoinette; car c'était bien elle qui, placée par Louvois aux Augustines de cette ville après la mort de Mme de Lavernie, avait failli se rencontrer encore avec son amant, tant le hasard servait ces chastes amours, tant l'étoile de Louvois les combattait par sa terrible influence !

Ainsi le ministre avait vaincu son ennemi, et sous peu d'heures Gérard allait disparaître : puis Louvois rayerait ce nom de sa mémoire. Il s'était habilement étayé de M. du Maine contre la colère de Mme de Maintenon, au cas où celle-ci aurait voulu récriminer sur la fin malheureuse du fils de son ancienne amie — car Louvois se rappelait que Mme de Lavernie l'avait menacé de la marquise, — mais quelle apparence que Mme de Maintenon eût de la mémoire pour cette famille provinciale ? Mme de Maintenon avait trop de choses à penser, et puis, qui se plaindrait à elle ? Gérard une fois disparu, Louvois nageait en plein courant d'impunité.

Quant à Antoinette, confinée dans ce couvent où nul ne la connaissait, elle n'avait plus de confidens ni de soutiens. Quand Louvois, après avoir conduit Mlle de Savières aux Augustines de Valenciennes, avait voulu se procurer des nouvelles de La Goberge, nul ne savait ce qu'était devenu le maître d'armes. Une trace de sang dans l'avoine, une place ravagée par les pieds des chevaux et le mouvement des combattans, voilà tout ce qu'on avait trouvé au bas du mur des Filles-Bleues. Et puis, on parlait vaguement d'un marchand coquetier retournant en Flandre, qui aurait ramassé un homme mourant et l'aurait emmené dans sa charrette. Le coquetier retrouvé, interrogé par les agens de Louvois, déclara que l'homme n'avait pu souffrir le transport, qu'il avait demandé à être déposé à terre, et qu'il était mort sans doute au fond du fossé dans lequel le coquetier l'avait descendu. Louvois désirait trop vivement d'être débarrassé de La Goberge pour ne pas se contenter d'une explication qui faisait espérer sa mort. D'ailleurs, s'il eût vécu, depuis si longtemps La Goberge eût donné de ses nouvelles. Dès qu'il ne demandait point d'argent, c'est qu'il était bien mort.

Restait Belair. Celui-là inquiétait et irritait Louvois. Gérard l'avait soigneusement caché au château de Lavernie, et Louvois, pour ne pas remuer une cendre encore tiède, d'où pouvait jaillir une dangereuse lumière, avait respecté le château depuis la mort de la comtesse. La lettre de destitution envoyée à Gérard était l'unique projectile qu'il eût osé y lancer pour tromper sa soif de vengeance. Louvois se réservait de prendre Belair au premier souffle qui trahirait ce malheureux.

Et comme le musicien allait se trouver abandonné par la mort de Gérard, comme il n'avait pour vivre que le bruit de sa guitare, ce bruit l'aurait bien vite dénoncé.

Le jour était déjà grand, que Louvois travaillait encore devant ses bougies consumées ; il préparait le rapport du conseil de guerre.

— Que de misères ! pensait-il en relisant l'énumération de ses terribles griefs, que d'obstacles mesquins dans la vie d'un grand homme ! Tandis que je mets en branle une machine de guerre qui peut broyer

l'Europe, voilà un grain de poussière, un fétu qui se jette dans les rouages, et au lieu d'écrire des ordres pour la marche et l'approvisionnement de cent mille hommes, au lieu de méditer la ruine d'une ville formidable et la défaite d'une armée, me voilà entassant subtilités et mensonges sur ce papier pour me débarrasser d'un homme, d'un ciron qui me gêne!... Oh! Descartes, toi qu'on appelle insensé à cause de tes atômes crochus, comme tu avais raison! comme tout s'enchaîne! Combien de chaînons invisibles à nos faibles vues relient l'un à l'autre chacun des grands événemens qui nous apparaissent imprévus, isolés, et qui composent la vie des hommes remarquables; ainsi le premier anneau de cette chaîne a été le facteur Brossmann et le dernier sera le comte de Lavernie. Entre ces deux extrêmes, qui pourrait soupçonner un La Goberge, un Belair, une Antoinette,— pauvre fille, hélas!— une Eléonore, malheureuse femme; une comtesse de Lavernie, mère sublime? qui connaîtra Van Graaft, le riche Hollandais, devenu fou, dit-on, sur ses tonnes d'or, Van Graaft que je ne connais pas moi-même? qui connaîtra le misérable Gilbert, ce stupide honnête homme qui sera mort de faim sur un secret que je lui eusse payé si cher! Moi seul aujourd'hui je sais tout cela! Oh! combien de choses descendent avec un mourant dans l'éternelle nuit! combien des plus importantes! Qui pourra reconstituer jamais cette longue et terrible aventure, depuis l'amour d'Eléonore Van-Graaft, que l'histoire appelle: *Conquête de la Hollande,* jusqu'à l'exécution de Gérard de Lavernie, que la postérité appellera: *Siége de Mons*!

En disant ces mots, Louvois ne s'aperçut point qu'il était tombé peu à peu dans une douloureuse rêverie. Le choc de ces souvenirs funèbres, de ces ombres gémissantes, tant de remords déchirans avaient fini par entamer le bronze de son cœur. Louvois laissa glisser la plume de ses doigts fatigués, courba sa tête puissante et l'ensevelit dans ses deux mains.

En ce moment, l'ange aimé du Seigneur, l'ange aux ailes sans tache, celui qui verse le baume sur toutes les plaies que le démon a faites, l'ange du pardon planait au dessus de ce grand coupable, et cherchait à l'attendrir en déroulant devant lui le long cortége de ses victimes: les innocens égorgés ou brûlés dans le Palatinat, les protestans tombés sous le sabre des dragons, les crimes particuliers décorés du nom de *moyens* comme les crimes publics l'étaient du nom de *nécessités.*

— Pardonne une fois, disait tout bas le bon ange, et il te sera cent fois pardonné!

— Eh bien! répondit Louvois à cette supplique mystérieuse, si je pardonnais... si j'ouvrais ma main pour laisser s'échapper ce Lavernie, si je négligeais de l'étendre pour ne pas écraser ce Belair; si j'étais miséricordieux au point de donner Antoinette à Gérard, accepteraient-ils l'un et l'autre?.. Lui, l'implacable ennemi dont j'ai tué la mère, et qui tiendrait un de mes secrets!.. Elle, l'esprit ulcéré, qui ne me pardonnera jamais son enfance sacrifiée, et qui me maudirait si elle apprenait l'horrible mort de sa mère!... Non, pas de pitié! La fatalité qui m'a fait assassiner ces deux femmes me pousse à détruire aujourd'hui leurs enfans!... Oui, Descartes, tout s'enchaîne! Mais toute chaîne peut se rompre, et c'est à moi de choisir les chaînons les plus fragiles pour en avoir plus tôt fini.

Louvois reprit sa plume et posa ses conclusions avec une sorte de fureur. Il appela un aide-de-camp, et le chargea de porter son rapport au duc du Maine; en même temps il commanda ses chevaux pour aller surveiller le départ des troupes qu'on dirigeait sur Mons.

Un nouvel aide-de-camp déposa sur le bureau l'énorme paquet des dépêches quotidiennes. Louvois parcourut les cachets et l'écriture des enveloppes pour choisir les plus intéressantes, et tout en lisant, prit son verre d'eau de Forges, que chaque matin lui apportait à jeun son premier valet de chambre.

Lorsqu'il remit le verre sur le plateau, il vit que le plateau tremblait, ses yeux remontèrent jusqu'au visage du trembleur, et saisi d'un mystérieux effroi, il reconnut La Goberge qui n'avait pas trouvé de meilleure rentrée que celle-là, et qui, fort connu dans la maison, avait obtenu de remplacer le valet de chambre.

—Ah! monseigneur, murmura le maître-d'armes! Ah! mon bon maître...

Et tout en saluant, le borgne put distinguer sur le visage de Louvois cette désobligeante surprise qui signifie: je vous croyais mort!

— J'en ai réchappé, dit La Goberge d'un ton doucereux.

— Je le savais, et je t'attendais, répliqua Louvois qui avait eu le temps de se remettre.

— Ah! monseigneur savait tout? dit le maître d'armes sans en croire un mot.

— Je sais tout ce que je veux, interrompit

le ministre d'un ton sec. Te voilà, tu es guéri?

— Mal!

— Enfin, tu es debout.

— Oui, monseigneur.

— Et tu as besoin d'argent?

La Goberge remua la tête avec un sourire qui remerciait d'avance.

— Tu en auras; cependant, tu ne l'as pas gagné.

La Goberge, cette fois, prit l'attitude d'un triomphateur.

— Monseigneur se trompe, dit-il; seulement, au lieu de gagner mon argent en un coup d'épée, j'en aurai donné deux.

— Plaît-il? dit Louvois étonné; je ne comprends pas bien.

— Voici, monseigneur: la fortune m'avait trahi une fois...

— La fortune a bon dos; c'est ton poignet qui t'a trahi, mon drôle.

— Soit; mais mon poignet a pris sa revanche. Je rapporte à monseigneur son épée dont je suis indigne, bien que j'aie réparé l'affront qu'elle avait reçu.

— Tu t'expliqueras, je suppose.

— Monseigneur ne comprend pas que j'ai retrouvé Belair?

— Où cela?

— Chez mon ami Desbuttes, un heureux, grâce à vous, monseigneur; un homme qui vient d'acheter un château superbe et qui est devenu millionnaire en bien peu de temps... Ah! qu'il a été bien payé celui-là de l'honneur qu'il a eu de servir monseigneur... conjointement avec moi.

Louvois brusquement:

— Eh bien! ce Belair? demanda-t-il.

— Je l'ai attendu sous un balcon où il raclait sa guitare, je l'ai provoqué, nous nous sommes battus, et je l'ai tué.

— Tué... bien tué!... s'écria Louvois avec une explosion de joie.

— Parfaitement bien tué, monseigneur; deux coups affreux dans le cœur.

— Eh! prends garde, dit Louvois en le regardant ironiquement; on revient d'un coup d'épée, mons La Goberge. Tu en es la preuve vivante. Voilà un mort de ta façon qui fera quelque jour un revenant.

— Non, monseigneur, j'ai pris mes précautions.

— Ah! lesquelles?

— Après avoir tué l'homme, je l'ai enterré sous une pierre qui peut peser deux mille livres et que j'ai laissé choir sur le cadavre d'une hauteur de huit pieds environ.

— C'est différent, La Goberge; ce Belair est un homme mort. Mais Desbuttes, que dira-t-il? Comment lui expliqueras-tu ce meurtre commis chez lui?

— Tout simplement, monseigneur, Belair était amoureux de sa femme.

— Ce Desbuttes est donc marié? pourquoi ne m'en a-t-il rien dit?

— Avec une jeune fille que voulait épouser Belair, vous savez, monseigneur, celle à qui Belair, hors de France, écrivait toutes ces lettres que vous m'ordonniez de brûler. Or, en ma qualité d'ami de Desbuttes je veille sur son honneur. J'ai trouvé Belair roucoulant sous le balcon de Violette....

— Violette... oui, je me souviens de ce nom, murmura Louvois. Ainsi Desbuttes ne saura rien et t'aura l'obligation de l'avoir vengé?

— J'y compte, monseigneur.

— Puisque maître Desbuttes est riche, il te fera, je pense, une rente.

L'œil de La Goberge étincela de joie.

— Pour peu que vous l'y engagiez; oui, monseigneur, oh! daignez l'y engager.

— Ce sera justice, dit Louvois avec distraction, car depuis quelques minutes, il songeait à la complaisance inépuisable du sort envers lui. Tout à l'heure encore, ce Belair l'occupait, le gênait, et voilà que Belair était mort!

— Depuis quand l'as-tu tué? demanda-t-il à La Goberge.

— Cette nuit même, après le départ de M. de Lavernie.

— Comment! ce Lavernie était avec lui chez Desbuttes? Par quel hasard?

— Et avec M. de Rubantel, oui, monseigneur.

— Desbuttes entretient donc des intrigues contre *nous*? dit vivement le ministre.

Au lieu de répondre la vérité qui eût justifié le traitant:

— Je ne sais pas, répliqua hypocritement l'infâme jaloux, qui se trouva heureux de jeter un peu de poison dans le nectar de son ami.

— Ah! ah! murmura Louvois, c'est bien!

La Goberge vit se froncer les sourcils de son maître.

Voici ce que pensait Louvois:

— Trois hommes me gênaient — l'un est mort, l'autre va mourir — Pourquoi le troisième continuerait-il à me gêner?

Et il jetta sur La Goberge un regard oblique, un éclair froid que ce misérable ne comprit point, malheureusement pour Louvois, sinon il fût mort de peur, et lui eût ainsi épargné des frais d'imagination.

———

XXVII.

Un agneau enragé.

Le ministre continua son muet monologue.

— Il faut que j'envoie si loin ce coquin, pensa-t-il, qu'il ne me revienne jamais.

Là-dessus il tira de son coffre un rouleau de louis d'or et regarda en souriant La Goberge, dont le visage s'épanouit.

— Tiens, lui dit-il, voilà pour l'enterrement de M. Belair. Mais à présent que tu es payé, travaille, graisse tes bottes, j'ai de l'ouvrage pour toi.

— Un voyage! dit La Goberge refroidi.

— Eh bien! ne les aimes-tu plus? demanda Louvois.

— Quand je suis en santé, oui, monseigneur, mais je n'y suis pas : ma blessure n'est pas fermée.

— Et tu crois que le grand air te nuirait?

— Je suis sûr qu'il me tuerait, monseigneur.

Louvois attacha son regard pénétrant sur La Goberge.

— Ce butor me devinerait-il? pensa le ministre.

— Tenez, monseigneur, examinez ma poitrine se hâta de dire La Goberge, et voyez si je vous mens.

Louvois, frappé d'une idée subite :

— C'est une mauvaise blessure, dit-il vivement, et qui tournerait mal si l'on n'y prenait garde. Oui, mon pauvre La Goberge, tu as besoin de repos.

— N'est-ce pas, monseigneur? murmura le borgne avec effroi.

— Je veux qu'on te soigne comme si tu étais maréchal de France! continua Louvois en frappant sur le timbre pour appeler.

— Appelez mon médecin Séron, dit-il aussitôt à l'aide-de-camp.

— Monseigneur, que de bontés! s'écria La Goberge suffoqué par la reconnaissance.

Le médecin parut. C'était une de ces sombres figures de savant ambitieux qui font réfléchir le physiologiste et trembler le malade.

— Séron, dit le ministre, voilà un serviteur dont la vie m'est précieuse, je vous le confie, il est blessé, il a été mal guéri, regardez la blessure,

Séron s'approcha, La Goberge découvrit sa poitrine encore une fois.

— Les chairs ont repris, dit le médecin.

— En dessus, interrompit Louvois; mais en dessous, au fond, la plaie est encore béante, et la preuve, c'est qu'elle a saigné.

— Ah? dit le médecin en regardant son maître avec surprise.

— La blessure est très mauvaise, reprit Louvois qui répondit à ce regard par un autre des plus significatifs.

— Je ne dis pas non, balbutia Séron.

La Goberge frissonna.

— Regardez mieux, Séron, et dites franchement votre avis; monsieur est intrépide et peut entendre la vérité.

Séron feignit de palper avec plus de soin.

— Il est vrai, dit-il, que le coup est profond. Respirez, monsieur, s'il vous plaît.

La Goberge gémit au lieu de respirer.

— C'est dangereux, n'est-ce pas? ajouta Louvois.

— Grave! dit le médecin d'une voix sépulcrale.

Un cri d'angoisse échappa au maître d'armes, tandis que Louvois, donnant une plume à Séron, l'engageait à écrire l'ordonnance.

— Où soignera-t-on monsieur? demanda le médecin.

— Chez lui, répliqua hypocritement Louvois.

— Mais je n'ai point de domicile à Valenciennes, dit La Goberge.

— Ni moi, répondit Louvois..... Mais, j'y pense, les hôpitaux que j'ai commandés sont-ils prêts?... On y trouvera une chambre pour La Goberge, la meilleure.

Le maître d'armes salua.

— Fort bien, dit Séron.

— La plus tranquille, continua Louvois, la plus éloignée de tout bruit.

— Parfaitement, monseigneur.

— Emmenez-donc votre malade, monsieur Séron, je crois qu'il touche à un accès de fièvre. Couchez-le, et songez que vous m'en répondez.

— Oui, monseigneur.

— Oh! monseigneur, merci! murmura La Goberge, dont les dents s'entrechoquaient réellement d'effroi; et plus pressé que Louvois lui même, il gagna la porte.

Séron s'approcha de son maître.

— Au donjon! lui dit vite et bas le ministre. Une casemate, un cachot et le secret le plus absolu! C'est un coquin à pendre!...

Séron salua respectueusement et sortit derrière La Goberge, qui se retourna encore pour dire :

— Merci, mon bon seigneur.

L'aide-de-camp s'effaça pour les laisser passer et annonça au ministre que M. de Rubantel attendait une audience.

— Rubantel! dit Louvois, c'est un bon officier que j'ai un peu rudoyé hier; et d'ail-

leurs il m'apprendra ce qu'il faisait chez Desbuttes. — Pourquoi lui garderais-je rancune de ses liaisons avec Lavernie ; dans une heure ou deux, plus de Lavernie, plus de La Goberge, plus de Belair. Faites entrer M. de Rubantel !

Louvois se replongea dans sa correspondance, autant pour occuper son temps que pour se donner une contenance à l'arrivée du général et lui laisser exhaler son premier feu. Mais il fut bien étonné, quand au lieu du pas grave et cadencé de l'officier de cavalerie, il entendit galoper sur son parquet une sorte de créature plus mobile et plus bruyante qu'un cheval échappé.

— Qui va là ! dit-il en levant la tête ! quoi, Rubantel, ce n'est pas vous !

— Non, monsieur, c'est moi, repartit la frétillante créature, moi, Jaspin, bien à votre service.

C'était bien réellement Jaspin, le digne abbé, qui faisait invasion de la sorte dans le cabinet de M. de Louvois.

Celui-ci toisa brutalement le personnage, et lui trouvant l'air d'un homme sans conséquence :

— Si vous n'êtes pas M. de Rubantel, dit-il, pourquoi entrez-vous chez moi sous son nom ?

— Monsieur... balbutia Jaspin.

— Dites monseigneur, répliqua aigrement Louvois, ou plutôt ne dites rien du tout, et sortez !

— Pardon, monseigneur, j'ignorais comment on vous qualifie. J'en reviens à M. de Rubantel. Tout à l'heure en arrivant à Valenciennes, je l'ai rencontré, nous nous connaissons, j'ai sauté à son cou, lui au mien, nous avons un peu pleuré tous deux. Nous avons décidé qu'il viendrait vous demander audience, et comme vous ne m'eussiez pas reçu, tandis que vous le recevez lui, il m'a cédé son tour et me voilà.

— Ah çà ! s'écria Louvois, roulant son œil irrité sous son épais sourcil, est-ce que par hasard vous êtes fou !

— Pas encore, monseigneur, mais je le deviendrai probablement, si cela dure !

Et Jaspin, sans plus de façon, tira son mouchoir, essuya une larme au bord de ses yeux et s'assit carrément sur un fauteuil.

Louvois, exaspéré, le saisit brusquement par les épaules et le jeta plutôt qu'il ne le mit sur ses jambes.

— Allez-vous me dire tout de suite ce qu'il y a de commun entre vous et M. de Rambutel, demanda-t-il à l'abbé ?

— Le désir de sauver un homme, repartit Jaspin; un jeune homme dont il est l'ami et moi aussi.

— Quel homme ?

— M. le comte de Lavernie, monseigneur, que j'ai élevé, dont la famille m'a nourri depuis trente ans, pauvre précepteur ignorant et incommode : le comte de Lavernie, mon cher seigneur, un brave jeune homme innocent, inoffensif, orphelin... dont la mère est morte entre mes bras !

Louvois recula d'un pas; il devint blême, son cœur battit avec violence : toute la scène du château de Lavernie lui apparut. Il revit cette noble femme expirante, le petit abbé agenouillé, le fils menaçant, le chien risible défenseur, grondant comme un lionceau. Il revit Antoinette aux mains des archers et le portrait de Mme de Maintenon lançant des éclairs du fond de son cadre.

— Je n'en finirai donc jamais avec ce souvenir, murmura-t-il, tremblant de rage.

Puis revenant sur Jaspin, agneau qui palpitait devant ce regard d'aigle, il ajouta lentement :

— Je vous reconnais, vous êtes l'abbé qui m'a montré le poing, en me disant que j'étais un monstre.

Jaspin se courba plus bas encore, et ne répondit pas.

— Et de quoi venez-vous me menacer aujourd'hui? dites ! poursuivit Louvois avec un accent sinistre.

Jaspin joignit les mains et, relevant la tête, montra au ministre un visage empreint d'une si poignante douleur que Louvois eut peur de s'attendrir.

L'abbé fondit en larmes, se laissa tomber à deux genoux et murmura d'une voix troublée par les sanglots :

— Grâce !

— Je n'ai pas le droit de faire grâce, répondit durement Louvois.

— Monseigneur, c'est vous qui êtes l'offensé.

— Un ministre représente le roi jusque dans l'offense qu'il reçoit pour son maître. C'est le roi que M. de Lavernie a offensé ; adressez-vous au roi.

— Mais, monseigneur, répliqua Jaspin, de plus en plus humble et suppliant, c'est vous qui êtes le maître !... Tout se fait par vous ! A qui ne commandez-vous pas !

— Vous plaisantez, brave homme.

— C'est vous, poursuivit l'abbé, qui avez déféré M. de Lavernie à un conseil de guerre. C'est vous qui déjà l'avez destitué de son grade.

— Eh bien ! après ?... Si j'ai cassé cet officier, il est bien cassé ; si je l'ai traduit de-

vant un conseil de guerre, c'est qu'il était coupable. Le conseil est assemblé, faites-lui vos suppliques, s'il est temps encore adressez-lui vos doléances, s'il est trop tard.

Jaspin, brisé, cacha son visage dans ses deux mains et pleura bruyamment comme un enfant qui perd courage.

— Mon Dieu, murmura-t-il, mon Dieu, peut-on avoir le cœur de voir ainsi pleurer un homme!

En ce moment l'aide-de-camp apporta au ministre un paquet de la part du président du conseil de guerre. Louvois rompit le cachet.

Jaspin regarda et écouta de toutes les forces de son corps et de son âme. Son cœur cessa de battre.

— Il est trop tard, dit Louvois.

— Trop tard! s'écria Jaspin en se levant, pourquoi trop tard?

— Parce que l'arrêt vient d'être prononcé, répliqua Louvois, parcourant toujours le message de M. le duc du Maine.

— Et cet arrêt condamne Gérard?

— A la peine de mort.

Jaspin poussa un cri terrible, et ses yeux lancèrent une flamme dont Louvois fut épouvanté. C'était le délire ou le courage qui s'allumait en ces yeux-là.

— Allez, monsieur Jaspin, dit-il, allez prier le conseil; parlez à M. le duc du Maine, qui est fort miséricordieux.

— M. le duc du Maine fera-t-il grâce? interrompit brièvement Jaspin.

— Il n'en a pas le droit plus que moi.

— Alors pourquoi me dites-vous de l'aller trouver? Pour me congédier, n'est-ce pas?

Louvois haussa les épaules.

— Oh! mais, je ne m'en irai pas ainsi, continua Jaspin.

Louvois frappa du pied.

—Vous risquez gros, mon cher monsieur, dit-il.

— Bah! fit l'abbé avec un geste sublime de mépris et d'abnégation, qu'est-ce que je risque!

— Vous risquez, vous risquez de ne pas vous trouver près de votre ami au moment où il aurait besoin de vous voir... Car vous êtes abbé, je crois?

Jaspin ouvrit des yeux effarés, des lèvres frémissantes.

—Les jugemens du conseil de guerre, poursuivit Louvois tranquillement, s'exécutent dans les cinq heures. Restez ici, si bon vous semble. Je vais donner les derniers ordres. Adieu, monsieur l'abbé Jaspin.

Jaspin bondit comme un chat sauvage et barra le passage à Louvois.

— Je vous ai dit à Lavernie, bégaya-t-il d'une voix étranglée, je vous ai dit que vous étiez un monstre...

— Eh bien? repartit Louvois intrépide.

— Eh bien! aujourd'hui je vous appelle un scélérat.

— En ma qualité de ministre de la guerre, je ne me mêle point des abbés, répliqua Louvois en raillant, mais je vous enverrai à l'archevêque de votre diocèse. il vous fera mettre au cachot, M. Jaspin. Adieu.

— Monsieur! s'écria Jaspin ivre de fureur et effrayant à voir, vous allez me signer tout de suite la grâce de M. de Lavernie.

Louvois écarta l'abbé d'un geste de son bras vigoureux.

— Monsieur Louvois, cette grâce! ou je parle!

—Vous parlerez?... que direz-vous? Parlez tant que vous voudrez, que m'importe!

— Cette grâce! vous dis-je.

Cependant, Louvois avait été sensible à la menace.

—Je vous répète, dit-il, que nul n'a droit de grâce que le roi.

—Eh bien, un sursis à l'exécution jusqu'à ce que j'aie vu le roi.

Louvois se mit à rire.

— Oh! scélérat! scélérat! il rit!... s'écria Jaspin en s'adressant à Dieu. Eh bien! puisque tu l'as voulu, va!... tue M. de Lavernie, moi je vais à Versailles!

Louvois fut frappé du ton avec lequel Jaspin prononça ces paroles.

— Tu ne sais donc pas ce que c'est que M. de Lavernie, stupide bourreau? poursuivit Jaspin, dont le visage s'illuminait comme s'exaltaient son ame et son accent. Tu ne devines donc pas?

Louvois prêta tellement l'oreille qu'il n'entendit pas les injures.

— Ah! tu touches à M. de Lavernie, toi! ah! tu joues ainsi avec les secrets de Mme de Maintenon... qui est reine de France!...

Louvois se rapprocha d'un bond et étendit une main vers l'abbé, qui s'enivrait de ses paroles et de sa conviction comme les anciens martyrs?

—Les secrets de Mme de Maintenon? s'écria le ministre d'une voix haletante.

— Eh bien! Mme de Maintenon te perdra Louvois!... Aman! fais tomber un cheveu de M. de Lavernie, Esther fera rouler ta tête sur un échafaud!

— Que dites-vous?... demanda Louvois à qui revinrent en mémoire les solennelles menaces de la comtesse,—et il pressa les mains du pauvre abbé,—expliquez-vous!...

Ce jeune homme est-il donc si intéressant pour la marquise?...

Jaspin poussa un éclat de rire qui eût bien prouvé sa folie, s'il eût été moins terrible. Louvois le comprit, il entoura d'un bras l'épaule de l'abbé.

— Eh bien! soit, ce sursis, causons-en, monsieur Jaspin, dit-il. Asseyez-vous, calmez-vous, tout s'arrange en ce monde, quand tout s'explique, bon Dieu...

— Ne blasphémez pas Dieu! rugit l'abbé inondé de sueur, et que Louvois assit avec une affectueuse violence.

— Là... là!... voyons... prouvez-moi que Mme de Maintenon, s'intéresse assez à ce jeune homme, dites-moi ce secret... parlez, mon brave Jaspin, vous êtes un digne homme, vous défendez vos amis au moins! j'estime ces caractères là! je vais vous signer ce sursis — tenez.... je signe, mais parlez, parlez!... sinon je croirai que vous abusiez du nom de la marquise pour me fléchir, et je retirerai le sursis que voilà... Ce secret! ce secret de Mme de Maintenon!.. Ah! mais, il faut parler, maître Jaspin; vous en avez trop dit pour vous arrêter maintenant. L'aveu et le sursis, ou bien j'avance l'heure!

Jaspin épouvanté ouvrit la bouche pour parler. Soudain un bruit éclatant de cris et de fanfares emplit la place sur laquelle ouvraient les fenêtres du cabinet de Louvois.

—Vive le roi! cria la foule en débordant sur la place comme une mer mugissante,— vive le roi!

— Le roi? dit Louvois avec un élan de colère.

— Le roi! répéta Jaspin en se précipitant vers la fenêtre dans le délire de la joie.

— Le roi et Mme de Maintenon ont doublé l'étape et entrent dans Valenciennes, vint dire l'aide-de-camp à Louvois consterné.

Au nom de la marquise, Jaspin tomba sur ses genoux comme un insensé, envoya des baisers vers le ciel, et se dégageant des bras de Louvois qui lui tendait le sursis et l'enlaçait comme un serpent afin d'obtenir de lui une parole:

— Madame de Maintenon à Valenciennes, cria l'abbé en se frayant un passage au milieu des officiers et des serviteurs de Louvois. Ah! Gérard est sauvé, gardez votre papier, monsieur, je n'en ai plus que faire.

Et le petit homme, après avoir embrassé Rubantel en courant, se jeta à corps perdu dans la foule qui bordait les rues sur le passage des carrosses du roi.

— Les secrets de Mme de Maintenon!... répéta Louvois en se laissant tomber accablé sur son fauteuil.

XXVIII.

Utilité d'un péché de jeunesse.

Les rues étaient encombrées. Cette ville toute émue encore du passage de quarante mille hommes, bouleversée par les terreurs des religieuses et les exigences des corps d'élite, respirait à peine depuis deux heures. Car toutes les troupes en étaient sorties grâce à l'infatigable surveillance de Louvois, à son génie organisateur, à sa rude façon de se faire obéir.

Ce n'était plus un mystère pour personne: l'armée française marchait sur Mons, que les têtes de colonne avait déjà entourée, quand l'arrière-garde quittait à peine la chaussée de Valenciennes.

On juge de l'effet que produisit l'arrivée subite de Louis XIV. Le roi n'avait pas commandé d'armée depuis quelque temps. Avec le roi venaient les princes: avec le roi venait Mme de Maintenon, qui, reine de fraîche date, ne s'était point encore montrée à ses sujets du nord, comme le faisait si habituellement autrefois Mme de Montespan.

Le roi avait dû cacher son arrivée, comme on avait caché celle des troupes. Louvois n'attendait son maître que le lendemain. Un caprice royal, un rien, un frisson de Mme de Maintenon, peut-être, frisson prophétique, ayant fait doubler la dernière étape, Louis entrait à Valenciennes de jour, au lieu d'y arriver aux flambeaux.

Douze carrosses remplis de grands officiers de la maison s'avançaient lentement par les rues jusqu'à la maison de ville où les logemens étaient marqués depuis la veille. Le carrosse du roi chargé de pages, entouré d'écuyers et de gardes, était suivi par le carrosse plus modeste dans lequel tous les yeux cherchaient avidement la marquise de Maintenon. Sereine et un peu pâle sous ses coiffes, elle était en compagnie de deux dames et d'un maréchal de France; un écuyer du roi escortait le carrosse, à cheval, et très attentif près de la portière.

Cette femme dont toute l'Europe parlait sans cesse, et qui venait d'atteindre à une si haute fortune, portait sa grandeur sans fatigue et sans faste. On devinait en elle une âme supérieure à cette fortune même,

et la foule qui la dévorait des yeux se taisait, mais non sans admiration ni respect.

Le cortége avançait ; un temps radieux faisait de cette entrée improvisée une entrée triomphale. Les échevins, les gens du bailliage, de la prévôté, du parlement, les chefs de milices, les grands officiers encore en séjour dans la ville, se hâtaient d'accourir et leurs escortes particulières, après avoir fait refluer la foule, s'allaient joindre à la grande escorte comme les affluens au fleuve.

Tandis que les cloches sonnaient, que le canon tonnait, que les cris éclataient, Louvois, caché derrière un rideau, voyait, se rongeait le cœur et dardait sur Mme de Maintenon des regards qui l'eussent pulvérisée, si la pensée d'un ennemi tuait à distance comme une bombe.

Cependant, le premier carrosse de ce cortége, qui fût entré dans Valenciennes dix minutes avant les autres, renfermait deux femmes et un homme, qui se firent reconduire directement à une entrée basse de l'hôtel-de-ville, où ils mirent pied à terre.

L'homme descendit le premier ; il était vêtu simplement, portait l'épée et tenait sous son bras un petit coffret d'ébène incrusté d'argent. Nous connaissons cette figure pour l'avoir vue chez Mme de Maintenon, à Versailles, un soir que la marquise soupait en attendant M. de Harlay.

C'était le maître-d'hôtel de Mme de Maintenon, un fort poli et fort honnête homme.

Manseau offrit son bras à une vieille personne, aussi noir coiffée que la marquise, aussi pincée, aussi raide, aussi prude de démarche et de visage.

Pincée sans circonspection, raide sans austérité, montrant vingt-deux dents avec lesquelles un fabricant d'ivoirerie en eût fait facilement soixante-quatre comme celles de la marquise, c'était la camériste singeant sa maîtresse, c'était Mlle Nanon Balbien, la puissance des puissances.

Mlle Nanon mit le bout de ses doigts sur le bras de Manseau, tourna et retourna chastement ses grandes jupes que le carrosse avait fripées. Elle baissa les yeux pour ne pas voir tous ces hommes qui la regardaient descendre de carrosse, et se rengorgea béatement quand elle entendit quelques imbéciles murmurer à son oreille :

— N'est-ce point là madame de Maintenon ?

Telle était, en effet, la prétention de Mlle Balbien, qui, sans les fréquentes admonestations de la marquise, eût copié plus exactement, c'est-à-dire plus ridiculement encore cet illustre modèle.

Et du reste, comment l'orgueil n'eût-il pas tourné cette faible tête ? Comment ce pauvre reflet ne se fût-il pas figuré être lumière ? Comment *ma mie* Balbien n'eût-elle pas cru être un fragment de Mme Scarron ?

Nanon voulait bien admettre que Louis XIV ne l'eût pas épousée. N'était-ce pas assez de modestie de sa part ? Elle laissait le roi sans partage à sa maîtresse, mais seulement le roi. Quant aux princes, quant aux ambassadeurs, quant aux ministres, quant à la cour entière, tout cela était à elles deux, puisque tout cela se donnait à elles deux.

Et certes, jamais la maîtresse ne reçut et n'exigea autant d'hommages que la suivante. Ainsi Mme de Maintenon avait-elle eu l'esprit de faire respecter jusqu'à ses humbles commencemens. Mais Mlle Balbien semblable à l'âne chargé de reliques, aimait mieux croire qu'on l'adorait que de rapporter à la véritable idole les cantiques et l'encens.

Cette fière personne entra donc par une des faces latérales de la maison de ville, où les maréchaux-de-logis et les fourriers du roi vinrent la recevoir et lui indiquer le logement de la marquise.

Car, dans les voyages, Mme de Maintenon affectait de loger séparément comme une simple dame du palais, et son service arrivait toujours à la destination avant celui du roi, afin que toutes choses étant préparées bien à l'avance, elle fût la première installée et en mesure de recevoir immédiatement le roi sans aucunes traces des embarras ou du désordre d'un voyage.

C'est à cela que Mlle Balbien daignait s'employer d'ordinaire lorsqu'elle consentait à supporter les fatigues d'un déplacement. Elle connaissait les habitudes et les besoins si simples de sa maîtresse : une chambre bien rangée, des étoffes sombres pour tentures, la petite table pour elle avec un fauteuil du côté du lit, une autre table avec un fauteuil en face pour le roi, quelques faïences ou émaux bleu et blanc qu'elle affectionnait, avec des fleurs odorantes, bien que le roi eût les odeurs en exécration ; mais il les supportait chez la marquise.

Puis, à l'arrivée, un bouillon et une aile de poulet les jours gras, une tasse de lait et des biscuits les jours maigres, et avant tout une bougie allumée pour cacheter des lettres, car la vie de la marquise se passait à cacheter des lettres quand elle ne lisait pas celles d'autrui.

Jamais Mlle Balbien n'accomplissait ou plutôt ne faisait accomplir son œuvre sans soupirer, gémir, se plaindre des douleurs de

reins, et se faire soigner, cheminfaisant, par les femmes de chambre. A elle le premier consommé, ou le premier sirop, qu'elle savourait lentement, assise sur le fauteuil où se devait asseoir la maîtresse, accoudée sur la table où la maîtresse allait appuyer ses coudes.

Et Mme de Maintenon, qui plusieurs fois l'avait surprise prenant ainsi ses ébats, au grand scandale de quelques zélés, s'était contentée de dire en souriant, que sa bonne Nanon lui essayait une chambre neuve.

Ce jour-là quand les officiers de service eurent présenté leurs respects à Mlle Balbien, et qu'elle eût distribué le blâme ou l'éloge, après qu'elle se fût un peu querellée avec Manseau, qui ne lui avait pas fait préparer son potage, et dont la froide patience, plus cruelle qu'un mauvais procédé, irritait la vieille demoiselle, *ma mie* Balbien fit ranger la chambre de sa maîtresse, et visita le passage qui, suivant l'usage, aboutissait de cette chambre aux appartemens du roi.

Mais à Valenciennes, les fourriers n'avaient pu mettre les deux logemens de niveau. Un escalier sombre et étroit les séparait. C'était désolant, mais irréparable. Mlle Balbien, qui s'était heurtée aux premières marches, poussa des exclamations sans fin, et n'ayant plus sous la main les fourriers, se mit à larder Manseau en répétant :

— Jamais le roi ne pourra descendre par là chez nous.

— Vous lui éclairerez, mademoiselle, repartit flegmatiquement le maître-d'hôtel en dressant sa collation sur la petite table.

— Eclairer!... en plein jour!... comme c'est ridicule, dit ma mie Balbien.

— S. M. songera que nous sommes en province, mademoiselle.

Nanon haussa les épaules.

— Oh! d'ailleurs, grommela-t-elle, que disais-je en plein jour! Il sera nuit fermée quand vous aurez fini votre service, au train dont vous y allez!

— Il est inutile que je sois prêt d'avance, mademoiselle, répliqua Manseau du même ton poli; un bouillon froid n'est bon que pour le rhume.

Et il continua d'essuyer la porcelaine de Chine avec le soin le plus minutieux.

Mlle Balbien se démenait furieusement.

— Vous savez, dit-elle, qu'aujourd'hui, nous avons tout au plus un quart d'heure d'avance.....

— Le roi et Madame sont au grand degré à recevoir les complimens, repartit Manseau tranquillement. Il y en a pour une demi-heure de complimens à Valenciennes. Les gens y sont éloquens.

Et le maître d'hôtel plaça près de l'assiette et de la jatte le service de vermeil enfermé dans son *cadenas* doublé de satin amaranthe.

Mme de Maintenon, depuis son mariage, avait le cadenas, comme une reine.

Mlle Balbien, n'ayant plus rien à répliquer, s'apitoya sur elle-même.

— Voilà qui est heureux! s'écria-t-elle, une demi-heure de harangues!... et je meurs de besoin, et personne ici ne songe à moi.

— Que ne le disiez-vous, mademoiselle, repartit Manseau imperturbablement, je me serais empressé de vous faire servir. Seulement, je ne puis deviner. Voulez-vous dîner tout à fait ou seulement vous rafraîchir?

— Que prend Madame?

— Une soupe au riz, des becfigues.

— Eh bien, M. Manseau je prendrai la même chose, s'il vous plaît.

— Mademoiselle, il n'y a de becfigues que pour madame, répondit le maître-d'hôtel; madame mange si peu! mais nous vous trouverons des mauviettes. Et Manseau, ayant fini de dresser le couvert se préparait à sortir quand Mme de Maintenon apparut au seuil de son appartement.

Elle était entourée de courtisans, d'évêques, d'officiers généraux; elle avait les mains pleines de placets, et souriait à deux ou trois supérieures des principaux couvens de la ville, qui étaient venues saluer en sa personne la supérieure générale de tous les couvens de France.

Lorsqu'elle eut, sur son palier, passé une sorte de revue de tout ce monde, elle salua et congédia, selon son habitude, après avoir assigné quelques audiences.

Alors, cette foule s'éloigna, et la marquise rentra toute seule chez elle, où Nanon et Manseau l'attendaient, l'un dans la première chambre, l'autre dans la seconde.

En traversant la première, qui était une sorte de grande antichambre richement tapissée de vieilles tentures de Bruges, la marquise demanda par quel endroit son appartement communiquait avec celui du roi.

Manseau indiqua l'escalier dont nous avons parlé, la marquise y jeta un coup d'œil indifférent, et, de cette première chambre, passa dans la seconde qui était la sienne, celle-là où Manseau avait dressé la table et le couvert.

Il y laissa pénétrer sa maîtresse que deux femmes attendaient avec une toilette fraîche.

— Nanon, dit-elle, je ne recevrai personne avant deux heures, veille à ce qu'on ne

me trouble point. — Personne, entends-tu bien!

Nanon ferma la porta et sortit pour aller prendre à l'office son potage et des nouvelles.

Mais elle n'avait pas fait trois pas dans cette antichambre, qu'un fracas épouvantable se fit entendre dans les montées sonores; quelque chose de lourd roula de marche en marche, enfonça la porte de l'escalier, et une sorte d'énorme pelote noire et grise s'étant développée comme un hérisson et dressée sur deux pattes, Mlle Balbien vit en face d'elle un petit homme moitié rose, moitié pâle qui s'écria les bras étendus :

— Mme de Maintenon, s'il vous plaît ?

C'était encore notre ami Jaspin.

Nanon poussa trois cris de jeune fille effrayée et se réfugia derrière un paravent; au même moment entrèrent dans l'antichambre un huissier du roi et un gendarme de service, qui crièrent tout haletans :

— Où est-il? où est-il?

— Le voici! cria Nanon en désignant l'intrus, qui se frottait les genoux tout effaré.

— Merci, mademoiselle Nanon, dit l'huissier, qui allongea la main vers sa proie.

— Nanon! répéta Jaspin qui d'un bond se dégagea des mains de l'huissier, et accourut regarder en face la vieille fille. — Nanon Balbien!

— Eh bien! Après? répliqua celle-ci.

— Nanon qui était servante de Mme Scarron! Nanon que... Nanon qui...

— Ah çà! avez-vous fini de dévisager ainsi mademoiselle, s'écria l'huissier, qui se fit aider du factionnaire. Est-ce pour cela que vous vous êtes ainsi introduit chez le roi?... Fouillons-le?...

— Mais en vérité, c'est elle! s'écria Jaspin; je la reconnais!... Et vous, Nanon, reconnaissez-moi donc!...

— Monsieur! fit la vieille demoiselle troublée par je ne sais quel vague souvenir.

— En 1660, sur la route de Lorraine.

— Monsieur!

— Un petit précepteur tout joufflu, tout rose, qui cherchait condition...

— Mais, monsieur...

— Tandis que vous alliez attendre votre maîtresse alors en voyage.

— Oh! monsieur...

— J'avais vingt-quatre ans, vous en aviez...

— Assez!

— Mlle Nanon me reconnaît! s'écria Jaspin aux deux hommes; lâchez-moi!

— Est-ce vrai? mademoiselle, dirent ceux-ci un peu étonnés...

Nanon hésitait encore.

— Je suis votre compère... Jaspin!... le petit Jaspin! ajouta l'abbé d'une voix qui fit tressaillir la vieille fille.

— Oui, oui, dit-elle suffoquée... Retirez-vous, messieurs.

Les deux gardiens saluèrent et partirent.

— Ah! enfin dit Jaspin, qui respira tout à fait.

Nanon, éperdue, se cacha le visage dans ses mains, comme si le plafond menaçait de lui choir sur la tête.

— Vite, lui dit l'abbé, conduisez-moi à madame la marquise.

— Mais, c'est impossible.

— Rien n'est impossible.

— Madame attend le roi.

— Le roi attendra.

— Mais que dire à madame?

— Que je suis votre ami...

— Vous voulez donc me déshonorer?

— Allons donc!

— Nanon! demanda la marquise de l'autre chambre, qu'est-ce que tout ce bruit que j'entends?

Nanon joignit les mains avec angoisse.

— Elle est là! cria Jaspin en se précipitant vers la porte.

— Vous me perdez! gémit Nanon, s'accrochant à lui pour l'arrêter, mais il se dégagea et passa.

— Ah çà, vraiment, qu'y a-t-il? dit Mme de Maintenon, dont une femme de chambre venait d'ouvrir la porte.

Nanon faillit s'évanouir.

— Madame... murmura Jaspin, en s'avançant gracieusement.

— Que veut cet homme? demanda la marquise stupéfaite.

— Une audience, répliqua Jaspin.

— Et mes ordres, Nanon? dit la marquise avec sévérité.

Le regard de Jaspin fouetta si vertement la vieille fille immobile, qu'elle s'élança près du fauteuil de sa maîtresse et lui dit :

— Monsieur l'abbé Jaspin.

Puis, après ce coup d'Etat, elle regarda l'abbé à son tour, implorant sa discrétion, qu'il lui promit par un affectueux sourire.

— Péché maudit! soupira la vieille fille avec désespoir, en fermant la porte sur la marquise et sur Jaspin.

— Heureux péché! murmura l'abbé.

XXIX.

Les secrets de Mme de Maintenon.

Mais Jaspin, qui avait tant désiré cette audience de Mme de Maintenon ne fut pas mé-

diocrement embarrassé lorsqu'il se vit en face d'elle.

C'est qu'elle n'était pas de ces femmes qu'on regarde facilement, ses grands yeux fixes, impénétrables, lançaient une flamme rayonnante à laquelle un aigle se fût brûlé! — Et Jaspin n'était qu'un pauvre papillon bien obscur.

Et d'ailleurs, quand il eût osé la regarder, cette femme illustre, ce n'était pas tout. Il fallait oser lui parler. Etait-ce bien facile de lui dire ce qu'avait à lui dire Jaspin?

Il baissa la tête; son cœur débordait. Tant de douleurs y bouillonnaient si tumultueusement que l'éruption était prochaine. Mais quand on parle aux grands, c'est la première parole qui est importante. Ils n'entendent souvent que celle-là.

— Eh bien, monsieur, lui dit la marquise lorsqu'elle fut un peu remise de l'étrange présentation que Nanon lui avait faite. Mlle Balbien vous a conduit à moi, ce doit être pour quelque objet de conséquence?

Jaspin n'eut que la force de faire un signe d'assentiment.

— Dans l'intérêt de l'Eglise, sans doute? continua la marquise.

Jaspin eût donné un an de sa vie pour trouver une phrase; mais il régnait dans ses idées trop de confusion pour qu'une idée sortît seule et nette.

La marquise, un peu impatiente, ajouta sèchement:

— Hâtez-vous, monsieur, mon temps est pris.

Jaspin leva les yeux et osa regarder. Ce n'était plus cette figure jeune et charmante du portrait qu'il connaissait si bien et dont il voulait faire dorer le cadre, c'était un visage austère et froid, toujours beau sans doute, mais auquel manquait le rayon vivifiant d'un sourire. Oh! si Mme de Maintenon eût souri, Jaspin se fût jeté à ses genoux et lui eût tout dit.

Mais l'inflexible beauté de cette figure antique lui fit peur, le glaça: il avait en face de lui une reine, il présenta un placet.

— Madame, murmura-t-il, je venais demander à votre... — il allait dire majesté, peut-être eût-il gâté les affaires, — à votre bonté, la grâce d'un pauvre jeune homme condamné.

La marquise fronça le sourcil et se leva. Elle ne s'attendait point à cette requête banale... Les façons bizarres de Nanon, le mystère et la violence de cette introduction de Jaspin, lui avaient promis autre chose.

Elle fit deux pas avec la roideur d'une statue et répondit laconiquement:

— J'ai l'habitude de ne point me mêler des affaires de la justice.

Et sa main acheva la phrase; cette belle main disait adieu à Jaspin.

— Ce jeune homme s'appelle Lavernie! s'écria l'abbé rendu à lui-même par le danger de la situation.

La marquise tressaillit. Jaspin s'en aperçut et baissa aussitôt les yeux.

Mme de Maintenon d'une voix calme, mais avec une attention profonde:

— Quel Lavernie? demanda-t-elle.

— Lavernie en Argonne, dit Jaspin tout bas.

L'émotion de la marquise ne se révéla cette fois que par un regard; mais ce regard alla fouiller jusqu'au fond du cœur de Jaspin. Elle se tut pendant une minute, qui suffit à cette âme profonde pour absorber, pour éteindre tout le tumulte et tout le feu de ses pensées; et la surface resta paisible et sereine, comme celle des flots qui viennent d'engloutir un navire en flammes.

— Monsieur, reprit-elle, vous m'avez entendue, je ne puis rien.

Jaspin, s'approchant au lieu de prendre congé comme elle s'y attendait.

— Mais, madame, dit-il doucement, vous ne vous rappelez-donc pas la comtesse de Lavernie?

Une secousse nerveuse plissa le front pur de la marquise.

— Parfaitement, dit-elle avec calme.

— Une amie... qu'elle amie!... s'écria Jaspin en joignant ses mains et en regardant le ciel avec une ineffable expression de tendresse et de regret.

— C'est vrai, répondit la marquise en tressaillant de nouveau sans pouvoir se vaincre, et cependant Jaspin la regardait; toute troublée, elle ajouta vivement:

— Vous venez en son nom pour me demander de m'intéresser à ce jeune homme? qui êtes-vous? comment êtes-vous entré ici?

— Je suis le précepteur du comte Gérard, madame...

— Pourquoi Mme de Lavernie n'est-elle point venue elle-même? pourquoi n'a-t-elle pas au moins écrit? Ne me néglige-t-elle pas un peu... quand il s'agit de son fils, surtout?

— Elle est morte! madame, répondit le digne abbé, que cette parole et son émotion achevèrent de suffoquer.

Les yeux de la marquise s'enflammèrent. Jaspin avait bien épié sur son visage l'effet de cette révélation.

— Morte! s'écria-t-elle. Depuis quand?

— Hélas! madame, depuis le mois d'août.

— Et quand donc a été condamné ce jeune homme?

— Hier.

— Hier!... Et vous venez aujourd'hui à moi... Pourquoi à moi de préférence, à moi qui n'ai de pouvoir que par mes prières? se hâta de dire Mme de Maintenon, dont le regard ne cessait d'interroger l'ame et les traits de Jaspin.

— Je suis venu à vous, madame, répondit-il sans se troubler, parce que souvent j'ai entendu Mme de Lavernie parler de la tendre amitié qui vous unissait à elle dans sa jeunesse, parce que l'arrêt qui vient d'être prononcé contre M. Gérard de Lavernie doit être exécuté sous deux heures, et que le ciel, si miséricordieux, vous a envoyée ce matin à Valenciennes.

A mesure que l'abbé parlait, il voyait s'effacer le pli profond que l'inquiétude avait d'abord creusé sur le front de la marquise. Il se sentait regardé avec des yeux plus doux. Cette pesante influence de deux yeux si clairvoyans dans leur défiance se dissipait peu à peu; et, en effet, la marquise se crut assez fort pour pouvoir interroger.

— Ainsi, dit-elle, cette digne comtesse a quitté le monde... sans un souvenir pour moi?

— En mourant, madame, sa pensée vous a légué le comte Gérard : voilà pourquoi je vous supplie aujourd'hui de le sauver.

— Qu'a-t-il fait?

— Il a déplu à M. de Louvois.

— Ah! seulement?

— Cela suffit, madame.

— Non pas pour justifier un arrêt de mort. Il y a eu infraction à la discipline, insubordination, peut-être.

— M. le marquis de Louvois est sévère, et il a raison; néanmoins, je vais parler..., je solliciterai...

— Madame, je vous expliquerais bien la conduite et l'innocence du comte Gérard; mais le temps presse. Ce matin, le conseil de guerre a prononcé. M. de Louvois, que j'ai vu et à qui j'ai parlé, m'a quitté furieux.

— Furieux de quoi!

— De la confiance qu'il m'a vue... des menaces que je lui ai faites.

— Confiance en qui? demanda la marquise rappelée à ses inquiétudes.

— En vous, madame.

— Vous avez parlé de moi à M. de Louvois, s'écria Mme de Maintenon avec plus d'agitation qu'elle n'en avait encore fait paraître, vous avez menacé M. de Louvois à cause de moi..., à propos de Mme de Lavernie et de son fils...

— Sans doute, madame, repartit simplement Jaspin, je ne pouvais pas faire autrement. M. de Louvois me refusait la grâce du comte, bien qu'il sût les rapports d'amitié qui vous unissent à la famille de Lavernie, j'ai donc menacé M. de Louvois d'un pouvoir supérieur au sien.

— Mais, interrompit la marquise avec autant de colère que de crainte, vous avez eu grandement tort, monsieur. Que j'aie eu comme vous dites des rapports d'amitié avec la famille dont il s'agit, cela ne regarde en rien le ministre... et puis, moi je n'ai pas de pouvoir, je n'ai de supériorité sur personne, je n'entre jamais en lutte avec les ministres du roi, qui sont les interprètes ou les exécuteurs de ses volontés. Si vous avez fait cela, monsieur, je vous désavoue, je vous blâme.

Jaspin devint pâle. Il venait de lancer une bien malheureuse parole. — Que dirait-elle, mon Dieu, pensa-t-il, si elle savait combien il s'en est peu fallu que je ne livrasse tout son secret à M. de Louvois.

— Je croyais pouvoir compter, bégaya-t-il, que vous n'abandonneriez pas M. de Lavernie.

— Et pourquoi cela, monsieur? s'écria la marquise emportée.

— En mémoire de sa mère, répliqua Jaspin.

— Il n'est pas d'amitié qui force le devoir Monsieur l'abbé. Si toutes les personnes qui m'ont été amies se targuaient de cette amitié lorsqu'elles ont offensé le roi ou les lois, pour venir menacer de moi les ministres, on verrait d'étranges choses. Oh! non, Monsieur, il n'en sera pas ainsi; la protection dont le roi daigne m'honorer me rend circonspecte au lieu de me donner de l'audace. Plus S. M. m'accorde de confiance, plus je tâche d'en mériter. Quiconque outrage les lois est mon ennemi, et j'abandonne un coupable sans regrets, sans remords, sans souvenir d'une amitié, que d'ailleurs son crime dénoue. Je dirai moi-même à M. de Louvois, continua-t-elle en frissonnant d'une secrète épouvante, je lui dirai mes principes à cet égard. Ainsi, monsieur l'abbé, ne comptez plus sur moi. J'eusse agi peut-être efficacement pour sauver le fils d'une ancienne amie; mais puisque vous avez été me compromettre et vous compromettre vous-même, prenez que nous n'ayons rien dit l'un et l'autre. Ah! monsieur, mon cœur saigne; mais je suis surprise qu'un homme de votre âge et de votre caractère ait commis une pareille inconvenance; les gens d'église, monsieur, doivent être patiens et humbles. Adieu, monsieur.

Jaspin, après avoir laissé passer la tempête sur ses épaules courbées, voulut essayer de voir s'il ne restait pas au ciel un peu de cet azur qui promet le calme et le soleil.

—Elle a raison, se dit-il, encore un peu de patience et d'humilité. Je suis le plus fort, et d'un mot je l'écraserais; soyons patient et humble; ménageons la!

— Enfin, madame, reprit l'abbé d'une voix suppliante, vous ne perdrez pas, par la faute du pauvre Jaspin, un homme généreux et innocent qui porte le nom de Lavernie.

— Portât-il le nom d'Aubigné, fût-il mon frère, monsieur, je ne le perdrai point; non, mais je le laisserai à la justice.

A ces paroles émanées d'une volonté inflexible, et qui lui ôtaient tout espoir, l'abbé lança sur la marquise un regard ferme et menaçant, éclair contre éclair, réponse vigoureuse du fer au fer quand deux épées se choquent.

— Elle l'a voulu, murmura-t-il; à son tour de trembler et de demander grâce.

—Madame, dit Jaspin d'une voix tremblante, mais sans peur cette fois, peut-être pourriez-vous écouter votre amour pour la justice et négliger la charité chrétienne, s'il s'agissait d'une circonstance ordinaire; mais ici, madame, vous êtes en face d'une exception.

La marquise leva fièrement la tête, étonnée de cette audace et de cette résurrection du pauvre esprit qu'elle avait vu si bas.

— Il ne s'agit pas, je le répète, madame, d'un fils de famille qui s'est rendu coupable et que vous abandonnez aux lois. Il ne s'agit pas d'une amie qui vous lègue son fils et dont vous foulez aux pieds la mémoire et la volonté dernière. M. de Lavernie n'est point seulement un fils de famille ou le fils d'une amie...

— Et qu'est-il donc?... balbutia Mme de Maintenon qu'un serpent mystérieux mordit subitement au cœur.

Jaspin garda un moment le silence, en apparence pour reprendre haleine et s'essuyer le visage, mais au fond pour dompter sa colère et imposer le calme et l'ordre à sa parole, dont il n'était plus le maître.

— Répondez, monsieur, répondez donc! dit la marquise en s'avançant presque tremblante.

—Vous n'ignorez point, madame, repartit lentement l'abbé, que la comtesse de Lavernie avait deux fils, deux jumeaux; vous ne l'ignorez point, vous qui étiez de ses amies.

La marquise pâlit, se redressa ou plutôt recula, et d'une voix étouffée :

—Je le sais, murmura-t-elle, et l'un d'eux est mort, n'est-ce pas?

— Oui, madame, l'un d'eux est mort. Mais il y a autre chose que certainement vous ne savez pas, sans quoi je vous eusse trouvée plus douce et plus miséricordieuse, vous qui régnez sur le monde par votre beauté comme par votre génie!

La marquise sentit que ses yeux vacillaient, que Jaspin la dominait avec la simple et touchante fixité de son regard honnête, elle étendit la main vers son fauteuil dont elle serra convulsivement le dossier.

— Ecoutez, lui dit l'abbé, écoutez une douloureuse histoire, abaissez votre regard des hauteurs où vous planez sur les misères de cette terre, apprenez ce que souffrent ici bas les mères qui ne sont pas reines, les reines qui ne sont pas mères!

La marquise n'y put tenir plus longtemps; épouvantée, elle s'écria :

— Mais qu'allez-vous me dire, monsieur?

L'abbé craignit de trop laisser voir sa pensée et son triomphe.

— Quelque chose qui ne vous regarde pas, sans doute, madame, mais que vous entendrez avec intérêt, puisque c'est un secret que Mme de Lavernie, votre amie si dévouée, m'a confié au lit de la mort.

— Un secret ayant rapport à qui? demanda Mme de Maintenon, pâle et fiévreuse.

— A la naissance de ces jumeaux, répliqua froidement Jaspin.

La marquise tomba glacée, atterrée, sur son fauteuil. Jaspin, sans avoir rien perdu de l'effet qu'avait produit son pieux mensonge, leva les yeux au ciel comme pour s'excuser devant Dieu; puis, courbant de nouveau la tête, afin de se recueillir et de ne point risquer une parole :

— Vous avez connu, dit-il, madame, le tendre amour qui unissait M. de Lavernie à sa femme. Ils s'étaient retirés du monde, de ce brillant et splendide monde parisien que fuient les pauvres s'ils ne veulent devenir envieux, et les gens qui s'aiment s'ils ne veulent devenir jaloux et cesser de s'aimer. L'amour de ces deux nobles créatures avait été inspiré par Dieu, béni par Dieu. Tous deux le gardèrent avec religion, comme nous entretenons, nous autres prêtres, dans nos chapelles, une lampe consacrée au Seigneur. Ils s'étaient mariés en 1660, avant la paix des Pyrénées, et retirés en leur domaine de Lavernie. Le comte fut bientôt appelé par le roi, qui connaissait sa fidé-

lité. On lui donna une mission importante en Provence, où il s'agissait de démanteler la citadelle de Marseille et celle d'Orange. M. de Lavernie commandait là un corps de troupes qui séjourna jusqu'après l'exécution complète des ordres du roi. Pardonnez-moi ce verbiage, madame, je remonte un peu haut, mais je suis vieux moi, et me souviens de loin.

Il fallait voir comment la marquise écoutait ce prétendu verbiage, avec quels yeux elle dévorait le narrateur!

— Continuez, murmura-t-elle en froissant de ses doigts la dentelle de ses manchettes.

—Madame la comtesse, poursuivit Jaspin, était près d'accoucher lorsque son mari partit pour la Provence, et ce fut une violente douleur pour tous deux que l'absence du comte en un pareil moment. Mais je vous l'ai dit, madame, Dieu bénissait leur union, et, le 26 août 1660, le propre jour de l'entrée à Paris du roi et de la nouvelle reine, la comtesse donna naissance à un fils.

L'abbé avait prononcé lentement et comme en affectant de leur donner de la valeur ces derniers mots qui firent un spectre de la marquise.

— Vous vous trompez, monsieur, bégaya-t-elle en se cramponnant au fauteuil. C'est à deux enfans que Mme de Lavernie donna le jour.

Et ici, un effrayant silence de quelques secondes permit à Jaspin d'entrevoir le visage défait, l'attitude bouleversée de Mme de Maintenon.

— Je ne me trompe point, répliqua-t-il, puisque c'est là le secret dont je voulais vous faire part, madame. J'étais arrivé le matin même dans ce canton, moi pauvre prêtre étudiant, joyeux comme l'oiseau que Dieu nourrit tous les jours, et je cherchais une éducation à faire : bien qu'ignorant, j'espérais en savoir toujours plus qu'un enfant. J'avais vingt-cinq ans, madame, et, une figure honnête : j'avais dépensé, deux ou trois jours avant, trop mondainement, j'en demande pardon à Dieu, mes trois derniers écus, j'étais à jeun depuis la veille ; je me hasardai d'aller au château. Mme de Lavernie était encore debout : c'était le matin, je m'en souviens toujours, et elle n'accoucha que le soir. Si vous saviez, madame, comme elle était belle, malgré la pâleur de ses premières souffrances, comme son sourire était doux, comme cette jeune femme promettait une noble mère...

Ici l'abbé sentit sa poitrine soulevée par un sanglot déchirant. Il cacha son visage dans ses mains, et la marquise vit glisser entre ses doigts de grosses larmes. Elle appuya une main sur sa poitrine ; on eût entendu battre son cœur.

— Pardon encore, dit Jaspin ; mais c'était une femme, vous le savez, qu'on ne pouvait regarder sans se sentir l'envie de lui sourire, et je ne pourrai jamais penser à elle sans avoir envie de la pleurer. Eh bien, ce jour-là je lui demandai si elle ne voudrait pas me trouver une place de précepteur ; je lui dis que je serais dévoué, fidèle, honnête, et que j'avais grand'faim.

— Je n'ai pas encore d'enfant, répliqua la jeune comtesse avec sa voix charmante : mais j'en aurai bientôt, aujourd'hui peut-être. Priez Dieu que ce soit un fils, monsieur l'abbé, priez avec ferveur ; mon mari serait si heureux d'avoir un fils !... Et alors vous seriez son précepteur.

— Oh! madame, comme je prierai! Comme j'étais sûr d'être exaucé en priant Dieu pour un de ses anges! Tout le jour je restai en prières, et vers minuit, comme je guettais pour avoir des nouvelles, auprès du pont, hors du château, vous savez — pardon, s'écria vivement Jaspin, j'oubliais que vous ne connaissiez peut-être point Lavernie— comme je guettais dis-je, je vis sortir à cheval le chirurgien qu'on avait été chercher à la ville voisine, et qui s'en retournait après l'opération accomplie.

— Eh bien! lui criai-je tout ému.

— Eh bien ! répliqua-t-il, M. le comte de Lavernie vient d'avoir un fils.

Et il partit au galop, me laissant transporté de joie, il avait dit : *un* fils—et le lendemain quand j'eus fait offrir à Mme la comtesse mes respects et mes félicitations —j'étais en bas dans le vestibule,— j'entendis sa voix sonore qui disait :

— Remerciez M. l'abbé, dites-lui que j'ai *deux* fils et qu'il aura deux élèves.

— Deux fils... vous voyez bien, deux jumeaux, murmura Mme de Maintenon avec un accent et une hâte que Jaspin ne voulut point remarquer. — Le fait est, continua-t-elle, que, dans la nuit, après le départ de ce chirurgien, la comtesse avait été saisie de douleurs nouvelles, et qu'un second fils lui était né. — Voilà du moins ce qu'elle m'a écrit... J'avais la lettre...

— Madame, repartit gravement Jaspin, vous oubliez toujours que vous ne savez, vous comme tout le monde, que ce dont la comtesse a voulu faire part à tout le monde. Il y a un secret, souvenez-vous-en, seul je le sais, et le voici...

— Mai pourquoi, s'écria la marquise qui

se leva, en proie au plus grand trouble, pourquoi, monsieur, me racontez-vous à moi... un secret... que Dieu vous ordonne de taire, puisqu'il vous a été révélé, dites-vous, au tribunal de la pénitence?

— Parce qu'en le révélant, madame, j'espère sauver la vie d'un homme, et que Dieu n'a jamais ordonné au confesseur de laisser mourir une créature qu'il peut sauver!

La marquise en ce moment offrait l'image la plus effrayante du désespoir et de l'effroi. On la voyait combattre comme dans une agonie, contre le désir d'arrêter avec un mot les révélations de Jaspin. Ce mot errait sur ses lèvres; puis, tout à coup, le ressort puissant de cette âme se tendait pour une lutte nouvelle. Jusqu'où sait-il? se demandait la marquise... peut-être ne sait-il pas tout, attendons!

Jaspin, le simple cœur si peu capable de se défendre en toute autre circonstance contre le génie de la marquise, saisissait cependant chaque fluctuation de son âme et la suivait dans tous ses mouvemens comme le pêcheur voit au fond de la mer s'agiter sourdement dans les dernières convulsions sa proie harponnée et garrottée aux flancs de la barque.

La marquise jeta autour d'elle un coup d'œil défiant.

— Ce que personne n'a su, reprit Jaspin en baissant la voix, c'est que la comtesse de Lavernie avait reçu le jour même de ses couches un message mystérieux qui lui demandait une entrevue à la petite porte de son parc. Elle trouva là une ancienne et bien chère amie à elle, une victime de ce monde brillant où toutes deux avaient vécu. Cette femme venait de quitter Paris précipitamment pour cacher à tous les yeux une grossesse qu'elle ne pouvait attribuer à son mari. Fière jusque dans sa faute, indomptable en son malheur, elle ne s'était pas même confiée à son amant à qui, plus encore peut-être qu'à tout autre, elle avait caché sa situation. Elle s'était rappelé seulement une ancienne amie, la comtesse de Lavernie, si heureuse et si pure, elle la fit mander et s'ouvrit à elle dans son désespoir. De vrai, Madame, interrompit Jaspin, qui appliqua son mouchoir sur son visage pour ne pas voir Mme de Maintenon combattre avec son flacon une défaillance inévitable, la comtesse était la consolatrice des affligés, la providence des malheureux, vaillante et ingénieuse dans ses charités! — Je suis perdue et déshonorée, lui dit la pauvre femme fugitive, je ne survivrai pas à mon opprobre qui va éclater. Dans quelques heures je vais être mère; après, je me réfugierai dans les bras de la mort. Veillez sur mon enfant, et Dieu vous en récompensera. Je ne réclame de vous qu'un pardon pour mon âme, le silence et l'oubli pour mon corps!

La comtesse comprit tout le malheur de cette femme dont elle connaissait la volonté altière: — Vous ne mourrez pas, lui dit-elle. Mon mari est absent, je prendrai votre enfant avec celui que Dieu va me donner; je les élèverai ensemble comme deux jumeaux, et nul ne saura jamais votre secret, tant que vous ne m'en aurez pas dégagée vous-même. Venez d'abord avec moi, je vous dirai ce qu'il faut faire; et souvenez-vous qu'on ne doit jamais désespérer, tant qu'on a près de soi un cœur généreux, car une amie fidèle remplace Dieu aux jours d'épreuve.

La marquise laissa tomber sa tête en arrière sur l'écusson sculpté du fauteuil. Jaspin reprit vivement:

— Tout s'exécuta comme la comtesse l'avait voulu. La pauvre fugitive donna le jour à un fils dans le pavillon de chasse perdu au fond du bois. Et presque à la même heure, Mme de Lavernie, qui avait fait placer son lit dans le grand salon, au rez-de-chaussée, la digne comtesse embrassa son fils, à elle, un enfant né au milieu de la joie de toute sa maison. Puis, quand le chirurgien fut parti, et que la comtesse eut renvoyé tout le monde... la nuit était tiède, l'air parfumé entrait par les fenêtres ouvertes..., alors, d'après un signal convenu entre elle et son amie, cette dernière apporta son enfant au château, le mit dans les bras de la comtesse, et disparut dans les parterres. Voilà comment, madame, le lendemain, deux jumeaux dormaient sur le lit de Mme de Lavernie; vous le savez maintenant aussi bien que moi.

Un sanglot trop longtemps contenu s'élança du cœur de la marquise; elle tourna vers Jaspin ses beaux yeux dilatés par la douleur et la crainte, et d'un voix étouffée:

— Oui, dit-elle, la femme qui a fait cela était un ange... Mais l'autre mère, monsieur l'abbé, celle que la comtesse avait ainsi sauvée, vous la connaissez, n'est-ce pas? Mme de Lavernie vous a dit son nom?...

— Jamais, madame, répliqua Jaspin en la regardant fixement; et si je vous ai dit le secret, c'est pour que vous m'aidiez à la retrouver...

— A quoi bon? dit impétueusement la marquise.

— Oh! madame, parce que cette femme

est peut-être puissante, et qu'elle saura, si je la découvre, sauver Gérard de Lavernie... puisque vous ne pouvez rien pour lui.

— Vous ne la retrouverez pas, M. l'abbé, dit la marquise d'un ton pénétré — et d'ailleurs ce serait inutile, car ce nouveau trait que vous m'avez appris de la générosité de la comtesse lève tous mes scrupules ; c'est à moi de veiller sur son fils, je m'en chargerai désormais.

— Oh ! non, répliqua Jaspin en secouant la tête; je ne suis pas au bout de ma tâche. Vous chercherez avec moi cette dame inconnue; vous la chercherez encore plus avidement que moi-même quand je vous aurai conté l'autre partie de ce secret, dont vous ne savez encore que la moitié.

— Grand Dieu ! s'écria la marquise.

— Vous avez appris, madame, qu'un des deux jumeaux est mort...

— Oui...

— Vous savez que la comtesse venait de perdre son mari au siége de Maestricht, et qu'il ne lui restait plus pour soutien, pour affection, pour espoir, que ce dernier des jumeaux, mes deux élèves ?

— Sans doute, eh bien ?

— Eh bien ! se dit la comtesse, comme c'est moi qui ai élevé cet enfant, comme nul ne l'aimera autant que moi, il ne serait pas juste que l'on vînt me l'enlever par un caprice. D'ailleurs, qui saura jamais s'il n'est pas le fruit de mes entrailles... le sait-il lui-même ?... Non !... C'est Dieu qui m'avait envoyé ce second fils, il est bien à moi, je le garde.

— Mais, monsieur, demanda la comtesse d'une voix qui n'avait plus rien d'humain, quel est donc celui des deux jumeaux qui est mort ?

— C'était le fils de la comtesse, répliqua Jaspin.

— En sorte que celui qui survit ?... balbutia Mme de Maintenon en tremblant de tous ses membres.

— Celui qui survit, répondit Jaspin, en s'approchant de la marquise pour lui souffler au visage ces terribles paroles, celui qu'on appelle le comte Gérard de Lavernie, le malheureux enfant que M. de Louvois va tuer dans quelques heures, c'est le fils que l'inconnue avait déposé entre les bras de la comtesse, et dont je viens vous prier, madame, de m'aider à retrouver la mère pour qu'elle le sauve au moins de l'échafaud !

— La preuve ! la preuve ! s'écria Mme de Maintenon, ivre à la fois de désespoir et de remords.

— Tenez, madame, dit l'abbé en tirant de son sein une miniature qu'il tendit à la marquise, voici le portrait de Gérard, vous voyez bien qu'il ne ressemble pas à M. de Lavernie... Et puis quand il va passer pour mourir, regardez le un peu lui-même, quelque chose me dit qu'il ressemble à sa véritable mère; peut-être alors le reconnaîtrez-vous !...

En disant ces paroles, et tandis que la marquise dévorait ce portrait, Jaspin à bout de forces tomba sur ses genoux, la marquise le releva des deux mains, pour la première fois ces yeux de bronze laissaient tomber des larmes.

Bientôt l'éclair reparut dans son regard.

— Vous dites, s'écria-t-elle, qu'il a été jugé par un conseil de guerre ?

— Présidé par M. le duc du Maine.

— Oh ! le ciel soit loué !.. Mais Louvois, est-ce qu'il sait...

— Rien... j'allais parler quand vous êtes entrée à Valenciennes.

La marquise frissonna.

— Que croit-il, enfin, depuis que vous l'avez menacé ?

— Que vous défendrez peut-être le fils d'une ancienne amie.

— Si je le défendrai !... jusqu'à la mort !

Et Mme de Maintenon saisit une mante, des coiffes, erra comme en délire, et tout à coup, se souvenant, elle s'arrêta devant Jaspin et lui prenant les mains pour le bien regarder en face :

— Et *lui* ? demanda-t-elle... que sait-il.

— Il sait que sa mère est morte, répondit Jaspin qui soutint loyalement ce regard, il sait que rien ne lui reste plus au monde, et s'attend à mourir, ainsi qu'il me l'a écrit ce matin ; voici sa lettre, lisez, madame.

La marquise lut cette lettre aussi avidement qu'elle avait regardé le portrait, serra énergiquement d'une main la main de Jaspin, et lui montra de l'autre le crucifix appendu à la tapisserie.

Jaspin fit un signe de croix lent et solennel ; ce fut toute sa réponse.

Au moment où la marquise allait se précipiter hors de sa chambre, Nanon gratta timidement à la porte.

— M. le duc du Maine, dit-elle, demande à présenter ses respects à Madame.

— Qu'il entre, s'écria la marquise. Monsieur l'abbé, allez trouver M. de Lavernie. Dans deux heures il aura de mes nouvelles, ensuite, revenez, je vous attendrai ici !...

Jaspin hébété, fou de joie, se heurta lourdement aux meubles, s'engouffra en sortant dans une tapisserie, embrassa dans la deuxième chambre la vieille fille qui courbait la

tête et baissait les yeux. Elle poussa un petit cri, il s'élança dehors en se donnant comme une phalène dans tous les courtisans dorés, lumineux, qui encombraient le vestibule.

XXX.

Premier acte de maternité.

Tout en admirant Jaspin dans sa scène diplomatique avec Mme de Maintenon, le lecteur se souvient peut-être involontairement que jamais la comtesse de Lavernie ne s'était confiée au digne homme spontanément ou par confession, ainsi qu'il l'a déclaré à la marquise. On pourra donc accuser Jaspin de mensonge ou l'auteur d'inadvertance. Jaspin a bien un peu menti— voyons s'il pouvait faire autrement.—L'auteur est logique, prouvons-le :

Précepteur sans condition, Jaspin rencontre, en 1660, par les chemins, une servante sans sa maîtresse. C'était à la porte d'une église de campagne. Un paysan, nommé Desbuttes, cherchait à faire baptiser son neveu, un enfant de sept ans, orphelin, dont personne ne se souciait de répondre dans le village à cause de la mauvaise réputation de son père.

Jaspin et Nanon — Nanon était cette servante—regardaient le vilain enfant qui pleurait de honte. Jaspin, charitable, s'avance et lui tend une main ; Nanon, souriant à Jaspin, prend l'autre patte du petit drôle, qui devait être le fameux Desbuttes de notre histoire.

Le paysan conduit le parrain et la marraine à l'église ; le baptême se fait. Au retour, le paysan offre une galette et un verre de vin blanc. Jaspin et Nanon continuent leur route, laissant là ce chrétien de leur façon.

Jaspin en ce temps là était frais et rose, Nanon vive et sournoise, le diable vigilant comme aujourd'hui. Le compère et la commère voyagèrent ensemble trois jours, dépensèrent en ces trois jours trois écus que possédait Jaspin ; ils dépensèrent de plus deux écus que possédait Nanon et alors s'interrogèrent.

Jaspin montra sa bourse vide... Nanon la sienne. Il fallait donc se séparer.

— Bah! s'écria l'abbé; marchons toujours, nous travaillerons un peu chemin faisant, et cela nous permettra de rester plus longtemps ensemble.

— Non pas, dit Nanon, je ne puis aller plus loin. Me voici arrivée précisément dans la ville où ma maîtresse m'a ordonné de l'attendre ; et il faut que je l'attende, car si elle ne me trouvait point, elle croirait ou que je l'ai abandonnée parce qu'elle est pauvre, ce dont je suis incapable, ou que je l'ai suivie pour épier ses secrets, ce qui est inutile, puisque je les sais.

— Ah! vous attendez ici votre maîtresse? dit Jaspin.

— Une femme d'un fin esprit !

— Qui s'appelle...?

— Vous êtes curieux, compère, mais tout vous est permis. Elle s'appelle Mme Scarron.

— Femme du cul-de-jatte ?

— Précisément.

— Et qui a des secrets?

— Elle me fait l'effet de n'en avoir qu'un, mais je le crois bon.

Et Nanon conta, en ricanant, le secret à l'oreille de Jaspin qui rougit. Il était alors sans conséquence ce secret, comme Jaspin, comme Nanon, comme Mme Scarron elle-même, et cependant Jaspin reprocha l'indiscrétion à sa commère.

— Bah ! répliqua Nanon, je ne suis pas indiscrète puisque ma maîtresse ne m'a rien confié, puisqu'elle se cache de moi, et qu'elle voyage ainsi sans moi ; et, d'ailleurs, je me trompe peut-être ; j'ai peut-être soupçonné plus qu'il n'y a.

— Pourquoi, en effet, dit le bon Jaspin, ne pas croire plutôt à ce qu'elle vous a dit ? Vous a-t-elle donné une raison pour s'être ainsi séparée de vous en ce voyage ?

— Oui, l'économie. Elle va, dit-elle, emprunter de l'argent à une ancienne amie en province, et, pour payer moins cher sur sa route, elle veut se montrer sans servante.

— Eh bien, voilà une excellente raison, Nanon : je m'en contenterais, à votre place.

— Alors, pourquoi me faire venir jusqu'ici pour l'attendre et la ramener ? il lui eût coûté moins cher encore de me laisser à Paris.

—L'orgueil, Nanon ! Les amis de Paris ne doivent pas soupçonner notre misère, et pour rentrer à Paris, il faut avoir auprès de soi sa mie. Croyez-moi, commère, prenez l'habitude, en ce monde, de toujours voir les choses par le bon côté. Mais, assez de morale. Puisqu'il faut que nous nous disions adieu, séparons-nous sur un bon souvenir.

Les deux amis se séparèrent en effet enchantés l'un de l'autre, et portant plus légèrement leur péché que leurs regrets.

— C'était, se dit Jaspin, une bonne fille que je ne reverrai jamais.

— C'était un gentil garçon, pensait Nanon; il est mort pour moi.

Et voilà comment l'abbé possédait la première partie indéchiffrable encore de ce secret. Mais lorsqu'arrivé par hasard à Lavernie; et rôdant autour du parc, il surprit le colloque mystérieux de la comtesse et d'une inconnue qu'elle appelait *Françoise*, lorsque le soir, errant en proie à ses inquiétudes sur la santé de sa future protectrice, il entendit sortir du pavillon du parc l'inévitable gémissement qu'arracherait au marbre cette douleur sans nom; lorsqu'enfin, plus tard, du fond d'un massif, il vit une femme effarée qui portait un fardeau sur ses bras, entrer chez la comtesse, l'embrasser, puis s'enfuir par les allées sombres et gagner la grillle des bois, Jaspin passa des soupçons à une demi-certitude, qui devint complète la première fois qu'il entendit chez la comtesse prononcer le nom de Mme Scarron, et parler d'elle en des termes qui révélaient une ancienne amitié.

Ainsi, la comtesse de Lavernie ne s'en cachait pas, Mme Scarron était une ancienne amie. Ainsi, Mme Scarron s'appelait Françoise, Mme Scarron voyageait seule en août 1660 dans le canton puisqu'elle avait ordonné à sa servante de l'attendre aux alentours. Que si elle semblait avoir manqué de prudence en tenant si près d'elle Nanon, dont pourtant elle se cachait, rien n'était plus prudent, au contraire, car il fallait des soins, un appui, un bras à cette femme dans sa convalescence, et pour son retour, ou même pour l'enfant, si Mme de Lavernie n'eût pas réalisé ce qu'osait espérer d'elle Mme Scarron. Et plus tard encore, lorsque Jaspin sentit une nuance dans les soins de la comtesse pour ses deux jumeaux, lorsqu'il retrouva cette nuance dans l'amour paternel du comte, auquel assurément l'honnête femme avait dû confier la vérité ; lorsque l'abbé, entre ses deux disciples, reçut l'ordre d'appeler l'un Lavernie, tandis que l'autre s'appelait seulement Gérard : n'était-ce point plus qu'il n'en fallait à ce timide observateur pour compléter le secret si étrangement révélé par Nanon?

A partir de là, quoi de plus simple à deviner? le fils de la comtesse mort, M. de Lavernie tué à Maestricht, fallait-il rendre Gérard à sa véritable mère et demeurer seule en ce monde? Mme de Lavernie s'aperçut qu'elle aimait avec idolâtrie cet enfant qui n'était pas le sien; elle en fit toute sa joie ; elle donna pour lui sa vie. Jaspin trouva cela si naturel qu'il eût conseillé à la comtesse de le faire.

Quant au secret que garda toujours la comtesse sur cette adoption de Gérard, impossible de l'éviter : pour s'assurer l'entière propriété de ce fils adoptif, Mme de Lavernie avait un jour écrit sa mort à Mme Scarron. L'abbé avait vu la lettre ainsi conçue :

«Vous apprendrez avec douleur, madame et amie, la perte douloureuse que je viens de faire du second de mes fils. Je suis assurée que malgré les soins importans qui vous occupent et la haute fortune où vous marchez, vous aurez conservé un souvenir de cet enfant qui vous intéressait en votre qualité d'amie de ma famille. Et maintenant, madame, pardonnez-moi d'avoir jeté cette goutte d'absinthe dans le calice de votre prospérité. Oubliez! que rien n'altère plus désormais la sérénité de vos jours. C'est le souhait de votre constante amie.»

HENRIETTE, COMTESSE DE LAVERNIE.

Jaspin savait qu'au reçu de cette lettre Mme de Maintenon avait envoyé avec son portrait une réponse pleine de tendresse — tout cela était-il assez clair pour lui?

Pour Mme de Maintenon, pour son silence pendant les premières années de l'enfant, pour son absolue renonciation à ses droits de mère, pouvait-il en être autrement?

Gérard, une fois inscrit au livre de famille des Lavernie, n'en pouvait être rayé que par une barre de bâtardise, et c'était le déshonneur de cette amie si dévouée, dont la complaisance eût été appelée crime. Françoise d'Aubigné avait renoncé à son fils par orgueil, soit! mais l'orgueil ne défait point ce qu'il a fait. Nul, excepté Dieu, ne devait savoir si cette femme souffrait et regrettait son fils! Et quand les remords lui seraient venus, qu'eût-elle fait, puisqu'elle devait croire à la mort de ce malheureux enfant?

Il resterait à expliquer l'effroi de Nanon en retrouvant Jaspin. La chose est faite. Jaspin, pour cette béate, c'était une apparition du diable; un mot de Jaspin pouvait faire crouler cet édifice de pruderie laborieusement construit par trente années. Un mot de Jaspin perdait Nanon près de la marquise, car celle-ci, au cas où elle eût pardonné un péché à sa mie, ne lui eût pardonné jamais une trahison. Et au lieu d'un mot, l'abbé en eût crié cinquante si Nanon eût persisté à ne le pas reconnaître et à lui refuser la porte de sa maîtresse. Elle avait donc plié, gémi, et obéi à Jaspin, c'est à dire au diable.

Après cela, Jaspin eût-il été honnête

homme en révélant à la marquise la source première du fameux secret?... N'eût-il pas été odieux en accusant sa commère? Mme de Maintenon n'eût-elle pas lutté contre un malheur qui lui venait de Nanon, tandis qu'elle n'avait qu'à courber la tête sous l'aveu fait par la comtesse de Lavernie à son confesseur.

Assurément, Jaspin fit bien de mentir, et après toutes ces explications, nous espérons que ce péché nouveau lui sera pardonné. Quant à nous, notre absolution est prête.

Cela bien entendu, laissons Jaspin courir à la forteresse, d'après l'ordre de Mme de Maintenon, et revenons à Louvois, que nous avons laissé commentant, avec bien des perplexités, ce mot énorme : « Les secrets de Mme de Maintenon! »

Louvois était resté, après le départ de Jaspin, dans un état plus facile à comprendre qu'à décrire. Cet esprit absolu, habitué à la soumission de tout ce qui l'entourait, ce tyran des maréchaux, des princes et des rois, ne pouvait se résoudre à trembler devant un petit abbé de village, et cependant il y avait de quoi trembler.

Toutefois, comme dans les plus complets malheurs un homme fort trouve toujours son bénéfice, Louvois se consolait avec l'idée que Mme de Maintenon avait des secrets... secrets désavantageux pour elle, évidemment, se disait Louvois, sans quoi elle ne les laisserait point à l'état de secrets.

D'après ce que venait de dire Jaspin, le pivot de ces secrets était Gérard de Lavernie.

— Si vous touchez à un cheveu de ce jeune homme, s'était écrié l'abbé, Mme de Maintenon fera rouler votre tête sur un échafaud.

Louvois n'avait pas peur de cet échafaud, mais il se demandait s'il n'y aurait pas un moyen de forcer la marquise à se découvrir tandis qu'il était lui-même bien à l'abri, bien irréprochable, derrière la garantie des lois militaires et d'un arrêt prononcé par M. du Maine.

Ou Jaspin était dans son bon sens, et alors il y avait secret — on verrait à s'en rendre maître, — ou Jaspin était fou, et alors Mme de Maintenon laisserait passer la justice de M. de Louvois.

Voilà quels furent les réflexions de Louvois, pendant les premières minutes qui s'écoulèrent après la fuite de Jaspin.

Puis, réconforté, fixé, il envoya un espion sur les traces de l'abbé.

Cet homme vit l'abbé courir derrière les carrosses, se présenter dans l'Hôtel-de-Ville aussitôt qu'il y eut vu entrer Mme de Maintenon ; un quart d'heure se passa, Jaspin ne fut pas chassé: il avait donc été reçu. L'espion revint en rendre compte à Louvois.

— Ce Jaspin n'est pas fou, pensa le ministre. Il y a un secret : comment fait-on pour chasser d'un mortier la bombe qui s'y cache? on met le feu aux poudres. Allumons les nôtres!

Et tout aussitôt Louvois appela le prévôt, les archers, ordonna qu'on lût à Gérard la sentence du conseil de guerre, assuré que ce bruit et ce mouvement provoqueraient mouvement et bruit de la part de Mme de Maintenon.

Ces sortes de cérémonies se font avec un lugubre appareil. Gérard se promenait dans la salle qu'on lui avait donnée pour prison, lorsqu'il vit entrer un greffier, un capitaine avec son escouade d'archers, puis le prévôt, et, derrière, dans un groupe de laides figures, une plus laide et plus sombre qui éveilla en lui un frisson de dégoût, car il était inaccessible en ce moment à la peur.

Le greffier lut le jugement et l'arrêt rédigés en bonne forme. Il y était dit que le lieutenant de dragons Gérard de Lavernie, gentilhomme, ayant forcé les arrêts qui lui avaient été imposés, ayant gravement offensé des religieuses, et insulté au ministre du roi dans l'exercice de ses fonctions, ledit Gérard de Lavernie, convaincu des crimes d'indiscipline, d'insubordination et de sacrilége, était à ce triple chef condamné à la peine de mort.

Gérard était adossé au mur de son cachot quand cette lecture lui fut faite. Un rayon de jour vif descendait sur son visage par une fenêtre oblique. Une légère rougeur parut sur ses joues quand il entendit déclarer qu'il avait offensé des religieuses: ses lèvres s'ouvraient pour laisser échapper une protestation; mais son regard n'ayant rencontré dans la salle aucune figure qui lui parût digne de recevoir cette protestation, Gérard se tut, redevint pâle et attendit la fin.

Le greffier ajouta que l'exécution aurait lieu sur l'Esplanade, — par les armes ou par la hache, au choix du condamné.

— Quand? demanda Gérard.

— Cejourd'hui, continua le greffier lisant son rôle, dans les cinq heures à partir du prononcé des présens jugement et arrêt.

Gérard tira une petite montre qui lui venait de la comtesse de Lavernie.

— On a perdu deux heures, dit-il, c'est fâcheux; peut-être avais-je le droit d'être prévenu tout de suite; deux heures sur cinq, en pareille circonstance, cela compte!

Le prévôt s'approcha poliment :

— Le choix de monsieur? demanda-t-il.

— Ah! oui... mon choix... Eh bien, mais, comme il vous plaira... Attendez, je préfère les armes.

Le prévôt s'inclina; le greffier écrivit ce que venait de dire le condamné.

Alors le capitaine des archers s'approchant à son tour, demanda si Gérard souhaitait quelque chose.

— Oui, répliqua celui-ci, je voudrais embrasser M. de Rubantel, s'il est encore à Valenciennes, et puis je voudrais qu'on s'informât si un ecclésiastique de mes amis n'est point arrivé; qu'on le cherche, il doit être quelque part aux abords de cette forteresse. Il s'appelle l'abbé Jaspin.

— Me voici, répondit à ce nom l'abbé lui-même qui revenait de chez Mme de Maintenon, et que Louvois s'était bien gardé de consigner à la porte.

Louvois guettait son retour derrière une fenêtre et cherchait à deviner sur sa physionomie le résultat de l'entrevue.

Mais Jaspin, depuis le matin, était trop souvent et trop cruellement éprouvé pour n'avoir point contracté la rigidité du marbre. Le digne homme avait trop pleuré, il ne pleurait plus même de joie. Et puis, son immense bonheur l'étouffait : les grandes peines sont muettes, les grandes joies sont graves.

Louvois crut donc lire sur le visage de Jaspin quelque chose comme une défection de la marquise, et il en fut désolé, car il tenait bien moins à faire périr Gérard qu'à se faire implorer par Mme de Maintenon, et à pénétrer ainsi dans ses pensées.

Jaspin, après avoir répondu : Me voici! se trouva étreint dans les bras de Gérard, qui s'élança vers lui avec un cri joyeux.

Le bonhomme suffoquait. Les témoins de cette scène attendrissante reculèrent jusqu'au seuil de la chambre. Jaspin ne pouvait pas proférer une parole. Gérard attribua son émotion à la nouvelle qui les intéressait si vivement tous deux.

— Que voulez-vous, mon bon ami, dit-il, je dois me trouver encore bien heureux de vous avoir en ce moment.

— Renvoyez tous ces gens, murmura Jaspin.

— Volontiers. Messieurs, si vous n'avez rien à faire de plus, comme je le suppose, n'oubliez pas qu'il me reste encore deux heures trois quarts, et que j'ai besoin de n'en rien perdre. Monsieur l'abbé est mon confesseur, et tout mon temps lui appartient.

La salle resta vide. Les archers s'établirent au dehors. Le prévôt et cette vilaine figure dont nous avons parlé se querellèrent un peu tout bas et disparurent dans l'escalier. Le choix de Gérard avait favorisé le prévôt qui était le mousquet, aux dépens de l'autre sinistre visage qui était la hache.

Les deux amis restèrent seuls. Jaspin commença l'entretien par un long baiser suivi de ces mots entrecoupés de gémissemens.

— Vous ne mourrez pas.

— Allons, allons, dit Gérard souriant avec douceur, je vous ai mandé pour m'exhorter, mon bon ami, s'il faut que ce soit moi qui vous exhorte...

— Je vous dis que vous êtes sauvé.

— Ah! répéta Gérard, pas d'inutilités — je suis dans le fort. Je suis condamné — je suis sous la main de Louvois. Cette main mettra deux heures... trente-trois minutes à me prendre, mais je suis bien pris, ne nous faisons pas d'illusions et causons en hommes. — Comment Belair a-t-il pris la nouvelle? Courageusement, n'est-ce pas, et noblement? j'en étais sûr — son absence me prouve qu'il est digne de mon amitié et de ma confiance.

— Mais, s'écria Jaspin, avez-vous donc à ce point la rage de mourir que vous vous refusiez à m'écouter et à me comprendre? Je vous dis que vous ne mourrez pas, et que vous êtes sauvé, je vous dis...

Il n'eût pas le temps d'achever. La porte s'ouvrit tout à coup. Le groupe d'archers qui veillaient au-dehors se sépara militairement en deux files qui formèrent la haie sur l'escalier.

On vit monter le même capitaine, le même greffier, le même prévôt. Seulement, derrière eux, à la place de ce lugubre personnage expulsé par le choix de Gérard, venait M. de Villemur, commandant des gendarmes, et de service ce jour-là près du roi.

Plus loin, un groupe nombreux d'officiers au visage animé, aux gestes vifs, parmi lesquels, si Gérard eût pu regarder et voir, il eût distingué plus d'un visage de connaissance.

M. de Villemur s'approcha, et, après avoir salué courtoisement Gérard qui s'inclina devant lui avec le respect dû à un supérieur, il déploya une large lettre et lut :

« Nous, Louis, roi de France et de Navarre, sur la requête de notre aimé Louis Auguste de Bourbon, duc du Maine, faisons grâce pleine et entière au sieur Gérard comte de Lavernie, condamné à la peine de mort, et ordonnons qu'il soit immédiate-

ment mis en liberté, car tel est notre bon plaisir.

» De Valenciennes, ce 12 mars 1691.

» Signé : Louis. »

Gérard chancela, ses yeux s'obscurcirent, il fut contraint de s'appuyer sur l'épaule de Jaspin. Mais aussitôt M. de Rubantel et dix autres officiers l'emportèrent pour ainsi dire dans leurs bras.

M. de Villemur replia sa lettre, qu'il donna au capitaine des archers, salua encore et partit avec sa suite.

Jaspin seul, parmi tous ces hommes, trouva un sourire et pas une larme.

Lorsque la troupe joyeuse emmena le prisonnier pour lui faire respirer au plus vite l'air libre et la vie, on aperçut dans la cour, sur un degré, Louvois pâle et consterné, qui causait avec M. le duc du Maine un peu embarrassé près de lui.

— Voilà monseigneur le duc du Maine ! s'écria Rubantel en poussant Gérard de ce côté; vous ne pouvez, mon cher, passer près de lui sans le remercier. Jour de Dieu ! les princes sont bons à quelque chose.

Et, se détournant :

— Même bâtards ! acheva-t-il entre ses dents.

Gérard alla où le flot le poussait. Assurément il n'avait pas l'idée d'insulter à son ennemi vaincu. A l'approche de cette foule, le duc du Maine se retourna. Louvois resta sur les marches, le regard assuré, les bras croisés sur la poitrine.

Gérard passa devant lui sans le regarder, et d'une voix émue dit au jeune prince :

— Je vous dois la vie, monseigneur, et je vous jure que cette vie continuera d'être, comme elle l'était, toute dévouée au roi et à mon bienfaiteur — je n'avais pas encore mérité vos bontés, bientôt, je m'en rendrai tout à fait digne.

Le prince salua légèrement sans répondre, et de tous ces empressés ne remarqua que Jaspin que son regard alla chercher à l'écart et auquel il fit un grand salut.

Jaspin, lui qui était bon chrétien, et pratiquait l'oubli des injures, paya Louvois d'une révérence d'autant plus terrible qu'elle était moins ironique, après quoi il passa comme les autres.

— Ah ! monseigneur, s'écria Louvois écrasé par ce dernier coup, voilà réellement la fable de La Fontaine; j'ai reçu le coup de pied de l'âne !... Suis-je donc assez en disgrace pour que vous ayez servi mes ennemis lorsqu'ils m'infligent un pareil affront ?

— Monsieur, repartit le prince avec douceur, excusez-moi, j'ai besoin de me rendre populaire.

— Monseigneur, vous perdez les armées du roi ! et je vous préviens que je compte le lui dire... ce soir même.

— Comme il vous plaira, dit M. du Maine en tournant sur sa jambe boîteuse, et il quitta le ministre exaspéré.

Celui-ci pouvait encore entendre sur l'Esplanade s'éloigner les voix joyeuses de tous ses officiers qui fêtaient leur camarade ressuscité à la place même où il devait mourir.

Mais tout à coup, il vit revenir Jaspin qui ne les avait point accompagnés au dîner que M. de Rubantel donnait à Gérard. Le digne abbé s'était chargé d'écrire à Houdarde, il avait son courrier, le sénéchal encore botté, qui attendait. Et puis il avait Mme de Maintenon qui l'attendait aussi. Tant d'affaires, mêlées à tant de joie, gonflent bien quelque peu un pauvre homme.

Louvois était à peine rentré chez lui avec le désir de faire tenailler ce Jaspin pour lui arracher les secrets du ventre, que son espion arriva. Louvois ne se rappelait même plus qu'il eut attaché ce moucheron à l'abbé.

— Monseigneur, dit l'espion, cet abbé vient de remettre une lettre à un homme vêtu de noir et botté — une manière d'officier de campagne — qui a monté aussitôt à cheval.

Louvois dressa l'oreille.

— Ce Jaspin, pensa-t-il, n'est pas un aigle. Il n'a rien voulu me dire, mais il aura bien un peu écrit.

— Il faut m'avoir cette lettre, ajouta le ministre brusquement.

L'espion s'inclina et sortit.

— Il est clair, continua Louvois dont la colère et l'inquiétude s'excitaient l'une l'autre, que la marquise s'est servie du duc du Maine pour ne rien me demander elle-même; je ne suis pas sa dupe, et nous allons voir au plus vite à quel point le roi est complice ou dupe de tout ceci.

Et, s'étant fait ajuster, il prépara le travail que, suivant l'habitude, il devait soumettre au roi l'après-dîner.

XXXI

Le roi Jaspin.

Cependant Jaspin, libre de tout souci, s'acheminait au rendez-vous donné par la marquise.

Plus de Nanon, cette fois. Elle s'était ca-

chée, elle voulait examiner de loin les projets de cet intrus qui, du premier bond, pénétrait dans l'intimité des gens jusqu'au point d'obtenir deux audiences dans une même journée.

La marquise, revenue du saisissement que lui avaient causé les confidences de l'abbé, voulut aussi juger cet homme. Etait-il à craindre? serait-il accessible à de mauvais sentimens? abuserait-il de sa victoire? Pauvre Jaspin! que cet examen eût été dangereux pour lui, si la marquise, habituée à juger les âmes, n'eût pas reconnu tout d'abord le parfum de cette simplesse et de cette bonté!

Lorsqu'avec son habileté ordinaire elle eut enfermé dans son réseau ce brave papillon qui se laissa faire, lorsqu'elle l'eut examiné et analysé à son loisir, dans tous les sens, désormais affranchie de ses inquiétudes, elle se mit à causer avec Jaspin, ou plutôt le fit causer comme on lit dans un vieux livre.

Jaspin débuta par une phrase que plus d'un courtisan lui eût enviée, et qui s'exhalait seulement de son cœur. Il est vrai qu'il tient bien de l'esprit dans un cœur profond!

— Madame, dit-il tout bas, merci pour M. de Lavernie; il est sauvé! A présent qu'il a une protectrice comme vous, je ne m'occupe plus de savoir s'il a perdu sa mère.

La marquise s'étant fait raconter la vie de ces deux enfans, celle de leur mère, demanda comment la comtesse était morte si jeune.

Ici l'abbé sentit qu'il touchait à de bien graves intérêts. Il raconta naïvement, sans accuser, sans ménager, la scène qui s'était passée au château entre Louvois et la comtesse.

Au nom de Louvois, la marquise dressa l'oreille comme au son de la trompette le coursier qui désire la guerre, et pendant tout le récit de Jaspin, elle savoura lentement le terrible plaisir d'amasser des raisons nouvelles pour haïr et des moyens puissans pour se venger.

Jaspin n'omit rien. Les amours si pures et si malheureuses de Gérard et de Mlle de Savières passèrent à leur tour dans ce défilé d'images gracieuses et de tableaux sombres. Après, vinrent le dévouement de Belair, son duel avec La Goberge, sa vie errante et ses chansons; mais la figure touchante d'Antoinette avait surtout vivement frappé la marquise. Elle insista longtemps pour se faire donner par Jaspin les plus minutieux renseignemens sur cette jeune fille et sur l'intérêt étrange que prenait à elle le marquis de Louvois.

— Que cela est singulier, lui échappa-t-il de dire, j'aime tous ces gens-là, et M. de Louvois les hait; il les persécute, je les protége. Est-ce donc là le terrain sur lequel nous lutterons?...

Et elle acheva sa pensée par un sourire qui signifiait : on verra.

Mme de Maintenon paraissait fort inquiète de cette accusation de sacrilége portée par le ministre contre Gérard.

— Comment un jeune homme de cette race, dit-elle, peut-il avoir offensé des religieuses!

Jaspin à qui Gérard venait de raconter l'apparition d'Antoinette parmi les Augustines fugitives eut bientôt détourné les fâcheuses idées de la marquise.

Elle comprit pourquoi le jeune homme s'était ainsi précipité vers le chariot, et après avoir rêvé quelques instans, prit son crayon et écrivit sur ses tablettes :

« Savoir où sont allées les Augustines. »

Puis elle se leva, indiquant ainsi à Jaspin que son audience était terminée. L'abbé salua comme il eût salué une reine.

— Soyez avec moi, dit la marquise, comme vous étiez avec Mme de Lavernie.

Jaspin sans hésiter s'approcha, prit dans ses deux mains la belle main de sa protectrice, et y appliqua deux baisers, un du cœur, un de l'âme.

— Allez, monsieur, dit la marquise avec un charmant sourire, et sachez que vous m'avez pour amie.

—Que de bonté, madame!

La marquise arrêta Jaspin :

— Encore un mot : il serait convenable que M. de Lavernie remerciât le roi de la grâce qu'il vient d'obtenir, mais...

— Je vais le chercher! s'écria impétueusement le bonhomme.

— Non, il faut que je le voie d'abord; montrez-moi encore son portrait...

— Le voici, madame.

— Est-ce ressemblant?

— Frappant.

— Trop, murmura la marquise en fronçant le sourcil; puis s'adressant à Jaspin d'un ton bref :

— Inutile d'y penser en ce moment, ajouta-t-elle, M. de Louvois pourrait se trouver ici, et je ne veux pas qu'il me voie en présence de ce jeune homme devant Sa Majesté. Seulement, imaginez un moyen de me montrer, à moi, M. de Lavernie.

L'abbé se mit à chercher de toutes ses forces, et tout à coup :

—Avez-vous bonne vue, madame? s'écria-t-il : le voici qui revient de dîner avec ses camarades, il salue un officier.

La marquise courut à la fenêtre, se cacha derrière un rideau et regarda.

Gérard était là, en effet, dans la cour, la tête nue, le chapeau à la main, faisant ses remercîemens à M. de Villemur, qu'il venait de rencontrer. Ses beaux cheveux noirs ombrageaient son mâle visage, tout en lui respirait la force, et la fraîcheur du corps et de l'esprit.

Jaspin, qui s'était reculé par respect, observa du coin de l'œil la physionomie de la marquise. Celle-ci plongeait dans ce groupe un regard chargé de tous ses souvenirs, de toutes ses craintes. Son sourcil noir, qui s'était froncé d'abord, se détendit peu à peu; une rougeur juvénile envahit ses joues, le sang impétueux de son printemps fit haleter son sein à chaque battement de son cœur.

Gérard passa, elle regardait encore.

Enfin, laissant tomber le rideau, rêveuse et attendrie :

— Vous avez raison, dit-elle, il ne ressemble point à Mme de Lavernie.

Et elle se détourna pour cacher son trouble à l'abbé qui pourtant ne la regardait plus.

Soudain Nanon heurtant à la porte :

— Madame, dit-elle, le roi descend par le petit degré. M. de Louvois monte par le grand.

Jaspin fit deux bonds comme une souris surprise.

La marquise froidement leva une tapisserie, ouvrit la porte d'un cabinet voisin et y fit entrer Jaspin, sans secousse, sans hâte.

— L'escalier de service est au bout, dit-elle, adieu et au revoir!

La tapisserie baissée frémissait encore lorsque le roi entra, et, une minute après, Louvois se fit annoncer.

Mais, lorsqu'il parut, son portefeuille sous le bras, la mécanique de Mme de Maintenon était déjà montée. C'est Saint-Simon qui appelle ainsi les habitudes et la vie intérieure de la marquise, nous nous garderions bien de prendre une autre expression.

La marquise était placée devant sa petite table adossée à son lit, au coin du feu, le nez sur un ouvrage de tapisserie qu'elle achevait. Le roi, assis de l'autre côté de la cheminée, avait aussi devant lui une table, et un tabouret attendait le ministre au coin de cette seconde table entre le roi et Mme de Maintenon.

Louvois s'était armé de froideur pour faire une entrée convenable et observer un peu les visages.

Au salut respectueux qu'il fit à Sa Majesté, le roi répondit par un salut de la tête. A la révérence profonde qu'il fit à Mme de Maintenon, la marquise répondit par une imperceptible inflexion des paupières, et son aiguillée de laine continua de se développer.

— Eh bien! Louvois, marchons-nous? se hâta de dire le roi qui sentait bien que sous ces deux tranquillités affectées il y avait un orage.

— Sire, répondit le ministre en s'asseyant sur le tabouret et en tirant les papiers du portefeuille, le dernier corps va partir sous une heure. Je reçois de Mons une dépêche qui m'apprend que l'investissement de la place est achevé. Toutes les munitions et provisions arrivent. Les pionniers affluent; les lignes de circonvallation s'entament. M. de Boufflers a pris des positions qui empêchent déjà l'entrée dans la ville de tout secours des garnisons voisines.

— Fort bien.

— Et nous pourrons partir d'ici?

— Demain, sire.

— A merveille. Vous avez parfaitement mené ce grand travail, Louvois.

— J'ai seulement assemblé des matériaux, dit le ministre, avec une modestie qui ne lui était pas habituelle en ses jours de bonne humeur. Votre majesté bâtira l'édifice.

— C'est-à-dire que je le détruirai, j'espère, répliqua le roi avec enjouement; oui, je le détruirai, ce boulevard des Impériaux et des Orangistes... Et vous aurez une bonne part de cette gloire, Louvois. — N'est-ce pas, madame? ajouta le roi, non seulement pour intéresser à la conversation cette intrépide Arachné, mais aussi pour soutirer un peu d'électricité, comme on dirait en physique.

La marquise fit au roi un geste d'assentiment qui ne dégonfla pas beaucoup le nuage.

Louvois sentit la résistance. Il n'était pas homme à se laisser braver longtemps. Depuis dix minutes, depuis dix siècles, il dévorait sa colère; c'était beaucoup trop de patience pour cette âme sans frein. Pareil à ces loups furieux qui voient le fer et se jettent dessus pour le mordre, Louvois sentait bien que la marquise lui tendait un piége, mais il aimait mieux s'y jeter que de perdre une occasion d'exhaler sa bile.

Le roi, entre ces deux marteaux dressés et prêts à s'abattre sur l'enclume, essaya de détourner au moins un des coups.

— Travaillons, dit-il; Louvois, faisons une belle et bonne armée qui montre au prince d'Orange et à l'empereur que nous sommes toujours leurs maîtres.

Ah ! la mauvaise inspiration ! Quelle réplique Louis XIV jetait-il à Louvois ! Celui-ci n'eût pu se la choisir meilleure. Mme de Maintenon le devina bien et se pinça les lèvres. Secouant sa perruque noire et roulant ses gros yeux, Louvois répondit impétueusement.

— Ah ! sire ! nous aurons beau faire !

— Plaît-il ? dit le roi, qui craignit d'avoir mal entendu. Vous dites que nous ne ferons pas une bonne armée ?

— Sans discipline et sans respect des chefs, non, Sire, non.

— Eh ! repartit le roi piqué, en comprenant parfaitement Louvois, mais sans le vouloir ménager, puisqu'il le prenait avec cette violence, qui vous parle de mettre dans notre armée l'indiscipline et l'irrévérence ? Cela entre-t-il dans mes habitudes, Louvois ?

— Dans les vôtres, Sire... oh, non !...

— Eh bien, alors, qui donc est le maître de jeter chez moi ce que je n'y mets point, continua Louis XIV avec cette sereine et imposante majesté qui terrifiait tout le monde excepté Louvois.

Cette interpellation était tellement directe que, malgré le danger d'une réponse, Louvois fut contraint de répondre.

Madame de Maintenon coupa tranquillement un bout de laine avec ses ciseaux, et commença une autre fleur dans son canevas.

— Sire, s'écria Louvois, je suis trop franc pour vous cacher que j'ai essuyé aujourd'hui le plus sensible affront et la plus profonde douleur que j'eusse jamais subis.

— Quoi donc ? demanda le roi d'un ton presque affectueux.

Mme de Maintenon leva lentement la tête et considera Louvois de l'air le plus naïf et le plus surpris.

— Sire, poursuivit le ministre emporté malgré lui, un officier de méchante réputation, un de ces mauvais garnemens qui se croient tout permis parce qu'ils ont quelque appui en cour, a commis hier, à la face de l'armée, un grave délit contre la discipline et la religion.

— Oh ! oh ! fit le roi, en regardant du côté de la marquise, qui ne cessa pas de travailler.

— Je le répète et le maintiens, dit Louvois : attentat des plus graves. Je puis, je crois, donner ce nom à une insulte faite à de pauvres religieuses, à un outrage fait au ministre de la guerre. Eh bien, sire, ce coupable avait été livré par moi à un conseil de guerre, et bien justement condamné; voilà que ce matin, sans me prévenir, sans me consulter, — ce n'est pas pour V. M. que je dis cela, V. M. est trop au-desssus de tous pour avoir besoin de consulter qui que ce soit ; mais je parle pour les imprudens qui ont sollicité de Votre Majesté une grâce si inopportune;—ce matin, dis-je, on a arraché au roi l'ordre d'élargir cet homme, ce criminel, au scandale de toute l'armée ! Et cela un jour d'entrée en campagne, lorsque nous avons l'ennemi en face, quand le succès de l'entreprise dépend de la multiplication de toutes nos forces. — Sire, j'oublie un moment la mortification que j'ai essuyée pour ne parler que de votre intérêt et de votre gloire. Votre Majesté n'a besoin que de bons soldats aujourd'hui. Les mauvais gâtent les bons toujours, et celui-là ne peut être qu'un mauvais soldat qui n'a ni religion ni soumission. — Voilà pourquoi Votre Majesté n'avait aucun intérêt à conserver vivant l'homme dont je parle, et avait un intérêt immense à l'extirper de son armée comme une plante vénéneuse.

Le roi se tut un moment, après avoir écouté cette énergique mercuriale. Quant à la marquise, Louvois n'eût pas même la satisfaction de la voir émue. Ses doigts blancs et fins ne tremblaient que dans les points difficiles et lorsque l'aiguillée était un peu longue.

— Ah çà, dit Louis XIV, c'est donc un bien mauvais sujet que ce...

— Lavernie, sire, dit brutalement Louvois.

— Il me semblait pourtant que Catinat me l'avait recommandé comme un brave, et qu'à Staffarde il s'était vaillamment conduit ?

— Oh ! sire, il est possible que M. Catinat vous ait recommandé ce Lavernie. Catinat, Catinat, mon Dieu ! il est souvent homme... et indulgent pour ceux qui le sont.

— Non, répondit froidement Louis XIV, vous vous trompez, Louvois. M. de Catinat est homme moins souvent que nous le sommes tous... et jamais ses recommandations n'ont été complaisantes ; mais enfin il pourraît s'être trompé.

Le roi s'interrompit pour interpeller encore une fois du regard la marquise de Maintenon. Mais, celle-ci assortissait des laines, elle ne vit pas le coup-d'œil du roi.

— Enfin, s'écria Louvois qui, pour pousser à bout cette patience désespérante, ne craignit pas même d'employer la calomnie.

voilà deux fois que le hasard me fait rencontrer ce Lavernie, et deux fois je le prends en flagrant délit de sacrilége. Il a enlevé, il y a six mois, une religieuse.

— Vous l'affirmez! s'écria le roi avec colère.

— Je l'affirme... dit Louvois.

— Si cela est, reprit le roi, pourquoi n'est-il pas puni? Enfin, voilà de ces choses affreuses... n'est-ce pas, madame?

La marquise fit un signe affirmatif très marqué; mais sa physionomie resta calme et pas un mot ne sortit de sa bouche.

— Si cela était, dit le roi dompté par cette inaltérable sérénité de la marquise, on ne m'eût pas demandé la grâce de ce jeune homme. Marquis, vous avez été induit en erreur. Ce Lavernie n'a pas enlevé une religieuse...

Et le roi, inquiet de la colère de l'un et de la placidité de l'autre, interrogeait l'un et l'autre.

Louvois eut peur de s'enferrer.

— C'est lui ou un ami à lui, dit-il, qui a commis ce rapt. Un autre drôle...

— Si c'est un ami à lui, répliqua Louis soulagé, ce n'est pas lui. A-t-on puni ce ravisseur?

— Il est mort.

— Dieu a fait justice, murmura le roi, n'y pensons plus.

— Mais pensons à la discipline, sire, à la nécessité qui nous est imposée d'être sans miséricorde pour les infractions au service. Supprimons, supprimons les mauvais soldats!... et ce Lavernie en est un, je le répète, ajouta-t-il avec rage.

— Louvois, interrompit le roi, modérez-vous. Ce Lavernie avait pour père un des meilleurs serviteurs que j'aie jamais eus. Il a été tué sous mes yeux, à Maëstricht, après avoir fait des prodiges—avec Catinat, tenez, —c'est au père de votre Lavernie que j'avais confié le soin de faire démolir les fortifications d'Orange. — Quant à la mère... une sainte... une amie d'enfance de Madame...

Et Louis montra de la main Mme de Maintenon qui, cette fois, leva la tête et éblouit Louvois d'un coup d'œil limpide et net comme un éclair d'épée.

— Ah... balbutia le ministre... je comprends pourquoi madame aura demandé la grâce de ce jeune homme.

— Ce n'est pas madame la marquise, répliqua vivement le roi. Elle ignorait absolument que Lavernie fût condamné. Elle ne l'a su qu'après. C'est M. le duc du Maine qui m'est venu trouver, et qui m'a fait signer.

— M. le duc du Maine, dit Louvois en grinçant des dents, a pris là une terrible responsabilité.

— Vous comprenez, mon cher, répliqua sèchement le roi, que M. du Maine présidant pour la première fois un conseil de guerre, ne pouvait en cette occasion charger sa conscience de la mort d'un homme. Il est mon fils, et lorsqu'un fils de roi prononce sa première sentence de mort, cela équivaut pour le condamné à la rencontre qu'il ferait du carrosse d'un roi sur le chemin du supplice.

Louvois enfonça ses ongles dans ses mains: en se choisissant un prince pour instrument de vengeance, il avait voulu la force et n'avait pas prévu la clémence.

Mais, pour ne pas pousser plus loin un débat dont le roi commençait à se fatiguer, pour ne pas non plus abandonner la partie à son ennemie, dont le triomphe muet le mettait au désespoir, Louvois, s'essuyant le visage et adoucissant sa voix :

— Sire, dit-il, Votre Majesté fait bien tout ce qu'elle fait, et les sentimens de M. le duc du Maine sont tout à fait chrétiens. Je fais donc bon marché de tout ce qui me concerne en cette affaire, j'oublie mon outrage, qu'il n'en soit plus question; mais je ne puis renoncer de même aux grands principes de subordination et de piété qui font la force de vos armées. Il ne faut pas, sire, que l'homme à qui vous avez daigné sauver la vie, affronte insolemment tous les regards et se glorifie d'une grâce qui après tout est une tache, puisqu'il n'y a pas de grâce sans qu'il y ait eu châtiment. En un mot, je demande formellement à Votre Majesté que M. de Lavernie soit exilé—temporairement, si l'on veut,—afin que sa présence ne soit plus un scandale et une pierre d'achoppement pour l'armée qui a été témoin de son crime.

A cette nouvelle attaque si rudement faite, le roi rougit; Mme de Maintenon le regarda sans affectation, et inclina de nouveau la tête.

— Pardieu! pensa Louvois, il me semble que je les gêne!

— En tout ceci, reprit le roi, après un court silence, vous me paraissez exagéré, Louvois. Ne confondons jamais les fautes avec les crimes, et gardons-nous de décourager le repentir par nos implacables rancunes. J'ai pour cette occasion un système tout à fait opposé au vôtre, et cela est si vrai, que M. le duc du Maine m'ayant fait observer que M. de Lavernie, s'il n'entrait pas en campagne, serait réduit à retourner chez lui sous le poids d'une grâce infamante,—ainsi.

que vous disiez, — que ce garçon avait du cœur, qu'il était capable d'en mourir, et que de cette façon je perdrais un bon soldat : j'ai compris ce raisonnement et fait passer le comte de Lavernie des dragons où il était, aux chevau-légers, sous Rubantel, qui est un solide et pointilleux officier. Ainsi, Louvois, c'est à ma requête qu'il vous faut céder. Vous expédierez le brevet ce soir même à M. de Lavernie, et il ira rejoindre aussitôt son corps devant Mons.

Le visage de Louvois, de rouge qu'il était d'abord, devint violet. Quand le roi eut fini de parler, il frappa du poing sur la table, et dans un transport de rage qui touchait au délire, il s'écria :

— Jamais ! jamais !

Le roi se leva ému, l'œil brillant. La marquise repoussa légèrement son fauteuil et regarda cette scène avec son calme exaspérant.

— Vous souffrez, monsieur de Louvois, dit le roi avec son grand air royal,

Le ministre revint à lui. Le sang redescendit au cœur.

— Oui, pardonnez-moi, sire, j'ai eu un éblouissement... j'ai tant travaillé toute cette nuit... mes idées ne sont pas bien nettes... je souffre...

— C'est ce que je me disais, repartit le roi. — Eh bien, allez vous remettre, Louvois... je ferai expédier le brevet par quelqu'un de mes secrétaires.

— Oui, sire, bégaya Louvois, qui abrégea les saluts et partit la mort dans le cœur.

— Qu'il est colère ! dit le roi après son départ.

— Voyez donc, sire, repartit la marquise en élevant son canevas jusqu'aux yeux du roi, ma fleur de lys est achevée. J'ai bien travaillé, j'espère.

— Admirable, marquise. Mais, dites-moi, malgré les accusations de Louvois, vous voyez que j'ai tenu ferme, et que je m'en suis rapporté uniquement à ce que m'a dit M. du Maine... Mais ce Lavernie est un bon sujet, n'est-ce pas? Vous vous portez caution pour lui ?

— Sire, il est d'un sang qui ne peut mentir. Quant à la haine de M. de Louvois pour ce jeune homme, je vous l'expliquerai plus tard, et vous comprendrez.

— Il suffit, marquise. Mais regardez donc un peu Louvois traverser la cour ; comme il va !... Il s'arrête pour lire une dépêche qu'on lui remet. Eh! vraiment, il se cabre. Qui aperçoit-il là, bon Dieu ! Un abbé... deux hommes qui s'embrassent... un petit chien aboie après lui... Ah! il prend le mors aux dents!

Et le roi se mit à sourire, car il ne riait jamais. Quant à Louvois, il ne riait guère, son espion avait couru après le sénéchal et lui avait arraché la lettre de Jaspin à Belair; puis, l'ayant rapportée, il attendait que le ministre revînt de chez le roi pour la lui remettre.

Cependant, le sénéchal effaré s'était mis à galoper vers Houdarde et avait rencontré, à cent toises de Valenciennes, Belair et Violette amenés là par l'inquiétude et le désir d'avoir plus tôt des nouvelles. Desbuttes les suivait de loin, tremblant aussi, mais pour d'autres motifs. Le sénéchal leur avait conté la violence dont il venait d'être l'objet. Belair ne s'était plus laissé retenir, il avait couru désespéré à Valenciennes. C'était alors que Louvois, sortant de chez le roi, avait trouvé l'espion qui l'attendait avec la lettre.

— Une lettre de Jaspin à ce Belair qui est mort ! s'écria Louvois. Est-ce un rêve ! Non, ce scélérat de La Goberge m'aura menti. Cependant son assurance, les détails qu'il m'a donnés? Oh ! je vais l'envoyer chercher par Séron, il faudra bien qu'il me prouve ses deux coups d'épée et la chute de sa grosse pierre.

Tout à coup Belair, débouchant sur la place, avait aperçu Gérard et Jaspin causant ensemble de leur bonheur ; il avait poussé un cri et s'était jeté dans les bras de son ami.

Ce cri avait réveillé Louvois, qui voyait devant lui vivant et mieux groupé que jamais ce trio d'hommes dont il croyait, une demi-heure avant être délivré pour toujours:

Amour, comme s'il eût reconnu un ennemi, jappait furieusement aux jambes du ministre, et ce dernier, selon l'expression du roi, prit le mors aux dents en s'écriant :

— C'est à en devenir fou!

Le bruit de sa course et de son exclamation firent tourner la tête aux trois amis, Belair, épouvanté, se serrant contre Gérard, murmura :

— Louvois ! je suis perdu.

— Oui, dit Gérard, mettons-nous en sûreté le plus possible.

— Perdu ! répliqua Jaspin d'un air de protection ; ne suis-je pas là ?

Et prenant sous le bras ses protégés, il les promena tranquillement par la place.

— Ah çà, mais, se dirent les deux jeunes gens émerveillés, qu'est-ce donc que ce Jaspin ?

Soudain Manceau s'approchant de Gérard lui remit une large enveloppe à son adresse.

Gérard, au premier coup d'œil, poussa un cri de joie et devint pâle. C'était le brevet de lieutenant aux chevau-légers — une fortune.

Involontairement il leva la tête, comme on fait pour remercier Dieu d'un grand bonheur. Une ombre s'effaça aussitôt d'une des fenêtres qui regardaient sur cette cour.

— A qui dois-je ce nouveau bienfait ? s'écria Gérard.

— Encore à votre mère, répliqua l'abbé d'une voix attendrie. Elle veille sur vous de là haut, monsieur Gérard.

Gérard plia le genou et baisa le précieux brevet.

— C'est égal, dit Belair, qui avait épié du regard le triomphant Jaspin, je commence à croire que le roi de France ne s'appelle pas Louis XIV.

— Comment donc s'appelle-t-il, répliqua vivement l'abbé inquiet, parce qu'il crut qu'on faisait allusion au pouvoir de la marquise.

— Il s'appelle Jaspin Ier, dit Belair en embrassant joyeusement le brave homme.

Jaspin ne s'offensa pas de la supposition.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LE

COMTE DE LAVERNIE.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

Un soleil et deux lions.

Pendant que Louvois, qui avait embrasé toute l'Europe pour se donner de l'importance et occuper son maître, travaillait avec l'énergie que nous lui avons vue, à ruiner par un coup d'Etat la confédération dont Guillaume III s'était déclaré le chef, ce prince arrivait paisiblement et sans défiance d'Angleterre en Hollande, son pays natal.

Paisiblement n'est peut-être pas tout à fait exact. Une violente tempête avait accueilli sa flotte sur les côtes, et le prince, impatient d'aborder, s'était jeté presque seul dans une chaloupe, au risque de noyer mille fois César et sa fortune, mais enfin il avait abordé.

Guillaume avait alors quarante et un ans. Faible de tempérament, maladif, toussant parfois jusqu'à tomber en syncope, son corps vivait seulement par sa volonté, son visage par la flamme seule de son regard. Quand cette pâle figure, au nez aquilin, aux lèvres pincées, au menton ferme, aux pommettes osseuses apparaissait dans le calme plat de la vie : — voilà un moribond qui cherche le soleil se disait le passant, — lorsque ce même visage se montrait dans la mêlée d'un combat, avec une auréole de feu et de fumée, le soldat s'écriait, en voyant son œil flamboyant, ses lèvres frémissantes, ses joues rougies par la fièvre : celui-là est un héros !

Ce grand capitaine, toujours battu par la France, coûta à la France son sang le plus pur et toutes ses richesses; sans lui, le roi ne se fût pas appelé peut-être Louis-le-Grand, mais à coup sûr on l'eût nommé Louis-le-Puissant et Louis-l'Heureux. Cependant le roi de France ne dut qu'à lui-même cet ennemi terrible; son orgueil rencontra un égal et la lutte dura trente ans.

Louis XIV, au plus haut de ses prospérités, avait fait offrir en mariage au jeune prince d'Orange, Mlle de Blois, la première fille qu'il avait eue de Mlle de la Vallière. Guillaume répondit qu'il était fils de la fille de Charles Ier, c'est-à-dire d'une fille légitime de roi; petit-fils de la fille légitime d'un électeur de Brandebourg, c'est-à-dire d'un prince régnant, et que par conséquent, dans sa famille, les princes avaient l'habitude d'épouser des princesses légitimes, et non des bâtardes.

Jamais Louis XIV ne lui pardonna cette réponse, et il était logique dans son ressentiment, lui qui fit épouser ses filles adultérines au duc d'Orléans, son neveu, et au petit-fils du grand Condé.

Quoi qu'il en soit, ce fut du roi de France au prince d'Orange une haine que ce dernier essaya vainement d'éteindre par mille retours et soumissions. Puis, quand il eut tout mis en œuvre pour se réconcilier avec Louis XIV, sans y parvenir :

— Eh bien ! dit-il, je le forcerai de me donner son estime.

Et il tint cruellement parole.

Guillaume nommé stathouder des Provinces-Unies, épousa, au lieu d'une bâtarde, la fille du duc d'Yorck, qui régna depuis sous le nom de Jacques II, et comme Jacques II était devenu l'allié de Louis XIV par conformité de religion, Guillaume profita de la haine que l'Angleterre protestante avait conçue contre son roi papiste. Il aida les Anglais à détrôner son beau-père et comme il était petit-fils de Charles Ier, comme sa

femme était fille du roi déchu, Guillaume se trouva en mesure de revendiquer à un double titre la couronne d'Angleterre. Il l'obtint par ses habiles négociations, la mérita par la victoire signalée qu'il remporta sur les papistes soutenus par la France à la journée de la Boyne ; et fermement assis sur ce trône, appuyé sur la Hollande, qu'il continuait à gouverner avec le titre de stathouder, allié de l'empereur, de l'Espagne, de la Suède et de la Savoie depuis la ligue d'Augsbourg, il put se flatter désormais d'être pour le roi de France un de ces ennemis avec lesquels on compte.

A partir de ce moment, Louvois qui désirait tant faire la guerre, dut se trouver satisfait. Entre deux lions rugissans d'orgueil et d'ambition, qui convoitent la même proie, il n'y a de paix possible que le jour où l'un d'eux est abattu mort aux pieds de l'autre.

C'est pendant le sommeil d'un de ces lions que Louvois amena cent mille hommes sous les murs de Mons. Guillaume ne croyait pas que les Français eussent une armée prête, et lui-même n'en avait pas. Il venait de quitter Londres, laissant comme de coutume la régence à sa femme, et rentrait avec bonheur dans ses chères provinces hollandaises qui lui préparaient un triomphe, tandis qu'il ne leur demandait que les bois de sa belle maison de Loo et des sangliers bien méchans.

La Hollande était pour Guillaume, depuis son avènement au trône d'Angleterre, comme une de ces maisons de campagne que les Romains s'étaient bâties par-delà la mer. Il venait s'y reposer, se réjouir l'oreille du son de sa langue maternelle, il y trouvait des idées fraîches, et comme en un bain fortifiant, il retrempait le roi constitutionnel des trois royaumes dans la république des sept provinces.

C'était là qu'on se régalait de menacer et d'insulter la France, c'était là qu'on imprimait des pamphlets et qu'on fabriquait des manifestes, c'était de là que les réformés, chassés de France, si cruellement et si impolitiquement par la révocation de l'édit de Nantes, rendaient à leur patrie un peu moins de mal qu'ils n'en avaient reçu, mais beaucoup plus que n'en autorise la religion chrétienne, fût-elle autant réformée que possible.

Guillaume, qui se prêtait complaisamment à toutes les familiarités de ses affectionnés Hollandais, ne leur laissait pourtant pas entamer Louis XIV autant qu'ils l'auraient désiré. Louis XIV était la bête terrible, Louvois la bête venimeuse des Hollandais. Guillaume leur abandonnait Louvois et détournait la conversation chaque fois qu'un courtisan essayait une flatterie aux dépens du roi de France. Générosité imitée d'ailleurs par Louis XIV qui jamais n'insultait qui que ce fût en paroles, et dont la haine ne descendait jamais à la taquinerie. S'il continuait d'appeler le nouveau roi d'Angleterre *M. d'Orange*, tandis qu'il appelait Jacques II mon frère, comme il donnait à ce prince une cour, des armées, des millions, tout enfin, en attendant qu'il lui rendît son trône, il payait assez cher le droit de l'appeler Majesté.

L'année précédente, à la bataille de la Boyne, Guillaume avait eu l'épaule effleurée par un boulet; le bruit courut qu'il était mort. A Paris les badauds illuminèrent, firent des feux de joie et brûlèrent par les rues force mannequins d'osier, qu'ils appelaient des princes d'Orange. En province on chanta des *Te Deum*.

Mais à Versailles le roi ne s'émut pas. Il n'eut pas un sourire, pas un mot qui marquât de la joie. Et cette dignité naturelle lui épargna le regret et le ridicule qu'éprouvèrent tous ces brouillons peureux quand, le lendemain, on apprit que le prince d'Orange se portait à merveille.

Ainsi donc les deux ennemis s'estimaient et se ménageaient l'un l'autre en attendant l'occasion de s'exterminer. Cette guerre grandissait au lieu de s'amoindrir par les questions de personnes.

Voilà pourquoi nous retrouverons Guillaume un peu sérieux, un peu guindé, parmi le fracas des réjouissances que la ville de la Haye célébrait pour le retour de son stathouder bien-aimé. Guillaume eût bien préféré s'aller perdre dans les bois avec sa meute; mais la Haye, en habits de fête, avait dressé des arcs de triomphe. La Haye avait fait des vers latins et néerlandais pour Guillaume et contre Louis XIV. La Haye enfin donnait le soir même au stathouder un spectacle après lequel venait un souper.

Peut-être ne dirons-nous pas ce que fut le festin destiné à un roi anglais par la cuisine hollandaise. Ce serait une rude tâche, et l'ombre de Vatel nous écoute peut-être. Mais quant au spectacle, parlons-en; la France y est pour quelque chose.

Le château royal de la Haye s'élève sur une magnifique pièce d'eau qu'on appelle le Vivier. Les fenêtres se mirent comme Venise dans les flots sombres. Sur ces flots qui recèlent les plus beaux poissons du monde, un théâtre de 80 pieds carrés avait été bâti à la hâte; il représentait quatre

royaumes, un sur chaque face : c'étaient l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, et, il faut bien le dire, la France, chimérique apanage que les souverains anglais tiennent à peindre sur leur blason, ne pouvant l'inscrire sur la carte.

Tandis que la foule admirait cet édifice et saluait de ses vivats Guillaume et sa cour installés en face du Vivier sur des gradins de velours, on vit paraître à droite et à gauche du lac deux lions énormes, l'anglais et le batave, qui semblaient marcher sur les flots. Au dessus d'eux, ou pour mieux dire entre eux, au fond du théâtre, apparut le soleil, un gigantesque soleil de bois avec une large et plate figure, hérissée, en guise de perruque d'une cinquantaine de rayons, que les patriotes artistes hollandais n'avaient qu'à regret couverts de papier doré.

A la vue du soleil, le public poussa une de ces huées sauvages que les hommes devraient laisser aux bêtes féroces lorsqu'elles sont de mauvaise humeur.

Guillaume, sur qui tous les yeux étaient fixés, comme pour lui demander s'il comprenait l'apologue, resta impassible, et rien ne révéla la joie de son cœur, qui tressaillait comme les autres d'orgueil et de courroux national.

Il s'agissait de voir lequel du lion batave ou du lion breton dévorerait le soleil. Or, il n'était dans l'idée de personne, à La Haye, que ces lions et ce soleil fussent venus pour autre chose, ni que ce fût le soleil qui dévorât les lions. Cela se passe pourtant de la sorte en Afrique.

Mais n'oublions pas que nous sommes dans un théâtre, en plein Vivier, et que le soleil perd considérablement de sa force quand il est si près de l'eau et que ses rayons sont de bois et de papier doré.

Les lions ouvraient leur gueule menaçante, le soleil écarquillait ses gros yeux ovales, la lutte allait s'engager, les grondemens populaires dénotaient l'émotion d'un intérêt poussé à son comble.

Mais tout à coup le soleil tournant sur ses rayons comme une roue sur ses rais se mit à lancer des flots de feu sur les lions, grâce à mille et mille fusées qui s'enflammaient les unes les autres.

Le peuple garda un silence équivoque, malgré la splendeur du spectacle. Il trouvait que le soleil avait trop d'ardeur, les lions trop de patience, et un grand nombre de zélés crièrent : A l'eau, le soleil ! à l'eau !

Mais quelle revanche pour les lions ! Ce malheureux soleil tournait encore avec ses maigres pétarades, lorsque les deux quadrupèdes, s'enflammant à leur tour, le bombardèrent avec tant de fusées, lui crachèrent tant de serpenteaux, de bombes et de boîtes, qu'ils étouffèrent son petit bruit dans leurs rugissemens, son feu dans leurs volcans déchaînés, et, après l'avoir noyé de fumée, le forcèrent à s'aller cacher dans les flots du Vivier, où il fut englouti piteusement.

Alors, vingt gerbes d'étoiles lumineuses éclairèrent les faces pâles des cent mille spectateurs qui poussaient des hurlemens de joie à déraciner le château et à le faire tomber dans le Vivier à côté du soleil de bois.

Puis, tous les yeux allèrent encore chercher une approbation ou même un remercîment sur le visage de Guillaume; et, de fait, ce feu, cette fumée, cette canonnade, ces tonnerres d'applaudissemens, toute cette joie nationale, dont il était à la fois la cause et le but, tout cet enivrement l'avait bien un peu atteint lui-même. Guillaume, touché au cœur, s'inclina pour répondre à ses compatriotes et les remercier sincèrement : le démon de l'orgueil venait de régner sur lui pendant une seconde : Guillaume avait souri à l'allégorie du soleil noyé, lui, l'esprit sauvage qui renvoyait les chanteurs de louanges en leur disant : Coquins ! me prenez-vous pour le roi de France !

Au même instant l'un de ses capitaines familiers entra sous le dais de velours, s'approcha du roi Guillaume et lui dit à l'oreille :

— Sire, un Français est en bas qui apporte, dit-il, une grande nouvelle.

Le roi, que tout le monde regardait encore, ne sourcilla point. Il ne tourna pas seulement vers le capitaine son visage austère et lui répondit à mi-voix :

— Quel Français ?

— Une sorte d'espion, de transfuge, une figure hideuse, un homme écrasé par la fatigue.

— Ah ! d'où vient-il ?

Et le roi regardait toujours les autres feux d'artifice qui couronnaient la mort du soleil.

— De chez M. de Louvois, sire.

Guillaume tressaillit comme une harpe dont toutes les cordes sont frôlées par le vent.

— Dans la galerie, dit-il précipitamment.

Et le capitaine parti, Guillaume se leva aux dernières fusées, salua le peuple en plaçant une main sur son cœur, puis sortit de la tente de velours avec les lords anglais

et les nobles hollandais qui formaient sa suite.

Cette brillante assemblée traversa la galerie, au bout de laquelle, dans une salle immense toute resplendissante d'orfévrerie, de cristaux et de cires parfumées, était le formidable festin dont nous avons juré de ne point décrire les homériques splendeurs.

L'œil des conviés saisit cette perspective dès les premiers pas qu'on fit dans la galerie. Guillaume, lui, ne regarda que dans l'ombre, à sa gauche, et aperçut appuyé, ou mieux, défaillant, près d'une colonne de marbre, un pauvre diable encore haletant, chauve, décharné, gardé à vue par deux pages, qui observaient en ricanant ses moindres mouvemens.

Guillaume avait tant vu d'ennemis en face qu'il se connaissait en haines. — Cette figure là ne lui fit soupçonner ni poignard ni poison, c'était la peur en justaucorps de ratine et en bottes crottées. Il y avait à travers toutes ces apparences repoussantes certain galbe de soldat qui attira tout d'abord le stathouder.

Sortant brusquement du groupe qui s'acheminait vers la salle du festin on avait dépassé l'homme appuyé à la colonne.

— Passez toujours, messieurs, dit-il, je vous suis.

Et tout droit, tout net, l'œil dilaté, la poitrine ouverte, il marcha vers cet homme.

— Tu es Français? dit-il.

— Oui, sire.

— Tu viens de chez M. de Louvois?

— Oui.

— Tu es soldat?

— Homme d'épée.

— Tu t'appelles?

— De La Goberge.

— Que me veux-tu?

— Vous apporter une nouvelle.

Guillaume recula sans affectation d'un pas, l'œil attaché sur les mains inquiètes de son interlocuteur. Il venait de réfléchir que la bravoure est une belle chose, la générosité une noble vertu, mais que ces deux sublimités ne parent pas un coup de couteau, et que Henri IV, roi brave et généreux, Henri III, roi généreux et brave, étaient morts tous deux pour n'avoir pas fait à propos ce raisonnement.

— Voyons ta nouvelle, demanda le roi.

— Mons est envahi, dit La Goberge avec la précision d'un Spartiate.

Guillaume frissonna.

— Te moques-tu? dit-il... envahi... par qui?

— Par nous?

— Combien êtes-vous, vous? répliqua vivement Guillaume jouant avec les mots de La Goberge.

— Cent mille, dit celui-ci.

Guillaume, avec un sourire de pitié:

— Si tu veux te faire payer, reprit-il, donne nous-en pour notre argent; avoue que c'est Louvois qui t'adresse à moi pour troubler ma digestion, pour me faire mourir de peur... avoue cela, et je te donne le double de ce qu'il t'a promis; mais avoue vite, on m'attend pour souper.

La Goberge chancelant et l'œil vitreux:

— Sire, murmura-t-il, je suis plus pressé que vous, j'ai fait cent lieues, je meurs de fatigue et de faim. Je suis venu, chassé par mon maître, et menacé d'une prison éternelle.

— Nous avons un certain Zopyre qui en fit autant pour Darius, murmura ironiquement Guillaume; seulement celui-là s'était fait couper le nez et les oreilles pour se donner un peu plus de créance; il ne te manque qu'un œil, à toi. Ce n'est pas assez pour me prouver que Louvois, en six semaines et sans bruit, a composé une formidable armée: ce serait un tour de force.

— Vous devriez être accoutumé aux siens dit La Goberge, depuis celui qu'en 1672 vous a joué le facteur Brossmann.

— Brossmann! s'écria Guillaume, ce facteur qui avait acheté toutes mes munitions.

— Précisément.

— Et c'était Louvois qui envoyait ce facteur Brossmann?

— Louvois était Brossmann lui-même.

— Prouve-le donc!

— C'est moi qui l'accompagnais chez le marchand, à Rotterdam!

Guillaume se mordit les lèvres jusqu'au sang pour essayer de dissimuler toute l'émotion qu'éveilla en lui ce souvenir.

— Alors, tu es venu trahir ici ta patrie? dit-il à La Goberge.

— Non, pas ma patrie, mais Louvois.

— Et tu certifies... sur ta tête...

— Que Mons est envahi par une armée de cent mille hommes.

— Commandée par...

— Par le roi!...

En achevant ces mots qui allumèrent un feu dévorant dans chaque veine de Guillaume, La Goberge tomba épuisé, à genoux d'abord, puis renversé tout à fait sur la dalle.

Et au même instant, comme pour prouver tout ce que venait de dire le transfuge, un cavalier du Hainaut entra, couvert de sueur et de fange, il apportait à Guillaume

une lettre du prince de Bergues, gouverneur de Mons...

C'était le cinquième courrier expédié depuis l'arrivée des Français; mais Luxembourg et Boufflers en avaient intercepté quatre.

Guillaume pâlit, déchira la lettre et congédia le cavalier en lui commandant impérieusement le silence.

Il va sans dire que du bout de la galerie les lords et les nobles avec tous les officiers assemblés, regardaient cette double scène d'un œil aussi curieux que leur estomac était impatient.

Guillaume, ayant dompté l'hydre qui venait de le mordre au cœur :

— Messieurs, dit-il avec tranquillité, voilà un pauvre diable d'officier français qui passe à nous. Il meurt de faim, de froid, de fatigue. On paie mal, à ce qu'il me paraît, les bons services chez le Roi-Très-Chrétien. Pages! faites souper cet homme et qu'on le garde à part dans mon cabinet. Quant à nous, messeigneurs et messieurs, à table, s'il vous plaît; j'ai hâte de boire à votre santé.

Guillaume s'assura d'un coup d'œil que ses écuyers emmenaient La Goberge. Il prit place au festin, sous un dais de brocart d'or brodé de pierres précieuses : à sa droite le pensionnaire de La Haye, à sa gauche le comte de Monmouth; et en s'asseyant, le sourire sur les lèvres, il attira à lui son grand écuyer Owerkerque, et lui dit à l'oreille sans cesser de regarder l'assemblée :

— Dans une heure, des chevaux, une escorte.

Le repas commença. Ce fut une suite de santés bruyantes à chacune des Provinces, puis aux sept ensemble, puis à l'Angleterre, puis à l'Ecosse, puis à l'Irlande, ensuite aux Trois-Royaumes : enfin à la ruine de ce fameux soleil qui luisait à Versailles : toast accueilli frénétiquement par toute l'assemblée, tandis que Guillaume, rentré en lui-même, mouillait à peine ses lèvres dans le vin et se disait :

— J'ai trop tôt applaudi quand ils ont noyé ce soleil dans le Vivier!... Il brille encore et brillera peut-être sur ma tombe.

Une toux sèche et douloureuse gronda au fond de sa poitrine et lui déchira les poumons. Il étouffa le bruit et la douleur dans sa serviette à fleurs brodées, et pour mieux dissimuler encore il leva son verre.

Un triple hurrah couvrit le sifflement de sa toux et son imprécation de rage.

— Comment sauver Mons? pensait Guillaume; Mons! la clé des Flandres! Je n'ai pas d'armée... je n'ai pas d'argent... Oh! mais j'ai une idée!

La joie des nobles convives, excitée par la belle humeur du prince, en était venue à égaler celle des spectateurs plébeïens du Vivier.

Owerkerque reparut et s'approcha de son maître comme pour lui verser du vin :

— Prêts, dit-il.

Guillaume l'attira de nouveau à lui :

— Pas de chevaux, dit-il, un bateau, des relais jusqu'à Rotterdam, et qu'on place le Français dans le fond de ma cabine.

Owerkerque sortit pour la seconde fois.

— Il me faut un conseil, il me faut quatre millions, pensa Guillaume — je trouverai cela chez mon ami Van Graaft, puisque ce Français, envoyé par la Providence, a connu le facteur Brossmann.

II.

La maison du Boompjes.

Après le souper, le bal. Guillaume profita du tumulte, prétexta sa fatigue, et, après avoir remercié le pensionnaire et les bourgmestres qui l'avaient conduit à son appartement, il sortit par une porte dérobée, et gagna le quai, s'appuyant sur son écuyer, parce qu'en effet il tombait de lassitude.

Un bateau léger, plat, assez long pour renfermer une jolie cabine, un entrepont et une cabine moins élégante, était amarré aux rampes de l'escalier de pierre. C'est le bateau qui sert encore aujourd'hui, en Hollande, pour la navigation sur les canaux. Il ressemble aux anciens coches de Paris à Auxerre; seulement, il ne peut tenir que vingt personnes et n'est chargé ni de bois ni de fer. Les bateaux particuliers sont plus petits et plus légers encore.

Au lieu d'un cheval pour traîner le coche le long des rives, l'écuyer en avait fait atteler deux. Un piqueur à cheval courait devant pour faire conserver la droite au bateau du roi et empêcher les chocs et les retards.

Guillaume, couché sur des coussins, une lampe au dessus de sa tête, travailla toute la nuit sans secousse et sans fatigue. Le bateau glissait moelleusement; aucun bruit, aucun danger. Les chevaux qui trottaient sur le chemin de hallage étaient remplacés toutes les cinq lieues par un attelage frais. Maître La Goberge dormit dans la seconde cabine, malgré toutes ses préoccupations,

Il n'était pas effrayé d'aller où allait le roi; et d'ailleurs tout avenir lui semblait rose auprès du sort que lui réservait Louvois.

On comprend facilement la fuite de La Goberge. Séron l'avait enfermé provisoirement dans une chambre des étages supérieurs du donjon; mais cette chambre tirait son jour d'une lucarne, et La Goberge, toujours défiant, avait voulu savoir pourquoi on le logeait si haut et si loin; en conséquence il avait regardé comme fait toujours le chat qu'on enferme, et de cette lucarne il avait plongé sur la cour intérieure. Tout à coup il avait aperçu Jaspin, puis Gérard, puis Rubantel et tous les officiers. Il avait vu aussi Louvois sortir de chez le roi dans un accès de fureur, et l'instant d'après, effrayant prodige, il avait vu, de son œil vu, Belair aux blonds cheveux, embrasser Gérard et Jaspin.

Le plus sot comprend vite quand il s'agit de son intérêt ou de sa vie. La Goberge avait compris, d'après sa stupéfaction, quelle serait la rage de Louvois lorsqu'il apprendrait la résurrection de Belair. On peut se tromper quand on dit avoir écrasé un homme sous une pierre, mais on n'a pas le droit d'annoncer deux coups d'épée qui n'ont laissé aucune trace.

La Goberge connaissait Louvois. Nul homme ne supportait si peu la plaisanterie: toute mystification faite à Louvois aboutissait toujours à quelque échelle de potence ou à quelque porte de cabanon.

La Goberge n'hésita pas, et il eut raison. Déjà un huissier le venait chercher pour parler au ministre ; la colère de Louvois allait choir tout entière sur le misérable. Dès que l'huissier eut signifié l'ordre au maître d'armes, celui-ci prit son chapeau, passa devant, et tandis que l'huissier se tournait pour fermer la porte, La Goberge le poussa dans la cellule, l'y enferma bel et bien, et descendit les degrés quatre à quatre.

Les valets qui l'avaient amené avec eux à Valenciennes lui avaient montré le chemin des écuries. La Goberge connaissait l'écuyer de Louvois et lui demanda un cheval comme cela était arrivé cent fois pour le service secret du ministre, et un quart d'heure après il n'y avait plus de La Goberge.

Où aller? en France? Louvois l'eût rattrapé le jour même. Non, la frontière était à une lieue; le fugitif traversa les lignes du blocus, vit arrêter les estafettes du prince de Bergues, montra la passe signée Louvois, qui lui servait en toutes ses expéditions; et voilà comment, de relais en relais, dépensant ce rouleau que lui avait si imprudemment donné le ministre, notre coquin réussit à gagner La Haye, quand partout les courriers de Mons avaient été faits prisonniers.

Maintenant il dort sur un tapis au fond de la cabine du bateau; à sa droite est le chien Pamphagus, un molosse qui rêve sanglier; à sa gauche est le valet de chambre de Guillaume, qui rêve soleils d'artifice, et La Goberge, lui, rêve les saumons à la chair rose de Dordrecht; les florins d'or, moins jaunes que le vin d'Espagne qu'on vend à la buvette de l'Ours dans Keysers-straat, en un mot toutes les délices inconnues au soldat fidèle, et qu'un transfuge peut acheter si bon marché, au prix d'une pauvre petite trahison.

Cependant le bateau du roi d'Angleterre glissait toujours sur le canal: et ce n'était plus la lune qui argentait les égratignures de son sillage, l'aube mélancolique et pâle mirait son blanc manteau dans l'onde. Depuis longtemps déjà l'on avait dépassé Delft, et le jour était grand lorsqu'on passa devant le village d'Overschies, qui baigne dans l'eau ses maisons pittoresques.

Là, auprès d'un coq qui chante et d'un porc qui grogne, un marmot de cinq ans, trempant dans le canal une ficelle armée d'une épingle, pêchait fièrement des anguilles. Plus loin, les bœufs accroupis dans l'herbe haute, se levaient pour regarder courir les chevaux du coche; une belle jeune fille curieuse levait son rideau pour voir et être vue. Et Guillaume passait, enseveli dans ses couvertures, craignant de respirer cet air frais du matin, cet air adoré du pays natal.

Enfin le bateau s'arrêta près de la porte du Nord. Rotterdam apparaissait confusément au-delà dans le brouillard.

L'écuyer couvrit d'un manteau épais les épaules de son maître. Guillaume fit signe à ses valets de ne point déranger, mais de ne pas quitter le Français, et, cheminant côte à côte avec Owerkerke, il se dirigea vers la ville, traversa deux ou trois ponts, et s'arrêta enfin sur le Boompjes, belle promenade bordée d'arbres immenses, qui longe la Meuse.

Là s'élevait, plus cachée qu'autrefois, puisque les arbres avaient grandi, la maison de Van Graaft, toute bâtie en marbre et en granit, avec ses vastes fenêtres derrière lesquelles le passant émerveillé ne manquait pas de compter les lampes et les lustres d'or, les vases d'or et les statues d'or et d'argent, perchées sur des meubles massifs dont les entablemens sculptés et reluisans leur servaient de piédestaux.

Toutes ces merveilles, à peine dissimulées par de grandes tapisseries formant rideaux, s'étalaient négligemment, le jour et la nuit, sans défense contre les voleurs qu'elles bravaient avec impudence depuis nombre d'années. Il n'était pas non plus défendu à l'œil des oisifs de contempler dans les dressoirs une insolente vaisselle d'or, plats gigantesques, buires longues comme des cigognes, vidrecomes bosselés, cafetières pansues, aiguières incrustées d'onyx et de sardoines gravées... Mais les voleurs ne songeaient pas à voler tant de richesses.

C'était comme le trésor de la ville. Rotterdam en était fière. Ce million employé comme nous venons de le dire était l'un des cinquante millions que le marchand Van Graaft avait gagnés dans son commerce, grâce aux bons canons hollandais qui avaient défendu ses navires, grâce aux bons ouvriers hollandais qui avaient débité bois, fer, cuivre et plomb pour charger ses navires.

En volant un plat d'or à Meynheer Van Graaft, on eût commis un crime de lèse-Rotterdam.

Mais ce n'était point pour cette raison que le Crésus défendait si peu ses trésors. Van Graaft possédait cinquante millions; mais une idée le possédait. Tout cet or qui débordait chez lui de la cave aux combles, sa femme l'avait gagné en fondant sa maison de commerce, et Van Graaft avait tué sa femme!

Nous savons combien elle était belle. Nous connaissons l'histoire douloureuse de cette intelligente et brave créature, que Van Graaft avait surprise après une année d'absence auprès du berceau d'un enfant de quelques mois. Nous l'avons vue expirante, sauver son enfant que menaçait la fureur jalouse de Van Graaft : tout cela, enveloppé de mystère, était oublié ou plutôt inconnu à Rotterdam. Le vent chasse si vite la fumée d'un coup de pistolet! la terre a si tôt bu le sang généreux d'une pauvre femme!

Rien ne survivait du légitime assassinat commis par le négociant, rien que cette idée qui le possédait, et cette idée était un remords.

Aussitôt qu'il eut frappé la coupable, il s'enfuit. Lorsqu'il revint dans sa maison, Eléonore était ensevelie, l'enfant avait disparu. Le stathouder Guillaume, pour qui Van Graaft en vingt rencontres avait dépensé son argent et sa vie, vint rendre visite à son ami qui lui montra le portrait d'Eléonore, son siége vide au coin de l'âtre, un pistolet pendu au mur, sans expliquer par une syllabe cette effrayante pantomime.

Guillaume inclina la tête comme pour dire qu'il comprenait. Il serra la main de Van Graaft, s'assit à la place vide, regarda pendant quelques minutes tourbillonner les étincelles dans le brasier, puis il sortit sans qu'il eût retenti dans la chambre un autre bruit que la respiration du meurtrier muet, et le soupir du prince taciturne.

Depuis, bien des projets de guerre, bien des traités d'alliance, bien des batailles, bien des défaites empêchèrent Guillaume d'aller visiter son bon ami le marchand. Le prince d'Orange grandissait à force de luttes et de peines. Van Graaft s'enrichissait sans sortir de son fauteuil. Sa maison avait été mise sur un tel pied par sa femme, que l'or, habitué à couler vers la maison de Boompjes, ne cessait d'y affluer. Pas un sac de florins n'entra chez Van Graaft sans lui rappeler cette femme : elle lui envoyait tout ces millions du fond de son tombeau.

Jamais aucune révélation ne lui avait fait connaître la vérité : lui-même fuyait toute lumière à cet égard. Il savait qu'un étranger avait vécu assidûment près d'Eléonore pendant un mois. On lui avait nommé un riche facteur, ce Brossmann mystérieux qui figurait sur ses livres de commerce pour un paiement de six millions. Mais Brossmann avait disparu, et c'était en vain que Van Graaft le faisait chercher par toute l'Europe. Le fabuleux facteur n'était connu d'aucune maison respectable. Dans les comptoirs d'Afrique, aux Indes, en Chine, nul n'avait trouvé trace de Brossmann, et cette chimère grossissant tout les jours dans le cerveau du malheureux Hollandais, Brossmann était devenu sa monomanie.

La première fois qu'il revit Guillaume, c'était après la bataille de Sénef. Van Graaft, au lieu de consoler son ami si bien battu par le prince de Condé, lui demanda de s'informer si parmi les morts on ne trouvait pas le nom d'un certain Brossmann.

Guillaume voulut savoir à quel propos on lui adressait cette question. Van Graaft conta ses idées noires. Et le prince d'Orange fut attendri de voir une si grande passion aboutir à une telle folie.

A la ligue d'Augsbourg, Van Graaft se fâcha contre son ami.

— Guillaume, lui dit-il, vous allez me fermer toute la France, et je n'y pourrai pas chercher ce Brossmann.

Quand le prince d'Orange fut élu roi d'Angleterre, parmi toutes les lettres de félicitations et d'hommages qu'il reçut de Lon-

dres, un paquet carré d'une grosse écriture frappa sa vue et lui apporta comme un parfum néerlandais, une vapeur de Meuse chère à son souvenir.

C'était une lettre de Van Graaft. Sans doute l'ami du Boompjes adressait comme les autres son tribut affectueux au stathouder devenu roi.

« Guillaume, écrivait Van Graaft, à présent que vous avez l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande — la France en est je crois — cherchez-moi, je vous prie, un sieur Brossmann, facteur et négociant. »

Mais cette idée obstinée, cet épouvantable supplice s'était depuis quelque temps compliqué d'une autre torture. Van Graaft songeait à l'enfant que sa femme avait abandonné en mourant. Cet enfant était peut-être mort de faim ou de froid. De faim !... quand il y avait cinquante millions en or dans la cave de sa mère, cinquante millions gagnés par le travail de sa mère, pauvre enfant innocent!...

Et alors, Van Graaft appliquait son visage sur les vitres, il regardait sur le Boompjes, et les paysans voyaient cette figure étrange apparaître au milieu des potiches et des statues d'or comme la tête immobile et fatale d'une divinité japonaise. On le saluait, on lui souriait et il ne répondait pas.

Que regardait-il ainsi durant des heures entières? Ses bateaux qu'on déchargeait presque à sa porte? Les chariots pleins de sacs et de lingots qui arrivaient dans sa cour escortés par un garde de la marine? Non ; il regardait les enfans qui jouaient le long des arbres avec les rognures tombées de ses ballots, et il se demandait si l'enfant d'Eléonore n'allait pas lui apparaître, pâle et pleurant, pour lui demander la charité.

Telle avait été la vie de cet heureux, de ce riche, de ce roi des marchands. Dieu lui avait donné la santé. Grand, large et fort, il faisait plier un cheval sous son poids ; sa raison étonnait ceux qui connaissaient sa folie. Sa folie stupéfiait ceux qui tous les jours avaient recours à sa raison. Rotterdam n'aurait jamais eu de juge de commerce plus clairvoyant et plus instruit ; mais il ne voulait d'autre siége que le sien, dans la crainte de n'avoir plus en face le fauteuil vide d'Eléonore et le portrait et le pistolet pendus à la muraille, qu'il ne quittait pas d'un instant.

Guillaume connaissait bien cet homme et l'aimait. Van Graaft le traitait si peu en roi ! excepté lorsqu'il s'agissait d'un prêt ou d'une fourniture. Quelle que fût l'heure de son arrivée, Van Graaft le recevait comme s'il l'avait quitté la veille, et reprenait la conversation de l'an ou des ans passés.

Il venait de se lever et congédiait son valet, quand Guillaume entra dans sa chambre, laissant Owerkerke dans la grande salle.

— Bonjour, ami Van Graaft, dit le roi en tendant sa main.

— C'est le roi Guillaume, répliqua lentement et sans manifester la moindre surprise le grave Hollandais qui serra cette main dans les siennes. Asseyez-vous, Guillaume, vous êtes le bien-venu dans la province.

— Je n'ai pas voulu passer si près de Rotterdam sans vous visiter, maître Van Graaft, vous avez bon visage, il me semble.

— Et vous, mauvais, Guillaume, dit le marchand, vous ne vous soignez pas — l'air de la Tamise est mauvais pour la toux.

— Il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher, maître. Si l'on pouvait être roi d'Angleterre et habiter à La Haye ou à Rotterdam, je le préfèrerais; mais, je le répète, vous êtes bien portant, je m'en réjouis.

Le marchand tourna le dos sans façon à son royal visiteur et colla sa face aux vitres. Guillaume s'allongea sur son fauteuil sans paraître y faire attention.

— Il y a de beaux enfans, dit-on, en Angleterre, reprit Van Graaft, en revenant.

— Fort beaux, mais ceux de notre pays les valent, dit le roi.

Et pour couper court à cet ordre d'idées qui le gênait, Guillaume reprit :

— Van Graaft, je suis venu vous consulter sur une chose,

— Ah ! ah ! quelle chose?

Et Van Graaft s'assit.

— Je vais être forcé de recommencer la guerre en Flandre.

— Mauvaise affaire. Vous périrez par la guerre. On dit que vous êtes un grand général, j'en suis sûr, moi, car vous avez le génie patient et destructeur; cependant vous êtes toujours battu.

— L'homme donne la bataille, Dieu donne la victoire, repartit flegmatiquement Guillaume.

— C'est vrai; mais si vous étiez en paix, Dieu ne donnerait pas la victoire à d'autres.

— Je fais de mon mieux, cependant, dit Guillaume, et l'an passé j'ai réussi.

Il faisait allusion à la bataille de la Boyne, une grande journée, son triomphe.

— Ah ! dit Van Graaft du ton d'un homme à qui l'on apprend quelque chose qu'il ignore ; eh bien, tant mieux... Dites-moi,

Guillaume, avez-vous tué quelqu'un dans le combat?

— Mais, peut-être, répliqua Guillaume.

— Ah! vous n'en êtes pas sûr! vous ne savez pas! Vous êtes bien heureux, vous!

— Mon ami, dit Guillaume, j'ai dû avoir ce malheur comme presque tous les gens de guerre.

—Oh! continua Van Graaft en souriant, ce sont des hommes que tuent les gens de guerre, des hommes armés qui se défendent... ce n'est pas comme lorsqu'on tue des femmes... des enfans.

Guillaume sentit le retour de la folie.

— J'ai donc la guerre en perspective, interrompit-il vivement, une rude guerre que me fait la France.

— Je vous ai dit souvent que vous avez tort, Guillaume, d'entretenir la guerre avec la France. On sait pourquoi vous haïssez les Français. Ce sont de bonnes gens.

— Leur prince est mauvais, repartit Guillaume.

— Eh! Guillaume, y a-t-il un bon prince quelque part? dit naïvement le républicain millionnaire. Croyez-moi, signez vite une longue paix avec les Français, et mettez-y seulement des conditions.

— Lesquelles?

—La première, c'est qu'on me retrouvera un certain Brossmann...

— Fort bien. Après?

— La seconde, c'est qu'on pendra le seul vrai coquin qu'il y ait en France, le seul auteur de tous les maux que souffre l'Europe, votre seul ennemi, Guillaume, car, après tout, il n'est pas le mien. Depuis qu'il nous fait la guerre, je vends pour douze millions de salpêtre et de fer chaque année, au bénéfice d'un cinquième... Et cependant, autrefois, il m'est arrivé en un seul mois de vendre pour six millions à un seul facteur... du temps de ma femme... ce facteur s'appelait Brossmann. Avez-vous bien souvenir de ma femme, roi Guillaume? comme elle était belle... Vous ne croirez pas une chose, c'est que je voudrais avoir le portrait de son enfant. A présent qu'elle est morte, je n'ai plus de haine. Vous comprenez cela, seigneur?

Et Van Graaft se leva de son fauteuil en suffoquant, et marcha de la fenêtre à la porte jusqu'à ce que le démon du remords eût passé loin de sa tête en faisant siffler ses vipères et ses noires ailes.

Guillaume résigné attendit. Van Graaft revint.

— Je disais donc, reprit-il, que vous ferez la paix avec l'Europe, à la condition de faire écarteler Louvois.

— Nous verrons plus tard, dit Guillaume dont le pâle visage s'illumina d'un fugitif sourire. En attendant, ce Louvois nous a jeté cent mille hommes sur Mons, et je pars pour combattre ces cent mille hommes.

L'effort qu'il fit pour en dire si long réveilla sa toux dans sa poitrine.

— Avec quoi? demanda tranquillement Van Graaft. Vous nous faites tuer beaucoup de Hollandais, Guillaume.

— Je n'ai pas d'armée en ce moment, c'est vrai.

— Oh! les Français ont beaucoup plus d'enfans que nous, soupira le marchand.

— J'ai dix mille Anglais, mais épars, se hâta de dire Guillaume, et, avec de l'argent, j'enrôlerai dans la Frise, j'achèterai des munitions. Je mettrai quinze jours à tout cela : Mons tiendra bien un mois.

— Oui, mais vous n'avez pas d'argent: vous coûtez gros aux Sept-Provinces.

— Je paie en gloire, mon maître, et en liberté!

— Oh! c'est vrai, murmura Van Graaft, vous êtes un solide appui pour la Hollande. Enfin, vous venez m'emprunter de l'argent, Guillaume, je vois cela.

— Quatre millions.

— Je ne vous les donnerai pas; demandez-les à votre parlement d'Angleterre; ces gens-là sont trop riches, faites-les dégorger. Moi je ne donnerai plus d'argent que pour la paix, Brossmann, et la mort de Louvois...

— Eh bien! s'il en est ainsi, repartit le roi en s'accommodant avec un merveilleux sang-froid à la folie de cet homme, nous allons essayer de vous satisfaire.

Et en disant ces mots, il souffla dans un sifflet d'or pendu à son cou.

On entendit se fermer la porte qui donnait sur le Boompjes, et un bruit de pas rapides retentit dans l'escalier.

Owerkerke parut à l'entrée de la chambre.

— Le Français est là, dit-il.

— Quel Français? demanda Van Graaft.

— Vous allez voir, répliqua le roi.

La Goberge entra, effaré, ébloui par tout l'or qu'il avait vu dans cette maison.

— Vous comprenez le français, je crois? dit Guillaume à l'oreille de Van Graaft; eh bien! écoutez, je vous prie... La Goberge, te reconnais-tu ici?

— Oh! oui, sire.

— Où sommes-nous?

— Dans la maison Van Graaft.

— Dis-moi quel est ce portrait.

— Celui de madame...

— A quel étage était logé ton maître?

— Au rez-de-chaussée, en bas, près du salon.

— Vas me chercher un verre d'eau dans sa chambre.

— A l'instant, sire.

Van Graaft, stupéfait, s'était levé pour voir de plus près cet homme qu'il soupçonnait d'être quelque automate merveilleux.

—De quelle chambre voulez-vous parler, et de quel maître? dit-il au roi.

— Du maître que servait cet homme en 1672; de la chambre qu'occupait ici, à cette époque, le facteur Brossmann.

Van Graaft poussa un cri terrible et s'élança vers La Goberge, qui revenait avec l'aiguière et le gobelet.

— Tu as servi le facteur Brossmann?... dit-il d'une voix sourde.

— Réponds! commanda le roi, qui vit hésiter La Goberge comme s'il craignait d'être tombé dans un piége.

— Oui, monsieur.

— Tu sais où il est, alors? tu vas me le dire.

Le maître d'armes interrogea le roi d'un regard suppliant.

— Réponds! dit encore Guillaume.

— Il est à Mons.

— J'y vais! s'écria le marchand.

— Attendez, mon ami, dit flegmatiquement Guillaume; vous feriez peut-être un voyage inutile.

— Pourquoi?

— Parce que, depuis si longtemps, il est possible que cet homme ne s'appelle plus Brossmann.

— Comment donc s'appellerait-il, sire?

— Réponds! dit Guillaume à La Goberge.

— Il s'appelle le marquis de Louvois, répliqua le maître d'armes, tout épouvanté de l'effet qu'avaient produit sa présence et ses paroles.

A l'instant même le visage de Van Graaft changea comme s'il eût quitté un masque: ces yeux égarés devinrent fixes, ce teint apoplectique devint pâle.

— Sire, dit-il, vous êtes un grand prince et un grand esprit. Vous venez de me faire comprendre pourquoi je ne trouvais pas cet homme, et vous avez chassé de mon cerveau le fantôme qui l'obsédait... Va-t'en, Français, et prends pour te payer le premier vase d'or que tu rencontreras sur ton passage.

La Goberge se précipita, radieux, hors de la chambre.

— Guillaume, reprit Van Graaft, vous ne me demandiez pas assez pour faire la guerre à Louvois. Nous sommes deux maintenant: je vais vous donner huit millions. Votre Majesté part probablement pour Mons?

— Sur-le-champ, mon allié.

— Et moi aussi. Oui, l'alliance est faite: la maison de Nassau et la maison Van Graaft; le génie et la haine, le fer et l'or!

— Partons! dit Guillaume après avoir vidé son verre.

III.

L'abbaye de Saint-Ghislain.

Louvois avait porté sur les opérations du siége toute sa rage mal assouvie en des escarmouches particulières.

A côté de ce génie ardent travaillait un génie patient et infatigable: Vauban numérotait les pierres de la citadelle pour les démolir une à une.

Quand l'armée assiégeante eut occupé ses lignes et que le roi avec son frère et son neveu eurent vaillamment reconnu la place en plein jour, à portée du mousquet, la circonvallation terminée, la tranchée s'ouvrit vers la porte Berlaimont et fut poussée avec tant de rapidité qu'en une nuit, les travailleurs avancèrent de douze cents toises. Or on avait ouvert deux tranchées, comme si l'on voulait faire simultanément deux attaques; et les terrassiers des deux ouvrages, rivalisant de zèle, arrivèrent les uns et les autres au même point: il y eut donc deux mille quatre cents toises de tranchée faites en huit heures, sans compter les galeries de communication entre les deux ouvrages.

Le roi passa cette première nuit à regarder les travaux. Louvois distribuait des éloges et des épigrammes. Il semblait, quand on le voyait aller de la tranchée Berlaimont à l'autre, brandissant sa canne et frappant du pied le sol ébranlé par les pioches, il semblait qu'il eût voulu dévorer toute la terre qui le séparait d'un duel corps à corps avec la ville.

Les batteries françaises se construisaient. Cependant Mons n'avait pas encore tiré un coup de mousquet, elle semblait prêter l'oreille dans l'ombre et attendre une égratignure à sa chair, comme si les travailleurs français n'eussent encore fait que chatouiller son épiderme.

Mais au point du jour, alors que l'œil put distinguer les silhouettes mobiles des pionniers et des ingénieurs qui se relayaient par

escouades, un tonnerre d'explosion se fit entendre sur la gauche de la tranchée de Berlaimont, et cinq ou six mineurs chancelèrent et roulèrent avec leur pelle, arrosant la terre du premier sang français que ce siége eut vu répandre.

On aperçut alors le moulin d'Ilion, tout candide et tout inoffensif la veille, qui, pendant que les Français cheminaient avec la tranchée, s'était empli de chasseurs de Hainaut, excellens tireurs.

Ceux-ci, profitant de la nuit, s'étaient coulés jusque-là pour observer d'inspection, et la tranchée, si incroyablement avancée, les avait surpris, enfermés, mais dans une position tellement avantageuse, que, du haut de ce moulin, ils plongeaient parallèlement dans le passage des travailleurs et les visaient à coup sûr.

La première pièce française ouvrit alors son feu sur le moulin, et, à partir de ce moment, l'air n'eut plus une minute de tranquillité.

Louvois revint en se frottant les mains au quartier du roi, à l'abbaye de Bethléem ; la ville tirait de toutes parts sur les batteries assiégeantes, et le camp français se couronnait d'un nuage de fumée qui devait lui servir d'auréole jusqu'à la fin du siége.

Ce fut alors que disparurent les curieux et les curieuses, et les gens de cour désintéressés qui ne voulaient rien avoir à démêler avec les projectiles.

Ce fut alors que parurent les vivandiers, les traînards et les paysans, dont l'industrie était d'aller ramasser ou déterrer les boulets ennemis qu'ils venaient vendre aux postes français.

Aux premiers coups de canon, le roi fit ses adieux à Mme de Maintenon, qui n'attendait que ce sanglant signal pour prendre congé.

Le roi voulait que la marquise allât demeurer à Valenciennes.

— Il serait possible, dit-il, que les ennemis fissent une ou deux armées pour inquiéter la mienne. Je ne voudrais pas que vous eussiez l'embarras de vous trouver entre les boulets d'un siége et ceux d'une bataille. Dans une bonne ville, vous serez à l'abri de toute insulte et de toute inquiétude.

— Puis-je avoir en ce moment d'autres inquiétudes que celles que vous me donnez, repartit la marquise. Je veux, au contraire, être à portée d'avoir des nouvelles de Votre Majesté, et comme je suis quelque peu capitaine, à force d'avoir fréquenté le premier homme de guerre de ce temps-ci, j'ai choisi pour moi un quartier-général.

Le roi salua, sans s'étonner du compliment.

— Où cela ? dit-il.

— A Saint-Ghislain.

— Mais c'est démantelé, c'est un village sans fossés.

— Il y a une abbaye fort bien bâtie et des plus calmes — au milieu d'un bois ; puis la petite rivière de Haisne tourne autour. Voyez-la d'ici, sire, c'est à deux lieues, la route est tracée par vos troupes ; regardez comme les arbres bourgeonnent et cachent déjà les pignons aigus des bâtimens de l'abbaye.

— Mais objecta le roi, St-Ghislain est un couvent d'hommes de ce pays, allez-vous donc vous placer chez nos ennemis ?

— Non, sire, repartit la marquise, le couvent dont je vous parle n'est pas à Saint-Ghislain même, il est dans les bois. Les Clarisses de ce couvent, que j'appelle toujours Saint-Ghislain, ont déménagé à l'approche de nos troupes. Elles sont allées à Bruxelles, tandis que M. de Louvois a eu l'heureuse idée de mettre provisoirement à leur place dans, ce couvent, les Augustines qui s'étaient si fort épouvantées à Valenciennes.

— Fort bien. Serez-vous logée convenablement, madame ?

— A merveille ! sire, à ce que m'ont dit déjà mes éclaireurs.

— Ah ! vous avez des éclaireurs, marquise...

— Nécessairement, sire, puisque j'ai un quartier général.

— C'est juste. Eh bien ! madame, veillez avec soin sur vous, dit le roi avec émotion, vous êtes mon espoir le plus cher.

— Et vous, sire, répliqua la marquise d'une voix troublée, veillez sur votre personne et ne vous exposez point en jeune homme, comme avant-hier pour la reconnaissance de cette place... Vous êtes l'unique espoir de la patrie et de la religion. Quant à moi que tout le monde redoute ou jalouse, si je vous perdais...

Un enrouement pareil à un sanglot éteignit les derniers mots de la marquise. Le roi fort attendri lui prit les mains, qu'il serra tendrement dans les siennes.

Et ces adieux qui eussent peut-être fait rire un pamphlétaire, ne manquaient ni de grandeur ni d'intérêt. Elle était touchante et noble l'amitié de ces deux époux. Il y avait l'étoffe d'un grand homme dans ce grand roi. Et dans cette femme, n'y avait-il pas plus que l'étoffe d'une reine ?

Au moment de se quitter, lorsque déjà la marquise était dans la chaise à porteurs, on vit passer sur des civières les premiers morts ou blessés que Vauban faisait porter à l'hôpital.

Elle pâlit, ses yeux s'emplirent de larmes et attirant doucement à elle le roi qui envoyait une poignée d'or à ces malheureux :

— A quel corps appartiennent ces pauvres victimes? demanda-t-elle.

— Grenadiers, pionniers, répliqua le roi.

— L'infanterie seule est engagée, je crois, dans les tranchées, n'est-ce pas, sire?

— Oui, madame, pourquoi?

— Pour rien, sire... En quelle occasion emploie-t-on la cavalerie, alors?

— Oh! toujours. Comme il est rare que dans un siége il y ait combat en campagne, si ce n'est pour repousser des sorties ou écarter des renforts qui arriveraient, la cavalerie met pied à terre et combat comme les fantassins... Vous intéressez-vous à quelque cavalier?

— Oubliez-vous que M. le duc du Maine commande la cavalerie? dit vivement la marquise.

— Soyez tranquille, madame, dit le roi avec un sourire, nous ménagerons votre élève : c'est notre intérêt.

La marquise soupira et rentra dans sa chaise. Le roi fit signe aux porteurs de se mettre en marche. Mais ils durent rester sur place, pour laisser passer un gros de cavaliers rouges, qui revenaient au bruit du canon.

— Vous ne me demanderez pas qui sont ceux-ci, madame, dit le roi, vous les connaissez.

— Les chevau-légers, je crois, répliqua-t-elle en rougissant légèrement.

— Qui reviennent du fourrage et que le canon attire... Pauvres enfans, dit le roi avec mélancolie, courez-y, au canon, il vous joindra un jour ou l'autre.

La marquise cacha son visage sous ses coiffes : elle venait de reconnaître Gérard parmi ces brillants gentilshommes à qui le roi promettait ce lugubre destin, Gérard, pour qui elle s'inquiétait au moment même où le roi venait de parler.

Il était si beau, si droit, il saluait avec une grâce si douce et si fine, son cheval noir l'emportait si vite! Elle soupira et sa chaise partit pour St-Ghislain.

Peut-être devinera-t-on pourquoi la marquise avait choisi le séjour de cette abbaye. Depuis que Jaspin lui avait parlé à Valenciennes, Mme de Maintenon s'étonnait de l'état bizarre de son âme. Jamais cet esprit vaste n'avait manqué d'embrasser tout son horizon. Dans les circonstances difficiles, elle pouvait à bon droit revendiquer le coup d'œil du grand capitaine; nulle perspective ne lui échappait. Aux premiers mots de Jaspin, elle avait senti l'immense échec porté à son ambition par cette résurrection menaçante d'un passé qu'elle avait le droit de croire enseveli. L'abbé, malgré sa douceur et sa réserve, lui avait paru un ennemi terrible, un tyran. Gérard, malgré son ignorance et son désintéressement, l'épouvantait comme un écueil contre lequel devait se briser son étonnante fortune. Depuis toutes ces révélations, la marquise n'avait pas dormi; elle se sentait soupçonnée par Louvois, tenue par Jaspin, gênée par Gérard; et pourtant, malgré sa prudence et sa perspicacité, un sentiment inconnu, incompréhensible, s'était glissé dans son âme et montait jusqu'à son cerveau qu'il troublait. C'était une confiance plus forte que le danger, une indifférence pour le monde plus forte que l'ambition; c'était la joie ineffable d'avoir à nourrir au plus profond de ses entrailles une tendresse que nul ne savait, et qui n'était ni une trahison envers quelqu'un, ni une offense envers Dieu, comme sont la plupart des affections cachées de ce monde; c'était aussi le réveil d'une âme qui s'était crue morte, parce qu'elle avait tué autour d'elle tout sentiment terrestre. Trop âgée pour l'amour, trop noble pour l'avarice, trop supérieure pour l'orgueil, elle exagérait la dévotion autant pour se faire pardonner de Dieu son ambition, le seul péché qu'elle daignât commettre, que pour se consoler des revers qu'essuierait cette ambition. Et voilà que tout à coup cette âme desséchée se sentait fleurir mystérieusement un cœur.

Cependant, nous l'avons dit, la marquise ne dormait plus, était-ce seulement par crainte? Non; l'œil de l'aigle ne se trompe point. Il discerne le milan de la colombe. Jaspin n'était pas un confident dont l'infidélité fût à craindre. Jaspin avait porté trente ans son secret, et sans le danger qui avait menacé la vie de Gérard, Jaspin l'eût emporté ce secret dans le pauvre petit tombeau qui l'attendait à Lavernie. Il n'eût rien révélé même à la marquise pour faire avoir à son protégé un de ces hochets qu'on appelle grade, charge ou pension. Et puis, Jaspin disait avoir tout appris de la comtesse au lit de la mort, il était prêtre et Mme de Maintenon croyait au secret de la confession. On voit donc que si elle avait perdu le sommeil

depuis la révélation de Jaspin, c'est que le bonheur d'aimer quelque chose empêche aussi bien de dormir que le malheur de redouter quelqu'un.

La marquise avait eu un double but en choisissant pour quartier général l'abbaye de Saint-Ghislain : connaître cette intéressante jeune fille dont Jaspin lui avait raconté l'histoire, l'arracher à Louvois, qu'elle soupçonnait seulement de la poursuivre d'un amour criminel, et convaincre ainsi son ennemi d'une mauvaise action en faisant une action agréable au Seigneur.

Car il faut bien le dire, la tactique de Louvois avait réussi. Nul n'avait pénétré la naissance d'Antoinette. La Goberge lui-même l'ignorait; il pouvait croire à une recrudescence de jeunesse chez cet homme austère. Ceux là se cachent avec bien plus de soin que les autres, puisqu'ils ont besoin de paraître vertueux, tandis que les mondains cherchent seulement à cacher leurs vices. Comment Mme de Maintenon eût-elle deviné le motif des persécutions de Louvois et pourquoi, les connaissant, se fût-elle refusé la joie de les divulguer en temps opportun? Est-ce si peu de chose qu'une revanche bien prise? et puisque la vengeance est un morceau de roi, Mme de Maintenon n'était-elle pas reine?

On verra peut-être aussi que la marquise, en se rapprochant d'Antoinette, n'espérait pas seulement déplaire à Louvois. Il y avait désormais place en cette grande âme pour des sentimens plus humains.

Elle arriva pensive au monastère. Toute la campagne qu'elle avait traversée lui avait offert un navrant spectacle. Les marais, débordés par suite de la rupture des digues, les bois coupés pour que le canon ne trouvât pas d'obstacles, les paysans en pleurs, les cavaliers rôdant et pillant, les loups à figure d'homme cherchant pâture et dévorant les faibles, telles furent les lugubres images que laissa derrière elle la marquise, en passant sous la voûte profonde qui servait d'entrée au couvent de Saint-Ghislain.

Nous avons dit que partout, en France, les supérieures de congrégations adoraient Mme de Maintenon comme leur chef suprême : c'est dire la réception qui lui fut faite à Saint-Ghislain. Tout ce que le couvent put offrir de ressources pour distraire et choyer une si noble hôtesse fut mis en usage par les Augustines. La belle vue des bois, l'appartement tapissé, les musiques sacrées, la société des plus savantes et des plus sages furent les récréations du premier jour de retraite. Après quoi la marquise se fit présenter au parloir les religieuses qu'elle n'avait point encore vues.

Toutes furent admises à saluer Madame, c'est ainsi qu'on appelait cette reine; la marquise savait dire un mot agréable à chaque agréable figure sans éveiller dans ces cerveaux fragiles l'orgueil qui conseille si mal dans la solitude, car il conseille d'abord l'ennui.

Avec la liste des qualités ou des défauts, la supérieure disait les noms de chaque pensionnaire. Mme de Maintenon fut bien surprise lorsqu'elle s'aperçut que la liste était épuisée sans que le nom qu'elle attendait eût été prononcé.

—Voilà donc toute la communauté? dit-elle à la supérieure.

— Oui, madame, répliqua celle-ci en fermant son registre.

La marquise la regarda d'un air de surprise.

—Vous avez bien encore quelques religieuses, ajouta-t-elle, soit malades, soit en congé?

— Malades... j'en ai trois.

— Ah?... Leurs noms?

La supérieure nomma ces trois malades et ne fit aucune mention de Mlle de Savières.

— Et les congés? demanda la marquise de plus en plus étonnée.

— Mesdemoiselles de Verdavenne, d'Alboin, de Cérisy, de Hedderbrand.

— Rien que quatre?

— Oui, madame.

— Voilà qui est étrange, murmura la marquise, qui baissa la tête pour réfléchir, et qui trouva bientôt une idée. Le terrain était fertile.

La supérieure semblait être embarrassée. Elle n'avait pas vu sans effroi toutes ces questions de la marquise; une femme, une abbesse, peut n'avoir pas le génie d'une femme d'Etat, mais elle a une finesse à elle. Si ce n'est point une arme offensive, c'est un bouclier suffisant. La supérieure changea donc aussi respectueusement, mais aussi vite qu'elle put, cette conversation semée d'épines. Elle parla des jardins, des bâtimens, des belles sources, d'une bibliothèque curieuse, des tableaux, qui sont toujours remarquables en Flandre.

La marquise la laissa dire, puis, tout à coup:

— C'est étrange, en vérité, reprit-elle, comme si elle se fut parlé à elle-même.

Il n'y avait pas à reculer; la supérieure fut forcée de demander à Madame ce qu'il y avait d'étrange à Saint-Ghislain.

— Je vais vous le dire, ma mère. Il m'avait été assuré par quelqu'un, mais ce quelqu'un s'est trompé, que vous aviez ici, aux Augustines, une demoiselle... son nom m'échappe... aidez-moi donc,..

La supérieure rougit jusque derrière son voile blanc. La marquise la dévorait de son regard insoutenable. Elle ajouta :

— Jamais je ne trouverai ce nom, si vous ne m'aidez pas.

— C'est que... j'ignore absolument.

— Ah! vous ignorez... dit Mme de Maintenon avec un si majestueux étonnement que la supérieure décontenancée ne sut pas trouver une parole. —Vous ignorez ce qu'est devenue une de vos pensionnaires... Mlle... ah! son nom me revient, Mlle Antoinette de Savières...

La supérieure chancelant et courbant la tête voulut encore protester qu'elle ignorait.

— Si je pouvais supposer que l'on me trompe, lorsqu'on me devrait répondre si naturellement, riposta la marquise en se levant, je quitterais à l'instant cette maison...

— Madame, s'écria la supérieure en joignant les mains avec désespoir, pardonnez-moi, j'avais des ordres.

— Des ordres! de qui, madame?

— Mais...

— De qui, vous dis-je... de l'archevêque du diocèse peut-être... C'est bien je lui parlerai.

— Oh non, madame, non, des ordres de M. le marquis de Louvois.

— En vérité, répliqua la marquise, M. de Louvois donne des ordres aux supérieures de maisons religieuses! —de quel droit?

— Hélas madame, je ne sais.

— Des ordres pour qu'on me cache les religieuses que je veux voir! ajouta la marquise, en feignant d'être irritée.

—Ces ordres ne vous concernent pas, madame, puisque M. de Louvois ne pouvait prévoir que vous nous feriez l'honneur d'une visite.

— Alors je ne comprends plus. Pourquoi me laisser voir tout le monde, excepté cette jeune fille.

— J'ignore...

— Vous ignorez trop de choses, madame, dit sèchement la marquise, dans un poste où vous ne devez rien ignorer. Quoi, l'une de mes amies en mourant me recommande une enfant qui d'abord était aux Filles-Bleues de Mézières, c'est bien cela n'est-ce pas?

— Oui, madame, dit piteusement la supérieure.

— Et qui ensuite a été amenée aux Augustines de Valenciennes... vers le mois d'août de l'an dernier... Je pense ne pas me tromper.

— Non, madame.

— De Valenciennes, la communauté s'est transportée ici, rien de mieux ; mais à Valenciennes j'eusse vu Mlle de Savières, je crois : pourquoi me la refusez-vous ici?

—Par suite de ce malheureux ordre, madame.

— Qui vous a été donné récemment, donc?

—Il y a trois jours, le lendemain de l'arrivée ici.

— Par M. de Louvois?

— Oui, madame.

— Et pourquoi?...

— Oh! madame, il y aurait bien à dire, la jeune personne est difficile à conduire.

— Vraiment? Dissipée, peut-être, folle?

— Au contraire! triste jusqu'à la mort, il faut la faire surveiller jour et nuit. Tout d'abord, elle a voulu s'enfuir de la maison.

— A quel propos?

— Elle refuse de faire ses vœux.

— Vous l'y forcez donc?

— Ce n'est pas moi.

— C'est M. de Louvois peut-être? dit la marquise avec ironie, car elle ne pouvait prêter au marquis cette idée de mettre en religion une fille qu'il voulait séduire.

— Oui, madame, c'est lui, murmura la supérieure dans l'embarras le plus douloureux ; mais par grâce, madame, ne dites pas que je vous ai instruite.

— Craignez-vous M. de Louvois plus que moi? répondit la marquise ; vous auriez tort. Allons, je veux enfin comprendre, et pour cela il faut que je parle à la pensionnaire. Menez-moi sur-le-champ près de cette jeune fille.

Et madame de Maintenon fit un pas pour sortir du parloir.

— Madame!... s'écria la supérieure en l'arrêtant, attendez, de grâce, je vous l'amènerai.

— Non, j'aime mieux vous suivre.

— Impossible, madame.

— Comment ?

— Dans l'endroit où elle est...

— Vous finirez par m'irriter, s'écria la marquise.

La supérieure tomba prosternée, les mains suppliantes.

— Madame... madame... cette pensionnaire, depuis le soir de notre sortie de Valenciennes a perdu toute raison. Elle a voulu dix fois se précipiter par les fenêtres. Ce matin le bruit du canon l'a rendue comme

furieuse, et nous l'avons mise... à la pénitence.

La marquise fit un mouvement d'effroi.

—Soit, dit-elle, sévèrement, j'irai la voir, fut-ce au cachot. Passez devant, je vous suis!

La supérieure s'inclina en pleurant et s'achemina vers le jardin.

Nous avons dit que Saint-Guislain est environné de marais et de bois. Le jardin du couvent situé hors la ville, au milieu de ces marécages boisés, offrait le plus pittoresque et le plus charmant coup d'œil au poète, au peintre et au pêcheur. Un étang, formé du trop plein du marais, entretenait au milieu de ces beaux arbres la fraîcheur et la vie. Mais cette nature un peu sombre, un peu humide, ne devait pas charmer autant les jeunes esprits des pensionnaires.

La marquise suivit la supérieure sur les allées d'abord sablées, puis moussues et sinueuses de ce beau jardin. Elles arrivèrent à un petit bâtiment en forme de tourelle, dont les murailles disparaissaient complètement sous les houblons et les vignes vierges. A peine eût-on distingué une porte sous les impénétrables rideaux de verdure qui se balançaient devant cette tourelle, et d'où partaient à chaque mouvement de la supérieure des oiseaux effarouchés qui battaient à grands coups d'ailes ces réseaux de lianes et de feuillages.

— Vous n'êtes pas ici depuis longtemps, dit la marquise et vous avez découvert la pénitence. Je croyais les Augustines soumises à une règle plus douce.

— Madame, songez donc au malheur qui nous menaçait si cette jeune fille se fût enfuie ou tuée!...

— Partout on peut garder une pensionnaire, dans sa cellule, dans une chambre... quatre femmes suffisent je crois pour en surveiller une... Il n'est pas besoin pour cela de sombres murailles, de cachots humides, d'oubliettes... Ceci en est une véritable, madame... Voyez, vous ne réussissez pas même à ouvrir la porte... Ah! madame, si c'est ainsi que vous voulez faire aimer le Seigneur à de pauvres filles mondaines...

Elle n'acheva pas; la porte s'ouvrit.

— Madame, répliqua humblement la supérieure, nous ne voulions pas que l'exemple et les discours de cette pensionnaire donnassent un scandale aux autres. Savez-vous, madame, qu'elle prononce des noms, qu'elle raconte des scènes profanes, et qu'elle avoue....

— Quoi....

— Qu'elle aime quelqu'un! dit tout bas la supérieure en se signant avec effroi.

Mme de Maintenon ne prit pas la peine de cacher son méprisant sourire et la compassion que lui avaient inspirée ces paroles.— Quant à la pudibonde supérieure, elle se signa encore une fois, en se demandant si la noble visiteuse n'était point en ce moment sous quelque pernicieuse influence, et s'il était possible que tant de tolérance coupable habitât sous les coiffes de la véritable Mme de Maintenon.

Lorsqu'elle eut poussé encore deux portes et descendu quelques degrés, elle ouvrit un petit volet avec une clef pour donner un peu de jour à une chambre ovale dallée, dont les murailles revêtues de ciment luisant offraient les vestiges de mauvaises peintures des plus lugubres scènes de la Passion. Alors elle demanda respectueusement à la marquise s'il lui plairait d'attendre sur un des escabeaux de chêne qui meublaient ce parloir étrange.

— Non, j'irai jusqu'au bout, répliqua Mme de Maintenon; je veux entrer dans l'endroit même où vous avez eu l'affreux courage ou la condamnable poltronnerie d'enfermer cette pauvre fille. Est-ce un *in pace?* ouvrez; est-ce un sépulcre? ouvrez encore!...

Un cri de joie doux comme celui d'une colombe avait déjà répondu à ces paroles, et quand la supérieure éperdue eût encore tiré les verroux d'une lourde porte, qui fermait un cabinet sombre et glacé, la marquise se trouva en présence d'une jeune fille qui vint tomber à ses genoux en s'écriant :

— Soyez bénie, qui que vous soyez, pour les paroles que je viens d'entendre. Peut-être êtes-vous puissante, madame, vous, devant qui les prisons s'ouvrent ainsi. Mais assurément vous êtes bonne. Soyez bénie, au nom du Seigneur!

La marquise releva cette enfant, la prit par la main et l'emmena bien vite hors de tous ces murs, de toutes ces grilles, de tout ce froid; elle choisit dans le jardin un banc sous le ciel découvert, au grand soleil, et d'une voix calme, mais dont la supérieure comprit toute la menace cachée :

— Retournez au parloir, madame, dit-elle, et veuillez me laisser seule un moment ici.

La supérieure fit la révérence et partit avec des gémissemens étouffés.

Cependant la marquise regardait fixement et avec un intérêt qui n'excluait pas l'appréciation, cette figure pâle et baignée

de larmes, ce corps frissonnant et toute cette merveilleuse beauté que tant de douleurs n'avaient pu flétrir. Elle laissa la jeune fille sangloter et trembler, parce que, dans le rire ou dans les larmes, le caractère apparaît sans déguisement, et s'écrit sur le visage.

Antoinette eut bientôt honte de pleurer ainsi.

— Pardonnez-moi, madame, dit-elle en étreignant son cœur de ses deux mains, pour y refouler les soupirs et les pleurs, je suis faible, et je pleure de joie et de reconnaissance comme d'autres pleureraient de chagrin.

— Vous êtes Mlle de Savières? demanda la marquise en pressant doucement les deux mains d'Antoinette, qui se crispaient dans les dernières convulsions de la crise.

— Oui, madame.

— On m'a dit de vous beaucoup de mal, mademoiselle, et je voudrais en penser beaucoup de bien. Parlez-moi sincèrement devant Dieu, qui vous apparaît plus visiblement peut-être du milieu de cet azur que du fond de votre prison, dites-moi la vérité, sans passion et sans défiance. Je vais vous montrer l'exemple de la sincérité. J'ai quelque crédit en France; Dieu m'a donné le pouvoir de protéger ceux qui souffrent, et de punir ceux qui outragent la religion. Le hasard m'a conduit en ce couvent, et j'y veux loger pendant quelques jours. J'ai appris qu'une religieuse était dans la pénitence pour quelque faute grave, j'ai exigé qu'on vous montrât à moi. Nous voici bien seules; expliquez-moi votre conduite, et rappelez-vous que Dieu vous entend! Quant à moi, on m'appelle la marquise de Maintenon.

Antoinette, avec un élan qui révélait toute son âme si énergique et si aimante:

— L'ennemie de M. de Louvois, s'écria-t-elle, oh! je suis sauvée!

Alors, sans donner le temps à la marquise de repousser cette étrange allégation, Mlle de Savières lui raconta sa vie, ses souffrances, ses craintes, elle ne déguisa rien, ne s'excusa de rien, et tantôt assombrie par ses souvenirs, tantôt rayonnante d'espérances, elle acheva d'émouvoir son juge si austère, en lui prouvant qu'elle disait la vérité.

—Ce n'est pas par amour que Louvois la persécute, se dit la marquise; il y a là un mystère que j'éclaircirai.

Lorsqu'Antoinette eut déroulé le tableau lamentable de son enfance, et qu'elle fut venue à Gérard, au lieu de rougir et de balbutier comme une pensionnaire, elle avoua sans détour cette subite amitié née d'une rencontre, qu'elle n'hésita pas à attribuer à son bon ange, comme l'un des rares bonheurs qui lui fussent échus dans sa vie.

— Mon enfant, dit la marquise un peu blessée, il faut renoncer à l'idée que les anges se feraient vos confidens d'amour. Cette pensée n'est pas chrétienne.

—Pourquoi? demanda la jeune fille avec son irrésistible candeur. Les anges ne veulent-ils pas qu'on aime? Peut-on ne pas aimer? Offense-t-on Dieu en aimant?

La marquise ne voulut pas entamer avec cette pauvre Augustine les sublimes discussions du quiétisme et de l'amour pur. Elle se sentait entraînée malgré elle à son rôle de mère; elle se souvenait qu'on peut aimer.

— Ma fille, dit-elle, c'est une amitié généreuse, sans doute, que vous a offerte M. de Lavernie, mais puisque vous êtes destinée à servir Dieu vous ne devez pas conserver d'affection supérieure à celle-là.

— Voilà que vous me parlez comme tout le monde, s'écria la jeune fille avec un douloureux étonnement. Quoi! vous me connaissez, vous savez tout, et vous me conseillez le cloître?

—Ma chère enfant, je vous connais moins en ce moment que je ne croyais vous connaître tout à l'heure. Cet acharnement de M. de Louvois à vous cacher, je l'attribuais d'abord...

— A quoi? dit curieusement Antoinette.

La marquise se tut, elle aima mieux plonger son regard scrutateur dans le regard limpide de la jeune fille. Elle croyait sentir l'innocence et la pureté de cette âme. Pourquoi troubler cette ignorance sans nuage, en y jetant une révélation imprudente? Pour troubler l'eau transparente d'une source, il suffit d'un caillou qu'on y laisse tomber.

— Enfin, dit-elle une dernière fois, pour essayer de se donner une solution, vous vous êtes demandé ce que M. de Louvois voulait faire de vous, et de quel droit il vous persécutait de la sorte.

— Je le lui ai demandé à lui-même.

— Qu'a-t-il répondu?

— Que j'étais religieuse ou destinée à l'être, que ma fuite du couvent était un crime; que lui, ministre du roi, une fois instruit de ce crime, il devait le châtier et y mettre obstacle.

— Et voilà tout?

— Tout; sauf les colères, les menaces, et cet abandon pire que la mort, auquel je suis condamnée.

— Mais, vous avez voyagé avec lui de Mé-

zières à Valenciennes. Que vous a-t-il dit?

— J'étais dans un carrosse fermé ; il suivait à cheval. Je frissonnais chaque fois que cette figure terrible s'encadrait dans la portière, et lui semblait redouter aussi mon regard. Oh ! il sentait bien toute ma haine depuis que je l'avais vu tuer ainsi, au château de Lavernie, entre mes bras, la noble protectrice qu'un moment j'espérais d'appeler ma mère ! Car la comtesse de Lavernie est morte plutôt que de me conseiller d'entrer en religion, ajouta Antoinette avec un accent de reproche si charmant et si délicat que Mme de Maintenon lui reprit les mains qu'elle caressa dans les siennes en murmurant :

— Incompréhensible... Oui, ce Louvois est plus sombre que l'enfer...—Voyons, reprit-elle tout à coup, contez-moi, maintenant vos espérances ; si vous refusez de vous consacrer à Dieu, avez-vous quelque autre recours?

— J'ai M. de Lavernie, dit fermement Antoinette.

— Mais voilà longtemps, ce me semble, que vous devez douter de son affection.

— Je n'en douterai jamais.

— Je crains de vous affliger, ma fille, mais enfin je vous dois la vérité en retour de votre confiance. Celui qui s'appuie sur les cœurs humains tombe souvent abandonné. Dieu seul est fidèle à ceux qui l'aiment.

— M. de Lavernie est aussi fidèle que Dieu.

— Enfant! dit la marquise émue... depuis tant de jours que vous êtes séparés...

— Chaque jour j'ai tendu les bras vers lui ; ma prière et mes vœux ont été le trouver chaque jour.

— Les hommes oublient !...

— Les hommes peut-être... lui, non... D'ailleurs, je sais bien qu'il ne m'a pas oubliée ; l'autre soir il m'est apparu, il m'a devinée. Un cri lui est échappé ; je l'ai entendu ce cri. Tenez, Madame, il vibre encore dans mon cœur. Si M. de Lavernie m'avait oubliée, il n'eût pas crié si douloureusement, et puis vous ne le connaissez pas, sans quoi vous n'auriez qu'à regarder ses yeux pour apprécier son âme. C'est un air à la fois doux et fort, un calme dans les traits, une chaleur de cœur... J'ai eu confiance en lui dès le premier regard que nous avons échangé, de même que je vous ai aimée aussitôt que je vous ai vue. Et, voyez, madame. à quel point j'ai cette foi dans l'âme, cet amour dans le cœur, cette image dans les yeux, voyez comme je confonds dans cette pensée tout ce que je trouve ailleurs de noble et de bon, puisque tout à l'heure, en vous apercevant, je me suis figuré que je le voyais, et qu'en ce moment encore, où vous me souriez, je crois le voir sourire.

— Vous êtes une charmante enfant, dit la marquise, secrètement heureuse de cette allusion à une si dangereuse ressemblance, je vous prouverai à quel point vous m'avez su intéresser ; croyez-moi, ne vous enthousiasmez point. Peut-être M. de Lavernie mérite-t-il toute votre estime, toute votre confiance, mais songez combien il est loin...

— Loin!... Oh non pas, madame, s'écria la jeune fille saisissant avec une adresse merveilleuse la capitulation qu'on lui accordait. M. de Lavernie ne peut être loin, puisque l'autre soir il était à Valenciennes et que nous sommes à St-Ghislain. L'armée française marche sur Mons ; M. de Lavernie fait partie de l'armée, et Mons est à deux lieues d'ici.

— Soit, ma fille, M. de Lavernie est avec cette armée, répliqua la marquise en songeant combien de malheurs avaient menacés depuis trois jours ces pauvres enfans. Mais un officier est bien exposé dans un siége, et toute la confiance que vous mettez en votre ami, un coup de mousquet peut l'anéantir.

A ce moment, comme pour donner raison à la marquise, une formidable explosion ébranla le sol dans la direction de Mons.

Les deux femmes pâlirent et involontairement se pressèrent les mains.

Antoinette reprit courage la première, et ses yeux rayonnèrent.

— J'ai aussi pensé à cela, dit-elle: j'y ai pensé ce matin dès les premiers coups de canon. Je me suis dit qu'une de ces décharges que j'entendais avait peut-être coûté la vie à celui que j'aime, la folie s'est emparée de moi : j'ai tout oublié. Je voulais courir à Mons. Les religieuses m'ont arrêtée sur le balcon d'où j'allais me précipiter — c'est alors qu'elles m'ont renfermée dans cette prison où je n'entendais plus rien ; — mais que m'importait le bruit du canon ou le silence? ma résolution était prise. J'eusse appris bientôt la mort de M. de Lavernie ; croyez-le bien, madame, car il ne mourra pas sans me faire parvenir ses adieux, et alors...

— Alors? dit la marquise...

— Eh bien, madame, je mourrai aussi !

— Malheureuse enfant ! Dieu ne le permet pas !

— Je suis orpheline, je suis abandonnée; je serai païenne si Dieu m'envoie ce mal-

heur, je croirai que c'est lui aussi qui m'inspire le désespoir.

— Vous blasphémez, ma fille... vous défiez le ciel !

— Oh ! non. Je me défends contre l'infortune. Toute cette résignation, toute cette obéissance que vous me voyez, me sont venues depuis que j'ai eu pris ma résolution. Pendant longtemps, j'ai attendu sans murmurer, parce que M. de Lavernie ne pouvait savoir en quel endroit l'on m'avait enfermée. Je me disais toujours que Dieu révélerait à mon ami le nom de ce couvent. Que de mortelles heures j'ai passées ! Enfin, je m'étais fixé une limite, je m'étais donné un mois pour attendre et souffrir. La veille du jour où ce mois expirait, j'ai vu à Valenciennes M. de Lavernie qui m'a vue aussi. Qu'on appelle cela le hasard, je l'appelle Dieu, et j'ai confiance. Eh bien ! voilà trois jours que le comte Gérard a retrouvé mes traces ; il doit me chercher ; il doit savoir maintenant mon arrivée à St-Ghislain. Son service le retient peut-être, peut-être aussi est-il blessé, peut-être est-il mort ! Je me suis donné huit jours pour attendre, madame : si dans huit jours je n'ai pas de ses nouvelles, s'il n'a pas écrit ou fait écrire, ou envoyé M. Belair, vous savez... mon autre ami, ce brave jeune homme dont je vous ai parlé... qui escalade les murailles et tue les géans pour me défendre ; si, vous dis-je, les huit jours s'écoulent sans me rien apporter de nouveau, c'est que M. de Lavernie est mort ou qu'il m'a oubliée, comme vous m'en menaciez tout à l'heure. Dès ce moment je n'aurai plus rien à faire en ce monde, et j'en sortirai.

— Oh ! vous m'épouvantez, s'écria la marquise en se levant pour embrasser Antoinette : vous prétendez m'aimer, avoir confiance en moi, et vous parlez ainsi !

— Il faut que je vous aime bien, allez, madame, répliqua la jeune fille avec un triste sourire. Il faut que je me fie bien à vous, pour vous ouvrir ainsi mon cœur !

— Mais vous ne réfléchissez pas que les lettres ne parviennent point ici, que les hommes n'y entrent pas, que toutes les murailles ne sont pas comme cette terrasse des buis dont vous me parliez tout-à-l'heure, et que M. de Lavernie peut n'avoir plus sous la main un dévoué comme Belair. Cependant le siége continue ; cet officier est occupé le jour et la nuit, il pense à vous sans pouvoir vous le faire connaître. Huit jours, dix, quinze peut-être s'écouleront ainsi... et vous commettriez le crime devant Dieu de détruire sa créature, vous feriez à votre ami ce mortel chagrin de le quitter à jamais... Que dis-je ? vous lui rendriez odieux votre souvenir, car il se reprocherait une mort, dont seule vous seriez coupable... Allons, allons, cela ne se fera pas. Je ne le veux point, je vous le défends. Je vous réponds de vous-même, attendez, souffrez... espérez !

— Répondez-moi de lui alors, madame, et promettez-moi que je le reverrai, repartit la jeune fille avec une voix si douce que la marquise fut plus attendrie par cette prière mondaine qu'elle ne l'eût été par une résignation passive.

— Promettez-moi de ne pas faire une démarche, de ne pas pousser un soupir d'impatience, de ne pas former un dessein quelconque sans m'avoir revue et consultée. Oh ! jeune fille, promettez-moi cela d'abord, car c'est moi qui dicte des conditions aux autres et n'en subis jamais.

— Madame, chère et illustre protectrice, je me mets devant vous à deux genoux, et je vous dis, les mains jointes : Veillez sur moi, sauvez-moi, laissez-moi aimer ; je promets tout le reste.

La marquise appuya ses lèvres sur le front de cette enfant, puis revint à la maison avec elle, une main sur son épaule. La supérieure attendait de loin, dans les angoisses : elle faillit s'évanouir lorsqu'elle aperçut Antoinette et la marquise dans cette familiarité.

Cependant Mme de Maintenon congédia la jeune fille avec un gracieux sourire, en lui disant :

— Allez, mademoiselle, reprenez votre place au milieu de ces dames, vos explications sont parfaites, et tout est oublié.

Antoinette fit une longue et respectueuse révérence, puis disparut parmi les religieuses qui s'empressaient à l'envi autour de la nouvelle favorite.

Mme de Maintenon fut brève et froide avec la supérieure, déclara qu'elle prenait sur elle tout ce qui concernait Mlle de Savières, et fit appeler Nanon pour retourner à son appartement.

Soudain un courrier se présenta devant l'abbaye avec grand bruit et bien escorté ; il apportait à Mme de Maintenon une lettre du roi ainsi conçue :

« Madame, le moulin d'Hion a été brillamment enlevé par les grenadiers et les chevau-légers. Ces derniers surtout n'ont pas perdu un seul homme. C'est notre première affaire sérieuse. C'est une victoire. Ne la fêterez-vous point avec nous ?

» Louis. »

Certes, oui ! répliqua tout bas la marquise, qui rougit de plaisir et baisa la lettre. —Rafraîchissez-vous, courrier, et attendez un moment, vous allez rendre au roi ma réponse.

Puis se tournant vers le groupe de religieuses, où son œil chercha Antoinette :

— Pauvre enfant, se dit-elle, tu vas voir si je tiens ma promesse !

IV.

Qui rapproche les distances.

Quelques momens après cette affaire du moulin d'Hion dont le roi parlait à la marquise dans sa lettre, les chevau-légers qui avaient combattu pour soutenir les grenadiers rentraient au camp, harassés, poudreux, rapportant leurs blessés et recevant sur leur route les complimens du roi qui s'était placé avec sa cour au bord du sentier que suivaient les troupes.

Gérard aperçut à quelques toises du gros des courtisans une petite figure noire qui s'agitait beaucoup pour se faire remarquer. C'était Jaspin tout haletant, Jaspin qui pendant le combat n'avait cessé de prier, de courir jusqu'aux premières gardes pour voir revenir les blessés, et demander des nouvelles de son cher élève.

Lorsqu'il vit Gérard aussi frais et aussi calme qu'à l'ordinaire, il poussa un cri de joie et vint se précipiter sur son cheval qu'il caressa et baisa mille fois avec des transports d'enfant.

Gérard se baissa pour embrasser le digne homme, puis, arrivé au quartier, surveilla la rentrée de son détachement, rendit compte au lieutenant-général, et revint sous sa tente où l'attendaient Rubantel et bon nombre d'amis parmi lesquels nous serions bien ingrat de ne pas nommer le chien Amour.

Les embrassades terminées, le vin bu, chacun retourna chez soi. La nuit venait, le ciel était rouge des bombes qui planaient sur la ville assiégée. Gérard demeura seul avec Jaspin, se fit désarmer et s'étendit, brisé de fatigue, sur son lit de camp, ayant l'abbé à son chevet.

— La terrible chose que la guerre, quand on y va ! dit Jaspin ; mais la belle chose quand on en est revenu.

— N'est-ce pas, cher abbé? répondit Gérard avec tristesse.

— Quoi ! s'écria l'abbé, vous venez de vous couvrir de gloire, le roi vous a complimenté, vous êtes plus vivant qu'il y a deux heures, et vous n'êtes pas content !... Mais, à propos, faites-vous déshabiller par votre valet de chambre, monsieur le comte, j'ai lu dans des livres de guerre, que souvent un cavalier se trouve blessé sans l'avoir senti, et qu'en ôtant ses armes et son justaucorps, il trouve quantité de balles ou du sang.

— Cher abbé, merci ; quand un cavalier qui combat autre part que dans les livres a reçu quelque bonne blessure, s'il ne la sent sur-le-champ, ce qui arrive quelquefois, je vous prie de croire qu'il s'en aperçoit au bout d'une heure. Je suis sain et sauf... de corps, mais non d'esprit, et je tiens à éloigner mon valet de chambre pour causer avec vous sérieusement.

— Ah ! dit l'abbé inquiet de ce préambule.

— Mon ami, continua Gérard en s'approchant de Jaspin, vous avez bien un peu songé tout à l'heure que je pouvais être tué, n'est-ce pas ?

— Trop !..

— Si cela fût arrivé, que faisiez-vous pour Mlle de Savières ?

— Mais...

— Vous ne supposez pas que je l'aie oubliée ? dit Gérard.

— Tant de choses se sont passées depuis trois jours, que je ne comprends pas comment les vingt-quatre-heures de chaque journée y ont suffi.—Mais voilà que je respire ! Mon détachement a donné aujourd'hui, il se reposera forcément demain, et je compte sur vous pour m'aider à employer demain comme je le désire.

— Voyons, mon cher comte, parlez.

— On avait dit que les Augustines chassées de Valenciennes allaient à Quievrain ; je m'en suis informé à des paysans qui approvisionnaient le camp ; il est faux que les Augustines se soient établies à Quievrain. Vous vous informerez, s'il vous plaît, du lieu qu'elles ont choisi pour retraite. Il est naturel qu'un homme d'église s'intéresse au sort des religieuses.

— A la rigueur, oui, dit Jaspin ; mais êtes-vous bien sûr que vous ne vous trompez point ; est-ce bien Mlle de Savières que vous avez vue sur ce chariot à Valenciennes ?

— Ces choses-là ne se discutent pas, mon cher abbé ; il est certain que j'ai vu Mlle de Savières. Aveugle, je l'eusse vue !... Mon cœur a des yeux pour elle... Et puis la rage de Louvois prouve que mon cœur et mes yeux ne s'étaient pas trompés. Les Augustines n'ont pas dû voyager loin. Elles sont

dans les environs. Vous allez me faire le plaisir de rendre une visite à Mme de Maintenon ; vous solliciterez pour moi l'honneur de lui rendre mes respects : j'ai à la remercier de ses bontés, du souvenir si généreux qu'elle avait conservé de ma pauvre mère. Pour rendre cette visite à la marquise, j'aurai facilement un congé d'un jour ; deux heures me suffiront pour remplir ce devoir ; j'aurai le reste de la journée pour chercher dans les environs l'endroit qu'ont choisi les Augustines.

— Je le ferai, répliqua Jaspin. Mais vous me promettez une chose ?

— Oh ! mon ami, des conditions ?

— Sans doute. Vous ne vous écarterez pas du camp, vous m'aurez toujours avec vous.

— Cependant, pour chercher le couvent, il faudra bien que je m'éloigne.

— Et Louvois qui vous tendra quelque piège ! et les rôdeurs ennemis ! est-ce que toute la campagne ne pétille pas de coups de mousquets ? est-ce que vous ne voyez pas une fumée à chaque touffe d'herbe, un bombardement sur chaque haie ?

— Alors, avec ces terreurs-là je laisserai Mlle de Savières douter de moi, se consumer dans le désespoir ?

— Non pas. Je saurai moi-même découvrir le couvent où elle est. J'irai, je parlerai, je...

— Eh ! mon cher Jaspin, s'écria Gérard, voilà ce que je voulais éviter. Vous n'êtes pas Belair, vous ! Certaines choses sont permises à la guitare qui vont mal à la calotte. Voulez-vous que je compromette votre chapeau de cardinal, quand je dis cardinal, excusez-moi, vous visez peut-être plus haut.

— C'est bon, c'est bon, ne triomphez pas tant, dit Jaspin, pour un peu de faveur que nous avons...

— Vous appelez cela un peu de faveur ?... Ma grâce et une lieutenance aux chevau-légers obtenues en dix minutes de conversation avec la marquise ! Si vous n'êtes pas cardinal un jour, c'est que vous aurez mieux aimé être diplomate.

Jaspin prit tout à coup l'air sérieux.

— N'oubliez jamais, dit-il, que cette faveur dont vous me faites honneur, nous l'avons due seulement à la vieille amitié de la marquise pour votre noble mère. Je laisse Belair me railler là-dessus : certaines choses vont bien à la guitare, comme vous disiez tout à l'heure. Mais vous, ne raillez pas. Du reste, je suis ravi, cher enfant, de vous voir revenu à la belle humeur, dit Jaspin, en se versant à boire ; mais en attendant le chapeau, comme vous dites, je me charge de faire porter de vos nouvelles à Mlle de Savières. Buvons et n'en parlons plus, ajouta-t-il après avoir rempli le verre de Gérard. Cependant boire sans manger est presque un péché ; mangeons, s'il vous plaît. J'ai acheté ce matin des poulets qui ne sont pas trop maigres pour la saison ; ces gens du Hainaut élèvent assez bien la volaille.

— Ils tirent aussi très bien le canon, reprit Gérard en montrant à Jaspin des cadavres et des blessés qu'on rapportait à l'hôpital.

L'abbé sortit sur le seuil de la tente, fit une courte prière pour les morts et revint s'asseoir à la table que Gérard avait fait dresser et couvrir pendant ce temps-là.

Mais aux premières bouchées l'on entendit le clairon des chevau-légers qui rappelait.

— Qu'y a-t-il encore ? cria Gérard.

Un cornette entra chez lui ; c'était un charmant enfant de seize ans, qui avait fait son premier coup d'épée à l'affaire du moulin, et l'avait fait en brave gentilhomme.

— Comte, dit-il, savez-vous la nouvelle ?

— Ma foi non, cornette ; mais vous me l'allez apprendre.

— Nous sommes mandés au quartier du roi.

— A Bethléem ?

— Dans une demi-heure.

— Et il y a un quart d'heure de chemin, et il faut prendre la grande tenue ? L'abbé, voilà mon dîner fait.

— Non, non, *comme on sera*, nous a dit le maréchal et non pas en corps, mais par petits groupes séparés l'un de l'autre d'une vingtaine de toises : voilà qui est curieux !

— Savez-vous à quel propos ?

— Ah voilà... c'est ce que tout le monde demande, à quel propos ? Moi je crois que c'est pour nous faire tous maréchaux de France...

Et l'enfant se mit à rire en tirant sans façon un verre du plateau pour boire avec l'abbé, qui souriait à sa charmante figure.

— Eh bien ! dit Lavernie, partons.

— Comte, il faut que vous me preniez en croupe, continua le cornette en redoublant d'hilarité, mon plus beau cheval a été tué au moulin, et je viens d'envoyer mon gouverneur et mes laquais me chercher du vin d'Espagne à Valenciennes. Je n'ai qu'un honteux courtaud de charrette, je ferais rougir le roi de m'avoir à son service.

— Je vous donnerai un des miens, dit Gérard, choisissez, s'il vous plaît.

— Merci.

Et l'enfant sortit de la tente en bondissant comme un chevreuil.

— Je vais être forcé de dîner seul, fit tristement l'abbé.

— Non, patientez, mon cher Jaspin. Le roi n'est jamais prolixe. Dans une heure, je serais de retour, et nous ferons un festin. J'amènerais des convives.

— Eh bien, je patienterai ! s'écria Jaspin résolûment, et il attaqua l'une des volailles avec la sage lenteur d'un homme qui veut faire durer un poulet une heure.

Tous les officiers de grenadiers et de chevau-légers avaient reçu le même ordre du roi. Rubantel en était. Il se trouva quatre-vingts gentilshommes tous jeunes et fringans, à l'exception de quelques officiers supérieurs. Cette troupe se rendit au quartier du roi par petits groupes de cinq à six cavaliers qui, en arrivant, mettaient pied à terre, selon l'usage, aux barrières gardées par les mousquetaires de service auprès de Sa Majesté.

Mais tous ces cavaliers furent bien surpris de se voir abordés par un valet de chambre de Mme de Maintenon qui distribua une carte à chacun d'eux.

Gérard en recevant la sienne y lut à la lueur des flambeaux :

« Rendez-vous à l'abbaye de St-Ghislain sur-le-champ. »

Et plus bas :

« De la part de Mme la marquise de Maintenon. »

Il y eut autant de cris de surprise que de cartes reçues, et sur-le-champ, selon l'invitation, toute cette jeunesse fut à cheval sans avoir pu deviner pourquoi on la convoquait à Saint-Ghislain.

— Et mon pauvre Jaspin, dit Gérard aussi étonné que les autres, comment le prévenir ? il m'attendra, il sera inquiet. Et je n'ai plus le temps de lui envoyer mon laquais !

La troupe se mit en marche. Gérard regardait autour de lui, contrarié, hésitant, lorsqu'à trente pas derrière, il vit galoper un mulet blanc qu'il reconnut — vieux serviteur, dont le siége de Mons devait être la dernière campagne.

— Eh ! n'est-ce pas Blanchet qui vient-là tout seul ? demanda-t-il à son laquais.

— Mais, oui, monsieur. Seulement, Blanchet n'est pas seul ; il a sur le dos quelqu'un ou quelque chose de noir.

Le laquais avait raison. Blanchet rejoignit ses camarades, et l'on vit alors la figure rayonnante de Jaspin que Gérard arrêta au passage.

— Où allez-vous comme cela, cher abbé ? dit-il ; que vous est-il arrivé ?

— Ah ! c'est vous, je vous cherchais, répliqua Jaspin fort affairé. Tirez à l'écart que je vous parle. C'est de la plus grande conséquence !

Gérard obéit.

— Figurez-vous qu'en découpant le poulet pour vous attendre, je viens de recevoir une lettre qui m'appelle quelque part. Je suis donc venu vous prévenir de ne pas vous inquiéter.

— C'est singulier, j'allais vous en faire dire autant.

— Pourquoi ? demanda Jaspin.

— C'est que moi aussi j'ai reçu, non pas une lettre, mais cette carte.

— Une carte ! De la part de qui ? s'écria l'abbé.

— De la part de Mme de Maintenon.

— Donnant rendez-vous ?...

— A Saint-Ghislain.

— Vous aussi !... oh ! tant mieux. — Eh bien, croyez-moi, ne perdons pas une minute, séparons-nous de toute cette troupe d'indiscrets et allons au rendez-vous.

— Mais tous ces indiscrets ont reçu une carte comme nous, et vont au rendez-vous comme nous.

— Ah ! répondit l'abbé un peu refroidi ; quoi Mme de Maintenon invite tout le monde !

— Quatre-vingts officiers.

— Je n'y comprends plus rien, fit Jaspin, mais allons toujours.

— C'est cela, allons toujours.

Une lieue et demie fut bien vite dévorée par la cavalcade. On découvrit au fond des bois de Saint-Ghislain la lumière des flambeaux que portaient les valets pour éclairer les convives à leur arrivée. Les clartés rougeâtres reflétées par l'eau des marais, ce mouvement sous les arbres, ces masses sombres de l'édifice, composaient un spectacle dont furent vivement impressionnés les premiers qui l'aperçurent. On vit aussi rôder, le long des routes adjacentes, de noirs détachemens de cavaliers qui faisaient la police des lignes et veillaient à ce que les invités de Mme de Maintenon ne fissent point de mauvaises rencontres.

Tout cela, joint aux illuminations soudaines de l'horizon, à l'écho des bombes majestueuses, à je ne sais quel murmure confus de vents, de feux et d'eaux dans le lointain, tout cela fit dire au cornette qui marchait entre Gérard et Jaspin :

— Est-ce que Mme de Maintenon a invité aussi les quatre élémens ?

— Ce serait beaucoup d'honneur pour eux, dit Jaspin d'un ton pénétré.

Sur cette réponse on mit pied à terre.

Gérard était parti des derniers et arrivé parmi les premiers. Il trouva sous le porche de l'abbaye quelques officiers de Mme de Maintenon auxquels il montra sa carte, et suivit avec les autres l'escalier qu'on lui indiqua. Jaspin trottait à ses côtés.

En haut des marches, sur un palier tout orné de fleurs, encore si rares dans la mauvaise saison, — mais on sait que dans les serres de Flandres les fleurs ne manquent jamais, —on apercevait la marquise, vêtue avec sa simplicité ordinaire, mais dont la beauté resplendissait encore aux flambeaux, comme si elle n'eût point dépassé l'âge où les femmes cessent d'être belles.

Aussitôt qu'elle aperçut les premiers gentilshommes que son écuyer lui avait annoncés, elle fit un pas à leur rencontre, et, d'une voix qui charma tous les cœurs, car elle était irrésistible lorsqu'elle le voulait :

— Messieurs, dit-elle, j'ai demandé au roi la permission de fêter votre premier triomphe. Je voudrais avoir le Louvre ou Versailles pour vous traiter selon vos mérites; mais je ne suis à Saint-Ghislain qu'une simple hôtesse de ce couvent. Excusez, en faveur de l'intention, la simplicité de l'accueil, et acceptez ici mon hospitalité; vous me la rendrez, j'espère, au château de Mons.

Un murmure de joie respectueuse accueillit ces paroles ; cette femme si belle et dont l'esprit surpassait encore la beauté eût conquis en ce moment des sauvages : qu'on juge de l'effet qu'elle produisit sur un auditoire de Français.

Gérard emporté par un sentiment dont il ne se rendait pas compte, et par un autre qui lui était bien doux, la reconnaissance, s'avança, s'inclina avec une émotion qui gagna la marquise aussitôt qu'elle l'aperçut.

— Madame, dit-il en tremblant, si j'étais seulement comme ces messieurs, votre invité, votre hôte, je vous supplierais de m'accorder l'honneur de vous baiser la main, mais vous avez trop fait déjà pour moi, je n'ai qu'à me prosterner devant vous. c'est ainsi qu'on remercie les anges protecteurs, on n'oserait toucher leur robe de ses lèvres, on n'aurait pas la témérité d'effleurer le bout de leurs doigts.

Les yeux de la marquise devinrent si brillans et si doux, que le roi, s'il eût été là, leur eût reproché trop d'expression.

Elle ne répondit rien, son cœur était gonflé, elle laissa ce beau gentilhomme plier le genou devant elle. Elle s'oublia en le regardant ; puis tout-à-coup lui tendant sa main palpitante et tiède :

— Prenez toujours ma main, monsieur, répliqua-t-elle, vous le pouvez, hélas! les anges ne sont plus sur la terre.

Puis, comme si elle eût peur d'en avoir trop dit, elle retira sa main, qu'elle offrit aux autres officiers. Seulement elle ne regardait plus ceux-là. Elle regardait Jaspin, qui se cachait dans un coin pour dissimuler ses larmes.

Elle fut bientôt forcée de livrer ses deux mains à cette foule ravie. Son émotion avait fait place à une verve entraînante. Jamais autant d'esprit fin, d'engageantes délicatesses, d'élégantes saillies n'avaient fait retentir ces voûtes. Chacun eut son mot ou son sourire. Beaucoup eurent les deux.

La marquise se fit raconter l'affaire du moulin par Rubantel, à qui elle témoigna beaucoup d'égards, et, pendant ce récit, elle avait obtenu de se dompter assez pour ne plus tourner les yeux vers l'angle du parloir, dans lequel Gérard s'était modestement blotti avec Jaspin. Mais cet angle l'attirait. Bien qu'elle forçât les yeux de son corps à ne pas regarder, elle voyait; elle sentait les regards de Jaspin, elle craignait de sentir ceux de Gérard; que dis-je, elle craignait plus encore qu'il ne la regardât pas.

Manseau parut à la porte du parloir, en habit de cérémonies, suivi de ses sommeliers, écuyer, panetier, avec leurs valets.

— Madame est servie, dit-il à voix haute.

— Suivez-moi, messieurs, je vous prie, dit la marquise. Je vous ai prévenus que vous n'êtes pas ici chez moi ; mais il est bon que vous sachiez chez qui vous êtes. Vous êtes chez mesdames les Augustines de Valenciennes, et ce sont elles qui ont demandé la faveur de vous faire les honneurs de leur maison.

Elle ne put résister, en prononçant ces paroles, au besoin de se tourner vers l'angle interdit.

Elle vit Gérard pâlir et serrer la main de Jaspin, en remerciant de loin, par un regard éloquent, son adorable protectrice.

— Je suis payée, pensa-t-elle.

La marquise prit la main de Rubantel et guida toute l'assemblée vers le réfectoire.

V.

Le Réfectoire des Clarisses.

Ce réfectoire offrait un coup d'œil magique. C'était une immense salle fièrement portée sur des colonnes, qui laissaient à droite et à gauche un large passage. C'étaient des voûtes ogivales de soixante pieds, des vitraux admirables, entretenus avec cette propreté minutieuse du Hainaut.

D'une ancienne chapelle, remplacée par une plus commode, les Clarisses avaient fait leur réfectoire. Il y régnait un froid glacial en hiver; mais les Clarisses sont austères et l'avaient choisi à cause de cela. Leur supérieure prétendait qu'on doit avoir ses aises à l'église, mais qu'on se trouve toujours trop bien ailleurs. Les Augustines y gelaient depuis trois jours. Mme de Maintenon, encore moins Clarisse que les Augustines, avait eu soin de se faire apporter à chaque extrémité de l'immense pièce, d'énormes braseros à la mode espagnole. On est toujours un peu Espagnol dans les Flandres. Et d'ailleurs, la marquise comptait sur les mille flambeaux ou lampes et sur la jeunesse des convives pour échauffer le réfectoire.

Cinq tables, formant une longueur de soixante-dix pieds, étaient couvertes des poissons les plus gras du vivier, de chevreuils, d'un sanglier que les troupes royales avaient tué en abattant les bois autour du quartier de Sa Majesté; des montagnes de fruits échappés miraculeusement à l'hiver dans le fruitier du couvent, s'élevaient à côté des rochers de confitures industrieusement pétries avec des nougats et des macarons, par les savantes pâtissières de la communauté. La crème écumeuse, les gâteaux à l'anis et au cédrat, les prunes confites, les cerises cristallisées se croisaient sur cette table homérique avec les pâtés de lièvres et de jambon.

Et devant chaque convive un grand verre de cristal étincelant, et des bouteilles qui défiaient la soif. Car en ce temps, les femmes avaient le courage de ne point laisser fumer les hommes, et la faiblesse de les laisser boire.

La splendide ordonnance de ce festin provoqua tout d'abord l'admiration générale; mais ce n'est pas la table que regardait Gérard.

De chaque côté du réfectoire, sous l'espèce de contre-allée formée par les colonnes, se tenaient en longues files les religieuses et les postulantes ou les pensionnaires confondues ensemble.

Les premières vêtues de noir, avec le scapulaire blanc et le voile, et cette fameuse ceinture de cuir noir que la Vierge, en montant au ciel, laissa tomber, dit-on, entre les mains de saint Thomas, et que sainte Monique, la mère des Augustines, avait donnée aux religieux et aux religieuses de son ordre.

Quant aux autres, les pensionnaires, on les distinguait facilement à leurs habits moitié mondains, moitié religieux : la robe noire à la plupart et la guimpe blanche, pas de ceinture et des cheveux tombant modestement derrière l'oreille.

Ce fut là que les yeux et le cœur de Gérard volèrent à son entrée dans la salle. Il chercha le plus pâle visage, les plus doux yeux, les plus tremblantes épaules, et comme ce visage aspirait à être aperçu de lui, comme ces yeux l'espéraient et le cherchaient avidement lui-même, Gérard découvrit tout d'abord Antoinette au milieu des Augustines, qui baissaient modestement leur voile devant tous ces officiers.

Cette vision l'avait captivé, enchanté, à tel point qu'il oubliait d'avancer comme les autres. Le cornette l'attira doucement en lui disant :

— Eh bien! lieutenant, êtes-vous changé en pierre?

Gérard fit un mouvement brusque et s'achemina précipitamment vers la table.

Quant à Jaspin, il avait fait sa révérence à Mme de Maintenon, qui lui avait donné sa main et son plus gracieux sourire, et qui, se détournant, avait dit — l'imprudente!

— Nanon, vous servirez vous-même M. l'abbé Jaspin. Il sera de ma table.

Nanon frémit, Jaspin baissa pudiquement les yeux pour rendre à la vieille fille sa révérence compassée, et l'on s'assit enfin, Mme de Maintenon ayant désigné avec un tact parfait les chefs des différentes tables. Elle présidait la première, dressée au centre du réfectoire.

On vit alors les religieuses et les pensionnaires se placer derrière les convives, les servir, leur donner à boire, et de toutes ces blanches mains, quelques unes tremblèrent bien un peu en effleurant par mégarde la casaque rouge brodée d'or des officiers qu'elles servaient.

Gérard s'assit en face de Mme de Maintenon, qui avait à sa droite M. de Rubantel et M. de Villemur à sa gauche. La marquise était servie par Nanon et une vieille religieuse. Le cornette, impétueux dans ses amitiés, se plaça près de Gérard. L'enfant dévorait des yeux toutes les religieuses. Mme de

Maintenon, Nanon elle-même. A seize ans, l'œil a de l'indulgence.

Gérard n'osait se retourner pour chercher son idole. Peut-être l'avait-il derrière lui, peut-être était-ce le bras d'Antoinette qui frôlait si légèrement de sa manche noire, tantôt son épaule, tantôt ses cheveux. Ce bras était jeune, il n'avait pas plus de dix-huit ans. Impossible, en voyant seulement ce bras, de savoir s'il appartenait à une religieuse ou à une pensionnaire.

L'enfant se retourna, lui, en regardant effrontément. Ce qu'il vit lui parut si beau, qu'il se retourna encore, puis encore. Gérard était au supplice de ne point en faire autant; mais il redoutait les yeux de Mme de Maintenon, et se contentait d'admirer la fine et ferme main, aux ongles d'oiseau polis et recourbés, qui glissait parfois sur la table et remplissait son verre en palpitant.

La marquise, voyant cette souffrance du jeune homme, se pencha à l'oreille de Nanon, qui regarda du côté de Gérard et quitta sa maîtresse pour tourner autour de la table.

Gérard entendit derrière lui le pas de Nanon. Il entendit sa voix qui disait :

— Mademoiselle, madame désire que vous veniez près d'elle.

Et au même instant le bras charmant disparut et la main sèche de Nanon continua le service.

— Faut-il avoir du malheur, dit tout bas le cornette à Gérard, nous avions un ange pour nous servir, on nous l'ôte... Tiens, la voilà en face.

Gérard regarda en effet devant lui. Antoinette était près de Mme de Maintenon; sa beauté, sa joie se reflétèrent comme en un miroir sur le visage de M. de Lavernie, et la marquise d'un coup d'œil furtif put voir l'effet qu'elle avait produit. Le comte oublia la table, il oublia toute la terre; son âme vola au devant de celle d'Antoinette; le service de celle-ci fut bien nul : appuyée d'une main sur le fauteuil de la marquise, elle promenait distraitement le vin sans penser à remplir le verre de M. de Rubantel. Celui-ci, qui n'était point amoureux, admira beaucoup la belle servante que Mme de Maintenon lui avait donnée, mais, bon convive, il regretta plus d'une fois Nanon.

Ce mystérieux dialogue des deux amans au milieu du bruit et de la foule, leurs infatigables regards, le langage passionné de leurs lèvres muettes, la paleur et la rougeur qui envahissait alternativement leurs joues, selon que l'immatérielle caresse de leur pensée était envoyée ou reçue; tout ce manége immobile de l'amour fut compris bientôt du cornette et de Jaspin. Jaspin, lui, cacha son émotion sous un redoublement d'appétit qui lui permit de ne point gêner Gérard et qui occupa tous les momens et les deux mains de Mlle Balbien. Quant au cornette, après avoir fait ses observations, après s'être assuré que ce n'était point avec lui mais avec son voisin Gérard que le bel ange correspondait, il imita Jaspin et n'envoya plus au comte Gérard que des monosyllabes qui ne demandaient point de réponse. Cependant M. de Rubantel eût beaucoup souffert de la soif, si Mme de Maintenon ne fût venue à son secours, par nn signe fait à Manseau.

Dans leur entretien silencieux, Gérard et Antoinette se racontèrent tout ce que l'un et l'autre avait souffert, combien ils s'étaient aimés, comme ils s'adoraient, quel ennemi terrible ils avaient eu à combattre.

Mme de Maintenon, point d'intersection de tout ce feu de regards croisés, signifiait pour eux l'espérance.

Bientôt le dessert et la douce influence des bons vins de Champagne et de Bourgogne changèrent le murmure des convives en enthousiasme. La marquise se leva, tout le monde se leva comme elle, et lorsqu'elle prit son verre pour boire à la santé du roi et à la défaite de ses ennemis, ce fut dans tout le réfectoire un éclat bruyant d'applaudissemens et un cri de : Vive le roi! qui ébranla les voûtes.

Les religieuses avaient fait leur service. Elles se rangèrent modestement autour de leur supérieure. Bientôt chacun de leurs groupes fut entourés d'un gros d'officiers qui les remerciaient et les complimentaient avec cette rare et délicate politesse qu'on trouvait alors partout dans les camps et qu'on a peine à trouver aujourd'hui dans les salons.

Les jeunes filles recevaient sans embarras et sans coquetterie les hommages dus à leur bon accueil et à leur naissance. Chacun de ces officiers avait peut-être dans un autre couvent une sœur, une parente, qu'ils eussent été heureux de voir traiter avec autant d'égards par une autre armée. Quant à Jaspin, il était allé se ranger modestement derrière la marquise. Et Nanon le fuyait comme un charbon ardent. Gérard était à deux pas d'Antoinette, et voyait battre son cœur sous sa guimpe; il sentait la chaleur de son souffle, et plutôt que de lui dire une banalité il se taisait, plutôt que de lui dire une parole profane, il fût mort.

L'espiègle enfant guettait cette scène et voyait cet embarras; l'ardeur de la jeunesse

et du vin lui montèrent au cerveau; charmant et rose comme il était, avec sa bouche fraîche dans laquelle brillait un sourire de perles, il s'approcha de Mme de Maintenon et après une révérence si longue qu'elle parut à chacun l'exorde d'un discours et attira l'attention générale :

— Madame, dit-il, à qui témoigner notre reconnaissance? A vous, maîtresse souveraine de tout et de tous? ou bien à ces dames, nos nobles hôtesses? Il faut bien que ce soit à toutes deux. Je lis dans les yeux de tous mes camarades leur désir, qu'ils n'osent déclarer. Ils sont plus graves, plus rérervés que moi : mais j'ai plus de franchise et d'audace. Or, cela me vient du succès de mes premières armes que j'ai faites aujourd'hui et dont vous m'accordez une si glorieuse récompense. Tout à l'heure, madame, à votre arrivée, l'exemple de M. de Lavernie nous a enhardis à vous baiser la main. Mais maintenant le festin charmant que ces dames ont bien voulu nous offrir, leur bienveillance et vos bonnes grâces m'enhardissent à vous prier de nous accorder encore une faveur. La noblesse de France est exigeante en campagne ; permettez-nous de saluer d'un baiser respectueux ces dames qui nous rappellent à tous une sœur ou une amie, leurs amis et leurs frères le rendront j'espère à nos sœurs.

Il y eut un grand mouvement après ces paroles ; les officiers se mirent à rire et à battre des mains; tous les fronts rougirent sous les voiles, mais les yeux étincelèrent. Quant à Mme de Maintenon, qui avait écouté patiemment, personne n'était sûr, pas même l'orateur, qu'elle prît la demande en bonne part.

Mais le charme de la jeunesse et de la beauté n'est-il pas irrésistible? La marquise, un moment immobile, regarda le solliciteur qui, demi courbé pour sa révérence, fixait sur elle des yeux pétillans de malice et de loyauté, en attendant qu'elle se prononçât.

Elle secoua doucement la tête et d'un geste de sa belle main :

— Adressez-vous à Mme la supérieure dit-elle, car je vous l'ai dit, je n'ai d'autres droits ici que ceux de l'hospitalité qu'on me donne, madame l'abbesse sait qu'elle est sollicitée par la plus pure et la plus brave noblesse de France, galamment représentée, — fléchissez-la, tout ce que je peux faire, c'est de me joindre à vous pour la supplier en votre faveur.

Le cornette fléchit le genou pour remercier la marquise de ses bonnes paroles, puis d'un bond, il se trouva en présence de la supérieure, un peu interdite, il faut l'avouer, de cette furie française.

— Vous avez entendu, madame, dit-il en déployant toutes les séductions de son sourire.

— Je croirais offenser mes dames, répondit l'abbesse ; je manquerais même à la politesse si je refusais ce qu'on me demande avec tant de civilité. L'honneur que nous font ces victorieux rendra les autres communautés jalouses.

En disant ces mots, elle fit sa plus belle révérence, et le cornette s'approchant d'elle avec une grâce inimitable :

— Permettez que j'aie tous les honneurs de ma tentative, dit-il.

Et il déposa sur les joues de la supérieure un baiser coquet et discret que lui eût envié un héros de *Cyrus* ou de l'*Astrée*,

Les officiers saluèrent aussi chacun la dame ou la pensionnaire qu'ils avaient en face.

Gérard était en présence d'Antoinette ; tout son sang reflua vers son cœur ; elle le regardait avec des yeux qui eussent fait vivre une statue. Il fit un demi pas et resta cloué sur la dalle.

— Eh bien! lui dit l'espiègle à l'oreille, je me dévoue et vous reculez !...

Gérard et Antoinette s'approchèrent, leurs mains se joignirent, les lèvres brûlantes touchèrent la joue enflammée. Antoinette s'alla jeter dans le tourbillon des religieuses et tomba mourante sur un banc derrière une colonne ; Gérard resta ivre étourdi, sans rien entendre et sans rien voir.

Un grand bruit le réveilla. Il était temps.

— Le roi! dirent les capitaines des gardes à l'entrée du réfectoire.

Chacun se rangea ainsi qu'à la parade, les religieuses comme les officiers.

Le roi parut au seuil, botté, le chapeau sur la tête, la canne à la main, à sa droite Philippe d'Orléans, son frère, derrière lui le duc de Chartres et le duc du Maine. Derrière les princes, toute la cour.

Le roi aimait l'éclat et les spectacles; il s'arrêta ravi de voir briller tant de lumières, de fleurs et de jeunes visages. Mme de Maintenon traversa seule, pour aller au-devant de lui, la longue allée vide que formait la double haie des officiers et des Augustines.

Dès qu'il l'aperçut, le roi ôta son chapeau et fit un pas à sa rencontre ; le salut qu'il lui adressa, la révérence qu'elle lui rendit, eussent appris la politesse à bien des professeurs de menuet.

— Madame ! s'écria le roi, vous faites donc des prodiges ?

— J'ai voulu me mettre à la hauteur de ces messieurs, répliqua la marquise en désignant les officiers rouges.

Le roi fit alors le tour du réfectoire, tandis que Monsieur entretenait poliment la supérieure et la marquise. Le duc de Chartres, jeune et belle figure, portrait vivant d'Henri IV à vingt ans, semait les complimens et les œillades le long de cette haie de belles religieuses. Par les portes ouvertes entrait le vent de la nuit qui faisait flotter la flamme des bougies ; on entendait par instant les rafales du canon et le hennissement des chevaux de l'escorte.

— Je ne vois pas Louvois, dit le roi ; pourquoi n'est-il point avec nous ?

Un malin sourire effleura les lèvres de la marquise, qui, malgré sa conversation avec Monsieur, avait saisi au vol la question du roi.

— Sire, répliqua M. le duc de Chartres, M. de Louvois était parti avec M. de Vauban pour les tranchées. Depuis quatre heures, on ne l'a pas revu. Il ne peut avoir reçu, comme tous ces messieurs, sa carte d'invitation à St-Ghislain.

— Il est de fer, ajouta le roi qui reprit sa promenade et accepta un verre des liqueurs que les Augustines lui offrirent avec des biscuits ; puis il complimenta gracieusement M. de Rubantel sur le succès des chevau-légers et passa tout près de Gérard qu'il regarda beaucoup.

La marquise venait de prendre congé de Monsieur, elle était libre ; elle fit signe au duc du Maine de s'approcher avec elle pour présenter au roi le nouveau lieutenant. C'était une occasion excellente.

Mais tout à coup on entendit un bruit d'armes et de chevaux au dehors, et M. de Louvois apparut en haut de l'escalier, l'œil mauvais, la respiration bruyante, selon son habitude.

— Le roi, disait-il, où est le roi ?

Louis se retourna au son de cette voix. Le regard perçant du ministre l'avait déjà vu prêt à parler à Gérard, il avait vu le geste de la marquise qui allait présenter son protégé, il devinait les favorables dispositions du duc du Maine. Rien ne lui échappa, pas même la pâleur et l'épouvante d'Antoinette près de laquelle il passa pour arriver jusqu'au roi, pas même l'embarras de la supérieure, à laquelle il lança un foudroyant regard. Tous ses plans, tous ses mystères, la marquise les avait éventés.

— Qu'y a-t-il, Louvois, demanda Louis XIV, vous voilà bien empressé ?

— Il y a, sire, que tandis qu'on se réjouit ici, la garnison de Mons a fait une sortie et comblé cent toises de tranchée. — Ces messieurs ont bien dîné, à ce que je vois, ajouta-t-il d'un ton bourru, mais, ce n'est point à la fourchette qu'on prend des villes. Allons, messieurs, à cheval !

— Il a raison, dit le roi avec un sangfroid plein de tact et de courtoisie, à cheval ! messieurs. Ces dames voudront bien recevoir nos excuses...

Louvois grommela quelques mots qu'on n'entendit pas ; les adieux se firent partout en un clin d'œil. A peine Gérard eut-il le temps de se retourner vers Antoinette, et les officiers s'envolèrent. Le roi et les princes montèrent à cheval.

Louvois sortit le dernier, bien assuré qu'il ne restait plus personne, et ce n'est pas une plume comme la nôtre qui essaierait d'analyser toute la haine, toute la fureur, toutes les menaces qu'il sut jeter à Mme de Maintenon dans ce seul mot :

— Adieu, madame.

Non plus que le triomphe et le dédain avec lesquels elle lui répondit :

— Adieu, monsieur !

VI.

Les partisans.

Les cavaliers rentrèrent au camp d'une vitesse qui eût bien donné à penser aux ennemis.

Gérard livré à ses rêves de bonheur laissait voler son cheval sur la route, côte à côte avec celui de Rubantel. Le cornette croyant qu'on allait se battre encore, chantait entre ses dents une belliqueuse chanson. Jaspin obligé de ménager Blanchet dont l'allure n'était plus en rapport avec la circonstance, revenait trottinant avec le laquais et deux hommes d'escorte.

Il s'abritait d'ailleurs derrière la maison du roi qui revenait aussi, mais avec la sage lenteur qui convient à la majesté royale.

Louvois, galopant avec ses aides-de-camp, dépassa l'arrière-garde et cherchant, comme le lion, quelque chose à dévorer, rencontra pour son malheur M. de Rubantel qui faisait rajuster par son laquais une sangle dont la boucle venait de sauter.

Il faisait sombre ; la nuit, tout général ressemble beaucoup à un simple officier.

Louvois, apercevant ce cavalier arrêté qui dialoguait avec d'autres, ne put s'empêcher en passant de crier :

— Holà !... le traînard ! en route donc !

Rubantel n'était point endurant. L'accident arrivé à sa selle l'avait mis de mauvaise humeur ; il ne reconnut pas Louvois ou feignit de ne pas le reconnaître, et d'une voix rude répondit à l'apostrophe :

— Voilà un plaisant drôle !

Louvois entendit. Ce mot était dur. L'oreille du ministre était sensible. Il arrêta son cheval sur les jarrets et ses aides-de-camp s'arrêtèrent comme lui.

— Quel est l'insolent qui a parlé, demanda-t-il en ramenant son cheval du côté de Rubantel.

— C'est moi, Rubantel, et il n'y a ici d'insolent que vous.

Il n'avait pas fini de parler qu'il vit à deux pas de lui la figure menaçante de Louvois, qui croyait suffisant de se montrer sans parler.

— Ah ! c'est M. de Louvois, continua Rubantel sans trop d'émotion.

— Je suppose que vous ne m'aviez pas reconnu, monsieur, dit Louvois les dents serrées, car vous avez dit... drôle...

— Pas plus que vous ne m'avez reconnu moi-même, monsieur le marquis... car vous m'avez dit : traînard et insolent !

— Allons, allons, c'est bon, interrompit le ministre d'un ton de dogue, prenons que nous n'avons rien dit.

— Il eût mieux valu... grommela Rubantel en se remettant à cheval.

— Plaît-il ? demanda Louvois.

— Mettons que nous n'avons rien dit, répliqua la mauvaise tête.

Et ils partirent côte à côte. Mais cette peur qu'ils s'étaient inspiré l'un à l'autre ne devait pas durer longtemps.

—Est-il possible, dit Louvois tout en galopant, que des gens raisonnables, des officiers, s'aillent amuser à des confitures et à des oublies!

Rubantel poussa un grognement de mauvaise augure, mais il se contint.

—Tout cela pendant qu'on leur tue leurs soldats, continua Louvois, encouragé par ce silence ou emporté par l'acreté de sa bile.

Et il piqua de plus belle.

— Ah ça ! monsieur, cria Rubantel, piquant après lui, pour qui donc dites-vous cela, je vous prie ?

— Pour ceux qui ont fait ce que je dis, répliqua le bourru.

— Eh bien ! je l'ai fait, moi, dit Rubantel.

— Eh bien ! alors, c'est pour vous que je le dis, riposta Louvois.

— Monsieur, partout où le roi me commande d'aller, je vais, et me crois très honoré d'aller, entendez-vous.

— Aux Confitures! dit Louvois.

— Monsieur, l'insulte est pour le roi, continua Rubantel, et si vous vous croyez assez puissant pour insulter Sa Majesté, adressez-vous à elle. Quant à moi, si faible que je sois, je vous déclare que je ne veux pas souffrir vos outrages. Nous ne sommes pas ici en service, et je crois m'expliquer net sur vos procédés.

Louvois appliqua une main sur son front et ôta son chapeau pour rafraîchir sa tête troublée par la colère. Mais comme il n'y avait pas moyen de répondre sans faire de bruit et qu'on entendait arriver le roi:

— Encore une fois, c'est bien ! dit-il, et il quitta Rubantel qui élevait assez la voix pour que le roi en passant pût demander la cause de la querelle.

Mais Gérard le supplia de n'en rien faire et de continuer, d'autant plus qu'on entendait sur la droite de Mons une vive mousqueterie.

Louvois y poussa son cheval en homme qui ne s'épargnait pas.

On aperçut alors M. de Vauban sur une petite éminence. Il était courbé derrière un gabion ayant près de lui un dessinateur et un sapeur qui tenait sa lunette. Il considérait avec l'attention la plus vive ce combat d'avant-poste auquel il semblait ne rien comprendre.

Louvois s'arrêta près de lui, puis le roi, qui voulut monter à pied jusqu'auprès de Vauban, malgré les prières qui lui furent faites de rester à couvert :

— Que se passe-t-il donc, Vauban, dit-il, et pourquoi ce feu, là où il n'y a pas d'ennemis?

— Voilà précisément, sire, ce que je me demande, répliqua le grand homme, en venant saluer le roi, sans s'apercevoir qu'il dépassait le gabion de toute la tête.

— C'est une seconde sortie, pardieu ! dit Louvois.

— Non, repartit Vauban, ce n'est pas une sortie qu'on aurait poussée si loin dans la campagne et d'ailleurs nous en aurions des nouvelles. Prenez garde, sire, les flambeaux qu'on tient là bas près de vos chevaux attirent l'attention de la ville et l'on va tirer. Baissez vous, sire!...

Et le grand homme, saisissant vivement le roi par le bras, lui fit courber la tête. Il était temps : on entendit un souffle ou plu-

tôt un grondement strident; le roi porta sa main à son oreille, Louvois de même, et les autres officiers comme eux. Un boulet venait de tomber au milieu des équipages royaux et d'emporter un pauvre animal qui poussa un lugubre cri.

Plusieurs officiers coururent s'informer de l'accident.

— Votre Majesté a le tintoin, dit Vauban, c'est fort désagréable — voilà ce que c'est que de se trouver dans le vent du boulet. J'espère qu'on va éteindre toutes ces lumières si l'on ne veut pas que nous y passions tous.

— Ce serait inutile en ce moment, dit le roi avec enjouement, il me suffit d'avoir perdu un cheval.

— Ce n'est pas un de vos chevaux, sire, dit Louvois; j'ai vu comme des oreilles de mulet.

— A qui le mulet? demanda le roi.

— A monsieur de Lavernie, dont le boulet a failli en même temps tuer l'aumônier, répliqua M. de Rubantel. Le digne homme venait à peine de mettre pied à terre.

— Lavernie, dit le roi, n'est-ce pas un chevau-léger?

—Un protégé de Mme de Maintenon, s'écria amèrement Louvois, un des héros de la collation de Saint-Ghislain.

— Et vous dites, Vauban, interrompit vivement le roi, que vous ne croyez pas que tout ce feu provienne d'une sortie?

— Non, sire.

— J'ai envoyé savoir, dit Louvois.

— Oh! sans avoir besoin d'envoyer à la découverte, je vais vous dire ce que c'est, ajouta M. de Vauban. Tout le jour, j'ai vu rôder des petits détachemens de quatre, cinq et quelquefois dix hommes, dans l'intervalle de nos lignes, à l'extrême frontière. Vous vous rappelez que je vous les ai signalés, monsieur?

— Des paysans, dit Louvois.

— Non pas, des partisans.

— Mais monsieur, interrompit Louvois, et nos batteurs d'estrade... auraient-ils laissé passer ces partisans?

— Je n'en sais rien, mais je réponds de ce que j'ai dit, monsieur, repartit Vauban. Au surplus, ce ne sont pas mes affaires. Moi, j'ai à diriger l'artillerie et les travaux: à M. de Luxembourg et à M. de Boufflers l'observation et la tenue de la campagne.

— Cependant, Vauban, vous avez une idée, il faut la dire, répliqua le roi.

— Ecartez-vous d'abord, sire, j'ai vu du feu sur le bastion, on va tirer.

Une volée de canon passa et laboura la terre aux environs. Au même moment revint l'aide-de-camp envoyé par Louvois. Il annonçait qu'un corps de quatre cents hommes environ, s'était embusqué dans les marais sans qu'on sût d'où il était venu, ni comment il s'était formé; que d'abord on l'avait pris pour un corps de l'armée française; que M. de Luxembourg n'avait pu le charger, ne connaissant point le marais — que le feu de ces partisans balayait tout un chemin par où devait passer le convoi de vivres, que M. de Boufflers n'avait pas d'ordres et en demandait — qu'enfin ces invisibles et inconnus ennemis faisaient grand mal aux rondes et en avaient déjà détruit deux depuis l'ouverture de leur feu.

— Vauban avait raison, dit le roi, il faut voir à cela.

Louvois rougit et s'éloigna rapidement sans dire un mot. Un instant après, on entendit commander un mouvement aux cavaliers, et le bruit du pas des chevaux indiqua la marche d'un détachement qui disparut dans l'ombre.

— Que pensez-vous de ces partisans? demanda le roi à Vauban après le départ de Louvois.

— Je m'étonnais, répliqua Vauban, que les ennemis ne se fussent pas encore occupés de secourir Mons, et je vois qu'ils y songent. Ces partisans sont les éclaireurs d'une armée qui se forme quelque part. M. le prince d'Orange se remuera, croyez-le bien, sire. Mais, comme j'avais l'honneur de le dire à Votre Majesté, cela regarde les commandans des lignes qui font le blocus.

Louvois arriva tout juste pour entendre ces dernières paroles.

— Que M. le prince d'Orange se remue, dit-il, nous avons assez de balles pour lui et assez de boulets pour Mons. Ne vous préoccupez point de cela, sire; M. le prince d'Orange ne remuera pas; mais que Votre Majesté veuille prier M. de Vauban de se remuer le plus possible: les travaux ne marchent pas.

Vauban leva la tête que, dans une distraction visible, il tenait baissée depuis un moment comme Archimède.

— Comment, dit-il, les travaux ne marchent pas?

— Non, s'écria Louvois. Je n'accuse personne; mais enfin la tranchée décrit une telle ellipse que nous n'avançons pas depuis deux jours et que nous dépensons beaucoup d'argent.

—Qu'eussiez-vous désiré? demanda tranquillement Vauban.

— La mise en œuvre de l'axiome: le

plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite. Votre Majesté comprend que si la tranchée n'avait qu'une demi-lieue, elle nous conduirait plus vite aux ouvrages de l'ennemi qu'une tranchée d'une lieue au moins comme la nôtre.

— Oui, monsieur, dit Vauban; mais j'aurais déjà fait tuer deux cents hommes!

— C'est possible, monsieur, répliqua Louvois; mais vous eussiez pris Mons deux jours plus tôt, et l'Europe nous compte les heures!

— Je ferai ce que m'ordonnera S. M., dit l'ingénieur avec un sang-froid plein de politesse; la vie des hommes de son royaume lui appartient. Le roi a charge d'âmes; moi qui suis un soldat et un chrétien, je m'applique à prodiguer les coups de pioche et à économiser les coups de canon. Je tâche de prendre Mons en remuant beaucoup de terres et en ménageant beaucoup d'existences. Néanmoins, si le roi veut aller plus vite, tirons une ligne droite d'ici à la ville, ce sera fait demain; nous battrons après-demain l'ouvrage, et cela coûtera à S. M. dix mille écus de moins et dix-huit cents hommes de plus, voilà le compte.

— Allez comme vous l'entendrez, Vauban; vous en savez plus long que nous sur bien des choses, dit le roi, sans paraître remarquer la grimace de Louvois, et faites-nous tirer tantôt les belles bombes que vous m'avez promises.

L'ingénieur se remit à l'œuvre.

Toutefois, pour consoler son ministre,

— Qu'avez-vous fait, dit Louis XIV, de ces partisans qui tiraillent ainsi?

—Sire, je les fais observer par un poste, et à l'abri de ce poste notre convoi et nos rondes passeront.

Vauban leva vers l'horizon son regard intelligent comme pour apercevoir la manœuvre dont le ministre venait de parler; tandis que le roi et Louvois redescendaient en causant, Vauban ayant vu au loin marcher les homme envoyés par Louvois :

— Encore des gens sacrifiés, se dit-il, et pourquoi faire? il était si facile de laisser tous ces tirailleurs ennemis tirer sur le vide. Au lieu d'envoyer là des cibles humaines, j'eusse retiré celles qui y étaient déjà. Hélas!... mais cela ne me regarde point, ajouta Vauban en soupirant, c'est l'affaire des officiers de la campagne; allons faire charger mes mortiers et rougir mes boulets.

Le roi, qui avait un faible pour Louvois et craignait de toujours lui rompre en visière, ne voulut rien discuter au sujet de ce poste ainsi placé. Il redescendit l'éminence avec Louvois, qui prit congé en disant :

— Sire, je demanderai maintenant à Votre Majesté la permission d'aller déjeuner dans mon quartier.

— Déjeuner, à neuf heures du soir!

— Je suis à jeun, Sire, répondit simplement Louvois.

Le roi, touché, car c'était vrai, hocha la tête, frappa sur l'épaule de Louvois amicalement et lui dit :

—Vous êtes un ours, mais un bon serviteur; allez vous reposer.

Le ministre partit gonflé de joie. Il aimait son maître, il aimait la gloire, il aimait le travail; or, son maître venait de le caresser, Mons serait pris, et quant à du travail, il y en avait pour dix ministres de la guerre. De plus, il venait de se procurer une revanche du festin de Saint-Ghislain.

— Certes, pensa-t-il, j'ai d'autres chagrins; mais nous y pourvoirons plus tard.

En se dirigeant vers son quartier Louvois jeta un dernier regard sur cette ligne enflammée de l'horizon, où les partisans continuaient leur feu. Son aide-de-camp l'aborda.

— Eh bien! dit Louvois, les chevau-légers que je viens de détacher?

— Sont près d'arriver au marais, monseigneur.

— Ont-ils déjà perdu du monde?

— Pas encore, monseigneur.

— Ah! ils ont du bonheur; car le chemin est bien découvert.

— Ils sont bien conduits, monseigneur; M. de Lavernie est un excellent officier.

— Très bon, dit Louvois avec un sourire sinistre; quelles mesures prend-il donc?

— Comme le chemin qui conduit au plateau que vous lui avez commandé d'occuper est à moitié défoncé par les charrois continuels, et que les ornières y ont jusqu'à quatre pieds, le lieutenant a mis les chevaux dans les ornières et les hommes derrière les chevaux, en sorte que les balles n'en ont pas encore touché un seul.

— A merveille! dit Louvois en crispant ses doigts.

—Par malheur, continua l'aide-de-camp, il va leur falloir occuper le plateau, et alors.....

— Alors plus d'ornières, reprit Louvois avec ce même fugitif et effrayant sourire.

— C'est un poste dangereux, monseigneur, hasarda de dire l'aide de camp.

— Vous croyez, dit Louvois, comme s'il eût pensé à autre chose. Voyez si mes courriers sont arrivés, monsieur.

Et il renvoya ainsi l'aide-de-camp, qui pénétra dans la tente du ministre tandis que celui ci interrogeait impatiemment le même point de l'horizon.

Soudain les premières bombes de Vauban illuminèrent le fond du ciel, et l'on aperçut à la lueur des flammes la troupe des chevau-légers qui gravissaient le monticule exposés au feu des partisans embusqués dans le marais.

— Enfin, pensa Louvois, ils sont arrivés!

Et se dirigeant vers sa tente, où quelques officiers l'attendaient humblement pour souper :

— Ah! madame de Maintenon, dit-il tout bas, madame la reine anonyme, vous voulez pénétrer dans mes affaires de famille! — Ah! vous protégez monsieur de Lavernie, mon ennemi mortel! — Ah! vous le faites lieutenant de chevau-légers et vous l'envoyez à la guerre!... Eh bien! quand on est lieutenant et quand on fait la guerre, madame, il n'est pas de protection devant les balles et les boulets. C'est à quoi vous n'avez pas pensé, sans doute, lorsque tout à l'heure encore vous appeliez ce damoiseau si près de Mlle de Savières. Oh! leur mariage, madame la reine, ne se fera pas plus que le vôtre ne sera déclaré.

Sur ces mots prononcés avec rage, Louvois entra dans son quartier, fit bonne mine à tous ses hôtes, et parut prendre un plaisir extrême à écouter la fusillade qui grondait dans la direction du monticule.

Quant à Vauban, il surveillait les apprêts d'un bombardement sur lequel on fondait de grandes espérances, et dont l'effet devait être aussi funeste aux ennemis qu'agréable à l'œil des courtisans de Louis XIV.

Dix heures sonnaient au quartier du roi lorsqu'on vint annoncer à ce prince que Mme la marquise arrivait en carrosse.

— La marquise! si tard! s'écria le roi qui courut au devant de Mme de Maintenon, en la remerciant de l'aimable surprise qu'elle venait de lui faire.

— J'ai ouï parler, dit-elle, de merveilleuses pyrotechnies et d'un artifice nouveau dont M. de Vauban donne ce soir le spectacle à Votre Majesté. Et puis j'étais inquiète de ces sorties dont M. de Louvois avait parlé. Intérêt et curiosité, j'accours. Me voici.

Le fait est que la marquise, inquiète du dernier regard et du dernier adieu de Louvois, venait surveiller elle-même les effets de sa colère. Son esprit et son cœur s'étaient éveillés aux menaces de ce terrible ennemi. Elle fut un peu rassurée lorsqu'elle sut qu'il soupait dans sa tente.

Quant à demander des nouvelles de Gérard, elle ne l'eût pas osé ; seulement elle cherchait partout Jaspin.

Le roi donna la main à la marquise. Toute la cour s'assembla, et par les soins du maréchal, on prit place pour le spectacle dans un endroit parfaitement abrité du canon de la ville, et d'où l'on pouvait voir l'effet du bombardement.

Le roi se tint debout, appuyé sur sa canne, prêt à donner les explications aux dames. La marquise s'assit sur des coussins, ayant à ses côtés nombreuse compagnie. Les bombes commencèrent à jeter la mort avec leurs feux rouges et leur tonnerre retentissant.

Bientôt le ciel fut en feu ; quelques points lumineux grandirent dans un des quartiers de la ville, et la flamme montant à mesure que les bombes et l'incendie couraient sur les toits des édifices, une immense clarté pareille à une aurore sanglante se répandit par toute la campagne dont on vit alors jusqu'aux plus insignifians détails.

A côté du mugissement redoutable des bombes, on entendait le crépitement maigre, mais incessant, de la mousquetade.

La marquise demanda ce que c'était que ce petit bruit agaçant.

— Ce sont des partisans ennemis qui sont venus faire un combat avec nos avant-postes, répliqua le roi ; mais Louvois leur a envoyé quelque cavalerie qui va les mettre à la raison.

— Ah! fit-elle en se détournant, quel corps a-t-il envoyé?

— Je ne sais trop, dit le roi.

— Des chevau-légers, madame, répliqua un des assistans.

La marquise sentit comme un coup à son cœur.

— Commandés par?

— Par M. de Lavernie, continua l'officier. Ce même gentilhomme qui a pris ce matin le moulin d'Hion. En voilà un heureux! deux affaires en un jour!

— Un piège! pensa Mme de Maintenon, je m'en doutais!

V.

Le Piège.

Les officiers invités à la petite fête de St-Ghislain étaient à peine revenus et distribués dans leurs quartiers, que Louvois, à

l'issue de sa conversation avec Vauban, était venu demander un détachement.

Le bruit de la mousqueterie au loin et les menaçantes paroles de Louvois à l'abbaye avaient fait croire à une sérieuse attaque de l'ennemi; or, chacun dans l'armée guettait l'occasion de se distinguer, sous les yeux du roi. C'est ce désir qui explique comment Louvois avait trouvé réunis autour de lui tant d'officiers de bonne volonté lorsqu'il revint aux équipages royaux, à l'endroit où le mulet de Lavernie avait été tué d'un coup de canon.

Gérard s'occupait à rassurer Jaspin, qui tremblait de tous ses membres. L'idée qu'il était sur le mulet une demi-minute avant, l'effroyable danger qu'il avait couru, glaçait le sang du bon Jaspin, autour duquel s'empressaient quelques bonnes âmes avec force félicitations.

Rubantel, comme on l'a vu, était près du roi avec M. de Vauban. Louvois chercha dans le cercle d'officiers qui montraient à l'envi leur visage afin d'être choisis.

— Il me faut un détachement, dit-il, moitié cavalerie moitié gens de pied. Où est M. de Lavernie? je ne le vois pas.

Gérard était à dix pas. Il entendit son nom prononcé par plusieurs voix, et se retourna.

Le cornette était allé le prendre par le bras et l'emmena devant Louvois qui lui dit :

— Prenez douze cavaliers, monsieur, et vingt hommes du régiment de Champagne, et allez-vous-en où je vais vous dire.

Gérard, sans mot dire, fit signe à son laquais d'aller seller ses chevaux.

— Oh! emmenez-moi, s'écria le cornette.

— Mon ami, dit Gérard, le cornette ne marche pas avec si peu de monde.

— J'irai en volontaire, dit l'enfant.

— Ménagez-vous, mon cher chevalier, vous avez fait bien des choses aujourd'hui.

— Par grâce! comte... je n'ai pas envie de dormir, et j'adore le service de nuit.

— Venez donc, répondit Gérard.

Il s'approcha de Louvois, laissant le cornette embrasser Jaspin dans sa joie, et commander son équipage.

— Monsieur, dit Louvois, il y a un détachement de partisans là-bas, aux marais, à gauche des premiers postes de M. de Luxembourg. Les entendez-vous tirer... Répondez-moi, je vous prie.

—Oui, monseigneur.

—Eh bien, monsieur, ces gens vont toute la nuit incommoder le passage des convois. On ne les a point reconnus encore. Vous les reconnaîtrez, s'il vous plaît, en vous avançant le plus loin que vous pourrez dans le marais.

—Oui, monseigneur.

— Et il faut que vous fassiez retraite. Jusqu'à ce que je vous fasse relever, vous occuperez le petit plateau qui domine le marais et le chemin de ronde, c'est à dire qui est placé entre les deux, de telle sorte que le feu des partisans cesse au passage de nos convoyeurs.

— Ou qu'il tombe sur moi seul, dit Gérard avec sang-froid.

— Vous prendrez vos précautions, répliqua Louvois démonté par cette observation faite avec un calme si parfait.

Gérard s'inclina.

— Est-ce tout, monseigneur, dit-il.

— Oui, monsieur; récapitulez bien, vous marchez à ce plateau, vous vous y logez, vous attendez que je vous fasse relever.

— Fort bien, monseigneur.

— Et vous rendez ainsi un grand service, acheva Louvois pour être entendu de quelques curieux qui commençaient à les entourer.

Gérard ne répliqua point. Louvois le salua et alla dire tout bas quelques mots à son aide-de-camp, après quoi il rentra chez lui.

Gérard assembla ses hommes, et reconnut de loin la position à la lueur des premiers feux allumés par Vauban.

Gérard, s'étant approché du laquais qui lui tenait son cheval, trouva Jaspin à qui le cornette contait ses bonnes dispositions.

— Eh bien! s'écria l'abbé, vous voilà donc encore de service... on veut donc vous écraser de fatigue.

— Mais non pas, dit Gérard à voix haute, on me fait beaucoup d'honneur en comptant ainsi sur moi.

— Où allons-nous? dit le cornette déjà à cheval.

— Oui, où allez-vous? demanda Jaspin inquiet.

— Mon ami, c'est une promenade militaire, voilà tout; une ronde d'observation.

— On ne se battra pas un peu, comte?

— Non, chevalier; voilà pourquoi je vous engage fort à dormir au lieu de venir vous crotter avec nous.

— Bah! je suis à cheval, j'y reste.

— Vous avez tort, chevalier, je vous en supplie, restez.

— Mais... pourquoi? demanda le cornette étonné de cette persistance, dont Jaspin s'inquiéta tout à fait.

—Parce que, répondit Gérard en prenant l'air dégagé, il n'y a aucune gloire dans cette expédition; fatigue et humidité, voilà tout.

C'est bien pour cela que M. de Louvois m'a choisi, ajouta-t-il pour dérouter entièrement Jaspin.

— Certes ! dit celui-ci, tombant dans le panneau.

— Comte, repartit l'enfant obstiné, allons toujours, et s'il ne s'agit que de s'ennuyer, vous me trouverez de si belle humeur que vous vous ennuierez moins. Allons !

Gérard baissa la tête ; plus d'insistance eût dévoilé l'état de son âme. Le détachement était prêt, les fantassins alignés Gérard se fit voir à eux. Ces braves gens, sachant qu'ils seraient commandés par l'officier qui avait emporté le moulin d'Hion, se montraient pleins de joie, bien qu'on les eût réveillés pour cette corvée.

Jaspin, sans rien dire, prit aussi un cheval, et lorsque le détachement commença de marcher et que Gérard chercha son aumônier pour l'embrasser et lui faire quelques recommandations, il le trouva comme un gendarme sur un grand cheval, aux côtes du cornette.

— Ah çà ! dit M. de Lavernie avec dépit, avez-vous juré de me contrarier ainsi, Jaspin ? Un prêtre en expédition avec moi !... J'aurais l'air d'un homme qui pense à sa dernière heure. Vous allez me donner un ridicule, mon ami. Que n'emmenons-nous aussi mon chien !...

— Mais puisque c'est une promenade, dit Jaspin.

— Promenade, promenade, est-ce qu'on sait ce qu'on rencontrera quand on marche la nuit hors des lignes ?... Allons, Jaspin, laissez-nous.

L'abbé redressant la tête, parce qu'il comprenait enfin la pensée de Gérard dans cet accès d'humeur inaccoutumé,

— Soit, dit-il, allez sans moi puisque ma société vous déplaît. Mais je veux me promener aussi, moi, le temps est beau ; ne suis-je pas libre ? passez devant j'irai derrière.

Gérard haussa les épaules et ne dit plus un mot. Il rejoignit sa troupe. Jaspin marcha silencieusement à la queue des soldats de Champagne.

L'aide-de-camp de Louvois, d'après l'ordre de son maître, guidait la petite colonne jusqu'à la sortie des lignes. On n'était point à deux cents toises du marais qu'on perdit tout à coup l'abri d'un talus escarpé qui jusque là protégeait le détachement.

Gérard prit la tête de sa troupe et observa la position. Il s'aperçut qu'au sortir de ce défilé on aurait à gravir une pente nue, roide, sur laquelle pendant cent toises au moins ses soldats ne trouveraient point une touffe d'herbe pour s'abriter.

L'aide-de-camp avait ordre de l'abandonner à cet endroit pour revenir près de Louvois. Il indiqua le chemin, attendit quelques minutes pour voir comment Gérard s'en tirerait, puis il partit.

A peine la troupe avait-elle débouché du chemin couvert qu'on entendit siffler les balles.

— Eh mais ! comte, s'écria le cornette, vous me ménagiez donc une surprise ? On nous tire bel et bien, mon lieutenant.

— Ah çà, est-ce qu'on tire ? dit Jaspin dont le cheval venait de souffler bruyamment en sentant les projectiles friser ses oreilles.

— Oui, l'on tire, répliqua Gérard, et votre place n'est plus ici, mon bon ami. Attendez, que je vous dise un mot. Rangez-vous, et mettez-vous derrière votre cheval.

Gérard commença par ordonner à ses cavaliers de descendre. Il mit les gens de Champagne dans des ornières si profondes qu'ils y disparaissaient presque entièrement. Puis, derrière les fantassins il plaça les chevaux, et, protégés par les chevaux, les douze cavaliers.

Alors, embrassant Jaspin :

— Mon ami, lui dit-il, je crois que M. de Louvois m'a donné une mauvaise commission. — Ne criez pas ! ne gesticulez pas ! soyez brave homme. — Allez-vous-en paisiblement au quartier, voyez M. de Rubantel, sans lui dire autre chose, entendez-vous bien, que ces paroles : M. de Lavernie croit que M. de Louvois lui a donné une mauvaise commission.

— Oui, dit Jaspin tremblant de tous ses membres, car il venait d'entendre, à six pieds de lui, siffler deux balles — je dirai à M. de Rubantel, je dirai à....

— Jurez-moi que vous ne parlerez à aucun autre officier qu'à M. de Rubantel, et que vous n'ajouterez pas un mot à ma phrase ; répétez-la, pour que je voie si vous la savez bien.

Jaspin, en larmoyant, le cher homme, répéta les paroles de Gérard.

— Maintenant, c'est dit ; embrassez-moi encore, cher abbé ; pensez à Belair s'il m'arrivait malheur, et surtout à Mlle de Savières. Allez ! allez !

Il poussa l'abbé par les épaules jusqu'à l'abri du talus, le remit à cheval dans la route du camp et revint à sa troupe.

Les soldats et les cavaliers voyant combien il avait pris de précaution, lui dirent,

d'une commune voix, de les moins ménager et de pousser en avant.

— Mes amis, répliqua Gérard, ne vous prodiguez pas, et puisque vous désirez des balles, nous aurons tout le temps d'en recevoir. Marchez toujours ainsi que j'ai dit, et gagnez l'abri de cette masure qui couronne le plateau.

Il y avait à la cîme du monticule, sur le terre-plein, une ruine de métairie dont une muraille tenait encore en faisant un angle commode pour loger huit à dix hommes à couvert.

Les ennemis, postés dans le marais, sur le flanc de la pente, voyant monter ces tronçons de chevaux et d'hommes, tiraient de leur mieux; mais grâce à la mesure qu'avait prise Gérard, la ligne de leur tir aboutissait plus haut que la tête de ses soldats.

Malheureusement ce fut alors que commença le bombardement. Une lueur presque incessante vint rougir le chemin et montrer plus clairement aux partisans leurs points de mire. Cependant Gérard à force de précaution fit parvenir toute sa troupe sur le plateau sans avoir perdu un seul homme.

Mais à peine arrivé, le détachement fut exposé aux coups par trois côtés. Quatre hommes tombèrent. Les soldats commencèrent à se regarder les uns les autres.

— Mettez-vous à l'abri, dit Gérard, tandis que je reconnaîtrai la position; sacrifiez les chevaux d'abord... En effet, deux chevaux furent tués au même moment.

Le comte n'eut pas besoin d'une longue observation pour se convaincre de l'impossibilité de garder ce poste ridicule. C'était un plateau entouré de fondrières et de marais; l'ennemi n'eût pu venir attaquer sans risquer d'être défait partiellement; mais, du fond de ses abris marécageux, il pouvait abattre un à un sur le plateau maudit tous les hommes du détachement que Louvois avait ainsi sacrifiés.

Le chemin de ceinture qui reliait l'armée d'observation à l'armée de siége longeait le marais et rejoignait la pente que nous connaissons.

Gérard ayant groupé son monde le plus avantageusement possible, soit derrière la masure, soit par terre, assembla son conseil de guerre; c'étaient le cornette un peu refroidi sur les charmes de la promenade militaire, et l'officier de Champagne qui commandait sous Gérard. Tous trois protégés par les chevaux délibérèrent.

— Cornette, dit Gérard avec un triste sourire, vous êtes le plus jeune officier du conseil, à vous de parler le premier.

— Ma foi, répliqua le jeune homme en riant, mon avis est que nous sommes très mal ici.

— Vous pouvez vous retirer, mon cher ami, dit Gérard, vous n'êtes ici qu'en volontaire et le poste n'est pas tenable.

— Fi donc! s'écria l'enfant.

Un des chevaux tomba, son maître voulut le relever ou examiner sa blessure, il tomba sur le cheval; deux coups l'avaient touché, à la tête et dans les reins.

— Et vous, monsieur, dit Gérard à l'officier, quel est votre avis?

— D'envoyer quelqu'un au quartier de M. de Luxembourg, afin qu'on nous fournisse un fort détachement qui imposera aux partisans en faisant un feu nourri sur le marais.

— Jamais M. de Louvois ne vous le pardonnera, dit Gérard. Il a défendu qu'on bouge d'ici.

— Mais nous y mourrons tous! dit l'officier; c'est une absurdité.

— Que voulez-vous? c'est l'ordre. Au surplus, nous allons être relevés, continua Gérard en cherchant à l'horizon.

Mais on ne voyait du côté du camp que le feu des mortiers et les lignes paisibles des tentes tour à tour illuminées ou replongées dans les ténèbres.

Derrière Gérard les soldats murmuraient. L'un d'eux, s'adressant aux chevau-légers, leur dit assez haut pour être entendu :

— Dites-donc à votre officier que nous sommes ici comme des moutons à la boucherie.

— Je le sais bien, mes enfans, répondit Gérard en s'avançant vers eux; mais c'est l'ordre.

Le soldat qui venait de parler se préparait à répondre, il ne poussa qu'un cri : une balle venait de lui trouer la gorge; il tomba les bras étendus.

— Cordieu! s'écria l'officier en s'élançant pour soutenir son soldat, c'est infâme, de faire tuer ainsi le monde, et pour rien.

Il paya cher son dévoûment : une balle le frappa au flanc; il vint rouler aux pieds de Gérard et du cornette— ce dernier, pâle de colère et d'horreur.

Gérard prenant l'enfant par le bras :

— Je vous ordonne, dit-il, je vous ordonne, entendez-vous? d'aller au camp et d'expliquer la position où nous sommes.

— Oh! répondit le cornette, je vous comprends mon lieutenant; vous m'éloignez pour me sauver la vie, mais je resterai ici : le vin est tiré il faut le boire.

— Vous me désobéissez! dit Gérard attendri.

— Pardieu! je suis volontaire, s'écria l'enfant en embrassant son officier.

Gérard, se retournant, désigna un des chevau-légers pour courir au camp.

— Prenez mon cheval, dit-il, et hâtez-vous.

Tous les soldats s'empressèrent autour du messager, en lui disant de hâter leur délivrance.

Ce malheureux mouvement coûta la vie à deux d'entre eux; les autres regagnèrent vivement leur abri.

Le cavalier se baissa sur sa monture, tendit la main, piqua des deux et descendit comme une flèche la pente dangereuse.

Mais comme il atteignait le chemin creux, une balle lui traversa les tempes; il tomba, et le cheval emporté continua sa course furieuse dans la direction du camp.

Un cri de douleur et de désespoir avait accompagné sa chute; les soldats ne résistèrent pas plus longtemps; il en restait douze sur vingt. Quatre de ces douze hommes quittèrent le plateau, malgré les cris et les prières de Gérard, malgré l'exemple des chevau-légers, troupe d'élite qui, réduite à sept, regardait stoïquement le péril et attendait la mort.

Gérard repoussé, rudoyé par ces hommes, reprit son poste et les laissa partir. Mais bientôt il entendit des cris de joie, les fugitifs venaient de reconnaître un mousquetaire du roi qui accourait avec cinq de ses camarades pour relever le poste.

Les déserteurs, chose inouïe, oublièrent leur peur et revinrent chercher leurs compagnons avec des transports d'allégresse. Gérard, toujours de sangfroid, fit charger les blessés sur les chevaux qui restaient et quitta le terrain le dernier; le cornette sauta de joie, se frotta les mains en disant :

—Damné Louvois! ce ne sera pas encore pour cette fois-ci.

On descendit avec les mêmes précautions la pente au bas de laquelle attendaient les mousquetaires. Ceux-ci aidèrent au transport des blessés, et leur chef raconta à Gérard comment le roi, averti à temps on ne sait par qui, s'était aperçu du danger inutile que courait cette poignée d'hommes, et avait expédié l'ordre de les relever.

On oublia les horribles angoisses de cette demi-heure maudite; on consola ceux qui souffraient, on se mit à rire du péril auquel on avait échappé. Les plus épouvantés naguères furent les plus bruyans dans leur joie.

—Corbleu! dit le cornette, allons-nous bien souper! Je vais trouver au camp mon gouverneur, mon Xérès et une lettre de ma bonne mère. Malgré la collation de Saint-Guislain, savez-vous que j'ai une faim féroce? Il me semble que je n'ai pas mangé depuis six semaines.

— Oh! répondit Gérard, c'est qu'en de certaines demi-heures on vit des semaines; n'est-ce pas?

— Ma foi, je crois que nous ne mourrons plus jamais, dit l'enfant.

Comme il achevait ces paroles, on entendit le galop de plusieurs chevaux dans le chemin creux, et au premier coude de ce chemin, la troupe de Gérard se trouva face à face avec Louvois, qui faillit leur passer sur le corps, tant il éperonnait son cheval avec ardeur.

Aussitôt qu'il reconnut Louvois, le cornette, qui ne se défiait de rien, — c'est le privilége de son âge, où tout courage est franc, toute franchise noble, — cet enfant victorieux s'approcha du ministre, et lui dit d'un air de triomphe :

—Ma foi! monseigneur, il était temps!

—Temps de quoi? répondit le ministre en barrant le passage aux cavaliers, et en cherchant avidement dans la petite troupe M. de Lavernie, qu'il n'apercevait point, car il était à l'arrière-garde, soutenant et pansant un de ses blessés.

— Nous sommes revenus dix-neuf, de trente-deux que nous étions, poursuivit le jeune homme, en s'effaçant, pour laisser passer Gérard.

A ce moment, Louvois aperçut le comte, qui s'avançait à sa rencontre. Ses traits se décomposèrent comme s'il eût vu un fantôme.

— Revenus!... s'écria-t-il... Vous êtes revenus, et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que S. M. nous a fait revenir, dit Gérard tranquillement.

— Le roi? dit Louvois du ton le plus outrageant, car il renfermait un doute qui fit bouillir le sang du cornette. Il allait répondre. Gérard, maître de lui, l'arrêta, et, montrant les mousquetaires :

— Ces messieurs ont apporté l'ordre, dit-il à Louvois. Parlez, messieurs, est-ce vrai?

— Il est vrai, dirent les mousquetaires d'une commune voix.

On eût pu croire que cette affirmation satisferait le ministre. C'était un grand mot à cette époque que ces deux syllabes : le roi!

Mais Louvois, regardant de travers, et Gérard et le cornette et les mousquetaires :

— Je voudrais bien savoir, dit-il, depuis quand un officier se permet de manquer aux consignes qu'on lui donne.

— Mais, monseigneur... répliqua Gérard.

— Taisez-vous !..... Qui vous a placé au poste du plateau?

— Vous, assurément, monseigneur.

— Et pourquoi ne vous y trouvé-je plus?

— J'ai eu l'honneur de vous dire que c'était un ordre du roi.

— Ordre que vous avez sollicité, monsieur.

— Nullement.

— Je vous dis que vous l'avez sollicité ! répliqua le marquis d'une voix tonnante.

— Et quand cela serait, dit Gérard, dont le sang commençait à monter au cerveau, croyez-vous, monsieur, que l'on se fasse tuer de gaîté de cœur, et qu'on fasse tuer à côté de soi des braves gens, quand d'un mot et evec un pas on peut les sauver sans déshonneur?

— Et vous croyez qu'on appelle cela du courage, dit Louvois avec un dédain qui fit rougir les chevau-légers et jusqu'aux soldats de Champagne qui avaient eu peur.

Gérard, serrant les poings :

— Chacun entend le courage à sa manière, répliqua-t-il. Je mets le mien à obéir au maître et à ne pas tenter Dieu.

— Obéir ! dites-vous !... Ah ! quand cela vous plaît et ne vous expose point, interrompit Louvois. M'avez-vous obéi, à moi ?

— Vous n'êtes pas mon maître quand le roi a parlé, dit vivement Gérard. J'étais resté à ce poste malgré les prières de mes hommes, malgré la mort de treize d'entre eux. J'y fusse resté plus longtemps, j'y fusse mort, comme vous me l'avez demandé, ajouta-t-il en foudroyant Louvois d'un regard; mais le roi m'a fait relever, et je pars.

— Vous partez parce que vous avez peur ! s'écria Louvois, tremblant de colère.

— Oh ! rugirent tous les compagnons de Gérard et le petit cornette, qui s'avança vers le ministre comme pour le dévorer.

— Silence ! s'écria Gérard à sa troupe. Monsieur de Louvois, vous m'insultez !

— Dites monseigneur ! hurla le ministre, aveuglé par la rage.

— Monsieur, vous m'insultez, lui répéta Gérard, et vous insultez tous ces braves gens avec moi.

La troupe entoura Louvois avec des figures tellement menaçantes, que, sans la présence de Gérard, il eût essuyé quelque mauvais traitement.

Les six gendarmes qui formaient son escorte se tenaient immobiles, à distance, honteux du rôle que jouait leur chef, et pleins de compassion et de sympathie pour ceux qu'il rudoyait avec cette injustice.

— Chevau-légers, en arrière ! cria Gérard, et aussitôt le ministre se trouva dégagé. Ses yeux étincelaient, il avait défié du regard tous ses ennemis furieux.

— Plus tard, monsieur de Louvois, continua le jeune homme, vous serez puni par Dieu de vos cruautés. Quant à nous, qui avons fait notre devoir, nous méprisons vos outrages. Le roi nous a relevés, nous sommes libres. Au camp, c'est là que nous nous expliquerons. Chevau-légers, grenadiers, en marche !

— Eh bien ! s'écria Louvois, puisque je parle à des lâches, puisqu'on abandonne le poste que j'avais cru confier à des Français, à des gentilshommes, je le garderai, moi. Gendarmes d'Anjou, nous ne demanderons pas merci au roi, nous autres. En avant !

Et piquant son cheval, qui poussa un hennissement de douleur, Louvois s'élança hors du chemin creux et monta la côte au galop, faisant jaillir des cailloux une poussière d'étincelles.

Les gendarmes haussèrent les épaules et le suivirent en échangeant quelques paroles d'amitié avec les chevau-légers et les mousquetaires.

Trente ou quarante coups de feu sifflèrent aux oreilles de Louvois et firent voler le galon d'or de sa housse. Il arriva sur le plateau, où son cheval noir se planta fièrement, les jambes tendues, comme un cheval de statue équestre sur un socle de granit.

— Allons, messieurs, dit Gérard à ses compagnons, en enfonçant ses ongles dans sa chair frémissante, allons! il faut mourir.

Et à pied, l'épée au fourreau, il monta le chemin à son tour. Une balle emporta son chapeau. Il arriva près de Louvois, ses cheveux épars fouettant son visage pâle. Le cornette l'avait suivi et lui pressait la main.

— Ce poste n'est pas impossible, dit Louvois, puisque j'y suis.

— Allons ! assez de fanfaronnades, interrompit Gérard. L'enfer épargne un fou sanguinaire, ici, à cette place où vous foulez les cadavres de treize obscurs soldats qui valaient mieux que vous. Retournez au camp, monsieur, et que ma mort, si ardemment souhaitée par vous, ajoute un crime à tous vos crimes, un remords à tous vos remords !

Louvois regardait d'un œil sombre les soldats de Gérard et ses gendarmes, à lui, enveloppés de nouveau dans le feu et la fumée, frappés au hasard et roulant pêle-mêle.

— Je lève votre consigne, dit-il, revenez

au camp. Il me suffit de vous avoir montré qu'on a le droit de donner des ordres quand on est capable de les exécuter.

Gérard, sans lui répondre :

— Mousquetaires, dit-il, retournez dire au roi ce que vous avez vu. Monsieur m'accusera peut-être encore d'envoyer chercher du secours; mais lorsque ce secours arrivera, Dieu merci, nous serons tous morts.

Les mousquetaires, dont l'un venait d'être blessé, obéirent en gens de cœur qui ne mettent pas de sotte présomption à faire des prouesses inutiles.

Louvois, les voyant partis, eut peur des suites.

— Çà, dit-il à Gérard avec hauteur, venez-vous?...

— Non, répliqua le comte en piquant son épée en terre; je mourrai ici, assassiné par vous, avec tous mes soldats. Et retirez-vous bien vite, si vous tenez encore à vivre, car je ne réponds pas qu'avant de tomber sans gloire et sans profit, le dernier de mes chevau-légers n'ait pas la tentation de vous envoyer son coup de pistolet, afin de voir si, comme le démon, vous êtes invulnérable.

— Ce chevau-léger, ce serait moi, dit le cornette à Louvois, en mettant une main sur son arme, jusque là inutile à sa ceinture.

Au même instant l'enfant tressaillit comme s'il eût été ébloui par la foudre, il poussa un petit cri, porta sa main gauche à sa poitrine et, jetant un bras autour du cou de Gérard, il s'affaissa comme un lys coupé.

Une balle ennemie lui avait traversé le cœur.

— Ah! maman, ma pauvre maman! soupira-t-il, et il expira.

Gérard éperdu, glacé, perdit la raison. Sa main était humide de sang. Il leva cette main sur Louvois en criant :

— Va-t-en, bourreau, ou je te tue!

Les gouttes de ce sang généreux frappèrent Louvois au visage, pâle d'horreur et saisi, pour la première fois, du vertige de l'épouvante; son cheval se déroba par un bond et l'emporta seul loin du funèbre monticule où gisaient tant de cadavres.

Gérard resta debout tenant encore l'enfant dans ses bras et le berçant comme eût fait sa mère. Il ne voyait plus, il n'entendait plus. Autour de lui tombaient tous ceux qui n'avaient pas cherché un refuge derrière le mur en ruine.

L'ennemi, comme s'il eût respecté cette incroyable obstination, cette héroïque folie, cessa le feu un moment. Alors arrivèrent dans le chemin creux une foule de cavaliers qui s'arrêtèrent au bas de la côte et appelèrent à grands cris M. de Lavernie.

Une attaque venait d'être faite simultanément par M. de Luxembourg et par les troupes de siége, sur le marais dont l'entêtement de Louvois avait fait un danger pour l'armée. L'ennemi, pris en flanc avec vigueur, céda peu à peu le terrain, les coups de feu devinrent plus rares; à peine une ou deux balles égarées vinrent-elles tomber sur la terre de ce monticule, où naguères elles pleuvaient comme la grêle.

Ni le clairon des cavaliers, ni les cris des fantassins lancés parmi les joncs et dans les roches comme des chasseurs après le gibier qui fuit, ni le silence après la mousqueterie, ne réussirent à attirer l'attention de Gérard.

Cependant, par le chemin creux s'avançait une foule compacte de mousquetaires et de gendarmes; la maison du roi faisait l'honneur, à ce petit poste si obscur, de le venir reconnaître sous les ordres de M. de Boufflers et du duc du Maine.

Les éclaireurs se jetèrent en avant, le pistolet au poing, et, n'apercevant plus que des cadavres, ils appelèrent à grands cris le seul être vivant qu'on aperçût encore sur le sommet dévasté.

Les chevaux, heurtant le sol encombré, parvinrent à la moitié de la côte, et leurs cavaliers appelèrent encore.

Mais Gérard ne répondit pas; on le voyait immobile et courbé comme un chêne que secoue la tempête. Etait-il vivant? était-il resté debout, calciné comme ces cadavres qu'a dévorés la foudre et qui tomberont en cendres sous la main qui les touchera?

Au bas du mamelon, au sortir des marais, s'élancèrent à droite, à gauche, les grenadiers et les chevau-légers de renfort, qui avaient répondu enfin par des coups terribles à cette mortelle guerre de partisans, continuée pendant toute une heure.

A la suite des escadrons d'élite commandés pour cette expédition, arriva le roi lui-même avec M. le duc de Chartres. Louvois se tenait à l'écart derrière ses gendarmes; sa colère était refroidie; il cherchait une excuse; il tremblait, non devant le roi, mais devant sa conscience.

— Je vois encore quelqu'un là-haut, s'écria le roi irrité; est-ce possible? Louvois! où est Louvois?

— Sire, me voici.

— Etes-vous insensé, monsieur, dit Louis XIV, de défaire ainsi ce que je fais. Quoi! j'ordonne aux gens qui tenaient ce poste de revenir, et vous les y replacez, pour les faire

tuer tous, à l'indignation de toute l'armée !

— Sire, un convoi devait passer; il eût été pris par l'ennemi comme les deux précédens, sans le poste que j'avais mis là pour s'y opposer.

— Supposez-vous que vous savez la guerre mieux que moi, par hasard? continua le roi, de plus en plus courroucé, tandis que le ministre perdait à chaque instant de son assurance. Allons, qu'on fasse rentrer l'homme que je vois là-haut.

Au même instant, Rubantel revenait de charger les partisans. Après les avoir mis en fuite, il prit à revers le monticule et pénétra sur le plateau couvert de morts, où Gérard était demeuré seul avec le corps de son malheureux ami.

— Lavernie! Lavernie! s'écria-t-il en le reconnaissant; Dieu soit, loué c'est vous! Le roi est là qui vous appelle.

— Le roi! murmura Gérard, comme au sortir d'un rêve.

Et regardant autour de lui, il se rappela.

On le vit soulever dans ses bras l'enfant déjà glacé, le baiser au front et descendre lentement la côte, au bas de laquelle on distinguait cette foule brillante qui murmurait d'admiration et de pitié.

Gérard s'avança jusqu'auprès du cheval de Louis XIV. Louvois, humilié, tourna bride et s'alla confondre parmi les derniers rangs.

— Qui êtes-vous? demanda le monarque avec bonté.

— Sire, je suis l'officier à qui Votre Majesté a daigné faire grâce à Valenciennes.

— Lavernie?

— Oui, sire.

— Eh bien! vous me deviez la vie, vous avez payé aujourd'hui votre dette. Vous êtes un brave gentilhomme, monsieur de Lavernie. Avez-vous perdu bien du monde ici?

— Tout mon monde, sire, et pour rien.

— Oh! fit le roi en cherchant des yeux Louvois pour qu'il entendît cette réponse.

Mais Louvois ne reparut pas.

— Monsieur, continua Louis XIV, vous avez perdu ici tous vos équipages; l'affaire n'en valait pas la peine, et je ne veux plus désormais qu'on gaspille ainsi la vie et les biens de ma noblesse. J'aurai soin que vous ne perdiez rien à mon service, monsieur de Lavernie.

Là-dessus, le roi congédia Gérard par un signe de tête et continua au petit trot de son cheval la ronde qu'il voulait faire le long des lignes.

Gérard, soutenu et caressé de tous, partit aussi, mais pour retourner au camp, après avoir recommandé à M. de Rubantel la dépouille mortelle du cornette.

Comme il arrivait à l'endroit où naguère toute la cour regardait partir les bombes de Vauban, une voix connue frappa son oreille, une main dont la pression lui était familière s'empara de sa main.

C'était Jaspin, palpitant et sans voix, qui n'osait embrasser son élève, et l'entraînait, malgré ses questions, vers un carrosse qu'on voyait attelé derrière une double rangée de fascines.

Jaspin poussa Gérard auprès de ce carrosse; un parfum d'iris et de verveine s'en exhalait par les rideaux ouverts. Gérard aperçut la noble et sereine figure de Mme de Maintenon qui lui souriait.

— N'est-il pas blessé? demanda-t-elle à Jaspin avec une familiarité si douce que le cœur du jeune homme en fut épanoui comme d'une caresse maternelle.

— Non, Dieu merci, madame, répondit Gérard.

— Vous faites bien de dire merci à Dieu, continua la marquise, car tout le monde a prié Dieu pour vous; et j'ai voulu, comme les autres, vous complimenter sur votre courage et sur votre bonheur. Maintenant je suis rassurée : le roi a conservé un bon serviteur.

— Et vous, madame, s'écria Gérard, un serviteur reconnaissant, qui n'eût pas regretté la vie si, au lieu de la sacrifier inutilement et sans gloire, il eût eu la fortune de la donner pour vous.

— C'est bien, c'est bien, murmura la marquise d'une voix émue. Je retourne à Saint-Ghislain; j'y retourne heureuse... Au revoir.

Elle tendit la main hors du carrosse. Gérard s'inclina sur cette belle main avec respect; il lui sembla qu'elle cherchait ses lèvres et qu'elle s'y arrêtait une seconde de plus que Gérard n'eût osé la retenir.

— A qui dois-je encore mon salut? demanda-t-il à Jaspin, lorsqu'après le départ de la marquise il eut longuement embrassé son vieil ami. Est-ce vrai, Jaspin, que vous auriez demandé un secours pour moi, malgré mes recommandations? M. de Louvois me l'a reproché.

— Moi, s'écria Jaspin, je n'ai parlé qu'à M. de Rubantel, je vous le jure.

— Alors, comment se fait-il que la marquise ait su mon danger?

— Ah! répliqua l'abbé, lorsque j'ai parlé à M. de Rubantel, toute la cour regardait les bombes; la marquise était si près du gé-

néral, qu'elle aura entendu ce que je disais. Elle a pu se récrier, la chose en valait la peine, et pour peu que la marquise vous ait plaint seulement à demi voix, le roi, qui a l'oreille fine, se sera ému.

— Vraiment, dit Gérard, j'ai là une protectrice qui remplace la Providence.

— Ecoutez donc, interrompit Jaspin, ce n'est pas surprenant, Mme la marquise aimait beaucoup votre pauvre mère!

— Oh! dit Gérard, une mère!... Hélas! je n'ai plus la mienne, et celle de mon pauvre petit chevalier n'a plus son fils!

VII.

Comment Jaspin prit une brème.

Louvois rentra de bonne heure à son quartier, il n'était pas content de sa journée. Lorsqu'il eut dévoré, comme le minotaure, cette énorme pâture de travail que ses courriers lui apportaient deux fois par jour, lorsqu'il eut reçu les rapports de tous les officiers et satisfait au devoir de toutes ses charges, en un mot, lorsque la montagne de dépêches, de comptes et de notes, qui couvrait son bureau eut enfanté un monceau de notes, de comptes et de dépêches sortis de sa plume, Louvois regarda l'heure à sa montre : il était quatre heures du matin, ce n'était pas la peine de se coucher.

Il expédia ses estafettes, serra ses papiers, et, appuyant sur le dossier de son fauteuil sa tête brûlante que le travail avait fécondée au lieu de l'épuiser, il songea.

Par quelle étrange fatalité tout ce qu'il entreprenait contre Mme de Maintenon tournait-il contre lui? Etait-ce à cause du génie de cette femme? Non; il en avait autant qu'elle. Etait-ce à cause de la haine qu'elle lui portait? Non; elle en avait moins que lui.

Sans doute la marquise était bien appuyée, mais Louvois comptait des appuis aussi solides. Le roi finissait toujours par céder à Mme de Maintenon; mais quand Louvois le voulait bien, le roi ne lui résistait jamais.

Comment se faisait-il que la marquise, battue sur l'importante question de la déclaration de son mariage, battue sur toutes les questions importantes, se fût réfugiée dans de petites questions particulières où elle battait toujours Louvois?

C'était là une véritable adresse; la marquise, sérieuse et calme, s'attaquait à un caractère irritable et pointilleux. Elle le harcelait et lui faisait commettre chaque jour une petite faute qu'elle classait à côté des autres, comme dans une collection, se réservant sans doute d'additionner quand le total en vaudrait la peine qu'on le mît sous les yeux du roi.

Eh bien! il ne fallait pas suivre la marquise sur ce terrain, il fallait, non pas dompter un caractère indomptable, Louvois n'y songeait pas, mais éviter avec le plus grand soin les occasions de se mettre en colère. Louvois s'était mis en colère chez Mme de Lavernie, à Valenciennes, à Saint-Guislain; il avait tué la comtesse, condamné Gérard, exposé le même Gérard au feu des partisans, trois énormes fautes puisqu'elles n'avaient point produit de résultats avantageux.

La première avait amené Jaspin chez Mme de Maintenon, ces deux ennemis s'étaient sondés pour le perdre, la seconde avait fait nommer Lavernie officier dans l'armée de Mons, la troisième avait attiré à Louvois un affront devant toute la maison du roi assemblée. Désormais rien à faire contre de Lavernie.

Mais pourquoi de Lavernie se trouvait-il ainsi mêlé à toutes les disgrâces de Louvois. Hasard? Oh! non, les hommes trempés comme l'était celui-là n'appellent point hasard un événement qui se reproduit trois fois sous trois faces, qui se lève trois fois comme un marteau pour anéantir d'un triple coup des plans bien conçus, et lorsque cet évènement se personnifie dans un ennemi tel que Gérard, lorsqu'il est créé par le souffle nuisible d'une ennemie telle que Mme de Maintenon, ce n'est plus hasard, fatalité, malheur qu'il faut l'appeler, car c'est une épée qui percera, une balle qui frappera, un souffle qui empoisonnera, et jamais l'idée n'est venue à personne d'attribuer au hasard la mort d'un homme tué par une épée, une balle ou un poison.

Alors Lavernie est l'instrument; et comment la marquise avait-elle choisi celui-là? se demandait Louvois. Parce que la comtesse de Lavernie avait été autrefois son amie? Oh! quelle puérilité.

Cependant, songea-t-il, le mot amie, ancienne amie, signifie tant de choses pour une femme! Il signifie les joies de la jeunesse, les confidences, les erreurs, les fautes; il signifie les secrets, comme disait Jaspin en ce jour maudit, à Valenciennes : les secrets de Mme de Maintenon.

Eh! malheureux, au lieu de te consumer chaque jour en des querelles de fem-

me, mauvaise guerre, dans laquelle tu combats à coups de canon, comme un brutal, une fourmi qui n'est jamais atteinte et dévore chaque jour plus profondément ta chair, malheureux contre qui l'on ruse, ruse de même, cherche, sonde, fouille, achète des aveux, et découvre-les donc, ces secrets de madame de Maintenon et de madame de Lavernie.

Quelqu'un les connaît—c'est Jaspin.—Eh quoi? les mains puissantes, les mains adroites qui ont dénoué une à une toutes les trames de la politique européenne ne sauraient-elles dévider cette vulgaire bobine qui a nom Jaspin?

Maintenant, la marquise, qui a choisi St-Guislain pour résidence, sait ou à peu près tout ce qui me concerne. Elle sait que j'ai placé Antoinette aux Filles-Bleues d'abord, puis aux Augustines de Valenciennes. Elle sait que je persécute cette Antoinette, car on doit m'appeler son tyran. Elle favorise Gérard de Lavernie en haine de moi, et voilà tout ce qu'elle sait. Elle ne devinera jamais autre chose. La Goberge lui-même, ce coquin échappé à ma colère, n'en sait pas plus que les autres.

Mettons les choses au pis : que Mme de Maintenon découvre qu'Antoinette est ma fille, qu'elle en fasse un éclat, un scandale, cela ne fera pas même froncer le sourcil à Mme de Louvois; mes enfans crieront un peu, mes ennemis beaucoup ; mais le roi n'osera rien dire, lui, qui a tant de bâtards à se faire pardonner.

Ainsi je laisserai Antoinette sous la main de la marquise jusqu'à la première bonne occasion : il en naîtra une, je l'espère. Ainsi je laisserai M. de Lavernie chanter ses victoires et roucouler ses amours; cependant, souriant à tout le monde et poursuivant ma pensée, je découvrirai ce que je veux savoir ; tout le monde m'y aidera. La marquise elle-même, quand elle croira mes soupçons endormis, me laissera voir le fond de son âme.

De même que Vauban lorsqu'il a reconnu Mons s'est appliqué à l'endroit faible, et a ouvert deux tranchées, l'une vers cet endroit, l'autre vers un autre, pour donner le change aux assiégés ; de même j'attaquerai ce fameux secret tandis que la marquise me croira occupé seulement d'empêcher la déclaration de son mariage et les amours de ses protégés.

L'endroit faible est défendu par une garnison qu'on appelle Jaspin, c'est là qu'il faut attaquer.

Le jour éclairait déjà la tente, et l'on entendait les tambours et les trompettes qui réveillent les soldats. C'était l'heure à laquelle Louvois se levait d'ordinaire. Le valet de chambre souleva un coin de la tapisserie. En voyant son maître la tête ensevelie dans ses deux mains, il le crut endormi sur sa correspondance : cela était si souvent arrivé! Mais Louvois se redressa au bruit. Il se fit habiller et coiffer, comme après une bonne nuit de sommeil, but son verre d'eau de Forges et demanda quels étaient les visiteurs déjà rassemblés dans l'antichambre.

Les noms qu'on lui cita ne lui offrant rien de fort intéressant, bien qu'on y vît figurer celui de M. Desbuttes, qu'il avait mandé, il fit seller un cheval et sortit par l'autre porte de son quartier pour faire à la fois une bonne inspection et une promenade.

Il n'avait pas fait deux cents pas qu'il aperçut, au bord du chemin creux où la veille il avait envoyé les chevau-légers, un personnage tranquille, vêtu d'un épais manteau noir, qui sollicitait le marais avec une canne assez longue dont il semblait faire l'usage qu'un ingénieur fait d'une sonde.

— Quelque apprenti de M. de Vauban, pensa-t-il. Il faudrait cependant dire à cet imbécile qu'il est inutile de sonder les mares comprises dans nos lignes et défendues par cent mille hommes de nos troupes.

L'homme au manteau poussait et ramenait sa canne dans l'eau avec un mouvement régulier qui excita la curiosité de Louvois. Ce mouvement n'était pas ordinaire. Lorsqu'on sonde, on cherche perpendiculairement le fond ; mais le prétendu apprenti de Vauban imprimait à sa canne une secousse diagonale, tandis que son bras roide allait et venait comme le balancier d'une pendule.

Louvois, qui n'était point patient, n'eut pas observé cet homme pendant deux minutes qu'il s'approcha, bien étonné que le bruit de son cheval n'eut pas distrait le personnage.

— Eh! monsieur, cria-t-il avec ironie, vous vous trompez de marais. Ce n'est point celui-ci qu'il vous faut sonder! Vous volez l'argent de M. de Vauban!

Le personnage interpellé se retourna et tressaillit d'une désagréable surprise. Louvois poussa une joyeuse exclamation, car ce personnage était l'abbé Jaspin, avec lequel il désirait tant d'avoir un entretien.

Jaspin ôta son chapeau de la main gauche, sans interrompre son mouvement oscillatoire du bras droit.

— J'ai bien l'honneur d'être le très humble serviteur de monseigneur, dit-il en

tremblant de tous ses membres, — car il s'attendait tout au moins à une bourrade, tout au plus à un maigre salut de la tête.

— Eh, mais ! dit Louvois épanoui, en menant son cheval jusqu'au bord de la mare, après avoir maintenu son escorte à distance par un geste. Il me semble que j'ai le plaisir de saluer M. l'abbé Jaspin.

— Comme il a retenu mon nom, le tigre ! pensa l'abbé en s'inclinant de trois quarts sans cesser de balancer son bras, bien qu'il le ralentît un peu.

— Je me demande, excusez ma curiosité, mon cher monsieur, continua Louvois, je me demande ce que vous pouvez faire dans cette eau avec ce bâton que vous remuez ?

— Monseigneur... pardon... est-ce que c'est défendu ? dit Jaspin en s'arrêtant, avec une figure toute renversée — car il ne pouvait croire que Louvois l'eut appelé *cher monsieur* sans les plus terribles arrière-pensées.

— Défendu ? répliqua Louvois en s'approchant encore... mais je ne crois pas, bien que j'ignore absolument ce que vous faites, seul, et de si grand matin, devant cette eau froide que vous battez avec une perche.

— Monseigneur, je pêche, dit Jaspin.

— Ah ! Que ne disiez-vous cela tout de suite, s'écria Louvois avec une hilarité qui ne lui était pas naturelle, et qui acheva de confondre toutes les idées de Jaspin. Comment, vous pêchez ! et que pêchez-vous ?

— Monseigneur, j'ai l'intention de pêcher des brêmes ou des anguilles.

— Avec ceci ?

Il montrait le bâton plus que jamais balancé.

— C'est une ligne, oui monseigneur.

— En vérité, monsieur Jaspin, voilà qui m'intéresse au dernier point. Expliquez-moi, je vous prie, comment on fait. J'ai des mares aussi chez moi, à Ancy-le-Franc et à Meudon ; je serais bien aise de savoir si l'on se divertit à pêcher, je m'y divertirais en mes momens perdus.

— Monseigneur, c'est extrêmement divertissant, répondit Jaspin blême de peur et en proie à l'idée qui lui était venue que Louvois, seul avec lui, était capable de le précipiter sournoisement dans cette eau noire dont malheureusement il connaissait la profondeur.

— Ainsi, vous êtes bien assuré qu'on prend quelquefois du poisson de cette manière, M. Jaspin ?

— Mais, oui, monseigneur. C'est ainsi qu'on excite le poisson à sortir de la vase ou des pierres. Il voit l'appât, il mord, et on le prend à l'hameçon en donnant un coup sec.

— C'est bizarre, dit Louvois en descendant de cheval.

Jaspin qui surveillait tous ses mouvemens faillit jeter un cri d'alarme en voyant celui-là. Mais, au même instant une secousse ébranla son bras ; il oublia tout, l'amour de l'art l'emporta sur l'inimitié politique : Jaspin tira de l'eau et montra avec orgueil à Louvois une large brème qui, après deux ou trois efforts, revint pâmée à la surface, étalant aux premiers rayons du soleil son ventre argenté, ses nageoires roses et noires.

— Oh ! mais, le beau poisson ! dit Louvois enchanté du triomphe de Jaspin, parce que la joie de l'homme qu'on veut faire parler lui desserre le cœur et lui dénoue la langue. Me voilà converti à la pêche : je pêcherai.

Et il s'assit sur la berge auprès de l'abbé, qui ne savait lequel des deux, du ministre ou du poisson, il devait admirer le plus.

Mais Louvois n'était pas venu complimenter Jaspin ; il ne s'était pas assis sur l'herbe humide, à ses côtés, pour parler longtemps de la pêche à la ligne.

Quant à Jaspin, il ne se flattait pas non plus d'avoir acquis un nouvel adepte au grand-orient des pêcheurs. Plus Louvois était gracieux, plus l'abbé se défiait.

— Je suis sûr, reprit Louvois, que vous m'en voulez toujours, M. Jaspin.

— Oh ! monseigneur, par exemple !

— Et que vous n'avez pas encore compris ma colère de Valenciennes.

— Oh ! monseigneur, les petits n'interrogent jamais le fond de l'âme des grands.

— C'est bien répondre ; mais vous n'êtes pas homme à ne pas interroger, vous.

— Monseigneur, jamais !

— Savez-vous, M. Jaspin, que vous avez manqué de me brouiller avec Mme de Maintenon ? je ne vous l'eusse jamais pardonné. Quoi ! vous êtes un ami intime de la marquise et vous ne me le dites pas ! Heureusement, on sait son monde, M. Jaspin, ajouta Louvois en attachant sur le pauvre homme un de ces regards avec lesquels il fouillait le fond du cœur, heureusement, on connaît les causes de cette amitié...

Jaspin oublia un moment sa ligne pour regarder Louvois à son tour.

— Ce qui fait, continua Louvois, qu'au lieu de vous garder rancune, j'ai pris pour vous infiniment d'estime, que je vous témoignerai à l'occasion.

L'abbé fut étourdi d'abord par ce moulin à complimens et effarouché par ces réticen-

ces ; mais il était d'un sens droit, il réfléchit qu'en parlant avec un homme aussi fort, il ne manquerait pas de dire quelque sottise, tandis qu'en se réservant il embarrasserait Louvois, s'il ne le pénétrait pas.

— Monseigneur, répliqua-t-il, me fait l'honneur de se moquer de moi.

— Comment cela, monsieur Jaspin?

— Monseigneur sait très bien que je ne puis être honoré de l'amitié de Mme de Maintenon.

— Et pourquoi?

— Parce que je ne la connaissais pas il y a huit jours, et que je l'ai vue pour la première fois à Valenciennes.

— Pour la grâce de M. de Lavernie?...

— Oui, monseigneur.

— Grâce qui vous a été accordée si vite par la marquise, que ce ne peut être pour vous qu'une amie.

Jaspin réfléchit encore. Evidemment Louvois lui tendait un piége, puisque la grâce avait été obtenue au nom de M. du Maine. Mais il convint à Jaspin de donner dans le piége et de ne pas nier la participation de Mme de Maintenon.

— Oh ! monseigneur, comment Mme la marquise eût-elle refusé de protéger le fils d'une si chère amie !

— Il paraît que c'est une vieille amitié?

— D'enfance, monseigneur.

— Voilà ce que vous eussiez dû me dire tout de suite quand vous avez sollicité près de moi, monsieur Jaspin.

— On ne pense pas à tout, monseigneur; j'étais si troublé !

— Au lieu de cela vous m'avez dit mille énormités, vous rappelez-vous ?

— Mon Dieu, non, monseigneur, mais j'en suis bien capable.

— A vous entendre, ce M. de Lavernie était l'arche sainte; il n'y fallait point toucher, Mme de Maintenon m'eût fait lapider.

— Quoi, j'ai osé...

— Vous avez fait plus, vous m'avez appelé Aman.

— Il n'est pas possible !

— Et vous m'avez prédit ma ruine si je touchais *aux secrets de Mme de Maintenon.* Vous voyez que j'ai compris et que j'ai respecté ces secrets.

Louvois souriait, mais avec trente-deux dents dévorantes.

Jaspin prit son air d'agneau.

— Quels secrets? dit-il.

— Je ne sais pas moi ; c'est vous qui devez savoir.

— Ah! pardon, monseigneur, c'est qu'il me semble que je rêve ; en vérité, vous m'avez inspiré bien de la terreur à Valenciennes pour que j'aie ainsi perdu la tête et extravagué !

Louvois se refroidit tout à coup en devinant le jeu serré de cette prétendue bobine.

— Extravagué? répéta-t-il, oh ! vous en êtes incapable, M. Jaspin; je ne connais pas de meilleure tête que la vôtre. Voyons, nous sommes bien seuls, ne jouez plus aux fins avec moi, je vous reconnais maître.

— Encore une plaisanterie de monseigneur.

— Non, je ne plaisante pas, M. Jaspin. Quoi ! tout ce que vous m'avez dit alors de la colère que me témoignerait Mme de Maintenon... extravagances?

— Mais... oui, monseigneur.

— Et ces mots : Savez-vous ce que c'est que M. de Lavernie?

— Le fils de l'amie intime de madame...

— Fort bien. Et cette menace, si je touchais aux secrets...

— J'étais fou à lier; la douleur m'avait détraqué la cervelle.

Louvois se leva :

— M. Jaspin, dit-il, souvenez-vous de ce que je vous déclare : si Mme de Maintenon vous offrait un million, je vous en donnerais deux ; mais si elle ne le vous donne pas, ce million que vous valez, elle sera bien ingrate ; alors pensez à moi. En attendant, je vais tâcher de faire mes affaires moi-même.

Jaspin ouvrit de grands yeux sincèrement effarés.

— Voyez-vous, continua Louvois, il en est de vos secrets comme des poissons qui sont dans cette mare : vous les cherchez, ils vous fuient; vous en accrochez bien par ci par-là quelqu'un avec votre hameçon, comme j'ai attrapé une bribe de vos mystères avec mes questions; mais supposez que je fasse dessécher demain cette mare par mes terrassiers, je verrai au fond barboter et s'offrir à moi haletans tous les poissons que je ne vois pas à cette heure. C'est un peu plus long, c'est un peu plus cher, mais c'est tout à fait sûr. Eh bien, cher monsieur Jaspin, je dessècherai la mare. Adieu, vous ne savez pas ce que vous perdez.

Et Louvois dépité de n'avoir rien tiré de cette probité tenace ou de cette ambition insatiable, s'en revint à son cheval, non sans avoir regardé plusieurs fois en arrière, comme un acheteur qui attend que le marchand le rappelle. Mais Jaspin, heureux d'en être quitte ainsi, se gardait bien de bouger.

A côté des laquais de Louvois, attendait un personnage tout brodé d'or, bien qu'il

fût à peine cinq heures du matin, cet homme saluait les laquais, les chevaux, et faisait des révérences à Jaspin et à Louvois, au devant duquel il arrivait peu à peu les pieds en dehors, comme s'il eût marché sur des œufs.

C'était Desbuttes. Louvois le reconnut à sa plate figure, Desbuttes qui s'applaudissait d'avoir été baptisé par un homme que le grand ministre regardait pêcher.

— Que faites-vous là ? dit Louvois brutalement à celui-ci sur lequel il comptait se venger de l'autre.

— Monseigneur, j'attendais que vous eussiez fini de causer avec mon parrain, répliqua le financier.

— Votre parrain ! dit Louvois... qui cela ?

— Monsieur l'abbé Jaspin, monseigneur c'est mon parrain... bien par hasard, c'est vrai, mais enfin il l'est et je m'en honore.

Jaspin entendit, aperçut Desbuttes. Il se retourna, s'élança vers lui, et involontairement, dans la peur qu'il eut de son indiscrétion, lui fit signe de se taire.

Louvois saisit le mouvement d'effroi et le geste. Le visage de l'abbé lui révéla une inquiétude mortelle.

— Ah ! ah ! murmura-t-il lentement, on dirait que Mutius Scevola tremble pour ses secrets... Venez donc, monsieur Desbuttes, et contez-moi un peu ce baptême-là.

Jaspin resta béant à voir s'éloigner le ministre avec Desbuttes, et la canne lui tomba des mains.

VIII.

Comment M. de Louvois prit Jaspin.

Desbuttes ne se sentait pas d'aise de marcher côte à côte avec M. de Louvois. Et cependant le financier n'avait pas l'air d'un homme parfaitement heureux. Cette convocation chez le ministre l'inquiétait. Il y avait quelques symptômes de tristesse sur sa figure. Quel soleil n'a pas ses taches !

Louvois commença par demander à Desbuttes comment il se trouvait là sur ce chemin, au lieu d'avoir attendu au quartier. Desbuttes répondit qu'étant allé au quartier de monseigneur pour se trouver à son audience, il n'avait pu être reçu ; qu'il lui semblait avoir entendu comme un pas de chevaux hors du quartier, à une autre porte ; que l'idée lui était venue que peut-être monseigneur était sorti ; qu'alors lui, Desbuttes, était sorti de même et avait dirigé sa promenade par *hasard* du côté de ce chemin, où sa bonne étoile l'avait mis en présence de monseigneur.

Le drôle se garda bien de dire qu'il avait questionné l'huissier avec cette fraternité particulière aux gens qui ont été un peu laquais eux-mêmes ; que sa question, accompagnée d'une pistole, avait produit les meilleurs résultats, et que l'huissier avait indiqué de quel côté s'était dirigé Louvois : en sorte que Desbuttes avait couru de ce côté pour être plutôt délivré de ses angoisses.

— Comment, interrompit Louvois, vous êtes le filleul de l'abbé Jaspin ?

— Oui, monseigneur.

Ici Louvois s'arrêta. Etait-il bon de questionner aussi brusquement cet homme sur un sujet si délicat? Si le filleul savait quelque chose, parlerait-il contre les intérêts de son parrain? Fallait-il donner encore un coup d'épée dans l'eau, se faire battre une seconde fois sur le même terrain?

Louvois, avant de poursuivre, regarda le visage de Desbuttes. Il y avait trop d'astuce et d'avidité sur cette face pour qu'on ne gagnât point quelque chose à essayer de lui faire commettre une trahison. D'un autre côté, cette astuce pouvait servir à dérouter l'interrogateur sans compromettre l'interrogé. Décidément, la circonspection était de rigueur.

Louvois regarda à sa montre pour savoir s'il aurait le temps de diplomatiser avec ce rustre ; il lui restait un quart d'heure.

— C'est assez, se dit-il, je n'ai rien arraché à Jaspin, qui est un homme sans vices ; mais celui-ci est un fieffé voleur, je vais l'effrayer, il parlera.

— Eh bien ! monsieur, reprit-il tout haut, puisque vous voulez de moi une audience, je vous l'accorde, parlez.

— Mais, monseigneur ne se rappelle donc point que c'est lui qui a daigné me mander auprès de sa personne ; je n'ai fait qu'obéir, avec une grande joie, c'est vrai.

— Mandé ou non, parlez, n'avez-vous pas des comptes à me rendre ?

C'était là un mot effrayant. Louvois en calcula toute la portée. Des comptes, à un traitant !... Desbuttes changea de couleur.

— Ah bien ! pensa Louvois, en voilà un que je pêcherai au moins, il mord celui-là.

— Je suis prêt à rendre compte à monseigneur, dit Desbuttes en maltraitant fort la broderie de son habit.

— Vous aviez la fourniture d'une division de l'armée.

— Grâce à vos bontés dont je serai éternellement reconnaissant, monseigneur.

— Eh bien,... vous avez passablement volé, n'est-ce pas ?

— Oh ! monseigneur, je vois ce qu'il en est, on vous aura dit que j'avais gagné des sommes folles.

— Des millions... oui, on me l'a dit, et c'est vrai. Si ce n'était pas vrai, vous ne seriez pas l'homme que vous êtes, M. Desbuttes. Allons, comptons, comptons...

— Mais, ce qu'on vous a dit, s'écria Desbuttes éploré, est fort exagéré, monseigneur, car.....

— Cela m'a été dit par quelqu'un de bien informé, par un de vos amis...

— Mais.....

— Et vous avez acheté un château, une terre, que sais-je?

— Oh ! monseigneur...

— Monsieur Desbuttes, on n'a pas le droit de s'enrichir ainsi en un mois quand le roi est si gêné.

— Mais je ne suis pas riche !

— Et le château ?

— Une bicoque !

— Et la terre ?

— Quelques arpens...

— Et l'habit d'or !

—Monseigneur, un nouveau marié cherche à se faire beau pour plaire à sa femme.

— Ah ! c'est vrai, j'oubliais que vous êtes marié ; encore un grief que j'ai contre vous. Comment, vous qui me devez votre fortune, avez-vous été assez mal élevé pour ne me point demander mon consentement ?

— Monseigneur, je suis si peu de chose.

— Vous aurez épousé quelque héritière ? demanda Louvois qui se rappelait parfaitement ce que La Goberge lui avait dit de Violette fiancée d'abord à Belair, encore une nichée d'ennemis. Mais il voulait voir si Desbuttes mentirait.

— Monseigneur, s'écria celui-ci, je vous jure que ma femme ne possède pas un sol.

— Bah !... bah !...

— Oh ! si elle eût apporté au moins une dot, dit Desbuttes avec un soupir qui révélait bien des tempêtes cachées au fond de ce ciel conjugal ! Mais non, pas même d'argent !

Louvois sourit méchamment.

— On dirait que vous n'êtes pas satisfait de la jeune dame ? demanda-t-il. Est-elle d'une bonne famille, au moins ? Est-elle belle ? Est-elle sage ?

— Monseigneur, elle est fort belle, trop belle, en vérité. Quant à la sagesse... je crois, j'espère... je ne sais pas. Quant à la famille, elle n'en a plus ; son père était l'unique parent qui lui restât, et elle vient de le perdre ; le père Gilbert est mort voilà tantôt quinze jours.

— Gilbert ! s'écria Louvois en dressant l'oreille.

— Oui, monseigneur.

— Qu'était ce Gilbert ? poursuivit le ministre en contenant sa fougue.

— Un soldat... un vieux vaillant.

— Il me semble que je connais ce nom, dit Louvois palpitant, je connais tous les soldats de l'armée, moi... Ce Gilbert n'était-il pas...

— Aveugle, monseigneur.

— Et?...

— Et jambe de bois... Il avait été ainsi blessé le même jour dans la tranchée de Maëstricht.

—Et... Violette est sa fille ?... interrompit Louvois frappé de crainte.

— Monseigneur daigne savoir le nom de ma femme ?

— Je sais tout ! répondit Louvois.

Et sur-le-champ :

— Ce coquin, pensa-t-il, n'aurait-il pas appris quelque chose par Gilbert ?

— Où est mort votre beau-père ? demanda Louvois, comment est-il mort ?

— Pauvre, malgré mes bonnes intentions, monseigneur, car je vous jure que j'avais l'intention de le bien soigner dans ses vieux jours, le cher homme.

Louvois, un peu rassuré, songea que Desbuttes n'oserait pas lui faire ainsi l'éloge de Gilbert, ni se vanter de ses bonnes intentions pour lui, au cas où ce Gilbert aurait avoué l'aventure du coffret et les persécutions de Louvois.

— Je vous ai demandé où votre beau-père était mort ; à votre château, sans doute ?

— Non, monseigneur, dans sa pauvre petite maison loin d'ici, assisté seulement de sa fille qui ne l'a pas quitté, qui lui a fermé les yeux, car elle l'aimait tendrement, et c'était touchant de voir ce père et cette fille...

— Vous avez vu...

— Oh non, monseigneur, jamais ; mes occupations, les fonctions dont vous aviez daigné m'honorer me retenaient à Valenciennes et m'avaient séparé de ma femme le jour même du mariage.

Louvois était resté plongé dans ses perplexités. N'était-ce pas une incroyable persécution du sort que ce secret de la naissance d'Antoinette, toujours éteint, se rallumant toujours ? Gilbert était mort, et au lieu d'emporter dans la tombe ce qu'il avait pu surprendre à Maëstricht, il en léguait peut-

être la mémoire à une femme jeune, vivace, ambitieuse, liée à tous les ennemis de Louvois! Encore une créature que Louvois allait être forcé de haïr, de craindre et de détruire.

Desbuttes remarqua cette profonde prostration de son protecteur. On pense bien qu'il respecta son silence et retint son souffle pour ne pas troubler une si précieuse méditation.

— Ce Desbuttes ne sait rien, pensa le ministre, il n'est pas aimé de sa femme.

Et brutalement :

— Pourquoi votre femme vous a-t-elle épousé? dit-il, pour votre argent?

— Hélas! monseigneur sait donc tout!

— Tout, vous dis-je. Elle est froide avec vous, dit-on?

— Oh! froide... si monseigneur disait glacée.

— A quoi attribuez-vous cela ?

— Mais, monseigneur..

— Parlez, j'ai l'oreille intelligente.

— C'est si délicat, monseigneur.

— Nullement. Je vais vous mettre à l'aise ; ne recevez-vous pas chez vous des gens qui vous gênent ?

— Mais...

— N'avez-vous pas eu dernièrement M. de Rubantel?... M. de Lavernie?... Monsieur...

— Belair, s'écria vivement Desbuttes.

— Oui, qu'est-ce que ce Belair?

— Un musicien.

— Pourquoi un musicien chez vous? Est-ce que vous aimez à ce point la musique?

— Ce n'est pas moi.

— C'est votre femme? fort bien! Que venaient faire chez vous tous ces messieurs.

— Ils passaient, monseigneur.

— Vous êtes bien assuré de n'avoir pas comploté quelque chose avec eux?

— Moi, monseigneur! s'écria Desbuttes effrayé, moi comploter! et quoi donc? et contre qui?

— Mais, contre moi, par exemple.

— Monseigneur me donne la chair de poule! Moi, ourdir des complots contre mon bienfaiteur!

— Cela s'est vu.

— Mais monseigneur va me faire pleurer. A quel propos monseigneur concevrait-il de moi une pareille idée?

— M. Desbuttes, c'est que M. de Lavernie et M. Belair sont des ennemis mortels à moi.

— Eh! monseigneur, que me faites-vous l'honneur de me dire?... ce Belair, cet histrion...

— Voilà.

— Et il apprend la guitare à ma femme!... et je souffrais cela... Oh! mais je vais le chasser...

— Pourquoi? si votre femme se plaît dans la société de ce musicien... cela vous attirera des querelles de ménage.

— J'en ai déjà trop!

— Ah?

— J'avalais assez de couleuvres!

— En vérité, monsieur Desbuttes.

— Oh!...

Et le traitant résuma dans cette seule exclamation tout le poëme de ses conjugales douleurs.

— Vous auriez quelques soupçons? dit Louvois d'un air de compassion.

— Hélas! monseigneur.

— M. Desbuttes il faut avoir des certitudes.

— Comment faire? on se moquerait de moi.

— Je vous croyais homme d'esprit; allons, je vois ce qu'il en est : vous êtes un jaloux sans cause; et tant mieux, sinon, je vous eusse aidé, vous le pouvez croire. Car enfin j'y ai un intérêt, ces amis de votre femme étant mes ennemis.

— Oh! monseigneur, comme je vais donner congé à ce Belair!

— Vous me désobligeriez infiniment, dit Louvois d'un ton sérieux. Agissez pour vous et non pour moi. Il me suffit de savoir que le jour où vous avez reçu MM. de Rubantel et Lavernie, ces messieurs passaient, et qu'il n'y avait pas entre eux et vous de connivence.

— Oh! je le jure bien, et d'ailleurs ils venaient chez moi avec mon parrain... tenez, Monseigneur, demandez-le lui à lui-même, c'est un brave homme, incapable de mentir, interrogez-le, il vous dira que je ne connaissais pas M. de Rubantel, ni M. de Lavernie, bien que j'eusse été marié dans la chapelle de ce dernier par mon parrain lui-même.

— Ah! encore ce détail, dit Louvois; par quel hasard alliez-vous à Lavernie?

— Monseigneur, c'était mon chemin en revenant de chez moi.

— Comment, de chez vous? Quel chez-vous?

— Du pays où je suis né, du village où j'ai été baptisé.

— Expliquez-vous, dit Louvois, qui avait enfin, par un si habile détour, ramené Desbuttes à ce fameux baptême.

Desbuttes raconta au ministre comment Jaspin, passant dans le village avec une femme, avait fortuitement servi de parrain à cet enfant que tout le monde repoussait.

— Eh bien, se dit Louvois, qu'y a-t-il là de si effrayant pour que Jaspin s'en soit effrayé ainsi tout à l'heure. Il doit y avoir autre chose; voyons.

— Quel homme est-ce votre parrain? demanda-t-il.

— Mais, monseigneur, un très digne homme.

— Vous allez avoir là une protection bien puissante.

— Ah! fit Desbuttes ravi.

— Oui, un ami de madame de Maintenon.

— Ah! répéta Desbuttes, mon parrain est ami de madame....

— L'ignoriez-vous? interrogea Louvois du geste, de la voix, du regard.

— Monseigneur, ce n'est pas étonnant, je ne le connais pas, moi, mon parrain, je ne l'ai vu que cinq à six fois au plus dans ma vie.

— Tout cela, pensa Louvois, ne me donne rien et n'explique pas les terreurs de Jaspin. Ah! j'y songe: cette femme qu'il avait avec lui en passant dans le village... Un prêtre qui mène avec lui une femme... il y a peut-être là quelque chose...

— Dites-moi, Desbuttes, demanda Louvois, vous me parlez toujours de votre parrain; mais votre marraine?

— Oh! c'est différent, monseigneur; le parrain, je le connais bien peu; mais la marraine je ne la connais pas du tout.

— Cependant... puisqu'elle était là, accompagnant M. Jaspin?

Desbuttes haussa l'épaule comme quelqu'un qui ignore.

— Je ne l'ai jamais revue, monseigneur, et mon parrain ne m'en a jamais parlé.

— Ah!... c'est ici que commence le louche, se dit Louvois. Nous devons trouver là quelque peccadille contre un des sept commandemens. Comment s'appelle votre marraine, Desbuttes?

— Monseigneur, je ne vous dirai pas. J'ai été lever mon extrait de baptême au village quand j'ai dû me marier, et je ne l'ai pas seulement lu. Il n'y a rien d'étonnant; comme c'est mon parrain qui m'a marié, il ne m'a pas même demandé de lire cet acte qu'il connaissait mieux que personne.

— C'est juste; mais cet acte, vous l'avez?

— Dans mes papiers, oui, monseigneur.

— Vos papiers, où sont-ils?

— Dans mon portefeuille que j'ai apporté pour offrir mes comptes à monseigneur; le portefeuille est dans mon carrosse...

Ils étaient près du quartier qu'on voyait à cent pas.

— C'est votre carrosse, ce bel équipage si bien attelé?

— Oui, monseigneur, je l'avais fait faire pour ma femme, mais elle ne veut point y monter, parce que j'ai fait peindre des amours sur les panneaux.

— Décidément, vous êtes un mari à plaindre, cher monsieur Desbuttes, dit Louvois. Nous allons aviser à cela. Allez me chercher votre portefeuille.

Desbuttes courut; cependant, Louvois aperçut Jaspin qui, dans ses transes, avait quitté la ligne et suivi de loin les deux promeneurs. Cette nouvelle maladresse du bon abbé aiguisa les soupçons du ministre.

Desbuttes arriva portant le carton qu'il offrit respectueusement à son maître. Il y avait déjà cherché l'extrait de baptême, afin d'épargner une peine à Louvois.

— Monseigneur, dit-il, c'est comme une fatalité. Je suis destiné à l'anonyme. Ma marraine ne savait pas écrire et a signé d'une croix.

— Oui, mais son nom doit avoir été écrit dans l'acte par le prélat qui l'a rédigé.

— Monseigneur, c'est un nom illisible et impossible... Babolein... Barbin...

Louvois prit le papier, y appliqua sa vue perçante, cette vue qui eût pénétré jusqu'au centre de la terre, — N. Balbien, servante, — s'écria-t-il avec une explosion qui fit reculer Desbuttes.

Et il s'empara du papier avec un tremblement de joie.

— C'est bon, c'est bon, laissez-moi, dit-il, en renvoyant Desbuttes, je vous dispense de vos comptes, laissez-moi, je vous rappellerai tantôt, j'ai une mission à vous donner.

Desbuttes s'en fut ébloui, stupéfait, à reculons.

— Et silence! sur votre vie! lui dit Louvois en fronçant son terrible sourcil.

Le traitant s'esquiva.

— Ah!... Mlle Balbien, servante de Mme Scarron, est la commère de M. Jaspin!... murmura Louvois. Je commence à comprendre pourquoi l'abbé avait peur..... Eh! eh! il me semble que moi aussi j'ai pêché ce matin un gros poisson.

Ah! M. Jaspin prétend qu'il ne connaissait pas Mme de Maintenon, et il connaissait depuis trente ans sa servante!... Il a menti, donc le secret est là.

IX.

Le conseil du roi d'Angleterre.

Vauban avait eu raison. Ces partisans, dont la présence en corps avait tant surpris l'armée française, étaient l'avant-garde des troupes que Guillaume s'était empressé de lever dès qu'il avait appris l'investissement de Mons. Il avait choisi à cet effet les plus ardens des réformés chassés de France par la persécution de 1686, et incorporés dans l'armée anglaise : ceux-là qui l'avaient aidé à gagner l'année précédente la bataille de la Boyne sur Jacques II.

Nous savons comment Guillaume avait reçu de Van Graft conseil et argent. Les deux amis étaient partis le jour même pour La Haye, d'où le roi d'Angleterre avait expédié à tous les princes confédérés contre la France l'avis du siége et des exhortations à une rude défense. Il fixait le rendez-vous général des troupes que les confédérés enverraient à Notre-Dame-de-Hall, petite ville située entre Bruxelles et Mons, à dix lieues de celle-ci et trois de celle-là; et pour commencer, il amenait quatre mille Anglais et différentes troupes tirées des garnisons les moins exposées de Flandres.

Louvois avait bien levé une armée de cent mille hommes en deux mois — et sans bruit. — Guillaume comptait sur sa dévorante activité pour lever trente à quarante mille hommes en dix jours. C'était, selon lui, dans la proportion de son génie à celui du ministre français.

Mais ce que l'homme ardent, infatigable et haineux voulait et pouvait faire, les autres princes ne l'essayèrent même pas. Ils s'étaient endormis avec l'idée de ne se réveiller qu'au mois de mai comme le soleil. Leur heure n'était point sonnée. — Ils dormaient toujours.

En vain Guillaume usait-il les chemins avec le fer de ses chevaux pour envoyer messagers sur messagers à ses alliés fainéans ; en vain se consumait-il à courir de Hall jusqu'aux lignes françaises pour entendre le canon ; des lignes jusqu'à Bruxelles pour interroger la route que devaient suivre les renforts. — Rien ne venait du côté de Bruxelles, tandis que du côté de Mons chaque jour la fumée était plus noire, le feu plus clair, le bruit des écroulemens plus grand.

Cependant il fallait secourir Mons à tout prix. Le prince de Bergues, gouverneur de la place, s'y attendait. Malgré la rigueur du blocus, il s'échappait de temps en temps, à la faveur de la nuit ou d'une sortie, quelque courrier de la ville portant à Guillaume le récit effrayant des progrès des assiégeans.

Tantôt c'était la perte de quelque bon ingénieur tué sur ses ouvrages, tantôt la ruine d'un quartier, tantôt la destruction de quelque magasin important pour l'artillerie ou pour les subsistances ; et chaque fois qu'une semblable nouvelle lui arrivait, Guillaume désespéré demandait aux assiégés un peu de patience, et souhaitait d'avoir des ailes pour franchir les lignes françaises et tomber tout à coup dans la ville, que son bras, son énergie, son seul regard eussent soutenue quinze jours de plus.

Van Graaft, silencieux et calme, habitait comme un meuble une chambre du quartier général, contigue à celle du roi. Son tabac, son thé préparé par La Goberge, le portrait d'Eléonore et le nom de Brossman écrit en gros caractères sur l'unique papier qu'on aperçut sur sa table, lui suffisaient, en apparence, pour occuper ses journées. Quelquefois cependant, il accompagnait Guillaume dans ses visites aux lignes, et se faisait indiquer par La Goberge tous les cavaliers ou gentilshommes français qu'on pouvait apercevoir de loin avec la lunette et qui avaient quelque ressemblance de taille, d'allure ou d'habits avec Louvois.

Car les pensées de Van Graaft, au lieu d'être tournées, comme celles de Guillaume, à l'arrivée des troupes, au ravitaillement de Mons et à une bataille qui fit lever le siége, se concentraient uniquement sur ce but : prendre Louvois ou le tuer. C'est pourquoi chaque courrier de Guillaume qui retournait à Mons était chargé, par le roi, de dire au prince de Bergues : Défendez-vous bien, et attendez-moi ; — par Van Graaft, de dire aux canonniers et aux tireurs : Il y a dix mille florins pour celui qui tuera Louvois.

Les jours s'écoulèrent, quelques maigres détachemens arrivèrent à Hall, sans munitions, sans ardeur : les princes confédérés demandaient à Guillaume six semaines pour se mettre en campagne, et le prince de Bergues faisait dire par toutes les voies possibles qu'il ne tiendrait pas au delà d'un mois.

Guillaume faillit devenir fou de douleur et d'impatience.

Il essaya de lier avec la place des correspondances suivies, mais ses espions furent pris et pendus lorsqu'ils ne voulurent point parler. Ils furent payés grassement lorsqu'ils avouèrent. En sorte que le bruit s'était propagé de la munificence de M. de Luxembourg, et la potence ayant été aperçue, les honnêtes espions devinrent excessi-

vement rares, tandis que les traîtres pullulaient autour de Guillaume.

Le roi d'Angleterre chercha donc tous les moyens de secourir Mons avant l'arrivée des confédérés, et il imagina que le meilleur serait de préparer un corps de soldats éprouvés, de se tenir à distance des lignes et de profiter d'une sortie que ferait la garnison pour faire pénétrer le corps dans la place.

Mais comment M. de Luxembourg, qui gardait avec quarante mille hommes tout le pays depuis Saint-Denis et le Casteau, laisserait-il passer un corps de troupes marchant sur Mons? Voilà pourquoi ces partisans que nous avons vus dans les marais s'étaient divisés, déguisés, et avaient bravement franchi les lignes françaises dans les endroits où la nature du terrain ne permettait pas qu'on établît des postes. Quant au feu meurtrier qu'ils avaient fait, c'était pour favoriser à la fois la tactique de Guillaume et la vengeance de Van Graaft.

Celui-là leur avait recommandé d'attirer l'attention sur eux et de se faire attaquer au moment où la sortie de la place aurait lieu. Il espérait que la ligne française se dégarnirait pour faire face à cette double attaque, et que, par le vide, un détachement d'Anglais pourrait pénétrer dans Mons avec des munitions et des vivres ; l'autre espérait que les chefs accourraient au bruit du combat, et qu'il y aurait pour le facteur Brossmann une balle au moins parmi toutes celles qui fendraient l'air en ce moment.

Mais Guillaume et Van Graaft furent trompés dans leur attente. L'espion qui avait dû avertir le prince de Bergues de préparer une sortie fit il est vrai son devoir et la sortie eut lieu. Mais le détachement de partisans n'avait pu se rallier encore, et lorsqu'il fit son mouvement les troupes de la garnison étaient déjà culbutées et ramenées dans Mons.

Les lignes françaises s'étaient refermées impénétrables. Guillaume, à une demi-lieue en arrière, se rongeait les poings à la tête de ses Anglais tout prêts à percer la ligne s'ils y avaient vu jour. Enfin, après une stérile fusillade, le marais fut enlevé par les gardes-françaises, et les partisans disparurent dans la nuit et les hachures du terrain, ne rapportant point même à Van Graaft la victime qu'il espérait.

Lorsque les bandes éparses revinrent trouver Guillaume, le roi ne leur fit aucun reproche. Il laissa Van Graaft murmurer contre les maladroits qui avaient manqué Louvois et contre le mauvais génie qui protégeait cet homme. Le compte qui lui fut rendu de ce combat, de la supériorité des troupes, de l'activité de leurs généraux, ce qu'il avait vu par lui-même des bombes nouvelles lancées par Vauban, l'inaction de ses alliés, enfin, le confirmaient dans l'idée que Mons ne serait pas défendu par la force.

Guillaume s'enferma dans sa chambre, à Hall, souffrant cruellement et dissimulant à chacun ses souffrances. Le comte d'Overkerke, son grand écuyer, entra chez lui amenant un homme échappé de Mons pendant la sortie, et qui, blessé à la tête, avait feint d'être mort ; puis, après le combat, avait réussi à franchir les lignes pour apporter au roi d'Angleterre des nouvelles, si mauvaises qu'elles fussent.

Guillaume était couché sur une chaise basse et profonde. Toute la vie de son corps s'était réfugiée dans ses grands yeux perçans. Depuis vingt-quatre heures qu'il avait respiré l'air humide des marais et piétiné dans la fange avec ses soldats, il sentait ses poumons engorgés, sa bouche brûlante, et la toux plus féroce que jamais sifflait dans sa poitrine et brisait sa tête en éclatant.

Le roi se fit raconter par le fugitif tous les détails de la sortie ; il loua le soldats de sa bravoure et de son intelligence, puis, abordant le véritable sujet de l'entrevue :

— Et Mons? dit-il.

— Sire, Mons est divisé en deux villes — la ville militaire et la bourgeoisie — la première est zélée, vivace, elle peut durer six mois ; la seconde a peur des bombes, non parce qu'elles tuent, mais parce qu'elles brûlent et démolissent les édifices et que les bourgeois sont propriétaires.

— C'est juste, répondit le prince, en sorte que les bourgeois sont plus mous et refusent le service.

— Pis que cela, sire, ils parlent de se rendre.

Guillaume se releva sur un coude.

— Déjà! dit-il.

— Le gouverneur, heureusement les a mis à la raison. Mais V. M. sait que nous ne sommes à Mons que 4,000 soldats, et qu'il y a dix mille bourgeois.

— Un soldat vaut dix de ces hommes, s'écria Overkerke.

—Soit, répliqua Guillaume avec douceur, mais tandis que la garnison se battra contre les bourgeois, elle ne se battra pas contre les Français?

— Précisément, dit le soldat.

— Fort bien, tu es un brave homme, et je regrette que tu ne sois plus dans Mons, mais je te mettrai ailleurs.

— Près de vous, par exemple, dit le sol-

dat, je vous serai utile. Je suis un enfant de la province ; je suis né à Saint-Ghislain. J'ai fait plus d'un million de fois la route de Mons à ce pays et à tous ceux des environs. Il n'y a pas un brin d'herbe, une pierre, un trou et une goutte d'eau que je n'y connaisse.

—St-Ghislain ! murmura Guillaume, tu es né à St-Ghislain ?

— J'y servais avec ma femme en qualité de jardinier chez les Clarisses, là où sont aujourd'hui les religieuses françaises et la maîtresse du roi de France.

Le roi parut plongé dans une profonde rêverie. On vit paraître au seuil de la porte Van Graaft, qui avait entendu ce dialogue et qui arrivait pour mieux entendre encore.

C'était un tableau muet comme tous les tableaux, mais qui pourtant ne manquait ni d'éloquence, ni de caractère : le prince, pâle, à demi-couché, l'œil fixe, sur un oreiller de point de Malines dont la blancheur contrastait avec le velours noir de son habit et les flots sombres de ses cheveux en désordre ; l'écuyer tout armé, appuyé sur le fauteuil de son maître; Van Graaft impassible, arrêté sous la portière de lourd damas rouge, et à quelques pas, le soldat au front ensanglanté qui fuyait, pour ses yeux le soleil pénétrant dont le milieu de cette chambre était inondée.

— Ainsi, répéta le roi, tu connais parfaitement tout St-Ghislain?

— Oui, Sire.

— Le couvent? son jardin? ses portes et ses abords?

— Oui, Sire.

— Et aussi le petit canal qui commence dans le bois et aboutit à la pièce d'eau du couvent?

— J'y ai tant pris d'écrevisses, Sire, lorsque j'étais enfant ; j'ai même failli une fois me noyer sous la voûte de ce canal, qui va jusqu'à une demi-lieue hors la ville.

— Assez ! assez ! fit Guillaume du geste plutôt que de la voix. Overkerke, dix florins à ce garçon, qu'on le panse et qu'il guérisse vite.

Overkerke sortit avec le soldat.

Alors Guillaume et Van Graaft, demeurés seuls, se regardèrent l'un l'autre en silence.

—Il faudra donc, dit enfin van Graaft, laisser prendre Mons. Non, n'est-ce pas ?

Le roi fit un signe imperceptible des yeux.

— N'avez-vous pas une idée, Guillaume? continua van Graaft.

— Sur quoi?

— Sur Saint-Ghislain?

— Eh ! fit le roi en se levant, quelle idée voudriez-vous que j'eusse sur Saint-Ghislain, Van Graaft? Est-ce un point stratégique?

— Oh! si nous faisons ensemble de la politique d'ambassadeurs, dit brutalement le financier, je retourne fumer chez moi.

— Allons, murmura Guillaume, ne criez pas ainsi, vous me faites mal. Asseyez-vous là tout près de moi.

Van Graaft obéit.

— Vous avez donc, vous, des idées, sur St-Ghislain, repartit le roi.

— Pardieu !

— Dites-les, mon ami.

— Comme si vous n'en aviez pas autant que moi, roi Guillaume. Est-ce qu'il peut entrer un brouillard dans mon crâne épais, qui n'ait pas été déjà distillé par votre cerveau. Il ne m'arrive à moi que la fumée de votre flamme !

— Dites toujours votre idée, mon bon Van Graaft, ma pauvre tête est malade, j'ai besoin qu'on m'aide.

—La voici tout simplement, seigneur. Le roi de France brûle et saccage Mons, moi je ferais brûler et saccager Saint-Ghislain, où il a sa cour et sa maîtresse.

— Oh ! oh ! fit Guillaume avec un pâle sourire.

— Cela vous surprend-il? ai-je l'air d'un sauvage? dites le moi. Cependant il m'a semblé deviner dans vos yeux, tandis que ce soldat parlait tout à l'heure, un dessein à peu près pareil à celui-là.

—A peu près, non, Van Graaft.

— Oh ! vous feriez de la délicatesse, n'est-ce pas ?

— Je ne brûlerai pas un couvent, je ne tuerai pas une femme.

Van Graaft fronça le sourcil et parut écarter un importun souvenir.

— Belle misère ! répliqua-t-il entre ses dents, tout le couvent de catholiques paierait-il seulement une goutte du sang que la Maintenon et Louvois ont tiré des veines de nos réformés? Quant à la marquise, une bigote, une vieille femme...

— La seule personne en France qui soit raisonnable et qui conseille la paix au roi; la plus acharnée ennemie de Louvois ; une femme de génie Van Graaft, avec qui je voudrais causer une heure, pour être sûr de donner le repos à toute l'Europe... et pour remettre en vos mains ce Brossmann.

— Oh ! s'il en est ainsi, ne la brûlez pas, roi Guillaume. J'ai cru pourtant, je le répète, vous voir affriandé par les détails que ce soldat nous a donnés: je ne suis pas homme de guerre, mais je me servirais de ce canal

qui a une voûte prolongée si loin hors de Saint-Ghislain.

— Voilà le point où nos deux idées ont pu se rencontrer, Van Graaft. En effet, il sera possible de pénétrer par là dans Saint-Ghislain, et d'avoir ainsi avec la marquise cet entretien que je souhaite.

— Bon !... elle criera en voyant des hommes armés; car je pense bien que vous n'irez pas seul.

— Nous verrons.

— Songez-vous combien votre entretien sera gêné s'il se trouve là des officiers, quelque prince avec ses gardes, le roi !...

— Le roi ! murmura Guillaume.

— Il y vient très souvent. Vous causeriez aussi avec lui, répéta ironiquement Van Graaft, vous vous humilieriez comme vous avez fait tant de fois, et vous pourriez lui demander pardon de n'avoir pas épousé sa bâtarde.

— Van Graaft, pourquoi ces gros mots, dit Guillaume avec flegme.

— Et puis, poursuivit le marchand, on vous prendrait, et S. M. Très-Chrétienne vous offrirait un logement non pas à Saint-Germain, qui est donné déjà à Jacques II, votre beau-père, mais au château de la Bastille. Et qui sait? vous auriez peut-être la chance, après avoir été pendu et brûlé en effigie à Paris, d'être réellement décapité, en personne naturelle, sur un bel échafaud tendu de velours, entre vos deux lions brodés : c'est un sort !...

Guillaume sourit dédaigneusement.

— Vous parlez peu, d'ordinaire, Van Graaft, dit-il, mais comme vous vous dédommagez, quand l'envie vous en prend !

— Ce que je dis est-il si absurde? Quoi ! pour causer avec Mme de Maintenon, vous vous exposeriez à un danger que votre soldat de tout à l'heure ne consentirait pas à courir?

Le roi haussa les épaules.

— Ne levez pas les épaules et répondez-moi, dit Van Graaft. Ce n'est pas poli de se moquer des gens.

— Mon cher ami, répartit le roi, c'est vous qui me manquiez de politesse, il n'y a qu'un moment, lorsque vous me jugiez capable de tant d'imprudence.

— J'étais furieux.

— Sans doute vous eussiez mieux aimé m'entendre dire : Je pénétrerai dans Saint-Ghislain à la tête de cinq cents hommes, par surprise, sans que nul ait deviné mon dessein.

— Ah oui !

— J'aurai au dehors, à une faible distance, mes quatre mille Anglais pour me prêter main-forte en cas de besoin.

— Voilà parler.

— Je m'emparerai du couvent; je ferai jeter la marquise dans une litière et la garderai comme ôtage.....

— Bon !

— Après avoir écrit au roi de France que je la lui rendrais s'il levait le siége de Mons.

— Et s'il vous livrait Louvois ?

— Peut-être..... Il me semble que vous voilà un peu heureux, Van Graaft, et que mes idées vous apparaissent sous un jour plus favorable.

— Oui, je commence à m'y plaire.

— Tant mieux. Vous m'approuveriez tout à fait, alors, si j'ajoutais : On pourra combiner cette visite faite à la marquise avec le moment où le roi de France se rend à Saint-Ghislain. Ah ! ah ! vos yeux brillent. On prierait alors S. M. Très-Chrétienne d'entrer dans la litière avec Mme de Maintenon, et on les conduirait bien vite à un endroit sûr, comme La Haye, par exemple, afin de causer plus à l'aise avec eux de toutes nos affaires, domestiques et autres.

— O mon Dieu ! s'écria Van Graaft en joignant les mains.

— Et au lieu, poursuivit Guillaume, d'aller loger ridiculement à la Bastille de Sa Majesté, comme vous disiez tout à l'heure; au lieu de porter ma tête sur un échafaud, ma tête qui est bien malade en ce moment, Van Graaft, mais à laquelle je tiens comme si elle était fort saine, eh bien ! je logerais Louis XIV chez moi, à Loo, par exemple, puisqu'il aime la chasse.

Je serais très clément et très magnifique avec Sa Majesté; je lui donnerais pour sa dépense le double de ce qu'on donne au roi Jacques à Saint-Germain. En sorte que mes Hollandais verraient le Soleil quand ils voudraient. — C'est quelque chose, dans notre pays de brumes. — Qu'en dites-vous, Van Graaft ?

— O mon roi ! dit celui-ci, voilà un plan digne du stathouder des Sept-Provinces !

— Il vous plaît ?

— Il m'éblouit.

Puisqu'il en est ainsi, Van Graaft, tenons-nous-en à ce plan. Il faut bien faire quelque chose pour vous. Je crois que je sauverai Mons de cette façon.

— Et je crois, dit Van Graaft, que Louvois est trop bon serviteur pour ne pas venir en Hollande tenir compagnie à son maître. Je lui garde une place entre deux de mes curiosités, à ma maison du Boompjes.

— Chut ! fit Guillaume en se recouchant, voici quelqu'un.

X.

Une mauvaise commission.

Jaspin avait été terrifié par cette intelligence de Louvois et de Desbuttes. Jamais il n'était venu à l'idée du digne abbé que son secret courût quelque danger de ce côté-là. Alors même qu'autrefois, à Lavernie, il avait appris la fortune de Desbuttes due à la protection de Louvois, Jaspin ne songeait point qu'un jour viendrait où Louvois s'intéresserait assez au nom de Jaspin pour en faire l'objet d'une persécution. Jaspin, la belle chose pour ce grand ministre ! Et cependant le ciron et le lion s'étaient rencontrés, ils s'étaient déclaré la guerre, et voilà que le lion se croyait obligé de tendre des piéges pour perdre son microscopique ennemi.

Dès lors tout devenait possible. Jaspin parrain de Desbuttes ! A quelle occasion ? à quelle époque ? avec quelle marraine ? Oh ! comme le rusé ministre saurait remonter promptement à la source de tous ces petits mystères.

Jaspin avait un cœur qui l'empêchait d'être un homme d'esprit. Il pouvait, ainsi que nous l'avons dit, grandir dans les circonstances importantes, mais à la condition que ces circonstances ne se renouvelassent pas souvent. A l'arc tendu il fallait son repos ; après avoir combattu Louvois, Jaspin aimait à pêcher à la ligne. Entre Louvois et Jaspin, il y avait cette différence que le ministre ne se reposait jamais.

On exprimerait difficilement les angoisses de l'abbé durant cet entretien de Desbuttes avec le marquis. Jaspin connaissait son filleul pour le plus éhonté coquin, pour l'âme la plus vénale. Il lui semblait l'entendre dire à Louvois par chaque geste, par chaque mot, par chaque révérence : Achetez-moi mon parrain. Le ministre ne fut pas plus tôt rentré dans son quartier avec le fameux extrait de baptême, que Jaspin n'y tenant plus courut au carrosse dans lequel allait remonter Desbuttes.

Le traitant reconnut trop tard son parrain. L'abbé le poussa dans l'intérieur, où il monta lui-même et s'assit tout essoufflé.

Desbuttes ne comprenait pas un mot à cette chasse de Louvois et à cette contre-chasse de Jaspin, mais son instinct malfaisant l'avertissait de quelque aubaine. L'abbé ordonna au cocher de marcher droit devant lui, et avant que Desbuttes n'eût demandé la cause de ces singularités :

— Que vous disait là, M. de Louvois ? interrogea brusquement Jaspin, sans modifier en aucune façon le trouble de sa voix et de sa physionomie

Desbuttes, à qui le ministre venait de recommander le secret *sur sa vie*, n'eut garde de répondre la vérité.

— Mais nous causions de mes comptes, répliqua-t-il.

Jaspin eut un moment d'espoir, bien vite dissipé par l'air faux et le regard vacillant de son filleul.

— Non, non, dit-il tristement, ce n'est pas cela que vous disait M. de Louvois.

—Je vous jure, parrain...

— Ne jurez pas... Ce papier que vous lui avez remis après l'avoir été chercher si précipitamment à votre carrosse.

— Mes comptes.

— Oh !... vos comptes ne doivent pas tenir sur un si petit papier. Desbuttes, vous m'avez trahi, comme Judas Iscariote...

— Trahi ! s'écria Desbuttes, en quoi puis-je donc vous trahir?

— Je m'entends, reprit Jaspin, gêné d'avoir laissé échapper ce mot. Ainsi, vous refusez de me dire ce que vous a demandé sur mon compte M. de Louvois.

— Rien, encore une fois, s'écria impudemment Desbuttes.

— Réfléchissez, ajouta Jaspin déjà tremblant de colère : vous vous joignez à M. de Louvois contre moi, je trouverai contre vous un auxiliaire, j'ai des amis aussi.

Desbuttes frissonna, les paroles de Louvois lui revinrent en mémoire : *ami intime* de Mme de Maintenon, lui avait dit le ministre en parlant de l'abbé.

Jaspin le sentit ébranlé.

— M. de Louvois a fait votre fortune, continua-t-il, mais je la déferai, si vous persistez à me mentir.

— Oh ! balbutia Desbuttes en ricanant.

— Monsieur ! dit Jaspin en grossissant sa voix comme pour envenimer encore cette épithète, j'ai fait gracier M. de Lavernie, que votre ministre avait condamné à mort ; je lui ai fait donner une lieutenance dans les chevau-légers, quand M. de Louvois le voulait bannir. Jugez de ce que je puis, et redoutez ce que je ferai.

Desbuttes s'épouvanta tout à fait. Rien n'était impossible à l'ami de Mme de Maintenon. D'un autre côté, tout était possible à Louvois. Lequel de ces deux écueils était le moins dangereux ? Auquel des deux Desbuttes risquerait-il de heurter sa barque ?

— Ménageons-les tous deux, se dit le traitant; passons au milieu. Il paraît que j'ai rendu service à M. de Louvois puisqu'il m'a dispensé de lui donner mes comptes. Rendons service également à mon parrain : mais sur quoi?...

— Voyons, dit-il à Jaspin comme s'il capitulait, qu'exigez-vous de moi, mon cher parrain?

— La vérité.

— Laquelle?

— Y en a-t-il donc plusieurs?

— Quelquefois, parrain, quelquefois.

— Je vous demande alors quelles sont les questions que M. de Louvois vous a faites à mon sujet.

— Aucunes.

— Encore! Ah! vous vous obstinez! ah! vous voulez me cacher ce que je saurai demain.

— Au fait, il a peut-être raison, pensa Desbuttes, et je risque gros pour si peu.— Mon parrain, voici toute la vérité: M. de Louvois me demandait si j'étais bon catholique.

— Ah! fit Jaspin.

— Et si vous étiez réellement mon parrain.

Jaspin sentit la sueur monter à son front.

— Qu'avez-vous répondu? balbutia-t-il.

— J'ai répondu qu'il n'y avait pas de payens dans ma famille, non plus que de juifs, et pour preuve...

— Pour preuve...

— J'ai donné ce papier.

— Qui est...

— Mon extrait de baptême.

Jaspin lui saisissant le poignet :

— Vous avez fait cela? s'écria-t-il.

— Pourquoi pas, mon parrain?

— C'est juste, murmura l'abbé plus pâle qu'un spectre.

— Mon parrain, mon cher parrain, c'est donc un crime de vous avouer...

— Silence! sur votre vie! dit Jaspin en arrêtant le cocher par un pan de sa houppelande et en même temps il se précipita hors du carrosse tandis que Desbuttes effarouché l'appelait en vain avec mille protestations.

L'abbé courut un bon quart d'heure sans avoir la conscience de ce qu'il faisait. Puis la fraîcheur du vent et la fatigue, ayant calmé l'agitation de son cerveau, il se jeta plutôt qu'il ne s'assit sur un tertre de gazon et là il rêva.

— Tout est perdu! bourdonnait sa tête, tout est découvert! Louvois sait le nom de Mlle Balbien, il confrontera la date de ce baptême avec celle d'une absence de Mme Scarron; assez de médisances consignées dans les annales de cette époque aideront le mauvais vouloir du ministre. Tout est perdu!

Jaspin se leva et gesticula comme un tragédien. — Que faire? M'enfuir? Oh!... et Gérard... et Mme de Maintenon que j'abandonnerais sans l'avoir avertie! Ce serait d'un lâche et d'un ingrat! Avertie, elle pourra se défendre... Allons, Jaspin, ce sera dur de porter une si triste nouvelle à la marquise; mais Louvois est sur la trace... Il le faut!

Devant un pareil devoir, l'abbé s'arma de courage. Il regarda l'horizon. — A droite, le camp où Gérard dormait peut-être encore, épuisé par ses fatigues et son danger de la veille. — Le cher élève du vieux Jaspin!... A quelles nouvelles épreuves était-il réservé! — A gauche, St-Ghislain, avec sa flèche aiguë qui s'élançait du milieu des bois. Là dormait aussi la marquise, qu'attendait un si désagréable réveil.

— A St-Ghislain! se dit Jaspin.

Et le digne homme, multipliant les élans de ses petites jambes, se mit à arpenter le terrain. La promenade lui servit à quelque chose, il trouva en route une bonne idée.

En effet, plus il pensait à cet aveu terrible qu'il lui fallait faire à la marquise, moins il se sentait courageux. L'œil noir de Mme de Maintenon recélait des flammes dont la seule appréhension réduisait Jaspin à néant. Cependant il était urgent qu'elle fût prévenue. Au milieu de ces perplexités, Jaspin se rappela Nanon.

Nanon, de tout cela, n'avait eu rien à souffrir. Le temps écoulé venait de la rassurer complètement; elle engraissait dans la sécurité. Auteur ou complice involontaire de tant de troubles et de mystères, elle se drapait béatement dans la discrétion que Jaspin lui avait promise et qu'il ne pouvait violer sans risques pour lui-même.

La dévote avait parfaitement calculé tout cela. Chaque fois qu'elle apercevait Jaspin, elle pinçait bien un peu ses lèvres, elle baissait bien un peu les yeux, mais c'était assez coquettement pour que le diable y trouvât encore une petite satisfaction. De remords, pas le moindre; de crainte, pas l'ombre. Nanon et Jaspin face à face n'avaient plus à s'embrasser, mais ils n'avaient pas non plus à se mordre.

Jaspin n'hésita pas à imiter M. de Vauban lorsqu'il jetait ses bombes au milieu de paisibles maisons.

Il arriva vers l'heure du premier déjeuner à St-Ghislain, et demanda tout d'abord à voir Mlle Balbien.

Nous savons que cette heureuse personne avait ses laquais et ses femmes de chambre. L'une de ces dernières, après avoir fait la révérence à M. Jaspin, le prévint qu'il lui serait plus facile de parler à Mme de Maintenon qu'à Mlle Balbien.

— Ce n'est point à Mme la marquise que j'ai affaire, répliqua Jaspin, tremblant à cette seule idée de voir la redoutable maîtresse, tandis que j'ai des choses importantes à conter à Mlle Balbien.

— Mais mademoiselle essaye une robe !

— Veuillez lui dire que je l'attends au jardin.

— Sans doute, M. l'abbé; mais...

— Et vous me combleriez, ma chère demoiselle, en ajoutant que je l'attends sans délai.

— Fort bien.

La femme de chambre partit comme un oiseau. Décidément le crédit de Jaspin était notoire.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées lorsqu'il entendit une litanie de mauvaises paroles au détour de l'allée. Jaspin reconnut Nanon. La vieille fille se hâtait, et maugréait de se hâter. Elle avait l'œil inquiet sans quoi il eût été furieux.

— Par quelle raison monsieur l'abbé me dérange-t-il ainsi? demanda-t-elle tout essoufflée.

Jaspin fit un salut profond.

— Je suis ici pour vous l'apprendre, mademoiselle, répliqua-t-il.

— Bien vite, alors.

— Le plus vite que je pourrai; mais d'abord, s'il vous plaît, gagnons à l'écart.

—Je ne suppose pas que nous ayons tant besoin du particulier, riposta aigrement la vieille fille en dilatant pour une colère franche son regard partagé entre l'examen des localités et l'étude plus attentive de la physionomie de Jaspin.

— Vous auriez tort de ne le pas supposer, mademoiselle, car jamais nous n'avons eu autant besoin de nous parler sans témoins.

Nanon frissonna.

— Qu'y a-t-il *encore*, dit-elle.

— Des choses graves, il y a que nous avons baptisé un enfant...

— Voulez-vous bien vous taire ! interrompit Mlle Balbien toute tremblante.

— Et que cet enfant dont vous vous occupiez si peu, est devenu un homme, continua imperturbablement l'abbé.

— Après ?

— Un petit coquin.

— Qu'y puis-je faire?

— Capable de tout.

— Ce n'est pas ma faute.

— Capable de perdre son parrain.

— Défendez-vous.

— Et sa marraine.

— Par exemple !... s'écria Nanon, dont le visage fut tellement bouleversé, que Jaspin en aurait pris pitié s'il eût eu le temps.

— Me perdre ! Il me connait donc? reprit la vieille fille.

— Qui ne vous connaît pas ! Hélas ! les grandeurs ont cela de fâcheux.

— En quoi me perdrait-il, continua Nanon, dont l'astuce revenait, dont les griffes sortaient.

— Voici en quoi. Votre maîtresse ignore que nous nous sommes connus, n'est-ce pas?

— Oh ! oui, et je voudrais bien l'ignorer, moi-même.

— Je n'en dis pas autant, répondit Jaspin avec un salut des plus galans ; mais ce serait pourtant le plus sûr pour nous deux.

— Eh bien ! le saura-t-elle jamais ?

— Je le crains.

— Par qui?

— Ah voilà... C'est là-dessus que je suis venu vous consulter. Elle peut le savoir par trois personnes.

— Mon Dieu !

— Oui, c'est beaucoup trop, n'est-ce pas? La première de ces personnes, c'est M. de Louvois.

Nanon poussa un cri et se rapprocha de Jaspin.

— Oh ! fit-elle avec épouvante et d'une voix à peine intelligible, M. de... il sait...

— J'en ai peur.

— Comment ? bonté divine !

— Notre coquin de filleul lui a donné l'extrait de baptême où figurait votre nom et le mien.

Nanon s'agita comme une poule effarouchée.

— Vous comprenez, dit Jaspin, tout le parti que M. de Louvois peut tirer de cette circonstance; il peut retrouver des traces de notre petit voyage et de notre amitié... ce serait affreux. Cependant, j'entrevois là-dedans quelque chose de plus affreux encore.

— Est-ce possible !... dit Nanon en joignant ses mains.

—Oui, mademoiselle, supposez que votre maîtresse, éloignée de vous à ce moment-là, ait eu quelque chose à cacher... Je n'en crois rien, mais admettez-le..... Supposez encore que M. de Louvois découvre ce quelque chose... quel malheur !... Madame vous l'attribuerait au moins !...

Nanon se rappelant parfaitement tout ce

qu'elle avait autrefois confié à Jaspin, poussait des gloussemens de détresse.

— Nous sommes perdus! s'écria-t-elle les yeux hagards.

— J'en ai infiniment peur, mademoiselle.

— Et vous disiez que deux personnes encore savaient tout et pouvaient le dire à madame.

— Oui, deux personnes, moins dangereuses, il est vrai, que M. de Louvois.

— La première?

— C'est moi, et l'autre c'est vous.

— Nous ne dirons rien, nous!

— Au contraire, nous parlerons.

— Etes-vous fou, monsieur l'abbé?

— Quoi! vous aimez mieux laisser M. de Louvois prendre les devants? Ce n'est pas mon avis, et j'avais décidé, sauf votre agrément, que l'un de nous deux raconterait la chose à Mme la marquise...

— Hélas! hélas! un secret si bien gardé! Enfin, s'il le faut... vous vous chargerez...

— Je m'étais dit, poursuivit Jaspin sans faire attention à la douleur de sa complice, qu'un homme a toujours moins de délicatesse pour ces sortes de confidences qu'une femme d'esprit telle que vous. J'ai donc résolu, toujours avec votre avis, que vous porteriez la parole.

— Avouer moi-même mon déshonneur! jamais!

— Eh bien! nous laisserons M. de Louvois se charger de la narration. Il excelle à faire les rapports, dit-on. Je crois qu'il mettra tous ses soins à confectionner celui-là.

— Ma place est perdue! Jamais madame, qui me croit une sainte et qui en est une elle-même, ne me pardonnera un si gros péché.

— Madame aura de l'indulgence. Et puis, quant au récit à faire, je ne vois pas les choses en noir comme vous. De quel déshonneur s'agit-il? Est-ce public à ce point?

— Par exemple! je voudrais vous y voir!

— Voici ce que je dirais : je raconterais qu'un jour, par charité, j'ai consenti à tenir un enfant sur les fonts de baptême.—C'est vrai, du reste.

— Avec vous?

— Pourquoi non?

— Une fille de vingt-cinq ans et un jeune homme de vingt-quatre! que dira madame?

— Nous avons l'un et l'autre aujourd'hui des figures qui excluent le soupçon. On nous jugera sur ce que nous sommes.

— Mais la conscience, monsieur, la conscience!

— Ah! mademoiselle Nanon, votre conscience est à vous; si vous tenez à en faire part à Mme de Maintenon, cela vous regarde.

— Taire un péché, c'est en commettre un autre.

— Depuis trente ans que vous taisez celui-là, il devrait être devenu de la taille d'un crime.

Nanon se mit à sangloter.

— Comment expliquer à madame le silence que j'ai gardé sur cet événement...... ma dissimulation à votre égard, quand j'avais l'air de ne pas vous connaître!

— Oui, tout cela sera gênant, j'en conviens; mais vous avez des ressources dans l'imagination; et d'ailleurs, si votre aveu rend service à Mme la marquise, elle ne vous le reprochera pas. Dites-lui seulement que M. de Louvois a dans les mains l'extrait de baptême de l'enfant avec les noms de la marraine; rappelez-lui en la date, et vous verrez si elle ne vous remercie pas de votre franchise.

Comme ils en étaient là de l'entretien, on entendit grand bruit aux portes de l'abbaye; Nanon tressaillit et se lamenta de plus belle.

— Qu'avez-vous encore? dit Jaspin.

— J'ai que j'entends les piqueurs et l'escorte du roi, qui vient chercher madame pour le conseil.

— Et M. de Louvois en sera sans doute.

— J'en tremble.

— Je vous conseille alors de le gagner de vitesse et de conter le cas à Mme la marquise avant qu'elle parte.

— Sitôt!

— Vous êtes en retard.

— Et vous, n'attendrez-vous pas? ne me secourrez-vous pas?

— Oh! moi, j'ai affaire au camp, s'écria Jaspin, et ma présence ici n'est pas convenable.

— Madame!... là-bas, sur le perron! dit Nanon épouvantée.

— Je vous baise les mains, dit Jaspin, qui s'esquiva par une vallée voisine.

— Je tombe en disgrâce, pensa le pauvre abbé, je perds mon crédit, ma protectrice. Mais la marquise sera prévenue. C'est une mauvaise affaire, mais c'est une bonne action.

Et il glissa hors de l'abbaye, le long des fossés, comme un lézard.

XI.

L'assaut.

Il y avait conseil chez le roi à son quartier de Bethléem. Le bruit courait vaguement dans l'armée que M. de Vauban avait assez avancé la démolition des premiers ouvrages de la place assiégée pour être en état de donner un assaut.

Et déjà on voyait se remuer les colonels et chefs de corps qui intriguaient pour faire partie de la colonne d'attaque.

Cependant rien n'annonçait positivement cette bonne fortune. Les assiégés continuaient un feu terrible sur les travailleurs chargés de combler le fossé de l'ouvrage à cornes.

Déjà on s'était établi dans deux demi-lunes et sur le bord du fossé destiné à être comblé. La maison du roi portait la fascine dans ce fossé avec tant d'ardeur que bon nombre de gens de condition y avaient été tués. Mais à force d'y jeter des pierres, de la terre et des fascines, le fossé fut comblé. Le marquis de Boufflers fit prévenir le roi que les troupes avaient un bon chemin pour emporter l'ouvrage.

Ce fut Louvois, toujours ardent, qui porta le premier cette nouvelle au roi, en le pressant de commander l'attaque ; mais à côté de l'impétueux ministre était Vauban, toujours circonspect et avare du sang des soldats.

Le roi déclara qu'il attendrait pour donner l'assaut que Vauban l'y autorisât.

Or, ce même jour dont nous parlons, l'ingénieur, après avoir fait sa visite aux ouvrages et tout pesé dans sa froide bravoure, entra au conseil chez le roi qui lui demanda avec empressement où en étaient les choses.

Vauban répondit que la besogne était faite, l'occasion bonne et qu'on pouvait marcher. Aussitôt le roi chargea Louvois de nommer les corps qui donneraient l'assaut.

Madame de Maintenon venait d'arriver au camp. En chemin elle avait entendu le récit délicat de Nanon. Elle tremblait de fièvre à la seule idée que Louvois l'allait regarder en face.

Mais le ministre, en ce moment, n'était plus un petit ennemi occupé de tracasseries. Il était soldat, capitaine et ministre. Il cherchait une action d'éclat et en préparait les matériaux. Il voulait un triomphe pour son pays et pour son roi, — un nouveau sujet d'orgueil pour lui-même.

A peine se souvint-il que la marquise l'honorait de sa haine ; à peine la haïssait-il. Cependant lorsqu'elle descendit de carrosse devant lui, bien accueillie du roi et entourée d'une cour d'officiers courbés jusqu'à terre, Louvois se souvint de l'extrait de baptême de Jaspin, de Mlle Balbien et du secret.

— Jaspin, se dit-il, a causé avec Desbuttes, puis il a couru à Saint-Germain. La marquise est prévenue, voyons le jeu qu'elle va jouer.

— Eh bien, madame, s'écria le roi, vous que le canon effraie, vous n'entendrez plus autant de bruit ce soir. Nous allons démonter quelques grosses pièces à ces messieurs de Mons.

La marquise se fit instruire, et aussitôt répliquant au roi sans embarras :

— Ce doit être un plaisir, dit-elle, de commander une armée française. Vos soldats savent déjà qu'il y aura combat, je le gagerais à voir leurs figures rayonnantes. Jamais, sur mon chemin, je n'ai vu tant de gais visages.

— Ils rient ; tant mieux, dit brutalement Louvois. Plusieurs rient en ce moment qui gémiront beaucoup dans quelques heures, peut-être.

La marquise sentit qu'il la regardait ; elle ne fit aucune question et s'installa, avec sa broderie.

Louvois, que le roi boudait encore depuis l'affaire des partisans, se donnait mille mouvemens pour regagner les bonnes grâces du maître. Il ne voulut pas désigner lui-même les colonnes d'assaut et rendit au roi la liste projetée en disant que c'étaient partout des demandes si vives pour participer à l'opération, qu'un roi seul avait le droit de faire tant de mécontens.

Le roi aimait le rôle d'arbitre, M. de Vauban qui haïssait les brigues autant que Louvois les aimait, se contenta de dire à S. M. de choisir les soldats les plus sûrs.

— Qui est de jour ? demanda Louis XIV.

— Les Suisses, dit Louvois.

— C'est fâcheux que nous ne prenions pas des Français pour une si belle affaire, fit observer Vauban, non pas que les Suisses ne soient excellens, mais enfin ils ne sont pas de notre pays.

— Le maréchal de la Feuillade réclamera pour ses gardes-françaises, dont il est colonel, dit Louvois ; et il aura d'autant plus raison que si l'attaque se faisait ce soir, les gardes-françaises auraient encore le temps de s'en charger. On ne les relève qu'à six heures.

— Il faut voir, dit le roi.

— Je prendrais l'un et l'autre, dit Vauban.

— Jalousie entre les deux, monsieur, interrompit Louvois.

— Mais si on les exclut l'un ou l'autre, c'est une guerre à mort entre les deux corps!

— Qu'en pense votre solidité, madame? dit le roi tout à coup à la marquise.

— Nous allons voir si elle offre les chevau-légers, pensa Louvois.

— Moi, sire, repartit Mme de Maintenon, je crois que la question doit être décidée par l'heure de l'attaque.

— A quelle heure monsieur de Vauban juge-t-il convenable d'attaquer? demanda le roi.

— A six heures, au jour tombant, sire.

— Ce sera douloureux pour M. de La Feuillade, dit le roi; on aura eu l'air d'attendre l'heure des Suisses. Ne vaudrait-il pas mieux désigner un corps qui ne fût ni suisse, ni gardes françaises?

— Que n'attaque-t-on à cinq heures, dit Mme de Maintenon; M. de La Feuillade aurait son droit sans conteste.

— Assurément! s'écria le roi; cinq heures, c'est convenu.

Vauban salua et sortit.

Louvois, étonné de n'avoir pas rencontré de résistance de la part de la marquise, sortit également pour donner ses ordres et avertir les principaux officiers.

La marquise restée seule, aperçut autour du quartier tout l'état-major bourdonnant comme l'essaim autour de la ruche. Chacun des officiers, bien assuré de la nouvelle, demandait tout haut pour son régiment l'honneur de marcher le soir.

Gérard ne demandait rien, mais il attendait le retour de Jaspin pour le charger de ses désirs. Jaspin entra chez son ami dans un état pitoyable. Il eût bien voulu rattraper sa brême du matin pour se donner une contenance et expliquer sa longue promenade. Mais, du côté des marais, il y avait alors plus de feu que d'eau. M. de Vauban venait de faire porter là, quantité de bombes et de grenades pour jeter dans l'ouvrage au moment où la colonne devrait marcher.

— Eh bien! Jaspin, dit Gérard en se soulevant avec un sourire, savez-vous la nouvelle?

— J'ai ouï dire qu'on va attaquer l'ouvrage à cornes, dit Jaspin en s'asseyant.

— Belle expédition, mon ami! meurtrière, mais glorieuse! Oh! ce sera recherché.

— Si elle est meurtrière, répliqua Jaspin, je ne vois pas trop ce qu'elle a d'attrayant.

— Vous verrez que M. de Louvois ne me la donnera pas, celle-là! dit Gérard avec amertume.

— Eh quoi, encore! vous voulez encore marcher!... s'écria Jaspin. C'est donc une rage de vous faire tuer!

— Mon ami, c'est une rage de servir le roi et de donner quelque satisfaction à ma bienfaitrice, poursuivit Gérard qui s'évertuait à provoquer chez Jaspin des offres de bonne volonté.

Mais celui-ci n'en était plus là. Ce n'était plus ce triomphant que Belair appelait Jaspin Ier et qui gouvernait la France.

Gérard remarqua sa gêne.

— Si j'avais, dit-il, le commandement d'une expédition pareille, ce serait pour moi un couronnement à toutes les bontés que Mme de Maintenon m'a témoignées.

— Usons!... n'abusons pas, dit sentencieusement Jaspin.

Gérard se pinça les lèvres.

— C'est vrai, dit-il.

Et il s'étendit sur son lit de camp.

Cependant, il avait beau affecter le stoïcisme de l'homme sans ambition; son oreille s'ouvrait malgré lui aux bruits des préparatifs. Chaque fois qu'un commandement retentissait, qu'un tambour roulait, qu'un clairon sonnait, Gérard envoyait son laquais aux informations.

Il finit par n'y plus tenir et par aller voir lui-même.

Il était visible que Gérard attendait l'intervention de la marquise en cette circonstance comme dans les précédentes.

Jamais plus belle occasion — emporter l'ouvrage à cornes, et n'être pas tué, c'était une fortune militaire — un pareil fait d'armes sous les yeux du roi!...

On vint dire à Gérard que le quartier des gardes-françaises était en rumeur, que le maréchal de La Feuillade, leur colonel, était aux prises avec le colonel des Suisses, avec Rubantel, parce que ces deux officiers s'accusaient d'avoir intrigué pour faire avancer l'heure à son profit.

Le débat avait lieu dans la tente de Rubantel où Gérard pouvait entrer quand il voulait en qualité d'officier et d'ami.

Il entra. Ces trois messieurs s'animaient fort et le maréchal de La Feuillade avait une grosse affaire, tout maréchal qu'il était, avec les deux officiers dont l'un annonçait que les Suisses étaient furieux et l'autre que les chevau-légers allaient le devenir.

— Ce n'est pas juste, s'écriait Rubantel, votre garde finit à six heures. Vous n'avez pas le droit d'en monter une nouvelle à

cinq heures. Attaquer, c'est monter une garde.

— Pas le moins du monde, disait le Gascon La Feuillade, et d'ailleurs c'est l'ordre du roi.

— Oh! ces ordres-là, on les aurait comme vous si on les sollicitait.... répondit Rubantel en regardant Lavernie.

— Le fait est, pensa celui-ci, qu'il serait plaisant de jouer au maréchal fanfaron le tour de lui enlever son attaque.

Et il sortit de la tente pour aller trouver Jaspin.

— Mon ami, dit-il, un service : Mme de Maintenon est là-bas avec M. du Maine; courez donc lui demander de protéger un peu les chevau-légers.

— Non, non, je ne demanderai plus rien à Mme de Maintenon ! s'écria Jaspin.

— Alors, j'irai moi-même, dit Gérard, emporté par l'ambition et l'amour de la gloire.

Jaspin essaya vainement de le retenir : le jeune homme était déjà loin.

Mais la marquise vit arriver celui dont elle redoutait d'autant plus la présence, que Louvois causait alors avec le roi à vingt pas.

Elle tourna le dos et rentra au quartier, sans même avoir répondu au salut que lui adressait Gérard.

Celui-ci demeura pétrifié, humilié. Louvois le voyait du coin de l'œil et riait tout bas. Gérard s'en vint auprès de Jaspin.

— Moi, j'ai échoué, dit-il, mais vous..... vous, qui avez accès près d'elle..... Vous ne répondez pas... Que se passe-t-il? Hier encore c'était une faveur dont chacun me faisait compliment; aujourd'hui, il me semble qu'on me fuit.

— Femme varie.....

— C'est bon, c'est bon, dit Gérard avec tristesse; aussi étais-je bien surpris d'avoir eu, tous ces derniers temps, un peu de bonheur. Cela a trop duré, n'est-ce pas? et déjà la fortune veut prendre sa revanche. Tenez, Jaspin, mon ambition me venait de vous; je l'avais conçue par vous; je la destinais au service de mon amour. Il est certain que je me rapprochais d'Antoinette en méritant d'être remarqué par le roi. Mais puisque la femme varie, comme vous dites, eh bien! j'attendrai que son caprice me redevienne favorable. Allons dîner, Jaspin, allons, et je veux écrire une bonne lettre à mon pauvre Belair, qui ce matin m'a donné de ses nouvelles. Voilà un homme heureux!..... Violette ne varie pas, elle!

Jaspin prit son élève sous le bras et le conduisit à sa tente. Mais le repas ne fut pas gai, Gérard ne cessait de se lever de table pour aller regarder les détachemens que le maréchal de La Feuillade, désormais sûr d'avoir l'honneur de l'attaque pour ses gardes-françaises, faisait souper, régalait de vin et de violons, et montait, par des saillies gasconnes, au diapason du terrible concert dans lequel ils allaient sous peu faire leur partie.

Au quartier des gardes, ce n'étaient que toilettes et chansons. On fourbissait les épées, on brossait les uniformes. Les officiers endossaient leurs plus beaux habits. C'était une touchante coquetterie que celle de ces gentilshommes destinés à mourir, qui parfumaient leur corps afin que l'ennemi, en le relevant, prît bonne opinion de la noblesse française, et qui emplissaient leur bourse et se garnissaient les doigts de bagues pour faire un plus beau gain à celui qui les tuerait.

Autour du quartier se tenaient une foule de soldats et d'officiers des autres corps,— Gérard avec eux, — tous regardant avec un œil d'envie ces préparatifs, et pourtant suivant de leurs tendres vœux ces camarades, solidaires avec eux de l'honneur national, pour lequel ils regrettaient de ne pas donner leur vie. On aidait les gardes-françaises à s'habiller, on ajustait leurs ceinturons, on affilait leurs sabres. De rudes et franches poignées de main s'échangeaient par-dessus les barrières; çà et là une accolade bien fraternelle, avec un mot de testament glissé entre deux sourires à l'oreille d'un ami dévoué.

Cinq heures moins un quart sonnèrent lugubrement à Sainte-Waudru de Mons, dont les carillons insolens ne cessaient de tinter depuis le commencement du siége, à travers les roulemens de la canonnade et des mousqueteries.

Les compagnies de grenadiers commandées se mirent en rangs devant leur quartier, sur la petite place d'armes, sans tambours, sans appel.

Ce fut alors que le maréchal de La Feuillade amena les deux capitaines des grenadiers, MM. de Beauregard et de Saillant, tout gantés et armés, sur le front de leurs compagnies. Il leur donna à chacun un gobelet d'argent plein de vin, en même temps qu'on levait sur leurs têtes le drapeau du régiment; et les officiers, tête nue, burent à la santé du roi, tandis que leurs soldats, sans pousser un cri, car c'était l'ordre, agitaient leurs chapeaux et leurs mousquets avec une ardeur qui électrisa tous les assistans et fit couler du feu dans leurs veines.

Puis, M. de Vauban, qui avait considéré avec son regard ferme et observateur chaque détail de cette scène émouvante, s'approcha des deux officiers à son tour, et leur expliqua clairement, nettement, sans ambages, ce qu'ils avaient à faire dans cette attaque, et les dangers qui les y attendaient, avec les moyens de s'en préserver.

Le temps était sec et froid, un vent de bise sifflait comme sifflent les balles. On apercevait du quartier la masse noire et grise des terres et des fascines jetée comme un pont sur le fossé de l'ouvrage à cornes. Derrière cette fortification redoutable, les chapeaux des ennemis et des figures sournoises, mais pas une arme; et tout autour de ce terrible heptagone un double rang de canons, monstres verdâtres, sur l'échine desquels courait par moment comme un fauve reflet de feu.

Partout du silence. Evidemment les assiégés s'attendaient à l'attaque et concentraient leurs forces. Partout la solitude. Et c'était le plus effrayant spectacle que cet espace aride, désolé, désert, sur lequel, dans peu de minutes, allaient s'amonceler tant de cadavres, population lugubre éclose sous le souffle dévorant de cent gueules de bronze.

Les grenadiers firent du regard et du geste un adieu martial à leurs compagnons d'armes, s'avancèrent par larges files, leurs capitaines en tête, et arrivèrent au bord du fossé.

Toute l'armée les regardait. Vingt mille cœurs battaient pour chacun de ces hommes.

Les grenadiers firent halte une demi-minute. On vit les muscles se tendre, les yeux s'enflammer, M. de Beauregard et M. de Saillant levèrent leurs épées et la colonne entière s'élança d'un bond dans le fossé comblé en criant : Vive le roi !

Un nuage effrayant de flamme et de fumée, une explosion pareille au bruit que ferait le ciel en s'écroulant sur la terre, engloutirent les cris, les hommes et le rempart.

Mais ce premier élan irrésistible de la valeur française ne rencontra point une défense digne de son énergie. Le prince de Bergues avait habilement calculé qu'un boulet s'amortit sur des surfaces molles, tandis qu'il écrase ou pénètre s'il rencontre une résistance.

Les grenadiers de l'assaut franchirent le fossé et se logèrent dans l'ouvrage à cornes après avoir chassé les assiégés en un combat qui avait épuisé leurs forces sans fatiguer leurs adversaires.

Et, au moment où ils chantaient victoire, ne voyant plus d'ennemis autour d'eux, lorsque déjà le drapeau de France flottait sur le parapet, et qu'on n'attendait plus que les ouvriers pour faire le logement, tous les feux de la place se croisèrent sur les assiégeants. Les deux compagnies de grenadiers déjà décimées par la lutte corps à corps, furent tout à coup hachées par une mousqueterie et une canonnade acharnées.

Les gardes-françaises, dans leur ardeur, n'avaient pas voulu attendre l'arrivée des Suisses, et au lieu du renfort qui les eût aidés à se maintenir et à se loger à couvert, ils n'eurent que l'embarras de leurs morts et l'affaiblissement de leurs rangs éclaircis.

Un moment d'hésitation les perdit. Soudain sur la gorge de l'ouvrage à cornes reparurent les assiégés armés de faux emmanchées à revers avec lesquelles ils atteignirent de loin et d'en haut les grenadiers.

En vain leurs officiers firent-ils merveilles, M. de Beauregard fut pris, percé d'outre en outre par une balle; — l'enseigne tomba mort. — Deux lieutenans blessés grièvement furent emportés par l'ennemi; cent cinquante grenadiers sur deux cents restèrent sur le terrain.

Les assiégés rentrèrent dans tous leurs ouvrages et, au moment même où le roi apprenait l'enlèvement du bastion, une seconde nouvelle lui apprit le retour des gardes-françaises et l'échec infligé à ses armes.

M. de La Feuillade était venu, l'oreille basse, pour tâcher d'apaiser le premier dépit du roi; mais Louis XIV, haussant les épaules avec colère :

— Ce n'était pas la peine, dit-il, de tant insister pour être chargé de l'opération.

Le maréchal essaya de plaider la cause de son régiment.

— Assez, dit le roi; demain, je recommencerai. et j'enverrai des troupes qui ne reculeront pas.

Louvois, qui avait favorisé La Feuillade, le chargea aussi furieusement que le roi, dès qu'il le vit dans cette mauvaise position. Le roi avait haussé les épaules, Louvois tourna le dos.

Vauban seul resta ce qu'il était toujours, impartial et généreux.

— Sire, dit-il, la seule faute de ces braves gens est leur excès de courage. Ils se sont aventurés sans arrière-garde. Cependant parmi eux bien des gens ont fait leur devoir, et quelques-uns plus que leur devoir.

Le roi frappant sa botte avec sa canne :

— Allons, allons, Vauban, dit-il, pas d'il-

lusions. Une fuite est la fuite. On meurt sur une défaite; on n'en revient pas.

— C'est vrai, s'écria Louvois.

— M. de Louvois le sait, ajouta Louis XIV. Les chevau-légers qu'il a envoyés l'autre jour au marais avaient, pour revenir, cent raisons que les gardes n'ont pas eues aujourd'hui. Moi-même je les y avais engagés. M. de Louvois l'a trouvé mauvais cependant.

Louvois grinça des dents. Le roi ne le tint pas quitte.

— Si j'eusse envoyé Lavernie à l'ouvrage à corne, dit-il, cela ne serait pas arrivé.

La marquise eut la générosité de ne point profiter de son avantage. Etait-ce peur ou générosité ?

— Oh! sire! s'écria Louvois irrité, M. de Lavernie est de chair et d'os comme M. de Beauregard; et s'il avait eu le corps traversé...

— Assez! interrompit le roi en regardant Louvois de façon à le faire rentrer sous terre. Désormais je nommerai moi-même les officiers selon l'importance des attaques.

Et il rentra chez lui plein de colère laissant Louvois consterné.

Alors le ministre s'adressant à la marquise:

— Il fallait donc, madame, dit-il d'une voix adoucie, me dire charitablement le désir du roi — le vôtre — j'eusse tout fait plier devant vôtre plaisir.

— Qu'est-ce à dire? demanda Mme de Maintenon, je ne vous comprends pas.

— Je pense, madame, que vous désiriez pour M. de Lavernie l'attaque de ce soir.

— Moi? Pourquoi pensez-vous cela, monsieur? dit la marquise troublée.

— Je m'entends! répliqua Louvois déjà incapable de se contenir, et avide d'épouvanter son ennemie, par cette parole à double sens.

Mme de Maintenon, au lieu de faire explosion comme le ministre s'y attendait, pâlit légèrement et rentra près du roi.

— Jaspin a parlé, et elle a peur! Je la tiens, se dit Louvois.

En même temps il courut au quartier des gardes où régnaient la consternation et la honte.

Le maréchal de La Feuillade se cachait sous sa tente comme un Achille. Les officiers revenus sains et saufs pleuraient devant leurs soldats éperdus. Quelques blessés refusaient de se laisser panser, d'autres montraient le poing aux Suisses, qu'ils accusaient de n'être pas venus à leur aide.

Rubantel, homme à la fois adroit et bon, consola les uns, apaisa les autres, donna son vin et sa pharmacie; puis, prenant Gérard à part:

— Ah çà, lui dit-il, vous qui êtes bien en cour, il faut m'aider à obtenir pour demain la besogne que les pauvres gardes n'ont pas su faire aujourd'hui.

— Oh! repartit Gérard, est-ce que vous vous dissimulez les suites?

— Lesquelles?

— Si nous obtenons de redresser les gardes-françaises et que nous soyons battus comme eux, ce sera pour en mourir de confusion.

— Est-ce que nous serons battus? dit le vieux soldat; nous battrons!

— Alors voici l'autre branche de mon dilemme: nous réussirons, et les gardes seront tellement furieux d'avoir été déshonorés par notre succès, que ce sera une suite interminable de querelles avec eux. Adieu l'harmonie dans l'armée française.

— Ah, sans doute, dit Rubantel, ils seront dans leur droit.

— Vous n'ignorez pas que le roi n'encourage pas les duels.

— Qu'y faire?...

— Et que M. de Louvois sera heureux de me voir sur les bras une affaire de ce genre-là.

— Vous êtes la raison même et je suis convaincu. Mais l'armée reste déshonorée ce soir. Et les maudits Suisses sont capables, demain, de prendre l'ouvrage. Ils ont des têtes si dures!

— Mon général, malgré toutes mes bonnes raisons, je suis prêt à faire ce que vous me commanderez. Formulez votre avis.

— Moi, j'essaierais d'une petite démarche pour que les Suisses ne marchent pas demain.

— Essayons... Mais auprès de qui?

— Je croyais que Mme de Maintenon voulait du bien à votre précepteur....

— Demandez à Jaspin.

Jaspin, qui errait aux environs de la tente, entendit prononcer son nom. Il arriva.

— Vous êtes en jeu, l'abbé, dit M. de Lavernie.

— On voudrait vous charger d'aller demander à Mme de Maintenon son intervention, dit Rubantel.

Jaspin lança un regard de reproche à Gérard.

— Mais, répliqua-t-il, je n'ai sur Mme de Maintenon aucun crédit. Un jour je l'ai priée de sauver la vie à Monsieur.... raison de famille; Mme de Maintenon s'est rendue à mon

humble prière : voilà tout. Hors de la famille, je n'ai plus de voix.

— Cependant, répéta opiniâtrément Rubantel, il ne faut pas que les Suisses donnent une leçon aux Français !..... Tenez, je n'aime pas Louvois ; mais il est bon Français, lui ; je vais l'aller trouver et lui raconter tout droit la chose.

— Justement il passe ; le voyez-vous? dit Jaspin, enchanté de n'avoir rien à demander à la marquise.

Rubantel n'hésita pas, il aborda franchement avec le ministre la question du patriotisme. Il lui soumit également la difficulté soulevée par Lavernie ; le mécontentement des gardes-françaises.

— Il est certain, dit-il, que ces messieurs des gardes nous en voudront..... et voilà ce qui nous arrête, M. de Lavernie et moi, pour revendiquer l'honneur de marcher demain.

Louvois, le génie du mal, saisit aux cheveux cette belle occasion de mal faire : mettre aux prises Lavernie avec une bonne querelle de corps, le rendre odieux, lui qui commençait à devenir populaire ! quelle joie !

— Je voudrais bien voir, s'écria-t-il, que l'on osât, de quelque part que ce fût, inquiéter ceux que je chargerai de corriger la faute des gardes-françaises. Ordre du roi ! cela prime tout.

— Monseigneur, c'est vrai ; mais, avant d'être soldat, on est homme. Il en coûte à l'amour-propre de braves gens...

— Braves gens sont ceux qui emportent les ouvrages qu'on leur commande d'emporter. Hier, j'ai favorisé les gardes, c'est vrai ; je rougis d'eux aujourd'hui. Vous avez raison, monsieur de Rubantel, il ne faut pas que les Suisses redressent des Français. Je prends note de votre réclamation.

— Mais elle n'est pas mienne..... dit Rubantel, un peu effrayé de la responsabilité.

— Elle est de M. de Lavernie, très bien !

— Monseigneur, pas tout à fait.

— Elle est de lui et de vous, elle est juste, c'est tout ce que j'examine ; elle est nationale d'abord : j'en prends note. Adieu, monsieur.

— Eh mais, il me semble que je réussis trop, murmura M. de Rubantel, inquiet de son bonheur, en voyant Louvois s'éloigner précipitamment pour emporter sa nouvelle méchanceté comme une proie.

— Eh bien ! dirent au général, Gérard et Jaspin, quand ils le virent revenir.

— Cela marche tout seul, répondit M. de Rubantel.

— Il consent ?

— Il promet ?

— Oui. Mais après le consentement et la promesse de Louvois, il y a la réflexion. Tenez, regardez-le causer avec tous ces officiers qui abandonnent pour lui M. de Vauban. Voyez comme il s'anime, comme il sourit. Voyez comme on gesticule autour de lui. Il est dans le cas de promettre aussi à d'autres. Il faut surveiller cela ; j'y cours. Venez-vous, Lavernie ?

Jaspin fit un appel du regard au désintéressement de son élève.

— Ma foi ! je reste ici, dit Lavernie. Toujours mendier les grâces me fatigue. Et puis, je suis dans une mauvaise veine ; je vous porterais malheur.

— Méchantes raisons ! Décidément vous n'avez pas grand goût pour la gloire.

— Franchement, non, si vous voulez que je vous le confesse, et en cette circonstance moins que jamais. Je plains sincèrement ces pauvres gardes, qui ont échoué ; je ne voudrais rien leur ôter de la revanche qui leur est due. Quant aux Suisses, puisque c'est leur jour demain, pourquoi le leur prendre ?

— Oh ! mais vous êtes un tiède ! s'écria Rubantel ; moi, j'ai soif de devenir maréchal de France. Ecoutez donc, j'ai des enfans à établir. Chacun pour soi, le bâton pour tous.

Et il sortit en riant. Jaspin et Gérard se dirigèrent lentement vers leur quartier en prenant des détours pour allonger la promenade. Jaspin songeait à regagner du terrain près de Mme de Maintenon ; Gérard ne pensait qu'aux moyens de revoir Antoinette.

Ce fut ainsi qu'ils revinrent, l'un à sa chaise, l'autre à son lit. Les derniers bruits mouraient dans le camp français. On entendait, au contraire, du côté de la place, beaucoup de cris joyeux, et les assiégés, tout en envoyant leurs boulets aux assiégeans, semblaient tirer le canon d'allégresse. Ils fêtaient leur succès de manière à ne pas perdre leur poudre.

— Eh bien ! dit Gérard après s'être désarmé, voilà que je redeviens un mortel ordinaire. La faveur m'oublie. Je décline, Jaspin, je décline.

— Le bonheur est dans l'obscurité, répliqua l'abbé philosophiquement. Plus l'homme est oublié, plus il a le temps de dormir. Or, il n'y a de véritable bonheur ici-bas que le sommeil.

— Lequel ? demanda Gérard.

— Celui qui va nous prendre ce soir et nous quittera demain, répliqua l'abbé avec enjouement.

— Je croyais que vous parliez du som-

meil qui a pris hier ce pauvre petit chevalier. Parlez-moi de celui-là, Jaspin, un Louvois ne le trouble pas.

— Quel noir vous avez dans l'âme!... Remettez-vous et dormons. Demain vous verrez tout en rose ; la vie est ainsi faite. Ah! si vous aviez jamais pu prendre le goût de la pêche!... Voilà qui repose les idées! Un brochet, une anguille, une brême consolent de bien des chagrins. Et quelles anguilles, quelles brêmes il y a dans les mares làbas!...

Jaspin soupira et prit le chemin de sa chambre, c'est-à-dire de sa tente, assez voisine du logement de Gérard.

Comme il sortait, il aperçut cinq officiers éclairés par le fallot d'un tambour, qui lui demanda si la tente de M. de Lavernie était encore loin.

— La voici, répliqua Jaspin; et il entra chez lui, heureux de voir que son élève allait avoir de la société pour se distraire.

Le tambour, abordant le laquais et le planton de Gérard, les pria d'annoncer au lieutenant la visite de M. de Saillant, capitaine aux gardes, et celle de ses lieutenans, enseigne et aide-major.

Gérard s'avança jusqu'au seuil de sa tente, le visage ouvert, pour faire plus d'honneur à ces braves officiers, précisément parce qu'il les croyait plus malheureux.

Leur visage portait les traces non seulement d'un profond chagrin, mais d'une certaine irritation, que Gérard trouva bien excusable. Il redoubla donc de politesses et les pria de s'asseoir avec le plus cordial intérêt.

— C'est à M. le comte Gérard de Lavernie que nous avons l'honneur de parler, dit M. de Saillant, petit homme sec, fin de taille et de visage, boitant par suite de deux contusions qu'il avait reçues le jour même, et le front fendu par un coup de faux qui l'avait balafré jusqu'à l'oreille.

— C'est moi, oui, messieurs. A quoi doisje le bonheur de vous recevoir chez moi? Asseyez-vous donc, par grâce.

— Ne le devinez-vous pas? dit M. de Saillant, toujours debout avec ses compagnons.

— Non, je vous jure.

— Monsieur, nous savons que les chevaulégers sont désignés pour faire demain l'attaque dans laquelle nous avons échoué...

Ici, la gorge de l'officier se serra; une expression d'amertume indéfinissable contracta ses lèvres.

— Vous comprenez, ajouta-t-il d'une voix émue, que nous sommes tous déshonorés par cela même que nous vivons, et nous venons vous supplier d'avoir pitié de nous, en digne gentilhomme que vous êtes.

Les yeux de l'orateur brillèrent d'un éclat qui n'était pas naturel; tant de feu ne s'allume que dans une prunelle humide.

— Mais, monsieur, répliqua Gérard, plein de compassion, comment faire?

— Nous espérons que vous refuserez.

— Refuser!... s'écria Gérard... quand le roi commande!

— Monsieur, le roi n'eût pas commandé cette injustice si on ne la lui eût pas demandée. Nous avons cherché M. de Rubantel pour lui dire ce que nous avons sur le cœur; mais il est encore avec le roi et M. de Louvois. Vous êtes le lieutenant des chevaulégers; c'est à vous que nous nous adressons. La chose presse.

— Supposeriez-vous que j'aie demandé de vous remplacer? dit Gérard.

— On le dit positivement, monsieur.

— Qui le dit?

— M. de Louvois; voici quatre officiers qui l'ont entendu. C'est sur votre demande, dit-il, que les chevau-légers nous relèvent.

— C'est faux! répliqua Gérard.

— Alors vous refuserez, n'est-ce pas, monsieur? dit poliment M. de Saillant.

— Permettez, voici une équivoque, fit observer Gérard. Demander à vous remplacer pour cette attaque, c'était vous faire tort; je nie avoir demandé; voilà tout ce qu'il vous faut, je pense. Quant à refuser le service.... impossible.

Les officiers échangèrent entre eux un regard de colère et de désespoir.

— Vous ne comprenez donc pas notre position, monsieur, ajouta M. de Saillant; il faut, *il faut*, entendez-vous, que notre régiment marche demain.

— Mais, monsieur..

— Pardon; ce mot : il faut, signifie que rien ne nous arrêtera pour en venir à notre but.

— C'est moi qui cesse de comprendre ou qui comprends trop bien, répliqua Gérard... vous me menacez.

— A Dieu ne plaise; mais nous voulons...

— Ce mot est de trop, monsieur; *s'il faut* que vous marchiez demain, *il faut* aussi que je ne cède pas à une menace.

— Les conséquences retomberont sur vous!

— Non pas, sur le roi!...

— Nous avons l'honneur de vous répéter que c'est vous qui avez demandé au roi à nous *redresser;* telle est l'expression de M. de Louvois.

— Il a menti!

— Donnez-lui ce démenti, nous n'en serons pas fâchés.

— Il l'aura.

— Alors vous refuserez de marcher, c'est tout ce que nous demandions, et nous serons au comble de nos vœux.

— Oh ! non ! s'écria Gérard, vous ne me prendrez en lâcheté dans aucune circonstance... Si je suis commandé, je marcherai. Si je reviens de l'action, je donnerai à M. de Louvois le démenti qu'il mérite, je m'y engage devant vous. Si je suis tué, je ne dois rien à personne.

— Ce n'est pas ainsi que nous l'entendons, répondit M. de Saillant avec colère; le démenti de M. de Louvois sur-le-champ, et le refus de service en est la conséquence, telles sont nos conditions. Notre honneur est plus exigeant parce qu'il est entamé; songez-y et cédez-nous.

— Jamais !

— Alors, monsieur, vous ne serez pas étonné si nous avons recours aux grands moyens. Tout est permis dans le désespoir. Vous ne commanderez pas l'attaque demain avant de nous avoir tués tous cinq.

— Fort bien, dit Gérard.

— Et après nous, l'état-major des trente-deux compagnies..... car nous les représentons, n'ayant pas voulu venir ici en corps, pour éviter l'esclandre.

— Oh ! voilà une absurdité, interrompit Gérard : il est certain que je pourrais essayer de vous tuer tous les cinq, et que je ne tuerai pas cent cinquante officiers d'ici à demain. C'est moi qui serai tué. Soit.

— Oh ! vous pourrez appeler à vous tous les officiers des chevau-légers ; corps contre corps, la partie sera complète.

— Allons donc ! s'écria M. de Lavernie, une guerre dans le camp français pour une querelle d'honneur particulière ! le remède serait pire que le mal. Que vous faut-il ? tuer un chevau-léger pour la satisfaction de votre amour-propre. C'est tout ce que vous y gagnerez, attendu qu'un autre officier me remplacera demain si je suis mort. Mais enfin, vous le voulez. Je suffis parfaitement, et je suis prêt. Marchons nous?

En disant ces mots, Gérard décrocha son épée et prit son chapeau.

— C'est la faute de votre ambition, murmura M. de Saillant, un peu étourdi de rencontrer une si logique résistance.

— Ah ! monsieur, assez, je vous prie; à partir de ce moment, nous voici sur le terrain. Plus d'insultes.

Et il leur montra civilement le chemin, en les faisant passer devant lui.

XII.

Querelles d'Allemands.

Ils n'avaient pas fait dix pas qu'ils rencontrèrent une troupe de six officiers suisses précédés d'un porteur de flambeaux. Ce dernier n'eut pas plus tôt aperçu Lavernie qu'il s'écria :

— Le voici !

Aussitôt les officiers s'approchèrent, et l'un d'eux, saluant Gérard, lui demanda en très mauvais français s'il pouvait avoir l'honneur de lui parler en particulier.

— C'est que je suis bien occupé en ce moment, répliqua Gérard.

— Nous sommes bressés, dit l'officier suisse, et ce sera gourt.

— Si ces messieurs veulent bien permettre, répliqua Gérard en se retournant vers les gardes-françaises, qui consentirent par un signe de tête.

— Monsier, baragouina le Suisse, nous fiendre te la bart te monsier Regnold la golonelle-lieudenant, fous temanter bourguoi fous embêgez nous t'êdre commantés à l'addague te temain, buisgue c'êdre nodre chour.

— Vous aussi ! s'écria Gérard ; eh bien ! voilà qui est complet. Oh ! vous pouvez entendre, messieurs les gardes-françaises. C'est la suite de votre affaire. Seulement on me raconte en suisse ce que vous m'avez dit en bon français.

— Rébontez-fous ? poursuivit l'Helvétien avec le flegme de sa nation.

— Je réponds que rien n'est plus absurde, dit Gérard, attendu mon obscurité, qui ne peut laisser supposer à aucun être raisonnable que j'aie l'influence d'empêcher le roi de faire ses volontés.

— Fort pien. Alors, c'êdre un vaussedé ?

— Tout ce qu'il y a de plus faux.

— Monsier Loufois avre mendi ?

— Par la gorge.

— Et fous bas marchir temain sur l'addague ?

— Oh ! ceci est différent. Le roi commande, j'obéirai.

— Fous embêgerez les Suisses te marchir ?

— Je n'empêcherai rien du tout, mais j'irai où l'on m'ordonnera d'aller.

— Naëne, répliqua le Suisse en tournant la tête comme un Chinois.

— Non ? et pourquoi ?

L'officier montra ses cinq compagnons, qui montrèrent chacun leur épée.

— Parfaitement, dit Gérard, vous vous

faites bien mieux comprendre sans parler qu'en parlant. Il n'y a qu'une difficulté à ce que vous me proposez.

Le Suisse parut surpris. Gérard continua.

— C'est que voici messieurs les gardes-françaises qui viennent de me proposer absolument la même chose que vous, et ils ont la priorité. Pardon, priorité est un mot difficile à comprendre si vous ne savez pas le latin : il signifie que ces messieurs sont venus demander satisfaction les premiers.

— Gott ! répliqua le Suisse.

— Attendu, poursuivit Gérard, que ces messieurs aussi veulent marcher demain, et que quant à moi je leur donne raison.

— Naëne, dit encore le Suisse avec son impitoyable mouvement de tête.

— Vous dites que ces messieurs ne marcheront pas ? s'écria Gérard.

— Ia, je dis.

Gérard se mit à rire, malgré le peu d'envie qu'il en avait.

— Ma foi ! cela regarde ces messieurs, dit-il, expliquez-vous ensemble.

— Afec fous, t'apord, interrompit le Suisse ; afec eux abrès.

— Oh ! moi j'appartiens aux gardes-françaises, dit M. de Lavernie, et pour que vous tiriez l'épée avec moi il faut que j'aie tué ces cinq messieurs et cent cinquante autres officiers des gardes.

— Cent cingande ! s'écria le Suisse, fous moguir fous !

— Demandez à ces messieurs, voilà leurs conditions.

— Eh pien, répondit le Suisse avec un bon sens admirable, gommanzez afec nous — nous allons fous débèger très fite, — et abrès... nous nous endendrons afec messiers les Cartes vranzais.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Gérard de plus en plus égayé, je n'ai pas de préférence, moi, et si ces messieurs veulent vous céder leur tour, j'accepte.

— Fort pon ! dit le Suisse en enfonçant son chapeau sur sa tête et en mettant lentement l'épée à la main comme si l'affaire était déjà arrangée.

Qu'on juge de l'épouvante qui saisit le pauvre Jaspin lorsque réveillé de son premier somme par le bruit de cette querelle, qui avait lieu en face de sa tente, il aperçut par l'entrebâillement des toiles l'animation des adversaires, les laquais éclairant déjà le terrain avec leurs flambeaux, et une épée reluisant au feu.

Il prit à peine le temps d'endosser un habit et se précipita éploré entre les adversaires qu'il se mit à supplier au nom de la religion et de l'humanité.

— Qui est celui-là ? se demandèrent les gardes.

— Excusez-le, messieurs, c'est un vieux précepteur à moi qui m'a élevé. Le bonhomme perd la tête au milieu de toutes ces batailles. Etes-vous fou, Jaspin, s'écria durement Gérard, de venir vous mêler ainsi de ce qui ne vous regarde pas. Rentrez ! morbleu ! Quand je vous dis que vous finirez par me rendre ridicule.

— Mais tous ces enragez vous tueront ! Dites-leur donc la vérité.

— Faites-moi le plaisir de rentrer chez vous et ne me rompez plus la tête.

En disant ces mots il poussa l'abbé par les épaules vers la tente ; mais celui-ci, furieux et désespéré, lui échappa et courut dans la direction du quartier de Bethléem en s'écriant :

— Nous allons bien voir si on vous tuera.

Et avant que Gérard eût pu le retenir, il disparut dans les ténèbres.

— Jaspin va faire quelques sottises, messieurs, dit-il. Hâtons-nous ; prenez vos mesures et finissons.

— Je gommenze, s'écria le Suisse.

— Un moment, un moment, dit M. de Saillant, qui jusque-là n'avait pas remué et qui arrêta le Suisse par le bras ; c'est à nous que M. Lavernie fait tort.

— Abrès, abrès, afec fous, interrompit l'opiniâtre Helvétien en dégageant son bras pour se mettre en garde tout à fait.

— Oh ! mais c'est une plaisanterie, dit M. de Saillant. Est-ce que vous auriez la prétention de marcher à notre place demain ?

— C'êdre nodre chour ! dit le Suisse.

— Vous donneriez une leçon aux gardes-françaises, vous... ! s'écria un des officiers qui accompagnaient M. de Saillant.

— Tute le même.

— Vous en avez menti ! dit un autre en s'approchant à six pouces du Suisse.

Celui-ci, taillé en hercule, allongea seulement la main et repoussa le garde-française à la distance d'une toise.

Aussitôt toutes les épées jaillirent des fourreaux, et les onze combattans prirent du champ pour se charger avec plus d'avantage.

Gérard, bien embarrassé, se jeta entre eux avec mille raisonnemens inutiles.

Mais il se trouva pris entre les Suisses qui juraient, et les Gardes qui lui criaient : Arrière !

Et déjà les épées se joignaient lorsque des cris se firent entendre, des pas précipités,

et Rubantel parut essoufflé avec une vingtaine de chevau-légers, qui bousculèrent Suisses et gardes-françaises pour dégager leur lieutenant qu'ils croyaient en péril.

Les gardes crièrent à la trahison; les Suisses crièrent : Berne ! Berne ! Et une nuée de Suisses et de gardes accourus sur la trace des chevau-légers commencèrent une de ces mêlées dans lesquelles tout le monde coudoie, rudoie, crie et frappe, sans que personne sache pourquoi.

Voilà la besogne qu'avait faite Jaspin. Ayant rencontré sur sa route Rubantel qui sortait de chez Louvois, il l'avait amené bien escorté au secours de Gérard. Et comme déjà s'était répandu partout, grâce à la méchanceté de Louvois, le bruit de la nouvelle faveur qu'on faisait aux chevau-légers en les chargeant de l'attaque pour le lendemain, cette étincelle habilement lancée par le ministre, imprudemment soufflée par Jaspin, avait mis le feu aux traînées de poudre.

On se battait encore, et l'on ne s'était pas expliqué, lorsque Louvois accourut sur le théâtre de la discussion. Son nom, prononcé par les gendarmes qui le précédaient, fit l'effet sur les combattans des baquets d'eau glacée qu'on jette sur les dogues qui se mordent. Toutes les colères se refroidirent, de larges espaces s'ouvrirent dans ces masses naguère compactes.

— Par la mordieu ! qu'y a-t-il, s'écria Louvois qui le savait mieux que personne...

Chacun se mit à parler à la fois.

— Des épées tirées dans le camp ! continua le ministre.

— On voulait tuer M. de Lavernie, dirent les chevau-légers.

— Nous nous expliquions avec M. de Lavernie, dirent les gardes et les suisses.

De sorte que le nom de Lavernie frappa toujours délicieusement l'oreille de Louvois qui s'écria :

— Bien ! bien !... Aux arrêts, les chevau-légers ! les Suisses, aux arrêts ! aux arrêts, les gardes !

— Mais, monsieur... dit Gérard.

— Aux arrêts ! s'écria Louvois avec une joyeuse rage.

Rubantel s'approcha à son tour.

— Aux arrêts ! lui dit Louvois.

Et toute cette foule se dissipa en murmurant pour retourner dans ses quartiers.

—C'est égal, dit un des gardes-françaises à Gérard, avec un sourire amer, vous avez là un précepteur utile. Gardez-le bien !

— Ponne brézebdeur ! glissa le suisse à l'oreille de Gérard, avec un gros rire ironique.

— N'est-ce pas le même précepteur qui, l'autre jour, est venu prévenir le roi que vous étiez mal à l'aise dans les marais, dit M. de Saillant, pâle de colère, à Gerard qui frissonnait de douleur.

Si Jaspin se fût trouvé là, Gérard l'étranglait sans miséricorde. Mais le pauvre abbé sentait sa faute, tout en s'applaudissant du résultat, et il se tenait à l'écart comme le chien qui s'attend à être battu.

Louvois, comme on le pense bien, ne manqua pas l'occasion. Il courut chez le roi agité déjà par des rapports divers. Le carrosse de Mme de Maintenon était tout attelé; son écuyer l'attendait pour la reconduire à Saint-Guislain.

Aussi agitée que Louis XIV, elle essayait pourtant de le calmer en lui représentant avec la douce fermeté commune à toutes les femmes supérieures, que cette émotion des gardes n'aurait pas eu lieu sans la dureté avec laquelle il les avait traités. Et bien curieuse de savoir des nouvelles, elle se hâtait pourtant de retourner à l'abbaye, afin de ne plus rencontrer Louvois, dont elle redoutait le regard et les embûches. Ce dernier, au contraire, brûlait de dire au roi, en face de la marquise, ce qu'il avait à lui dire de l'échauffourée.

— Il était temps ! s'écria-t-il en se plaçant sur les degrés du vestibule, entre le carrosse et la marquise prête à y monter.

— Ces mauvaises têtes se querellaient ? dit le roi.

— Oh sire, on se battait bel et bien !

Le roi fronça le sourcil.

— Cela est sérieux, M. de Louvois !.. se battre !.. malgré mes ordres !.. Quels sont les coupables ?

— Tout le monde, plus ou moins, sire.

— Mais particulièrement?...

Louvois feignit l'embarras, il regarda la marquise en retournant son chapeau comme un écolier.

— Enfin... contez ce qui s'est passé, dit le roi avec impatience.

— C'est la querelle des gardes françaises avec les chevau-légers, qui s'est compliquée de l'arrivée des Suisses, répondit Louvois.

— Quel a été l'agresseur?

— Ah ! Sire, je crois que ce sont les gardes; ils étaient tellement blessés des cruels reproches de Votre Majesté, qu'ils n'ont pu voir sans s'exaspérer la réponse favorable que j'avais faite à M. de Lavernie lorsqu'il s'est offert à les remplacer demain pour l'attaque.

— Nous y voilà encore, pensa en s'armant de courage Mme de Maintenon.

— Les gardes sont bien excusables, dit-elle tout haut, et c'était peu généreux d'enlever à ces pauvres vaincus la chance de se réhabiliter.

— Madame, vous ne dites pas cela pour moi, riposta Louvois, avide de commencer à mordre : vous auriez bien tort. Si j'ai promis à M. de Lavernie d'appuyer sa demande près du roi, ce n'était pas que je la trouvasse équitable. Oh ! non ; je le trouvais peu généreux, en effet, de montrer tant de zèle au détriment de ses compagnons d'armes. Mais avec M. de Lavernie, je ne sais plus que faire : M. de Lavernie déroute toutes mes habitudes et force toutes mes consignes. Je ménage M. de Lavernie plus que s'il était prince ou maréchal de France. Ne vous en plaignez pas, madame, puisque je me donne tant de mal pour ne pas vous désobliger en contrariant votre protégé.

— Mon protégé ! s'écria la marquise avec un regard irrité. Mais, en vérité, monsieur, qu'est-ce que cela signifie ?

Et son cœur battait à rompre sa poitrine.

— Sire, j'en appelle à Votre Majesté, dit Louvois avec un gracieux sourire : M. de Lavernie, condamné à mort, et il le méritait bien, se trouve gracié ; je voulais en purger l'armée, — pardon, madame ; — on le fait lieutenant de chevau-légers. L'autre jour je lui donne l'affaire du moulin d'Hion ! il s'y couvre de gloire ; je devine toute la joie que ce beau fait d'armes inspire à Mme la marquise, puisqu'elle honore M. de Lavernie d'une invitation, sans précédent encore, dans une abbaye !... parmi des jeunes religieuses !... Or, une alarme est donnée ce même soir ; une occasion se présente ; je crois continuer à bien mériter de Mme la marquise en favorisant son protégé d'une seconde mission non moins glorieuse que la première...

La marquise secoua la tête.

— N'en doutez pas, madame, l'attaque du marais était belle pour quiconque l'eût su mener à bien. Savez-vous qu'on avait affaire là aux réformés français, avant-garde du prince d'Orange, qui voulaient s'introduire dans Mons et qu'il fallait contenir à tout prix. Mais se sentant soutenu à la cour, M. de Lavernie aurait voulu choisir lui-même ses occasions. Le roi m'a bien maltraité à ce sujet. La volonté du roi soit faite ! n'en parlons plus ! J'ai pris le parti de ne plus jamais rien faire qui contrariât M. de Lavernie, c'est-à-dire qui amenât un nuage sur le plus beau front du monde. Voilà pourquoi tantôt, malgré l'injustice la plus flagrante, je consentais à favoriser encore M. de Lavernie aux dépens de ces pauvres gardes. J'espérais faire plaisir à Mme la marquise. Voyons, sire, daignez être arbitre entre elle et moi : suis-je assez empressé à lui plaire ? dois-je être accusé par elle de ma bonne volonté, qui lui sacrifie tout, même mon devoir et mes convictions ?

— Il est vrai que vous témoignez à madame des sentimens bien dévoués, répliqua le roi avec une imperceptible ironie que Louvois comprit à merveille. Mais enfin, la marquise est raisonnable et ne protége personne au mépris des usages, des lois. Je ne le crois pas, du moins.

— Oh ! sire, l'ai-je jamais prouvé ? s'écria Mme de Maintenon ; je n'aime et ne protége que les bons serviteurs de Votre Majesté.

— Tout cela ne nous dit pas l'auteur du désordre de ce soir.

— Sire, dit Louvois, le premier auteur... Voyons, il faut le dire, puisque Mme la marquise y consent... le premier coupable, c'est, à n'en pas douter, l'ambitieux de gloire, le zélé infatigable qui a demandé à relever les gardes-françaises.

— S'il l'a véritablement demandé, dit la marquise, il est coupable. — L'a-t-il demandé ?

— M. de Rubantel me l'a dit, fit Louvois effrontément.

— Mais les gardes-françaises s'en sont pris à lui, ajouta le roi.

— Oh ! vraiment, ils ont tort.

— Et les Suisses ?

— Les Suisses s'en sont pris à tout le monde..... Têtes carrées, têtes intraitables, vous savez, sire.

Le roi se mit à rire, puis, sérieusement :

— Il faut punir tout le monde, Louvois.

— Sire, j'ai cru devoir le faire. J'en demande bien pardon à Mme la marquise.

— Pardon de quoi ? dit-elle avec hauteur.

— C'est qu'en punissant les autres, ajouta Louvois, feignant de balbutier, j'ai dû punir M. de Lavernie.

— Eh bien ! après ?

— Il est aux arrêts, continua Louvois avec l'air contrit d'un pénitent qui confesse une énormité.

La marquise enrageait de souffrir cette duplicité sans pouvoir la démasquer.

— Les arrêts, dit-elle, pour avoir fait se battre une armée. Je trouve cela timide, monsieur, et quand vous prendrez mes protégés en faute, punissez-les plus vertement ; ayez

plus d'imagination si vous tenez tant à me faire plaisir.

— Je profiterai donc de votre permission, madame, interrompit Louvois. Oh ! je savais bien le moyen de punir, mais je n'osais l'employer, toujours par scrupule...

— Je le sais aussi, dit le roi ; et je l'emploie, moi. J'ôte aux chevau-légers l'attaque de demain, que je voulais leur donner. Je ne la donne pas non plus aux Suisses. Je ne la donne pas même aux gardes aussi entièrement qu'ils le demandent.—Les gardes marcheront, soit, je ne veux pas les déshonorer ; mais je les ferai appuyer par mes mousquetaires : voilà des gens qui ne reculeront pas. Louvois ! qu'on prenne soixante-quinze mousquetaires par compagnie, et qu'on les poste de façon à soutenir les gardes, s'ils faiblissaient encore !

— Sire, c'est convenu... Et les arrêts de M. de Lavernie?

Le roi regarda timidement la marquise.

— Doublez, dit-elle.

— Qui aime bien châtie bien, madame, murmura Louvois, et il offrit à la marquise de la conduire à son carrosse.

Leurs deux mains se touchèrent comme des serpens glacés qui s'enlacent.

— Quand je n'aurais gagné à cela que l'autorisation d'écraser ce Lavernie, quelle victoire! pensa Louvois. Comme il faut qu'elle s'intéresse à lui pour ne plus oser le défendre. Oh ! maître Desbuttes, je t'ai laissé voler un million pour te payer les culottes de l'archevêque — rapporte-moi du pays où je t'ai envoyé le secret de la marquise — et je te fais contrôleur général.

XIII.

Nuages noirs.

Gérard passa la nuit à écrire et à rêver. Il écrivait à Belair pour le remercier de son amitié si tendre, pour le féliciter de son bonheur. « Cette amitié que le hasard avait nouée, disait Gérard au musicien, a pris depuis peu tant de place dans ma vie, elle touche si sensiblement à toutes les fibres de mon cœur, que je la confonds avec tous mes souvenirs de joie et d'amour. Il me semble que je n'ai pas connu Antoinette sans vous, ou que je ne vous connais pas sans elle ; peut-être devez-vous être jaloux de la tendresse que j'ai pour cette jeune fille, mais elle serait bien jalouse, je le crois, de l'affection que je vous porte.

» Cependant, mon ami, peut-être va-t-il falloir que nous nous quittions demain ; un grand honneur m'est réservé : un honneur mortel. Je suis commandé pour enlever un ouvrage devant lequel ont échoué les braves gardes-françaises ; c'est vous dire qu'il y faut mourir, à moins d'un de ces bonheurs comme il en a lui si peu dans ma triste vie.

» Pourtant, vous avez ouï parler des merveilleuses faveurs que le Destin m'a faites en si peu de jours. Chacun ici bas a droit à son lot de fleurs et de cyprès. Toutes les roses de ma part sont tombées en même temps sur ma tête. Sauvé de la mort, promu à un beau grade, protégé par Mme de Maintenon, qui souriait en moi à l'ombre de ma mère ; puis un beau combat où j'ai réussi, puis une adorable soirée où j'ai senti sous mes lèvres le front et les yeux d'Antoinette ! Je vous le dis, Belair, toutes les roses en même temps ! mais les voilà dépensées : c'est le tour des cyprès !

» Eh bien, mon ami, je me retrouve dans la même situation où j'étais à Valenciennes, quand je vous recommandais Antoinette. Si je suis tué demain, relisez avec Jaspin ma lettre d'alors, elle peut encore servir. Du reste, je suis fort, je me sens calme et joyeux ; je mourrai glorieusement, utilement, comme est mort mon père, en soldat. Vous me demanderez pourquoi cette appréhension, ou plutôt cette prévision de la mort ; votre philosophie confiante, votre amitié protectrice me diront qu'il y a toujours dans la plus épaisse grêle de boulets et de balles assez de vides pour les poitrines que Dieu veut garder saines et sauves. Mais je vous répondrai que par momens je ne sens plus Dieu autour de moi, et que je suis las d'une lutte sans résultats avec le mauvais ange.

» Vous me réfuteriez facilement, heureux que vous êtes, en me montrant combien vous avez souffert avant que la fortune et l'amour vous aient récompensé. Vous me diriez que si je sors vivant et vainqueur de l'attaque de demain, je pourrai demander au roi la main d'Antoinette, et replonger à jamais dans les ténèbres le démon infatigable qui m'opprime.—Mais les présages sont contraires. A l'heure qu'il est, j'interroge le ciel, tout en vous écrivant : il est noir, sans étoiles, et mon chien, couché en face de moi, au lieu de dormir, me regarde avec des yeux sérieux et brillans, comme pour me dire qu'il n'a plus longtemps à me voir, et qu'il veut me voir encore. »

C'est ainsi que Gérard exprimait ses pressentimens lugubres.—De la part d'un homme aussi réellement brave, tant de faiblesse annonçait bien de la fatigue.

Quelquefois les nuages qui pèsent sur nous sont si noirs et si opaques que nous courbons la tête et plions les genoux sous leur douloureuse influence. Gérard obéissait à cette loi de nature. Il sentait ses malheurs à venir et suppliait Dieu d'en éloigner de lui l'amertume.

Jaspin boudait depuis la scène de la veille. Un peu rudoyé, comprenant qu'il avait eu tort et que l'honneur militaire est pointilleux, il n'osait plus même s'applaudir d'avoir sauvé la vie de Gérard en appelant les chevau-légers à son aide. Jaspin, comme toutes les âmes faibles, s'en prenait à la cause de l'accident. Il maudissait la guerre, les épées, les ouvrages à cornes et la cour, où l'on vit toujours comme sur une vague de l'Océan, tantôt enlevé au ciel, tantôt plongé dans les gouffres.

Cependant il ne dormit pas plus que Gérard. Il surveillait de loin sa tente éclairée, le jeu de son ombre qui révélait une active insomnie, et l'aube le trouva debout, arpentant le devant du quartier, toussant comme s'il était fort enroué, afin d'attirer l'attention de Gérard, sans pourtant lui faire d'avances. Jaspin avait de la dignité.

Cette toux fut remarquée du chien Amour, qui, lui aussi, prenait l'air à la porte de Gérard, mais sans préoccupation d'aucune espèce. Il répondit à la toux par un aboiement de politesse, et s'en alla saluer Jaspin, qui, s'asseyant sur l'herbe fraîche, entama un dialogue avec l'animal, ne pouvant causer avec le maître.

— Ah ! te voilà, lui dit-il ; te voilà, ingrat ! Tu n'es guère tendre pour tes amis, Amour. Tu me manques d'égards, Amour. Tu me fais du chagrin, et ne viendrais pas seulement me rendre visite... petit Amour. Je suis le vieux Jaspin, qui t'ai nourri, élevé, qui t'aime.... et qui ne fait jamais rien sans être inspiré par cette amitié que j'ai pour toi, petit ingrat d'Amour.

Et le bon Jaspin s'attendrissait en disant ces paroles avec une voix assez haute pour qu'on l'entendît de la tente voisine. Le chien, caressé, magnétisé par les intonations mélancoliques de cette voix, s'attendrissait aussi et poussait des gémissemens aigus en léchant avec des élans de tendresse le visage et les mains de l'abbé. Cette scène eut le résultat qu'espérait Jaspin : Gérard, pâle encore de sa nuit sans sommeil et tout habillé, tout armé, sortit et s'arrêta pour considérer ses deux amis.

— Bonjour, Jaspin, dit-il avec une douce bonté.

Jaspin feignit d'être surpris par cette voix, comme s'il ne l'eût pas attendue ; il leva la tête, et ses yeux, qui voulaient paraître affligés, mécontens, se dilatèrent peu à peu de joie et de reconnaissance. Gérard ouvrit ses bras, et Jaspin vint s'y précipiter avec les petits étouffemens qui précèdent les sanglots.

— Cristo ! murmura-t-il, j'avais besoin de cela.

— Là, là, mon bon Jaspin, mon vieil ami, dit Gérard attendri, il ne faut pas m'en vouloir de mes vivacités. Savez-vous que je finirai par devenir méchant, à force de lutter contre tous ces méchans..... Mais le jour est grand déjà..... Voyons un peu les nouvelles. Est-ce que vous avez déjà entendu parler de quelque chose ?

— Non.

— Je m'étonne de n'avoir pas encore reçu d'ordres pour cette attaque...., Voilà mes hommes qui se réveillent seulement. On les aura laissé dormir longtemps pour qu'ils soient plus frais. Faites-moi le plaisir d'aller jusque chez M. de Rubantel, et demandez-lui ce qu'il faut penser de ces ridicules arrêts que Louvois a infligés hier à tout le monde, sans exception. Lorsque tant de gens sont aux arrêts, personne n'y est.

Cependant je ne voudrais pas sortir de chez moi avant de savoir à quoi m'en tenir ; Louvois serait capable de me jouer quelque mauvais tour. Allez, dis-je, trouver Rubantel, et rapportez-moi l'ordre du jour qu'il doit avoir reçu du quartier-général.

— J'y vais de ce pas. Viens, Amour ! s'écria Jaspin radieux. Cependant, une recommandation ; permettez-la moi, Gérard. Soyez brave aujourd'hui : vous ne sauriez vous en empêcher ; mais ménagez-vous bien... Défiez-vous des faux avec lesquelles ces coquins vous écharpent..... comme s'il était convenable de traiter des gentilshommes comme des tiges de foin.

— Oui, mon ami, oui.

— Et puis, quand vous serez revenu vainqueur...... car vous reviendrez, je vous le prédis.....

Gérard sourit tristement.

— Oh ! je vous le prédis ! s'écria Jaspin. Vous ne mourrez pas aujourd'hui, je le sais.

— Vous le savez, prophète ?

— Dieu me l'aurait dit ! répliqua Jaspin avec une sérénité touchante. — Eh bien ! quand vous serez revenu, pas de duel : rien ne pourrait vous sauver !

— Allez, Jaspin, allez chez Rubantel : je m'ennuie de demeurer ici dans l'ignorance de ce qui se passe.

— Eh ! mais, s'écria l'abbé, que vois-je

venir là-bas à cheval! c'est M. de Rubantel lui-même avec un gros de cavaliers.

— Mais oui... oui... Eh bien! si le général est dehors, c'est qu'il est relevé de ses arrêts, par conséquent je suis relevé aussi... Allons, Jaspin, allons, Amour, nous sommes libres.

Et Gérard se mit en marche, Amour lui sautant jusqu'à la hauteur de l'épaule qu'il caressait de ses pattes, Jaspin se frottant les mains et se répétant tout bas que rien n'était perdu puisque la marquise avait forcé Louvois de faire lever les arrêts.

Mais ils n'allèrent pas loin, le général les reconnut et leur fit signe de la main qu'ils n'avançassent pas davantage. Gérard s'arrêta surpris — Rubantel mit pied à terre, donna son cheval aux cavaliers qui l'attendirent et s'avança vers M. de Lavernie avec de gros yeux pleins de signification.

— Eh! qu'y a-t-il, mon général, dit Gérard, comme vous paraissez ému?

— Ne sortez pas! ne sortez pas! s'écria Rubantel.

— Pourquoi donc?

— Parce que vous êtes aux arrêts, pardieu!

— Mais vous y êtes aussi, vous, général!

— Moi, j'ai été relevé.

— Et les Suisses?

— Relevés.

— Et les gardes? et M. de Saillant?

— Relevés!

— Je suis donc le seul qu'on ait puni.

— Oui. Oh! c'est une histoire qui fait un bruit terrible. Il paraît que le roi est furieux.

— Furieux de quoi?

— On vous accuse d'avoir intrigué pour obtenir l'attaque.

— Mais ce n'est pas vrai, vous le savez bien.

— Mieux que personne; enfin on le dit.

— Vous le démentirez, j'imagine.

— Je l'ai démenti ce matin devant M. de Louvois, en présence de vingt officiers.

— Qu'a-t-il répondu?

—Que l'on savait ma tendresse pour vous; que je cherchais à pallier vos torts, mais que personne n'était dupe de ma générosité; que chacun connaissait votre ambition, votre caractère insociable... J'ai voulu répliquer, il m'a fermé la bouche; j'ai insisté, je me suis démené, il m'a tourné les talons.

Gérard passa une main sur son front, comme pour en arracher les affreux rêves qui le brûlaient.

— Ah çà, mais, dit-il lentement, ce Louvois est le plus abominable scélérat qui ait jamais existé.

— Ce n'est pas un scélérat, c'est un ennemi. S'il vous aimait, il ferait périr cent mille hommes pour vous servir. Il vous hait, et cent mille hommes ne lui coûteront rien pour qu'il vous perde.

— Oh! cette accusation d'intrigue contre moi, c'est une iniquité!

— S'il n'y avait que cela! murmura le général.

— Il y a encore quelque chose?

— Oui, et d'abord les chevau-légers ne marcheront pas aujourd'hui; ce sont les gardes qui redoublent, soutenus par les mousquetaires.

— Pour cela, passe, c'est juste; mais que ferons-nous?

— Les chevau-légers se tiendront prêts en cas d'attaque générale, parce que M. de Vauban assure que si l'ouvrage à cornes est vite emporté, on peut du même temps s'aller loger par delà le ravelin jusqu'au bastion plat: alors il faut que tout le monde donne. Seulement les chevau-légers n'ont pas la place d'honneur.

— Mon général, s'écria Gérard en serrant les mains du vieux soldat, soit en avant, soit à l'arrière-garde, soit à l'assaut, soit en rase campagne, je saurai bien montrer au roi que M. de Louvois est un belître et que je suis un brave homme. A quelle heure marche-t-on?

— A neuf heures au signal de la treizième bombe qui sera tirée.

— Il est temps qu'on fasse ses préparatifs, alors, et que nos hommes déjeûnent bien; car on en aura pour jusqu'au soir.

Et Gérard fit un mouvement comme pour aller donner ses ordres. Rubantel le retint par la main.

— Vous ne pouvez pas, lui dit-il.

— Comment?

—Vous êtes aux arrêts, mon pauvre ami, et l'officier aux arrêts ne commande pas.

— Oh! mon Dieu! s'écria Gérard en pâlissant. Aux arrêts... aujourd'hui? jusqu'à neuf heures seulement, n'est-ce pas?

— Plus tard que cela, dit Rubantel ému.

— Aux arrêts! ma compagnie marchera et je resterai... c'est impossible, mon général.

Rubantel garda le silence.

— Les gardes iront au feu; les Suisses, les mousquetaires, les chevau-légers eux-mêmes, et moi, moi seul, je garderais le camp! Mais je n'ai rien fait, mon général... Vous savez bien que je n'ai rien fait!

— Cher Lavernie! calmez-vous.

— Et c'est à Louvois que je devrai cette honte, cet opprobre infâme !

— Mon ami ! dit Rubantel.

— Sang et mort ! s'écria Gérard en crispant ses poings ! Je jure que je tirerai de cet homme une vengeance terrible !

Jaspin se précipita vers le comte et lui mit une main sur la bouche. Rubantel l'embrassa.

Gérard, se dégageant de leurs étreintes, chercha des yeux le chemin le plus court pour aller joindre Louvois.

— Par grâce ! s'écria Jaspin, retenez-le, monsieur ; s'il s'échappe, il fera un grand malheur. Voilà la première fois de sa vie qu'il jure.

On voyait s'approcher, timidement d'abord, puis avec plus de hardiesse, des soldats et des valets effrayés par la colère de Gérard et les terribles paroles qu'il venait de proférer.

— Jour de Dieu ! lui dit Rubantel, on vous a entendu, peut-être. Prenez garde ! et si vous ne vous ménagez plus, ménagez-moi. J'ai ordre de vous consigner à votre quartier. On m'accuserait de faiblesse à votre égard.

— Vous avez ordre... balbutia Gérard.

— Voyez, dit Rubantel, on m'avait donné des cavaliers pour vous garder.

— Voilà le dernier coup, murmura l'infortuné dont le visage se couvrit d'une pâleur funèbre. Ordre de me garder... comme un malfaiteur, comme un traître... moi ! N'ayez pas peur, mon général, je suis brisé... je n'en puis plus... c'est fini.

Et le malheureux jeune homme s'en alla chancelant, tomber sur un siége à l'entrée de sa tente, les bras inertes, la tête vide, l'œil mort. L'agrafe de son ceinturon se rompit, l'épée heurta le pied de fer d'une table avec un retentissement lugubre.

Rubantel, après avoir embrassé ce corps immobile et pressé ces mains glacées, recommanda aux cavaliers de veiller sur la santé du comte bien plus que sur sa conduite, et lorsqu'il eut échangé avec Jaspin quelques affectueuses paroles, il s'éloigna le cœur navré.

Un long temps s'écoula dans cette morne stupeur ; on voyait cet homme si courageux et si fort sanglotter comme une femme. Le tremblement nerveux qui secouait ses membres agitait autour de lui les meubles, les toiles, le sol même de la tente qui l'abritait.

Jaspin, épouvanté de cette douleur et de ces souffrances, priait et tremblait aussi dans son coin.

Les soldats mis en faction au seuil de la tente regardaient de temps en temps avec une compassion inexprimable leur officier en proie à une agonie qui n'avait pas comme toutes les agonies la ressource d'aboutir à la mort.

Tout à coup les bombes éclatèrent. A la treizième le canon gronda, un bruit épouvantable déchira les airs et fit rebrousser les nuages : l'attaque commençait.

Une grêle de bombes et de boulets cribla l'ouvrage menacé pour en déblayer toutes les avenues. La place resta muette, réservant son feu pour le moment de l'assaut ; les cent pièces de canon françaises dirigées par Vauban tirèrent mille coups en une demi-heure. On entendait, par dessus le bruit de l'artillerie, le bruit des écroulemens et les cris des blessés.

Gérard souleva sa tête apesantie, écouta comme un homme ivre qui ne comprend plus rien, qui ne sent plus rien de la vie. Cet épouvantable fracas finit par réveiller en lui l'idée de son malheur et de sa honte. Après avoir entendu quelques minutes, il fit un bond pour saisir son épée tombée à ses pieds, et s'allait jeter hors de la tente comme s'il ne pouvait résister à la formidable voix du canon qui l'appelait. Mais, sur le simple geste des soldats, qui doucement effleurèrent sa poitrine de leurs mains étendues, Gérard s'arrêta ; son œil étincelant s'éteignit de nouveau. Il contempla comme à travers un brouillard les bataillons s'élançant dans les flammes, l'éclair des armes, le pêle-mêle de l'assaut dans la fumée ; puis, semblable à un spectateur fatigué qui revient, il rentra dans sa tente et s'assit encore,—cette fois sans soupirs, sans cris, sans agitation.

La crise était finie, Gérard avait bu le calice, il s'était fortifié par une prière à Dieu et par un souvenir donné à tout ce qu'il aimait. Dieu lui répondit par la voix de sa conscience qu'il l'absolvait de toute faute. Il lui répondit aussi par une sorte de miracle, puisque l'un des factionnaires écartant le rideau :

— Mon lieutenant, dit-il, voici des visites qui vous arrivent.

— Des visites ? répliqua Gérard toujours morne, et ne comprenant plus que personne songeât à lui dans le monde.

— Un beau jeune homme, une jolie dame qui descendent de cheval et se font conduire ici par votre laquais.

Jaspin sortit pour voir, et poussa un cri de joie.

— Qu'est-ce donc, mon Dieu? demanda Gérard en essayant de marcher.

— Moi! répliqua la joyeuse voix de Belair, qui s'élança au cou de son ami.

— Et moi, dit de sa douce voix, Violette, en pénétrant, pareille à un ange radieux, dans cette demeure sombre et désolée, qui s'emplit à l'instant même de parfums, de joie et de lumière.

XIV.

La Cage et les Rossignols.

Comment Gérard n'eût-il pas senti son cœur renaître, à l'aspect de tant de beauté! Comment n'eût-il pas repris courage, en voyant tant de dévouement!

Belair, en effet, risquait sa tête ou sa liberté, à venir dans le camp de Louvois, sous les yeux de Louvois, affronter les rancunes d'un homme qui ne pardonnait jamais.

Et Gérard et Jaspin frémirent, malgré leur habitude du danger, en songeant à tout ce qui menaçait leur ami, le souriant, l'épanoui Belair, qui accourait tête baissée dans la gueule de ce loup dévorant.

Il devina leurs craintes en voyant se plisser leurs fronts.

— Bah! dit-il, avant tout il me fallait votre présence et votre main. Et puis que ferait contre moi le ministre, puisque je suis l'ami du roi?

— Du roi! s'écrièrent à la fois Jaspin et son élève.

— Du roi Jaspin! continua triomphalement le musicien.

— Oh! silence, interrompit l'abbé. Depuis ce jour heureux où vous me proclamâtes roi, que d'événemens! que de démentis à notre fortune! que de fois la médaille nous a montré son revers!

— Ainsi, nous ne règnons plus? dit Belair étonné.

Jaspin, en peu de mots, raconta l'histoire de tout ce que souffrait Gérard, sa faveur, puis les manœuvres de Louvois.

— Eh mais, c'est effrayant pour vous, dit Violette assombrie, en interrogeant Belair du regard. Quoi! seuls nous sommes heureux!

— Profitez-en bien! dit Gérard.

— C'est ce que nous faisons et que nous voulons vous voir faire, ajouta Violette: nous sommes venus ici pour cela. Et d'abord, un peu de jour, un peu d'air: vous êtes enfermé comme en une prison.

— J'y suis, en prison.

— Les arrêts, c'est un mot! la prison, c'est un carré de toiles..... Regardez le ciel, là-haut, il est bleu.... voyez l'herbe, là-bas, elle est verte..... Allons, oubliez les maux, ce sera le commencement du bonheur. Vous n'avez point de place parmi ceux qui se battent là-bas, et cela vous désespère..... folie! Ne reconnaissez-vous pas, dans ce prétendu malheur, le doigt de la Providence qui vous protége?

— Oh! Violette, quel paradoxe!

— Eh! sans doute; vous seriez tué peut-être à l'heure qu'il est, ou manchot, ou borgne, et votre maîtresse ne vous aimerait peut-être plus vivant, en admettant qu'elle n'eût pas à vous pleurer mort.

— Violette a une manière à elle de voir les choses, dit Belair; cela paraît paradoxal au premier aspect, puis on s'y accoutume. C'est ainsi que, d'abord, je doutais et m'effrayais comme vous; puis, par degrés, à force de regarder dans ses prunelles nacrées, j'y ai pris pour mon optique un reflet irisé de rose et de vert qui me peint toute laide chose de ces deux nuances charmantes: l'espoir et l'amour.

— Je serai plus difficile à persuader que vous, répondit Gérard. Mes obstacles, à moi, ne sont pas comme ceux que vous avez rencontrés.

— Ne dites donc pas cela, répartit Violette. Vous aimez une charmante jeune fille qui vous aime. — Elle vous aime, n'est-ce pas?

— Je le crois.

— Elle est bien à vous: elle n'est pas mariée, celle-là!

— Non.

— A un Desbuttes, à un homme qui dit toujours: J'apprécierai.

— S'il n'avait que ce défaut, dit Belair, on le lui passerait.

— Heureusement pour vous, monsieur, qu'il en a d'autres, s'écria Violette. — Mais pourquoi parler de M. Desbuttes?

— C'est bien vrai, se hâta de dire Belair, nous ne sommes pas ici pour cela.

Et remarquant la préoccupation de Gérard, qui dressait l'oreille avec tristesse à chaque explosion de l'attaque lointaine:

— Nous sommes venus, dit-il, pour nous réjouir et réjouir tout le monde autour de nous. Voyez l'admirable soleil!... N'a-t-on pas ici un peu de vin? Violette, cherchez bien partout. Nous sortirons de cette tente; nous irons nous asseoir sur des nattes et des manteaux, au penchant de ce tertre.

— Et nous parlerons de tout ce qui est gai, dit Violette, et Belair nous chantera

les nouvelles chansons qu'il a faites.

— Oh ! oui, s'écria Jaspin.

— Chanter quand on se bat à Mons ! interrompit Gérard ; que dirait-on de moi ?

— Ils font trop de bruit pour qu'on nous entende, répliqua Violette, et M. de Louvois, s'il entendait, en crèverait de rage. Avez-vous des scrupules après tout ce qu'il vous a fait ?

— Disgracié ou non, je suis un soldat.

— Non, dit Belair avec fermeté, vous êtes un prisonnier.

— D'ailleurs ce n'est pas vous qui chanterez, ajouta Violette, c'est Belair.

— Belair ou moi, qu'importe, s'il y a du danger.

— Encore un coup, je vous dis que les dangers ne nous effraient point. Tranquillisez-vous à notre sujet, dit Violette. Nous ne risquons rien.

— Vous risquez, puisque vous êtes heureux ! murmura Girard.

— Oh ! interrompit Belair, notre bonheur à nous est de ceux qu'on ne trouble point.

— En vérité ! dit Gérard avec un doute sinistre.

— Non, répliqua la jeune femme d'un ton d'assurance.

— Et pourquoi ? demanda Jaspin.

— L'amour les a-t-il faits immortels ? s'écria Gérard.

— Non, mais il nous élève au-dessus de toutes les misères terrestres ; — nous voulons être heureux, nous le sommes.

— Nous n'avons continua Belair, ni ambition, ni crainte.

— Comme vous dites cela, enfans ! quoi vous n'avez pas même peur de Louvois

— Bien peu, dit Violette.

— Elle m'épouvante, l'abbé, — et vous, Belair, êtes-vous aussi rassuré que Violette ?

— Elle m'a communiqué toute sa tranquillité, s'écria gaiement Belair, en sorte que je passerais au travers du feu sans sourciller, pour peu qu'elle y passât la première.

— Alors, vous avez un philtre, une amulette ? dit Gérard.

— Peut-être bien, répondit la jeune femme, avec un sourire plein de charmans mystères.

— Allons ! tant mieux, mes amis. Cependant, je ne conçois guères pourquoi vous avez risqué de venir si près du ministre dont un signe pourrait anéantir Belair.

— Il ne fera pas ce signe.

— En vérité ? dit Gérard. Si j'étais curieux, je vous en demanderais la raison.

— Et si nous étions bien seuls, répliqua Violette, je vous la donnerais.

— Vous avez déjà peur, vaillante, et peur des ombres !... Mais nous sommes en sûreté puisque nous sommes en prison, dit Gérard. Au dehors je ne vois que les factionnaires, avec qui mon laquais joue aux cartes, et les toiles d'une tente ont cela d'avantageux que nul espion ne peut se cacher dans leur épaisseur. Ainsi, parlez sans crainte et faites-moi participer un peu à cette sécurité si téméraire selon moi.

— Ce sera bientôt dit.

— Vous avez les moyens de dompter cette bête féroce ?

— Avec un mot.

— Cabalistique ? dit Jaspin.

— Oh non, un mot simple, un mot que tout le monde peut prononcer.

Gérard lui prit la main.

— Enchanteresse, dit-il, vous dissiperiez un orage au ciel rien qu'avec votre sourire.

— N'est-ce pas ?

— Oui, mais vous ne changeriez pas en sourire la grimace de bronze de Louvois.

— Peut-être bien ; mais je crois que je changerais son sourire en grimace ; cela vaut mieux.

— Oh ! que je paierais cher, si j'étais riche, pour avoir un secret pareil, s'écria Jaspin en levant les mains au ciel. Vous l'avez, vous Belair ?

— Non. Madame me l'a toujours refusé. N'est-ce pas, Violette ?

— Oh ! messieurs, un secret est un secret.

Gérard avec douceur :

— Comment ne vous en êtes-vous pas servie pour empêcher Belair d'être persécuté par Louvois, pour empêcher votre mariage, que dis-je, pour faire rendre justice à votre pauvre père lorsqu'il vivait si tristement ?

Le front si pur de Violette se couvrit d'un nuage.

— C'est qu'alors je ne le savais pas, murmura-t-elle. Mais ne vous donnez pas tant de peine pour cacher votre incrédulité. Avez-vous besoin que je vous aide en quelque chose, me voici avec mon mot.

— Ce mot peut-il faire tomber Louvois raide mort, demanda Gérard, afin de m'épargner l'extrémité de le tuer.

— Non, mais il pourrait l'empêcher de tuer quelqu'un, et c'est pour cela que je le garde. Le jour où M. de Louvois menacera un de ceux que j'aime, — ou me menacera moi-même, — ce jour-là, je m'en servirai.

— Si vous savez comme je suis menacé ! dit Gérard avec un triste sourire. Il est vrai que vous ne m'aimez pas, et que Belair aussi serait menacé, si Louvois le rencontrait.

— A vous dire le vrai, c'est pour lui que

j'ai mis mon secret en réserve, dit tout bas la charmante femme, car je prends son avenir à cœur.

— Si efficace que soit votre talisman, tâchez de ne pas en avoir besoin, madame.

— Oh! je ne cherche pas le serpent, mais je suis aise de savoir que si je le rencontrais, j'aurais plus de bonheur que notre mère Eve : je lui écraserais la tête.

— Tout à fait? demanda Jaspin.

— De mon mieux. — Mais le serpent n'y est pas; où est-il?

— Là-bas, aux fossés, poussant les bataillons au carnage, comme le forgeron pousse au feu les lames de métal, qui se tordent et qui fondent.

— Nous avons quelques instans à nous, dit Violette, bien peu, trop peu; mettons-les à profit. Donnez-moi la main, comte; vous, Belair, prenez la main de M. l'abbé et asseyons-nous dehors, de façon à ne pas perdre une seule des caresses de ce radieux soleil.

— Mais je suis aux arrêts, ne l'oubliez pas, mes chers amis.

— Dans cette tente? absolument sous ces toiles? absolument sous les douze pieds carrés que ces piquets enferment?

— Hélas! oui.

— Ce serait puéril, dit Violette; vous ressembleriez à l'enfant qu'on met en pénitence, au quadrupède qu'on attache à un piquet.

— Cela est ainsi.

— Alors dépêchez-vous de n'être plus soldat, sinon vous cesseriez d'être une créature pensante.

— On ne pense que trop lorsqu'on est attaché!

— Venez, venez au soleil.

— Les factionnaires ne me laisseront point passer.

— Je le leur demanderai, moi, dit Violette.

Et en effet, elle prit Gérard par le bras et le conduisit au petit tertre de verdure avec un regard tellement chargé de séductions, que les deux surveillans aimèrent mieux laisser sortir leur prisonnier que de s'exposer à faire cesser le charme de ce sourire. D'ailleurs, ils ne se compromettaient pas beaucoup : Gérard n'était pas homme à fuir.

Ce fut alors que les quatre amis purent achever de s'ouvrir leurs cœurs.

— Décidément, dit Violette lorsqu'elle eut absorbé la molle tiédeur de ces rayons printaniers, j'espère que M. le comte ne demeurera pas plus longtemps retenu dans ces piéges qu'on appelle la discipline, la subordination, la hiérarchie militaire.

— Oh! oh! que voilà bien le langage d'une femme! s'écria Belair.

— Resterez-vous aux arrêts, vous? demanda Violette au musicien.

— Je ne dis pas, mais moi, que suis-je? un rossignol, un petit oiseau obscur, vêtu d'un habit brun, et grand ami de l'ombre. Chez les rossignols, le gros ne met pas le petit aux arrêts; mais lorsqu'on veut, comme notre Gérard, se broder d'or et porter une belle cuirasse ciselée, faire sonner des éperons et commander à d'autres hommes, il faut savoir ronger un frein; on ressemble au cheval de guerre. « Tu veux une housse brodée, lui dit son maître, des harnais plaqués d'or, eh bien! souffre le mors, souffre l'aiguillon, souffre la houssine. »

Jaspin soupira.

— Il doit y avoir de beaux vers latins sur ce sujet-là, dit-il.

— Venez, venez vite avec nous, ajouta Violette en serrant les mains du comte; renoncez à une vaine gloire; faites-vous libre comme nous!

— Libres! s'écria Jaspin, vous? Qu'est-ce que j'entends là?

— Mais oui, libres. Ne le sommes-nous pas? dirent tranquillement les deux rossignols, étonnés qu'on leur contestât leur indépendance.

— Et M. Desbuttes, madame?

— Oh! par grâce, n'en parlons plus. Je croyais que c'était convenu déjà.

— Bah! s'écria Jaspin, vous en êtes venus à ne plus parler de lui; oh! mais vous êtes deux créatures accommodantes! vous ouvrez vos ailes, vous volez par-dessus les obstacles!

— Non pas quant à celui-là, du moins, reprit Violette d'un air sérieux. M. Desbuttes reconnaîtra bientôt qu'il n'a aucun droit sur moi et me rendra ma liberté.

— En vérité! dit Jaspin. Je ne vous ai peut-être pas mariés; on l'aura rêvé.

— Pour moi c'est bien un rêve, dit Violette. M. Desbuttes m'avait épousée croyant m'aimer; il s'aperçoit qu'il ne m'aime plus...

— Ou que vous ne l'aimez pas, interrompit Jaspin.

— J'ai été franche sur ce sujet avec lui, monsieur l'abbé; il sait que je ne l'aimais pas, et avant peu il saura que j'en aime un autre : je ne veux pas tarder plus longtemps à le lui apprendre.

— Fort bien, dit l'abbé en hochant la tête, mais les choses ne se passent point de la sorte, ma belle filleule. Vous tirez le canon sur les commandemens de Dieu et sur la loi humaine.

— Non M. l'abbé, répondit avec une grâce charmante et en rougissant la jeune femme, les hostilités n'ont pas commencé.

— Allons donc ! fit Jaspin en regardant Belair qui rougissait comme Violette, ce qui fesait de ces deux amans les plus ravissantes images de la pudeur et de l'honnêteté dans l'amour.

— Nous ne sommes pas devant le confesseur, répliqua Belair, mais j'affirme qu'elle dit la vérité.

— Dès que vous affirmez et qu'elle rougit, dit Gérard avec un doux sourire, je crois ; mais alors vous êtes des anges de vertu, mes amis, et j'en reviens à ce que je disais tout à l'heure : Profitez du présent.

— Non, le présent nous le tenons comme nous tenons l'avenir; il faut vouloir en ce monde, cela ne manque ni à Violette, ni à moi. Un bon plan et du vouloir, avec cela on va loin.

— Où allez-vous? demanda Gérard.

— Voici en deux mots: M. Desbuttes est parti pour une mission que lui donne M. de Louvois.

— Oh ! s'écria Jaspin avec inquiétude, à quel endroit cette mission?

— Nous n'en savons rien, seulement il reviendra par Paris, où il m'a priée de le rejoindre.

— Voilà votre liberté?

— Patience; au lieu de l'attendre à Paris, nous partons pour Rouen, une nuit, à cheval, et nous nous embarquons pour le Havre; du Havre, certain bateau nous mène en Angleterre.

— Est-ce possible? dit Gérard.

— Si ce n'est pas impossible, répliqua Violette en riant, c'est fait.

— Pauvre enfant ! et vivre? car je devine que vous laisserez à M. Desbuttes ses gros écus.

— Ecoutez nos moyens de vivre, murmura Violette à voix basse : — Nous trahissons notre patrie pour l'étranger.

— Hein ! fit Jaspin.

— Nous vendons nos cordes au roi d'Angleterre.

— Vos cordes?

— De guitare.—Belair a un engagement superbe, qui nous a été procuré par un de nos plus grands ennemis.

— Un de vos ennemis: rêvez-vous?

— Non, nous avons reçu à Houdarde une lettre ainsi conçue :

« Un de vos ennemis, maintenant votre ami, puisqu'il est devenu l'ennemi de votre mortel ennemi, a parlé de votre talent au plus intime ami de S. M. le roi d'Angleterre.

— Que d'amis et d'ennemis ! s'écria Jaspin. Voilà un fouilli !

— Attendez la fin, dit Violette :

« S. M. vous verra volontiers à Londres, après la campagne. S. M. est magnifique... Signé : Votre ex-ennemi. »

— Quelque piége, interrompit Jaspin.

— Il serait trop grossier, répondit Belair. D'ailleurs, dans huit jours, nous ne le craindrons plus. Vous voyez, comte, ce que nous nous réservons ; imitez-nous. Donnez votre démission, Gérard ; foin des honneurs qui vous rendent si malheureux..... Enlevez encore une fois, mais cette fois pour tout de bon, la pauvre Antoinette ; conduisez-la seulement aux lignes hollandaises, à six lieues d'ici, et je me charge d'arranger cette affaire-là avec le roi d'Angleterre, par l'entremise de ma guitare. Nous nous rejoindrons ; nous vivrons tout quatre, que dis-je, tout cinq ; je gagnerai beaucoup de guinées ou de florins; nous attendrons que Louvois soit mort de rage, ce qui ne peut tarder, et je rapporterai en France Violette, guitare et guinées ; vous, vous êtes réintégré dans le manoir paternel. Amour peut vivre assez pour voir ce retour de l'exil. Allons, mon ami, mon frère, ne désespérons pas ; rions, aimons, chantons !...

Il prit un verre où brillaient les topazes d'un vieux vin d'Espagne que le gouverneur du pauvre cornette avait donné à Jaspin ; il l'éleva au soleil qui en fit jaillir des bulles de flammes, et, souriant à Violette qui lui faisait raison, à Jaspin que ces plans de félicité rajeunissaient malgré sa défiance ; à Gérard que la douce pression de deux mains amies consolait et guérissait de tous ses maux :

A l'amour ! dit-il ; à la jeunesse ! à cinquante années de bonheur et de chansons !

Et les verres s'entrechoquèrent.

— Par la mordieu ! dit une voix de tonnerre derrière eux, voilà donc comme on garde les arrêts?

Ils se retournèrent. C'était Louvois revenu de la tranchée qui avait passé par le chemin creux, et regagnait son quartier après avoir rendu compte au roi du succès de l'attaque.

Tous se levèrent, excepté Gérard, que Jaspin retenait à deux mains en priant Dieu de lui inspirer la patience.

— Avec du vin ! avec des filles! continua le ministre qui n'avait pas encore reconnu Belair.

— Des filles ! s'écria celui-ci en se montrant fort pâle et fort irrité à Louvois.

— Ah ! ah ! fort bien, gronda le tigre à

l'aspect de cette proie, l'ami du cœur, Pylade accouru pour consoler Oreste !

Et déjà il se retournait pour donner quelque ordre à son escorte.

— Voici le moment d'essayer le pouvoir de mon talisman, dit Violette avec un enjouement que démentait bien un peu la mate blancheur de ses joues.

Elle s'approcha de Louvois comme une fée, le fascina de ses deux grands yeux profonds, et montant familièrement sur son étrier pour se pencher à son oreille, lui murmura une courte phrase que personne ne put entendre.

Le front de Louvois s'obscurcit, tous ses traits se décomposèrent, il fixa sur Violette un regard effrayant. La jeune femme sauta en bas comme un oiseau, regarda encore le terrible ministre qui, après réflexion, baissa la tête sur sa poitrine et passa son chemin sans avoir répondu un seul mot. L'escorte le suivit ; tout redevint tranquille.

— Miracle ! dit Jaspin encore frissonnant.

— Oui, miracle, répéta Belair.

— Oh ! magicienne, s'écria Gérard, apprenez-le moi ce mot qui fond la colère de Louvois.

— C'est le seul héritage que m'ait laissé mon pauvre père au lit de la mort. Ce mot magique, c'est une fleur funéraire que j'ai cueillie sur les lèvres du mourant, avec sa bénédiction et son dernier soupir. Le secret de Louvois, révélé par mon père, lui eût coûté la vie, comme il lui a coûté les yeux. Il s'est tû jusqu'à son dernier jour. Alors, délivré de toute crainte, n'ayant plus affaire qu'à Dieu, il me conta pourquoi sa vie avait été un douloureux martyre.

— Si jamais M. de Louvois te menace, ajouta mon père, toi qui n'as à trembler pour personne, défends-toi maintenant avec ce secret. »

Mon père avait raison ; ce secret est efficace, et Louvois a eu peur.

Belair et Violette se mirent à rire avec triomphe.

— Malheureux enfants ! s'écria Gérard, fuyez ! fuyez ! puisque vous avez fait trembler Louvois. Oh ! j'ai lu d'affreuses pensées dans son silence. Sa modération, c'est une tempête qui couve ! Fuyez !

— Il a raison, dit Belair ému.

— Oui, répéta Jaspin, et votre gaîté me blesse jusque dans la moelle des os.

— Mais, objecta Violette un peu refroidie, si le talisman a été bon une fois, il le sera encore.

— Bon, parce que vous étiez en présence de cent oreilles qui pouvaient entendre. Mais une fois seule en ce camp, où Louvois est le maître !... Oh ! Belair, mon ami ! oh ! Violette, chère petite sœur ! à cheval : Fuyez ! fuyez !

Le vertige de la peur saisit un moment ces deux enfans, qui coururent à leurs chevaux, oubliant les verres, les chansons et le bonheur.

— Par les routes détournées ! dit Belair à sa compagne.

— Non pas ! s'écria Gérard, en pleine grande route, au contraire, avec du monde, devant du monde, toujours à portée d'être entendus. Oh ! mais n'oubliez pas que votre secret est votre seule sauve-garde ! Abritez-vous derrière, et tant que Louvois craindra que vos paroles ne soient recueillies par quelqu'un, vous serez sauvés.

Les trois amis s'embrassèrent avec des soupirs.

— C'est fini, dit Violette, voilà que toute ma joie est partie, j'ai un brouillard devant les yeux, un glaçon à la place du cœur.

— Adieu ! adieu ! je ne vous plains pas, répliqua Gérard; vous emportez avec vous le soleil qui éblouit et qui brûle : vous emportez un amour heureux !

— A Londres? n'est-ce pas, lui dit Belair à l'oreille — trève de grandeurs, paix et joie pour toujours. Nous vous attendrons avec Antoinette et Jaspin.

— Eh bien , oui ! s'écria Gérard. Mais adieu, adieu, adieu.

Une dernière pression réunit leurs mains palpitantes. Belair fit un signe à Violette ; les chevaux bondirent; les rossignols s'envolèrent.

Gérard rentra dans sa prison.

XV.

Dernière ressource.

On apprit dans la journée combien avait été heureux le succès de cette attaque sur l'ouvrage à cornes, et toutes les prévisions de Vauban s'étaient réalisées.

Une grande partie des travaux de l'ennemi avait été ruinée. Deux bastions seuls tenaient encore, et la prise de Mons n'était plus désormais qu'une question de temps si la place ne parvenait à être secourue.

Les gardes-françaises avaient réparé glorieusement l'échec de la veille. Les mousquetaires, envoyés pour les soutenir, ayant donné imprudemment et sans ordres, s'étaient fait écharper entre deux feux qui les avaient décimés.

Mais, nonobstant ces désastres, la victoire était complète ; c'était dans le camp français des réjouissances et des chants de triomphe qui arrivaient comme autant d'insultes au cœur de Gérard.

Rubantel, mécontent de n'avoir eu rien à faire avec ses chevau-légers, se renferma chez lui après une courte visite faite à son lieutenant. Il devenait dangereux, pensa-t-il, de témoigner trop d'affection à un homme aussi compromis que l'était Gérard par son inimitié avec Louvois.

Et cependant Rubantel était brave et loyal parmi les plus loyaux et les plus braves. Mais à quoi bon irriter un ennemi comme le ministre de la guerre? Ne peut-on plaindre un officier et lui témoigner de l'estime, sans se faire champion de ses haines, et risquer par cette amitié tout un avenir dépendant des caprices de ce Louvois tout puissant?

La philosophie de Rubantel s'arrêta au danger lorsque le danger lui parut inutile à braver. Gérard lui-même ne trouva pas qu'il eût tort.

Mais au moment où le vieux général sortait de chez son lieutenant, celui-ci se rappela qu'il n'avait pas encore appris de quelle durée seraient les arrêts qu'on lui avait infligés.

Il s'étonna aussi de n'avoir pas reçu la visite des gardes françaises et des suisses pour les quels il subissait cette punition inique. Mais il supposa que ces messieurs fêtaient leur triomphe et n'en viendraient que plus tard à songer à lui.

Il expédia donc un de ses bas-officiers à M. de Louvois avec ce seul mot :

« Combien dureront les arrêts de M. de Lavernie? »

Et pendant que la commission se faisait, Gérard se mit à causer avec Jaspin de Violette et de Belair, qui avaient apporté tant de joie en quelques heures à leur ami, et qui lui paraissaient, malgré toute leur confiance, avoir remporté du camp un malheur éternel.

Jaspin l'entretenait dans ces sombres idées, lui que le fantôme de Louvois effrayait facilement. Et tous deux, de supposition en supposition, avaient atteint le paroxisme de l'inquiétude et du rêve noir, lorsqu'on vit de loin revenir paisiblement le messager qu'avait expédié Gérard à M. de Louvois.

— Voyez-vous, dit Jaspin, le beau temps continue, ce scélérat de Louvois s'en aperçoit, et pour vous contrarier, pour vous clouer sous la tente il va doubler vos arrêts.

—Mais, cher maître, pour doubler un chiffre il faut connaître ce chiffre, connaissons-nous le nôtre?

— Je mets douze heures, répliqua Jaspin et je double...

— Vingt-quatre! en temps de siége, quand les occasions éclosent à chaque minute, et que c'est un vol de profit et de gloire qu'on fait toutes les heures à un officier. Non, j'en ai pour douze heures, jusqu'au soleil couché.

Jaspin secoua la tête.

— Vous avez donc bien besoin d'être libre à ce moment-là, que vous oubliez la haine du ministre et la joie que vos tourmens lui peuvent causer.

— Oui, j'ai hâte d'aller faire une promenade dans la campagne ; voilà longtemps, hélas ! que je n'ai vu les arbres, la plaine.

— Bon ! vous ne voyez que cela.

— Il y a plaine et plaine, mon ami.

— Je comprends, vous aimez les paysages variés, un grand mur, puis un groupe de petits bois et de pièces d'eau ; — un couvent même ne vous déplairait pas. — Aimez-vous l'entrée de St-Ghislain?

— Cher abbé, c'est vrai, je veux aller a St-Ghislain.

— Voir des murs?

— Oh ! qu'il est doux parfois de regarder une muraille ! que les pierres sont éloquentes ! que la ravenelle vous dit de choses en se balançant ! Tous ces brins d'herbe, tous ces morceaux de grés ou de brique ont l'air d'être aveugles, muets et froids, n'est-ce pas? Eh bien non, Jaspin, ils entendent chaque soupir et ils voient chaque passant. Ce que je soupirerai là-bas en cotoyant le mur, la petite fleur le redira de l'autre côté en se penchant vers l'intérieur du couvent. Si Antoinette se promenait dans le jardin de l'abbaye au moment où je passerai dehors, il n'y a pas une pierre, il n'y a pas une plante de la muraille qui se retienne de tressaillir ou de m'envoyer un parfum plus doux pour m'avertir que ma bien-aimée est là.

— Alors, répliqua Jaspin en souriant avec son affectueuse bonhomie, supposons que M. de Louvois n'a pas eu de rancune, puisqu'il nous faut notre liberté ce soir. J'espère douze heures d'arrêts, je me rétracte.

Le messager entra dans la tente ; il rapportait le papier que Gérard lui avait fait porter. Au bas de la ligne laconique, Louvois avait répondu avec plus de laconisme encore:

HUIT JOURS.

Les yeux de Gérard s'ouvrirent comme s'il se fût défié de sa vue, comme si ces deux

terribles mots lui eussent paru trop énormes pour être lus par un regard ordinaire.

— Huit jours! s'écria-t-il avec épouvante.

Jaspin ramassa le papier, qui avait glissé des doigts de son élève, et murmura :

— Huit jours!... il y a cela.... c'est écrit.

Un silence mortel pesa pendant quelques instans sur les deux amis. Gérard prit encore et froissa dix fois, sans pouvoir y croire, ce fragile interprète d'une haine de bronze et de granit.

— Oui, répéta-t-il enfin, c'est écrit, parfaitement écrit de sa main. C'est bien de sa main, n'est-ce pas? demanda-t-il au messager, qui causait avec les factionnaires.

— Oui, mon lieutenant.

— Et qu'a-t-il dit ensuite? interrogea l'abbé.

— Mais, rien. Il a seulement demandé ses chevaux pour ce soir.

— Voilà tout? pas de réflexions? pas de colère? pas de reproches?

— Rien, monsieur l'abbé.

— Merci, dit Gérard en congédiant l'envoyé.

Le silence, encore une fois, étendit sur la tente ses deux ailes de plomb.

Jaspin se donnait mille peines pour attirer la pensée du jeune homme hors du tourbillon fatal où il la voyait tournoyer.

— Nous patienterons, dit-il, et après, ma foi, nous prendrons un parti.

— Patienter, répliqua Gérard d'une voix calme, tandis que ses pommettes rougissaient et que ses yeux s'injectaient de sang et de feu; vous ne me paraissez pas comprendre la situation, mon cher abbé; je vais vous l'expliquer.

Cette douceur de parole épouvanta Jaspin beaucoup plus que n'eût fait une explosion de récriminations et d'injures.

— Modérez-vous, cher comte, dit-il; je vous écoute et vous comprends bien.

— Alors, vous voyez comme moi la perfidie et l'infâme méchanceté de ce coquin. Vous voyez comme moi que le siége ne peut plus aller au-delà de six jours,—en admettant pour les assiégés toutes les bonnes chances, — or, je suis emprisonné pour huit jours; c'est-à-dire que la ville sera prise sans moi, et que moi seul peut-être, en cette immense armée, je n'aurai point de part au succès de l'entreprise. Vous comprenez bien cela, n'est-ce pas, Jaspin?

Et peu à peu les poings s'étaient crispés, les dents serrées, les yeux égarés.

— Par pitié, mon bon ami!... murmura Jaspin.

— Il en résultera, poursuivit le jeune homme avec véhémence, que je rapporterai de cette campagne une note d'infamie; que j'aurai été condamné à mort, dès le début, comme indiscipliné; condamné à l'inaction, vers la fin, comme querelleur et mauvais Français, et que le roi dira : Décidément, c'est un triste sujet, ce Lavernie.

— Oh!... jamais.

— Toujours, Jaspin! toujours! ajouta Gérard en frappant de son poing sur la table. Oh! que c'est bien joué, misérable Louvois! S'il eût continué à me vouloir faire tuer, il se débarrassait de moi, mais il me comblait de gloire. Les hommes de ma race tombent toujours bien; et Louvois n'a pas même voulu s'affranchir de ma présence au prix d'un peu d'honneur que j'eusse acquis en succombant. Non! il a trouvé moyen de me faire mourir à petit feu, à petit bruit, dans une ombre ignominieuse. Il n'ose me donner un poison, il n'est pas maître de m'envoyer la fièvre, mais il m'accable avec le chagrin, il m'assassine avec l'oubli..... Jaspin, oh! vous êtes un prêtre; Dieu vous a donné sur la terre le droit d'absoudre les criminels en faveur de leur intention; oseriez-vous absoudre Louvois pour tout ce qu'il me fait endurer?.... oseriez-vous me refuser l'absolution si vous appreniez que j'ai percé le misérable cœur de cet homme?

Jaspin ne répondit qu'en prenant les deux mains de Gérard pour les appuyer sur sa poitrine.

— Soyez chrétien! dit-il enfin, lorsque l'émotion eut permis à sa voix d'être intelligible; songez que Dieu, dont vous parlez, a pardonné à ses ennemis.

— Moi, je ne suis qu'un homme, le dernier, le plus malheureux, le plus fatigué des hommes; la vie m'échappe; je me meurs de honte et de désespoir; mon sang, que je n'ai pu verser bouillant pour le service de ma patrie, s'est changé en fiel qui bouillonne aussi et porte à mon cerveau une irrésistible ivresse; mourir pour mourir, mon ami, je ne quitterai pas la terre sans avoir tué M. de Louvois. Ce n'est pas tant pour satisfaire ma haine, — bien que cet espoir caresse délicieusement mon cœur, — c'est pour délivrer la terre d'un fléau, d'un monstre, et je prétends qu'au lieu d'offenser Dieu, je le venge.

Jaspin voulut parler.

— Plus un mot! interrompit Gérard. Je parle haut devant vous, mes idées naissent, je les jette pêle-mêle, effarées, hors de mon âme qui se révolte. — Quelle ressource me reste-t-il? quelle protection?... Où est le

bras miséricordieux qui déjà m'a sauvé?... qu'il se montre aujourd'hui, l'occasion est suprême... L'autre fois mon corps était en danger de périr; aujourd'hui mon âme est en danger de se perdre... Vous qui êtes si religieuse et qui avez été si bonne, marquise de Maintenon, amie de ma mère, à l'aide! Vous m'avez arraché à l'échafaud, ce n'est rien; arrachez-moi maintenant au désespoir.

Jaspin s'était levé pendant que Gérard lançait avec violence ces paroles entrecoupées de soupirs:

— Eh bien! dit-il, vous allez jurer de rester calme, ou du moins immobile jusqu'à mon retour.

— Où allez-vous?

— Faire la seule chose qu'il y ait à faire en ce moment.

— Oh! je vous comprends, vous allez à Saint-Ghislain, vous supplierez pour moi celle qui m'a déjà oublié, celle qui me sacrifie à Louvois.

— J'y vais, en effet.

— Inutile! inutile! Je sens qu'il ne me reste rien au monde.

— Quoi! vous désespérez de moi? du souvenir de votre mère? Vous désespérez de Dieu?

— Jaspin, je suis bien malheureux.

— Adieu! répliqua vivement Jaspin, en s'élançant hors de la tente, avant que Gérard n'eût pu l'en empêcher, car au moindre retour, cette âme ulcérée eût peut-être, par quelque violence, rendu la conciliation impossible.

L'abbé arriva à l'abbaye au moment où le roi en sortait après avoir soupé avec la marquise. Il se fit annoncer.

Par les portes entr'ouvertes, Jaspin amené, grâce à Nanon, jusqu'à l'antichambre, aperçut le mouvement de déplaisir, d'inquiétude même que la marquise ne put réprimer dès qu'elle apprit sa visite.

— Qu'il entre! dit-elle cependant après une hésitation qui effraya Jaspin, mais ne le découragea point.

Il accourut et s'inclina tout tremblant. Il savait bien qu'avant tout il avait un pardon à demander pour le récit de Nanon, si habilement innocent qu'elle l'eût pu faire.

Mais la marquise se contenta de froncer le sourcil et de garder sa main qu'elle donnait ordinairement à l'abbé.

— Madame, dit-il humblement, j'ai le malheur de vous causer toujours quelque ennui. Pardonnez-moi. Dieu m'est témoin que pour vous épargner un souci je donnerais tout mon sang avec joie!

— Monsieur, dit la marquise d'un ton qui témoignait combien elle se ménageait dans l'expression de son mécontentement, vous m'avez apporté en effet beaucoup de tribulations dont j'eusse été exemptée peut-être par votre entière franchise. Mais la volonté de Dieu soit faite! Les créatures mortelles sont destinées à se faire réciproquement du mal quand elles devraient s'entr'aider, s'aimer, et se rendre le bien pour le mal, à plus forte raison, bienfait pour bienfait.

Ces derniers mots accompagnés d'un regard, qui en faisait un reproche tellement direct qu'il eût été compris, même d'un étranger, frappèrent douloureusement Jaspin, en lui montrant que son repentir n'avait pas suffi à calmer le ressentiment de la marquise.

Il s'agenouilla, le front courbé sous une contrition sincère.

— Ah! monsieur, murmura la marquise, vous pouviez tout me dire, et alors je pouvais tout pour vous.

— Croyez, madame...

— Assez! Je ne vous en veux que d'une chose, c'est de m'avoir ôté tout moyen d'être utile désormais à qui vous savez.

— Oh! s'écria Jaspin éperdu.

— Savez-vous poursuivit Mme de Maintenon, ce qu'est devenu un nommé Desbuttes, votre filleul!

— Hélas!

— Il est parti, envoyé par M. de Louvois, pour ce pays où vous l'avez tenu sur les fonts de baptême.

— Grand Dieu!... mais rassurez-vous, madame, qu'apprendra-t-il dans ce pays?

— Eh! monsieur, qui vous répond que de ce village, en suivant des traces...

— Madame, il n'y en a pas... c'est impossible.

— Tout est possible, monsieur, à celui qui a envoyé votre filleul à cet endroit! Et quand bien même il ne trouverait pas de traces en ce pays, ne peut-il en trouver à Paris d'où Nanon s'est absentée à cette époque!... Je vous répète, monsieur, que le silence est pour tous la plus dangereuse des trahisons.

— Madame... une trahison... quel mot! s'écria le pauvre Jaspin au désespoir.

— La plus dangereuse, reprit doucement la marquise touchée par cet élan du cœur de l'abbé, parce qu'elle est moins prévue et qu'elle met ceux qui en sont victimes dans l'impossibilité de se défendre; aussi vous comprenez que désormais nous n'échangerons plus une parole en public, vous et moi; ne comptez plus sur mon intervention

dans les affaires de votre protégé. Oui, on le torture, je le sais; oui, on le menace, je le vois, mais je n'y puis rien.

Dieu sait pourtant la douce joie qui m'était née au milieu de tous mes chagrins, il m'est témoin du courage que j'avais pour défendre le fils de mon ancienne amie.—Je ne mens jamais avec un prêtre, monsieur Jaspin, et je vous jure que j'eusse fait le sacrifice de ma vie pour sauver celle de ce jeune homme; mais sacrifier mon honneur, celui de quelqu'un plus grand que moi, sacrifier toute une mission que la Providence m'a confiée,—j'en ai la foi intime,—sacrifier tout cela... pourquoi? pour faire triompher mon ennemi, le nôtre, par mon intervention maladroite, pour ne pas même me garder le moyen de vous rendre un dernier service en une circonstance solennelle:—ce serait là une faute, un crime; je ne m'en rendrai pas coupable. Oh! je lis dans vos yeux votre pensée: oui, j'abuse de votre probité, de votre douceur, de votre longanimité. Je vous immole à moi-même, et l'homme, en vous, me condamne aussi sévèrement que le prêtre. Mais comme je ne puis vous aider sans me perdre, comme en me perdant je ne sauve point celui pour qui vous me priez, je persiste dans mon apparent égoïsme. Imitez-moi, baissez la tête, surveillez l'orage, aidez-moi de vos vœux les plus ardens, de vos efforts les plus zélés, de votre plus profond silence, et persuadez-vous que si le navire sombre, vous périrez inévitablement comme moi. Tandis que, si je le sauve et que vous me soyez demeuré fidèle, ce navire prédestiné peut vous porter où j'irai moi-même!... En voilà plus que je ne devais vous en dire. Je vous ai parlé comme à un ministre de la pénitence. Plus un mot entre nous, ni ce soir ni jamais, tant que le danger sera sur ma tête. — Et maintenant même, s'il n'était pas si tard, s'il ne faisait pas si sombre, s'il n'eût pas été honnête et loyal de vous expliquer ma résolution, je ne vous eusse pas reçu. — Car vous avez peut-être été suivi en venant ici, ajouta la marquise en interrogeant l'abbé d'un air inquiet.

— Non, madame, dit-il, non; je vous....

Nanon entra précipitamment.

— M. de Louvois! s'écria-t-elle, il monte l'escalier.

— Voyez-vous, dit la marquise, dont tout le sang reflua au cœur.

Et avec un geste d'une rapidité, d'une intelligence surhumaine, elle montra la porte d'un couloir voisin à l'abbé tremblant, qui s'y précipita.

— Faites entrer M. de Louvois, dit-elle d'une voix calme et sonore.

XVI.

Armistice.

Avec toute sa perspicacité, le marquis de Louvois ne lut aucune surprise sur le visage de Mme de Maintenon.

Elle, au contraire, lut, et très facilement, certaine résolution très hostile, mais très contenue, dans les traits mobiles du ministre. Les deux ennemis échangèrent, avec les développemens les plus solennels, tous les protocoles de la cérémonie.

Lorsque Louvois eut pris place en face d'elle, la marquise commença la conversation en hôtesse qui sait son monde:

— Vous aurez vu le roi, qui sort d'ici, dit-elle.

Louvois répondit qu'il avait aperçu les flambeaux et les carrosses, mais qu'obligé de faire un détour pour aller visiter quelques postes placés autour de Saint-Ghislain, il n'avait pas rencontré le roi de façon à lui parler.

La marquise, pendant qu'il arrangeait ainsi sa phrase, la traduisait par celle-ci:

« J'ai vu Jaspin se diriger du côté de Saint-Ghislain; je le faisais épier depuis deux jours, lui et son ami Gérard; je l'ai suivi, et pour faire croire le contraire, je prétends avoir été visiter les postes hors de la ligne des routes. »

A l'instant même elle répondit:

— Cela est fâcheux, monsieur: vous eussiez trouvé Sa Majesté de fort bonne humeur. Le roi assure que les affaires de son armée marchent bien, et se loue beaucoup de votre zèle en particulier. Je regrette donc que vos visites à ces postes vous aient privé d'admirer la figure toute satisfaite de Sa Majesté, — figure de santé, de prospérité, qui faisait plaisir à voir, à ce que m'a dit quelqu'un qui sort d'ici et qui a salué le roi à son départ de cette abbaye, tout à l'heure.

En regardant bien fixement Louvois pendant qu'elle débitait cette réplique, la marquise le vit faire un mouvement aux mots: *qui sort d'ici.*

— J'espère, se dit-elle, que voilà le terrain déblayé. Il savait Jaspin chez moi; je lui apprends qu'il n'y est plus; il me croit ou ne me croit pas; mais nous pouvons causer d'autres choses.

Louvois ne paraissait pas, du reste, dis-

posé à faire une longue diplomatie. Il releva vivement et nettement le dé de la conversation.

— S. M. doit être satisfaite, dit-il; le siége touche à sa fin. Quant à mes efforts, madame, dont le roi a bien voulu se contenter et dont vous avez la bonté de faire mention, ils ont été couronnés de succès : Mons va tomber en nos mains sans que l'Europe qui nous menaçait se soit décidée à le défendre.

Il fit une pause, la marquise fit une demi-révérence.

— Toutefois, Madame, continua Louvois, ce n'est pas pour vous entretenir du peu de mérite de mes opérations que j'ai osé me présenter à l'improviste, aussi tard, en votre retraite. Bien des événemens ont eu lieu depuis plusieurs jours, qui me forcent à vous demander de m'accorder un entretien.

— Je vous écoute, M. le marquis.

— Et je commence par vous remercier humblement, dit Louvois d'un ton leste et ferme qui ne sentait pas l'humilité. Certes, à nous voir l'un et l'autre aux prises avec mille détails de cette vie de cour, les indifférens ou les malintentionnés pourraient nous croire divisés de sentimens et ennemis.

— Je n'en serais pas surprise, répliqua Mme de Maintenon avec un sang-froid digne de cette fourberie ou de cette pantalonnade de Louvois.

— Il n'en est rien pourtant, j'ose l'espérer, dit-il; je sers mon maître avec zèle, avec un zèle brutal qui malheureusement ressort de mon mauvais naturel, gâté que je suis par l'habitude et la nécessité de me faire obéir vite. — Cette rudesse me fait mal venir des dames, je le sais; —mais comme il n'est point d'efforts que je n'aie tentés pour m'en défaire, — et toujours infructueusement, — j'y renonce; je mourrai brutal et haï : voilà pour moi. Quant à vous, madame, votre haute position près du roi vous rend légitimement exigeante : vous avez de grands intérêts à maintenir, à faire fructifier ; c'est une politique difficile, elle trouve beaucoup de dissidens — moi tout le premier peut-être; — mais enfin nous accomplissons l'un et l'autre un devoir en nous combattant, et nous ne saurions employer que des armes courtoises, — je m'en pique au moins.

— Monsieur, répondit la marquise qui le laissa se taire après l'avoir laissé parler — je ne saisis pas bien le point où vous voulez en venir.

— Le voici, madame : il m'est évident que vous avez conçu contre moi du mécontentement, je l'ai vu se manifester en plusieurs circonstances.

La marquise ne répondit pas.

— Et j'ai dû en rechercher les causes, ajouta Louvois de son même ton délibéré. Elles ne m'ont pas échappé — je les vois au nombre de deux.

Elle continua d'écouter, sans témoigner ni curiosité, ni impatience.

— L'une, la première, la fondamentale, reprit le marquis, vous la connaissez, nous la connaissons trop tous deux : c'est un acte politique sur lequel nous ne sommes pas d'accord, parce qu'il mettrait une moitié de l'Europe aux prises avec l'autre, et que j'ai trop à cœur les intérêts de mon maître pour l'engager dans une querelle de cette nature.

— Il me semblait, remarqua la marquise, avoir reconnu au contraire que depuis dix années c'est vous, vous seul qui avez soufflé en Europe cette rage de guerroyer qui nous épuise — j'en avais même d'assez bonnes preuves. — Vous aimez trop la guerre, monsieur ; elle vous rapporte trop, en prépondérance et en crédit, pour que vous vous opposiez à *cet acte politique* comme vous dites, s'il n'avait d'autre inconvénient que d'armer les Etats européens contre la France. Mais je ne me leurre point d'une si grande importance ; non, l'Europe ne prendrait pas les armes pour punir le roi de m'avoir déclarée sa femme. Seulement il déplaît à M. de Louvois qu'il y ait en France une nouvelle reine. Nous voilà dans le vrai, n'en sortons pas.

Louvois rougit, lui qui s'était annoncé brutal, de n'avoir pas osé parler avec la même franchise que son ennemie.

— Vous me prouvez donc que j'avais raison tout à l'heure, répliqua-t-il, en craignant vos ressentimens à cet égard. Vous n'oubliez pas, madame...

— Passons à la seconde cause de nos inimitiés, s'il vous plaît, dit-elle.

— Celle-là est plus voilée, répondit Louvois, quoique tout aussi positive. Elle consiste en des affections particulières que j'ai eu le malheur de blesser, toujours par suite de ce mauvais caractère que me fait ma position.

Il y a une fable de La Fontaine sur ce sujet : l'Aigle et le Chat huant, — le chat huant, c'est moi—se jurent d'épargner réciproquement leurs amis et leur famille. Mais faute d'indications franches ou exactes, l'un des deux alliés croque les petits de l'autre. Celui-ci se plaint. — Eh! mon cher allié, s'écria l'innocent coupable, que ne me désigniez-vous clairement ceux à qui vous tenez.

Pendant cet apologue, la marquise, remuée jusqu'au fond de l'âme, examinait Louvois pour deviner ce qu'il voulait dire, sans lui rien laisser voir de son trouble et de sa peur.

— J'ai blessé M. de Lavernie, continua le ministre, un ami cher, le fils d'une amie intime...Voilà ma faute. Eh! madame, que ne me désigniez-vous cette amitié, j'eusse été, pour vous être agréable, jusqu'au bâton de maréchal de France! Mais, hélas! les hostilités ont commencé; je ne puis pourtant pas humilier le ministre de la guerre devant un lieutenant de chevau-légers; il n'y aurait plus d'armée possible.

La marquise acquiesça du regard.

— Et d'ailleurs, madame, pourquoi, vous la plus sage et la plus intelligente des femmes, vous, l'esprit le plus tolérant à la fois et le plus aiguisé, pourquoi réclameriez-vous pour vos affaires particulières des priviléges que vous refusez aux autres?

— A qui est-ce que je refuse? demanda la marquise étonnée, ou jouant l'étonnement.

— A moi, par exemple. Voyons, vous protégez M. de Lavernie, parce qu'il est de vos amis.

— Parce qu'il est le fils de mon amie.

— N'importe, parce que vous l'aimez en un mot.

— Parce que j'aimais sa mère.

— Veuillez, je vous prie, être facile sur le choix des mots: vous protégez Lavernie parce que vous croyez devoir le protéger... Eh bien! vous vous arrogez volontiers le droit de le diriger dans sa carrière; vous veillez avec sollicitude sur chacun de ses pas, — vous l'avancez dans le service — vous éloignez de lui les dangers, — vous daignez même vous occuper de son bonheur intime, en le rapprochant d'une jeune fille qu'il aime.

— Monsieur! s'écria la marquise blessée, vous avez eu raison d'arborer la brutalité.

— Je suis perdu, madame, dit Louvois avec une douleur ironique, si vous faites le procès à chacune de mes paroles. Cependant il est de fait que M. de Lavernie aime cette jeune fille à laquelle je m'intéresse, moi; et que, malgré mes efforts pour éloigner de lui Mlle de Savières, vous avez appelé à St-Ghislain M. de Lavernie; oh! par grâce, permettez-moi d'achever...

Je vous supplierai donc de mettre la main, votre belle main, sur votre conscience si équitable, et de vous demander s'il n'y a pas de votre part un peu trop de despotisme, trop d'arbitraire, à exiger que je laisse diriger par vous, au gré de vos fantaisies, la conduite de cette jeune fille.—M. de Lavernie est le fils qu'une amie vous a légué, n'est-ce pas?

— Mais oui, monsieur, c'est la quatrième fois que je vous le répète.

— Eh bien! madame, qui vous dit que Mlle de Savières n'est pas la fille qu'un ami m'a confiée pour que je la fasse religieuse, prisonnière, exilée, n'importe.

— Mais, monsieur, je ne rends pas M. de Lavernie le plus malheureux des hommes. Je ne force ni sa conviction ni ses vœux, et si j'agis arbitrairement, comme vous me le reprochiez tout à l'heure, c'est en vue de le faire parfaitement heureux en toutes choses.

— Eh! madame, vous en feriez un trapiste, vous le jeteriez à la Bastille, vous l'enverriez au Groënland, que l'idée ne me viendrait pas de vous en faire un crime. — Vous l'empêcheriez d'aimer Mlle de Savières, vous le sépareriez violemment de cette jeune fille, que jamais je ne me permettrais de les rapprocher. — Il me semble que je suis clair et logique. — S'il vous est permis de disposer de M. de Lavernie, il m'est loisible de disposer de Mlle de Savières, puisque nous avons l'un et l'autre mêmes droits, — cela est bizarre, mais cela est, — sur l'un et l'autre de ces deux jeunes gens.

—Concluez, dit la marquise, quelque peu frappée de l'irréfragable logique de ce raisonnement, et sentant bien derrière, le piége ouvert par toutes les hypothèses de Louvois.

— Je conclus — protégez M. de Lavernie, mais que ce ne soit pas contre moi; rendez-le heureux, mais que ce ne soit pas au détriment de mes intérêts particuliers; mariez-le, mais que ce ne soit pas avec une fille que je ne veux point marier.

— Il me semble que jamais je n'ai annoncé aucune de ces prétentions, répliqua la marquise contrainte à capituler sur tous les articles.

— Oh! pardonnez-moi de récriminer, dit Louvois, mais dès votre arrivée à Saint-Ghislain qu'avez-vous fait?

— Vous aviez commandé de mettre à la pénitence la plus dure, une pauvre enfant...

— Une pauvre enfant qui doit être religieuse, et qui le sera, madame;— une pauvre enfant, qui néanmoins se révoltait contre l'autorité supérieure, et appelait à grands cris, à cris insensés, un officier au secours de sa rebellion et de ses fureurs amoureuses. — Cela s'appelle partout un scandale. — Les scandales se punissent au couvent, et vous ne les autorisez point à St-Cyr, madame. Avouez donc, qu'habituée à voir tous mes actes sous les plus sombres

couleurs, vous avez trouvé féroce ma fermeté envers Mlle de Savières. Avouez aussi, j'en appelle à votre loyauté, que vous méconnaissiez mes droits en inspirant à cette jeune fille plus de mépris encore qu'elle n'en a pour mes volontés, aussi respectables, sans doute, que le sont vos sympathies pour M. de Lavernie, puisqu'elles ont même origine.

— Peut-être avez-vous raison, dit la marquise, feignant d'être convaincue par la vérité, tandis qu'elle cédait seulement à l'inquiétude.

Louvois acheva de battre en brêche son hésitation.

— Vous paraîtrait-il surprenant, s'écria-t-il audacieusement, de me voir exercer cette autorité sur Mlle de Savières? Vous plairait-il me la contester? Voulez-vous remonter à la source de mes droits? Ce serait une besogne stérile; autant vaudrait pour moi chercher de quelle nature est l'intérêt que vous portez à M. de Lavernie, et vous demander à voir la procuration de sa mère.

La marquise frissonna devant l'infernale sagacité de ce mauvais génie, qui savait, au hasard, dans les ténèbres même de son ignorance, trouver l'endroit vulnérable de l'ennemi et y adresser précisément son coup de poignard.—Comment frapperait-il donc s'il voyait clair!

— Monsieur le marquis, se hâta-t-elle de répondre, vous avez raison sur tous les points; un seul excepté. Je n'ai jamais prétendu favoriser quoi que ce soit entre M. de Lavernie et Mlle de Savières. Il suffit que vous vous intéressiez à celle-ci pour que je défende à celui-là de l'épouser. Vous et moi nous sommes trop ennemis pour faire de bons mariages entre nos partisans. J'avais tiré Mlle de Savières de sa pénitence à St-Ghislain, parce que mon arrivée en un couvent lève toutes punitions, parce que St-Cyr, ma fondation, est sous l'invocation de St-Augustin, comme vous savez, et que Mlle de Savières, en sa qualité d'Augustine me paraissait tomber sous mon obéissance. De plus la pénitence de St-Ghislain est malsaine, sombre, bâtie au dessus d'un cours d'eau qui lave les murailles et change en un cloaque mortel cet endroit destiné aux méditations du repentir. Vous ne sauriez malgré tous les droits du monde, forcer une supérieure de couvent à tuer ses pensionnaires. J'ai agi dans un intérêt d'humanité, non dans un esprit de contradiction, mais vous avez tellement l'habitude de mal interpréter mes actes, ajouta-t-elle en lui renvoyant son ironie, que vous avez pris celui-là en mauvaise part. Voilà donc ce que vous me demandiez — une explication complète, — la franchise a fait sa réponse à la brutalité, que demandez-vous encore.

— Absolument rien, madame, s'écria Louvois, triomphant de voir enfin soumise, muette, cette ennemie si récalcitrante et si orgueilleuse naguères. J'avais fait appel à votre raison, à votre équité, j'étais sûr d'être entendu. Notre route est désormais tracée; vous êtes libre quant à M. de Lavernie; j'ai carte blanche quant à Mlle de Savières. C'est bien convenu, n'est-ce pas?

— Est-il besoin, monsieur, de convenir ensemble d'une situation nécessaire, inattaquable?

— Voilà qui me comble, dit le ministre. Toutefois, j'en reviens à mon début; je veux n'user avec vous, madame, que des procédés les plus courtois. Je les dois à votre rang —il s'inclina profondément—je les dois à la haute estime que je professe pour votre mérite incomparable.

Elle lui rendit sa révérence.

— J'ai donc l'honneur de vous prévenir, ajouta-t-il, que mes intentions à l'égard de Mlle de Savières ont varié. Je lui destine un établissement dont je vous énumèrerais les avantages si ce n'était abuser de vos précieux momens que vous occuper ainsi d'une personne tout à fait étrangère. Je retire donc du couvent Mlle de Savières, et j'ai voulu vous en donner avis, madame, en votre double qualité de supérieure générale et d'ennemie à qui je voue les plus respectueux égards.

La marquise tressaillit; elle entrevoyait l'horrible avenir qui attendait la pauvre Antoinette isolée de tout appui, livrée à son persécuteur, séparée à jamais de Gérard qu'elle aimait passionnément; mais tout refus, tout atermoiement, toute objection était impossible.

— Quand vous plaît-il d'emmener la jeune personne? demanda-t-elle d'une voix calme comme son visage.

— Au jour, à l'heure que vous voudrez bien me désigner, répliqua Louvois.

— Nullement, monsieur, c'est à vous de choisir vos momens.

— Eh bien, madame, ainsi ferai-je, puisque vous m'y autorisez: à partir de demain, car il est peut-être bien tard, ce soir?

— Même ce soir, vous êtes le maître, répliqua froidement la marquise, dont la tête bouillonnait, dont le cœur se soulevait de colère et d'indignation.

— Je craindrais de troubler le repos des religieuses. Votre parole, madame, je veux dire votre permission, me suffit.

La marquise, le voyant courbé avec l'affectation du plus profond respect, se demanda pourquoi une pierre de la voûte ne tombait pas sur cette tête perverse.

Louvois jeta un regard furtif autour de lui et prit congé.

On l'entendit appeler ses gens, gronder, selon son habitude, et galoper sur la route sonore.

Alors la marquise cessa de prêter l'oreille, elle se retourna, et vit s'ouvrir lentement, avec de timides secousses, la porte du couloir où s'était blotti Jaspin.

Celui-ci montra sa tête pâle et effarouchée.

— Quoi! monsieur, dit la marquise, vous étiez resté là, vous avez donc entendu?

— Hélas! madame, balbutia le pauvre abbé en joignant les mains, je tremblais trop pour pouvoir marcher..,

— Eh bien, monsieur, puisque vous avez entendu, vous en savez autant que M. de Louvois, interrompit la marquise. Adieu, puissiez-vous faire votre profit de tout ce qui s'est dit ce soir dans cette chambre.

Elle le congédia du geste sans lui répondre un mot.

— Voilà un nœud qu'il faut laisser dénouer à Dieu, murmura la marquise en rentrant dans son oratoire.

XVII.

Plan de campagne.

Jaspin revint au quartier, en proie à l'une des plus cruelles perplexités qu'il eût encore ressenties.

Toutes les calamités résultant de cette décision nouvelle de Louvois s'offraient clairement à son esprit. A peine aurait-il instruit Gérard, que ce dernier, retenu jusque-là par ce fragile espoir de la protection de Mme de Maintenon, s'élancerait hors de toute mesure dans la terrible carrière de la violence et de l'illégalité. Et comment retenir un homme de cette énergie, après avoir allumé en lui toutes les fureurs aveugles du désespoir?

D'un autre côté, qu'arriverait-il si Jaspin gardait le silence sur les communications étranges qui venaient de lui être faites? Antoinette était à jamais perdue pour Gérard, et ce malheureux, en l'apprenant plus tard, commettrait, sans fruit pour son bonheur, les mêmes excès que s'il l'apprenait tout de suite. De plus, comme tout se sait en ce monde, Gérard pouvait savoir de Mme de Maintenon elle-même que Jaspin avait été présent à l'entretien, et alors c'était de Gérard à son vieil ami un reproche éternel, une malédiction trop méritée.

Jaspin faiblit devant cette dernière idée. Il aima mieux le malheur qui pouvait rapporter un peu de compensation, et dès que sa résolution eut été prise, dès qu'il se fut fortifié par une prière fervente aux bons anges, il accéléra le mouvement de ses petites jambes et entra chez Gérard, qui l'attendait avec les tressaillemens de la fièvre.

Le récit fut court. Jaspin ne s'amusa point aux détails — il ne commenta pas la conduite de la marquise en toute cette affaire — le fait, le douloureux et brutal projet de Louvois sur Antoinette, voilà ce qu'il raconta. A mesure qu'il parlait, le visage de Gérard passait par tous les degrés de la terreur et de la colère. Et quand Jaspin eut achevé :

— Comprenez-vous maintenant, dit Gérard d'une voix tremblante, pourquoi il me retient aux arrêts! Est-il lâche! craint-il de me trouver sur son chemin!

— Voilà! dit Jaspin du ton de la résignation passive.

— Eh bien, mon ami, continua Gérard en se levant, pour marcher à grands pas dans son étroite chambre, nous allons parer le coup, nous allons le parer, répéta-t-il dans la plus violente agitation.

— Comment? hasarda Jaspin après un silence.

Gérard ne répondit pas et continua sa promenade fébrile.

— Vous êtes aux arrêts, vous savez? ajouta Jaspin de sa voix la plus douce.

— Vous n'attendez pas, s'écria impétueusement Gérard, que je reste ici les bras croisés tandis qu'on me séparera d'Antoinette à jamais. Dieu ne m'a pas donné cette patience stupide de l'agneau.

— Assurément, balbutia Jaspin, mais enfin tout en adoptant les mesures violentes, vous avez encore un choix à faire parmi ces mesures

— C'est vrai.

— Vous n'allez pas vous précipiter en aveugle dans les desseins d'un homme qui voit aussi clair.

— Oh! je réfléchis, je réfléchis, dit Gérard en frappant son front de ses deux poings.

— Cher enfant, s'écria Jaspin, du calme, du sang-froid!

— N'en ai-je pas? Voyez, dit le jeune

homme en découvrant son visage pâle, contracté par les luttes de la douleur et de la raison. Vous avez dit, je crois, que Louvois emmène Antoinette demain?

— Oui.

— Nous n'avons pas de temps à perdre— demain, c'est dans quelques heures! avant tout sortons d'ici.

— Vous êtes gardé.

— Mes chevau-légers ne m'arrêteront pas de force, le moindre prétexte leur suffira.

— Si vous marchez dans le camp en plein jour vous serez reconnu, arrêté avant d'avoir fait cent pas.

—C'est vrai... mais je ne puis attendre la nuit; Louvois ne l'attendra pas, lui, pour exécuter son dessein.

Jaspin s'effraya de voir le désordre et l'agitation de cette tête si calme et si féconde d'ordinaire aux heures du danger.

—Mon ami, dit-il, vous n'êtes guère en état maintenant de prendre un parti sage: mûrissez vos idées, appelez un conseil.

—Un conseil! bon Dieu! et de qui? Ah! vous avez raison, Jaspin, seul je ne réussirais pas; j'ai besoin de conseil et d'aide. Voyons, mes amis où sont-ils? En ai-je? Les bons cœurs, les bras forts...

Et le malheureux jeune homme abîma dans ses deux mains crispées son front lourd de tant d'infortunes.

— M. de Rubantel... glissa Jaspin avec réserve, car il redoutait que ce nom synonyme d'expérience et de circonspection n'effrayât Gérard livré aux ressources extrêmes.

Mais, contre son attente, le nom de Rubantel fut bien accueilli.

— Oui, c'est vrai, dit Gérard, Rubantel est un homme sage; il est en même temps d'un caractère bouillant; l'injustice le révolte; il n'aime pas Louvois, il m'aime. Jaspin, soyez assez bon pour prier M. de Rubantel de passer chez moi, puisqu'il m'est interdit de sortir d'ici.

Jaspin, au comble de la joie, courut au quartier de Rubantel.

Cependant, tout autour de la tente de Gérard allaient et venaient, sous prétexte de faire des rondes ou de porter des messages, les espions de Louvois qui surveillaient chacune des secousses que le vent imprimait à cette tente, chacune des résolutions qui s'en exhalaient. Jaspin fut suivi et s'en aperçut bien. Mais que faire? Gérard le sentit bien aussi, mais comment l'empêcher? Cette dernière partie était de celles qu'il faut jouer cartes sur table: c'était le combat d'une poitrine nue contre une cuirasse, d'une main vide contre une épée à deux tranchans.

Le pauvre abbé ne raconta pas à Gérard combien il avait eu de difficultés à décider M. de Rubantel.

Le général, tout affectionné qu'il fût pour Gérard, eût donné beaucoup pour l'oublier, durant les derniers jours du siége. Il ne suivit Jaspin qu'avec une mauvaise humeur mal dissimulée sous la nécessité d'ordres à donner, sous le prétexte d'une fatigue accablante, et encore ne marcha-t-il pas sans observer aussi les compagnons étranges qui cheminaient, ombres suspectes, à quelque distance de lui. Mais, Jaspin déploya toute son éloquence, toutes ses séductions, et le vieux général entra en grommelant tout bas, chez son lieutenant.

Jaspin se mit à tourner autour de la tente comme un mulet de manège, afin d'écarter par sa présence les espions qui fussent venus coller leur oreille aux toiles.

Rubantel était bon. Il vit tant de douleurs sur le visage bouleversé de son ami, qu'il l'interrogea doucement et avec sollicitude.

— Ce brave abbé, dit-il, n'a rien voulu me conter en chemin. Qu'y a-t-il encore?

— Ah! mon général, une affreuse nouvelle... Hélas! je frémis au moment de vous l'apprendre... Je m'aperçois que mes seuls intérêts sont en jeu; que vous m'allez taxer de faiblesse, et que peut-être vous ne me plaindrez pas comme vous le feriez si vous pouviez lire au fond de mon cœur l'horrible supplice que j'endure.

Et aussitôt, bravement, avec les plus vives couleurs de la passion, il raconta au général ce que Jaspin avait entendu à Saint-Ghislain.

Le front du vieux soldat s'assombrit.

— Voilà, dit-il, une femme qui vous portera malheur! Vous ne vous apercevez pas que Louvois l'hypocrite aime cette jeune fille et veut la garder pour lui. Il est le plus fort et le plus traître. Vous vous acharnez vainement.

— Mon général!...

— Il est des circonstances où le plus brave est forcé de battre en retraite; faites retraite, Lavernie.

— Jamais!...

— Oh! alors, ne demandez pas conseil, répliqua M. de Rubantel avec rudesse, vous avez des plans arrêtés: pourquoi me consulter?

— Mais non, mon général, je n'ai pas de plans; je veux seulement sauver cette jeune fille.

— Impossible, si vous ne voulez pas vous perdre.

Gérard se leva frémissant, puis se rassit.

— Louvois vous a mis aux arrêts, n'est-ce pas, ajouta le général, pouvez-vous les forcer?

— Je ferai tout plutôt que de laisser Antoinette en ses mains.

Rubantel se leva à son tour.

— Nous ne pouvons nous entendre, dit-il. Un vieil homme de guerre tel que moi n'admet pas l'insubordination. On est soldat ou on ne l'est pas. Et devant la consigne donnée, père, mère, femme, enfans, tout disparaît, tout peut mourir sans que le soldat regarde seulement de ce côté s'il a pour devoir de regarder de l'autre.

— Oh! murmura Gérard écrasé, alors, dans vos idées, le cœur de l'homme ne bat pas?

— Tant qu'il est soldat, non, son cœur bat pour le canon, pour les trompettes, pour les belles rencontres d'armes.

— Ce qui veut dire que vous m'abandonnez, mon général, et que vous me condamnez à mourir ici de douleur et de honte.

— Vous exagérez; je vous désapprouve si vous bougez de votre tente, voilà tout.

— Eh bien, mon général, je m'inspirerai de Dieu et de mon bras.

— Je regrette fort d'être venu chez vous, dit le général, vous me mettez à une rude épreuve.

— Que je veux faire cesser au plus tôt, mon général, répondit Gérard blessé de cette franchise qu'en sa passion il appelait insensibilité; quoi qu'il arrive, si vous ne m'aidez pas, plaignez-moi.

— Je vous plains déjà, mon cher.

Et M. de Rubantel fit un pas pour sortir; il revint affectueusement.

— J'ai vingt ans plus que vous, dit-il, je vois les choses de plus haut; renoncez à votre maîtresse, c'est le conseil d'un ami.

— Dans mes idées à moi, mon général, ce serait une lâcheté.

— Sur ce mot je m'arrête, ajouta vivement M. de Rubantel, vous m'avez clos la bouche. Il ne me reste qu'à vous souhaiter le moins de malheur possible. — Adieu.

Il revint encore.

— Quoi! dit-il, l'abbé ne vous a pas prêché un peu l'oubli des injures.

— Oh! mon général, ne vous raillez pas de moi! Oublieriez-vous, je vous le demande, si Louvois vous eût fait souffrir ce que je souffre? Vous vous vengeriez, je vous connais; je me vengerai donc à ma façon: n'exigez pas que je sois meilleur que vous.

— Adieu! dit enfin M. de Rubantel, du plus profond de mon cœur, adieu!

Gérard s'inclina respectueusement comme en présence d'un chef, et ouvrit le rideau de sa tente pour laisser passer le général, qui se hâta comme s'il se fût échappé d'un gouffre. Jaspin rentra, et lut toute cette scène sur les traits abattus de son élève.

— Ami, lui dit alors Gérard, me voilà tout seul au monde, comme je vous l'avais annoncé; plus de chance de salut! Je m'insurge contre toutes les lois humaines!... Je n'ai que vous, un vieillard timide, quand il me faudrait des compagnons armés du fer et du feu. — Jaspin, je ne me suis jamais senti plus vaillant et plus fort. Non! je ne laisserai pas ma maîtresse, comme ils disent, au pouvoir de Louvois. Non! je ne me courberai pas plus long-temps sous le joug de cette iniquité, complice d'un nouveau crime. Si j'eusse été puni pour une faute de soldat, puni même injustement, je subirais ma peine; mais demeurer enfermé ici, pour que mon inertie serve les projets de Louvois, voilà ce que je n'admets pas: ma raison parle plus haut que la consigne. Je sauverai Antoinette et après je mourrai s'il le faut; mais elle n'appartiendra jamais à ce misérable. Allons, pourquoi désespérer parce que les hommes me font défaut? Il y a un Dieu au ciel... Vous m'avez appris à le croire, n'est-ce pas, Jaspin?

L'abbé d'une voix étouffée:

— Aidez Dieu, mon cher comte, dit-il; n'infirmez pas son secours par votre impétueuse maladresse. Vous désirez sauver Antoinette, avez-vous dit: comment?

— Je vais à l'abbaye.

— Fermée.

— Il y a des murs.

— Gardés.

— Antoinette m'aidera.

— Au moins faut-il que vous l'ayez prévenue.

— Elle ignore tout.

— La prévenir, Jaspin, et le temps qui marche! Nous le dépensons!

— Economisez les fautes; un mot d'avis à la jeune fille, elle saura trouver les moyens de rester à Saint-Ghislain pendant huit jours encore.

— Malgré Louvois!

— Malgré tout. Une femme peut tout ce qu'elle veut bien. Gagnez huit jours, vous dis-je.

— Jamais je n'y parviendrai.

— La jeune fille vous y aidera; écrivez-lui, je me charge de faire tenir la lettre.

— Quand?

— Demain, à son réveil, peut-être avant.

— Je ne dirai pas dans ma lettre la centième partie de ce que j'ai à dire.

— Cinq lignes suffisent.

— Oh! Jaspin, dictez-les donc, puisque vous êtes si habile.

— Facilement. « Mademoiselle, M. de L. veut vous tirer de Saint-Ghislain, il faut que je vous parle. Demain soir à huit heures près de la tourelle de la Pénitence, — à aucun prix ne sortez point de Saint-Ghislain avant huit heures et vous êtes sauvée. » Ce n'est pas plus malaisé que cela.

— A quoi cela nous mène-t-il? s'écria Gérard avec impatience.

— A ne point précipiter ce que la précipitation ferait manquer: d'ailleurs continua Jaspin, essayez de faire autre chose, je vous en défie.

— C'est vrai, dit Gérard, j'ai l'esprit troublé.

— Ecrivez donc, interrompit Jaspin.

— Et si, dans la journée de demain, Antoinette m'est enlevée?

— Quand vous l'aurez ainsi prévenue? Impossible.

— J'écris.

Jaspin s'empara de la lettre, après l'avoir relue.

— Maintenant, dit-il, plus un pas, plus un geste avant demain soir. Vous me le jurez?

— Et vous, vous répondez que demain soir, je trouverai encore Antoinette à Saint-Ghislain.

— Sur mon salut, ou bien, c'est qu'elle ne vous aime point.

L'abbé cacha la lettre sous ses habits, et serra son habit sous une ceinture.

— Enfin, lui demanda encore Gérard, quel est votre espoir, et surtout quel est votre but, car j'en suis venu à ce point, que je me laisse conduire.

— Par ce pauvre esprit de Jaspin, dit le bon abbé avec un doux sourire, soit; eh bien! écoutez le plan du pauvre esprit, c'est droit et simple, mais c'est sûr; jusqu'à demain vous ne remuez pas, et pendant que M. de Louvois et tous ses espions sont à vos trousses, demain soir vous avez avec la jeune fille un entretien d'une heure, pendant lequel, avec votre imagination que vous retrouverez, avec votre probité que vous n'avez point perdue, vous enseignerez à Mlle de Savières, les moyens de retarder son départ de St-Ghislain, et les moyens de vous faire savoir, si on l'enlève, l'endroit où on l'aura conduite.

Tandis que l'on courra pour vous prendre en faute à St-Ghislain, vous revenez sous ma tente, ici, dépistant et dépitant votre adversaire. La ville va être prise, vos arrêts levés par la victoire: vous rejoignez la jeune fille à St-Ghislain, si elle y est encore; vous suivez sa trace si elle n'y est plus, d'après les avis qu'elle vous aura fait parvenir, et de cette façon nous aurons réussi à vous épargner le scandale d'une rebellion; nous n'aurons eu recours à aucune protection, nous n'aurons rien perdu, si nous ne gagnons rien. Tel est le plan de votre humble ami. Je vous le répète, c'est bien terre à terre, mais c'est infaillible.

— Toute ma force, cher abbé, ne vaut pas votre douceur; toute mon orgueilleuse passion ne vaut pas votre bon sens modeste.

— Nous nous applaudirons après. Je pars; ne vous occupez plus de moi d'ici à demain. Il serait possible que je ne vous revisse pas, comme il est possible que je revienne demain matin.

— Vous ne courez aucun danger j'espère!

— Je l'espère aussi. Je ne dirais pas cela si mon petit collet était un uniforme; mais je suppose que M. de Louvois respectera mon caractère. Cependant, j'ai bien des tours et des détours à faire avant d'arriver à Saint-Ghislain, et pour me donner des jambes, je vais dormir quelques heures. Imitez-moi, parlons d'autre chose. J'entends rôder du monde autour de cette tente.

Tous deux sortirent sur le seuil, et regardèrent aux alentours; à leur vue, quelques fantômes noirs épars firent le plongeon dans les ténèbres.

— Louvois surveille, dit Jaspin tout bas, donnons-lui le change. Ainsi, demain, que vous m'ayez vu ou non, présentez-vous à huit heures sonnant devant la barrière de l'aqueduc, au sud de St-Ghislain, presque à l'angle de la muraille. On vous introduira dans le parc, on vous mènera près de la tourelle de la Pénitence; c'est l'endroit le plus désert du jardin.

— Qui sera mon guide?

— Moi, peut-être, peut-être une autre personne; mais que vous importe? pourvu que vous arriviez.

— Jaspin, mon seul ami, mon seul espoir...

Jaspin lui montra le ciel étoilé, puis après une pause:

— Beau temps pour dormir, mon cher comte, dit-il d'une voix claire, je rentre; adieu!

Et en effet il rentra chez lui ostensiblement, après avoir allumé tout ce qu'il

put réunir de lampes et de cires, comme si la nuit devait durer vingt-quatre heures.

XVIII.

L'Aqueduc.

Le lendemain, vers quatre heures du soir, comme Gérard, depuis la veille, était resté tranquille, selon sa promesse, — tranquille en apparence, car son cœur n'avait jamais battu si vite ni si fort ; — à quatre heures, disons-nous, Jaspin se précipita dans la tente de son élève.

— Regardez s'ils me suivent, dit-il essoufflé en tombant sur un siége, — deux hommes, — l'un vêtu de bleu, l'autre enveloppé d'un fourreau gris-jaune.

— Je les vois arrêtés à la barrière de la ligne de circonvallation, répondit Gérard.

— Ils regardent de ce côté, n'est-ce pas?

— De tous leurs yeux. Ah ! mon pauvre Jaspin... les misérables !...

— Quoi donc, ils gagnent leur demi-pistole ces honnêtes gens; mais en vérité, je la leur ai fait gagner. Depuis six heures du matin que je cours.

— Et... ma lettre?

— Remise.

— Et le rendez-vous ?

— A la tourelle de la Pénitence.

— Et Antoinette?

— Malade au point de n'avoir pu quitter le couvent aujourd'hui, comme M. de Louvois l'en faisait prier.

— Bon Jaspin ! et les espions n'ont rien vu ?

— Oh ! les espions ont dû voir tout ce que j'ai fait jusqu'aux murs du couvent ; là s'est arrêtée leur inquisition. Mais comme je ne pouvais les empêcher de me suivre, et qu'ils ne m'ont pu empêcher de faire remettre le message, je me console d'avoir été espionné.

— Remettez-vous, cher abbé, vous êtes en sueur, vous tremblez, vous êtes pâle.

Jaspin raconta comment il était sorti à pied le matin, comment il était monté à cheval au quartier du roi, —puis, à pied de nouveau, parti pour les mares. Là, il avait pris un des chevaux que lui avait prêté son ami le gouverneur du jeune cornette, et avec ce cheval, en zigzagant dans la plaine, il était arrivé à Saint-Ghislain, après avoir forcé les espions à entrer jusqu'au ventre dans des marécages.

— Quant à mon retour, dit-il, je l'ai effectué par une porte opposée à celle que j'avais prise pour entrer, de sorte que les alguazils de M. de Louvois ont été déroutés et me croient tombés du ciel. Seulement, en arrivant aux lignes, j'en ai retrouvé deux, le bleu et le jaune qui m'ont donné la chasse. Je les ai distancés, me voici, à jeun depuis hier.

Gérard fit servir au digne homme le déjeûner et le dîner auxquels il n'avait pas touché lui-même. Et il n'y avait pas une demi-heure que tous deux étaient renfermés lorsque, sous prétexte de demander un renseignement, un inconnu vint entretenir le factionnaire au seuil de la tente.

— Ah ! ah ! dit Jaspin, ces messieurs ont déjà rendu leurs comptes, et M. de Louvois veut savoir si vous êtes chez vous. Montrez-vous.

— Non pas, s'écria Gérard, car s'ils me voient en ce moment, plus tard ils ne me verraient plus; et que dire alors?

— Ecoutez, on insiste pour vous parler.

— Laissez insister. Il n'est pas d'usage que l'officier aux arrêts reçoive des visites. Sortez pour expliquer cela, je vous prie.

— Vous avez raison.

Jaspin sortit comme si le bruit de l'entretien excitait sa curiosité. Il aperçut l'espion jaune qui se dit fournisseur des passementeries de MM. les chevau-légers, et obligé de parler au lieutenant pour ses équipages.

Jaspin l'éconduisit avec politesse, et l'envoya chez M. de Rubantel ; mais il ne put s'empêcher de rire en voyant cet homme inquiet de n'avoir pas vu M. de Lavernie courir à toutes jambes prévenir un sien compagnon de relais, qui, lui aussi, prit ses jambes à son cou dans la direction du quartier de Louvois.

Et comme Jaspin en riait encore avec Gérard, tous deux se demandant quel moyen emploierait le ministre pour s'assurer de la présence de Lavernie dans sa tente, un cavalier arriva porteur d'une dépêche-circulaire qui devait être signée par tous les chefs de corps et leurs lieutenans.

Gérard trouva le moyen médiocrement ingénieux, mais il ne crut pas devoir refuser sa signature. Il signa donc et se montra au cavalier, qui partit aussitôt pour rapporter au ministre la bonne nouvelle.

— Maintenant, dit Jaspin, on vous sait chez vous, c'est constaté : voilà le moment de vous enfuir.

Sept heures et demie allaient sonner. Gérard se glissa sous les toiles de la tente avec les plus grandes précautions pour n'être point aperçu, profitant de toute ombre, de toute inégalité de terrain, revêtu du manteau de l'abbé en cas de rencontre : il gagna les en-

virons du marais, où Jaspin, dans la journée, lui avait fait préparer un des chevaux du cornette.

Alors Gérard fit voler son coursier par la plaine. Plusieurs rondes, l'apercevant de loin, le prirent pour un aide-de-camp qui portait quelque ordre pressé.

Un peloton de Suisses, qui marchait en patrouille, voulut l'arrêter pour avoir le mot, et fit feu sur lui, n'ayant pas eu de réponse. Gérard franchit tout, força tout, évita tout, et arrêta son cheval fumant devant les murs de l'abbaye dix minutes plus tôt que huit heures.

La nuit était plus belle encore que celle de la veille, plus belle pour le poète et pour l'amant; un souffle tiède et harmonieux murmurait aux branches des arbres et chassait dans le ciel les nuages floconneux. On voyait errer autour de St-Ghislain les détachemens préposés à la garde des lignes; et le pas des chevaux sur les gazons humides, le cri des sentinelles, çà et là quelques coups de feu perdus contrastaient avec le silence opaque dans lequel dormaient les noirs bâtimens et le vaste parc de l'abbaye.

Gérard suivit le mur comme on le lui avait recommandé. Il arriva devant la barrière de bois placée à quelques pieds de hauteur sur la voûte de l'aqueduc dont les eaux, utilisées jusque-là par le couvent, et désormais sacrifiées, tombaient en cascades à l'extérieur de la muraille, dans le fossé, d'où elles s'enfuyaient en ruisseaux divergens par la plaine.

Gérard se reposa quelques minutes près de cette eau bruyante: il attendait le guide que Jaspin lui avait promis, et guettait son approche avec des regards inquiets. Le fracas des eaux l'empêchait d'entendre soit un pas, soit une voix, et il maudissait la naïade importune, lorsque tout à coup le bruit cessa, l'eau diminua de volume, un filet plaintif égrena lentement ses perles sur les joncs et les herbes.

Ce silence imprévu permit à Gérard de distinguer de l'autre côté de la route un pas furtif sur le sable, et une sorte de bruit plus semblable à un grognement qu'à un appel.

— Voilà, pensa Gérard, une eau bien complaisante de s'arrêter ainsi à point pour que je puisse passer le fossé à pied sec.

Il passa; le guide était une sorte de spectre moitié religieux, moitié féminin. Un long manteau sombre avec capuce rabattant sur les yeux, enveloppait hermétiquement le personnage que l'on devinait femme à ses jupes et femme de mauvaise humeur à sa démarche saccadée, à ses grognemens sourds. Gérard, malgré le plus curieux examen ne réussit pas à voir son visage. Et comme il voulait entamer la conversation par quelques monosyllables, le guide répondit un chut! bien sec, bien bourru qui mit fin à tout dialogue. Gérard se contenta de suivre cette aimable personne qu'il avait jugée vieille, et dont il prit soin de ne pas offenser les talons de peur d'une rebuffade nouvelle. On marcha quelques minutes ainsi sous des arbres, dans des allées sinueuses, et l'on traversa plusieurs ponts de bois jetés sur des pièces d'eau, qui dégageaient dans les ténèbres leurs humides brouillards blanchâtres. Enfin le spectre grognon s'arrêta près d'une tourelle voilée par les lierres et les vignes vierges, désigna par un geste avare la porte cintrée, poussa un bruyant soupir et disparut en grommelant ces mots, les seuls que Gérard pût distinguer.

— Quelle punition!... mon doux Jésus!

Le jeune homme, surpris de cette apostrophe disgracieuse, fut tenté d'en suspecter la signification et de craindre pour lui cette punition que la vieille avait annoncée, mais il n'eut pas le temps de réfléchir; la porte était entrebâillée, le reflet des brumes marécageuses éclairait vaguement les objets autour de lui, et il distingua une main blanche qui s'avançait vers la sienne, une ombre qui souriait dans le noir encadrement de la porte, tandis qu'une voix, la plus douce mélodie qui eût caressé jamais son oreille, murmurait: Oh! Gérard, c'est donc vous!

L'aspect de ces traits si doux, la pression de cette main frémissante, cette volupté d'une seconde, cet éclair, firent oublier à Gérard les heures, les mois, l'année interminable de souffrances qu'il avait subies pour l'amour d'une femme.

Il reconnut la puissante clémence de Dieu qui ne veut pas pour l'homme de douleurs éternelles, et il fléchit le genou devant la jeune fille, moins pour l'adorer peut-être, que pour remercier Dieu qui la lui rendait.

Antoinette, de son côté, sentait s'ouvrir devant elle une perspective de bonheur inespéré, et trop pure, trop immatérielle, pour diviniser l'objet de son amour, c'était aussi le maître souverain des âmes et des cœurs qu'elle adorait en serrant la main de Gérard.

Elle l'attira dans ce parloir sombre et froid qui précédait la pénitence. Ses yeux, habitués déjà aux ténèbres, distinguèrent un escabeau sur lequel elle s'assit, tandis que le jeune homme prenait place près d'elle sur le rebord d'une fenêtre grillée au travers de laquelle on apercevait quelques clartés cré-

pusculaires filtrant parmi les pampres desséchés et les sureaux déjà verdoyans.

— Enfin! dit-elle avec des sanglots de joie.

— Enfin! répéta Gérard.

— Vous ne m'avez point oubliée. Oh! que c'est généreux!

— Etait-ce possible d'oublier. Je n'ai point laissé passer une minute sans songer à vous.

— Et moi, plus souvent encore, murmura-t-elle.

Il eût fallu payer ces paroles d'un baiser. Gérard sentait rayonner autour de son front toute la chaleur, toute la jeunesse, tous les parfums de l'amour qu'exhalait sa bien-aimée. Il frissonna, un nuage passa sur ses yeux; mais il résista, et d'une voix étouffée:

— Combien vous avez souffert, dit-il, avant de venir ici!...

— Oh! dit-elle, ici, j'y suis déjà venue.

Et elle raconta au jeune homme ses premières tortures dans la pénitence, dès son arrivée à l'abbaye. Elle n'oublia pas la tendre protection de la marquise, mais ce souvenir de l'horrible cachot la faisait encore frémir.

— Quoi! s'écria Gérard, c'est ainsi qu'on vous punissait de l'affection que vous m'avez gardée. Oh! rassurez-vous, maintenant, chère Antoinette. Le temps des souffrances est passé. Nous vivrons l'un pour l'autre; mais, dites-moi, je vous prie, c'est au présent qu'il faut songer. Ma lettre vous est parvenue, que s'est-il passé?

— Oh! des choses merveilleuses! Toute ma vie, si triste qu'elle puisse paraître, est brillante et brodée de poésie; votre image m'apparaît dans toute solitude; une consolation, toujours émanée de vous, m'assiste au milieu de toute douleur. Depuis quelque temps je trouvais ma protectrice froide et embarrassée. Elle avait cessé de m'envoyer chercher par sa vieille mie, Mlle Balbien, que tous les matins, je voyais entrer dans l'étude ou dans ma cellule, avec quelques bonnes paroles ou quelque présent de madame. J'avais écrit sans obtenir de réponse. J'avais pleuré sans que nul fît attention à mes larmes. Ce matin, dans la cour, quand je me rendais seule, derrière mes compagnes, à la chapelle, pour la première prière, je vis Mlle Balbien qui causait avec la supérieure; toutes deux me tournaient le dos; Mlle Balbien, du coin de l'œil, m'aperçut derrière elle, et comme elle m'évite depuis plusieurs jours, elle emmena la supérieure hors de la cour, dont elle ferma rudement la porte. Ce fut un coup bien sensible, monsieur; j'en fus accablée, et mes larmes recommencèrent à couler. Néanmoins, je voulais continuer de marcher vers la chapelle, où mon absence eût été remarquée. Figurez-vous qu'en tournant le bouton de cette porte, que Mlle Balbien venait de repousser ainsi, je sentis, roulé autour du cuivre, un papier que je pris, que j'ouvris, que je lus: c'était votre lettre! Elle était là, et ni Mlle Balbien ni la supérieure ne l'avaient vue en passant! Avais-je tort de dire que j'ai du bonheur?

Le temps était trop précieux pour que Gérard l'employât à commenter avec Antoinette le plus ou le moins d'adresse de son messager.

— Et comment M. de Louvois a-t-il pris l'excuse de votre feinte maladie? demanda-t-il.

— Très impatiemment, la supérieure m'exhortait à me mettre en route — je résistai — le fait est que cette petite lettre m'avait amené une grande fièvre. Je ne mentais pas en me disant malade; cependant l'on me sait tellement courageuse qu'on me poussait à partir.

— Et madame de Maintenon, insista-t-elle pour votre départ?

— Non, mais elle ne m'a pas retenue; hélas! j'y comptais pourtant. Elle n'a pas même voulu entrer dans ma cellule; je l'ai entendue qui disait dans le grand corridor: « Si cette enfant est trop malade, il faudra qu'on appelle un médecin de Valenciennes. » Moi je n'étais plus malade, allez, quand ce soir j'ai quitté furtivement ma cellule pour me rendre ici!

— Chère Antoinette, s'écria Gérard, on verra bien demain que votre mal n'a pas empiré, et l'on vous emmènera.

— C'est pour empêcher cela que vous êtes venu, je suppose, dit la jeune fille avec cette étrange fermeté dont Gérard avait déjà fait l'épreuve.

— Je suis venu en effet pour vous consulter sur vos intentions, mademoiselle.

Elle le regarda d'un air tellement surpris que l'éclair de ce regard flamboya malgré les ténèbres.

— Je comprends, dit-il avec joie; eh bien! votre raison, votre finesse égalent, si elles ne surpassent, mon expérience. Je vous consulte donc seulement sur les moyens à employer pour vous affranchir à jamais de la tyrannie absurde que vous avez trop patiemment endurée.

— Les moyens! répondit Antoinette, je n'en connais qu'un seul, ne l'avez-vous pas trouvé?

—La fuite! n'est-ce pas? s'écria Gérard, qui, à la seule pensée d'une liberté inaltérable avec Antoinette, sentait se réveiller tous ses instincts courageux, s'évanouir tous ses scrupules. Oh! oui, c'est le seul moyen. Nous sommes réunis. Partons!...

—Vous avez prévenu Mme de Maintenon, dit Antoinette.

— Prévenu, pourquoi?

— Mais parce qu'elle m'a sauvée, protégée, aimée; parce que je lui dois le plus beau jour, le plus doux souvenir de ma vie, votre souper à Saint-Ghislain; parce qu'en un mot, elle s'est conduite envers moi comme une tendre mère, et que disposer de moi sans l'avoir au moins remerciée, ce serait une ingratitude, un oubli de cœur, que certainement Dieu punirait, et dont je ne me rendrai jamais coupable!

— Oh! mademoiselle, interrompit Gérard avec une tristesse mêlée de respect, prévenir Mme de Maintenon, c'est la forcer de vous retenir ici. L'occasion que nous tenons jamais peut-être ne se retrouvera. Croyez-moi, Antoinette, j'ai l'idée que notre protectrice ferme les yeux par un reste de bienveillance et qu'elle vous a laissée sortir de votre cellule, ce soir, alors qu'elle eût pu vous en empêcher facilement. Tout conspire avec nous, pour nous... J'ai un cheval à la barrière de l'aqueduc; nous gagnerons Valenciennes, nous traverserons l'Artois et nous nous arrêterons seulement à la mer. Là nous écrirons à Mme de Maintenon, qui vous pardonnera d'avoir enfin rompu avec la servitude avec le déshonneur peut-être. Mais au nom du ciel, Antoinette, plus d'hésitation, plus de faiblesse. Oh! ne me sacrifiez pas à l'opinion, vous qui ignorez ce que je vous sacrifie. Hélas! si demain vous étiez à jamais perdue pour moi; si demain vous retombiez au pouvoir de ce méchant, de cet impie!... Tenez, Antoinette, ma fiancée, ma femme, n'aidez pas, par une fausse délicatesse, les projets pervers de Louvois... Il m'a perdu déjà, qu'il vous épargne au moins!...

— S'il eût voulu me tuer, je serais déjà morte.

— Eh... veut-il vous tuer... êtes-vous assez aveugle pour ne pas deviner ses infâmes calculs? J'avais, un moment, par le conseil de mon vieux précepteur, renoncé à l'idée de vous emporter avec moi, j'étais venu pour vous dire : Si M. de Louvois vous arrache de Saint-Ghislain, Antoinette, laissez-moi partout des traces de votre passage; nommez-vous, partout, à quelque charitable femme, invoquez partout mon nom; criez partout le nom de votre persécuteur, par les routes, par les villes, dans les hôtelleries, votre nom, le mien et celui de Louvois frapperont l'oreille de quelqu'un qui m'avertira. De cette façon, ma chère âme, vous ne serez qu'éloignée de moi, jamais perdue. Tant qu'un souffle animera votre corps charmant, tant qu'une goutte de sang bondira dans mes artères, vous m'appellerez, et je vous retrouverai, j'irai, j'irai toujours... J'arriverai jusqu'à votre retraite, je pénétrerai dans votre prison, je viendrai expirer sur votre tombeau. Il me conseillait cela, le pauvre cher Jaspin, nous avions bâti ensemble cet édifice régulier avec la pusillanimité d'honnêtes gens qui ménagent tout et tout le monde.—Mais je ne vous avais pas revue, mais je n'avais pas senti le froid mortel de votre main! Oh! mon amie, êtes-vous déjà morte pour moi; que vous refusez de me suivre, avec cette raison inexorable, avec cette glaciale étreinte?— Je vous ai, je ne veux plus vous perdre.—Ce soir est à nous, demain est à M. de Louvois.—Antoinette, vous ne m'avez jamais dit que vous m'aimiez,—prenez garde! Oh! je vous en supplie... votre refus signifierait que vous ne m'aimez pas!

Elle joignit les mains et répondit par un gémissement le plus éloquent des reproches.

— Eh bien? dit-il en serrant sur son cœur les deux mains qu'il accusait d'être glacées, et qui devinrent tout à coup brûlantes.

— Vous avez prononcé tout à l'heure, répliqua-t-elle, un mot qui m'a déchiré l'âme. M. de Louvois vous a déjà perdu, disiez-vous... Mon Dieu! quel malheur vous ai-je encore causé, moi qui déjà vous ai coûté votre mère? Gérard! je m'arrête, je recule devant l'avenir que je vous ferais!

— J'ai épuisé tous les malheurs! s'écria-t-il avec explosion. Louvois me hait tant à cause de vous, qu'il m'a trois fois envoyé à la mort. J'ai vu tuer sous mes yeux tous mes compagnons; j'ai reçu dans mes bras le cadavre d'un pauvre enfant, mon ami, mort en appelant sa mère. Cependant, Dieu m'a conservé pour vous; pour vous, j'ai consenti à vivre. Alors, Louvois désespéré, m'a calomnié, sequestré, condamné à l'inaction, lorsque toute l'armée se couvrait de gloire. Je devrais être mort de honte. Cependant, j'ai vécu. Eh bien! reculez de moi le but vers lequel j'ai marché si obstinément, refusez moi le prix de mes souffrances, et Louvois sera satisfait. Je me sens au bout de mes forces, je ne lutterai plus; ce que les balles de l'ennemi, ce que l'inimitié de mes compagnons, ce qu'un chagrin mortel n'a pu faire, un mot de vous le fera sur l'heure,

dites que vous voulez rester à Saint-Ghislain et je suis mort.

Elle s'élança palpitante dans les bras de Gérard et lui dit d'une voix brisée par les sanglots :

— Partons !...

A peine ce mot était-il sorti de ses lèvres, que le jeune homme chancela et recula comme un passager sur le plancher d'un navire secoué par l'orage.

Une ondulation puissante accompagnée d'un long murmure souterrain ébranlait le parquet du parloir, le bruit devint fracas, la secousse devint choc, les lames de chêne craquèrent et jaillirent en éclats sous une pression pareille à celle d'un volcan. Par les ouvertures béantes s'élancèrent des voix, des cris, des armes fulgurantes, des torches enflammées, puis des têtes d'hommes qui envahirent bientôt de leurs flots épais le parloir et le parc, dans toute la longueur de l'aqueduc dont la voûte éclatait çà et là sous leurs efforts.

— Les Hollandais !... l'ennemi !... l'ennemi !... cria Gérard en mettant l'épée à la main pour fondre tête baissée sur les assaillans.

Mais trente bras robustes le désarmèrent, étouffèrent ses cris, l'enlevèrent, luttant toujours, et il disparut parmi les sabres, les pertuisanes et les baïonnettes, comme un enfant parmi les dents formidables d'un alligator immense.

— Portez cet homme à la réserve ! ne le tuez pas ! dit une voix calme et stridente qui domina tout ce tumulte. Je ne veux pas qu'il soit répandu ici une goutte de sang !

— Oui, sire, répondit la troupe obéissante, dont une partie exécuta l'ordre de Guillaume, tandis que le reste marchait silencieusement sur les pas du roi, dans la direction de l'abbaye.

Antoinette évanouie était tombée sous une large lame de parquet brisé qui recouvrit son corps. Tous passèrent près d'elle sans l'avoir aperçue — ainsi se cache dans les bois, sous une feuille, le corps du passereau expiré.

XIX.

L'enlèvement.

La marquise, depuis son entretien avec Jaspin, s'était bien doutée que Gérard essaierait de contrarier les projets de Louvois sur Antoinette.

Mais avec le coup d'œil sûr et prompt qui la rendait supérieure aux esprits les plus déliés, elle avait deviné que Gérard ne sortirait pas des bornes de la prudence, qu'il ne se compromettrait pas par un scandale, et que le seul résultat des communications de Jaspin serait une escapade du camp à Saint-Ghislain, tout au plus quelque bonne petite conspiration d'amans révoltés.

Elle qui voyait tout, levée la première, couchée après tout le monde, elle avait vu Jaspin rôder le matin même autour de l'abbaye. Certaines absences de Nanon lui expliquaient pourquoi Jaspin était venu. Mais décidée, comme nous l'avons dit, à laisser faire par la Providence le dénoûment de cette difficile intrigue, la marquise, afin d'être impunément neutre, avait fait dire au roi qu'au lieu de venir, ainsi qu'il en avait l'habitude, à Saint-Ghislain, il voulût bien attendre à Bethléem, où elle irait lui rendre visite.

De cette façon, Louvois, en cas d'évènement, n'aurait eu aucun reproche à adresser à la marquise, et celle-ci, pour ne pas faire, malgré l'armistice, la partie trop belle à son ennemi, n'avait prévenu le roi que tard de ses nouvelles dispositions, dans la crainte que Louvois, en sachant qu'elle s'absenterait de St-Ghislain, n'eût conçu quelque soupçon, et gêné les manœuvres de Gérard.

Toutefois cette Providence, aux soins de laquelle Mme de Maintenon avait commis son dénouement, s'en occupa dans un sens bien différent et avec une richesse d'imagination que la marquise ne pouvait prévoir. Dieu veut, dit-on, tout ce que veut la femme, mais combien n'a-t-il pas de manières de vouloir !

Mme de Maintenon avait commandé son carrosse pour huit heures et demie. C'était le moment où tout dort dans une abbaye. Les religieuses se sont couchées après souper. Les valets ont soupé eux-mêmes, et les lumières s'éteignent dans le dortoir et les cellules.

A Saint-Ghislain, en effet, lorsque huit heures et demie sonnèrent, on n'eût pas entendu, dans l'immense maison, d'autre bruit que celui des deux palefreniers qui attelaient, et des chevaux qui piaffaient dans la cour.

La marquise, par les fenêtres de son appartement, contempla le beau ciel et la tranquille obscurité ; puis, sans avoir paru remarquer le trouble et les prévenances effarées de Nanon, qui revenait, disait-elle, d'une promenade au jardin, elle descendit à son carrosse.

Cependant ce jardin paisible, ces quinconces déserts eussent offert un bien étrange spectacle au promeneur qui s'y fût hasardé

en ce moment. Derrière chaque arbre se cachait un homme, et en avant des bâtimens de l'abbaye, dans la cour obscure, les piédestaux des grands vases à fleurs et les lourds balustres de l'escalier sombre masquaient chacun leur fantôme accroupi, tout prêt à se dresser au signal convenu.

Mme de Maintenon, en descendant de ses appartemens, crut entendre comme un cri étouffé dans la cour; mais à Saint-Ghislain, dans ces vieilles masures, il y avait tant d'oiseaux nocturnes, et le chat-huant gémit si étrangement pendant les nuits sereines!

La marquise dit adieu à Mlle Balbien sur le perron, et lui recommanda diverses commissions; puis elle marcha vers son carrosse, bien étonnée de ne pas trouver son écuyer, qui, d'ordinaire, lui offrait la main.

Mais elle crut le voir à cheval sur son rouan favori, près de la grande porte ouverte. Persuadée qu'il avait cru ainsi accélérer le service, et très indulgente d'ailleurs pour ses serviteurs, elle se hâta de monter sans remarquer l'absence de ses porte-flambeaux. Elle ne fut pas plus tôt assise dans le carrosse, qu'un homme ferma vivement la portière, un sifflet aigu retentit, le cocher fouetta, les chevaux partirent avec rapidité.

La marquise sentit tout à coup un poids très lourd derrière sa voiture; elle regarda par l'œil-de-bœuf et vit trois inconnus armés qui occupaient la place de son laquais.

Déjà la porte de l'abbaye était refermée et le carrosse volait sur le chemin; à droite et à gauche couraient des soldats à pied, le mousquet sur l'épaule : des soldats dont la marquise, malgré ses yeux perçans, ne reconnaissait pas l'uniforme.

Elle tira son rideau et appela quelques-uns de ces hommes pour savoir d'eux la raison qui les faisait courir ainsi. Mais en regardant, elle s'aperçut que le carrosse, au lieu de suivre la route de Bethléem, avait pris sur la droite et longeait le mur de l'abbaye, qu'il dépassa bientôt pour entrer dans la plaine découverte en suivant le cours de l'aqueduc.

Le nombre des soldats ainsi courant semblait grossir, comme si chaque tour de roue en eût fait éclore de nouveaux. Bientôt, ce ne fut plus seulement de l'infanterie que la marquise vit courir autour d'elle : une troupe de cavaliers bien montés se montra comme par enchantement et composa une avant-garde et une escorte au carrosse.

La terreur s'empara de la marquise lorsqu'elle n'obtint aucune réponse de ceux qu'elle appelait, et lorsqu'elle comprit, à n'en pas douter, que tous ces cavaliers fantastiques l'entraînaient bien loin des lignes françaises, dans la direction du Nord.

Elle se mit alors à pousser des cris lamentables sans émouvoir aucun de ses gardiens. Tout au contraire, le peloton d'avant-garde doubla le pas pour s'éloigner du carrosse, le peloton d'arrière-garde ralentit sa marche pour isoler plus encore la prisonnière. Celle-ci, dont le courage et le sang-froid s'étaient démentis un moment, eut honte de sa faiblesse; elle remplaça les cris inutiles par une prière. Mais comme le carrosse roulait avec trop de rapidité, par ces chemins défoncés, les chocs et les secousses devinrent intolérables, et la marquise ne put retenir un gémissement, non plus de terreur, mais de souffrance; sa tête se pencha en arrière, battue par les cahots, et elle crut un moment qu'il lui faudrait mourir de cet étrange et douloureux supplice.

Au plus fort de cette course furieuse, un cavalier parut à la portière, jeta un coup d'œil dans l'intérieur, et s'écria d'une voix courroucée, dans une langue étrangère, quelques mots dont la marquise ne comprit point le sens et qui retentirent à ses oreilles comme la musique bizarre d'un rêve extravagant.

Le carrosse s'arrêta, gardant encore pendant quelques secondes l'oscillation décroissante à laquelle succède l'équilibre.

— Madame, souffrez-vous? dit d'une voix grêle et avec un accent étranger le cavalier, qui se découvrit civilement.

— Monsieur, je meurs, répliqua la marquise en essayant vainement de soutenir sa tête, disloquée par les secousses.

— Vous préférez sans doute un cheval, dit l'interlocuteur inconnu; je vous en ferai donner un.

— Un cheval!..... pourquoi, monsieur? s'écria la marquise, dont l'épouvante s'accrut encore à cette offre polie.

— C'est que les routes sont impraticables au carrosse, répondit flegmatiquement le cavalier, tenant toujours son chapeau à la main, et que nous avons encore près d'une lieue de traverse avant de retrouver la route.

— Quelle route, monsieur? où me menez-vous, par grâce?

— A Notre-Dame-de-Hal, madame.

— Chez le prince d'Orange?

— Oui, madame, dit le cavalier avec un léger sourire.

— Mais c'est une trahison!... Où sont vos ordres?

Le cavalier ne répondit pas.

— Qui a donné cet ordre? s'écria la marquise

— Le roi d'Angleterre, madame, dit le cavalier, en comprimant avec son mouchoir une toux aiguë qui déchira sa poitrine.

La marquise joignit les mains sans pouvoir proférer une seule parole.

Le cavalier demeura froid et respectueux, comme pour laisser à Mme de Maintenon le temps de se remettre entièrement.

— Acceptez-vous le cheval, madame? dit-il, car j'ai l'honneur de vous faire observer que nous nous hâtons.

— Je suis donc prisonnière? demanda la marquise, tremblante d'entendre la réponse.

— Oui, madame. Le roi de France a pris aux alliés leur plus forte place de guerre. Ils lui prennent sa conseillère la plus précieuse.

— Oh! dit-elle, avec un reproche amer, le roi de France s'empare de Mons les armes à la main; mais le roi d'Angleterre, un capitaine! enlever par trahison une femme!

— Madame, je sais que cette action n'est pas chevaleresque, mais depuis longtemps le roi très chrétien et le roi Guillaume ont cessé de se traiter en chevaliers; nous voulions prendre Louis XIV lui-même, ce soir; il n'est point venu à Saint-Ghislain; je vous fais prisonnière, et vous valez pour nous plus que Mons ne vaut pour Louis XIV. Je me trouve heureux!

— Monsieur, s'écria la marquise en se levant pour sortir du carrosse et implorer de plus près, monsieur, accordez-moi la grâce de dire un mot à S. M. le roi d'Angleterre, avant que la nouvelle de mon enlèvement se soit répandue.

— Pardon, madame, veuillez ne pas vous déranger, dit le cavalier avec une froide urbanité.

Et il descendit de cheval. Un écuyer emména sa monture à l'écart. Sur un geste de lui, le cocher quitta son siége, les laquais armés, qui n'étaient autres que des grenadiers hollandais, s'éloignèrent à vingt pas, et le carrosse resta isolé dans un cercle immense de mousquets et de cavaliers hors de portée de la voix.

Le cavalier s'approcha de la portière et dit à la marquise:

— Madame, je vous écoute.

— Mais, monsieur, c'est au roi d'Angleterre que je voulais parler.

— Vous lui parlez en ce moment, madame, dit simplement Guillaume III.

— Oh! s'écria Mme de Maintenon, qui s'agenouilla sur les coussins du carrosse, oh! vous êtes le roi, je suis sauvée! Oui, pardonnez-moi, sire, j'aurais dû reconnaître ces traits nobles et fiers. Eh bien! vous n'infligerez pas à une femme de mon rang, que vous connaissez; de mon âge, que vous voyez, le ridicule, l'opprobre d'un enlèvement qui me rendra la fable de toute l'Europe. Le roi Guillaume prenant à Louis XIV cette femme que tous mes ennemis appellent la *vieille maîtresse*..... Oh! sire, soyez généreux, ne me déshonorez pas, tuez-moi! Je jure par le Dieu vivant que je prierai pour vous et que je vous bénirai.

Le roi croisa ses bras sur sa poitrine, et baissant sa tête, demeura longtemps plongé dans une sombre rêverie.

— Vous me demandez, dit-il, d'être généreux; à quel titre, madame? L'a-t-on été envers moi dans les conseils de Versailles? Est-ce bien généreux au roi de m'avoir poursuivi de sa haine et de ses mépris, parce que j'ai refusé la fille de Mlle de La Vallière? Était-ce généreux, l'an dernier, quand je fus blessé en combattant pour mes droits, à la Boyne, de me faire pendre et brûler en effigie par les bourgeois de Paris, tandis que certains parlemens de France allaient aux cathédrales chanter le *Te Deum?* Non, madame; c'est la guerre sans pudeur que l'on m'a faite, j'y réponds par la guerre sans pitié.

— Eh! sire, vous savez bien qui l'a faite à Votre Majesté, cette guerre? Est-ce le roi? est-ce moi?

— C'est Louvois, voulez-vous dire?

— Sire.....

— Faites-moi du moins l'honneur de me traiter avec franchise.

— Eh bien! oui, sire, c'est M. de Louvois qui force le roi à cette guerre honteuse, implacable; c'est lui qu'une soif inextinguible d'autorité pousse jour et nuit à boire tout le sang et tout l'or du monde. Vous voyez bien qu'il lui faut du sang, à cet homme. Lorsque la paix, trop courte, hélas! en avait tari l'effusion en Europe, qu'a fait Louvois? il a versé le sang français à flots, à torrens, et, pour créer au roi des ennemis à combattre, il a envoyé les dragons égorger des femmes, des vieillards, des enfans.

— Je connais Louvois, dit Guillaume, et je m'étonne, madame, que le connaissant aussi, vous n'ayez pas délivré le roi de son influence pernicieuse. Écoutez bien mes paroles, madame. Le temps des prospérités est passé pour Louis XIV, s'il ne chasse point cette peste déshonorante. Chaque victoire que remporte le roi de France, et maintenant elles sont rares, lui coûte plus qu'à nous dix revers; nous sommes cent millions d'hommes en Europe, tous fatigués de l'orgueil du grand roi et de la férocité du tyran Louvois. Nous avons dix ans demandé

la paix à genoux; maintenant, nous reconnaissons que le plus court chemin pour l'obtenir, c'est d'écraser la France par la guerre, et, grâce à M. de Louvois, nous y parviendrons. Enfin, madame, j'ai longtemps espéré que la paix nous viendrait par vous, que je croyais intéressée à faire cesser la guerre... mais je m'étais trompé.

La marquise comprit cette allusion si habile à sa véritable situation près du roi.

— Sire, dit-elle, nous serons tous fortunés et tranquilles le jour où le roi sera désabusé sur M. de Louvois, mais il ne l'est pas.

—Et vous n'y pouvez point travailler, avec votre éminent esprit et votre ascendant si légitime sur Louis XIV?

— Cet ascendant, sire, M. de Louvois l'empêche de dominer dans les conseils de Sa Majesté.

—Est-ce croyable! madame.

— S'il en était autrement, dit simplement la marquise, V. M. m'appellerait aujourd'hui ma sœur, au lieu de me traiter en captive de rançon douteuse, et de spéculer sur le plus ou moins de chagrin que mon aventure causera au roi de France.

Guillaume fut frappé de cette noble et audacieuse franchise.

— Eh bien, madame, dit-il, je vois que j'ai auprès de Louis XIV une amie meilleure que je ne le croyais.

— Vous ne l'aurez plus, dit Mme de Maintenon avec un douloureux soupir en regardant les soldats qui emprisonnaient son carrosse.

— A Dieu ne plaise, interrompit le prince, que je perde l'occasion de témoigner à une dame de votre mérite le profond respect qu'elle m'inspire. Dieu me préserve par conséquent de l'offenser en lui cachant la vérité. Je suis frappé mortellement, madame; oui, la mort est là... qui ronge peu à peu ma poitrine... et la cuirasse du soldat me fatigue. Je voudrais me reposer avec sécurité au sein de mes royaumes si chèrement conquis, près de ma femme, un modèle de vertus, près de mes enfans, que je voudrais avoir le temps d'élever. Madame, j'aimerais la paix, une paix riche d'honneur; j'aimerais l'amitié de ce grand prince que je voulais respecter comme mon père, s'il ne m'eût tout d'abord forcé de lui apprendre ma valeur; j'aimerais enfin que vous me crussiez sincère quand je proteste ici de mon dévouement et de mon estime pour vous.

— Hélas! Sire, à quoi bon me montrer ainsi toutes les vertus de V. M., quand vous me condamnez à les détester dans un maître?

— Un maître, répliqua Guillaume avec un pâle sourire qui ne dérida pas même son front, un maître tellement éphémère, que demain, à St-Ghislain, vous ne vous souviendrez plus de lui, tandis que vous daignerez peut-être vous rappeler l'ami.

— A St-Ghislain! s'écria-t-elle; vous me rendriez la liberté?

— A l'instant, dit le roi, qui appela son écuyer, et lui commanda de faire retourner le carrosse.

— Oh! Sire, dit la marquise suffoquée par la reconnaissance, voilà un trait de roi!

— Eh bien, continua-t-il avec son sévère enjouement, j'ai gagné cela du moins qu'une personne de la cour de France m'aura une fois appelé roi, au lieu de m'appeler prince d'Orange.

En ce moment, l'écuyer s'approcha de Guillaume et lui dit quelques mots pressés en hollandais. Il se fit alors un rapide mouvement d'armes dans tous les rangs; ce bruit alarma la marquise dont le regard interrogea le roi.

— Ce n'est rien, madame, dit froidement Guillaume, on m'annonce l'approche d'un fort détachement de l'armée de M. de Luxembourg, mais nous avons le temps de rentrer, nous à Hal, et vous à St-Ghislain. Veuillez vous tenir prête, le cocher attend vos ordres.

— Vous m'avez comblée, sire, cependant je vous demanderai encore une grâce.

— Parlez, madame.

— Comptez absolument sur moi, sire, pour toutes les communications que vous voudrez faire parvenir au roi, et que l'ennemi de la paix, notre ennemi mortel, a jusqu'à présent interceptées. Sire, faites-moi l'honneur de vous persuader qu'à partir de ce moment vous avez près du roi l'amie la plus zélée, en tant que je n'aurai point à trahir l'honneur et les intérêts de la France.

Un second messager s'approcha de Guillaume, et l'on entendit à l'extrémité des postes hollandais comme les préparatifs d'un combat.

— Merci, madame; je suis trop payé, dit le prince, par cet entretien que nous venons d'avoir, et que j'eusse acheté si cher après l'avoir si longtemps et si ardemment souhaité,—car nous sommes, il faut le dire, les deux seuls esprits en Europe qui n'aient point ou qui n'aient plus la fièvre. Aidez-moi, au nom de l'humanité, moi je vous aiderai pour votre gloire contre celui qui veut vous perdre.

— Oh! Sire, ce n'était ni le roi ni moi qu'il eût fallu enlever ce soir et garder dans une prison!

— Pour mes intérêts, reprit Guillaume, j'aime mieux laisser Louvois en France, il la ruine mieux que ne feraient mes armées. Quant à ce qui vous concerne, je comprends votre désir de perdre ou du moins de démasquer cet homme. Eh bien, pour vous aider à montrer au roi ce que c'est que Louvois, je vous enverrai à la première occasion, dès demain peut-être, un ambassadeur secret, un ami à moi, dont la coopération vous sera utile. Veuillez le bien recevoir; il est fort malheureux et vous attendrira en vous contant son histoire. Mais je sens qu'il faut nous quitter, madame, je m'exposerais à être surpris par M. de Luxembourg, et malgré mon amour de la paix, je ne veux plus faire chanter de *Te Deum* à Notre-Dame.

— Conservez-vous, sire, pour vos amis et pour votre gloire. Adieu.

Elle lui tendit la main en reine, il s'inclina sur cette main avec la délicate courtoisie d'un sujet.

Guillaume dit quelques mots en langue hollandaise au cocher remonté depuis quelques minutes sur son siége, et le carrosse reprit le chemin de St-Ghislain.

Guillaume aussitôt donna ses ordres et sa colonne, doublant le pas, appuya franchement à gauche, et disparut dans les ténèbres sans se préoccuper de quelques coups de feu tirés par les éclaireurs de M. de Luxembourg.

XX.

Suites de la tempête.

La marquise se réveilla de cet affreux rêve, aussi jeune d'esprit, aussi heureuse que la belle au bois dormant. Avec elle se réveilla du même enchantement toute sa maison, écuyer, cocher, laquais, palefreniers, portier, que les soldats de Guillaume avaient enlevés sans bruit, bâillonnés, enfermés dans une citerne voisine, et qui, s'apercevant au bout d'une heure qu'on ne les gardait plus, se hasardèrent à sortir comme des souris du piége, et se trouvèrent à la porte de l'abbaye au moment où le carrosse de leur maîtresse y rentrait, conduit par le cocher hollandais.

Comme tous criaient à la fois et menaient grand bruit de leur aventure, la marquise leur ordonna de se taire, de dételer et de s'aller coucher, enjoignant à chacun de ne pas souffler un mot sous peine d'être immédiatement chassé ; quant au cocher hollandais, elle le fit mener à la cuisine avec ordre de le traiter comme un suisse.

L'écuyer s'inclina et conduisit la marquise à ses appartemens — le portier barricada la porte — le cocher français, ordonna aux palefreniers de dételer, et se fit soutenir par le laquais pour regagner sa chambre, et tous deux burent du vin chaud dans le but de se guérir d'un frisson qui ne les quittait point depuis leur catastrophe.

Mme de Maintenon, en haut des degrés, congédia l'écuyer et tendit sa mante à Nanon, qu'elle apercevait dans l'antichambre.

— Ma mie, dit la marquise, bassinez mon lit et couchez-moi.

Mais Nanon, au lieu de s'apitoyer sur la pâleur de sa maîtresse et de lui offrir un siége, Nanon alla fermer toutes les portes et se jeta désespérée aux pieds de la marquise en se frappant à grands coups la poitrine, et en proférant quelques hurlemens inintelligibles, que dans sa distraction la marquise prit tout d'abord pour des félicitations que la mie lui adressait à propos de sa délivrance miraculeuse.

— Madame! madame, s'écria Mlle Balbien, miséricorde!... pardon. C'est ma faute, nous sommes perdus.

— Etes-vous folle, répliqua la marquise poursuivant naïvement le quiproquo, nous sommes sauvées au contraire.

— Vous avez donc vu M. de Louvois, dit Nanon.

— Moi? pourquoi?

— Parce qu'il est sorti furieux.

— D'où?

— D'ici.

— Furieux de quoi?

— Hélas!

Et Nanon se mit à fondre en larmes comme une métamorphose d'Ovide.

La marquise se leva.

— Parlerez-vous! dit-elle inquiète et courroucée à la fois. Qu'est venu faire ici M. de Louvois, et pourquoi est-il furieux?

— Madame... balbutia la vieille fille suppliante, à tout péché miséricorde; je m'étais laissée attendrir, j'avais accordé au jeune homme de causer avec la jeune fille.

— Eh bien? après? s'écria Mme de Maintenon qui se rappela Jaspin, Gérard et Antoinette.

— Eh bien, M. de Louvois est arrivé à neuf heures, demandant à vous voir. J'ai répondu que vous veniez de partir pour Bethléem. Il a voulu parler à la supérieure. J'ai refusé. A neuf heures, portes closes, lui ai-je dit. Le bruit qu'il a fait a réveillé la supérieure qui est descendue. M. de Louvois en fureur lui a demandé au nom du roi à

parler à Mlle de Savières ou tout au moins à la voir.

— Et l'a-t-il vue? s'écria la marquise vec angoisses.

— La demoiselle n'était pas rentrée, dit Nanon.

— Pas rentrée!

— La supérieure a cherché dans sa cellule, cherché dans les dortoirs, cherché partout... rien!

— Mais, vous saviez où elle était, vous! s'écria la marquise tremblante de colère.

— Oui, murmura Nanon.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit?

— Oh! pour me perdre.

— Où était Mlle de Savières?

— Elle devait être au parloir de la pénitence.

— Vous y avez couru, vous l'avez prévenue?

— Oh! madame! j'y suis allée malgré la nuit, malgré une terreur inexprimable que me causèrent des bruits étranges que jamais je n'avais entendus en cette maison. J'ai appelé Mlle de Savières, rien n'a répondu. J'ai craint que M. de Louvois ne me suivît au jardin et ne découvrît des traces de cette fuite; je suis rentrée assez à temps pour l'entendre dire avec d'horribles menaces:

— C'est bien! elle est perdue, mais Mme de Maintenon me la retrouvera!

La marquise à demi-folle de tous ces récits qui complétaient le malheur de sa journée, appuya sa tête dans ses mains et réfléchit.

— Où est la supérieure? dit-elle enfin.

— Rentrée.

— Qu'a-t-elle dit au marquis?

— Que sans doute madame aurait emmené Mlle Antoinette avec elle dans son carrosse, à Bethléem...

— Et le marquis est parti pour Bethléem?

— Sur-le-champ.

— Il y a de cela?

— Une demi-heure.

— J'ai le temps d'éclaircir mes doutes, murmura la marquise. Rendez-moi ma mante, prenez une lanterne et suivez-moi.

— Mais, madame...

La marquise ne répondit que par un regard froid et impérieux. Nanon trembla. Elle se hâta d'obéir.

Toutes deux descendirent au jardin par un escalier de service où nul regard ne pouvait les suivre.

— Cachez votre lumière sous votre manteau, commanda la maîtresse, et marchez légèrement.

Ces deux ombres noires traversèrent dans la brume et le silence ces bois et ces allées maintenant si déserts, naguères si peuplés.

—Lavernie! Lavernie! démon du remords et du châtiment, se disait la marquise en effleurant à peine les chemins, tant sa course était rapide, tout malheur me viendra-t-il donc éternellement de ta part? Il a enlevé cette jeune fille, et déjà Louvois le sait, et déjà Louvois l'est allé dire au roi...

Son pied heurta des pierres amassées; c'était une des crevasses de l'aqueduc.

Nanon étendit les bras et éclaira tout ce désordre.

— Voilà le chemin que les Hollandais ont suivi, se dit la marquise.

— Et voici la pénitence où j'avais conduit ce jeune officier; je l'ai laissé à la....

La marquise saisit brusquement la main de Nanon.

— Ecoute, dit-elle.

— Une voix, murmura Nanon.

— On prie, ce me semble.

— Dans le parloir. Ah! madame, je vois quelqu'un.

La marquise arracha la lanterne des mains de sa servante et s'élança dans le parloir où un spectacle terrible la cloua sur le seuil, et fit reculer Nanon glacée d'une superstitieuse épouvante.

Antoinette, agenouillée parmi tous ces débris, s'appuyait d'une main aux déchirures du parquet, et fouillait de l'autre dans l'eau froide qui recommençait à couler avec un bruit lugubre, sous la voûte éventrée de l'aqueduc.

Le bruit de l'arrivée des deux femmes, la lumière qui fit invasion tout à coup dans cette sombre tourelle, rien n'arracha la jeune fille à sa préoccupation fiévreuse, à sa besogne insensée; son œil fixe, hagard, dans lequel jouait la lumière, interrogeait l'eau noire du canal, sa voix convulsive répétait:

— C'est là qu'il a disparu!

Madame de Maintenon s'approcha; Antoinette ne bougea pas. Interrogée, elle ne cessa de répéter sa phrase monotone.

Un doute affreux traversa l'esprit de la marquise, lorsqu'elle se rappela l'invasion des soldats de Guillaume en ce même endroit où les amans s'étaient donné rendez-vous.

— Grand Dieu! s'écria-t-elle, serait-il mort!

A ce mot, la jeune fille se leva, ses longs cheveux dénoués inondèrent son pâle visage; l'œil fixe recouvra une lueur d'intelligence, et, comme si cet éclair eût enflammé le cerveau et fait éclater la vie avec la rai-

son, Antoinette poussa un cri terrible et retomba sans mouvement sur les décombres.

— Emporte-la, Nanon! dit la marquise au désespoir.

La vieille fille, vigoureuse, et stimulée par la terreur, chargea le corps sur ses épaules et se mit à parcourir d'un pas précipité le chemin que lui éclairait sa maîtresse. La première idée de la marquise était de réveiller la supérieure et d'appeler sur Antoinette tous les soins de la communauté. Elle se réjouissait de la désagréable surprise qu'éprouverait Louvois en retrouvant à l'abbaye celle dont il proclamait partout la fuite. Mais en y réfléchissant, la marquise changea d'avis.

— Il sera toujours temps, se dit-elle, de montrer qu'Antoinette est ici. Voyons jusqu'où le marquis va s'enferrer. Et d'ailleurs si la jeune fille allait parler dans son délire!

— Portez-la chez vous, Nanon, commanda la marquise, — et s'il arrivait que par votre faute on soupçonnât qu'elle est ici... Nanon, vous en avez fait assez déjà pour que je songe à vous punir. — Prenez-y garde, et veillez sur vous.

Elle éteignit la lanterne, laissa Nanon rentrer par le petit escalier; quant à elle, un grand quart d'heure après, elle était au lit, et le roi frappait aux portes de l'abbaye avec cent cavaliers et Louvois qui, tout en galopant à la portière, demanda si la marquise avait reparu.

Le roi monta l'escalier, on lisait sur son visage une inquiétude jalouse, un dépit qui témoignait des impressions fâcheuses que le ministre avait réussi, chemin faisant, à lui glisser dans l'esprit.

Il entra bruyamment chez la marquise; toutes les portes restèrent ouvertes; de la chambre de Mme de Maintenon, l'on pouvait apercevoir Louvois se promenant dans la salle voisine et se délectant à l'idée de tout l'esclandre qu'il méditait.

Le roi s'assit d'un air presque brutal au chevet de la marquise, et lui dit :

— En vérité, madame, peut-on savoir ce que vous êtes devenue ce soir?

— Je souffre bien, sire, répliqua la marquise en soulevant avec effort sa tête sur les oreillers.

— Auriez-vous pris un air malsain dans votre promenade, continua le roi du même ton ironique et bourru.

— On ne peut plus, répliqua-t-elle.

Et elle ponctua cette courte phrase par le plus dolent des soupirs.

Le roi, s'agitant avec impatience :

— Vous ne m'avez toujours pas fait l'honneur, dit-il, de me répondre à cette question : qu'êtes-vous devenue ce soir, tandis que vous m'aviez commandé de vous attendre?

La marquise, du coin de l'œil, voyait dans une glace la jubilation de Louvois.

— Sire! répliqua-t-elle d'une voix mourante, ne m'interrogez point là-dessus, je vous prie.

— Pourquoi non?

— J'ai mes raisons, sire...

— J'ai peut-être aussi les miennes, interrompit le roi violemment, excité qu'il était par un hum! incivilement sonore que Louvois avait laissé échapper dans le salon voisin.

— Puisque vous le voulez, dit la marquise avec son souffle plutôt qu'avec sa voix, il faut donc vous satisfaire.

Elle leva son bras blanc vers la sonnette et sonna. Manceau parut. Il revenait de Bethléem où il avait été passer la soirée comptant y servir sa maîtresse.

— Que veut, madame?

— Mon écuyer, mon cocher, mon laquais, les deux palefreniers et le portier.

Le roi la regarda stupéfait.

— Qu'ils s'habillent à la hâte et viennent sur l'heure, dit la marquise froidement.

Louvois cessa de marcher, il n'entendait plus, il écoutait.

— Perdez-vous le sens, madame, demanda le roi, qu'avez-vous affaire de tous ces gens.

— Vous voyez sire, que je ne peux parler, ces gens raconteront à V. M., à ma place, ce que j'ai fait ce soir.

Louvois se remit à marcher, assez inquiet de ce sangfroid.

L'écuyer parut le premier.

— Racontez ce qui vous est arrivé ce soir, monsieur, dit la marquise. Racontez tout.

L'écuyer obéit. Il détailla la surprise de St-Ghislain, les Hollandais apparaissant comme des démons, la maison confisquée, les serviteurs escamotés, et cette heure interminable de captivité dans la citerne.

Le roi pâlit, Louvois sentit la sueur tomber à grosses gouttes de son front, et ne se cacha plus d'écouter au seuil même de la chambre. La marquise se fit servir par Manceau une cuillerée d'elixir.

Après le récit de l'écuyer :

— Voulez-vous la déposition du cocher, du laquais, des palefreniers et du portier, dit la marquise de plus en plus tranquille? ils y étaient tous.

— Madame, balbutia le roi dans sa co-

lère, qu'est-ce que j'entends là! est-ce un conte de fée!

— Dont je me meurs... Triste conte et lugubre fée! sire.

Le roi congédia du geste tous les serviteurs de la marquise.

— M'expliquerez-vous au moins, dit-il, si vous n'avez eu ni écuyer, ni cocher, ni laquais, comment vous êtes sortie en carosse?

— Ah! sire, j'avais un excellent cocher que je vais vous faire voir. Manseau, amenez à S. M. le cocher hollandais qui m'a conduite ce soir.

— Un cocher hollandais!

— Un grenadier superbe.

— Qui vous conduisait?...

— Tout droit à Notre-Dame-de-Hal.

— L'ennemi vous a enlevée?

— Parfaitement, sire, faute d'avoir pu vous enlever vous-même, ainsi qu'on en avait fait le plan.

Le roi frissonna. Son orgueil se révoltait.

— Et qui vous a sauvée, mon Dieu!

— Le roi d'Angleterre. Pardonnez-moi de ne plus l'appeler prince d'Orange; mais je suis reconnaissante avant tout.

La foudre tombée aux pieds du roi l'eût moins épouvanté que ces quelques phrases prononcées avec l'accent le plus suave et la plus languissante morbidezze.

Louvois, aveuglé, vacillant, trébuchait comme un homme ivre.

— L'ennemi est entré ici!.... articula sourdement le roi.

— Cinq cents hommes... pas davantage, dit la marquise. Voilà comme je suis gardée.

— Comment?... balbutia Louvois, qui, ayant perdu la tête, s'était avancé jusqu'au lit de la marquise.

— Monsieur de Louvois, je suis votre servante, dit-elle avec une cérémonie qui acheva de décontenancer le ministre. Vous demandez comment l'ennemi est entré? Veuillez visiter le jardin et l'aqueduc.

Louvois se frappa le front avec désespoir.

Le roi l'écrasa d'un regard plus lourd qu'une de ces montagnes dont Jupiter accabla les Titans.

— C'est bien la peine, dit-il, de payer si cher des espions!

Louvois, suffoqué, pourpre, chercha une porte en tâtonnant, comme Mathan dans *Athalie*.

Quant au roi, il retomba assis la tête dans ses mains, en répétant :

— Voilà comme je suis servi!

— Guillaume III l'est mieux, il faut bien l'avouer, dit la marquise d'une voix claire. Et maintenant, sire, que vous savez pourquoi je n'ai pas eu l'honneur de vous visiter ce soir, vous m'excuserez de parler si bas et de chercher ainsi le repos; je me sens épuisée; il n'est de remède à ce que je souffre que le sommeil... ou la mort.

— Madame, un médecin!... s'écria le roi ému et regardant d'un œil étincelant la porte par laquelle Louvois venait de sortir.

— Je crois qu'il ne parera pas ce coup-là, pensa la marquise, qui avait surpris le furieux regard du roi.

— Je descends visiter les traces de cet horrible attentat, reprit Louis XIV... Reposez-vous, chère marquise. Hélas!... à quoi tient parfois le bonheur des hommes.

— A la générosité du roi d'Angleterre, répondit Mme de Maintenon.

Le roi, percé au cœur par cette flèche empoisonnée, sortit d'un tel pas que sa rage ne pouvait patienter plus loin que le jardin.

Déjà le bruit de l'événement s'était répandu dans les groupes de courtisans et d'officiers. Les serviteurs de la marquise, affranchis de toute discrétion depuis qu'ils avaient parlé au roi, se donnaient carrière.

Sur les détails, jamais fétiche ne fut admiré dans l'Inde avec une curiosité plus respectueuse que ne le fut par toute cette cour ce grossier hollandais fumant imperturbablement sa pipe, et qui paraissait tombé des nues au milieu de Saint-Guislain, comme un aérolithe.

Quand le roi eut exploré avec quelques courtisans les abords du passage que Guillaume avait choisis pour pénétrer dans Saint-Ghislain, quand il y eut placé des gardes, selon l'habitude des gens volés qui bouchent la haie après que le voleur a fait son coup, on vit revenir Louvois qui avec des flambeaux et des ingénieurs avait parcouru le parc, exploré l'aqueduc, examiné les murs, et s'étant fait une conviction ou forgé un thème, reparaissait avec son assurance et sa démarche hautaine.

Le roi l'attendit devant le quinconce avec cet œil terne et cette raideur majestueuse qui dénotait chez lui une violente colère, une tempête recelant dans ses flancs, sarcasmes, injures et disgraces de toute sorte.

Les courtisans s'éloignèrent respectueusement: assez loin pour paraître discrets, assez près pour bien entendre.

— Eh bien! monsieur, dit le roi, qui attaqua le premier, je gage que vous aurez trouvé une bonne raison?

— Certes oui, sire. D'abord, ce n'est pas moi qui commande les armées d'observation, ni même de siége; ainsi, je ne suis responsable ni de ce qui se fait sur terre, ni de ce qu'on

fait dessous. Voilà d'abord une raison que Votre Majesté est trop juste pour ne pas apprécier

—Oh! vous vous intéressez trop à Saint-Ghislain, vous y venez trop souvent, vous y envoyez assez d'espions pour qu'on puisse s'étonner que vous ne soyez pas instruit de ce qui s'y passe.

—Sire, je sais parfaitement ce qui se passe à Saint-Ghislain, et je le sais à un tel point que je vais le dire à Votre Majesté.

—Je serai curieux de l'apprendre, répondit le roi.

— Il y a, continua Louvois, que l'abbaye a été livrée au roi Guillaume par trahison.

— Bon, s'écria le roi ironiquement, voilà qui n'est pas neuf. Il y a toujours un peu de trahison en toutes les surprises. Tant pis pour ceux qui ne s'en défient pas.

— Comment se défier d'un traître, sire, alors qu'on le sait officier, gentilhomme, favori! Je dis plus, comment le craindre lorsqu'on s'en est défié assez pour le mettre hors d'état de nuire! Enfin, comment se défier du traître lorsqu'il commande les chevau-légers de S. M.; qu'il est aux arrêts forcés dans sa tente et qu'il s'appelle comte de Lavernie!

—Encore! s'écria le roi en frappant le sol de sa botte avec une irritation qui n'émut pas Louvois.

— Encore, répéta celui-ci tranquillement.

—Vous prouverez, aujourd'hui, j'espère?

— Je prouve. M. de Lavernie est consigné dans son quartier depuis le jour où il a failli par ses intrigues faire égorger les Suisses, les gardes et les chevau-légers. Cherchez, sire, ou faites chercher s'il est dans sa tente.

— Eh bien, dit le roi ébranlé, où est-il?

— Je vais vous le dire. Il a quitté le quartier entre huit heures et huit heures et demie environ, et il est venu à Saint-Ghislain.

— Prouvez.

— Je prouve. Il est venu à Saint-Ghislain, vous dis-je, comme il y était venu nombre de fois, en secret.

— Pourquoi faire?

— Pour enlever de l'abbaye une pensionnaire qu'il aime.

— M. de Louvois!

—Et ne pouvant faire cet enlèvement à lui seul, il a introduit l'ennemi dans Saint-Ghislain par l'aqueduc. L'ennemi a fait éruption par les planchers d'une salle que la jeune fille connaissait, puisque c'est la pénitence et qu'elle y a été enfermée. Maintenant, sire, faites chercher la jeune fille. Mandez la supérieure, et si vous ne trouvez ni cette pensionnaire à l'abbaye, ni M. de Lavernie au camp, si vous rapprochez leur fuite de l'entrée des Hollandais, commencerez-vous à comprendre et à me croire?

Le roi, hors de lui, fit appeler la supérieure, qui avoua en tremblant la feinte maladie d'Antoinette et sa disparition.

—Votre Majesté m'a accusé trop tôt, dit Louvois avec douceur. Tout le monde a été dupe de cette trahison, à l'armée comme à l'abbaye.

Le roi courba la tête.

—Votre Majesté veut-elle demander quelques éclaircissemens à Mme la marquise? ajouta Louvois, avide de mordre dans cette belle plaie saignante. Mme de Maintenon en saura peut-être plus que nous.

Epouvanté par l'idée de convaincre la marquise d'un tort réel en présence de Louvois, le roi répondit brusquement :

— Mme la marquise n'a rien à voir là-dedans, monsieur. Elle se repose de l'infâme guet-apens dont elle a failli être victime; respectons son sommeil, partons.

—Oui, dit Louvois, bien que s'éloignant à regret. Allons instruire au camp sur cette fuite et cette trahison de M. de Lavernie. Mme la marquise apprendra toujours assez tôt le nouveau crime de celui qu'elle favorisait si aveuglément.

Le roi abattu, sans voix, donna ses ordres et partit de l'abbaye avec toute sa suite, qui n'avait pas perdu un mot de l'entretien, et dont les commentaires et l'indignation contre Lavernie s'en allaient grossissant d'échos en échos jusqu'à prendre les proportions d'une émeute.

XXI.

De Charybde en Scylla.

Qu'on se représente le pauvre Jaspin attendant Gérard, qui lui avait promis de s'absenter au plus une heure, et voyant arriver à sa place Louvois inquiet, brutal, qui demanda à voir M. de Lavernie, fit constater son absence, et partit comme une flèche pour Saint-Ghislain où il le soupçonnait d'être!

Le malheureux abbé supposa d'abord que son élève avait été arrêté par ordre de Louvois. Puis, comme il guettait sur la route le retour de l'escorte, il rencontra Rubantel que M. de Louvois de retour à Bethléem venait de mander pour être interrogé par le roi

Le général passa si vite et de si mauvaise humeur que Jaspin ne put tirer de lui aucun éclaircissement. Alors l'abbé s'assit sur une pierre aux environs du quartier-général, décidé à n'en pas bouger qu'il n'eût appris de quelqu'un la vérité sur ce mouvement étrange qui avait lieu depuis une heure.

Rubantel repassa. Le digne général parlait avec chaleur à quelques officiers-généraux qui chevauchaient à ses côtés. Jaspin, timide dans les circonstances ordinaires, devenait un vautour pour l'audace et l'importunité dans les grandes occasions. Il se leva et courut saisir par la bride le cheval du général.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur, s'écria-t-il ; veuillez me dire un mot, un seul... Où est Gérard ?

Rubantel fit un geste de contrariété, l'abbé se cramponna aux crins du cheval.

— Par grâce, dit-il, comprenez ce que je souffre ; c'est mon élève.

— Il est joli votre élève, s'écria Rubantel, s'abandonnant enfin à son indignation. Vous me demandez ce qu'il a fait ? Eh bien, il a passé à l'ennemi !

Jaspin poussa un cri généreux lancé du cœur :

— C'est faux ! dit-il.

— Demandez à ces messieurs, brave homme.

Jaspin de ses yeux égarés interrogea les physionomies qui toutes affirmèrent.

— Voilà, poursuivit Rubantel, ému de la douleur de ce vieillard, voilà où conduisent les folles amours; celui qui ne sait pas vaincre sa passion est toujours mauvais gardien de son honneur.

Jaspin chancelait, doutant toujours.

— Et la jeune fille ? demanda-t-il à Rubantel.

— Pardieu ! ne comprenez-vous pas ? Il l'a enlevée et a déserté avec elle.

— Oh ! mon Dieu, balbutia Jaspin écrasé par cette nouvelle, oh, mon Dieu !...

— Vous ne saviez donc rien , vous, mon pauvre Jaspin ? Oh ! je me doutais bien de ce qui arriverait, allez ; j'avais bien deviné ses projets de vengeance; seulement, j'espérais de lui une vengeance noble au lieu d'une infamie. Allons, allons, mon brave abbé, ne restez pas là comme un piquet ; il ne fait pas bon pour vous de ce côté.

— Plaît-il ? dit le désolé Jaspin.

— Non, ajouta Rubantel, si j'ai un conseil à vous donner, quittez le camp. Le roi est furieux, il vient de fulminer contre votre élève. Louvois, qui, je le confesse maintenant, a du coup-d'œil et sait flairer un traître, Louvois ne vous tient pas non plus en odeur de sainteté. Décidez-vous à partir vite, et courez à Lavernie ; faites-y promptement une rafle de tout ce que le comte a de précieux; car le château sera rasé, je vous avertis; et les biens confisqués.

— Le château rasé ! les biens...

— Pardieu ! c'est l'ordinaire après exécution capitale pour haute trahison.

— Exécution capitale ! s'écria Jaspin au paroxysme de l'effroi et de la douleur.

— Jour de Dieu ! en doutez-vous , bonhomme, répondit Rubantel, et trouveriez-vous que ce fût injuste ?

— Oh ! murmura l'abbé en se tordant les mains avec désespoir, mon enfant ! mon pauvre enfant !

— Eh bien ! continua le général entraîné par sa chaleureuse indignation, je vous déclare que tout-à-l'heure, quand le roi m'a interrogé et sur les projets et sur la fuite de Lavernie, non-seulement j'ai dit ce que je savais — attendu qu'on ne ment pas à son roi — mais j'ai ajouté que j'ai pour la trahison une telle horreur et que je la tiens pour un crime tellement vil et infâme, que je demandais à S. M., au nom des chevau-légers, l'honneur de fusiller le traître s'il tombe jamais entre nos mains.

Les officiers applaudirent à ces paroles. Jaspin détourna la tête, et n'ayant plus une idée au cerveau, plus un battement au cœur, alla se rasseoir sur la pierre en versant un torrent de larmes.

Les gentilshommes furent émus ; ils se consultèrent.

—Voyons, dit Rubantel, faisons une bonne action. Voilà un pauvre homme que Louvois est capable de faire jeter dans un cul de basse-fosse. Peut-être serait-ce déjà fait s'il l'avait aperçu. Il va revenir de chez le roi, il verra l'abbé pleurant sur cette pierre, il le fera enlever et adieu pour jamais. Sauvons-le. Que l'un de nous le prenne en croupe et nous lui ferons passer les lignes. Une fois dehors, il s'arrangera comme il pourra. Gérard de Lavernie était sa vie, voyez-vous. Cette pauvre âme n'a plus de boussole. Un peu de charité.

Sans répondre un seul mot, un jeune capitaine aux gardes, l'un de ceux qui avaient été provoquer Gérard, se détacha du groupe, alla droit à Jaspin, et l'enleva par le collet de son habit sans que le bonhomme fît plus de résistance qu'un cadavre. Le capitaine assit Jaspin devant lui, sur sa selle, et toute la troupe, gagnant la plaine, se di-

rigea diagonalement vers les lignes, à la hauteur de Saint-Ghislain.

Pendant ce temps, l'abbé ne poussa ni un cri ni un soupir, mais le jeune capitaine sentit les convulsions de ce cœur qui éclatait, et le ruisseau de larmes brûlantes qui traversait la broderie de son parement.

Arrivés aux lignes, ils les franchirent lorsque Rubantel eut dit quelques mots à l'oreille d'un chef de poste; puis, à cent toises de là environ, le capitaine mit doucement Jaspin à terre, et lui jeta son manteau sur les épaules. Les autres officiers se cotisèrent et Rubantel glissa dans la poche de l'abbé le produit de la collecte.

Après quoi tous s'éloignèrent et rentrèrent au camp; le pauvre abbé resta seul, abandonné dans l'ombre et le désert.

Un temps bien long se passa pour lui dans la prostration et l'immobilité. Tout ce qui lui arrivait dépassait son intelligence. Cependant, habitué à demander à Dieu la cause et l'explication de tout ce qu'il ne comprenait pas, le pauvre prêtre finit par recourir à ce guide suprême, et le premier usage qu'il fit de sa raison recouvrée, ce fut une prière fervente et naïve au Saint-Esprit. Le ciel lui répondit par la douce clarté du jour naissant; un pâle bandeau s'étendit sur le front des collines, et le reflet des nuages roses dora les champs et illumina les eaux.

A mesure que se dissipait l'ombre, Jaspin sentait se dissiper aussi les ténèbres de son esprit. La fatigue morale faisait place à un sentiment de curiosité. Enfin reparut l'intelligence tout entière. Jaspin se rappela les malheurs et la fuite de Gérard, et comme son âme, son cœur et son cerveau, ne lui servaient qu'à aimer, qu'à désirer, qu'à servir Gérard, Jaspin n'eut d'autre idée que d'aller retrouver son élève chez l'ennemi, puisqu'il était chez l'ennemi.

Il s'orienta, questionna des passans, adopta la grande route comme la plus sûre voie, et tourna vers Notre-Dame-de-Hal avec la constance et la régularité que met l'aiguille aimantée à regarder le Nord.

Peut-être, tandis qu'il marche ainsi, le lecteur nous saura-t-il gré de lui donner d'avance quelques nouvelles de Gérard.

Le comte n'était pas de ces pauvres victimes qu'on égorge sans résistance. Il avait donné beaucoup de peine à ses vainqueurs, et bon nombre de grenadiers hollandais portaient sur leurs mains et leur visage les marques sanglantes de ses ongles et de ses éperons.

Toutefois, d'après l'ordre de Guillaume, on avait épargné sa vie, et la chaîne vivante des soldats l'avait porté hors de l'aqueduc à la réserve de cavalerie anglaise postée autour d'un bois qui couvrait, sur la droite, la route de Hal à Saint-Ghislain.

Là, comme il menaçait et frappait encore, à tort et à travers, dans son exaspération, les cavaliers, plus froids parce qu'ils n'avaient point participé à l'opération, se contentèrent de lui attacher étroitement les pieds et les mains avec des sangles de selles. On le prenait pour un prisonnier d'importance, et sa vie valant bien mille florins, on ménageait sa vie.

Nous savons qu'à l'arrivée du carrosse qui emportait la marquise, la cavalerie fut divisée en deux détachemens, l'un pour l'avant-garde, l'autre à l'arrière. Gérard fut emmené par les cavaliers du premier détachement.

Il était résigné, un peu étourdi, car, avant qu'on l'eût attaché sur un cheval entre deux dragons anglais, il avait reçu plus d'une bourrade. Mais la fraîcheur de la nuit et les secousses du trot, rétablirent un peu l'ordre dans ses idées. Et alors, il sentit l'horreur de sa situation. Qu'était devenue Antoinette au milieu de ces soldats? Qu'était devenue l'abbaye toute entière et la marquise de Maintenon? Plus d'une fois, malgré la rapidité de la course, malgré la douleur que lui causaient ses liens, Gérard essaya de se retourner sur son cheval, croyant voir en arrière, à l'horizon, l'incendie dévorer les bâtimens et les granges de Saint-Ghislain.

Mais chaque fois qu'il tournait la tête, le cavalier placé derrière, lui présentait aux yeux la pointe de son sabre et le forçait de regarder en avant.

Gérard avait espéré, en entendant les coups de feu, qu'une rencontre avec les détachemens français lui rendrait sa liberté. Mais son attente fut trompée: les Hollandais rentrèrent paisiblement à Soignies et Gérard vit passer sur le flanc des cavaliers anglais, une sorte de météore, un coursier rapide comme l'éclair qui devança toute la colonne et pénétra avec plusieurs aides-de-camp dans les rues sombres de la ville.

Ce cavalier, les Anglais le reconnurent bien à son passage; Gérard les entendit répéter à voix basse, avec une sorte d'admiration : King William! le roi Guillaume.

Le détachement dont Gérard faisait partie entra dans une vaste caserne, et les chevaux fumans se roulèrent sur l'épaisse litière des immenses écuries. Quant aux Anglais, ils burent leur bière et s'endormirent. Gérard fut emmené par quelques offi-

ciers ; on lui désigna une chambre, un lit ; on délia ses jambes et ses mains ; on lui offrit du vin et une soupe à la viande, et comme il refusa, l'officier chargé de sa garde prit pour lui ce souper dont il s'accommoda, puis se coucha dans un lit voisin de celui qu'on avait destiné pour Gérard.

Il dormit, cet Anglais — Gérard ne put fermer l'œil — il se leva — la porte de la chambre était gardée par des soldats — la fenêtre fermée et grillée. Nul espoir de fuite. Cette fin de nuit dura un siècle pour Gérard. La continuelle idée qu'Antoinette était perdue faillit le rendre fou.

Le lendemain, vers dix heures, après déjeûner, on vint le prendre pour le conduire chez le colonel du régiment anglais — il fit ses adieux à l'officier, son compagnon de chambre, et quatre cavaliers l'escortèrent jusqu'au logement de ce colonel.

Gérard s'aperçut qu'on allait traverser un grand jardin, au fond duquel se trouvait la maison. Les allées de ce jardin tournaient autour d'une petite pièce d'eau ; à droite un mur, à gauche une haie bordée d'un fossé donnant sur des prés semés de bouquets d'arbres. On cotoyait la pièce d'eau verte et profonde.

Gérard, tout en marchant, remarqua dans ce pré, à gauche, des chevaux qui broutaient. Tant d'air et d'espace l'enivrèrent, un désir invincible, une rage de liberté montaient comme une flamme à son cerveau. Une longue épée provoquante, qu'il voyait devant lui battre les jambes d'un des Anglais, acheva de lui tourner la tête; il donna un violent coup d'épaule à son voisin de droite, et le jeta dans la pièce d'eau. Rapide comme la foudre, il tira du foureau cette épée, et se jeta sur ses trois autres gardiens; l'homme désarmé tomba. Gérard écarta le fer d'un troisième, en lui perçant la gorge d'outre en outre.

Quant au dernier, il le terrassa de ses deux mains robustes, lui arracha son épée qu'il brisa , l'étourdit d'un coup de pommeau sur le crâne, et franchissant la haie, le fossé, choisit un des chevaux, le meilleur, lui passa aux dents sa ceinture, en guise de mors et de bride, sauta sur son dos, et le piquant furieusement, courut dans la direction d'un bois voisin, au fond duquel il disparut.

Il entendit crier pendant quelque temps, puis n'entendit plus rien. Des bûcherons effrayés l'avaient vu. Il changea de route et revint au grand chemin qu'il suivit pendant une heure; le cheval, furieux, dévorait l'espace. Enfin il tomba sans haleine et sans vie. Gérard se jeta dans les marais et les fondrières, traversa plusieurs ponts, et ne voyant rien qui le poursuivît ou l'inquiétât, il s'arrêta enfin, et reprit sa respiration.

Devant lui, à l'horizon, se dressaient plusieurs clochers ; vers lequel se diriger ? Gérard entra dans une métairie , questionna, et apprit qu'il se trouvait à deux lieues de Leuze, à trois de Soignies, à deux des lignes françaises ; il apprit aussi que le pays était calme , qu'on n'avait aperçu aux environs ni Français ni Hollandais, et alors, plein de joie et d'ardeur, il reprit la route, avec la certitude de toucher aux lignes avant une heure, et entama vigoureusement ses deux lieues.

Comme il traversait un petit pont sous une écluse pour abréger la route, il entendit pousser un cri au-dessus de sa tête. Un homme, qu'il ne reconnut pas, marchait sur la berge, enveloppé d'un manteau d'officier français. Ce cri éveilla le cœur de Gérard en même temps que son oreille.

— Mon enfant ! dit cette voix.

— Jaspin ! s'écria Gérard en courant à son précepteur qu'il serra dans ses bras.

— Où allez-vous, malheureux ?

— Pardieu ! au camp.

— Vous allez à la mort !... on sait tout.

— Que sait-on ?

— Votre fuite, l'enlèvement d'Antoinette.

— Antoinette est enlevée ! s'écria le jeune homme en pâlissant, par qui ?

— Quoi ! ce n'est pas par vous ?

Jaspin lui raconta tout ce qu'il avait appris de Rubantel, et l'opinion de toute l'armée, et les menaces de Louvois.

Ce nouveau coup faillit enlever à Gérard le peu de forces qui lui restaient. Cependant il songeait à la pauvre enfant et oubliait son honneur en péril.

— Antoinette disparue... répétait-il, déshonorée , tuée peut-être ! Mais on aurait trouvé son corps... Eh bien, disparue, ce serait encore un espoir qui me reste, ajouta l'infortuné.

Et il se dirigea de nouveau vers les lignes.

— Vous n'irez pas, dit Jaspin.

— Que dites-vous ?

— Je dis que si vous paraissez seulement au camp, le premier venu vous tuera d'un coup de mousquet.

— Etes-vous fou ! répliqua Gérard, et seront-ils insensés eux-mêmes. Si je reviens au camp, n'est-ce pas une preuve que je n'aurai point déserté ? Si j'eusse passé à l'ennemi, pourquoi revenir ?

— Mon enfant, par grâce, demeurez !

— Allons donc !... Quand le déshonneur

est ici et la mort là-bas, vous supposez que j'hésite! Quand là-bas, je saurai ce qu'est devenue Antoinette; quand là-bas, je n'ai qu'à me montrer pour dissiper tout nuage, tout soupçon, je serais le plus lâche et le plus stupide des hommes, si dans un quart-d'heure je n'étais pas rendu au camp français.

Jaspin se jeta tremblant à ses pieds.

— Avec Louvois on ne prouve rien!... disait-il, vous êtes perdu, retardez...

— Pas d'une seconde.

— Ils vous attendent vous dis-je, pour vous fusiller.

— Eh bien, ils ne m'attendront pas longtemps. Jaspin, Antoinette est morte, ou déshonorée ou au pouvoir de Louvois, — n'est-ce pas?

— Hélas! mon Dieu!

—En ce cas, ai-je autre chose à faire qu'à mourir, et à mourir vite. Adieu!

Et malgré les larmes et les supplications de son précepteur, qui se traînait à ses pieds, le jeune homme l'ayant embrassé tendrement, s'arracha de ses bras, et courut vers le camp français tête baissée, dans la double ivresse de la fureur et du désespoir.

XXII.

Le cocher du roi Guillaume.

La marquise n'avait pas vu sans inquiétude le départ précipité du roi. Elle comptait qu'il remonterait près d'elle, et qu'elle pourrait ajouter quelques bons coups de griffe à la triomphante riposte dont elle avait accablé Louvois.

Mais quand elle se vit seule, et qu'elle apprit les questions adressées par le roi à la supérieure, elle soupçonna, de la part du ministre, quelque invention diabolique dont l'effet avait détruit toute sa combinaison.

Elle sonne ses femmes, se lève, s'habille, et s'installe auprès du feu, devant sa table. Manseau est appelé; il raconte tout ce qu'il a entendu de l'entretien du roi avec la supérieure, et l'assurance que cette dernière a donnée du départ ou de la disparition d'Antoinette.

Au lieu de faire appeler la supérieure à son tour, la marquise réfléchit qu'elle sera bien plus forte en ne trahissant point son émotion par de la curiosité. Elle se contentera du rapport de Manseau. Manseau a entendu Louvois prononcer à plusieurs reprises le mot trahison; le nom de Lavernie a été mêlé souvent à ces propos vifs de la part du roi comme de la part du ministre. Ces indications suffisent à la marquise pour éveiller dans son esprit les plus graves inquiétudes: à tout prix il faut savoir pourquoi le roi est retourné à Bethléem, au lieu de monter prendre congé.

Manseau répondit que S. M. avait répété plusieurs fois: «Respectons le sommeil de Mme la marquise.» Mais elle sait trop l'égoïsme du maître pour croire qu'il ait en effet voulu respecter son sommeil. D'un autre côté elle connaît aussi la délicatesse et l'horreur du roi pour les querelles entre la maîtresse et les ministres. Plus de doute; s'il est parti de la sorte, c'est pour ne causer aucun scandale; c'est pour aller prendre à Bethléem des renseignemens de la main de Louvois.

La marquise se décida promptement.

— Montez à cheval, mon pauvre Manseau, dit-elle, et sans perdre une minute. Je sais bien que je vous fatigue, mais vous m'êtes trop attaché pour ne pas souffrir volontiers pour moi.

— Ma vie appartient à madame, répliqua Manseau, et mon cœur aussi.

— J'y compte, mon ami; rendez-vous donc au camp. Ecoutez, n'interrogez pas; recueillez ce qui se dit, sachez ce qui a transpiré là-bas de ce qui nous est arrivé ici. Voyez, par exemple, pour avoir de bons renseignemens, soit l'abbé Jaspin, un de mes amis, soit M. de Lavernie lui-même; en un mot, ne rentrez pas à St-Ghislain sans avoir appris ce qu'avait le roi de si pressé pour partir avec tant de précipitation.

Manseau s'inclina et se dirigea vers la porte.

La marquise sonna encore.

Ce fut au tour de Nanon à paraître. Celle-ci apprit à sa maîtresse que tout allait selon ses désirs. La rentrée d'Antoinette s'était effectuée sans que nul l'eût aperçue, et Antoinette, après un long évanouissement, avait repris ses sens dans la chambre même de Nanon, sans savoir où elle était. La vue du feu, le lit, des soins intelligens avaient calmé son délire. Une torpeur profonde, prélude de la fièvre envahissait les membres fatigués de la jeune fille. Quelques mots sans suite et sans signification, le nom de Gérard, surtout, s'échappaient à chaque instant de ses lèvres. Nanon avait fermé sa porte, gardé la clé, renvoyé les femmes dont la plupart, d'ailleurs, étaient couchées depuis longtemps. Et elle venait prendre de nouveaux ordres, tout en demandant pardon, encore

une fois, pour les horribles péchés que le diable l'avait forcée de commettre.

Mme de Maintenon admira cette douceur de ma mie Balbien, et s'applaudit intérieurement des crimes de sa servante. Nanon faisait payer trop cher son innocence pour qu'on la regrettât beaucoup.

La marquise s'étonnait de n'avoir pas encore entendu partir le cheval de Manseau, lorsque la porte se r'ouvrit et le maître-d'hôtel parut.

— Encore ici, Manseau?

— Oui, madame, j'allais partir quand on m'a retenu pour une singulière contestation.

— Quoi donc, Manseau?

— Madame sait bien qu'un cocher hollandais l'a ramenée ici.

— Oui, certes, je le sais.

— Eh bien, madame, ce n'est pas un cocher, c'est un démon enragé.

— N'est-il pas content? ne l'a-t-on pas bien traité?

— Madame, tout ce qu'on lui a offert, il l'a refusé.

— Il a droit à mon meilleur vin, Manseau.

— Madame, je lui ai fait servir le vin du roi, il n'a pas voulu le boire.

— Il est difficile. Peut-être eût-il préféré la bière; mais vous n'en avez point, je crois?

— Il a refusé de trinquer avec votre cocher et vos laquais, qui lui faisaient mille civilités, il faut bien le dire, car on le regardait comme un dieu pour avoir ramené ici madame. Eh bien, rien n'a fait. Il a repoussé flacons et verres, et refusé toutes les santés, excepté la vôtre et celle du roi Guillaume.

— Eh mais! je n'ai pas à me plaindre, Manseau, ce garçon est galant.

— Oui, mais les nôtres se sont fâchés et ont voulu le faire boire à la santé du roi de France.

— Ce sont des drôles, et des gens inhospitaliers. Cet homme n'est pas sujet français. Il est mon hôte, on lui devait des égards, des respects.

— Oh! madame, il s'est bien fait respecter lui-même, allez; il a repoussé, vous ai-je dit, le verre qu'on lui tendait; mais en même temps, du même bras, il a jeté votre cocher par la fenêtre.

— Oh! oh!..

— Et comme les laquais voulaient venger leur camarade il a pris l'un d'eux et s'en sert pour battre les autres.

La marquise se mit à rire.

— Que voulez-vous que je fasse à cela? dit-elle, me réclamez-vous pour mettre le holà?

— Non, madame, mais...

— Eh bien, laissez le battre un peu ces créatures inciviles, si cela l'amuse; nous lui avons des obligations.

— Oh! s'il ne s'agissait que de l'échine de ces drôles, je ne dérangerais pas madame; mais c'est qu'il n'est pas encore content.

— Que veut-il? s'en aller, peut-être? Au fait, s'il s'ennuie d'être absent de son pays et s'il ne trouve pas mon vin meilleur que le caractère de mes gens, qu'on lui donne dix louis, trente louis, et qu'il parte.

— C'est tout le contraire qu'il réclame, madame, il veut vous voir et s'étonne que vous ne l'ayez pas encore mandé.

— Bah! s'écria la marquise étonnée. Au fait, j'ai peut-être manqué de politesse. Oui, j'aurais dû remercier ce garçon moi-même, ne fût-ce que par égard pour son maître. En une circonstance pareille, ce cocher peut revendiquer les droits d'un ambassadeur. Et puis, c'est peut-être une âme délicate qui préfère un mot gracieux à un rouleau d'or: faites-le monter, Manseau.

— Gardez-vous en bien, madame, vous ne savez pas quel est cet homme-là; je le crois fou.

— Bon... parce qu'il demande à me voir? Faites-le entrer, vous dis-je.

— Eh! madame, s'il faut vous l'avouer, il s'est récrié sur votre mauvais cœur, sur votre incivilité. Quand je souperai à Saint-Guislain a-t-il dit, ce ne sera point dans la cuisine avec les valets, ce sera dans le réfectoire de Mme de Maintenon, avec elle; qu'en pensez-vous maintenant, est-il dans son bon sens ce cocher-là?

La marquise ouvrit des yeux effarés, la prétention lui semblait exorbitante.

— Qu'en faut-il faire? demanda le maître-d'hôtel, il mène grand bruit en bas, et, moi parti, nul n'aura plus d'autorité sur lui; car je pense bien que madame ne veut pas qu'on use de rigueur.

Elle réfléchit un moment; puis, comme frappée d'une idée subite:

— Quel homme est-ce? dit-elle.

— Un grand, gros, un vigoureux homme.

— Son âge?

— Plutôt soixante que cinquante.

— A cet âge-là, le fou lui-même est raisonnable; d'ailleurs Guillaume III ne m'eût pas confiée seule à un fou... Décidément faites monter cet homme.

— Oh! madame.

— Et partez sans retard pour Bethléem, ajouta la marquise, dont l'accent était irrésistible dans le commandement, sans rien perdre de sa douceur et de son calme.

Manseau obéit. Nanon croisa ses bras sur

sa large poitrine, comme si elle eût voulu montrer qu'elle suffirait à défendre sa maîtresse au besoin contre le colosse de Rhodes.

Quelques instans après, on entendit dans l'escalier de service un pas lent et lourd, et la marquise vit entrer, derrière un laquais qui éclairait de mauvaise humeur, l'homme gros et grand dont Manseau avait parlé à sa maîtresse.

Mme de Maintenon avait fait allumer quelques bougies: à l'abri de son vaste paravent, elle regardait le visage du visiteur, éclairé par une double lumière.

Celui-ci entra sans embarras, sans bruit, sans gêne. Il était vêtu d'un simple habit de drap vert, son linge était blanc et fin, ses bottes, armées d'éperons, eussent indiqué plutôt le piqueur que le cocher; mais, dans la tournure raide et calme, dans l'espèce d'aisance régulière avec laquelle cette grosse masse se balançait, rien ne désignait l'homme habitué à servir d'autres hommes, et, si de l'habit, d'après lequel on juge le maître d'un laquais, l'examen remontait aux yeux d'après lesquels on juge le laquais lui-même, le cocher de Guillaume III, avec son regard ferme et profond, ressemblait beaucoup à un homme libre.

La marquise embrassa tous ces détails du premier coup-d'œil.

L'homme fit quelques pas sur le tapis.

—Il n'est point ivre, pensa-t-elle.

Elle lui sourit avec tout son charme. Il inclina doucement la tête pour la saluer.

—Un salut hollandais, pensa-t-elle; mais enfin, c'est un salut.

Le nouveau venu se tourna vers le laquais, qui demeurait béant, consterné de voir ainsi sourire sa maîtresse à un rustre. Et le rustre sut donner une si singulière expression à son regard, que le laquais reprit son flambeau et sortit.

— Il n'est pas fou, pensa la marquise; mais que va-t-il me dire, à présent qu'il m'a vue?

L'étranger, sans la quitter des yeux un moment:

— Voilà donc celle qu'on appelle la marquise de Maintenon! dit-il d'une voix douce, empreinte de cet accent du Nord, que la marquise avait remarqué, plus léger peut-être, chez Guillaume III.

— Eh bien, mon ami, répliqua-t-elle, avec affabilité, c'est moi. J'eusse voulu vous voir plus tôt, mais j'étais encore souffrante. Je m'étais couchée.

— Une illustre dame, continua tout haut le Hollandais poursuivant son idée et sa contemplation mélancolique,—une ennemie de Louvois!

— Oh! se dit la marquise, voilà un sujet de conversation compromettant, si l'interlocuteur n'était un cocher. Rompons. — Que désirez-vous de moi, mon ami? Des remercièmens, je vous les dois sincères; un témoignage de ma reconnaissance, vous l'aurez.

Elle allongea discrètement sa main vers une bourse placée sur sa table. Cette bourse contenait plus de trente louis; mais cet homme avait si peu l'air même d'un cocher de roi, que la marquise hésita, et rougit d'offrir si peu.

Cependant sa main s'étendait chargée de la bourse. L'étranger écarta doucement cette belle main avec la sienne, et répondit:

— Non.

— Que disais-je à Manseau, pensa la marquise, c'est une âme délicate!

— C'est moi qui vous apporte de l'argent, continua l'étranger, sans cesser de regarder avec la même expression curieuse et bienveillante.

— Vous m'apportez de l'argent? répéta la marquise qui craignit d'avoir mal entendu, et regarda Nanon comme pour s'en convaincre par l'aspect de sa physionomie.

Nanon, enchantée d'être consultée, intervint dans le dialogue par une exclamation bruyante.

— De l'argent à madame! dit-elle avec les airs rogues de son temps de candeur.

Le Hollandais fut tiré de sa contemplation par l'éclat de cette voix. Il se retourna et lança sur Mlle Balbien un regard pareil à celui dont il avait congédié le laquais. Mais le métal Balbien était plus dur; le regard s'émoussa. La vieille fille ne sortit pas. Alors notre homme s'adressant à la maîtresse:

— Renvoyez cette femme, dit-il tranquillement; je veux vous parler à vous seule.

Mlle Balbien passa du sourire au rire violent, mais elle fut bien surprise, quand sa maîtresse, obéissant au regard opiniâtre du Hollandais:

— Sortez, ma mie, dit-elle.

Nanon rougit de colère et sortit en fermant violemment la porte. Le Hollandais remercia la marquise par un geste plein d'aménité; puis avança un fauteuil et s'assit, naturellement, sans brusquerie.

— Je disais donc, reprit-il, que je vous apporte de l'argent.

— Il est fou, se dit la marquise, et je suis seule avec lui.

Elle rapprocha d'elle sa sonnette.

— On dit, poursuivit le Hollandais avec

une voix émue, que vous avez fondé en France un asile pour les jeunes filles orphelines, pour les enfans pauvres. C'est bien, cela, voilà une véritable idée de reine. Au fait, à vrai dire, vous êtes reine, et vous devriez être couronnée sans les manœuvres de ce scélérat qu'on nomme Louvois. — Que c'est beau de recueillir les enfans abandonnés, de les nourrir, de les caresser... vous les caressez quelquefois, n'est-ce pas?.. Eh bien, Guillaume me disait l'autre jour...

— Guillaume? s'écria la marquise choquée de la familiarité avec laquelle ce cocher traitait ce roi.

— Oui, mon ami Guillaume, dit flegmatiquement le hollandais, qu'y a-t-il d'étonnant?

— Ah çà, monsieur, qui êtes-vous, demanda Mme de Maintenon stupéfaite.

— Je suis l'ami de Guillaume, ne vous l'a-t-il pas dit?

— S. M. m'a dit qu'elle m'enverrait quelqu'un, mais plus tard.

— Eh bien! ce quelqu'un, c'est moi, et plus tôt.

— Vous n'êtes donc pas... un de ses soldats?

— Non.

— Un serviteur?

— Non.

— Un cocher du roi, enfin? s'écria la marquise impatientée.

Le Hollandais, sans se fâcher et sans sourire :

— Je suis tout ce qu'il faut que je sois pour être l'ami de Guillaume, dit-il, et je vous apporte de quoi aider un peu votre maison de St-Cyr, où l'on retire les pauvres filles, et qui manque d'argent, je le sais, parce que ce coquin de Louvois dépense tout pour la guerre. Je donne un million. Prêtez-moi une plume, que je vous fasse un billet payable à Rotterdam.

La marquise pétrifiée regarda cet homme à son tour avec une expression d'inquiétude et d'admiration qui traduisait fidèlement tous les sentimens de son âme. Inquiétude d'avoir affaire à un de ces fous raisonnables dont l'entretien est une mystification perpétuelle. Admiration d'un caractère qu'elle espérait avoir découvert neuf et fort, parmi toutes les banalités qui l'assiégeaient chaque jour.

— Mais, monsieur, dit-elle, vous êtes donc bien riche?

— Très-riche.

— Un million!...

— J'en ai prêté cinq à Guillaume pour vous faire la guerre: il m'en reste quarante-cinq, j'en peux bien donner un pour les pauvres petits enfans.

Le Hollandais ne prononçait jamais le mot *enfant* sans que sa voix devînt triste, oppressée. La marquise se rappela que Guillaume lui avait annoncé un homme malheureux à consoler.

— Pour aimer à ce point les enfans, dit-elle en interrogeant le visage de son interlocuteur, il faut que vous soyez un heureux père.

Il tressaillit; puis, après s'être remis :

— Ma femme avait un enfant, dit-il froidement. Quant à moi, je ne suis pas un père, — je suis un homme malheureux.

— Pourquoi plaignez-vous si tendrement les enfans abandonnés?

— Parce que l'enfant de ma femme est mort ou abandonné.

— Et votre femme... a dû souffrir?

— Elle ne souffre plus, — je l'ai tuée.

La marquise jeta un cri, et regarda épouvantée cette figure qui s'était éclairée d'un feu sinistre; mais la charité l'emporta chez elle sur la terreur. Elle se leva, s'approcha de cet homme qu'elle voyait souffrir, et lui tendit la main.

Van Graaft ouvrit son cœur à cette intelligente consolatrice. Il ne lui cacha rien de son malheur, de son crime, de ses remords. Et après avoir accusé sa femme, après l'avoir pleurée, après avoir demandé au ciel une vengeance terrible contre Brosmann, l'auteur de tant de maux :

— Je me suis confié à vous, dit-il, madame, parce que mon ennemi est le vôtre, parce que vous pouvez m'aider à le punir, parce que le Brosmann d'autrefois s'appelle Louvois, et que je l'eusse déjà tué si je n'avais l'idée qu'il sait ce qu'est devenu le pauvre enfant d'Eléonore.

— Louvois! s'écria la marquise; c'est Louvois! ô justice divine... mais alors, monsieur, quel âge aurait votre enfant? cet enfant perdu?..

— Il y a dix-huit ans que ma femme est morte.

La marquise sentit comme un voile se déchirer devant ses yeux. Pourquoi tant de persécutions, tant de mystères, tant de haine et de soins que Louvois versait sur Antoinette?

— Oh! s'écria-t-elle, tandis qu'il cherche mon secret n'aurais-je pas découvert le sien?

Elle achevait à peine de formuler cette pensée, qu'on entendit un cheval galoper sur le pavé de la cour.

— Monsieur, dit-elle à Van Graaft, je crois que vous avez eu raison de vous a-

dresser à moi. — Mais, pardon, voici mon maître-d'hôtel qui vient me dire l'effet qu'a produit votre expédition de tantôt.

Manseau entra.

— Eh bien ? dit-elle.

— Eh bien, madame, il n'est bruit dans le camp que de la trahison de M. de Lavernie qu'on accuse d'avoir introduit les Hollandais dans St-Ghislain afin d'enlever sa maîtresse.

— Oh ! dit la marquise, lui, un traître !... Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, monsieur, demanda-t-elle à Van Graaft, qu'un officier français ait livré St-Ghislain au roi d'Angleterre?

— Ce n'est pas vrai, répliqua le Hollandais.

— Mais, madame, ce qui accrédite ce bruit, continua Manseau, c'est la disparition de M. de Lavernie.

— Il n'est pas encore rentré au camp? dit la marquise avec effroi.

— On ne l'a plus revu depuis huit heures du soir.

— Oh ! le malheureux, qu'est-il devenu ?

—Monsieur, est-ce que vos soldats auraient tué un officier en pénétrant dans le couvent?

— Tué, non, pris, oui.

—Il est pris ! qu'en a-t-on fait?

— On l'aura conduit au rendez-vous général à Soignies. J'ai entendu Guillaume en donner l'ordre.

— Mais, madame, s'écria Manseau, il suffirait de dire cela au roi...

— Manseau, silence ! Quant à vous, monsieur, il faut me rendre un service signalé.

— Dites.

— Il faut supplier le roi Guillaume de me renvoyer à l'instant, à l'instant même, ce prisonnier ; monsieur, vous ne savez pas de quel prix ce service sera pour moi ; tenez, monsieur, ramenez-moi cet officier demain, et je vous promets... je vous promets...

— Si vous pouviez me promettre de forcer Louvois à retrouver l'enfant...

— Eh bien !... peut-être !...

Le colosse chancela sur sa large base. Il passa une main sur son front, et d'une voix brève qu'il s'efforçait de rendre calme :

— Un cheval ! dit-il. — Madame, à demain !

XXIII.

Tel qui rit vendredi.....

A l'heure où Gérard culbutait, dans le petit jardin de Soignies, ses quatre gardiens pour recouvrer sa liberté, le tambour appelait sur la place d'armes générale, devant Mons, les officiers et les chefs de corps convoqués par ordre du ministre de la guerre.

Louvois, toujours pressé quand il s'agissait d'une vengeance ou d'une sévérité, sortit de son quartier, un rouleau à la main, et se rendit à l'appel.

Quand il vit les rangs assez nombreux pour qu'on pût dire que toute l'armée était représentée par ses officiers, il déploya son ordre du jour et le lut.

Un silence glacial régnait parmi les groupes de ces braves gentilshommes, qui savaient à peu près tout le contenu de ce papier ; c'était leur déshonneur à tous : dans une armée, le fort et le faible, l'honnête et le méchant, le vaillant et le timide, sont solidaires comme les membres d'un même corps.

Parmi les plus consternés on remarquait ces braves chevau-légers, au blason desquels la trahison d'un seul imprimait une tache. Rubantel, habitué à marcher le premier à la parade, au feu, aux réceptions solennelles, se cachait en cette occasion derrière les moindres officiers, et déchiquetait les gances d'or de son épée.

Louvois lut, de sa forte voix plus que jamais accentuée :

« Louis, etc.

» Ayant appris et reconnu par nous-même, que l'un des lieutenans de notre
» corps de chevau-légers, le sieur de Laver-
» nie, a quitté son poste et disparu dans la
» soirée du 9 avril ; sachant en outre, de
» source certaine, qu'il a passé à l'ennemi :
» crime de haute trahison qui n'est peut-
» être pas le plus odieux de ses crimes, ni
» le premier, puisqu'une fois déjà nous
» avons daigné lui faire grâce, nous décla-
» rons ledit Lavernie déchu de ses grades,
» commandement et dégradé de noblesse,
» ordonnons à tous chefs de corps de nos
» armées de lui courir sus et de l'appréhen-
» der au corps en quelque endroit qu'il se
» trouve.

» Mandons et ordonnons à tout officier
» ou soldat de nos troupes de le livrer au
» prévôt du régiment pour qu'il en soit fait
» prompte et bonne justice.

» Et sera ledit Lavernie passé immédia-
» tement par les armes, sans recours ni
» appel ; ladite exécution se pouvant faire
» en tel endroit qu'il plaira au comman-
» dant à qui elle écherra, car tel est notre
» bon plaisir. »

Ces lugubres formules dictées par une haine effrénée n'indignèrent pourtant personne — le sentiment de l'honneur est si

puissant dans un cœur français qu'il y étouffe toute miséricorde — et que la férocité envers un traître s'appelle devoir.

Toute l'assemblée s'écoula en silence. Les officiers n'avaient été occupés, pendant la lecture, que du soin d'écarter les soldats qui eussent pu l'entendre. On vit les chefs des gardes, des mousquetaires et des gendarmes s'approcher de Rubantel et des chevau-légers pour leur faire les complimens de condoléance, ainsi qu'en un jour de funérailles. Effectivement, c'était pour le régiment les funérailles de son honneur.

On fit bien cette réflexion tout bas, et Rubantel la fit tout le premier, que les termes de l'ordre du jour étaient violens, passionnés, cruels; que cette injonction de livrer un officier supérieur au premier soldat brutal, était une aggravation de peine douloureuse pour le corps d'officiers; qu'il était bien dur de forcer un commandant à faire exécuter comme uu bourreau, sans jugement et sans appel, le malheureux, ainsi flétri; qu'enfin cette clause relative à l'exécution était inhumaine et odieuse, parce qu'elle autorisait la mort violente d'un homme, au premier endroit que choisirait le caprice d'un chef de corps; qu'ainsi, M. de Louvois, par exemple, dont la haine pour le condamné était si connue, pouvait choisir pour faire exécuter la sentence, l'endroit même où le condamné aurait des parens ou des amis.

Tout cela disons-nous, parut excessif; mais le hideux au moral retomba sur Louvois, dont on reconnaissait la plume trempée de sang et de fiel.

Quant au lugubre de la pratique, les officiers s'en préoccupèrent beaucoup moins, pensant bien que Lavernie, puisqu'il s'était enfui, savait assez ce qu'il faisait, et ne s'exposerait point, par un retour insensé, à l'application de toutes les sévérités de l'ordre du jour.

Chacun retourna en son quartier ou à son poste, et après cet ordre du jour du prévôt, M. de Vauban lut le sien, qui heureusement effaça dans tous les esprits les sinistres impressions de l'autre, car il promettait pour le soir même une attaque décisive sur le dernier des ouvrages défendables de la place.

Mais Louvois savait aussi bien que tout le monde la portée du coup qu'il venait de frapper. Assurément il ne comptait pas sur l'exécution à mort de Lavernie. Un tel bonheur dépassait ses espérances. Mais il avait dégradé, avili, souillé à jamais son ennemi : c'était bien plus que de l'avoir tué. En outre, pour comble de succès, la ruine de Lavernie s'était consommée de l'aveu du roi, avec sa signature, avec l'assentiment tacite de l'armée entière; Louvois faisait son devoir en se vengeant. Il égorgeait son ennemi avec le couteau de la loi. Et Mme de Maintenon tant de fois rebelle, tant de fois victorieuse dans ses luttes à propos de Lavernie; Mme de Maintenon, qui depuis quelques jours commençait à éteindre son feu, comme Mons, allait enfin, de par Louvois et la justice, se voir contrainte de répéter : A mort mon protégé! à mort le traître!

La question d'Antoinette était peu de chose à côté de tout cela. D'ailleurs, pourquoi se fût-il inquiété d'Antoinette? Quoi de plus avantageux que l'enlèvement de cette jeune fille par Lavernie? Eh bien, mais Louvois n'aimait pas assez Antoinette pour s'offenser de sa fuite avec Gérard; il ne haïssait pas assez Gérard pour trouver mauvais qu'il exposât Antoinette. C'était Mme de Maintenon que Louvois craignait, haïssait et voulait frapper; quant aux autres, que lui importait?

— Qu'ils soient heureux, se disait-il, et qu'ils me bénissent : deux bénédictions d'honnêtes gens, c'est autant de gagné sur l'enfer.

Aussi le ministre regardait-il cette affaire comme finie et bien finie; c'était à ses yeux un solde général. Il eût volontiers écrit à côté du nom de Lavernie ces mots du Vénitien qui fit tuer Foscari : l'*ha pagata*, *payé*.

Peut-être ces explications auront-elles suffi pour faire comprendre toute la sérénité insolente qui éclatait sur le visage de Louvois, quand il rentra au quartier-général, après cette première partie de l'exécution de Gérard.

— Récapitulons, se dit-il. J'avais trois ennemis sérieux : la marquise — celle-là dure toujours, mais nous arriverons peu à peu, patience; — puis Lavernie et Belair. Le premier ne compte plus; quant à l'autre, si ce coquin de Desbuttes m'a compris, il ne doit plus compter à l'heure qu'il est. Couple charmant. *Arcades ambo*, dit Louvois en ricanant. Eh! eh! on sait encore son latin.

Cette gaîté du ministre était lugubre; elle lui fit peur à lui-même.

— Oh! oh! se dit-il soudain en éteignant ce triste sourire sur son visage. C'est aujourd'hui vendredi, pas tant de joie.

Il leva la tête, et aperçut à dix pas de lui, une sorte de gymnaste qui entassait révérences sur révérences, comme des culbutes ou comme la roue d'un savoyard.

— Je connais ces platitudes-là, ce me semble, grommela Louvois entre ces dents. Il n'y a qu'un homme au monde capable de baiser ainsi la terre à chaque salut qu'il fait. Oui, pardieu, c'est mon Desbuttes.

— Moi-même, répliqua le petit grotesque en minaudant, moi l'humble serviteur de M. le marquis.

—Bonjour, dit Louvois; vous m'avez entendu, n'est-ce pas?

— Mais à peu près, monseigneur.

— J'admirais comment vous faites, mon cher M. Desbuttes, pour toucher ainsi du nez le sol sans plier les genoux. C'est une spécialité, savez-vous.

— Monseigneur est trop bon.

— C'est d'autant plus remarquable que vous n'avez presque pas de nez.

— Monseigneur a daigné le remarquer?

— Il est vrai que vous n'avez pas du tout de jambes; le buste est long — qu'il se baisse — et voilà le nez à terre! c'est très fort.

— En vérité, dit Desbuttes un peu effarouché, monseigneur me fait l'honneur d'être aujourd'hui d'une humeur charmante.

Le front de Louvois se plissa.

— C'est vrai, trop gai, trop gai, murmura-t-il.

— Causons affaires. Eh bien?

— Eh bien! monseigneur, si Votre Grandeur veut me questionner...

— On dit Votre Grandeur aux évêques, monsieur Desbuttes.

— Pardon, monseigneur.

— Voyons, que me rapportez-vous de ce voyage?

— Rien pour le présent, monseigneur, mais beaucoup en espérances.

— Quoi donc?

— Monseigneur... je ne vous parlerai pas de certaines privautés entre mon parrain et ma marraine..... car je sais maintenant à quoi m'en tenir.... j'ai des preuves.... c'est constaté.

Et il tendit à Louvois quelques papiers que celui-ci parcourut vite et sans intérêt.

— On pourra s'en servir, dit-il. Cette date coïncide avec certain voyage...

— D'une dame qui a été vue aux environs de Givry, et même de Lavernie... une dame parisienne. Voici quelques documens.

Et il offrit encore au ministre des papiers sur lesquels Louvois fondit comme un vautour.

— Oui, murmura-t-il en les lisant; oui, mais cela ne prouve rien; qu'elle ait été à Lavernie à cette époque... elle ne le nie point.

Desbuttes tendit un autre papier.

— Qu'est-ce que cela?

— L'acte de naissance de M. de Lavernie à la date du voyage de cette dame parisienne.

— Oui, dit Louvois, mais qu'en puis-je induire? Parlons un peu de vos espérances. Sur quoi reposent-elles?

— Monseigneur, elles reposent sur un certain vieillard, le chirurgien qui assista Mme de Lavernie en couches.

— Eh bien! quoi?

— Ah! dame, monseigneur, cet homme-là est à moitié idiot et à moitié mort; mais si nous avions le bonheur qu'il eût pendant deux heures l'étrange mémoire que je lui ai vue pendant cinq minutes, et qu'il vécût assez pour vous écrire ce qu'il raconte si ingénieusement en ses momens lucides, — ma foi, monseigneur, vous m'auriez donné une mission qui vous rapporterait de gros bénéfices, et à moi de beaux gages,—bien que j'aie, je l'avoue, dépensé beaucoup d'argent dans cette tournée.

— Qu'est-ce donc, bon Dieu! que cette trouvaille!

— Tout bonnement ce peu de mots que le vieux fou m'a lâchés à l'oreille. Il faut vous dire que je parlais avec lui de la fortune de M. de Lavernie, pour le faire causer : « Ah! si l'on savait à la cour, m'a-t-il dit en clignant ses yeux éraillés, ce que je sais de la naissance du jeune monsieur le comte!... »

— Eh! que sait-il? s'écria Louvois avidement.

— Voilà! que sait-il? J'ai eu beau le presser, le pousser, le secouer, pour exprimer quelques gouttes de plus,—rien!—la cervelle s'était congelée. J'ai pourtant dépensé beaucoup pour le séduire...

—Il fallait attendre, malheureux!

— Monseigneur, j'ai attendu plusieurs jours, guettant toujours le retour des idées : la seule chose que j'aie pu arracher encore, c'est que ce brave homme tenait ce qu'il dit savoir, du feu comte de Lavernie, qui l'avait consulté à la mort de son premier fils.

— Consulté sur quoi?

— Voilà; sur quoi? Il s'est arrêté là, et *subito* congélation du *cerebrum*, comme on dit en médecine.

— Vous êtes bien heureux, monsieur, de savoir comment on parle en médecine, dit Louvois d'un ton bourru; mais j'eusse aimé mieux savoir comment parle ce chirurgien.

— A force de m'envoyer là-bas avec une bourse garnie, monseigneur le saura peut-être.

— Vous êtes un fat, s'écria Louvois en se

sculptant les doigts avec les dents et les ongles... Oh ! que l'homme est une brute mal faite..... Oh !..... la fenêtre, la fenêtre au cœur !...

En disant ces mots, Louvois jeta un regard à la dérobée sur Desbuttes, qui baissait modestement les yeux et lui fit une haineuse et méprisante grimace.

— Ainsi, dit-il impatiemment, c'est tout ce que vous avez recueilli ?

— Hélas, monseigneur, malgré mes dépenses...

— Absolument tout?

Desbuttes ouvrit ses mains en signe de vide.

Louvois poussa un soupir.

— C'est égal, se dit-il, voilà un commencement. Cessons de parler de mes affaires ; passons aux vôtres. Avez-vous eu plus de bonheur que moi, en passant à Paris, pour surveiller votre femme ?

— Mais oui, monseigneur — oh ! d'abord, moi j'ai de la chance.

— Vous avez acquis la certitude que votre femme est innocente, sans doute?

— Au contraire, monseigneur — s'écria Desbuttes avec satisfaction—criminelle, tout à fait criminelle, prouvé !...

— Quoi ? le flagrant délit? Pauvre M. Desbuttes.

— Hélas ! non, monseigneur, je n'ai pu y réussir, malgré tous mes efforts, et je commençais à douter de mon bon droit, quand tout à coup, voyez, monseigneur, quelle chance ! il m'est tombé, je ne sais d'où, du ciel, probablement, une lettre écrite à ma femme, avant qu'elle fût ma femme, par ce Belair ; oh ! une lettre, monseigneur, à faire pendre l'un et à brûler l'autre. Mon Dieu ! que la police est donc bien faite !

— N'est-ce pas ? alors qu'est-il résulté ?

— J'ai communiqué cette lettre à un commissaire de mes amis— que j'avais connu à l'archevêché pour l'affaire des culottes..., monseigneur se rappelle...

— Oui, oui, eh bien?

— Eh bien, monseigneur, ce galant homme a pris chaudement parti pour mon honneur : et à l'heure qu'il est, ma femme...

— A été admonestée, j'espère.

— Oh ! mieux que cela, monseigneur, elle est à la Bastille.

Louvois froidement.

— C'est un peu sévère, dit-il, mais la loi est positive... et le complice... M. Belair ?

— Ah ! monseigneur... Celui-là ne s'est pas laissé arrêter, il a coiffé le commissaire avec une guitare qu'il tenait, et s'est enfui, On le retrouvera.

Louvois frappa violemment sur la table.

— Le commissaire votre ami est un belître, s'écria-t-il, mais, comme vous disiez, on retrouvera le virtuose. Quoi qu'il en soit, vous êtes satisfait, n'est-ce pas ? Votre femme est punie, réclamez-vous encore quelque chose?

— Monseigneur... rien absolument... que vos bonnes grâces.

— Vous les avez.

— Et une petite note...

— Donnez, je vous ferai passer les fonds.

— En temps utile, murmura Desbuttes, c'est lui qui me l'a appris.

Puis tout haut :

— Monseigneur verra quel zèle et qu'elle économie j'ai apportés.

— J'apprécierai, répliqua le ministre en mettant la note dans sa poche.

Desbuttes soupira, il savait trop bien la valeur de ce mot dilatoire.

En ce moment, le médecin Séron entra pour prévenir Louvois que le roi se disposait à partir pour Saint-Ghislain ; que ses carrosses étaient prêts.

— A Saint-Ghislain ! Il irait sans moi ! Oh non !

Et Louvois aussitôt demanda son chapeau, ses gants et des chevaux.

Le médecin tenait sur un plateau le verre d'eau de Forges ; Louvois allongea la main pour le prendre.

— Donnez, dit-il, mon bon Séron.

— Non pas, fit le sombre médecin, je reprends mon eau.

Et il retira le verre.

— Etes-vous fou, Séron ? vous me faites perdre mon temps.

— Non, monseigneur, cette eau n'est efficace que pour les gens calmes. Je vous vois trop agité pour boire.

— Eh ! si je ne buvais mon eau de Forges que dans mes jours de calme, je n'en boirais jamais. Donnez, donnez... Si c'est de l'eau sur du feu, tant mieux.

— C'est de l'huile sur du feu, monseigneur.

— Eh bien ! je n'en brûlerai que plus vite. Oh ! puissé-je brûler si fort, que j'incendie autour de moi tout ce qui gêne mon édifice.

Il but avidement, prit son portefeuille, et courut à ses chevaux.

Puis, se tournant vers Desbuttes, qu'il avait oublié un moment, et qui attendait quelque retour au mot : j'apprécierai.

— Partez, dit-il, je n'ai plus affaire de vous. Bonjour.

Desbuttes s'inclina jusqu'à terre, enchan-

té d'avoir un prétexte pour cacher son visage bouffi de mécontentement.

Comme il arrivait aux lignes sur son cheval, avec force réflexions lugubres et un ennui profond de sa grandeur, un homme couvert de poussière et de sueur, égaré, haletant, éperdu, l'arrêta, pour lui dire d'une voix qui n'avait plus rien d'humain :

— Lavernie, monsieur... Gérard, monsieur, où est Gérard ?...

— Mon parrain !... s'écria Desbuttes en arrêtant son cheval, sous les pieds duquel se précipitait le pauvre abbé... Quoi !... il ne me reconnaît pas... Mon parrain... c'est moi... Que regarde-t-il donc avec ces yeux effrayans.

L'abbé lui montra d'une main tremblante un groupe de soldats et d'officiers qui s'assemblaient tumultueusement autour d'un homme debout et désarmé.

— Que font ces gens-là ? dit Desbuttes.

— Là-bas! là-bas !... c'est lui, répliqua Jaspin. Oh ! moi vivant, ils ne le tueront pas.

Et le pauvre abbé reprit sa course folle, chancelante, en criant :

— Grâce ! grâce ! attendez !... j'arriverai !

—Voyons un peu ce que cela signifie, dit Desbuttes, qui mit son cheval au trot pour suivre Jaspin, cela me distraira peut-être un peu.

XXIV.

Comment Louvois se repentit d'avoir ri trop vite.

Le roi venait d'entrer chez la marquise à St-Ghislain. Autour de lui s'empressaient tous les serviteurs de Mme de Maintenon. Parmi ces officieux si zélés se faisait remarquer Mlle Balbien à qui Sa Majesté d'ordinaire si gracieuse, n'accorda qu'un demi sourire, — le quart à peu près de la faveur quotidienne, ce qui indiquait à tous de combien de degrés avait pu baisser depuis la veille le crédit de la maîtresse.

Le roi était en effet soucieux, sombre. Il évitait de regarder en face Mme de Maintenon : celle-ci, polie et prévenante selon sa coutume, affectait plus de mansuétude encore et moins d'empressement. Cette tactique, à laquelle le roi ne faisait pas assez d'attention, dénote presque toujours chez les femmes fortes la certitude tacite qu'elles ont d'un droit et l'intention de le faire valoir en temps utile, — comme eût dit Desbuttes.

On offrit au roi quelques pâtisseries maigres qu'il accepta, mais sans leur accorder l'attention toute distinguée dont il les favorisait d'habitude. Et il n'eut pas plus tôt effleuré l'un des gâteaux, qu'il le replaça sur le plateau de Chine, en regardant Nanon pour qu'elle desservit.

La vieille fille obéit et sortit de la chambre, non sans avoir échangé avec sa maîtresse un regard furtif qui, chez la marquise, signifiait : *Souvenez-vous de mes ordres*, et chez Nanon : *Soyez tranquille.*

A peine les deux époux royaux furent-ils seuls :

— Je ne vous demande pas, madame, dit le roi, si vous êtes remise de vos frayeurs d'hier, votre visage annonce une parfaite santé d'esprit et de corps.

— Oui, sire; mais il n'en est pas de même de Votre Majesté. Je lui trouve une figure moins gaie que je ne le voudrais.

—C'est à cause de vous, madame, répondit le roi, qui brûlait d'entrer en matière.

— Oh moi ! dit la marquise dont le cœur battait malgré son sourire, et qui feignit de prendre le change sur ces paroles, moi, je n'y pense plus. Ainsi, comme j'étais la plus à plaindre, et que je ne me plains plus, tout est pour le mieux.

—Vous ne m'avez pas comprise, interrompit le roi toujours froid. Certes vous avez couru un grand danger ; il nous faut louer la Providence de vous y avoir arrachée.

—Un peu aussi le roi Guillaume, dit bravement la marquise, qui aimait mieux crever le nuage pour qu'il éclatât sur-le-champ.

— Soit, ajouta Louis XIV d'un ton piqué, à chacun selon son mérite, vous avez raison ; mais cette heureuse chance, ou cette générosité, comme il vous conviendra de la nommer, ne me transporte pas au point de me faire oublier l'imminence du péril et l'imprudence aveugle qui vous y a précipitée.

— Qui donc a été imprudent ou aveugle? demanda la marquise.

— Vous, madame.

— En quoi, sire, je vous prie, ai-je provoqué mon enlèvement?

— L'ignorez-vous, malgré tout le bruit que fait depuis hier cette trahison ?

La marquise, mordue au cœur, ne témoigna rien, qu'un étonnement profond.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

— Il faut donc tout vous dire, marquise, —il le faut, au risque de vous affliger,— mais je vous rendrai service, en prévenant ainsi vos yeux de se mettre désormais en

garde et de ne plus livrer à des gens indigens le chemin de votre confiance.

— Eh! sire, voici du phébus, dit la marquise en riant d'une façon si charmante, que nul n'eût soupçonné ce rire de déchirer la gorge d'où il s'élançait.

— Je m'explique mieux, alors... Quelqu'un à livré St-Ghislain au roi d'Angle... au prince d'Orange; quelqu'un vous a par conséquent livrée, vous, sa bienfaitrice; et ce lâche, c'est votre protégé, M. de Lavernie.

— Oh! sire! s'écria la marquise, heureuse enfin d'avoir toute raison pour rougir à l'aise et montrer son visage altéré.

— Oui, insista le roi, je suis forcé de vous le dire, d'autant mieux que Louvois n'y est pas; il avait bien raison, Louvois, il voyait bien clair, il lisait bien sur ce masque trompeur quand à Valenciennes, en votre présence, il a dit ces mots que je me rappelle: « Jamais sans religion et sans discipline, de bon soldat ou d'honnête homme. » Allons, allons, si Louvois était là, je ne lui donnerais pas ce triomphe sur vous, mais il l'a, il l'a marquise...

Elle allait répondre. — Nanon grattant la porte derrière la tapisserie:

— M. de Louvois, dit-elle, demande s'il peut avoir l'honneur d'entretenir S. M.

Le roi fit un mouvement.

— Non, dit-il, évitons de parler devant lui de ce malencontreux sujet. Je ne veux point vous mortifier marquise.

— Mais pourquoi donc, dit-elle assez fièrement, ne supporterais-je pas la punition de mes fautes? — Sire, ce serait d'une âme peu chrétienne, et je pratique plus vaillamment la contrition. M. de Louvois à raison contre moi. C'est rare: il doit en profiter. D'ailleurs, m'est-il prouvé qu'il a raison? Nanon, faites entrer M. de Louvois.

— Oh! marquise! marquise! dit le roi fâché à la fois de cet orgueil qui l'exposait à une rencontre fâcheuse de deux caractères ennemis, — et satisfait de pouvoir humilier un peu ce querelleur orgueil dans une occasion où les faits eux-mêmes rendaient justice à son ministre, sans qu'il fût obligé, lui le roi, de se prononcer.

— Vous l'aurez voulu, dit-il à la marquise; hélas! vous allez en apprendre de belles!

Louvois parut. Tout ce qui peut tenir dans un cœur de joie hypocrite, de fiel édulcoré par la politesse, de vengeance qui espère, tout ce noir assaisonnement de la haine triomphante emplissait tellement le cœur de Louvois, qu'il n'y restait plus de place pour une seule goutte d'inquiétude et de prudence.

— Venez, monsieur, lui dit courtoisement la marquise, venez achever par vos éclaircissemens de me confondre comme je le mérite... Vous voyez une personne bien confuse, bien malheureuse et bien frappée.

Louvois regarda le roi, qui lui dit:

— Madame vous parle de Lavernie, dont je lui racontais en peu de mots l'abominable action et cette belle âme se refuse encore à y croire.

— Hélas! madame, dit Louvois d'un ton plein de douceur, il n'est que trop vrai, toutes *nos* prévisions sont malheureusement justifiées.

— Vos prévisions, monsieur, car pour moi, je m'obstinais à les combattre.

— A présent, il serait trop tard, interrompit le roi, et vous manqueriez de votre sagesse et de votre droiture ordinaires. Trop tard, d'ailleurs, sous tous les rapports, car mes ordres sont partis. N'est-ce pas Louvois?

— Partis, oui, sire, et publiés.

— Quels ordres, donc? demanda la marquise.

— Impitoyables, il faut l'avouer, s'écria le roi; mais c'est avec cette rigueur qu'on doit extirper la trahison dans une armée française. Dieu merci, cette herbe empoisonnée y est rare! Je veux qu'elle y devienne inconnue, fabuleuse.

— Madame la marquise désire savoir, dit Louvois bénignement, la teneur de ces ordres? Sa Majesté veut-elle me permettre de la faire connaître? — Eh bien, Madame, continua-t-il, autorisé par un geste du roi:

« Ordre est donné d'appréhender au corps partout où il se trouvera, ledit sieur de Lavernie, et de le faire passer par les armes sur-le-champ, sans appel. »

— Peut-être, dit Louvois avec la volupté d'un furet qui boit le sang, peut-être un reste de bonté plaide-t-elle encore pour ce Lavernie dans le cœur de madame — mais cette bonté serait mal employée.

— Vous en êtes sûr? demanda froidement la marquise, que toutes ces grosses cruautés n'effrayaient point pour Gérard qu'elle savait prisonnier du roi d'Angleterre.

— Oh! trop sûr, répliqua Louvois avec un soupir de tartufe.

— M. de Lavernie a livré St-Ghislain et moi aux ennemis?

— Madame la marquise n'a-t-elle pas été enlevée.

— C'est vrai, — mais je ne sais pas si c'est par la trahison de M. de Lavernie.

— M. de Lavernie a disparu du camp, dit le

roi, précisément à l'heure où les Hollandais entraient ici.

— Et M. de Lavernie est venu ici?... demanda la marquise avec tant de doute désobligeant, que Louvois, qui commençait à s'irriter de ce dialogue, lui répondit :

— Vous le savez bien, Madame !

— Moi, pourquoi? continua-t-elle avec un flegme qui eût dû faire sentir à Louvois le piége tendu sous ses pas; mais l'ivresse de la haine aveugle,

— Parce que, madame, poursuivit Louvois, désireux de bien battre son ennemie devant le roi, puisqu'elle commettait la faute de hasarder ainsi des explications, il fallait bien que votre protégé emmenât avec lui cette Hélène pour laquelle il trahissait sa patrie et sa bienfaitrice.

— Quelle Hélène? Mlle de Savières? dit la marquise.

— Madame la connaît bien, répondit Louvois au roi. Madame poussait la bonté jusqu'à enhardir de sa protection les espérances de ce jeune couple, dont le départ l'a payée d'une noire ingratitude.

— Mais vous êtes insensé, marquis de Louvois, dit tout à coup la marquise en se redressant. Que vous accusiez M. de Lavernie d'avoir passé à l'ennemi, je ne puis prouver le contraire, et je vous laisse dire. Mais que vous l'accusiez d'avoir enlevé Mlle de Savières, voilà ce que je ne souffrirai pas, pour l'honneur de cette jeune fille.

— Cependant, il l'a enlevée ! dit Louvois railleur.

— Non, monsieur.

— Où est-elle, alors? dit Louvois.

— Oui, dit le roi, où est-elle? Je l'ai demandée moi-même à la supérieure.

— Et moi, à tout le couvent, ajouta Louvois.

— Ce n'était peut-être ni à la supérieure, ni à tout le couvent qu'il fallait la demander, dit la marquise d'un ton lent et solennel, et en regardant le ministre avec un éclat qu'il prit pour de la forfanterie.

— A qui donc? s'écria-t-il impudemment.

— A moi ! dit la marquise.

— Vous sauriez où elle est?... interrogea le roi.

— Si j'eusse pu savoir hier ce que j'apprends aujourd'hui, et que Votre Majesté m'eût fait l'honneur de me demander Mlle de Savières, j'eusse répondu comme je vais répondre.

— Voyons ! fit Louvois inquiet, mais plus insolent que jamais.

La marquise sonna, la tapisserie se leva tout à coup et Nanon parut.

— N'avez-vous pas ici près, la pensionnaire malade ? dit Mme de Maintenon.

— Oui, madame, répliqua Nanon d'une voix incisive comme la hache qui tranche.

Et elle amena par la main dans la chambre Antoinette toute pâle et toute tremblante.

— Voici Mlle de Savières, dit tranquillement la marquise.

Le roi demeura saisi de surprise. Louvois livide et les yeux hagards recula devant le spectre que venait de lui susciter sa terrible ennemie.

Ce tableau dura quelques secondes avant qu'aucun des personnages qui le composaient eût songé à proférer une parole tant les impressions de tous étaient puissantes.

Alors on entendit gratter à une autre porte qui donnait sur la galerie voisine, Manseau ouvrit, et s'approchant de sa maîtresse après un humble salut au roi :

— Madame, dit-il à voix basse, celui que vous attendez est là.

— Bien ! répondit-elle plus bas encore. Placez-le derrière la porte de la galerie et recommandez-lui d'entendre ce qu'on va dire ici.

Manseau se retira de son côté ; Nanon du sien.

— Mademoiselle, dit à Antoinette la marquise sans paraître remarquer l'émotion de Louvois, qui se soutenait à peine, voici M. de Louvois qui vient vous chercher pour vous emmener de Saint-Ghislain ; êtes-vous remise de l'indisposition qui vous a retenue hier, et pouvez-vous le suivre?

Antoinette, en proie à sa douleur et à sa haine, appuyait ses deux mains sur son cœur prêt à se briser.

— Répondez donc, mademoiselle, dit le roi avec une politesse pleine d'intérêt.

La jeune fille leva les yeux au ciel pour demander du courage à la Vierge, mère et refuge de toutes les douleurs ; puis, fondant en larmes, elle vint se précipiter aux pieds du roi en s'écriant :

— Sire... sauvez-moi de mon persécuteur!

Le visage de Louvois prit une teinte sinistre dont la marquise elle-même s'épouvanta, bien qu'elle eût calculé tous les résultats d'une pareille guerre.

— Qui donc vous persécute? demanda le roi surpris.

— Moi, sans doute ? fit avec une ironie effrayante le marquis.

Antoinette se levant avec énergie,

—Oui vous, monsieur, reprit-elle en tremblant d'une généreuse colère — vous, qui

depuis mon enfance pesez sur ma vie et l'écrasez de douleur sans que jamais vous ayez pu me dire de quel droit vous m'accablez.

Antoinette, avec son geste hautain, son regard flamboyant, sa pâleur nacrée, frappa l'esprit du roi comme l'une des plus sublimes beautés qu'il eût encore contemplées.

La marquise croisa ses deux mains sur sa mante, et resta impassible ; son œil errait lentement d'Antoinette à Louvois, de Louvois à la tenture de la galerie frissonnante.

— Marquis, on vous accuse, dit le roi, et violemment, ce me semble.

— Il m'eût bien surpris, bégaya le ministre, de ne point rencontrer ici quelque violente accusation.

— Répondez, monsieur, en face du roi ! s'écria Antoinette, en qui vivait alors et bouillonnait ce sang terrible, indomptable, que Louvois ne put méconnaître. Oui, je vous accuse de m'avoir rendue la plus malheureuse et la plus humiliée des créatures. Où sont mes parens ? Qui sont-ils ? J'en ai, je ne les ai jamais connus. Sont-ils morts ? Montrez-moi les preuves de mon origine, que cent fois je vous ai demandées ou fait demander vainement. Un enfant, fût-il un enfant perdu, tient à quelque fil mystérieux en ce monde. Et pour qu'un homme tel que le marquis de Louvois emploie toute sa puissance à cacher, à ensevelir cet enfant, il faut bien croire que le mystère en vaut la peine. Monsieur, le roi est père de tous ses sujets, le roi est mon père, je l'adopte, il me défendra ou va me condamner. Sire, M. de Louvois veut me forcer à faire des vœux. Je crains de ne pas servir Dieu comme il le mérite. Sire, M. de Louvois détruit autour de moi tout ce qui me protége et m'aime. Pourquoi ? Vous voyez qu'il ne répond pas ; vous êtes son maître, sire, demandez-lui à quel endroit il a pris mon berceau, à quel endroit il veut creuser ma tombe.

Le roi, puissant et mystérieux comme une divinité antique, apaisa de la main l'indignation et la douleur qui débordaient du cœur de cette jeune fille. Il se tourna vers Louvois et lui dit :

— Répondez, marquis... quelle est cette enfant ?

— Sire, dit le ministre dont la sueur inondait le visage, où chaque muscle tressaillait, la réponse sera facile, et toutes ces fureurs étaient superflues pour l'obtenir de moi. Si je n'ai pas jusqu'ici répondu à mademoiselle, c'est qu'il est de certains secrets qu'une jeune fille n'a pas besoin de connaître, et que d'ailleurs un homme comme moi ne révèle jamais.

Si j'ai élevé mademoiselle, si je lui veux imposer une profession, c'est que j'en ai le droit. L'eussé-je rendue malheureuse, comme elle dit avec tant d'amère ingratitude, c'était encore mon droit ; droit sacré, incontestable, que nul au monde ne saurait me disputer.

— Mes parens ! mes parens ! Nommez-les ! s'écria Antoinette.

— En les nommant je transgresserais ce droit même que j'invoque, dit le marquis d'une voix éclatante. Il ne me plaît pas, à moi, de les nommer. Qui sait si je ne protége pas, par mon silence, l'honneur de toute une maison ! Qui sait si je ne suis pas le dépositaire d'un secret dont la révélation causerait plus de calamités que cette enfant ne déplore de puériles misères.— On naît malheureux, on naît condamné à la souffrance, sire, cela s'est vu dans les plus illustres familles, cela s'est vu dans les maisons royales. On naît réprouvé des hommes, réprouvé du ciel, renié par sa mère, et quiconque paraît dans le monde sous cette loi funeste doit se courber, étouffer ses larmes, et s'en rapporter à la clémence de Dieu. Je dis donc que je ne nommerai pas les parens de cette jeune fille, même au roi, mon maître, à moins qu'il ne me le demande tout bas, comme au pénitent le confesseur ; et s'il est quelqu'un sur la terre qui ait le droit de démentir mes paroles ou de contester mon droit, s'il est un parent, un allié de cette jeune fille qui puisse m'accuser de la détenir injustement et qui me reproche ma domination sur elle, qu'il se montre...

— Me voici ! dit une voix grave, sortie comme un lugubre écho du fond de la tapisserie, et à laquelle répondit un cri d'Antoinette.

Et le Hollandais s'avança tranquillement au milieu de la chambre.

— Quelle est cette comédie? bégaya Louvois étouffant de fureur.

— Qui êtes-vous, demanda le roi à cet étrange interrupteur.

— Je suis le père de cette enfant ; je m'appelle Van Graaft, et jamais je n'ai confié ma fille à cet homme.

— Van Graaft ! murmura Louvois en pliant sous le coup de foudre comme un chêne fracassé.

— Facteur Brossmann, dit Van Graaft, n'étais-je pas le mari d'Eléonore ? Voulez-vous que nous racontions à cette enfant pourquoi elle a perdu sa mère ?

Louvois étranglé, aveuglé par le sang qui

affluait à sa gorge et à ses tempes, tomba à demi mort sur un fauteuil. La marquise venait de le terrasser avec ce regard victorieux dont l'archange saint Michel accompagna Satan précipité.

XXV.

Réparation.

Antoinette, saisie d'un vague effroi, s'étonnait de rester presque insensible en présence de cet homme qui s'avouait son père. Elle attachait sur lui des regards irrésolus: malgré l'émotion, la pâleur de Van Graaft, elle hésitait à reconnaître en lui cette Providence qu'on appelle un père, et que tant de fois elle avait rêvée noble, poétique, souriante et doucement tutélaire.

Quant au Hollandais, l'aspect de cette jeune fille qu'il venait d'appeler son enfant, l'absorbait en des souvenirs terribles. Dévoré par le ressentiment, saisi au cœur par une espérance insensée, il cherchait sur les traits, dans la taille, dans la démarche d'Antoinette, quelque chose qu'il tremblait de n'y pas voir, ou quelque ressemblance qu'il s'épouvantait d'y trouver.

Cette entrevue de deux personnes si proches, cette sombre et glaciale reconnaissance du père et de la fille, composaient une scène assez étrange pour que les spectateurs en fussent profondément frappés.

Le roi surtout, le sourcil froncé, regardait chacun avec défiance, et ramenait invariablement ses yeux irrités de la marquise à Louvois.

Mme de Maintenon, le front haut, le visage serein, était allée prendre les mains d'Antoinette, qu'elle voyait près de chanceler sous le poids de tant d'émotions.

Louvois, incapable de réunir deux idées, attendait, et, machinalement, par instinct, reposait son esprit pour une lutte nouvelle.

Le roi, se tournant vers lui :

— Marquis, dit-il, ne trouvez-vous pas qu'il serait temps de répondre?

Le ministre essaya de faire un pas; ses jambes refusèrent de le porter en avant. Il s'appuya d'une main crispée au dossier d'une chaise, et répondit, avec un accent qui n'était pas exempt de noblesse :

— Sire, je ne sais comment faire comprendre à V. M. que j'avais mille choses à dire; mais, la délicatesse me fait une impérieuse loi de ne point prononcer un mot, une syllabe en présence de cette jeune fille. Tout homme est sujet à l'erreur, sire, et V. M. peut croire que parfois le châtiment n'est point en proportion de la faute. Que mon roi m'ait compris, voilà tout ce que je demande. Il ne sera jamais pour moi un juge plus sévère que je ne le suis moi-même, et certains repentirs sont d'un grand poids dans la balance de Dieu.

Louvois en parlant ainsi avait peu à peu relevé la tête — chaque fragment d'aveu, chaque appel à l'indulgence qui s'échappaient de cette âme arrogante la soulageaient comme le vaisseau dont on jette aux flots la cargaison dans une tempête. — Et lorsqu'il eut achevé de parler, le ministre osait regarder son maître du haut de son malheur et de son implacable orgueil si douloureusement sacrifié.

— Ainsi, ajouta le roi qui comprenait vite et allait toujours au but sans phrases et sans concessions, vous reconnaissez que monsieur...

— Van Graaft, dit la marquise venant au secours du roi, qui avait peur d'écorcher ce nom.

— Que M. Van Graaft, ici présent, est réellement le père de cette jeune fille?

— S'il s'appelle réellement Van Graaft, oui, répliqua Louvois disputant jusqu'au dernier moment le terrain contre son ennemie.

Van Graaft, sans dire un mot, remit à la marquise une large lettre, scellée des armes du roi d'Angleterre.

— Sire, dit alors la marquise, M. Van-Graaft qui attendait à ma prière, tout à l'heure, dans la galerie, est un Hollandais qui m'a ramenée hier à St-Ghislain par ordre de son maître, et cette lettre qu'il m'apporte doit renfermer quelques renseignemens précis sur l'événement d'hier, notamment sur cette prétendue trahison dont nous parlions tout à l'heure, et qui, d'après les assertions de M. Van Graaft, témoin oculaire, ne serait pas plus vraie que la prétendue fuite de Mlle de Savières.

Le roi fit un mouvement qui, une seconde fois, ramena la sueur au front de Louvois.

— Il faudrait voir, murmura le ministre.

— Votre Majesté veut-elle prendre la peine de lire elle-même, dit paisiblement la marquise, en présentant à Louis XIV la lettre de Guillaume.

Le monarque hésita une seconde, considéra le cachet que Louvois dévorait des yeux, à distance, et rompit ce cachet.

— Signé Guillaume, dit-il.

Une nouvelle crainte, une nouvelle douleur ranimèrent peu à peu Louvois, qui se releva comme le serpent mal écrasé.

Louis commença à lire.

« Madame, je voulais faire ramener au roi par mon digne ami Van Graaft, qui vous rendra cette lettre, le prisonnier que mes gens ont fait dans St-Ghislain, malgré sa défense vigoureuse... »

— Vous voyez sire, que monsieur s'appelle bien Van Graaft, interrompit la marquise.

Louis considéra attentivement cet étrange personnage que Guillaume appelait son ami, et qui, plein d'une respectueuse et bienveillante familiarité regardait à son tour, sans baisser la vue, ce grand roi, ce soleil, devant qui s'abaissaient tous les regards.

— Et vous devez être convaincu, en outre, Sire, ajouta la marquise, de l'innocence de M. de Lavernie.

Antoinette tressaillit à ce nom qui lui confirmait tant d'espérances écloses depuis la lecture de la lettre.

— Assurément, répondit le roi, mais cela ne m'explique pas pourquoi M. de Lavernie était venu à St-Ghislain malgré ses arrêts!

— Parlez à votre tour, mademoiselle, dit la marquise, et ne craignez pas. On ne risque jamais rien à dire la vérité au roi.

— Sire, dit la tremblante jeune fille, M. de Lavernie savait les desseins de M. de Louvois et mon prochain départ de l'abbaye. Il voulait m'engager à ne pas m'éloigner sans l'avoir prévenu du lieu où l'on me conduirait, et voilà pourquoi il a commis cette faute de quitter le camp pour venir à St-Ghislain. Sire, c'est moi qui suis seule coupable! Oh! n'accusez que moi... Si vous saviez, sire, avec quel courage M. de Lavernie s'est jeté, l'épée à la main, au milieu des ennemis qui l'ont englouti !...

Le roi réfléchit un moment et se pénétra profondément de la sincérité qui respirait dans le geste, l'accent et les larmes de la jeune fille.

— Et... M. de Lavernie? demanda la marquise impatiente à Van Graaft, où est-il donc?

Van Graaft désigna du doigt la lettre que le roi n'avait pas achevée et qu'il se remit à lire : « Mais on m'apprend, écrivait Guillaume, que cet officier, au moment où je l'envoyais chercher, vient de s'échapper en me tuant, bien que sans armes, trois de mes meilleurs dragons. Il s'est donc rendu lui-même la liberté que je voulais lui donner pour conserver au roi un honnête et vaillant serviteur, et, sans doute, au moment où vous recevrez cette lettre, l'officier sera rentré au camp français. »

— Le malheureux ! s'écria le roi, mais s'il est rentré, c'est un homme perdu... l'ordre n'est-il pas donné de le mettre à mort sans délai?

Antoinette poussa un cri déchirant. La marquise pâlit à son tour sous le regard de Louvois, empreint d'une joie féroce.

— Sire, dit la marquise en proie à un frisson nerveux qui vengea Louvois de tout ce qu'il venait de souffrir, le comte n'est pas coupable : Votre Majesté ne permettra pas qu'un innocent périsse victime d'une rigueur imméritée.

Antoinette tomba éperdue aux genoux de Louis XIV.

— Je vais expédier des ordres contraires, dit le roi.

— O quelle rage de précipiter toujours le châtiment, s'écria la marquise... Hâtez-vous, sire, je vous en supplie ! M. Van Graaft, à quelle heure s'est échappé M. de Lavernie, ce matin?

— A dix heures, madame.

— D'où?

— De Soignies, où Guillaume a logé cette nuit.

— Il est une heure. Mon Dieu!... peut-il être arrivé en trois heures ?

— Je suis bien arrivé, moi, depuis une demi-heure, dit froidement le Hollandais, comment l'officier ne serait-il pas rendu au camp étant parti une demi-heure avant moi?

Louvois, immobile, respirait et souriait.

— Oh! monsieur, lui dit la marquise avec des efforts inouïs pour ne pas laisser éclater son exaspération, son désespoir, si ce jeune homme meurt!... Je crains bien pour vous la colère divine. Aidez au roi, monsieur; mais aidez-lui donc !... Ne voyez-vous pas que ce sang retombera sur votre tête!

— J'attends les ordres du roi, madame, et les exécuterai avec zèle, comme toujours, répliqua lentement le sombre ennemi de la marquise; seulement, j'ai bien peur qu'ils n'arrivent un peu tard.

Tout à coup des cris perçans retentirent dans le vestibule et glacèrent d'épouvante tous les acteurs de cette lugubre scène. — Le roi laissa tomber la plume qu'il tenait. Louvois dressa l'oreille. Van Graaft lui-même trembla remué jusqu'au fond des entrailles par ces gémissemens qui arrachaient des soupirs aux voûtes de l'abbaye.

La porte s'ouvrit, et un spectre plutôt qu'un homme vint se précipiter à deux genoux au milieu de la chambre, en criant :

— Non, madame, non... vous ne le laisserez pas mourir !

— Jaspin! murmura Louvois, tandis que la marquise épouvantée relevait l'abbé et lui saisissait les mains comme pour étouffer les paroles, les aveux terribles suspendus à ses lèvres.

— Sire, dit-elle, c'est le précepteur, l'ami de ce malheureux... de cet innocent!...

— Il est innocent! n'est-ce pas! criait l'abbé... Vous ne le laisserez pas mourir...

— Oui, oui... nous le sauverons, nous le sauverons, dit la marquise. Tenez, voilà l'ordre du roi!...

Jaspin fondit sur l'ordre signé, qu'il lui arracha des mains.

— Eh bien... venez! venez vite, dit-il.

— Un courrier! un courrier! appela Mme de Maintenon!

— Non, dit Jaspin, non pas un courrier! un geste, un cri à cette fenêtre.

L'abbé se mit à ébranler de toutes ses forces la lourde fenêtre qui donnait sur la campagne, et d'une voix rauque, avec des gestes de joie frénétique:

— Arrêtez, arrêtez! cria-t-il au loin, voilà la grâce: arrêtez!

Et il agitait le papier blanc.

— Se figure-t-il, par hasard, que son cri va porter à deux lieues? dit Louvois en ricanant. Ne vous épuisez pas, brave homme! un courrier ira plus loin que votre voix!

— Mais ils sont là! dit Jaspin... Ils viennent!

— Ils viennent? dit Louvois en se précipitant, lui aussi, à la fenêtre.

— Ils me voient!... Ils m'ont vu!... Ils s'arrêtent! s'écria l'abbé en tombant à genoux, pour rendre grâce à Dieu.

— Oh! malheur! rugit Louvois entre ses dents.

En effet, on distinguait de cette terrasse une troupe de cavaliers, la carabine au poing.

Au milieu des chevaux marchait à pied le comte de Lavernie, et tous ces cavaliers venaient de s'arrêter sur le point culminant de la petite plaine, près de l'endroit où Gérard avait dû passer pour pénétrer dans St-Ghislain.

Maintenant comment les chevau-légers étaient-ils venus si loin au lieu d'exécuter près des lignes l'ordre qui leur avait été donné le matin même.

On sait combien M. de Rubantel avait pris à cœur cette trahison de son lieutenant qui déshonorait le corps tout entier. On peut se rendre compte, par conséquent, de l'effet qu'avait produit l'arrivée imprévue de Lavernie aux avant-postes.

Arrêté dès les premiers pas, et se livrant d'ailleurs lui-même, il avait été remis aux chevau-légers sur sa demande.

A chacune des explications si nettes qu'il donnait, Rubantel avait répondu par un de ces silences de glace qui révèlent une prévention impossible à déraciner, une conviction fortifiée par tous les préjugés du point d'honneur.

Gérard, qui n'avait jamais menti, et qui devait espérer que ses paroles le laveraient de tout soupçon fut tellement blessé de cette opiniâtreté de ses camarades, qu'il répondit en relevant la tête:

— Je n'ai plus envie de lutter contre la fatalité. Je vois que vous êtes tous aveuglés et fous: dès que pas un d'entre vous n'est convaincu de mon innocence par mon retour spontané au camp, je n'ai pas d'autres preuves et n'en veux pas fournir. Quoi! vous n'êtes pas frappés de ma présence ici? Pourquoi y serais-je revenu si j'étais coupable?... Vous vous taisez, c'est bien; votre silence m'insulte et me provoque comme le plus sanglant outrage.

Rubantel lui répondit avec émotion:

— Nous ne sommes juges ni du motif qui vous a fait rompre vos arrêts — ni du motif qui vous pousse à revenir — j'eusse aimé mieux, quant à moi, ne vous revoir jamais. Tous ici, nous avions pour vous une haute estime, une tendre amitié, mais l'honneur du drapeau demande une satisfaction, et l'ordre du roi nous l'accorde — nous l'allons prendre — vous saurez, que vous êtes condamné à mort. Nul de nous n'a le droit de différer ou de faire grâce.

— Du moment où vous me parlez ainsi, dit le comte avec une sombre colère, je n'ajouterai plus un mot: je voulais bien discuter pour mon honneur, je ne chicanerai pas misérablement pour ma vie. Entre vous qui m'outragez, et moi, c'est un combat mortel. Vous tirez les premiers; faites!

Et sur le champ déposant toute colère et toute agitation, il se laissa entourer par les cavaliers sur lesquels tant de patience et d'abnégation produisit plus d'effet que les discours les plus persuasifs.

Déjà Rubantel avait remis la conduite de l'exécution à l'un de ses officiers, déjà l'on s'apprêtait à gagner une petite vallée formée par un pli de la plaine, lorsqu'arriva le malheureux Jaspin, éperdu, haletant, et qui, depuis une demi-lieue, suivait son élève sans pouvoir ni l'arrêter, ni le rejoindre.

La douleur de ce pauvre homme, ses protestations, les tendres embrassemens qu'il

prodiguait à ce stoïque condamné, achevèrent de remuer le cœur de Rubantel, très tendre malgré sa rude écorce. Jaspin, repoussé vingt fois par Gérard, s'accrochait à lui, et menaçait de se faire fusiller avec lui. Le comte avait en vain supplié les chevau-légers d'enlever ce malheureux pour lui épargner la mort ou tout au moins l'agonie. Jaspin, dès qu'on voulait le prendre, se faisait suppliant, se calmait, réclamait le droit d'assister son enfant jusqu'au moment fatal; et parmi tous ces gentilshommes si irrités naguères et si décidés à punir le traître, il n'en était pas un qui ne pensât, les larmes aux yeux, que celui-là ne pouvait être un homme déloyal ou un lâche, qui inspirait de si sublimes et de si tendres dévouemens.

Enfin comme Jaspin, les voyant émus, conjurait qu'on lui accordât le temps d'aller près de la marquise, et jurait sur son salut, sur la croix du Sauveur, qu'il rapporterait de St-Ghislain un ordre de surseoir à l'exécution, cette confiance de l'abbé, ce serment étrange fait avec la conviction la plus sacrée, achevèrent d'ébranler Rubantel qui s'écria :

— Non! je n'attendrai point, puisque l'ordre du roi est formel, et commande l'exécution immédiate; mais j'userai du droit qui m'est réservé par cet ordre même. Il y est dit que le chef de corps à qui écherra l'exécution, pourra choisir son terrain. Je choisis Saint-Ghislain, qui est le lieu où le crime a été commis—Chevau-légers, en route pour Saint-Ghislain!—l'abbé, vous pouvez aller devant, nous n'irons pas vite puisque M. de Lavernie doit aller à pied.

L'abbé poussa un cri de joie, sauta au cou de Rubantel, et tout à coup, le regardant en face :

— Vous ne me trompez pas, dit-il d'une voix tremblante, vous ne dites pas cela pour m'éloigner?

— Me prenez-vous pour Louvois, répliqua le vieux soldat — Un cheval à l'abbé! un des miens...

Jaspin fut hissé sur le cheval par vingt bras empressés qu'il baisait en pleurant de reconnaissance.

L'animal piqué, poussé, fouetté par les mêmes mains, prit un galop furieux dans la direction de l'abbaye.

Nous savons le reste.

Au moment où les chevau-légers s'arrêtèrent au lieu indiqué, non sans que le général eut mille fois interrogé du regard la noire abbaye, dans laquelle s'était précipité Jaspin, non sans qu'il eut appelé de toute son âme un signal de délivrance, la voix de l'abbé fendit les airs; le papier qu'il agitait frappa la vue de tous, et Gérard pâlit, lui qui avait fait, sans prononcer une parole et sans changer de couleur, le mortel trajet en recommandant à Dieu son âme, et son souvenir à Antoinette.

Les cavaliers s'alignèrent, Gérard demeura isolé. Les bras croisés, son regard tranquille se promenait sur une foule immense de soldats et d'officiers que le bruit de son retour avait déjà attirés sur le lieu de l'exécution.

Jaspin arriva bientôt. On put le voir, se soutenant à peine, précéder de quelques pas une cavalcade brillante, au centre de laquelle s'avançait le roi. Ces mots : le Roi! coururent comme un frisson électrique dans l'assemblée immense. Louis XIV entra dans le centre formé par les chevau-légers, et aussitôt le silence s'étendit sur ces rangs pressés d'hommes naguères si tumultueux, comme si la mort les eût tout à coup changés en statues.

— Où est M. de Lavernie? demanda le roi; qu'il approche!

Gérard fit quelques pas, et se courba respectueusement devant le prince.

— Monsieur le comte, dit Louis XIV, j'avais déjà expédié des ordres contraires à mon ordre de ce matin. Toutefois, comme il ne s'agit pas en cette circonstance d'une grâce, mais d'une réparation d'honneur, et que rien n'est plus délicat et plus précieux que l'honneur d'un soldat et d'un gentilhomme, j'ai tenu à venir vous faire moi-même cette réparation. Monsieur, une lettre du prince d'Orange vous justifie et vous réhabilite. Il vous proclame un de mes bons et loyaux serviteurs. Je déclare vous tenir pour tel, n'admettant point qu'on puisse jamais douter de la parole d'un prince, même ennemi, et fort disposé d'ailleurs, par vos antécédens, à vous croire vaillant et loyal. Voici la lettre du prince d'Orange; elle appartient désormais aux archives de votre famille; et quant à moi, monsieur, afin que nul ne révoque en doute la satisfaction que j'éprouve à vous faire justice, approchez-vous encore, je vous prie.

Gérard s'approcha en effet. Le roi se pencha sur ses arçons et l'embrassa en lui remettant la lettre de Guillaume. Une formidable acclamation de l'assemblée alla frapper le ciel avec le cri de : Vive le roi! qui fut répété du haut de la terrasse par deux femmes que Gérard entrevit et reconnut comme dans un nuage.

Alors cet homme si brave et si fort sentit la vie lui échapper; son cœur gonflé se rom-

pait sous la joie et la reconnaissance. Il voulut balbutier un remercîment, mais ses yeux s'obscurcirent, ses joues devinrent plus blanches que l'ivoire, et il tomba évanoui aux pieds du roi, dans les bras de Jaspin et de ses amis, qui s'empressaient en lui demandant pardon.

— Chevau-légers, ajouta le roi, je vous donne raison ce matin, donnez-moi raison à l'attaque générale, ce soir !

— Oui pardieu, sire ! s'écria Rubantel, et des deux mains !

XXVI.

La dot de Mlle Van Graaft.

Desbuttes avait assisté avec tout le monde à cette réhabilitation de l'homme que Louvois s'acharnait à perdre, et l'affectation qu'avait mise le roi à honorer Gérard, à le consoler, en présence de toute l'armée, était pour le financier un symptôme manifeste de la décadence prochaine de son protecteur Louvois.

Du haut de son cheval, Desbuttes considérait ce frappant spectacle des instabilités humaines et son esprit spéculatif s'élançait à pleines voiles sur l'océan de la philosophie; or, comme toute méditation a ses corollaires, Desbuttes résuma les siennes par celui-ci :

Je m'appuie sur Louvois;
Louvois s'écroule,
Donc je m'écroule.

Voilà ce qu'il fallait empêcher. Desbuttes résolut d'y pourvoir en ne guerroyant pas avec trop d'âpreté contre les véritables maîtres de la situation, qui étaient Mme de Maintenon et ses amis, M. de Lavernie et ses amis. Or, les amis de M. de Lavernie s'appelaient Jaspin et Belair ! et que d'hostilités le traitant n'avait-il pas commises contre ces deux hommes ?

Sa petite coquine de conscience fonctionnait comme un microscope et les lui montrait à l'état d'énormités.

Le premier résultat de ces méditations fut de pousser Desbuttes à se mêler aux gentilshommes qui accablaient Gérard de complimens, mais la froideur avec laquelle l'honnête Jaspin repoussa son filleul accrut toutes les appréhensions de ce dernier, qui s'éloigna la tête perdue, craignant d'avoir été aperçu dans cette fausse et vaine démarche par quelque espion de Louvois; et tout en cheminant pour rejoindre son maître et lui arracher le montant de sa note, il répétait cette pensée de Sénèque le tragique, dont il ne savait pas même le nom :

« Perdre mes ennemis, ou m'en faire adorer. »

Quant à la marquise, son premier mouvement de joie passé, elle avait cherché autour d'elle sur la terrasse et n'avait aperçu qu'Antoinette agenouillée, dans l'excès de sa reconnaissance. Van Graaft ne les avait pas suivies. La marquise le vit, soulevant la portière de la tapisserie, suivre d'un regard farouche, dans la cour de l'abbaye, Louvois qui montait à cheval et quittait, la mort dans l'âme, ces lieux témoins d'une des plus cruelles souffrances qu'il eût jamais endurées.

Le regard que surprit la marquise dans les yeux de Van Graaft, le mouvement qu'il fit pour s'élancer à la poursuite de son ennemi révélaient tant de haine active et de projets sanguinaires que la marquise, laissa Mlle de Savières sur la terrasse, où elle dévorait des yeux le départ de Gérard, et, s'approchant du Hollandais qui ne la sentit pas venir dans l'ardeur de sa contemplation,

— M. Van Graaft, dit-elle, causons, s'il vous plaît.

Il se retourna, laissant à regret s'enfuir son rêve de vengeance.

— Tandis que le roi est absent, et que cette jeune fille ne peut nous entendre, continua-t-elle, remerciez-moi au moins d'avoir tenu ma parole, en vous faisant retrouver l'enfant que vous cherchiez.

— Je vous remercie, dit-il d'une voix sombre, d'avoir versé dans mon cœur un nouveau poison, plus dévorant que celui qui me brûlait depuis dix-huit ans. Oh ! comme je me sens fort pour haïr maintenant.

— Haïr... qui ? puisque vous triomphez.

— Ah ! vous croyez que je ne hais pas cet homme ? dit Van Graaft en montrant du doigt le cavalier rapide qui décroissait peu à peu en arpentant la plaine. — Oui, cours ! murmura-t-il avec une menace terrible à ce point lumineux devant lequel s'ouvraient les lignes de soldats, — cours ! Ma haine court plus vite que toi et t'atteindra bientôt !

— Que voulez-vous dire, monsieur Van Graaft ?

— Je veux dire qu'avant le soir j'aurai tué cet homme, répliqua froidement le Hollandais, de sorte que je n'aurai plus sur la terre personne qui me conteste l'enfant d'Eléonore.

La marquise lui saisissant la main :

— Vous ne ferez pas cela, dit-elle.

— Pourquoi ?

Elle plongea résolûment son regard limpide dans cette âme bourrelée de ressentimens et de remords. Elle en éclaira les ténèbres : elle y déchiffra les caractères effrayans d'une volonté que n'arrêtait ni la religion ni l'humanité.

— Je pourrais vous faire avouer, dit-elle, que vous tremblez chaque nuit au souvenir du meurtre que vous avez commis. Je pourrais vous faire comprendre que le repos de votre vie entière a disparu depuis l'instant où vous avez répandu le sang. Mais, qui sait ? vous me répondriez peut-être qu'un second meurtre effacera la mémoire du premier ; je devine ce que vous allez me dire : le sang de Louvois est dû aux mânes de votre malheureuse femme.

— Oui, j'allais le dire, répondit-il naïvement, et c'est vrai : je dormirai tranquille le jour où j'aurai puni les crimes de cet homme.

— Ce n'est pas à vous, monsieur, qu'appartient le droit de punir, c'est à Dieu.

— Dieu est trop loin, répliqua le Hollandais.

— Qui vous dit qu'il n'est pas sur votre tête, sous la main que vous étendez !

— Depuis dix-huit ans, je ne le vois pas, reprit Van Graaft avec la brutale logique de l'athée ou du sauvage, tandis que je vois mon ennemi là-bas.

La marquise baissa la tête; cette conversion ne lui paraissait pas de celles qu'on fait en un quart d'heure.

— Vous n'êtes donc pas chrétien, monsieur Van Graaft ? demanda-t-elle, à bout d'argumens.

— Je l'ai été ; mais comme la religion défend la vengeance, et que je veux me venger, j'oublie la religion.

— Vous n'oublierez peut-être pas l'honneur, s'écria la marquise, profondément blessée de cette féroce obstination.

Van Graaft interrogea du regard.

— Sans doute, monsieur; je suis bien forcée de vous parler le langage de la terre, puisque vous faites la sourde oreille aux plus salutaires avis de la sainte religion. Quelle est votre situation ici, dans le camp français ? N'êtes-vous pas venu sous la sauvegarde du droit des gens ? Ne vous regarde-t-on pas comme un ambassadeur du roi Guillaume ? Avez-vous vu jamais un ambassadeur déshonorer son maître en assassinant quelqu'un dans le pays où il a été envoyé ? — Le roi Guillaume s'est trompé, vous n'êtes pas son ami, puisque vous méditez d'imprimer une tache à son nom, déjà trop peu aimé en France.

Van Graaft écouta en silence et lorsqu'elle eut terminé :

— Voilà qui me persuade, dit-il, vous avez raison, je ne puis tuer ce misérable dans le camp français, je le tuerai autre part.

La marquise s'étonna de cette étrange fatalité qui sauvait la vie de Louvois par l'intervention de sa plus cruelle ennemie. Mais cette femme était une grande âme et presque toujours, chez elle, la noblesse d'un sentiment l'emportait sur l'utilité d'un dessein.

— Je ne saurais m'empêcher de regretter, dit-elle, que vous ayez cédé à une considération toute mondaine, quand il est tant d'autres raisons qui eussent dû vous émouvoir. Quoi ! vous venez de retrouver votre enfant, et le premier acte de votre paternité serait un meurtre !

— Mon enfant ! s'écria-t-il avec une colère féroce.

— Pourquoi l'avez-vous réclamée, si vous la niez, maintenant, dit la marquise. Par haine, par vengeance, par besoin de faire le mal? Oh ! j'aurais cru, moi, que les souffrances endurées par cette enfant vous avaient frappé au cœur, et que vous la réclamiez avec tant d'énergie afin de la soustraire aux mauvais treitemens de son ravisseur. Mais si vous ne demandez Antoinette que pour lui donner des exemples de violence, de cruauté, d'impiété; si vous lui réservez à elle-même ce doute offensant, mortel, qui la tuera plus sûrement que les sévices et les persécutions de Louvois, oh ! alors, monsieur, c'est moi qui la réclamerai à mon tour, et qui vous dirai : Homme de haines, homme de vengeance, homme de sang, rendez cette enfant a Dieu, vous n'êtes pas digne du titre de père.

Van Graaft avec une noire mélancolie :

— Faites-donc, murmura-t-il, que mes bras et mon cœur s'ouvrent quand cette enfant paraît. Voyons... vous, la consolatrice et la mère des orphelines, fondez la glace qui enveloppe ce cœur sur lequel je frappe sans y rien éveiller pour l'enfant d'Eléonore. Ah ! trouvez-moi des paroles sacrées, des sourires persuasifs, des prières comme vous les inspirez, vous, reine et femme accomplie; trouvez-moi un seul mot qui change ce doute que j'ai contre Antoinette en un doute pour elle... et alors, madame, oh ! alors, je ne tuerai plus personne, je ne haïrai personne en ce monde, j'embrasserai tout l'univers en embrassant mon enfant ! Jusque-là ne cherchez pas à m'inspirer des idées de clémence, contre lesquelles protestent dix-huit années de ma vie, dix-huit

siècles de tortures—Vous me refuseriez cette jeune fille, dites-vous — ne craignez rien — je ne vous la demande pas — il ne faut point que sa pureté, que sa douceur, que sa blancheur de colombe risquent d'être souillées par le rejaillissement de la vengeance que je veux. Tout ce que j'ai vu et entendu aujourd'hui, ici, me montre que déjà vous avez disposé de son avenir, continuez je vous en conjure — c'est moi qui vous la confie, et j'en ai le droit, puisque je l'ai nommée ma fille — maintenant je la sais vivante, heureuse, livrée à l'amie la plus sage, à la protectrice la plus illustre, et de ce côté du moins je n'aurai plus ni remords ni chagrins. Quant à l'aimer... quant à la revoir...

— Silence, monsieur, dit la marquise; la voici.

Antoinette rentrait timidement, avec un doux sourire, essayant toutes les forces de son cœur pour aimer ce père que Dieu lui envoyait. Van Graaft la considéra quelque temps avec cette douloureuse attention qui avait glacé déjà les élans de l'amour filial chez Antoinette ; puis, s'approchant d'elle :

— Je vous trouve trop heureuse d'avoir excité l'intérêt de madame, dit-il, pour ne pas désirer que vous acheviez de gagner ses bonnes grâces — Madame veut bien vous faire entrer dans sa maison de Saint-Cyr, non comme une orpheline, puisque vous avez un père, mais comme une pensionnaire qui se montrera reconnaissante d'avoir été admise en cette sainte maison. Votre père est riche, mademoiselle, et veut que rien ne vous manque en ce monde, quel que soit l'avenir que vous ayez rêvé ou que votre protectrice vous réserve. J'avais apporté ce matin mon offrande à madame pour la communauté de St-Cyr, à laquelle je me suis toujours intéressé ; mais je suis Hollandais et ami trop dévoué du roi d'Angleterre pour ne pas craindre que Mme la marquise, qui est une bonne française, se croie obligée de refuser mes présens. Maintenant, mademoiselle, en votre qualité de pensionnaire, vous apporterez une dot à St-Cyr, et la voici.

Il mit dans la main d'Antoinette un morceau de papier tout simple et d'une grosse écriture, sur lequel la jeune fille frappée d'une stupeur profonde, lut sans en croire ses yeux :

« Bon pour un million de livres, payables à vue en ma maison de Boompjes à Rotterdam.

» Saint-Ghislain, le 11 avril 1691.

» Van Graaft. »

— Quoi ! monsieur, s'écria la jeune fille au désespoir de cette froideur inexprimable, vous êtes mon père, et vous commencez par vous éloigner de moi.

— M. Van Graaft vous a dit, interrompit la marquise, qu'il est un ami, un conseiller du roi Guillaume III, et que son séjour en France n'est pas compatible avec la guerre qui divise malheureusement les deux Etats. Quant à vous laisser en France,—vous qu'il pourrait emmener avec lui,—c'est une délicate bonté de votre père, qui vous voit Française par l'éducation et les habitudes.

— Je rends grâce à monsieur... balbutia la jeune fille dont le cœur commençait à se froisser, peut-être parce qu'il commençait à s'attendrir.

— Adieu ! répliqua brusquement Van Graaft, saisi d'un trouble et d'un embarras qu'il eût voulu se cacher à lui-même. Madame, je n'oublierai jamais cette visite à St-Ghislain.

Il adressa un salut à la marquise, et tournait déjà du côté de la porte lorsque madame de Maintenon, l'arrêtant :

— Regardez donc cette enfant, lui dit-elle à voix basse; votre dédain la surprend et l'offense. Elle va se trouver mal : embrassez-la donc. Van Graaft recula.

— Au nom de sa mère ! dit la marquise.

Le Hollandais, frissonnant sous la douce autorité qui le conduisait à Antoinette, obéit cependant et se courba, ses lèvres effleurèrent le front de la jeune fille qui, joyeuse de cette caresse, lui saisit la main et la baisa.

Van Graaft changea de couleur, eut à peine la force de se dégager de cette étreinte, et sans pouvoir étouffer un sanglot bruyant qui, depuis ce baiser, lui déchirait la poitrine, il sortit précipitamment de la chambre, demanda son cheval, et partit pour rejoindre Guillaume.

— J'ai retrouvé mon père, dit douloureusement la jeune fille, et il ne m'aime pas !

. . . .

Le soir même, après un assaut décisif, tous les feux de la ville assiégée se taisaient, écrasés par l'artillerie de Vauban.

Mons capitula : les articles furent apportés au roi dans la nuit. Louis XIV accorda une sortie honorable à la garnison, qui abandonna la place dans la matinée, après quinze jours de tranchée ouverte.

Les gardes-françaises furent commandés pour garder les portes ; aussitôt les lignes se trouvèrent rompues ; les armées d'observation redescendirent vers la Meuse.

Lorsque le roi vint à Saint-Ghislain annoncer à la marquise cette heureuse nouvelle, il la trouva déjà prête au départ. Elle savait tout ce qu'on venait lui apprendre.

Après les félicitations dont elle combla le roi, avec ce tact et cette distinction qu'elle savait mettre, surtout dans les flatteries :

— Sire, dit-elle, vous souvient-il qu'un jour je vous ai parlé de mes dispositions à devenir grand capitaine ?

— Oui, certes, madame.

— Eh bien, sire, vous allez en avoir une nouvelle preuve aujourd'hui. Un bon général, dit-on, doit savoir décamper vite et bien. Mes adieux sont faits à l'abbaye; j'ai plié ma tente, je décampe.

Elle mena le roi près de la fenêtre d'où l'on voyait dans la cour ses équipages préparés, ses carrosses attelés, ses gens à cheval ou prêts à prendre l'étrier.

— Quoi ! vous ne revenez pas avec nous, marquise, dit le roi fâché ; car il s'était fait une grande joie du voyage pendant lequel les complimens et les soins de la marquise ne lui manqueraient pas.

— Non, sire, je ne le puis, dit-elle.

— Par quelle raison ?

— Par une raison toute simple : j'emmène avec moi Mlle Van Graaft, que m'a confiée son père, pour la faire entrer à St-Cyr. C'est une dette de reconnaissance, vous comprenez ces dettes-là, sire.

— Sans doute, mais en quoi la présence de cette jeune fille vous empêcherait-elle de venir avec nous ?

— Ce n'est pas la présence de Mlle Van Graaft, Sire, c'est celle d'une autre personne avec laquelle cette enfant ne doit plus désormais se rencontrer.

— M. de Lavernie ? dit le roi.

— Non, Sire, M. de Lavernie peut toujours, et en tout temps, se trouver avec Mlle Van Graaft, — surtout si je suis près d'elle. —Quant à M. de Louvois, vous devinez bien que c'est impossible.

— Ah ! c'est vrai, répliqua le roi. Cependant vous pourriez encore mettre la jeune personne avec Mlle Balbien dans un carrosse qui suivrait le vôtre, et alors nous vous conserverions.

— Non , Sire, ma véritable raison, s'il faut vous la dire, c'est que moi-même je ne veux pas voyager avec M. de Louvois.

— De sorte, s'écria le roi, qu'à cause des méfaits de *monsieur Louvois*, me voilà privé de vous...

— Oh ! s'il ne causait à Votre Majesté d'autre dommage que celui-là...

— Qu'y a-t-il encore ? n'hésitez pas, parlez, savez-vous quelque chose ?

— A Versailles, Sire, nous reprendrons cet entretien — avec plus de fruit.

— J'avoue qu'il m'en tarde, murmura le roi, car je commence à me lasser de ce sombre méchant, il y a plus, quelque fois j'en ai peur !...

— La crainte de Louvois est le commencement de la sagesse, répliqua gravement la marquise en serrant avec signification la main de son royal époux.

Il était deux heures de l'après-midi, un soleil splendide éclairait cette plaine immense où dormaient sous la terre à peine refroidie tant de braves gens, qui s'étaient fait tuer pour mériter un regard du roi. La fumée montait lentement du sein des décombres de la ville prise. — Une vapeur printanière, douce fumée qui ne coûte ni sang ni larmes, montait aussi vers le ciel en nuages odorans, qui planaient au loin sur les marais et les herbages.

— Ainsi, vous partez, continua le roi appuyé sur le bras de sa compagne, comme cela, toute seule...

— C'est vrai, sire, et les généraux, voulez-vous dire, ont habituellement une escorte en voyage.

— Il vous en faut une, marquise... choisissons-la qui vous soit agréable.

— Mais, volontiers, dit-elle gaiement.

— Louvois n'est pas là, marquise, si nous prenions quelques chevau-légers — à moins que Mlle Van Graaft ne s'en plaigne...

— Oh ! sire, vous êtes bon... et aimable ! s'écria Mme de Maintenon , transportée de reconnaissance.

—Et aimé? demanda le roi, avec son sourire de vingt ans.

Elle répondit à cette galanterie par un sincère et brillant regard adressé au ciel.

Une heure après, vingt chevau-légers, courant à toute bride, rejoignaient sur la route de Valenciennes le carrosse de la marquise, et celle-ci, à la rougeur d'Antoinette, assise en face d'elle, devina bien le nom de l'officier qui les commandait.

Qu'on nous dispense de décrire ce voyage et les joies extravagantes de Jaspin, qui renaissait après tant de traverses, et prétendait engraisser depuis qu'il ne respirait plus le même air que Louvois.

De longs chapitres ne suffiraient pas à raconter le bonheur de Gérard lorsqu'il était appelé près de la portière par la marquise, lorsque son regard se croisait avec celui d'Antoinette, et qu'il sentait rayonner autour de lui deux âmes : une protection et un amour ! Les deux tiers du chemin se firent ainsi sous ce beau ciel, dans cette perpétuelle ivresse.

Un soir que la marquise montait une col-

line à pied, s'appuyant sur le bras de Gérard, ivre de joie et d'orgueil !

— Je vous sais gré, monsieur, dit-elle d'une voix émue, de regarder avec tant de réserve et de délicatesse cette jeune fille que vous aimez. Vous voyez que je l'emmène parmi mes filles, à Saint-Cyr, afin de l'élever pour vous, car elle n'a eu d'autre maître et d'autre guide jusqu'à présent que son cœur. Ce n'est point assez. Je vous demande une année pour en faire une femme digne de toute estime comme elle est digne de tout amour.

Et comme dans son ravissement il joignait les mains en balbutiant quelques mots sans suite :

— Je dois cela, dit-elle, au père de cette jeune fille, et je le dois aussi à votre mère.

Ces paroles ne furent pas perdues, Jaspin les recueillit, lui qui marchait humblement derrière.

Lorsque la marquise fut remontée en carosse, et que Gérard eut fait part à son vieil ami de tout le bonheur qui fondait sur eux par avalanches depuis quelque temps :

—Voyez! dit-il, nous étions tous malheureux il y a quinze jours, nous voilà tous heureux maintenant. — Antoinette et moi ici, là-bas Violette et Belair...

— Partout où n'est pas Louvois, on est heureux, répliqua Jaspin.

Il achevait à peine ces mots qu'il vit de loin, au sommet du plateau, les cavaliers de l'avant-garde prendre le galop et se jeter sur un bois voisin, d'où ils sortirent bientôt en ramenant un homme qui se débattait faiblement et semblait demander grâce.

Gérard quitta Jaspin et courut de ce côté en s'informant.

— Mon lieutenant, dit un des cavaliers, c'est un homme qui rôdait sur la lisière du bois que nous avons vu s'enfuir à notre approche avec une si étrange frayeur que sa fuite nous a paru suspecte; mais nos camarades le ramènent, et vous allez juger.

Gérard s'approcha encore et vit un habit en lambeaux, des cheveux épars, quelque chose de douloureux et d'égaré sur des traits qu'il lui semblait reconnaître.

Mais le prétendu malfaiteur n'eut pas plus tôt aperçu Gérard, qu'il s'élança vers lui en l'embrassant et en poussant des gémissemens lamentables.

— Belair! mon pauvre ami... dans cet état! Dieu me pardonne, il chancelle! L'aurait-on blessé?...

— Ami, murmura le musicien d'une voix éteinte, depuis trois jours que je cherche à te rejoindre, je n'ai pris ni sommeil, ni nourriture. Je me meurs !

— Et Violette ?

— Violette est perdue !

Gérard n'eut que le temps de recevoir son ami dans ses bras. Belair tomba sans connaissance.

— Vous avez dit trop tôt que nous étions tous heureux, murmura Jaspin, — Louvois est partout !

FIN DE LA DEUXIEME PARTIE.

[illegible]

LE

COMTE DE LAVERNIE.

TROISIÈME PARTIE.

I.

Le Sorcier.

Un jour éblouissant, un des longs jours de mai versait à flots la lumière et la chaleur du printemps sur Versailles.

On voyait errer dans la galerie attenant aux appartemens royaux, une foule dorée, chamarrée de courtisans, qui tous parlaient sans qu'on entendît le bruit distinct d'une seule parole; cette procession de groupes qui se contrariaient dans leur marche, princes, maréchaux, prélats, grands seigneurs, ondulait comme un fleuve frappé des rayons du soleil, et produisait ce miroitement si redoutable aux yeux de province, qui n'en pouvaient supporter l'éclat.

Tous les regards des promeneurs se tournaient invariablement à chaque minute vers la porte royale, bien fermée et gardée par le maître des cérémonies et le lieutenant de service.

Monseigneur de Paris, M. de Harlay, entra dans la galerie et commença le cours de ses révérences.

Bientôt après, entra notre vieille connaissance, M. de Rubantel, en superbe habit rouge richement brodé, habit de cour qui sentait encore les parfums conservateurs de l'étui d'hiver, où le digne soldat l'avait laissé dormir depuis longtemps.

L'archevêque et le général se rencontrèrent bientôt dans la galerie et se saluèrent amicalement.

En ce temps-là, ceux qui s'abordaient avaient deux entrées en matière : le roi et le temps; c'était précieux pour la conversation; nous en avons laissé perdre une.

— Comment va le roi, demanda Rubantel; excusez-moi, monseigneur, j'arrive de l'armée, j'entre en congé.

— Le roi se porte à merveille, général. Quel admirable temps!

— Trop chaud, monseigneur; nous aurons beaucoup d'apoplexies cet été. Sait-on quelque chose de nouveau ici?

— Mais rien, si ce n'est le sorcier, repartit l'archevêque, qui, rencontrant M. de Vendôme l'aborda, tandis que Rubantel, forcé de saluer le prince, restait seul au milieu de cette conversation qui commençait à devenir intéressante.

— Le sorcier? se dit-il, quel sorcier?

Et il chercha des yeux autour de lui; mais dans cette foule, Rubantel ne trouva pas de visages assez amis pour qu'il pût se permettre de faire des questions. Tout-à-coup il se sentit arrêté par M. de Riotor. Quelle aubaine!

— Tiens! s'écria-t-il, vous ici, comte?

— Depuis huit jours, marquis... et vous?

— Depuis dix minutes... que dit-on de nouveau? Tout à l'heure, M. de Harlay me parlait...

— Du sorcier peut-être?

— Précisément. Eh bien, qu'est-ce donc?

— Oh! mon cher marquis, répliqua M. de Riotor, c'est une aventure inouie!

— Bonjour, Riotor, dit aussitôt le maréchal de Boufflers en passant près d'eux; j'ai un mot à vous dire.

Rubantel s'écarta aussitôt. Il boudait le maréchal et lui abandonna son interlocuteur, sur lequel sa curiosité fondait de si riches espérances.

—Quand on est hargneux comme moi, se dit le marquis, on ne devrait pas être curieux. A qui m'adresser maintenant pour

savoir ce que c'est que le sorcier et son aventure inouïe.

Il avisa le lieutenant de service et s'approcha pour lui demander à quelle heure on verrait le roi.

— On ne sait pas, monsieur le marquis, répliqua le lieutenant. S. M. est avec le sorcier, personne ne peut prévoir l'issue de leur conversation.

Dix nouveaux arrivans qui vinrent aux renseignemens près de ce jeune homme coupèrent encore à Rubantel la solution du problème dont toute la cour s'occupait.

Soudain un évêque habillé tout à neuf, avec sa croix pastorale au cou, entra modestement et gagna une embrasure de croisée près d'un angle. C'était un petit homme gros et court. Il marchait avec embarras, gêné par sa robe, effarouché par l'éclat chatoyant de tout ce qui reluisait à ses yeux, plus effarouché encore par sa propre grandeur qu'il voyait resplendir dans les glaces; ses regards timides fuyaient les regards de l'assemblée qui peu à peu l'honorait d'une attention trop sérieuse pour ne pas devenir fatigante. L'évêque, après avoir essayé de lutter un instant, recula devant le péril, et se retourna pour regarder par la fenêtre.

Rubantel avait remarqué comme les autres cet évêque si humble et si provincial.— Mais il n'avait pu voir son visage que lui cachaient d'abord cent promeneurs, et qu'ensuite le prélat avait caché lui-même en se collant aux vitres.

Lorsqu'il vit chacun s'arrêter pour regarder le dos de l'évêque, puis chuchoter, puis prêter l'oreille, quand il vit que l'on allait par groupes demander des renseignemens à M. de Harlay en sa qualité de chef représentant la haute église dans le salon du roi:

— Au moins, se dit Rubantel, si je ne sais pas l'histoire du sorcier, j'apprendrai peut-être celle de cet évêque dont on s'occupe tant, et qui s'occupe si peu des autres.

Il se glissa dans un groupe dont M. de Harlay était le centre, et il écouta de tout son cœur.

— Messieurs, disait l'archevêque, je ne sais rien de plus que vous sur le nouvel évêque, sinon que c'est un phénix de sainteté, un puits de science, et qu'il a été nommé par madame de Maintenon, à laquelle l'unit une vieille et infiniment tendre amitié.

— Est-ce qu'il prêche? demanda le jésuite Bourdaloue.

— Oh! monsieur! comme saint Jean-Chrysostôme à ce qu'on dit?

— Et... il écrit sans doute, demanda Bossuet.

— Comme saint Augustin... à ce qu'on prétend.

— Ah çà, mais c'est un trésor... Dans quelle mine l'a-t-on trouvé, dit l'évêque de Meaux qui toisa de son regard d'aigle ce timide phénix, plaqué aux carreaux de glace comme un papillon effrayé qui cherche à s'enfuir.

— Madame de Maintenon sait découvrir le vrai mérite, répondit avec componction M. de Harlay.

— Comment se nomme cet illustre prélat, monsieur, dit l'aigle de Meaux.

— Ma foi, je n'en sais rien, je n'ai pas la mémoire des noms : un nom en ic... non, en in : Turpin, Taupin...

A ce moment, l'évêque, objet de tant de commentaires, tourna sa tête, fatiguée du soleil extérieur, et Rubantel, en voyant son doux et rose visage, spirituel et candide à la fois, s'écria: Jaspin! notre ami Jaspin!

— Oui, pardon, dit l'archevêque en se retournant, je me trompais, ce n'est pas Taupin, c'est Jaspin.

Rubantel était déjà loin, nageant vigoureusement dans les flots épais de ce pactole, il venait d'aborder près de la fenêtre en tendant les bras à Jaspin qui, non moins empressé, embarrassa ses dentelles et ses plis dans l'épée et les broderies du général, en sorte qu'ils eurent grand peine à se dégrafer l'un de l'autre après l'accolade.

— Comment! comment! dit le marquis, vous voilà évêque, mon digne ami?

— Vous voyez, répliqua Jaspin aussi tristement que si on lui eût dit : « Vous voilà malade.

Rubantel prit cette mélancolie pour de l'humilité, et tout ce qu'il venait d'entendre dire sur le mérite du prélat lui parut confirmé par cette nouvelle vertu.

Il regarda quasi respectueusement celui que naguère encore il appelait bonhomme.

— Savez-vous, ajouta-t-il, que vous faites ici un bruit énorme ; voyez comme on vous regarde, on ne regarde que vous.

— Cristol, murmura Jaspin, c'est contrariant d'être ainsi dévoré des yeux; comment tant de regards si exercés, si malins ne découvriraient-ils pas mon indignité !

— Bon, vous êtes trop modeste, Mme de Maintenon sait bien ce qu'elle fait, allez!

— Croyez-vous? dit timidement l'évêque.

— Jour de Dieu... Pardon, monseigneur.

— Oh! je vous en conjure, dit Jaspin avec une sincère douleur, ne m'appelez pas monseigneur, cela m'agace les nerfs... Chose singulière, voilà cinquante-huit ans que je vis sans m'être aperçu que j'eusse des nerfs,

et depuis cette malheureuse nomination, il m'en est venu qui me font souffrir le martyre.

— Mais si vous souffrez ainsi, dit Rubantel avec une amicale ironie, pourquoi vous êtes-vous laissé faire?

— Oh! répliqua Jaspin, ma nomination a rendu M. de Louvois si malheureux, que je n'ai pu refuser cette satisfaction à Mme de Maintenon.

Rubantel se mit à rire bruyamment, et prenant le bras de l'évêque, l'emmena pour une promenade dans la vaste galerie, comme un habile patineur qui entraîne un novice et prête son équilibre et son élan magistral aux timides glissades de l'élève.

Le marquis ne se sentait pas d'aise d'être ainsi regardé par tant de monde et de jouir seul de la familiarité de cet illustre qu'on appelait phénix, trésor, merveille, et qui, s'il écrivait comme saint Augustin, prêchait comme Jean-Bouche-d'Or. A cette satisfaction d'orgueil se joignait un certain plaisir d'être aussi bien traité par l'ami *infiniment tendre* de Mme de Maintenon.

— Et quel évêché vous a-t-on donné, mon cher prélat? Est-ce près de la cour?

— Non pas; c'est fort loin, au contraire.

— Je vois cela, votre modestie vous a encore porté à vous sacrifier; mais au moins ne pousserez-vous pas l'abnégation jusqu'à faire résidence? Nommez-moi la province dans laquelle se trouve votre diocèse.

— C'est du côté de... vous savez... cette ville qui a été assiégée si longtemps.

— Par qui?

— Par les Grecs.

— Comment, par les Grecs? s'écria Rubantel avec stupeur.

— Eh! mon Dieu! ne devinez-vous pas? Il y a un poëme là dessus; le siége a duré dix ans. Cristol! le poëme s'appelle l'*Iliade*.

— Je ne connais de siége qui ait duré dix ans, et qui ait été chanté par Homère, que le siège de Troie.

— Vous avez deviné.

— Vous êtes évêque de Troyes, en Champagne.

— Non, en Asie-Mineure.

— Mais, si je ne me trompe, dit Rubantel, voilà trois mille cinq cents ans que le farouche Agamemnon a démoli les murs de votre diocèse. Il n'existe pas.

— Mme de Maintenon m'y a nommé pour que je fusse forcé de rester ici.

— Je comprends cette délicatesse, dit Rubantel, vous êtes tout à fait évêque de cour; c'est admirable. Eh bien! mon cher ami, votre fortune est faite, j'en suis ravi. Vous pouvez devenir confesseur du roi le jour où ce noir jésuite La Chaise... A propos, vous n'êtes pas jésuite, vous?

— Pas que je sache, dit modestement Jaspin.

— Et vous me protégerez un peu, je pense, reprit Rubantel en riant; j'ai des enfans, moi, et je ne sais pas pourquoi je ne m'efforcerais pas de les bien établir. M. de Louvois ruine bien le roi pour les siens; d'ailleurs, être protégé par un homme que...

— Que l'on a protégé, dit Jaspin, cela est dû.

— Vous êtes une merveille, décidément, s'écria le marquis, et vous allez faire ici une révolution véritable. Mais, causons un peu de ce cher Lavernie. Comment n'est-il pas ici, puisque j'y vois tout le monde? Est-il toujours l'idole, le héros... Le marions-nous bientôt?

— M. de Lavernie fait en ce moment une petite excursion aux environs. Il prend l'air.

— Ah! fit Rubantel qui jugea au ton réservé de Jaspin, qu'il serait mal séant de pousser plus loin l'interrogatoire. Puis, changeant aussitôt de sujet :

— Si vous vouliez bien, mon cher prélat, dit-il, nous pourrions maintenant parler un peu du sorcier. Vous savez son histoire et vous allez m'instruire. J'en brûle.

— Il est là, dit Jaspin mystérieusement en désignant au général la porte des appartemens royaux.

— Là?... chez le roi?...

— Dans son cabinet.

— Pourquoi un sorcier avec le roi?... Je tombe des nues.

— Il faut vous dire que tout le monde ici partage votre surprise.

— Qu'est-ce que le sorcier?

— Un maréchal.

— De France?

— Non, de Provence.

— Est-ce que le roi a des chevaux difficiles à ferrer?

— Cela se pourrait, monsieur; toujours est-il que le sorcier est d'un pays où l'on sait deviner, témoin son compatriote Nostradamus.

— Vous m'intéressez, dit Rubantel.

— Eh bien! adossons-nous, s'il vous plaît, à cette muraille : on nous verra moins, et on ne nous entendra pas.

— J'écoute.

— Le sorcier vient de Sâlon, en Provence. Il a vu au coin d'un bois voisin de sa ville, une ombre blanche, blonde, toute lumineuse, qui croisait un manteau royal sur ses épaules, et qui l'appelait à elle.

— Oh! oh! Y est-il allé?

— Certes; et l'ombre lui a dit: Je suis la feue reine, épouse de S. M. Louis XIV.

— Jour de Dieu! c'est peu croyable que la feue reine ait choisi comme cela, pour apparaître, le coin d'un bois dans un pays où il n'y en a pas.

— Écoutez encore, monsieur. L'ombre s'aperçut peut-être que le maréchal raisonnait comme vous, car elle ajouta: «Je m'en vais vous dire une chose qui prouvera non seulement à vous, mais encore au roi, que je suis bien Marie-Thérèse. Apprenez un secret que le roi seul et moi nous savons...» Là dessus l'ombre raconta ce secret avec force détails.

— Voilà qui est ingénieux, dit Rubantel; mais sera-ce bien intéressant, bien curieux pour le roi d'apprendre de ce maréchal une chose qu'il savait déjà; et, de la part de l'ombre, était-ce bien délicat d'aller raconter à ce ferreur de chevaux les petits secrets de leurs majestés? A la place du maréchal, je n'aurais pas fait deux cent soixante lieues pour venir déranger le roi à l'heure de son dîner: c'est un piètre rôle.

— Vous voilà comme tous ces gens de cour, vous doutez.

— Mon cher prélat, toute chose inutile ne peut venir de Dieu.

— Qui vous dit que ce soit inutile?... attendez donc la fin. Qui vous dit qu'en ce moment, grâce à cette introduction que la feue reine aurait ménagée à ce maréchal, elle ne fait pas entendre au roi quelque bonne vérité, quelque sage conseil comme il en éclot par de là notre monde éphémère.

— Eh bien, écoutez à votre tour, mon cher prélat, je ne suis ni compatriote de Nostradamus, ni maréchal — hélas! — mais je vous garantis que sans avoir rencontré la feue reine au coin d'un bois, je dirais au roi deux choses bien importantes s'il m'accordait seulement une des vingt-cinq minutes qu'il a déjà données à ce sorcier provençal... et, comme je ne fais pas de mystère avec vous, voici les deux choses que je dirais à Sa Majesté: faites la paix, sire, et renvoyez soit Louvois, soit Mme de Maintenon.

— Voilà précisément la question, repartit froidement Jaspin, est-ce l'un est-ce l'autre que vous conseilleriez de congédier?

— Ah! dame, répliqua Rubantel très embarrassé de ce qu'il venait de dire, ce serait au roi de choisir.

— Et qui vous dit qu'en ce moment, le maréchal de Salon n'apporte pas au roi un choix tout fait de la part de la feue reine Marie Thérèse.

— Jour de Dieu! je comprends alors l'intérêt que la cour prend à cette conversation, s'écria Rubantel... ce sorcier-là apporte la solution du problème qui nous divise tous.

Puis se penchant à l'oreille de Jaspin:

— Savez-vous, dit-il malicieusement, vous qui êtes si bien en cour, lequel de M. de Louvois ou de Mme de la marquise a conseillé à la feue reine d'apparaître à ce maréchal?

Jaspin, souriant avec finesse, répondit:

— Si vous le demandiez, monsieur, on ne vous le dirait pas.

— J'attendrai donc pour en juger, mon cher prélat, les premières paroles que le roi adressera soit à la marquise, soit au ministre après le départ du sorcier. Mais en attendant, grommela le vieux soldat revenu à ses boutades chagrines, c'est dur d'être ballotté ainsi entre toutes ces intrigues. Pendant qu'on fatigue à de pareilles jongleries l'esprit du roi, S. M. ne pense pas à ses affaires ni à ses serviteurs; on nous oublie, nous autres lourdauds qui habitons dans les camps. La petite comédie du sorcier aura un dénouement avantageux pour l'un ou l'autre des deux grands magiciens qui le font mouvoir, mais moi, que suis-je? Une marionnette oubliée... fanée, qu'on fait sautiller de temps en temps sur quelque champ de bataille, avec d'autres pantins, pour faire nombre. Jour de Dieu! être pantin de M. de Louvois! quel métier!

— Là, là!... dit Jaspin, pas si haut, le voici.

En effet, Louvois apparut au bout de la galerie avec son cortége de secrétaires, de commis, d'officiers; il donnait ses ordres en marchant, il saluait à peine ou ne saluait pas sur son passage, — mais ce n'était plus par orgueil. — Une préoccupation profonde, douloureuse comme une plaie, entraînait son esprit hors de tout ce qui n'était pas une affaire; il ordonnait, louait, blâmait; il ne voyait plus.

Selon son habitude, il traversa la galerie devant des fronts inclinés, — des fronts de princes, — et par cette large trouée il parvint jusqu'aux portes du cabinet.

Elles s'ouvraient ordinairement à son approche; elles restèrent fermées ce jour-là. Louvois ne s'en aperçut qu'en se heurtant, pour ainsi dire, au panneau doré.

Le ministre relevant la tête s'apprêtait à gourmander le maître des cérémonies, mais apercevant le lieutenant aux gardes de service, un homme-lige plus particulièrement soumis à son autorité:

— Pourquoi cette porte n'est-elle pas ouverte? dit-il.

— S. M. est enfermée avec quelqu'un, monseigneur, répliqua l'officier.

— Quoi... ce fameux sorcier n'est pas encore sorti, murmura Louvois, rouge de honte, car il sentait le malin plaisir que cette porte refusée allait causer à ses ennemis présens. Puis se tournant vers la foule qui ne souriait plus depuis qu'il s'était retourné :

— Le maréchal ferrant, dit-il, a des priviléges que n'a pas toujours ici un maréchal de France.

Quelques courtisans s'empressèrent de rire.

— Voilà M. de Louvois qui me vole mes plaisanteries, dit Rubantel bas à Jaspin.

Le ministre, réduit à l'inaction de l'attente, fut bientôt entouré, harcelé, dévoré par la foule qui s'arrachait ses sourires et ses paroles; mais, tandis que chacun s'occupait de Louvois, Louvois s'occupait de cette porte fermée.

Soudain elle s'ouvrit. Une voix cria : Le Roi !

Et Louis XIV parut, précédé du capitaine des gardes qui conduisait un homme vêtu simplement de drap gris, et qui fixait sur tout ce monde éblouissant des regards pleins d'assurance, comme s'ils étaient accoutumés à d'autres visions plus éblouissantes.

C'était le sorcier de Salon. Le roi s'arrêta au seuil de la galerie, et dit avec bonté au maréchal ferrant :

— Merci, mon ami ; allez tranquillement chez vous, merci.

Puis au capitaine des gardes :

— On veillera au voyage de cet homme. J'ai signé pour lui un bon sur ma caisse.

Tout en parlant ainsi, le roi affectait de tourner le dos à Louvois bien que celui-ci se fût approché avec son portefeuille.

Louvois, dépité, ne put retenir un de ses furieux mouvemens d'humeur.

— Voilà bien des cérémonies pour un fou ! dit-il entre ses dents.

Le roi entendit, et, se retournant avec un air sévère :

— Monsieur, dit-il, si cet homme eût été un fou, je n'aurais pas causé avec lui trois quarts-d'heure.

Ces mots traversèrent le silence de toute l'assemblée et retentirent jusqu'au bout de la galerie.

Louvois pâlit et crispa ses doigts sur son portefeuille.

— Vous veniez pour travailler, monsieur de Louvois, ajouta le roi d'un ton glacial. Je travaillerai à St-Cyr. Veuillez m'y attendre.

Le ministre s'inclina et partit la rage dans le cœur.

Alors le roi traversa lentement la galerie, envoya un charmant sourire à Jaspin, et salua sur son passage avec autant de bonne grâce qu'il avait témoigné de froideur à Louvois.

Lorsqu'il eut disparu dans le grand escalier, toute l'assemblée se sépara en commentant, chacun selon ses prédilections, le *merci* adressé par S. M. au sorcier provençal.

— Eh bien ! dit Jaspin à Rubantel, vous qui attendiez les premières paroles du roi pour juger la démarche du sorcier, qu'en pensez-vous ?

— Je pense, dit Rubantel, que si M. de Louvois, a payé le sorcier pour venir défendre ses intérêts devant Sa Majesté, le maréchal ferrant a volé l'argent de M. de Louvois. Je pense, de plus, qu'il était bien inutile à moi de mettre mon habit de cour et de venir à Versailles. Le roi ne m'a pas seulement regardé. Jour de Dieu ! si je portais soutane, il m'eût fait sa bouche en cœur !

II.

Deux distractions en un jour.

Pour la seconde fois Rubantel s'aperçut qu'il avait blessé le bon Jaspin.

— Oh ! pardon, s'écria-t-il, j'ai tort. Votre soutane couvre un brave homme, et mon habit rouge, si brodé qu'il soit, ne renferme rien qui vaille. Pardon !

Jaspin se contenta de répondre qu'il n'avait pas été offensé. Puis il salua le marquis pour sortir de la galerie où tous deux se trouvaient à peu près seuls.

— Vous me quittez ? dit Rubantel.

— Oui, monsieur, je vais à St-Cyr.

— Comme le roi !... Oh ! quel favori vous faites ! Moi, je m'en retourne tristement. — Embrassez pour moi M. de Lavernie...

Et le digne homme étouffa un soupir qui émut Jaspin.

— Ce n'est pas réjouissant, voyez-vous, ajouta Rubantel, de venir faire sa cour à Versailles... manquant de tout, dînant seul ou à peu près, se promenant seul, à charge à tous ses amis si l'on en a, quand on pourrait vivre commodément dans sa terre avec sa famille et ses chiens.

Là-dessus, nouveau soupir du bon seigneur, et Jaspin pour le consoler répondit :

— N'enviez pas mon sort; je ne vais pas à Saint-Cyr pour y prendre de l'agrément. Athalie, ce n'est pas un plaisir.

— Qu'est-ce qu'*Athalie*? demanda le soldat.

— Une nouvelle tragédie sacrée de M. Racine.

— Comme *Esther*?

— Plus longue.

— Eh mais, c'est un honneur immense que l'on vous fait là, mon cher prélat; comment, vous êtes invité à une représentation?...

— Non, à une répétition seulement. Mme de Maintenon voyant le succès d'*Esther*, avait prié M. Racine de lui faire une seconde pièce pour ses demoiselles, et ce pauvre auteur y a sué sang et eau depuis un an.

— Mais le voilà au port, puisqu'il va être représenté.

— Non pas. Avant de représenter *Athalie*, Mme la marquise consulte son conseil de conscience.

— Pourquoi?

— Parce que de tous côtés il lui en revient des plaintes. Ces demoiselles de Saint-Cyr ont trop bien joué, à ce qu'il paraît, pour des filles honnêtes, et les cagots prétendent que ce n'est pas pour élever des comédiennes que le pape à cédé à St-Cyr la mense abbatiale de St-Denis.

— Le fait est, dit Rubantel, encore une fois emporté par son sang de frondeur, que si j'étais assez pauvre pour qu'on élevât ma fille à Saint-Cyr, je ne me soucierais point de la voir paraître sur un théâtre, comme Mlles de Saint-Osmane, de Choiseul et de Glapion, dont on a beaucoup trop parlé depuis Esther...

— Vous voyez bien qu'il y a le pour et le contre, puisque vous êtes contre, dit tranquillement Jaspin.

— Oh! moi, je dis tout net, trop net ma façon de penser.

— Je suis désolé de vous savoir opposé à ce divertissement, monsieur le marquis, car je le crois innocent, et je suis de l'avis de Mme de Maintenon, qui aime mieux distraire ses filles que de les laisser elles-mêmes chercher des distractions. J'en suis fâché aussi, parce que vous êtes un père de famille très honoré, un prudhomme considérable, et que, vous croyant désœuvré ce soir, je comptais vous proposer de m'accompagner à Saint-Cyr, où Mme la marquise eût peut-être consenti, sur ma demande, à vous admettre dans notre petit comité de gens qui vont décider si la représentation d'*Athalie* offre des dangers.

Pendant ces derniers mots, le visage de M. Rubantel avait pris une si comique expression de douleur, de regret, que Jaspin fut obligé de se retenir pour ne point rire. Il était parfois malicieux, le bonhomme, et une leçon bien donnée ne lui paraissait jamais un hors-d'œuvre.

— Vous m'excuserez donc, monsieur, dit-il, si je vous quitte.

— Jour de Dieu! s'écria Rubantel en se mordant les lèvres, voilà trois fois depuis tantôt que je mériterais les étrivières. Abandonnez-moi, mon cher abbé; pardon, monseigneur, eh! pardon... à tous les diables la cour et ce langage fleuri; ou plutôt... non, à tous les mille millions de charretées de diables, ma langue de butor et de grognon, qui bavarde toujours en dépit de mon cœur.

Pour le coup, Jaspin se mit à rire, et prenant le bras du digne vétéran qui roulait comme une larme en ses yeux furieux.

— Vous avez un carrosse, Monsieur le marquis, dit-il.

— Pardieu!... j'en ai trois.

— Eh bien! il ne nous en faut qu'un pour nous rendre à Saint-Cyr.

— Vous m'emmenez?

— A l'instant, et vous aurez l'étrenne des chœurs qu'on doit répéter pour la première fois avec un musicien dont on dit merveille.

— Oh! par exemple! s'écria Rubantel, en embrassant Jaspin, voilà un vrai chrétien!... voilà un pasteur de brebis!... Eh bien, mon illustre, mon parfait ami, il faut que je vous l'avoue, tenez, je vais me confesser. J'enrageais de ne pas être admis à Saint-Cyr : on ne m'avait pas invité aux représentations d'*Esther*; voyez-vous, de là un mauvais sentiment, une envie de mordre... Quoi! j'irai voir de près cette maison... ces charmantes demoiselles si bien élevées... et j'entendrais la tragédie de Racine...

— Avant tout le monde.

— Oh! j'étouffe!...

— C'est la chaleur, dit naïvement Jaspin; mais nous allons prendre par la petite route qui est ombragée et déserte, et le mouvement du carrosse vous rafraîchira.

— Oui, fouette, fouette! cria le marquis à son cocher.

Ils suivaient alors la route tracée entre les arbres du parc, et une immense pièce d'eau longue comme un canal, destinée à servir de réserve aux bassins de Versailles, quand ils virent devant eux une petite calèche attelée de deux chevaux.

— Eh mais, dit Jaspin, n'est-ce pas M. de Louvois que nous apercevons là?...

— Je crois reconnaître son habit bleu, dit Rubantel, et il conduit ses chevaux, c'est assez son habitude.

— Si nous le passons, il sera furieux, continua Jaspin — si nous le suivons, il nous parlera peut-être, et je ne voudrais pas qu'il nous parlât.

— Il y a un moyen, dit le marquis, descendons de carrosse, mes chevaux vont prendre le pas, nous marcherons derrière, M. de Louvois gagnera sur nous, et quand il sera entré à Saint-Cyr, nous y entrerons derrière lui.

Jaspin adopta l'avis, tous deux descendirent et se faufilèrent dans la contre-allée, où les arbres les masquaient. Leur cocher garda la chaussée, en observant de laisser toute l'avance possible à la calèche.

Mais cette calèche marchait si lentement, les chevaux secouaient si librement leurs têtes et leurs crinières, en décrivant sur la route des courbes capricieuses, que l'on eût dit qu'ils marchaient à leur fantaisie, sans guide et sans frein.

Les deux promeneurs, garantis par l'abri des gros arbres, et marchant sur le gazon, étaient arrivés au tournant de la route presque à la hauteur de la calèche ; les chevaux s'arrêtèrent; leur maître les laissa faire.

Jaspin et Rubantel n'eurent que le temps de se plaquer derrière un marronnier énorme, et de là ils virent Louvois, les mains pendantes, l'œil atone, la tête inclinée, oubliant les chevaux, la calèche, la route, le monde. — Il rêvait.

Les chevaux se mirent à tirer quelques bouts d'aubépine sur le revers du fossé qui bordait la route, à six pas de l'arbre qui cachait l'évêque et son ami. Louvois ne s'en aperçut pas. Quelques mots vagues, entrecoupés de rauques syllabes, s'échappaient de ses lèvres.

Jaspin et Rubantel retinrent leur haleine.

—Lui conseillera-t-on cela ? murmurait Louvois. Une disgrace... après trente ans... avant que je me sois vengé...

Il eût fallu voir le coup d'œil qu'échangèrent ces deux hommes pâles d'émotion en entendant parler l'esprit de Louvois.

— Si je ne trouve pas ce que je cherche pour la perdre, continua le ministre, je suis perdu.

Les chevaux, rebutés de se piquer la langue aux épines amères de l'arbuste, tournèrent à droite sans que leur maître les en empêchât.

— Il se trompe de chemin, dit tout bas Rubantel à l'oreille de Jaspin.

Les chevaux marchaient toujours obliquement vers la droite, ils venaient de sentir la fraîcheur de l'eau et se dirigeaient vers le canal.

Louvois les laissa aller ; il rêvait toujours. Jaspin et Rubantel tressaillirent, et, en même temps :

— Mais il va se rompre le col, dit l'un.

— Il va se noyer, dit l'autre.

La calèche avait deux roues sur le gazon, les chevaux posaient leurs pieds de devant sur la margelle du canal, encore un pas, ils plongeaient.

Jaspin et Rubantel échangèrent un nouveau regard, un éclair; puis tous deux poussèrent un si grand cri en se précipitant sur la route, que les chevaux effrayés s'écartèrent brusquement du canal.

Louvois se réveilla, il comprit le danger, se retourna, vit ses deux sauveurs courant et gesticulant sur la chaussée. Sans doute, il les reconnut, mais pour tout remerciement il ôta son chapeau, cingla vigoureusement ses chevaux d'un coup de fouet et disparut dans un tourbillon de poussière.

Le général et l'évêque tremblaient de tous leurs membres, et restaient comme enracinés sur le chemin.

— Hein? dit enfin Rubantel aussitôt qu'il put recouvrer la voix, si nous n'eussions pas crié !

— Et Dieu !... murmura Jaspin.

— Et la discipline! murmura le général.

Quelques instans après, ils entraient dans la cour de Saint-Cyr, où fumaient encore irrités les chevaux du ministre.

Tandis que le général admirait l'ordonnance et la vaste étendue des bâtimens, l'air de grandeur et de simplicité répandu sur l'ensemble, les détails si minutieusement soignés, les allées et venues discrètes et pourtant actives du service, tandis que Jaspin, reçu en hôte familier, quittait son compagnon pour obtenir de la marquise l'autorisation de faire entrer M. de Rubantel, le ministre s'était fait annoncer à Louis XIV, dans les jardins, sous un pavillon de verdure où depuis un quart d'heure le roi prenait le frais en attendant, lui qui savait si peu attendre.

Louvois avait rêvé un quart-d'heure de trop. Il s'aperçut de sa maladresse et en comprit la gravité dans un moment où son maître était si défavorablement disposé ; il devint extrêmement pâle et chancela en entrant dans le pavillon.

Son air de souffrance arrêta sur les lèvres du roi l'apostrophe déjà prête à jaillir. — Ce fut Louvois qui parla le premier.

— Il faut m'excuser, sire, dit-il, j'ai failli me trouver mal en chemin.

—Etes-vous malade, monsieur?

— Je ne l'étais pas, sire ; mais l'accueil

que m'a fait Votre Majesté me vaut une maladie.

Le roi ne répliqua rien. Le ministre, sans donner suite à ses plaintes, et se renfermant au contraire dans une réserve pleine de dignité, essuya son front, ouvrit son portefeuille et dit au roi :

— Plaît-il à Sa Majesté de travailler ici ?

— Je ne sais pas même si je travaillerai, répondit le roi Louis XIV avec une nonchalance qui pour Louvois était une disgrâce de plus.

— Je suis aux ordres de Sa Majesté, répliqua-t-il en surmontant vaillamment les dégoûts dont on l'abreuvait.

Le roi s'éventa avec son chapeau, et se mit à regarder distraitement dans le jardin.

Louvois souffrait tout ce qu'un homme de ce caractère indomptable peut souffrir, mais il se contenait.

Au bout de quelques minutes, appuyant une main sur son cœur gonflé, donnant à son visage l'expression du calme et de la complaisance,

— Je crois voir, dit-il, que S. M. n'a point la tête aux affaires. Faut-il que nous remettions le travail ?

— Vous vous trompez, répliqua sèchement le roi, j'ai plus que jamais la tête aux affaires ; seulement c'est aux grandes affaires que je m'applique, et asseyez-vous pour m'écouter.

Louvois sentit une sueur mortelle courir en perles de glace sur sa poitrine. Ce ton solennel du roi, au sortir du mystérieux entretien avec le sorcier annonçait de grands événemens. En outre, l'absence de Mme de Maintenon, absence concertée entre elle et le roi, qu'elle venait de quitter à l'instant même, présageait au ministre l'approche d'une crise.

Le roi se posa majestueusement comme il le faisait d'instinct dans les circonstances importantes, et, d'une voix ferme, lente, il dit à Louvois.

— J'ai à vous demander un compte très exact de ma situation vis-à-vis de l'Europe : ou en sommes-nous?.. ne cherchez pas, parlez.

— Mais, balbutia Louvois, si S. M. voulait se donner la peine de détailler...

— J'ai trois ennemis en Europe, monsieur : l'empereur, le prince d'Orange, le duc de Savoie ; trois ennemis qui comptent !

Louvois aussitôt :

— V. M. oublie l'Espagne, la Suède, toute l'Allemagne.

— Je sais que vous m'en trouveriez encore si vous cherchiez ; mais, je me suis arrêté à dessein. Trois ennemis ; ai-je dit : vous trouvez que ce n'est pas assez ; moi, j'estime que c'est trop !

Louvois regarda le prince avec stupeur.

— Entre l'empereur et moi, dit Louis XIV, c'est une guerre qui finira le jour où je renoncerai aux Flandres et à mes idées sur l'Espagne. Le prince d'Orange est roi d'Angleterre, quoique je dise et que je fasse. Il est mon ennemi, parce que je l'ai toujours dédaigné, rudoyé, malgré ses avances. Il n'a nul projet sur mes Etats ni moi sur les siens. Qu'il ait détrôné son beau-père, c'est à la nation anglaise de le trouver mauvais ; moi, je n'ai que le droit d'exercer envers le roi Jacques, une hospitalité digne de moi et de la France. J'en arrive au duc de Savoie, c'est un homme de grands talens, qui eût été à moi, si je n'eusse, par des piqûres acharnées, envenimé la plaie de son orgueil. Voilà mes trois ennemis réels ; les autres se groupent autour d'eux. Eh, bien ! M. de Louvois, pour faire éternellement la guerre, il faut de l'argent et de la jeunesse : je vieillis et n'ai plus d'argent,—mon Etat est épuisé par mes victoires.—Je ne parle point de Dieu, que je finirai par lasser, en abusant de ses bontés. Je conclus comme j'ai commencé, donnez-moi un compte exact de ma situation : c'est ce que fait tout bon administrateur, quand il veut liquider ses affaires et prendre sa retraite.

Louvois, décontenancé par cette charge à fond, commençait à perdre la tête ; il ne répondit que phrases vagues, nulles, sans raison et sans vues. Il prouva que le royaume n'était pas épuisé, que les armées n'avaient jamais été plus formidables. Il cita le siége de Mons, enlevé aux yeux de l'Europe tout entière, et montra au roi la médaille nouvelle que l'Académie avait fait exécuter à cette occasion. C'était un Hercule debout, s'appuyant d'une main sur sa massue et tenant de l'autre une couronne murale et un bouclier aux armes de Mons ; dans le fond, la ville enveloppée de feu et de fumée. Pour légende, *Tota Europâ spectante et adversante*, c'est-à-dire : *à la vue de toute l'Europe et malgré ses efforts.*

— Cela est fort beau, dit le roi, qui avait regardé attentivement la médaille. Mais que me fait la gloire, j'en ai eu ma bonne part. Du repos, du repos !

Louvois frissonnant :

— Votre Majesté sait bien, dit-il avec un souris forcé, que l'on n'a point toujours ce que l'on désire. Vos armées ont pu prendre en quinze jours Mons, que vous désiriez

prendre. Elles vous conquerront la paix également; mais laissez-leur-en le temps, ce sera plus long.

— Ne voyez-vous pas quelque moyen d'abréger, dit froidement le roi; mes peuples souffrent.

— Sire, je chercherai.

— J'ai déjà trouvé quelque chose, moi.

— J'écoute, fit le ministre, avec une nuance imperceptible d'ironie qui n'échappa point au roi et redoubla son désir de piquer Louvois.

— Monsieur, quand un incendie se déclare, il faut non seulement chercher à éteindre la flamme, mais lui soustraire les alimens qu'elle pourrait prendre. Il se fait en ce moment, dans les Etats du duc de Savoie, une guerre qui mettra ce prince au désespoir; — on brûle ses vignes, ses maisons.

— Représailles, sire!

— Aliment au feu que je veux éteindre, monsieur: j'entends que peu à peu l'on adoucisse M. de Savoie. On le détachera ainsi de la ligue, j'aurai mes frontières assurées, et il me rentrera une armée de ce côté. Prévenez donc Catinat de ménager le duc; Catinat est humain, il sait négocier. Faites-lui part de mes intentions.

Louvois s'inclina.

— J'ai une autre crainte, dit le roi : les Suisses sont mécontens; ils réclament l'observation des traités qu'on leur a faits.

— Eh! sire, avec les sommes qu'on leur a déjà données nous paverions d'argent une chaussée d'ici à Bâle.

— Monsieur, avec le sang qu'ils ont versé au service de la France, on ferait un fleuve de Bâle à Paris! J'entends que les Suisses soient satisfaits. Ne voyez-vous pas qu'une rupture avec eux les pousserait à s'allier au duc de Savoie! — que la guerre s'éterniserait, que l'incendie deviendrait une conflagration universelle.— Chargez-vous donc de la Savoie et des Suisses. — Moi, j'aurai l'œil sur l'Angleterre, où l'on me ménage d'honorables intelligences. Tout s'apaisera, je le veux. Vous m'avez entendu?

— Oui, sire, dit Louvois, dont le sang assiégeait les tempes avec fureur. Ainsi, Votre Majesté rêve le retour de l'âge d'or et les ruisseaux de miel et de lait. Ces inspirations seront glorieuses à Sa Majesté, mais nécessitent un nouvel ordre de travaux. Nous changerons de rôle avec les alliés. Nous promènerons l'olivier, quand l'Europe promènera ses mousquets.

— Ce changement vous servira d'autant plus, répliqua froidement Louis XIV, à mettre en lumière des talens de conciliation, qu'on ne vous connaissait pas. Vous savez agir vite, monsieur ; employez-vous à cette œuvre-là ; elle en vaut la peine.

— En un mot, S. M. fait du ministre de la guerre un ministre de la paix.

—Précisément.

On eût dit que Louvois allait suffoquer lorsqu'il répliqua :

— Sire, hormis l'impossible, je ferai tout pour servir Votre Majesté.

Et Louvois ferma son portefeuille avec un mouvement nerveux qu'il ne sut point enchaîner, malgré les efforts surhumains qu'il faisait depuis quelques minutes.

— Ne fermez pas, dit Louis XIV, avec son flegme de commande. Travaillons!

— Oh! sire, j'apportais à S. M. des travaux, qui vont devenir inutiles. J'avais trouvé de l'argent ; mais à quoi bon l'argent, dans l'âge d'or!

Ces mots eussent été impertinens, si Louvois ne les eut accompagnés d'un rire ou plutôt d'un rugissement affectant les éclats du rire.

— De l'argent, où celà? demanda le roi — lion dédaigneux du bourdonnement de ce taon irrité.

— Où il est? sire, chez les traitans qui l'ont pompé dans les coffres de Votre Majesté depuis deux années. J'ai imposé ces messieurs à huit millions de livres, et ils me remercieront de ce que je leur laisse. Voici le projet : l'argent peut rentrer au premier appel de Votre Majesté.

Le roi prit la plume et approuva sans balancer. Comme il venait de signer, il arrêta ses yeux sur un papier que peut-être Louvois n'avait pas laissé là sans intention.

Le rusé ministre l'enleva aussitôt.

— Pourquoi retirez-vous ce papier, dit le roi surpris?

— Oh sire, ce n'est rien; c'est un rapport de police.

— Qui dit?

Rien de nouveau, sire, je ne sais pas même comment il se trouve là..... c'est par distraction que je l'y ai laissé.

— Il m'a semblé lire le mot enlèvement.

—En effet, sire, mais passons, je vous prie.

— Enfin, monsieur, si je tiens à lire ce rapport.

— Votre Majesté en a le droit, mais je la préviens qu'elle n'y gagnera rien, ni moi non plus.

Le roi se mit à lire, Louvois le suivait du coin de l'œil, tout en paraissant fouiller dans ses papiers.

— Qu'est-ce que j'apprends, dit le roi. On a enlevé aux archers une prisonnière qu'ils transféraient de la Bastille au château de Péronne.

Louvois ne répondit pas. Il furetait toujours.

— Violette Gilbert, femme du commissaire Desbuttes, qu'est-ce que cette femme?

— Sire, une femme surprise en adultère avec un espion du prince d'Orange. Le mari avait porté plainte; on avait arrêté la femme, elle était à la Bastille où je me proposais de la faire interroger.

— Eh bien?

— Eh bien! sire, un ordre est arrivé de transférer la prisonnière à Péronne; mais encore une fois je supplie V. M. de passer outre.

— Ordre de qui? demanda le roi, de plus en plus affriandé par la résistance.

—De Pontchartrain, sire, et ordre de confier cette femme à deux archers, seulement pour éviter le scandale sur son passage; voyez, sire, c'est écrit sur l'ordre. En sorte que tout près d'ici, vers Chantilly, cette nuit même les deux archers ont été jetés en bas du carrosse dans lequel ils menaient leur prisonnière, et celle-ci a continué sa route, mais je ne crois pas qu'elle se soit rendue à Péronne. Voilà ce que c'est que de bien escorter les prisonniers de cette importance.

— Comment Pontchartrain a-t-il donné cet ordre ridicule?

—Je le lui ai demandé ce matin, au reçu du rapport de police; il m'a répondu qu'il avait dû obtempérer à l'irrésistible recommandation qui lui avait été faite.

—Par qui?

— Ah sire, permettez-moi de me taire.

—Vous direz bien, au moins, le nom du ravisseur.

—Ils étaient deux; mais je n'en nommerai pas un.

—Plaisantez-vous, monsieur?

— A Dieu ne plaise, sire! cela ne m'arrivera plus de plaisanter avec un pareil nom, il m'a trop de fois porté malheur; et voilà pourquoi je désirais soustraire à votre majesté ce papier, dans lequel le lieutenant de police, plus audacieux que moi, a consigné ce nom redoutable et celui de son présumé complice.

Le roi parcourut avidement les dernières lignes du rapport :

« Belair, musicien, amant de la prisonnière... puis, Lavernie! s'écria-t-il, lui, encore!

— Hélas, oui, sire, encore! Et cette fois, on ne dira pas que c'est ma faute.

—Mais il me semblait l'avoir vu hier matin à mon lever.

— C'est possible, sire; mais j'ai dû m'informer, ne fût-ce que pour contredire le rapport de la police, et malheureusement M. de Lavernie a quitté Versailles hier au soir. Il n'a point reparu, pas plus que l'autre coupable.

Il achevait à peine, quand Mme de Maintenon monta souriante les trois marches qui conduisaient au cabinet de verdure.

III.

Feu et Sang.

A la vue de son ennemie jurée, Louvois, qui avait espéré pouvoir se retirer avant qu'elle arrivât, fit un pas pour reprendre ses papiers et partir.

— Cette femme-là, pensa-t-il, a donc un démon familier qui l'avertit de paraître à point nommé pour m'être désagréable!

Et déjà il prenait congé, car entre la marquise et lui la guerre était assez déclarée pour autoriser ces sortes de retraites, si brusques qu'elles fussent.

Mais la marquise s'adressant au roi :

— C'est assez travailler, sire, dit-elle, notre répétition commence. Il s'agit de décider aujourd'hui si les tragédies sacrées de ce pauvre Racine sont des abominations profanes. Venez, écoutez et jugez!

Louvois profita de la pause pour saluer et partir; mais Mme de Maintenon, toujours souriant:

— On n'exclut point M. le ministre, dit-elle.

Ce sourire fit plus peur à Louvois qu'une tempête; il n'en hâta que plus son départ; mais le roi ayant repris le portefeuille, tira le malencontreux rapport de police et l'offrit à la marquise en la priant de lire.

— Allons, sire! s'écria Louvois au désespoir, voilà que V. M. va me susciter de nouvelles difficultés: j'avais tant supplié le roi de ne pas lire cette note.

La marquise lut sans s'étonner.

— Eh! bien, madame, dit le roi, qu'y a-t-il de vrai?

— Au moins, madame se convaincra que je n'y suis pour rien, se hâta de dire Louvois.

— Je ne sais point ce que cela signifie, répliqua la marquise.

— Vous lisez bien le nom de Lavernie?

— Oui, sire, mais je ne comprends pas.

— Et l'absence de M. de Lavernie, l'expliquez-vous?

— Mais M. de Lavernie n'est pas absent, sire, regardez, le voici.

Elle indiqua du doigt une allée du jardin, où l'on voyait se promener Gérard avec Jaspin ; derrière eux venaient deux autres personnages difficiles à reconnaître sous les chèvrefeuilles et les lilas en fleurs.

Le roi se retournant vers Louvois :

— En effet, dit-il, voilà bien M. de Lavernie.

La marquise avait déjà fait signe aux quatre personnages, et ceux-ci s'avançaient à la rencontre du roi, qui lui aussi marchait machinalement de ce côté.

— Est-ce que Votre Majesté a quelque chose à demander à ce gentilhomme, dit la marquise avec une curiosité naïve?

— Mais oui!

— Approchez, Monsieur, s'écria madame de Maintenon.

Gérard s'approcha respectueusement.

Louvois eût donné un million pour être parti dix minutes plus tôt.

— Où étiez-vous hier au soir, Monsieur, demanda le roi; vous aviez quitté Versailles?

— Sire, c'est vrai.

— Pourquoi faire?

— Pour chercher quelqu'un dont M. Racine avait besoin.

— M. Racine?

— Il est là, dit vivement Gérard; Votre Majesté voudrait-elle l'interroger?

— M. Racine, appela la marquise, venez!

Le poète accourut à son tour.

— Bonjour, Racine, dit le roi, qu'avez-vous donc fait hier, pour employer M. de Lavernie?

— Oh! sire, M. le comte a été pour moi une Providence.

— Bah!... en quoi?

— En ce que me voyant sans musique pour mes strophes et mes chœurs d'*Athalie*, ce dont je m'étais plaint devant M. l'évêque de Troie, son ami, M. le comte s'est chargé de me trouver musique et musicien, et m'a procuré l'un et l'autre, au-dessus de tout éloge.

— Voyez-vous cela, dit le roi, qu'est-ce que ce musicien?

— Il a un nom tout musical, sire, on l'appelle M. Belair.

— Belair! s'écria le roi stupéfait.

— Belair! murmura Louvois.

— Un virtuose du premier talent, dit la marquise ; je veux profiter de cette circonstance pour le présenter à Votre Majesté.

—Il est ici?.. demanda Louvois à son tour.

— Approchez, monsieur Belair, dit la marquise.

Belair parut, radieux et beau comme le jeune Apollon épris de Daphné.

— C'est là M. Belair, fit le roi, étourdi de cette présence et de cette présentation.

Louvois étendit les bras comme s'il rendait les armes.

— Eh bien! mais ces prétendus fugitifs sont tous les deux retrouvés, glissa le roi à l'oreille de son ministre.

— Ce qui ne prouve pas, dit Louvois irrité, qu'ils n'aient point disparu cette nuit.

— Qu'avez-vous fait cette nuit, demanda brusquement le roi au musicien?

Celui-ci baissa modestement les yeux.

— Sire, dit-il, veuillez interroger M. Racine.

— Alors, répondez, Racine.

— Il est certain, dit le poète, que M. Belair ne veut point se louer lui-même. Mais, je le ferai pour lui. Sire, M. Belair a fait cette nuit un chef-d'œuvre.

— Ah! par exemple, voilà qui est fort! s'écria Louvois.

— N'est-ce pas, monseigneur, que c'est fort, dit naïvement le poète, dix-sept strophes mises en musique depuis hier au soir, et quelle musique!.. les parties copiées et bonnes à étudier ce matin — c'est un vrai tour de force.

— Vous dites que Monsieur a composé de la musique cette nuit?

— Dix-sept strophes, oui, monseigneur.

— Vous l'affirmez?

— Je l'ai vu.

— Vous avez vu M. Belair cette nuit?

— J'ai fait plus, monseigneur, je l'ai tenu sous clé.

— De mieux en mieux, gronda Louvois, pourpre de dépit.

— Comment, sous clé? demanda Mme de Maintenon.

— Oui, madame, j'étais fou de douleur en songeant qu'on répétait aujourd'hui Athalie, sans les chœurs, faute de musique. M. de Lavernie m'avait promis de m'amener un musicien, et avait amené monsieur. Monsieur s'était engagé à me livrer la musique ce matin. Cet engagement m'a paru téméraire, et pour conjurer toute mauvaise chance, j'ai enfermé mon musicien.

— Où cela? s'écria Louvois exaspéré.

— Mais dans une chambre contiguë à celle où je dormais.

— Et monsieur a travaillé dans cette chambre?

— J'en réponds, dit Lavernie, je ne l'ai pas quitté.

— Et j'ajouterai, dit Racine, que le tour de force a eu lieu, puisque c'est moi qui, ce matin, ai porté à déjeûner à mes deux oiseaux dans la cage; le rossignol avait pondu dix-sept mélodies, dont, j'espère, V. M. approuvera le ton religieux et suave.

— Qu'en dit M. de Troie? demanda Louvois, fou de chagrin. M. de Troie, n'était-il pas aussi dans cette fameuse chambre?

— Non monseigneur, répliqua Jaspin avec candeur, je n'étais point avec ces messieurs, forcé que j'étais d'accomplir un devoir de charité.

— En vérité, dit Louvois railleur. Quelque sollicitation, peut-être?

— Oui, monseigneur.

— N'est-ce pas auprès de M. de Pontchartrain?

— Précisément, monseigneur.

Le roi et Louvois se regardèrent.

— Et que demandiez-vous à Pontchartrain, M. l'évêque? dit Louis XIV.

— La faveur de faire transférer dans une prison plus douce une pauvre femme soumise aux rigueurs de la Bastille.

— Et de quoi vous mêliez-vous? s'écria brutalement Louvois.

— Monseigneur, c'est le devoir d'un prêtre d'être charitable!

— Vous appelez charité la rébellion contre les archers, l'enlèvement d'une prisonnière!

— On l'a enlevée? dit Jaspin avec un éclair joyeux sur les traits; ah! tant mieux, pauvre petite, la voilà libre!

— Vous entendez, sire, bégaya Louvois dans le triomphe de sa rage; voilà comment on brave les lois!

— Au fait, dit le monarque à Jaspin, à quel titre cette prisonnière vous intéressait-elle?

— ien de plus naturel, sire : c'est la femme de mon filleul, c'est moi qui l'ai mariée, voilà pourquoi je sollicitais pour elle M. de Pontchartrain; voilà encore pourquoi je me réjouis qu'elle soit libre.

Devant cette évangélique candeur, devant cette bonhomie irrésistible, le roi s'adoucit et se dérida soudain. Louvois terrassé roula encore une fois au fond de son piége.

Il prit le rapport du lieutenant de police, le déchira en mille morceaux, qu'il éparpilla dans l'air d'un geste furibond.

— Monsieur, dit-il à Racine stupéfait et tremblant de toute cette scène, vous n'aviez fait encore qu'une comédie, je crois; faites-en d'autres, vous y réussissez à merveille.

—Plaît-il, monseigneur? balbutia le poète effaré.

— Vous aviez la clé de la chambre où travaillait ce musicien à ses dix-sept strophes?

— Oui, monseigneur.

— Aviez-vous aussi la clé des fenêtres?

— Je ne comprends pas, monseigneur.

— Méditez ce moyen dramatique et couchez-le dans la première comédie que vous écrirez.

En disant ces mots, Louvois fit une révérence et disparut d'un pas précipité comme une course.

— Qu'a donc M. de Louvois? dit la marquise en s'approchant de l'oreille du roi, ne trouvez-vous pas qu'il a les yeux hagards: est-ce qu'il deviendrait fou?

— J'y veillerai, répliqua le roi.

— Allons répéter *Athalie*, avec les chœurs, s'écria tout haut la marquise.

Belair et Gérard, en voyant s'enfuir le terrible ministre, échangèrent un coup d'œil qui signifiait bien des choses.

— Enfin, dit encore le roi tout bas à la marquise, expliquez-moi l'intérêt qui porta M. de Lavernie à chercher un musicien pour Racine, et à s'enfermer avec ce musicien toute une nuit : c'est de la mélomanie un peu bien étrange.

— Nullement, sire, répliqua la marquise : est-ce que ce n'est pas mademoiselle Van-Graaft qui chante le rôle de Salomith; est-ce que le fiancé n'a pas le droit de s'occuper de sa fiancée? M. de Caylus n'en a-t-il pas fait autant pour ma nièce, à l'occasion d'*Esther?*... Est-il donc si étrange que M. de Lavernie, qui connaît ce parfait musicien, l'ait été chercher à la hâte, l'ait amené à Racine, l'ait forcé au travail — on sait les musiciens paresseux; — et enfin peut-on s'étonner qu'il ait passé la nuit à stimuler son ami, dans l'intérêt du rôle de sa fiancée! Vous me direz tout à l'heure, en écoutant Mlle Van Graaft, si M. de Lavernie a eu tort.

— Vous avez raison, comme toujours, Madame, et ce Louvois est un vilain esprit.

Jaspin soupira béatement. Racine, s'approchant de la marquise :

— Est-ce que j'aurais eu le malheur de déplaire à M. de Louvois, demanda-t-il?

— Qu'importe! s'écria le roi d'un ton qui marquait toute sa prévention contre Louvois. Qu'il vous suffise de me plaire, M. Racine!

Et comme on était près des bâtimens de St-Cyr, la conversation finit là.

Cependant Louvois sauta dans sa calèche, prit avec lui un valet, et lança ses chevaux sur la route de Versailles.

Il n'avait pas été dupe, lui. Il avait bien

deviné la manœuvre des deux amis. Jaspin demandant la translation de Violette, Gérard conduisant Belair chez Racine : celui-ci enfermant de bonne foi son musicien; Belair et Gérard s'échappant par une fenêtre, courant sauver leur prisonnière et revenant au matin dans leur propre prison. Oui, le ministre avait deviné tout cela. Mais comment le prouver, et pourquoi le prouver? N'est-il pas de ces secousses qui épuisent un lutteur? de ces flots opiniâtres qui noient un nageur? Jaspin, Gérard, Belair, Violette, la marquise, étaient l'avant-garde du genre humain, ligué contre Louvois. Après eux venait le sorcier de Sâlon, qui avait conseillé la paix au roi. Derrière tout cela venait le roi vieillissant, et ce fantôme odieux de la paix avec son rameau d'olivier qui faisait à Louvois l'effet du goupillon bénit d'un exorciste sur le démon qu'il exorcise.

Comment résister à tant d'ébranlemens? Comment balancer ce pouvoir invisible de la femme qui, à chaque minute, tramait une maille du réseau dans lequel Louvois devait finir par se trouver enveloppé.

Et les chevaux volaient sur la route avec un tel fracas, que le valet, si près de son maître, n'eût pu entendre un mot de ce qu'il grommelait tout haut.

Arrivé à l'hôtel de la surintendance, à Versailles, Louvois jeta les rênes aux mains de cet homme et monta chez lui. A peine s'aperçut-il que l'escalier, les vestibules, les antichambres étaient encombrés. Il passa dans son cabinet et se roula en furieux dans ses dépêches et ses notes.

Ses sonnettes appelèrent à la fois tout le monde.

— Qu'on me cherche Desbuttes! cria-t-il en se mettant à son bureau.

Louvois tenait la plume, une plume ailée qui courait sur le papier, avec un cri sinistre. Les gros et longs caractères de l'écriture magistrale du ministre, noircissaient rapidement les pages entremêlées de chiffres, qu'il puisait avec une effrayante facilité dans un livre ouvert devant lui.

Les secrétaires debout et oisifs, attendaient de la besogne.

— Un courrier! cria-t-il!

Louvois relut et cacheta lui-même la première dépêche. Une seconde fut expédiée par lui avec la même vitesse. Cette plume frénétique volait, et, à mesure que le papier se chargeait, le fiel s'évaporait du cœur de ce démon, une joie lugubre illuminait son visage. Il mit lui-même la suscription sur cette deuxième missive.

— Autre courrier! cria-t-il encore, quand il eut appliqué son large cachet sur la nappe de cire bouillante. — Le sieur Desbuttes est-il arrivé?

— Oui, monseigneur, il attendait dans l'antichambre depuis tantôt.

— Qu'il entre!

Un aide-de-camp parut.

— Les courriers sont bottés, monseigneur.

— Qu'ils viennent prendre les dépêches de ma main... Sortez tous!

Chacun se retira.

Desbuttes entra pâle et tremblant.

— Ah! vous voilà, vous! votre fortune dépend de ce que vous m'allez répondre.

— Oh! monseigneur, dit piteusement le petit homme aux jambes torses, elle est bien aventurée ma fortune, s'il est vrai que vous ayez l'intention de lever une taille sur les gens de finance! On le dit.

— Il sait déjà tout! murmura Louvois. Quoi! des espions, des serpens jusque dans mon portefeuille!

— Est-ce que monseigneur ne fera pas une exception en ma faveur, fit Desbuttes en joignant les mains; je serais ruiné...

— Nous verrons... méritez-le!

— Je suis prêt, monseigneur.

— Vous allez partir.

— Oui, monseigneur.

— Avec un carrosse.

— J'en ai un.

— Pour Lavernie.

— Ah!..

— Vous rendrez visite à ce chirurgien paralytique dont vous me parlâtes à Mons, et qui sait, dites-vous, tant de choses.

— Oui, monseigneur.

— Vous lui proposerez de venir à Paris.

— Il refusera.

— Voilà pourquoi je vous ai dit de prendre un carrosse. Vous y jetterez cet homme et l'amènerez ici.

— Mais, monseigneur...

— Sans que personne vous ait vu.

— Oh!

— Sans que personne vous ait soupçonné.

— Monseigneur!

— Je vous donne six jours.

— Oh! monseigneur, cent cinquante lieues!

— Tuez cent cinquante chevaux et obéissez!

L'aide-de-camp gratta à la porte.

— Les courriers! dit-il.

Louvois se leva et prit ses dépêches en apercevant ses deux messagers favoris. Deux aigles pour le courage, deux hirondelles pour la vitesse.

— Toi, Jolyot, dit-il tout bas au premier, à l'armée de Catinat ! Ventre à terre ! et cinquante louis si tu marches nuit et jour !

Le courrier s'enfuit avec la lettre.

— Toi, Bonfils, dit-il au second, à Bâle ! au Conseil fédéral ! brûle la route !... Cent louis si tu ne mets que trois jours !

Le deuxième courrier s'élança par les degrés.

— Comment, Desbuttes, s'écria Louvois en se retournant, vous n'êtes point déjà à la barrière ?... Alerte, alerte.

Et il poussa le financier hors de son cabinet par les épaules.

On entendit rouler un carrosse entre deux galops de chevaux.

— Ah ! dit alors Louvois, ah ! mon maître, tu veux faire la paix et chasser ton serviteur.—Ingrat !... Ah ! tu veux éteindre les incendies ; eh bien ! tâche d'éteindre celui que Catinat va allumer aux quatre coins de chaque ville du Savoyard ; éteins-le ! Je t'offre pour cela un fleuve de sang, qui coulera de Bâle à l'autre bout de l'Europe.

Quant à vous, douce maîtresse, vous m'avez fait venir de Sâlon un sorcier qui a raconté au roi les secrets de sa première épouse. Eh bien, moi, je vais vous en amener un de Lavernie, pour qu'il dise à Sa Majesté les secrets de sa seconde femme.

Guerre au dehors, guerre à Versailles, guerre partout !... C'est bien le moins qu'on garde un pauvre ministre pour tant de guerres !...

IV.

Petite répétition d'une grande pièce.

Saint-Cyr était l'œuvre de Mme de Maintenon. Cette illustre femme, qui avait souffert avant de devenir reine, voulait laisser sur terre quelque chose de plus qu'un souvenir de sa grandeur ; elle prétendit et réussit à y laisser un témoignage de sa reconnaissance envers Dieu qui l'avait élevée. Le remercîment des grandes âmes à la divinité protectrice s'appelle la charité, et il est rare que la charité ne laisse pas sur son passage des fondations plus solides que la victoire.

Malgré toutes les oppositions, malgré les comptes de Louvois, qui craignait de dépenser trop, admirables comptes, il faut bien le dire, puisqu'ils étaient justes, la marquise bâtit Saint-Cyr. Mansard fit les plans. Le travail dura quinze mois et coûta quinze cents mille livres. On reprocha beaucoup à l'architecte d'avoir fait le rez-de-chaussée trop bas, d'avoir amené trop d'eau dans la maison, d'avoir placé la porte de l'église derrière des remises et d'avoir réuni les confessionnaux et les orgues. Tous ces défauts firent crier. Mais la fondatrice installa son idée et son bienfait quinze mois plus tôt qu'elle n'eût fait avec la perfection. Ces quinze mois de charité rachètent bien des péchés géométriques.

Deux cent cinquante jeunes filles de noblesse, toutes appartenant à des familles pauvres ou privées de leur chef, recevaient, sous la direction de quatre-vingts dames religieuses ou converses, une éducation à la fois solide et brillante, de sept ans à vingt accomplis.

Les élèves étaient habillées uniformément d'une étamine brune du Mans, avec manteau et jupes pareils. L'été, d'un jupon de toile écrue ; — jupon de ratine rouge en hiver.

La coiffure se composait d'un bonnet blanc piqué, avec plusieurs rangs de réseau plissés par devant et noués de plusieurs nœuds de rubans, dont la couleur variait suivant la classe dont elles faisaient partie ; il y avait quatre classes à Saint-Cyr.

Louis XIV avait permis à cette maison ses livrées à perpétuité ; le régime était simple, doux, plus moral que religieux ; les jeunes filles étaient punies par un ruban noir, récompensées par un ruban de feu.

C'était au milieu de ces jeunes enfans ou de ces grandes filles prêtes à entrer dans le monde, dotées d'un esprit et d'une raison comme elles l'étaient d'un douaire, que la marquise venait chaque jour s'enfermer, fuyant le monde qu'elle n'avait pu réformer et s'appliquant à en créer un de sa façon, selon son intelligence et son cœur.

Saint-Cyr était devenu le rendez-vous de tous les grands prélats, de tous les humbles prêtres, instituteurs par la science ou par l'exemple, et la marquise avait longtemps flotté entre le désir inspiré au roi par quelques fanatiques, de fonder une pépinière de religieuses austères, et l'instinct qui la poussait, elle, à former de bonnes mères de famille pour cette noblesse à laquelle un si incertain avenir était réservé.

Aussi ne négligeait-elle jamais de mêler à ses leçons quelques-unes de ces fleurs qui éclosent dans les sentiers du monde, poésie, musique, et peinture. Admirable écrivain, la marquise, dont le style dit toujours ce qu'il veut dire, ne dédaignait pas d'apprendre à ses élèves quelque chose de plus que

la sèche grammaire ; de même qu'elle leur enseignait quelque chose de plus que le strict catéchisme.

Voilà ce qu'était Saint-Cyr, lorsque Racine y fut appelé pour faire représenter la tragédie d'*Esther*. *Esther* partie de Saint-Cyr, fit le tour de l'Europe. C'était la première fois qu'une communauté religieuse portait bonheur au théâtre.

Après *Esther* vint *Athalie*, et nous avons vu comment Mme de Maintenon, pour effacer le bruit de la première pièce, malgré l'auteur qui en eût demandé plus encore, avait convoqué un petit aéropage de gens religieux, droits et dévoués à son institution, pour lui donner un avis sincère et plus encore une garantie qui consacrât indéfiniment son droit à la propagation d'une éducation comme elle l'entendait, c'est-à-dire mondaine pour l'esprit et religieuse pour le cœur.

Louis XIV qui avait de sa main rédigé un plan et des constitutions pour St-Cyr, arrivait fort intéressé dans cette discussion de son œuvre.

Quant à la marquise, nous verrons peut-être combien la réunion des juges avait pour elle d'objets divers et d'intérêts opposés.

On vit donc entrer dans l'une des salles du premier étage, le roi, la marquise et l'auteur d'*Athalie*, suivis à distance de Jaspin et de Belair.

Ce dernier surtout se dissimula de son mieux derrière des pupitres disposés pour la répétition. Gérard placé, par une faveur inouïe, derrière l'estrade de la maîtresse, au bas de laquelle devait s'asseoir le roi, fit un muet salut à Rubantel, que Jaspin avait eu le crédit de faire placer sous une tapisserie, dans un endroit couvert, où les regards du roi n'eussent pu l'aller rencontrer.

Le roi avait trouvé dans la salle une de ces sociétés qu'il aimait à voir au sortir de ses campagnes. L'or des broderies et des cuirasses, les panaches, les armes fulgurantes, avaient-elles fatigué ses yeux, il se reposait l'âme et la vue sur les figures calmes, sur les habits sombres et uniformes des gens d'Église. Calme trompeur, sans doute, simplicité menteuse, trop souvent : mais excepté Dieu, quel homme et quelle chose ne mentent point aux rois !

Louis XIV trouva donc réunis : son confesseur, le père Lachaise ; l'archevêque de Paris, M. de Harlay, et quelques autres ecclésiastiques.

Tandis qu'il s'entretenait avec eux, Mme de Maintenon visitait les pupitres et questionnait ses élèves actrices dans le cabinet voisin. Racine relisait fiévreusement son manuscrit, avec la crainte d'y trouver des allusions dangereuses ou des situations profanes. Gérard, de sa place, guettait l'arrivée des actrices. Belair corrigeait sur les cahiers les fautes qu'une copie rapide y avait pu oublier.

Entre le roi et les ecclésiastiques, l'entretien préliminaire prit d'abord beaucoup d'importance. Jaspin, sur un signe de la marquise, s'approcha.

Il était fort mal à l'aise, le digne homme, et le roi, questionnant un nouveau venu, n'était pas toujours encourageant. Mais lorsqu'on est évêque dans le diocèse de Troie, et qu'on a Homère pour paroissien, l'on se doit de marcher tête haute à l'assaut des propositions théologiques, comme le soldat qui vient d'être élevé à un grade se doit d'affronter sans hésitation le poste le plus périlleux.

Il y avait dans le groupe noir un honnête ecclésiastique, supérieur des lazaristes, M. Durand, farouche ennemi, de bonne foi, des spectacles en général et de la tragédie en particulier. Il y en avait un autre, M. Hébert, curé de Versailles : ces deux prêtres se consultaient du regard depuis le commencement de la séance.

Le roi qui lut dans leurs yeux leur hésitation, et qui savait lire, s'empressa de déclarer, croyant les mettre à l'aise, que l'on allait entendre d'abord cet ouvrage, bien que l'esprit tout moral et tout religieux de l'auteur fût rassurant, pour juger de l'opportunité d'une récréation, que rien dans les règlemens ne semblait devoir interdire aux demoiselles de Saint-Cyr.

En disant ces mots, le roi s'installa dans son fauteuil, comme décidé à soutenir une argumentation solide de *commodo* et *incommodo spectaculorum*.

Déjà le monarque agaçait de l'œil et provoquait au combat les sombres champions qu'il supposait avoir aiguisé leur dialectique. Appel au confesseur, appel à l'archevêque, appel à ce nouveau foudre d'éloquence, qu'on avait nommé évêque de Troie, appel enfin au curé et au lazariste ; le manuscrit tremblait aux mains du pauvre Racine.

Mais les deux opposans, M. Durand et M. Hébert, saluant avec un respect tout guindé, déclarèrent que, ne reconnaissant point la possibilité d'une exhibition dramatique quelconque, ils préféraient ne pas chagriner le roi par des discussions qui pouvaient entraver les plaisirs de la marquise. Ils se réservaient, dirent-ils, d'écrire loyalement leur façon de penser, que sans doute ils ne se sentaient pas l'éloquence nécessaire pour

faire triompher en présence d'un tribunal imposant comme celui du roi, et devant des adversaires redoutables, comme M. l'évêque de Troie, qui s'annonçait, dit-on, favorable aux représentations de Saint-Cyr.

Le roi, fort surpris et inquiet, se leva. Le père Lachaise, au lieu de le prier de se rasseoir et de forcer la discussion sur l'heure, consulta un regard de l'archevêque, qui enchaîna sa langue. Le père Lachaise se tut. Jaspin aussi. Ce fut heureux surtout pour ce dernier, qui se donnait, depuis quelques minutes, beaucoup de peine pour chercher les moyens de fuir honorablement le combat.

Les deux opposans, après leur prolégomène, firent une deuxième révérence et se retirèrent, trop heureux d'échapper au terrible Jaspin-Augustin-Chrysostôme.

La marquise désolée, essaya vainement de les retenir.

— Madame, lui dit tout bas l'archevêque, je vous supplie de n'en rien faire.

Alors le roi, craignant de paraître, en restant, choisir, parmi les adversaires, alors qu'ils ne s'étaient pas donné la peine de discuter, le roi si timoré en matière religieuse, se tourna vers la marquise.

— Il me paraît, dit-il, madame, qu'on n'est pas encore assis sur un terrain nivelé. Nos guides ne savent point s'y diriger eux-mêmes, comment nous hasarderions-nous? Quant à moi, je déclare que j'attendrai.

— Oh! sire, s'écria Racine, si Votre Majesté eût seulement écouté le premier acte.

— Ces admirables chœurs de M. Belair, dit Jaspin timidement.

— Composés cette nuit, dit la marquise, et que nos filles chantent merveilleusement bien après trois heures seulement d'étude.

Le roi regardait toujours fuir le lazariste et le curé. Plus on insistait pour le faire demeurer, plus il se souhaitait dehors. Il croyait voir partir les anges et tremblait de rester en société des démons. S'étant soulagé par quelques mots polis à Racine, par quelques gracieusetés à la marquise, il retourna vivement à Versailles.

On voyait par le cabinet ouvert à deux battans, les belles jeunes filles, déjà installées à leur pupitre, et Antoinette, adossée tristement au chambranle de la porte, cherchait en vain dans la salle, Gérard qui la dévorait des yeux et ne pouvait se faire voir d'elle, sous peine de prouver *à priori*, en se démasquant, combien c'est chose profane, au couvent, que le théâtre, et à quel point les lazaristes et les curés ont raison, lorsqu'ils prohibent les tragédies jouées par des filles.

Le roi parti, la marquise ordonna aussitôt à M. de Lavernie, de fermer cette porte du cabinet. Le jeune homme sortit de sa cachette et obéit avec un soupir — joie et chagrin : il allait être vu de sa fiancée, au moment même où il la séparait de lui.

Mais on ne manque point assez de génie quand on aime, pour oublier qu'une porte se tire par le dehors comme par l'intérieur, et lorsque les doigts s'appliquent sur le dehors, ils semblent appeler le frôlement d'une main secourable, qui, de l'autre côté, peut aider à refermer cette porte.

C'est ce qui ne manqua point d'arriver. Aussitôt qu'Antoinette eut aperçu Gérard, elle laissa voler vers lui son cœur avec son regard; leurs yeux se croisèrent dans ce court moment, leurs mains se rencontrèrent sur la froide serrure, et ce bonheur immense ne coûta pas un remords à la conscience de Mme de Maintenon, puisqu'elle ne voulut pas même voir leur sourire.

Les filles parties, le roi dehors, la scène changea étrangement de face, aux yeux de l'observateur. Racine, Gérard et Belair furent congédiés, ainsi que Rubantel avec une rapidité qu'ils ne pouvaient comprendre; la marquise fixa un nouveau rendez-vous : poëte, musicien et fiancé, prirent congé, l'un le cœur gros, Rubantel dépité d'avoir manqué le spectacle, les autres sournoisement allègres, à mesure qu'ils s'éloignaient.

La marquise recommanda de loin à Belair de se tenir prêt et de venir quelquefois pour ses leçons — à Racine, d'avoir bon courage, à Gérard de prendre patience.— Jaspin, qui se préparait à les suivre, fut arrêté tout net par un *restez!* qui n'eût pas déparé le : *sortez!* de *Bajazet*, s'il eût été adressé à Racine.

— Oui, restez! ajouta la marquise, ces messieurs parleront volontiers devant vous, monsieur l'évêque.

Et à peine les profanes étaient-ils exclus du temple, que la scène changea encore d'aspect. L'archevêque, que la présence de Jaspin gênait bien un peu, alla pourtant fermer les portes, emmena le P. Lachaise au milieu même de la chambre, et, s'adressant à Mme de Maintenon, tandis que Jaspin restait ébahi de ces préparatifs mystérieux :

— Madame, dit-il, en saccadant chaque mot, comme s'il craignait de faire entendre deux paroles de suite, nous avons eu l'honneur, le père Lachaise et moi, de vous prier de nous ménager cette entrevue secrète pour vous annoncer une lettre de N. S. Père le pape. N. S. père a pris conseil de sa cour et consulté les souveraines intelligences qui dirigent la plupart des cours européennes;

voici, autant que vous en pourrez juger, sa réponse littérale, tracée en chiffres, dans la dépêche qui nous est parvenue. Permettez que je vous la transmette, ayant médité depuis tantôt chaque caractère du message, de concert avec le révérend père Lachaise, que je prends à témoin.

Le confesseur du roi fit un signe d'assentiment.

— Que vais-je entendre? se dit Jaspin, petit comme un atôme en face de ce conciliabule, qui prenait toutes les allures d'une conspiration de cour. M. de Harlay tira un épais papier des profondeurs de sa poche de velours,—ses archives, comme on sait.

— J'écoute, messieurs, dit la marquise, fort calme en apparence, bien que le sang eût tout à fait abandonné ses joues pour affluer au cœur avec impétuosité.

— Madame, dit l'archevêque, qui n'était plus cet écervelé oublieux que nous avons vu, mais un rusé diplomate, riche d'une mémoire à cent compartimens, N. S. Père voit avec douleur la guerre qui déchire l'Europe et divise les princes chrétiens. Assurément, le principal auteur de cette guerre, le prince d'Orange, n'est point catholique, et l'intérêt apparent de l'Eglise serait qu'on le poursuivît jusqu'à sa ruine; mais il réunit aujourd'hui deux couronnes, et peut faire durer si longtemps la lutte, qu'elle devienne fatale aux catholiques qui la soutiennent. N. S. Père pense donc qu'il vaudrait mieux essayer de la paix, et vous supplie d'intercéder auprès du roi pour l'obtenir.

Telle est la première partie de sa lettre. Voici maintenant la seconde. Permettez-moi, madame, de garder le silence, pour laisser la parole au confesseur de Sa Majesté. Il s'agit de scrupules trop délicats pour être traités par une personne aussi étrangère que je le suis à la confiance du roi.

— Parlez donc, monsieur, dit brièvement la marquise au père Lachaise.

— Madame, dit le jésuite, N. S. Père voit avec douleur la position mixte et fausse où se trouve le roi, à la face de toute l'Europe, depuis ce mariage clandestin que votre désintéressement refuse de publier comme il devrait l'être. La paix revenue en Europe, N. S. Père estime que le bon exemple doit être donné par le roi très chrétien, fils aîné de l'Eglise, et il vous adjure, en conséquence, de faire déclarer au plus tôt ce mariage, assuré que vous serez, dit-il, — et c'est écrit, — de son assentiment et de celui de deux des princes souverains les plus considérables, qui sont S. M. Guillaume III, roi d'Angleterre, et le duc de Savoie, reconnaissans tous les deux des bons offices que vous avez perpétuellement rendus à la cause de la pacification générale. N. S. Père ne doute pas que vous ne vous empressiez de faire cesser tout schisme, toute guerre et tout scandale, par une prompte exécution de la loi naturelle et religieuse, puisque vous êtes déjà la femme du roi, de fait et devant Dieu.

La marquise baissa la tête, incapable de porter, sans fléchir, cette fortune que le ciel envoyait une seconde fois à sa noble ambition.

— C'est pourquoi, reprit l'archevêque, nous supplions Votre Majesté d'obtempérer au désir de N. S. Père, et d'en finir avec la guerre, qui ronge la prospérité de ce royaume, et avec la calomnie, qui ronge toute la splendeur de votre renommée.

Elle releva son front pensif et pâle.

— Messieurs, dit-elle, cette paix que vous me demandez, nuit et jour je travaille à l'acquérir. Je prie Dieu, je supplie le roi, je tends la main à tous ceux qui, comme moi, désirent le bien de l'Etat, le repos de l'humanité. Mais j'ai un adversaire, toujours terrassé, toujours renaissant. En vain le ciel fait-il des miracles, comme celui de Sâlon, par exemple, pour éclairer le roi; comme ma rencontre avec le roi Guillaume à Saint-Ghislain, pour concilier des inimitiés réputées implacables; l'adversaire dont je vous parle efface l'effet de chaque miracle, il veut la guerre, il la fait, il la fera. Prenez garde, messieurs, j'ai déjà reculé, moi, devant cette terrible tâche, personne ne m'y ayant aidée. Notre Saint-Père lui-même échouerait. Vous qui m'apportez son message et qui me conseillez de faire la paix en Europe, m'apportez-vous les moyens d'y parvenir?

Jaspin, à ces paroles, trembla de voir jaillir du parquet l'ombre irritée du redoutable Louvois.

L'archevêque, regardant de tous les côtés, trahit, par sa pantomime effrayée, son refus de choisir une franche attitude.

Le jésuite, lui, prit courageusement la sienne.

— Voici, dit-il, ce que j'apporte, moi qui obéirai toujours sans biaiser à Notre Saint-Père et à ma conscience. A partir de ce soir, j'instruirai le roi du danger que court son âme dans cette voie oblique. Peut-être ne ferai-je que répéter les avis salutaires apportés au roi par le visionnaire de Sâlon; mais enfin, je les appuierai de toute mon autorité. Je pousserai le roi à déclarer son mariage, et je m'engage à cesser de diriger sa

conscience, s'il ne s'engage à reconnaître publiquement sa femme; voilà, dis je, mon contingent; j'ajouterai que toute la société de Jésus marche derrière ma parole.

— Merci, mon père, dit la marquise en saluant avec un regard lumineux de reconnaissance la promesse si fermement accentuée du père Lachaise — et vous, monseigneur, que ferez-vous?

L'archevêque, une seconde fois interpelé avec cette vigueur, n'osa plus tergiverser.

— C'est, dit-il, je le déclare, un choix à faire entre Mme de Maintenon et M. de Louvois

Et il s'arrêta pour ébaucher un timide sourire.

— Mais le maréchal de Sâlon a-t-il commencé l'œuvre, — pouvons-nous continuer utilement?

— Le sais-je, monsieur? répliqua fièrement la marquise.

— Eh bien, madame, le choix peut-il être douteux? dit M. de Harlay en couvrant son ambiguité d'une révérence.

— Vous avez entendu, monsieur l'évêque, dit la marquise à Jaspin, vous êtes témoin.

Jaspin comprit alors pourquoi on l'avait fait rester.

— Alors, reprit le père Lachaise, vous ne me démentirez point; quoi qu'il arrive, en un mot, vous acceptez, madame?

— De votre main, oui, mon père!

— Eh bien, j'aurai l'honneur, madame, de vous appeler, avant deux jours, Votre Majesté.

L'archevêque sentit la cruelle leçon que le jésuite venait de lui faire, à lui, qui prononçait si cavalièrement, si hypocritement peut-être, le mot avant d'avoir osé attaquer la chose.

— Oh! j'ai l'avance sur vous, mon révérend père, dit-il en grimaçant un second sourire.

Et il fourrait déjà la lettre du pape dans sa terrible culotte.

La marquise voulut bien lui faire l'honneur de supposer qu'il agissait avec distraction.

— Monseigneur, dit-elle, pardon; je ne voudrais pas que vous perdissiez encore ce papier-là; veuillez me le remettre ou le donner au père Lachaise.

M. de Harlay s'empressa de donner le bref à la marquise.

Et comme le jésuite scellait encore son engagement d'un regard clair et loyal, l'archevêque aima mieux baisser les yeux et mettre une main sur son cœur.

— A demain, dit le père Lachaise.

— A demain, répliqua la marquise.

— A toujours, minauda le prélat.

Tous deux sourirent.

La marquise retenant Jaspin,

— Eh bien, dit-elle, monsieur, vous traité-je en amie, et me livré-je honnêtement à vous? êtes-vous bien maintenant mon confesseur?

— Oh madame! répliqua le digne homme en s'agenouillant, comptez sur moi, malgré tout, quel que soit le péril qui me menace! Il n'est rien que je préfère à vous, en ce monde. — Pardon, il y a quelqu'un.

— Gérard, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Je vous le permets, dit-elle avec un sourire. Oui, sacrifiez-moi à lui; mais une fois reine, croyez-vous que je ne saurai pas le défendre? Après-demain, il est sauvé. A propos, que pense votre probité du jésuite et de l'archevêque qui sortent de chez moi?

— Que c'est l'archevêque qui est le jésuite, et qu'il a encore plus peur que moi de M. de Louvois, répliqua Jaspin.

V.

La Maison du pont Marie.

Lorsque Gérard et Belair furent sortis de Saint-Cyr et revenus à Versailles avec Racine et Rubantel, ils demandèrent à celui-ci ce qu'il comptait faire, puisque la répétition manquée avait dérangé ses plans pour le reste du jour.

— Je ne sais, répliqua le vieux soldat d'un ton chagrin. Il n'y a que moi à qui des malheurs pareils arrivent Ne croyez-vous pas que ce soit une comédie?

— Non, dit Racine naïvement, c'est une tragédie, monsieur le marquis.

— Eh! je ne vous parle pas de votre pièce, M. Racine, s'écria Rubantel, de mauvaise humeur, je vous demande si cette répétition n'a pas manqué par quelque comédie qui se sera jouée entre le roi et les curés grands et petits qui se trouvaient là?

— Peut-être bien, dit Racine aussi triste que Rubantel et qui ne comprenait pas que le vieux soldat faisait de son exclusion une question toute personnelle.

— J'étais un intrus là-dedans, ajouta Rubantel, et l'on s'est empressé de me mettre dehors. Voilà à quoi m'a servi la protection de mon ami M. l'évêque de Troie. Oh! j'aurais dû me méfier de sa Grandeur!

— Allons, dit Lavernie en souriant, ne

vous en prenez point à ce digne Jaspin, le plus sincère des hommes.

— D'accord, mais enfin l'on m'a mis dehors.

— Et moi aussi, dirent Belair et Gérard.

— Et moi aussi, soupira Racine.

— Oh! vous autres!... grommela Rubantel avec une grimace bouffie de réticences.

— Eh bien, quoi ? dit Gérard.

— Eh bien, vous, s'écria le général incapable de garder ce qu'il avait sur le cœur, vous m'allez souhaiter le bonjour poliment, vous allez continuer à me pousser dehors avec grâce, et quand j'aurai tourné les talons vous rentrerez à St-Cyr par quelque petite porte et la répétition recommencera.

Exclamation des trois autres, protestations de Gérard : rien ne vainquit l'opiniâtre amour-propre du général.

— J'ai un moyen de vous convaincre, hélas! monsieur le marquis, dit Racine, reconduisez-moi en voiture chez ma femme, à Paris, vous verrez si je retourne à Saint-Cyr! Que je voudrais, pour l'avenir d'*Athalie*, pouvoir rentrer à St-Cyr, mon manuscrit à la main, lorsque vous serez parti — mais non.

— On va bien se moquer de moi, répliqua Rubantel. Moi qui, sur l'invitation de notre ami Jaspin, avais laissé entendre à quelques personnes que j'allais à Saint-Cyr.

— Eh bien, vous y êtes allé.

— Oui; mais cette répétition?

—Je vous supplie, pour mon propre honneur, monsieur le marquis, s'écria Racine, de paraître y avoir assisté.

—Oh! oui... dirent Gérard et Belair en se serrant la main avec intention, oui, il est de la dernière importance qu'on croie que cette répétition a eu lieu, et que nous y avons tous assisté.

— Moi je déclare que je l'affirmerai, dit Belair.

—Et moi aussi, assura Gérard.

— Moi, je ne me vanterai pas qu'elle a manqué, murmura le désolé Racine; mes ennemis auraient trop beau jeu.

— Me voilà donc forcé, dit Rubantel un peu réconcilié avec sa situation, de faire comme vous, et de soutenir que j'ai vu la répétition d'*Athalie*. C'est mentir, mais puisque me voici à Versailles, jour de Dieu! je veux mentir comme les autres!

Chacun se mit à rire.

— J'ai encore une idée, continua Rubantel, c'est que je ne pourrai pas même faire ce mensonge-là.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne connais pas un mot de la pièce, et que j'aurai l'air d'un âne si l'on m'en parle.

— Rien de plus aisé, répliqua Belair; je vais vous apprendre le premier vers. Retenez bien ceci :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel.

Après avoir lancé ce vers-là, vous ferez le mystérieux, et cela vous suffira dans les compagnies.

— Il est vrai que ce n'est pas à dédaigner, dit Rubantel. Voyons :

Oui, je viens adorer dans son temple...

— Non pas, non pas, s'écria vivement Racine.

— Si fait, riposta Rubantel.

— Le vers serait faux!... prenez garde, insista Racine. A mon tour, j'ai une idée : au lieu de citer des vers détachés, dont M. le marquis ne se souviendrait peut-être pas, il fera mieux de venir avec moi, je lui raconterai la pièce et il sera tout à fait instruit.

— Ah! j'accepte, dit Rubantel. Partons, venez, Gérard, virtuose, venez!

— Nous connaissons la pièce, répliquèrent les deux jeunes gens.

— J'avais l'intention, dit Racine, de prier M. le marquis d'accepter mon modeste dîner.

— Et moi de vous mener tous dîner à la Pomme-de-Pin, dit Rubantel.

— Impossible, quant à nous, répondirent Gérard et Belair.

Et Gérard, tout bas à l'oreille de Rubantel :

— Emmenez Racine, dit-il.

Tandis que Belair disait tout bas à Racine :

— Emmenez M. de Rubantel.

Alors le général fit monter le poète dans son carrosse et reprit avec lui le chemin de Paris. Tous les quatre se faisant au départ autant de signes d'intelligence à feux croisés qu'une loge maçonnique en peut dépenser en dix séances.

Lorsque Gérard et Belair furent seuls :

— A nous deux, dit Belair, partons. Cette chère Violette doit-être bien inquiète.

— Fort bien, répliqua Gérard, mais je suis encore plus inquiet que Violette. N'oubliez pas que M. de Louvois sait tout, et que si nous ne prenons des précautions inouïes, il saura bientôt la seule chose qu'il ignore, je l'espère du moins, il saura où nous avons caché Violette.

— J'en tremble, mon ami.

— Raison de plus pour être prudent ; il faut qu'on nous croie à Versailles ou dans les environs, il faut que l'on nous croie toujours à l'opposé de l'endroit où est Violette. Nous allons commander un dîner quelque part, nous promener en attendant, et cette promenade, nous la ferons au galop, ventre à terre, par des chemins détournés.

— On nous suivra peut-être.

— Peut-être, mais je vais avec vous précisément pour veiller à cela. Vous courrez devant ; moi, l'arrière garde, je m'arrêterai de temps en temps à cent toises de vous, et je verrai bien si quelqu'un nous suit. Pour nous suivre, il faudra que l'on coure, et malheur à ceux que je verrai courir derrière moi.

— Eh bien, mon bon ami, dit Belair, puisque vous avez des idées pour moi, et que vous acceptez le rôle de providence, j'abuserai. — A cheval ! et partons ! Nos chevaux sont au Grand-Monarque — près du réservoir, prenons-les, en commandant ce fameux dîner dont vous parliez.

Gérard saisit Belair par le bras.

— Autre faute ! dit-il ; des gens qui vont dîner ne prennent pas leurs chevaux pour se promener. Il faut que nos chevaux restent à l'écurie ; de sorte que si l'on nous épie, on ne pourra pas croire que nous nous soyons beaucoup éloignés, nos montures étant à l'écurie.

— Alors nous irons donc à pied à Paris ; c'est loin.

—Point du tout, nous allons nous promener du côté des écuries des mousquetaires. J'ai là de bons amis, on nous prêtera deux chevaux, nous sortirons par la petite porte qui donne sur le Cours-la-Reine, nous couperons par les vignes vers Saint-Cloud, nous traverserons le bois de Boulogne, et nous gagnerons le faubourg Saint-Germain. Il faut éviter à tout prix dans Paris, le quartier de l'hôtel Louvois, où rôdent toujours force espions. Une fois sur la rive gauche de la Seine, nous laissons les chevaux, pour plus de précautions, dans le quartier Saint-Jacques, et nous nous rendons à pied à l'endroit mystérieux. Voilà ce que c'est que d'être officier, mon cher, on improvise un plan de marche comme vous improvisez une chanson ou une sarabande. En route...

Belair ravi, obéit comme un écolier. Il suivit Gérard qui s'acheminait lentement, comme un majestueux promenenr, vers le cabaret du Grand-Monarque, et qui prit un bon quart d'heure pour commander un dîner composé des mets les plus longs à préparer, tout en exigeant qu'on le fît dîner tout de suite. L'hôtelier le supplia de vouloir bien faire un tour de promenade en attendant ; Gérard murmura beaucoup, et finit par consentir. A force de marcher dans les rues en faisant vingt détours, il remarqua qu'on ne le suivait point, et entra chez les mousquetaires. Un quart d'heure après, il sortait avec son ami par la petite porte du Cours-la-Reine, et tous deux montés sur d'excellens chevaux prenaient la route à gauche au petit pas de promenade.

Gérard fit passer devant son compagnon, attendit quelques minutes pour voir si personne ne paraîtrait sur leurs traces, et n'ayant rien aperçu baissa la main et prit avec Belair un de ces trois allongés grâce auxquels on fait quatre lieues et demie à l'heure. Le soleil touchait à son déclin. La campagne était calme et parfumée : les deux cavaliers observant de marcher au pas lorsqu'ils entraient dans quelque endroit peuplé, s'en dédommageaient par un galop enragé sur les chemins déserts.

Ils traversèrent de la sorte le bois où l'ombre commençait à s'épaissir, se jetèrent sur la rive gauche de la Seine, qu'ils passèrent dans le bac à la hauteur des Invalides, et s'engouffrèrent dans les rues de Paris jusqu'à la place St-André-des-Arts. Là ils mirent leurs chevaux dans une hôtellerie sûre, où Belair était connu, et, se secouant pour déroidir leurs jambes, se dirigèrent vers la rivière.

Le soir était venu ; le fleuve, tiédi par les chaleurs des jours précédens, roulait lentement ses eaux d'un vert d'émeraude, que cent baigneurs faisaient écumer sur les sables de l'île St-Louis et de l'île Louviers. La foule recherchant la fraîcheur sortait des maisons ou respirait aux fenêtres. Gérard et Belair, pour être moins vus, remontèrent par l'île Saint-Louis, déserte comme toujours, et vinrent descendre au bord de l'eau par la pente de l'abreuvoir du quai Dauphin.

Là ils prirent un bateau qu'ils louèrent pour s'aller baigner, disaient-ils, jusqu'au port de la Rapée. Mais tournant la rivière à la pointe, entre les deux îles, ils allèrent rapidement aborder au port Saint-Paul. Là, Belair mit pied à terre, courut faire des provisions dans la rue St-Antoine, acheta poulets rôtis, pains, vins de Bourgogne, gâteaux et fraises, rapporta le tout à son bateau, dans lequel Gérard l'attendait, et la nuit était tout à fait close lorsqu'ils redescendirent le fleuve vers le pont Marie, dont les maisons gothiques commençaient à s'éclairer.

La tranquillité était revenue ; les baigneurs

rentrés chez eux, soupaient: çà et là, peut-être entendait-on le bruit de quelques couvercles de bois retombant sur les boutiques à poisson où les mariniers venaient de puiser la carpe ou l'anguille destinée au cabaret voisin. Gérard attacha son bateau à la troisième pile du pont Marie en amont, sous l'une des rares maisons qui surplombaient.

Belair, qui regardait de tous ses yeux, entrevit à une fenêtre au dessus de sa tête une ombre chérie qui disparut avec un cri joyeux et revint bientôt pour laisser glisser dans le bateau même une échelle de cordes dont l'extrémité supérieure était solidement fixée aux crampons de fer de la fenêtre.

Gérard, le premier, grimpa lestement les dix échelons, et Belair, après lui, léger comme un écureuil, vint tomber aux pieds de Violette, qui l'étreignit d'un bras en pleurant de joie tandis qu'elle serrait la main de Lavernie.

— Eh! bon Dieu! s'écria Gérard pour couper court à l'attendrissement, nous avons oublié notre souper dans le bateau.

— Oh! que non pas! dit Belair; je n'ai rien oublié!... Vous allez voir.

Et, en ramenant à lui l'échelle de cordes, il monta le panier aux provisions avec tous les ménagemens dus aux bouteilles, dont les bouchons effleuraient parfois l'arête vive de la pile du pont.

Lorsque les premiers momens d'émotion et de félicitations mutuelles furent passés, tandis que Violette, aidée par Belair qui épluchait les fraises, dressait son couvert et allumait des bougies dans un vieux candélabre de cuivre qui avait éclairé les sabbats de quelques synagogues, Gérard parcourait des yeux la chambre et les objets qui l'environnaient.

— Oh!... que c'est triste! n'est-ce pas, dit Violette.

— C'est triste peut-être, répliqua Gérard, mais c'est sûr!... Songez que le pont Marie a eu deux arches emportées, il y a trente-trois ans par la crue des eaux, qu'il a péri, ce jour-là, une trentaine de personnes dont deux notaires, ce qui a imprimé un effroi notable aux parisiens, et mal noté à tout jamais le pont Marie. Aussi, depuis ce sinistre événement, les maisons qui y sont restées, n'ont-elles été habitées que par leurs propriétaires.

— Tout au plus, dit Violette; car le mien déménage le soir. Tout à l'heure il a fait son paquet, a fermé sa boutique et est parti; je suis toute seule dans la maison.

En disant ces mots, Violette frissonna. Un regard tendre, un baiser de Belair lui rendirent l'assurance.

— Ma bonne Violette, dit-il, votre propriétaire est un vieux juif, orfèvre de son métier, qui nous a loué cette maison, dans laquelle il n'habite pas la nuit, par délicatesse sans doute.

— N'exagérons pas, dit Gérard, madame finirait par ne plus nous croire. — Non; ce juif s'en va le soir parce qu'il a peur des voleurs. — Le paquet qu'il emporte, c'est la menue joaillerie d'argent qu'il vend dans sa petite boutique, ouverte le jour, aux paysans qui viennent de Charenton, de Villejuif, apporter leurs fruits et leurs légumes à Paris.

— S'il s'en va le soir, c'est donc que la maison n'est pas sûre! s'écria Violette.

— Pour un vieillard qui aurait de l'argent chez lui, c'est possible; mais cette précaution même qu'il a de partir avec son trésor, tous les soirs, éloigne infailliblement les voleurs de la maison. Sinon ils y songeraient, vous avez vu par notre exemple qu'on y peut entrer par les fenêtres du côté de la rivière. Ne craignez rien: pourvu que votre retraite soit ignorée de tous, voilà tout ce qu'il vous faut. Sur la solidité de cette masure, n'ayez pas d'inquiétude; elle durera plus longtemps que nous et servira encore de nid à bien des tourterelles effarouchéees. Quant aux terreurs nocturnes qui naîtraient pour vous de la solitude, eh bien! mais cela regarde Belair; il est le maître de vous rassurer.

Violette rougit et devint si belle, et le musicien la regarda si tendrement, que Gérard lui alla baiser la main en disant:

— Il vous rassurera, j'en réponds.

Bientôt on se mit à table. Cette petite chambre était tapissée d'une vieille tenture de Bruges à feuillages, qui, sur la muraille, faisait encore son effet; un large lit à grands rideaux de damas vert meublait le fond; deux grands fauteuils de cuir fauve, à pieds torses, emboîtaient la cheminée dans leurs bras énormes. Sur une étagère moderne, assez propre, s'étalaient quelques livres dépareillés. Un large vase de Chine, à figures grotesques, renfermait une brassée de lilas que la jeune femme avait su se procurer, bien qu'elle n'eût pas mis le pied hors de la maison.

Gérard inquiet demanda d'où venaient ces fleurs, et si Violette avait commis quelque imprudence pour les avoir.

— Serait-ce une galanterie du propriétaire? demanda le musicien.

— Non, dit Violette, je m'étais oubliée à la fenêtre qui donne sur l'eau; des bateaux

descendaient la rivière chargés de jeunes gens heureux qui revenaient en chantant, avec leurs maîtresses inondées de fleurs; ils m'ont vu triste, penchée sur l'appui de la fenêtre. En vérité, je crois que je pleurais. Une de ces femmes me regardait depuis longtemps tandis que leur bateau glissait; elle a parlé bas à son amant, et celui-ci a pris ce beau bouquet, l'a fiché dans sa longue gaffe, et me l'a tendu au moment où la barque passait sous l'arche. J'ai saisi le bouquet, bien joyeuse et bien reconnaissante, le bateau a disparu. Je n'ai plus rien vu; leurs chansons même se sont éteintes sous la profondeur de la noire arcade. Voilà comment me sont venues ces belles fleurs qui ont apporté en ma prison la joie, l'espérance et un souvenir de printemps que je ne puis savourer comme les autres, et qui pourtant sera peut-être mon dernier printemps.

En disant ces mots, Violette passa son bras autour du cou de Belair et se mit à pleurer.

— Oh! notre amie, dit Gérard attendri, voulez-vous donc me rendre amères ces belles fraises et inodores ces beaux lilas et ces narcisses embaumés.—Ecoutez-moi, écoutez-moi bien, et vous verrez que l'avenir est tout rose et tout miel. — Vous verrez que cette noire maison du pont Marie est l'antichambre d'un paradis que nous vous réservons, si vous êtes courageuse et prudente.

— Oh! parlez, parlez, dit la jeune femme en essuyant ses larmes, et tandis que vous parlerez, permettez-moi de tenir dans les miennes votre main et celle de Belair. Celle-ci me donnera le courage, celle-la m'inspirera la prudence. — Parlez!

C'était un tableau charmant bien digne de Miéris ou de Van Ostade que cette réunion de trois figures si poétiques, si brillantes de jeunesse, si variées de tons et d'expressions. Le candélabre de l'orfèvre juif, suspendu à la solive grossièrement sculptée, éclairait toute la chambre d'une douce lueur; sur la table, le vin riait en rubis dans les verres à longue tige; les fraises purpurines s'élevaient amoncelées sur un plateau de faïence craquelée à fleurs. Au dessus des convives se penchaient les rameaux alourdis des lilas; Violette avait raison, le parfum de la jeunesse, de la vie, de l'amour, le printemps enfin était entré dans cette noire demeure.

Gérard, tenant la main de Violette comme elle le lui avait demandé, releva d'un regard le front courbé de Belair, que les dernières paroles de sa maîtresse avaient assombri malgré lui, et reprenant lui-même avec vigueur la conversation qui tournait trop à l'élégie :

—Pourquoi, chers amis, dit-il, vous épouvanter de l'avenir? Consultez mon exemple; ai-je été assez maltraité par la fortune! Ai-je subi des chances désastreuses! Combien de fois n'ai-je pas couru risque de mourir, ou, ce qui est équivalent pour moi, d'être séparé d'Antoinette. Cependant tout nuage a fini par se dissiper. Je touche au but. Mes ennemis lassés rampent à mes pieds. Je sais bien qu'autour de moi rayonne une protection angélique; mais, cette protection, ne l'avez-vous pas acquise, puisque je l'ai. N'est-ce pas à elle déjà que nous devons de tenir ici Violette, qu'attendait une captivité peut-être éternelle dans la Bastille?

— C'est vrai, murmura Belair.

Violette secoua la tête.

— Doutez-vous encore? demanda Gérard.

— Oui, je doute: l'ennemi qui me poursuit n'est pas de ceux qu'on fatigue ou qu'on trompe longtemps.

— Je vous assure, dit Gérard, qu'il est bien las en ce moment et aussi trompé qu'on peut l'être. Madame de Maintenon le tient sous ses pieds; voyez s'il a osé me faire poursuivre, moi, ou même Belair, bien qu'il ait dû apprendre que nous vous avons enlevée aux archers, bien qu'il en ait parlé au roi; car enfin le roi nous a interrogés à ce sujet, et nous avons dû nous défendre en prouvant un *alibi*, comme on dit au parlement. Eh bien, Louvois qui a mordu tant de fois sur ma pauvre personne, a fini par reconnaître que je suis doublé de chêne et d'airain, qu'il perdrait ses dents, et il y renonce.

— Oh! quant à vous, s'écria Violette, je ne crains rien; oui, vous serez désormais à l'abri de la persécution, mais moi, moi qui sais le secret de cet homme...

— Son secret!...

— Ne vous souvient-il plus de mon entrevue avec lui à Mons, des mots mystérieux que je lui ai glissés à l'oreille, de l'effet magique de ces mots? Eh! monsieur, croyez-vous par hasard que je doive mon arrestation à cette plainte formée contre moi par M. Desbuttes?

— Je l'affirme dit Belair, et je me réserve d'en dire mon sentiment à ce coquin.

— Erreur! erreur! continua la jeune femme; j'ai eu le temps de réfléchir, à la Bastille, et je me suis convaincue que la plainte en adultère ne fut pour Louvois qu'un prétexte à lui fourni par son âme damnée Desbuttes. Le maître et le valet ont

pactisé pour cette infamie. Arrêtée pour le compte de M. de Louvois, j'eusse pu crier la vérité, j'eusse pu raconter ce que je sais. Si étouffé que soit le cri d'une prisonnière, il s'en exhale toujours quelque chose au dehors, ne fût-ce qu'un soupir, ne fût-ce qu'un murmure! Mais, arrêtée pour un crime que les lois punissent justement, femme sans honneur, surprise en fuite avec un amant, que dire?... à qui m'en prendre! Comment faire remonter jusqu'au ministre une accusation, quand je suis coupable!...

— Mais vous n'étiez pas en fuite, s'écria Belair : ce Desbuttes vous avait prié de l'attendre à son passage dans Paris.

—La preuve? où est-elle? Cependant, j'étais à Paris avec vous, et, d'ailleurs, vous savez bien que nous devions passer en Angleterre.

— Violette a raison, dit Gérard, et si elle sait réellement un des secrets du ministre, elle fait bien, non pas de trembler, puisque nous sommes là pour la défendre, mais de prendre ses précautions et de se défier. Il est fâcheux qu'elle ne puisse nous le dire, ce secret, afin que nous tenions nous-mêmes en échec M. de Louvois.

— Vous le saurez, dit Violette, ou du moins vous saurez tout ce que mon père m'en a appris, et que je tremblais moi-même de me rappeler.

Au siége de Maëstricht, un berceau fut apporté on ne sait comment, à M. de Louvois, au seuil de sa tente, devant laquelle mon père était de garde. Il a vu le berceau, il a entendu l'exclamation de Louvois, et c'est à ce malheureux berceau qu'il a dû les persécutions de toute sa vie.

— Eh! mon ami, s'écria Gérard tout-à-coup en saisissant la main de Belair, ce berceau... apporté en 1673... cette paternité si étrange de Van Graaft... cette naine, ou plutôt cette terreur que Louvois a toujours éprouvée pour Antoinette... ce nom de Savières qu'on lui faisait porter, quand aujourd'hui on l'appelle Van Graaft...

— Oui, répliqua Belair en l'interrompant et avec un doigt sur ses lèvres; oui, il y a là un mystère que Louvois veut étouffer à tout prix ; — mais, ma chère Violette, il a transpiré déjà, malgré lui.—Mlle Antoinette de Savières est la fille reconnue de M. Van Graaft.—Louvois a perdu tous ses droits sur cette jeune fille, que son père a réclamée. Qui sait si votre révélation apprendrait quelque chose à Mme de Maintenon et au roi? Non, ne craignez plus. M. Van Graaft, en venant à St-Guislain réclamer sa fille, vous a débarrassée de toute la responsabilité du secret découvert.

— Eh bien moi, interrompit Gérard à son tour, je ne le crois pas. Peut-être M. de Louvois accuse-t-il Violette d'avoir appris à Van Graaft lui-même cette histoire du berceau de Maestricht; peut-être ne poursuit-il plus Violette par crainte qu'elle ne parle, mais par rage de ce qu'elle a parlé. En un mot, comme dit à peu près notre ami Racine dans son *Athalie* que vous avez si lestement mise en musique : Je crains Louvois, cher Belair, et j'ai encore d'autres craintes. Enfermons-la donc ici, cette chère petite amie; veillons sur elle assiduement pendant quelques jours. Cela vous sera facile, à vous, mon virtuose; car vous pouvez ne pas la quitter.

— Mais il aura disparu, s'écria Violette, et si on le cherche et qu'on ne le trouve pas, on aura des soupçons qui pourront aboutir à une découverte.

— Non, répliqua Gérard, attendu qu'à la première mention qui sera faite de notre ami, j'accours le prévenir et le chercher. Je sais le chemin, Dieu merci! — on entre chez vous par l'air, la terre et l'eau, — puis, tandis qu'on s'occupe là-bas d'Athalie, on oubliera Violette. Moi, j'aurai obtenu pour elle un sauf-conduit, on trouvera un carrosse parmi ceux qui vont chercher à Valenciennes les effets de voyage, que, par bonheur Mme de Maintenon y a laissés. Ce carrosse inviolable, notre petite amie l'occupera. J'aurai fait donner à Belair quelque mission pour rechercher de la belle musique d'orgues en Flandre. Les deux voyageurs se retrouveront à Gand ou à Anvers, et les voilà sauvés pour tout le règne de M. de Louvois. Or, ce ne sera pas long, attendu que je flaire pour cet homme quelque disgrace prochaine. Entre nous, le ciel doit cette revanche à tous les malheureux qui ont souffert par lui.

— Vous m'étourdissez avec tous ces secrets, avec toutes ces intrigues, dit Violette, je me compare moi, pauvre femme, à ces petites mouches aux ailes dorées qui tombent dans une toile que les araignées d'automne tendent le long des treilles, je m'agite et m'y prends de plus en plus, et il me semble voir le monstre me regarder du fond de sa caverne, et fourbir ses faulx et ses scies pour me hacher en petits morceaux.

— Belair vous contera tous ces secrets que vous ignorez, ma chère. Employez à cela, si bon vous semble, le temps que vous allez passer ensemble. Moi, je n'ai plus à vous adresser qu'une question, car il m'est resté une vague inquiétude sur deux points confus de notre conversation dans ma tente à Mons, quand j'étais aux arrêts.

— Lesquels ? demanda Belair.

— Vous m'avez dit, ce me semble, que vous étiez appelé en Angleterre où une position brillante vous était offerte près du roi Guillaume.

— Assurément, dit Violette, et c'est cela qui nous avait décidés à passer en Angleterre.

— Ah ! gardez-vous-en bien, s'écria Gérard, ce ne peut être qu'un piége qu'on vous tendait.

— Qui donc ?

— Je ne sais ; mais cherchez bien parmi vos ennemis.

— Je n'en ai pas, dit Belair.

— Où est la lettre qu'on vous écrivait alors ?

— Elle a été prise avec mes papiers et mes bijoux par le commissaire, répondit Violette.

— Oh ! malheureux ! dit Gérard, ne devinez-vous pas qu'en pleine guerre avec le roi Guillaume, votre projet de passer à son service est un crime de trahison, et que Louvois, s'il a cette lettre, peut faire tomber votre tête sur un échafaud !

Violette, frissonnant, se jeta dans les bras de Belair.

— Heureusement, je suis là, continua Gérard, et je vous la garantis, cette charmante tête. Mais, avouez que l'homme, l'inconnu qui vous a écrit cette lettre et que vous appeliez un ami, n'est peut-être que Louvois lui-même, s'il a voulu vous perdre tous deux, ou bien Desbuttes, s'il cherchait à se venger... ou bien...

— Ou bien, dit lentement Belair, un autre scélérat, un homme que j'ai failli tuer et qui ne m'oubliera pas, tandis que moi je l'oubliais.

— La Goberge ! s'écria Violette.

— La Goberge, qui est passé en Hollande pour trahir Louvois.

— Vous avez raison, dit Gérard. C'est bon, le piége est éventé ; nous saurons nous en garantir.

— Ce La Goberge, continua Belair, qui, à Houdarde, m'a fait tomber cette énorme pierre sur la tête.

— Cet ami intime de M. Desbuttes, ajouta Violette, celui qui l'a aidé dans ses coquineries de jeunesse.

— J'arrive au Desbuttes, interrompit Gérard ; vous savez que je tiens ce misérable pas la crainte qu'il aura de désobliger son parrain. Nous lui ferons donc lever, par sa signature, tout embarras, toute poursuite ; il se désistera, on obtiendra une dissolution du mariage.

— Qui est nul ! s'écria Belair.

— Oh ! oui, affirma Violette en rougissant.

— Eh bien ! mes amis, reprit Gérard triomphant et épanoui par la joie, ne voilà-t-il pas votre ciel dégagé ? Où voyez-vous un nuage ? Plus de Louvois, — pour vous du moins ; — plus de Desbuttes, — plus de La Goberge ; — la liberté sur une terre étrangère, en attendant votre prochain rappel, — votre union indissoluble : car je lis dans les yeux de Belair qu'il rédige en lui-même son contrat de mariage avec Violette.

— C'est signé ! s'écria le jeune homme avec un regard chargé d'amour.

— Soyons donc tous heureux, reconnaissans, et remercions notre ange gardien, qui est au ciel, et notre ange protecteur, qui est sur la terre, Raphaël, Gabriel, ou tout autre que nous adorons là haut sans le connaître, et, ici bas, Mme de Maintenon, notre protectrice et notre amie. Je bois à son bonheur, à sa gloire, à son repos, et Dieu, qui m'entend, sait qu'il n'entre dans mon souhait ni intérêt ni calcul. A elle ma vie, jusqu'à la dernière goutte de mon sang, puisqu'elle m'a donné Antoinette, puisqu'elle m'a sauvé de la mort et de l'opprobre, puisqu'elle me conserve mes amis ! Quoi ! Violette, Violette, vous pleurez !

— C'est peut-être de joie, dit la jeune femme, car je sens que mon cœur déborde. Ce ne peut être que de joie ! puisqu'entre vous deux, mon époux et mon ami, il n'est point de péril pour moi, pas plus que de douleur possible.

— Violette, s'écria Belair, voilà une de vos larmes, une perle tombée dans votre verre, buvons-la tous trois pour partager le mauvais sort qu'elle nous présage.

— De grand cœur, s'écria Gérard en étendant la main pour prendre le verre de la jeune femme.

— Non ! non ! répliqua Violette en le repoussant avec un accent profond et presque sombre ; ne mêlez point votre fortune à la mienne. De votre côté tout est riant, vermeil ; tout est noir et lugubre du nôtre. A vous, dit-elle à Belair, à vous, mon fiancé, mon cher amour, à vous le droit de partager mes peines, puisque vous avez partagé toutes mes joies, buvez !

Belair saisit le verre de sa maîtresse et but la moitié du vin et de cette larme fatale.

Violette but lentement le reste et lança le gobelet dans la rivière par la fenêtre ouverte.

Gérard, dominé malgré sa force d'âme par l'étrange idée qui venait d'inspirer Vio-

lette, la crut voir en ce moment pâle comme un fantôme ; Belair aussi lui parut avoir pris la teinte sinistre d'un spectre. Ces deux êtres si chers se tenaient par la main comme deux ombres d'amis qu'on a perdus et qu'on revoit en songe.

Il secoua cette vision et ces idées navrantes, baisa les mains glacées de Violette, embrassa tendrement Belair, et déploya toutes les ressources de son esprit libre et enjoué pour effacer jusqu'aux moindres impressions de cette scène douloureuse. Mais le coup était porté. Tous trois n'avaient plus le sourire que sur les lèvres et se sentaient touchés au cœur.

Après avoir essayé d'égarer la conversation par mille détails frivoles, Gérard la ramena au positif.

— Nous disons donc, reprit-il, que dans sept à huit jours nous allons ouvrir nos ailes et nous envoler par delà les mers.

— Oui, répondit Violette, c'est cela.

— Violette ne pourra pas descendre comme nous par l'échelle de cordes, continua Gérard, elle sortira tout simplement par la porte de l'orfèvre. Nous l'attendrons avec un carrosse qui arrivera au moment même où elle paraîtra. Puis, par le faubourg Saint-Antoine, nous gagnerons le carrosse de la marquise qui attendra, lui, à La Villette, et tout est sauvé.

— Admirable plan.

— Jusque là, continua Gérard, pas une imprudence. Ne vous montrez pas même à la fenêtre de la rivière, comme vous avez fait ce soir.

— Je le promets.

— La maison est sûre et n'a pas d'autre issue que le pont ?

— Je ne crois pas.

— Pas de voisinage ? Vous occupez bien toute la maison ?

— Non, répliqua Violette, il y a encore deux chambres au dessous, derrière la boutique de l'orfèvre.

— Pourquoi ne pas les avoir louées ? demanda Gérard.

— Je n'y ai pas songé, répondit Belair.

— Et moi j'y ai pensé ce matin en voyant le vieux propriétaire, dit Violette.

— Eh bien ?

— Eh bien, au moment où je lui ai demandé ces deux chambres, il venait de les louer.

— A qui ?

— A un voyageur, m'a-t-il dit, à une sorte d'officier qui passe et ne restera pas huit jours à Paris.

— Ce n'est pas dangereux, dit Belair.

— Je l'espère, répondit Gérard. Où sont-elles ces chambres ?

— Au dessous de la mienne. Tantôt j'y ai entendu du bruit, on nettoyait sans doute pour recevoir le nouveau locataire.

— On entend donc ce qui se passe dans ces chambres ?

— Oui, en appuyant l'oreille sur le plancher du cabinet que voici.

— Belair, vous pourriez surveiller en cas de besoin; mais attendez donc, est-ce que je n'entends pas ?

— Quoi?

— On dirait le bruit d'un meuble qu'on heurte.

Tous prêtèrent l'oreille. Le bruit cessa.

— Faisons une ronde, dit Gérard; c'est de bonne guerre. Explorons les localités.

Il prit une bougie dans le candélabre, et commença son investigation. Belair et Violette le suivaient, appuyés l'un sur l'autre.

Auprès de la chambre de Violette était ce cabinet noir dont elle avait parlé. Il était à peine éclairé par une lucarne du côté de la rivière.

L'escalier tortueux, roide et haut, descendait de la chambre de Violette au rez-de-chaussée, c'est-à-dire aux deux chambres occupées par le nouveau locataire, et séparées par un palier de la petite boutique de l'orfèvre. Gérard voulut explorer jusqu'à l'escalier, pour se convaincre que la jeune femme était bien en sûreté chez elle : l'escalier était percé d'une fenêtre oblongue donnant aussi sur l'eau.

— Peut-être, dit Gérard en remontant, y aurait-il quelque inconvénient à ce voisinage si Belair ne vous gardait pas chaque nuit, si vous sortiez par le même escalier que ce locataire, et si, enfin vous deviez habiter cette maison plus de huit jours. Mais, comme vous ne bougerez pas de votre chambre, vous le jurez !.. n'est-ce pas,— comme vous ne serez jamais seule aux heures dangereuses, je vous trouve plus en sûreté ici que le roi ne l'est chez lui à Versailles.

— Réjouissons-nous donc ! dit Violette lorsque Gérard eut replacé la bougie dans le candélabre.

Gérard ferma les verrous de la porte ; ils étaient d'une énormité rassurante?

— Je les ferme, dit-il, parce que vous ne sortirez plus, et que moi, pour sortir, j'ai un autre chemin. Attachez l'échelle, mon ami.

— Vous partez déjà ?

— Et ce pauvre dîner qui refroidit à Versailles, s'écria-t-il en riant! et, ce qui est plus grave, mon service demain matin à sept heures! et cette autre nécessité d'être à

Versailles pour qu'on ne me cherche point à Paris.

— Peut-être vous eussiez dû partir par la porte du pont, dit Violette; ces échelons qui aboutissent à la rivière, m'épouvantent.

— Songez donc, chère petite amie, qu'il faut reconduire le bateau ; et puis, l'eau est tiède. D'ailleurs, vous l'avez dit, ma bonne fortune est à toute épreuve.

Il embrassa encore ses amis. Il remarqua que Violette, si doucement chaste et discrète avec lui, l'étreignait avec ce tendre regret qu'on met involontairement dans un dernier adieu.

Déjà il avait éteint les bougies, il était hors de la fenêtre, sur les échelons.

— Rentrez, dit-il à voix basse, rentrez. Vous, Belair, j'ai réfléchi, ne restez pas absent trop longtemps de Versailles, revenez-y, si vous pouvez, demain, de bonne heure. Je laisserai, ce soir, votre cheval à l'hôtellerie. Adieu, rentrez ; pour ne pas attirer l'attention du dehors, je secouerai l'échelle trois fois quand il sera temps que vous la retiriez à vous.

En effet, il étendit le pied pour descendre ; mais, à ce moment, il aperçut en bas un homme qui venait de descendre comme lui par la fenêtre de l'escalier, et qui, tout occupé à démarrer son bateau et à faire le moins de bruit possible, n'avait pas regardé au dessus de sa tête.

— Tiens ! pensa Gérard, en s'effaçant pour n'être pas vu, le locataire d'en bas était chez lui ; c'est lui que j'ai entendu. Ah ! il préfère aussi ce chemin-là ! Laissons-le passer.

L'homme, en deux coups d'aviron disparut sous l'arche.

— Faut-il prévenir mes amis ? se dit Gérard. — Non. Violette n'est déjà que trop inquiète. Mais je veux savoir à quoi m'en tenir sur cet homme. Suivons-le.

Gérard, après avoir secoué trois fois l'échelle, détacha rapidement son bateau et força de rames pour rattraper l'inconnu. Mais celui-ci avait déjà abordé au quai des Ormes. Gérard, sans le perdre de vue, vint s'échouer au plus près sur la rive, tira le bateau sur le sable, pour ne pas perdre de temps à l'amarrer ; puis il s'élança sur les traces de son mystérieux voisin.

Cet homme suivit les quais et traversa Paris dans la direction du Palais-Royal.

Gérard observait de loin à chaque lumière la haute taille de l'inconnu ; le mauvais manteau dans lequel il se drapait malgré la saison, la longue épée qui lui battait les jambes et le large chapeau abattu sur son visage.

— Laide tournure, pensait Lavernie.

L'homme se dirigea vers la rue de Richelieu, et Gérard frissonna en le voyant continuer à s'approcher de l'hôtel de Louvois situé dans cette rue, et s'arrêter dans la rue Colbert, sous l'arcade sombre en face de l'hôtel du ministre de la guerre.

— Plus de doute, se dit Lavernie, le voisin de Violette est un espion !

L'homme, à chaque passage de piétons attardés dans la rue déserte, s'agenouillait et semblait mendier ; puis, les passans éloignés, il se relevait et continuait de guetter en face.

— Il attend quelque supérieur pour faire son rapport, pensa Gérard.

A la fin le jeune homme n'y tint plus : il attacha son mouchoir sous son chapeau pour s'en couvrir le visage comme d'un masque, et s'approcha.

L'homme se courba selon son habitude, en grommelant quelques paroles.

— Levez-vous, dit Gérard irrité, je veux voir votre visage.

Et il jeta par terre le chapeau de cet homme.

Celui-ci se releva d'un bond en cachant sa tête avec son manteau, puis ayant renfoncé son chapeau sur ses yeux :

— Pourquoi vous cachez-vous vous-même ? répliqua-t-il.

Et il mit l'épée à la main pour empêcher Gérard d'approcher de nouveau.

Celui-ci l'imita. L'inconnu tomba en garde dans toutes les règles de l'art.

— Oh ! oh ! pensa Gérard, j'ai affaire à une lame.

Et il prit ses mesures pour croiser avantageusement le fer.

Aussitôt, par la rue Neuve-des-Petits-Champs, accourut à grand bruit un piqueur à cheval tenant un flambeau et précédant un carrosse qui avançait rapidement.

— La porte ! criait de loin cet homme dont les deux combattans reconnurent la livrée.

La porte de l'hôtel Louvois s'ouvrit aussitôt.

— M. de Louvois ! murmura l'inconnu épouvanté en fuyant à toutes jambes par la rue de Richelieu.

— Louvois ! se dit Gérard, Louvois qui me croit à Versailles, rengaînons !

Et il fit retraite par la rue Colbert.

— C'est égal, se disait-il, je donnerais beaucoup pour comprendre comment cet inconnu vient en face de l'hôtel Louvois et se sauve quand M. de Louvois arrive. Je donnerais encore plus pour avoir vu son visa-

ge... Mais, patience! je le retrouverai. Dieu merci, je connais son adresse. En attendant, j'ai la preuve qu'il n'est pas espion de Louvois, sans quoi il ne se fût pas sauvé à l'approche de son maître.

Ainsi rassuré sur le compte de ses amis, Gérard ajourna tout commentaire, alla chercher son cheval à l'hôtellerie de la rue Saint-André-des-Arts, et regagna Versailles par une belle nuit tiède et sans nuages.

VI.

Les petits présens entretiennent l'amitié.

Le lendemain, un carrosse fermé, escorté par un homme et deux valets à cheval, s'arrêtait aux portes avant d'entrer à Versailles. Le cavalier pénétrait tout seul dans la ville et s'en allait demandant aux barrières des huissiers, avec un accent étranger, *le palais de Versailles*.

Cette question étrange stupéfia ceux qu'on interrogeait comme si on leur eût demandé où demeurait le soleil. Cependant on indiqua le palais à l'étranger. Celui-ci, après avoir écouté les indications, demanda si Mme de Maintenon était à Versailles.

Les huissiers remarquèrent que le cavalier, malgré ses questions bizarres, semblait être un homme de qualité, qu'il avait deux grands laquais derrière son carrosse, qu'il était lui-même monté sur un fort beau cheval du Nord, et ils daignèrent répondre que la marquise était partie déjà pour Saint-Cyr, selon son habitude.

L'étranger demanda aussi minutieusement la route de Saint-Cyr, et, sans avoir parlé aux personnes que probablement renfermait ce carrosse si bien clos, il marcha en tête du petit convoi, dans la direction de Saint-Cyr.

Ce nom lui avait fait battre le cœur, un sang plus vif affluait à ses joues, sa figure mélancolique s'était animée depuis qu'il pouvait chercher à l'horizon la fameuse abbaye vers laquelle il conduisait son silencieux cortége.

Il suivit la route que nous connaissons, aperçut bientôt l'entrée de Saint-Cyr, et, poussant involontairement son cheval, vint prier le Suisse de demander pour lui audience à Mme de Maintenon.

On était poli à Saint-Cyr comme partout où régnait la marquise. Le suisse, un excellent Tourangeau, lorgna du coin de l'œil le lourd carrosse toujours fermé qui s'était arrêté à trente pas du maître, le maître lui-même, figure bizarre, mais respectable, et demanda quel nom il lui faudrait annoncer à sa maîtresse.

— Van Graaft, dit laconiquement l'étranger.

Ce nom illustré dans l'abbaye par la beauté, la bonté, la réputation de richesse d'Antoinette, cette pensionnaire dont la dot était un million; ce nom que la marquise honorait de son amitié, fit un effet magique. Les yeux du Tourangeau, habitués pourtant à bien des splendeurs, s'arrondirent à l'aspect du riche Hollandais, dont on parlait à Saint-Cyr comme d'un fabuleux Inca du Mexique.

Le Tourangeau sonna précipitamment pour avertir au parloir. Il sonna deux coups de cloche, ainsi que pour un prince du sang ou un maréchal de France.

C'était bien Van Graft, pâli, maigri, les yeux brillant d'un feu plus intelligent, mais plus sombre. Ce visage trivial avait pris dans la douleur une expression réfléchie qui donne presque toujours certaine majesté. Du fond des orbites creusées, et sous le pli d'une incessante méditation, jaillissait par intervalles un éclair, que Louvois lui-même n'eût pas soutenu, tant il révélait d'abîmes profonds, d'ulcérations effrayantes dans cette âme ainsi dévoilée.

Van Graaft, depuis son entrevue avec Antoinette à Saint-Ghislain, avait perdu le repos, le sommeil. Chaque nuit cette ombre passait et repassait sous ses rideaux avec un sourire qui mendie la tendresse; chaque nuit le malheureux croyait voir, escortant cette vision suave, un fantôme ensanglanté qui suppliait aussi et murmurait:

— Aime ma fille!

Rien n'avait pu distraire Van Graft de ces hallucinations douloureuses, rien que l'espoir d'une vengeance terrible, et un jour que Guillaume était venu rendre visite à son ami, peut-être s'agissait-il encore de quelque million, il entra sans se faire annoncer, comme c'était sa coutume, et aperçut le Hollandais occupé, dans sa chambre du Boompjes, à entasser un amas énorme d'or de toutes les nations, sur une table de marbre au milieu de la salle.

Van Graaft comptait les piles et les aplanissait au niveau de dix mille livres par pile. Guillaume en compta jusqu'à cinquante, formant un quadrilatère aux reflets rutilans, qui eût tenté les voleurs comme la chair fraîche tente les vautours.

Le cube ainsi formé, Van Graaft plaça sur la face supérieure un papier qui renfer-

mait ces mots écrits de sa main en larges et gros traits :

« Je donnerai les cinq cent mille livres que voici au premier, de quelque nation qu'il soit, qui m'apprendra que Louvois est mort.

» Mai 1691. Van Graaft, de Rotterdam.»

Le Hollandais fixa le papier par les quatre coins en y appliquant quatre doubles quadruples d'Espagne.

Le roi s'était approché pour lire par-dessus l'épaule de son ami. Van Graaft l'entendit marcher et tourna la tête de son côté. Guillaume, sans rien dire, sans manifester la moindre émotion, passa dans la chambre à coucher pour s'étendre sur l'immense fauteuil où déjà nous l'avons vu, puis, du ton le plus naturel, demanda au négociant comment il se portait.

—Bien, répondit Van Graaft, enchanté de l'idée qu'il venait d'avoir.

Et l'on parla d'autre chose.

Puis Guillaume, fixant sur son compagnon ce regard acéré, qui pénétrait jusqu'aux ressorts de l'âme,

—Auriez-vous quelque répugnance à aller en France ? dit-il.

Van Graaft pâlit.

—A Saint-Cyr? continua Guillaume de sa voix grêle et entrecoupée.

Le Hollandais chancela comme si un nuage passait devant ses yeux. Jamais il n'eût osé se formuler à lui-même cette terrible idée : revoir Antoinette ! Et pourtant lorsque Guillaume eut parlé, un immense désir, une soif inextinguible s'alluma dans ce pauvre cœur, de se rattacher une dernière fois à une suprême espérance.

— Partez donc sur-le-champ, dit Guillaume, vous pouvez avoir touché la frontière de France dans deux jours ; suivez la route de Paris, vous y trouverez, marchant à pieds, errant et mendiant trois femmes allemandes — vous pouvez les aborder sans crainte, ce sont des princesses de la plus haute naissance — vous savez l'allemand, elles ne connaissent que cette langue—soyez leur interprète et conduisez-les chez Mme de Maintenon — je crois que vous ferez ainsi grand plaisir à cette dame. Offrez à la marquise toutes mes amitiés, mes respects et comptez que je vous donne une commission dont vous me remercierez.

Van Graaft n'était pas d'un naturel curieux ni questionneur. Il savait que son ami ne parlait qu'à coup sûr : il se contenta donc de lui dire :

— A quel endroit, à peu près, rencontrerai-je ces dames?

— Elles ne peuvent faire plus de quatre à cinq lieues par jour. Elles ont passé à Mons avant-hier, vous les trouverez au-delà de Valenciennes.

Van Graaft, sans faire une observation, sonna ses valets, et derrière eux arriva La Goberge qui, en traversant la chambre aux cinq cent mille livres, poussa un cri, lut l'inscription placée sur la masse d'or, et s'abîma dans une de ces méditations comme Satan les enseigne à ses damnés.

Guillaume voyait La Goberge et méditait aussi.

Van Graaft commanda des chevaux de poste et s'habilla sans hâter ni un geste, ni une parole; puis quand il eut fini :

— Je suis prêt, dit-il.

Les valets s'éloignèrent respectueusement. La Goberge contemplait l'or et songeait toujours.

— Vous n'oublierez pas, Van Graaft, dit lentement Guillaume, de prévenir Mme de Maintenon que je lui ménage, d'ici à quelques jours, une agréable surprise, que je lui destine un cadeau d'ami.

Van Graaft fit un signe d'assentiment.

— Eh bien! partez, mon ami, dit Guillaume en donnant la main à Van Graatt, qui se dirigeait vers l'escalier.

La Goberge, comme réveillé en sursaut, s'approcha et après avoir salué humblement le roi :

— Ne m'emmenez-vous pas, mynheer? dit-il à Van Graaft.

— Pourquoi pas, répliqua celui-ci.

La Goberge s'élança par une porte de service afin d'arriver le premier au carrosse.

Guillaume, en se retournant, remarqua que le papier signé par Van Graaft avait disparu de la surface du bloc d'or.

Voilà comment Van Graaft s'était mis en route, et l'on ne s'étonnera plus de le voir entrer à Saint-Cyr, escortant ce lourd carrosse.

On ne le fit pas longtemps attendre au parloir. Mme de Maintenon achevait de dîner avec les jeunes filles, qu'elle avait voulu dédommager de la remise d'*Athalie* et de leurs travaux stériles. Lorsque Nanon vint prononcer à son oreille le nom du Hollandais, elle changea de couleur, et sans rien témoigner à Antoinette, sinon par un serrement de main et un amical sourire, elle quitta la table et passa chez elle aussitôt.

Van Graaft ému, tressaillant à chaque bruit de portes, s'attendait à voir entrer sa vision, et cherchait le plus profond de l'ombre. La marquise apparut seule, et lui fit un accueil dont un prince eût été glorieux.

Elle le fit asseoir — peut-être, parce que connaissant les façons de ce barbare, elle préféra le gagner de vitesse en lui faisant une grâce qu'il se fût faite lui-même.

— Enfin, vous voilà donc, monsieur, dit-elle ; je ne saurais vous exprimer toute ma joie. M'apportez-vous quelque heureuse nouvelle du roi ? S. M. n'a-t-elle point oublié le signalé service qu'elle m'a rendu et la reconnaissance éternelle que sa grandeur d'âme m'a inspirée.

— Madame, j'apporte une nouvelle preuve d'amitié de Guillaume, répliqua Van Graaft, toujours occupé des portes et distrait par son idée fixe.

— Vous me comblez. Laquelle ? répondit la marquise, qui comprenait l'anxiété du Hollandais et se promettait de lui donner prompte et heureuse satisfaction.

— J'ai rencontré sur ma route ici, dit Van Graaft, trois personnes, sans argent, sans pain, presque sans habits. Ce sont de pauvres femmes qu'une grande calamité a ruinées.

— Vous les aurez secourues ? demanda la marquise, car vous êtes bon.

— Madame, comme leur malheur vient de vous, c'est-à-dire de la France, je les ai amenées ici — d'après le conseil de Guillaume.

— Qui sont donc ces trois personnes ? demanda la marquise.

— Mme la princesse de Veldens et ses deux filles, ruinées par la désolation du Palatinat, qui a été si lâchement incendié par les ordres de M. de Louvois. Dénuées de tout, sans asile et sans espoir, je les ai recueillies. Guillaume a pensé que vous seriez charitable et généreuse envers elles.

— Ah ! Monsieur... s'écria la marquise, pâle de joie et d'émotion, le roi Guillaume, qui a eu cette idée, vous qui l'avez mise à exécution, vous êtes pour moi deux amis qui n'épuiserez jamais ma reconnaissance.

Et en disant ces mots elle serra les mains de Van Graaft avec l'effusion d'un bon cœur, et le triomphe d'un esprit irrité qui venge enfin ses offenses.

— Où sont-elles ? continua la marquise vivement.

— En bas dans mon carrosse.

— Quelqu'un les a-t-il vues ?

— Personne, je n'avais avec moi que deux laquais qui me sont dévoués, et un autre serviteur qui, craignant cet infernal Louvois au service duquel il a été, n'a pas osé me suivre à Versailles, et se cache jusqu'à mon départ.

— Je puis faire venir ici ces malheureuses femmes.

— Je vais les chercher, dit tranquillement Van Grafft.

— Leur carrosse est dehors ! Eh bien, je veux que, contrairement à la règle de St-Cyr, ce carrosse, qui renferme tant de malheur et de noblesse, entre dans ma cour comme celui d'un roi ou d'un prince régnant ! Restez, M. Van Graaft.

Elle sonna et donna ses ordres à Manseau. On entendit bientôt entrer le carrosse dans la cour de Saint-Cyr.

Soudain le galop d'une escorte et le roulement d'une voiture rapide ébranlèrent la route de l'abbaye.

— Le roi ! s'écria la marquise.

— Le roi ? dit Van Graaft sans émotion.

Et il cherchait à s'effacer.

— Restez assis, vous dis-je, monsieur, fit la marquise en lui serrant de nouveau la main.

Le roi parut au seuil de la chambre, et Van Graaft se leva. Louis XIV, son chapeau à la main, salua respectueusement la marquise et sans regarder Van Graaft, qu'il avait parfaitement vu, mais qui l'avait choqué assis chez Mme de Maintenon :

— Madame, qu'est-ce que ce carrosse que j'ai aperçu dans la cour ? Avez-vous ici quelque personne royale ? La reine d'Angleterre et le roi Jacques seraient-ils venus vous rendre visite ?

— Non, sire, répliqua froidement la marquise ; mais il y a dans ce carrosse trois princesses allemandes que je me préparais à recevoir quand V. M. m'a fait l'honneur d'entrer chez moi.

— Il les faut recevoir, madame, dit le roi un peu confus d'avoir montré son dépit, car, en voyant Van Graaft assis, il avait supposé que la marquise aurait eu la faiblesse d'étendre les priviléges du Hollandais jusqu'à lui permettre de faire entrer à St-Cyr son carrosse roturier.

La marquise s'inclina et fit signe à Manseau.

— Qui sont ces princesses ? demanda Louis XIV.

— Madame de Veldens et ses deux filles, sire.

— Famille régnante, ajouta le roi, qui connaissait à fond, mieux que d'Hozier, les généalogies de toute la noblesse européenne.

— Madame la princesse de Veldens ! annonça l'huissier.

Et l'on vit entrer dans la chambre, trois femmes ou plutôt trois spectres, pâles, maigres, vêtues d'habits souillés, qui s'approchèrent en tremblant de Mme de Maintenon.

La marquise, à ce spectacle navrant ne put retenir ses larmes et ouvrit à la malheureuse mère ses bras dans lesquels les trois princesses se précipitèrent en sanglotant.

— Qu'est-ce ceci ! murmura le roi en reculant de suprise et presque d'effroi, et il s'oublia au point de consulter Van Graaft qui demeura immobile.

— Sire, répondit Mme de Maintenon en se dégageant doucement pour s'approcher du monarque, vous voyez trois princesses qui naguère étaient riches, puissantes, heureuses, et qui ont tout perdu dans l'incendie du Palatinat. Elles venaient à pied, en mendiant, demander du pain à la France qui les a réduites où vous les voyez, et sans la générosité de M. Van Graaft qui, les rencontrant, les a recueillies dans son carrosse, ces victimes infortunées ne fussent pas même arrivées ici, devant le tribunal de Votre Majesté, souverain juge de toute oppression, souverain protecteur de toute souffrance.

Et se tournant vers Van Graaft, tandis que le roi consterné baissait, pour la première fois, les yeux devant des créatures humaines :

— Monsieur, ajouta la marquise, veuillez dire à ces dames, puisqu'elles ne comprennent point la langue française, qu'elles sont en présence du roi Louis-le-Grand.

Aux premiers mots brefs et incisifs que prononça Van Graaft en allemand, les trois femmes, poussant un sourd gémissement, tombèrent à genoux, les mains jointes, devant le roi qui fondit en larmes en les relevant.

Par les portes restées ouvertes, et dans la galerie correspondant aux appartemens, on voyait les officiers de l'escorte, les officiers de service et quelques seigneurs groupés silencieusement pour recueillir jusqu'aux moindres détails de cette scène à la fois touchante et sublime.

Le roi, redressant sa tête majestueuse :

— Que ferez-vous, madame? dit-il à la marquise d'une voix altérée.

— Sire, je compte prier ces dames d'accepter l'hospitalité dans Saint-Cyr. Elles sont femme, mère et filles de princes, morts en défendant leur patrie et leur famille. Leur place est dans cette maison fondée pour secourir les filles des gentilshommes loyaux et pauvres.

Le roi s'adressant à Van Graaft avec un regard plein de douceur,

— Je vais répondre à ces dames, dit-il, et du fond de mon cœur.

Il s'approcha de la princesse de Veldens en lui prenant la main :

— Madame, dit-il d'une voix émue mais sonore, il n'y a que le plaisir de vous faire du bien par moi-même qui puisse me dédommager de tout le mal qu'on vous a fait si cruellement contre mes ordres et à mon insu !

Van Graaft répéta mot à mot ces paroles solennelles du prince qui, devant tant de témoins, foudroyait ainsi d'un blâme énergique les cruelles exécutions de son ministre.

Et chacun se dit, quand le roi eut passé silencieux et morne,

— Que dirait M. de Louvois, s'il eut entendu?

— Comme la marquise doit être heureuse ! dirent les autres.

D'autres encore allèrent jusqu'à pronostiquer que Louvois était perdu.

La marquise remercia Van Graaft par un de ces regards dont rien ne peut rendre l'éloquence. Peut-être n'était-il pas assez vengé, lui ; mais pour elle, quelle vengeance ! en attendant mieux.

Elle s'occupa immédiatement des princesses, et dit à son ami le Hollandais :

— Attendez-moi, je reviens.

VII.

Le nuage marche.

Mais il en est des espérances de l'homme comme de ces frais paysages qu'aperçoit le voyageur au milieu du désert — arbres verdoyans, sources écumeuses, tout ce bonheur vu de loin s'évanouit à mesure que l'on approche — la verdure devient du sable, l'eau murmurante, c'est une lande de cailloux brûlans — ce supplice s'appelle le mirage — tout voyageur au désert l'a subi deux ou trois fois : — tout homme dans sa vie le rencontre plus souvent encore.

Telle fut la douleur de Van Graaft lorsqu'il revit Antoinette. Ce fut au point que la marquise jugea le mal sans remède. Le Hollandais, à jamais déchu de ses illusions, fut généreux jusqu'au sublime. Il parla du mariage prochain de *sa fille*, déclara qu'il viendrait exprès de Rotterdam, afin de célébrer ce mariage avec la magnificence qui convenait à sa fortune, et il se fit présenter cérémonieusement Gérard de Lavernie, qui, malgré les découvertes auxquelles la révélation de Violette l'avait si puissamment aidé, témoigna au négociant tout le respect, toute l'affectueuse politesse qu'un beau-père a droit d'attendre du gendre qu'il aurait choisi.

Puis, après quelques visites à Saint-Cyr, visites de plus en plus courtes, Van Graaft disparut et alla s'enfermer en quelque coin solitaire, dans une maison que venait de lui fixer pour séjour une dépêche mystérieuse de Guillaume.

Mais, aux termes de cette dépêche, Van Graaft avait dû prévenir de nouveau la marquise que son ami le roi Guillaume lui ménageait une surprise digne d'elle, — que ce présent arriverait au plus tard dans deux jours, et qu'elle s'arrangerait de façon à le recevoir secrètement, à quelque heure que ce fût du jour ou de la nuit.

Sur ce nouveau mystère, Van Graft avait pris congé, au grand étonnement de la marquise.

Cependant Gérard était retenu à Versailles par un service forcé d'inspections et de revues, par le mouvement inusité qu'occasionnait l'arrivée d'un ambassadeur musulman. Il avait ordonné à Belair de se tenir constamment à sa disposition le jour, et affectait de se promener publiquement avec le musicien.

Il espérait ainsi dérouter la police de Louvois, et chaque absence de Belair passait pour un voyage fait à Paris, pour la collaboration d'*Athalie*. Ces jours-là, Belair entrait ouvertement chez Racine, y dînait, la maison retentissait de musique, et le musicien ne trouvait pas toujours dans son poëte la souplesse dont il avait abusé au camp de Staffarde pour mettre en musique *les Fourgons et les Dragons* de cet excellent Catinat. Racine défendait mieux ses rimes contre la tyrannie des notes.

Mais Belair, une fois libre, courait à la petite maison du pont Marie. Le luxe de précautions qu'il avait prises d'abord ne faisait que s'accroître. Averti par Gérard des étranges allures de son suspect voisin, Belair avait recommandé à Violette de ne point se montrer, de ne point chanter, de n'éveiller par aucun bruit les échos de la trop sonore masure.

En même temps il guettait; Violette aussi; mais, en dépit de leur surveillance, jamais ce voisin n'avait donné prise sur lui, jamais on n'avait réussi à l'apercevoir.

Et comme Gérard reprochait à Belair cette maladresse, Belair répondit, avec assez de raison, que l'on guette mal lorsqu'on se cache soi-même; que Violette se cachait; que, n'osant se montrer à la fenêtre, il lui était bien difficile de voir rentrer le voisin du côté de l'eau. Quant à l'entendre, oui, elle l'entendait rentrer, marcher dans sa chambre, tousser même. Elle sentait monter à elle l'acre parfum du tabac que fumait cet homme, et qui filtrait par les solives et les plâtres gercés de son plafond. Mais voilà tout, et ces indices n'étaient pas trop effrayans, s'ils n'étaient pas très positifs.

— En effet, disait Gérard à Belair, dans une de ces promenades qu'ils faisaient tous trois, c'est-à-dire tous quatre, car le chien Amour suivait toujours Jaspin en grommelant, je ne crois plus que ce voisin soit un espion, ou du moins un espion attaché à nos traces.

S'il en était ainsi, il eût déjà profité de la solitude où est parfois Violette pour la faire enlever et disparaître. Je sais bien que jusqu'à présent il n'a pu voir la jeune femme, et que, dans Paris, l'ennemi loge souvent cloison à cloison avec son ennemi sans le connaître jamais. Cependant Louvois n'emploie que des hommes rusés, énergiques; une cloison pour eux ne serait pas un rempart. Ainsi, plus de craintes, de ce côté, du moins. L'homme que vous avez cherché à découvrir vous eût découverts vous-mêmes, s'il y avait intérêt. Ne vous occupez plus de lui, mais tâchez de lui demeurer inconnus.

— Toutefois, interrompit Belair, il importe que nous ne restions pas longtemps dans cette situation. Violette se consume de terreur, et chaque mouvement que fait ce voisin dans sa chambre, lorsqu'il s'y trouve, glace d'épouvante notre malheureuse amie. Elle n'ose respirer dans son lit; elle n'ose marcher; elle n'ouvrirait pas sa fenêtre pour tous les lilas qui s'épanouissent en France, pour tous les fruits de la terre promise.

Jaspin, qui écoutait sans parler, — car le digne homme, depuis son succès à la cour, était devenu un rocher pour la discrétion, et, comme le disait Belair, il avait appris à fond la langue des poissons, — Jaspin se décida à ouvrir la bouche, d'où l'infortuné était condamné, par son illustration redoutable, à ne plus laisser tomber que des paroles d'or.

— Mes amis, dit-il, j'ai tout préparé pour l'exécution de ce que vous désirez. Le carrosse destiné à rapporter de Valenciennes les étoffes précieuses et les fines porcelaines de la marquise devait partir seulement le 20 de ce mois. Il y avait coïncidence entre ce départ et certaines commissions que la reine d'Angleterre a recommandées à Mme la marquise; mais j'ai obtenu que cet équipage partirait le 16. Il était naturel qu'on voulût partir le matin; j'ai obtenu qu'on partirait le soir. Mme la marquise est pour moi l'indulgence et la bonté mêmes.

C'est Mlle Nanon Balbien qui est chargée

de convoyer ce carrosse. (Jaspin se servait de termes militaires depuis qu'il fréquentait des maréchaux de France.) Je prierai cette demoiselle d'avoir pour notre amie tous les égards qui sont dus au malheur, et, malgré la répugnance qu'éprouve ordinairement Mlle Balbien à se charger des affaires d'autrui, j'ai eu le bonheur de la décider pour cette occasion.

— Elle a dû bien regimber, fit observer Gérard en souriant.

— Mais oui, soupira Jaspin. Cependant, elle a fini par céder. Elle est tout à fait charitable, sans en avoir l'air. Son commerce ne sera peut-être pas infiniment agréable à Violette, mais il est sûr.

— Oh oui! s'écria Belair en riant; oui, elle est d'un commerce extrêmement sûr, et gare à quiconque voudrait fouiller dans son carrosse.

— Voilà précisément ce qu'il nous fallait, répondit Jaspin. C'est donc bien entendu. Le seizième de ce mois, c'est-à-dire demain, à huit heures du soir, le carrosse partira de la grande écurie et fera sa première halte à Paris, à la porte Saint-Denis.

— Nous y serons! s'écria Belair.

— Non pas, dit vivement Gérard, vous n'y serez point, vous, Belair.

— Non, non, dit Jaspin; je désire que Mlle Balbien ne vous voie pas. Cela l'offusquerait : elle n'aime pas la musique.

— C'est différent, répondit Belair; mais alors, comment Violette la rejoindra-t-elle?

— J'irai moi-même, dit Jaspin, chercher notre amie, que Gérard aura fait sortir de la maison du pont Marie. Tout est permis, voyez-vous, à l'homme qui porte l'habit de capitaine-lieutenant des chevau-légers du roi. Voilà pour la sortie de votre prison et pour la voie publique. Aussitôt que Violette sera dans la chaise où Gérard l'aura mise et où je l'attendrai, c'est moi qui mènerai la prisonnière à Mlle Balbien. De ma main, elle ne peut rien refuser.

— Mais alors, moi? demanda Belair.

— Vous, répliqua Gérard, vous aurez soin de vous montrer le soir même à beaucoup de gens; vous prendrez rendez-vous avec Racine pour le lendemain, et quand sonnera minuit, je vous mettrai à cheval, et vous rattraperez très facilement le carrosse. Suivez-le avec précaution, de façon à ne joindre Violette qu'auprès de la frontière. Alors, plus d'hésitations. Lorsqu'avec l'autorité de ma mie Balbien, et sous sa mante, vous aurez passé les postes, disparaissez avec Violette. Je me fie à vous pour le reste. Vous savez que je fais passablement un plan; celui-là est bon, je le garantis; d'ailleurs, je l'ai concerté avec monseigneur l'évêque de Troyes, et nous ne saurions trébucher en route, étayés que nous sommes par la crosse de Sa Grandeur.

Belair eût sauté de joie si Jaspin ne l'eût retenu à la terre.

Ils étaient en ce moment près des bâtimens de la surintendance, où logeait Louvois quand il résidait à Versailles. Louvois, comme on sait, comptait parmi ses charges celle de surintendant des bâtimens, revenu énorme, prépondérance colossale. C'était à la fois un droit d'entrer partout et de contrôler toutes dépenses chez le roi lui-même.

Jaspin arrêta donc les élans du joyeux Belair, parce qu'il venait de reconnaître, derrière une des vitres de la surintendance, le sombre visage de Louvois, aussi occupé à regarder dans le parc qu'à lire une lettre qu'on voyait encore dans sa main.

Ce fantôme éteignit toute démonstration chez les trois amis. Jaspin leur conseilla même de se diviser. Louvois ne devait pas trouver bon que trois de ses ennemis causassent avec enjouement sous ses fenêtres. Et Belair, docile à cet avis, prit congé de Gérard pour aller faire part à Violette de tant d'heureuses promesses.

Tout à coup on vit sous la voûte le ministre, à pied, sans liasses sous le bras, se diriger, en distribuant ses salutations, vers le château, à une heure qui n'était pas celle du travail.

Louvois pouvait tourner court et laisser ainsi ses deux ennemis derrière lui sans paraître les avoir aperçus; mais il arrondit sa marche et arriva tout près d'eux avec un visage si rayonnant et si fier, avec un regard si ferme et si perçant, que Jaspin en frissonna jusqu'à la moelle de ses os.

Cette affectation à s'approcher et à regarder rendait indispensable un salut de l'officier et de l'évêque. Gérard s'inclina froidement; Jaspin fit sa révérence la plus longue et la plus basse. Louvois, comme s'il eût été heureux d'avoir encore une fois courbé devant lui ses plus cruels ennemis, rendit à chacun d'eux un salut dégagé, presque ironique, et continua son chemin.

Jaspin, lorsqu'il le vit de loin,

— Il y a du nouveau, dit-il; voilà Louvois qui se montre et nous brave.

— En effet, répliqua Gérard, depuis plusieurs jours il faisait le mort, et l'on croyait déjà que la princesse de Veldens l'avait tué.

— Oh! murmura Jaspin, tant qu'on n'aura pas écrasé la tête du serpent!... Mais patience.

— Voyez ! dit Gérard, il se retourne comme pour nous provoquer encore.

— Décidément, il y a quelque chose — quelque chose de grave, et je cours prévenir la marquise, pour qu'elle prenne ses précautions, s'écria Jaspin qui perdait contenance et laissait paraître tout son effroi sur son visage et dans sa démarche tremblante.—Vous nous aiderez, j'espère !

— Oh ! moi, dit Gérard, je me tiens prêt, dites-le bien à Mme de Maintenon, pour tout ce qu'elle peut désirer de ma part : le bras, l'esprit et l'âme. J'attendrai à l'hôtel des chevau-légers ce qu'on décidera de moi.

Louvois était entré chez le roi, nos deux amis se séparèrent.

Maintenant pourquoi ce triomphe sur les traits du ministre ? pourquoi cette visite qu'il allait rendre hors de ses heures ?

Le soir même du jour où le conciliabule du père Lachaise, de l'archevêque et de la marquise avait eu lieu après la répétition manquée, Louvois avait été averti par un billet anonyme de se rendre à Paris au plus vite. Nous avons vu qu'il avait obéi.

Les avis anonymes servaient souvent ce grand politique autant que les avis signés — une vengeance qui frappe dans l'ombre, est aussi utile à de certaines causes qu'un dévoûment qui sert au grand jour. Louvois, grâce aux rivalités des courtisans, avait appris cent fois leurs secrets et les avait appliqués à son intérêt privé.

Il supposa donc qu'en cette circonstance il gagnerait quelque chose à obéir au billet anonyme. Nous l'avons dit, Gérard le vit arriver de nuit en son hôtel. Là il trouva sur son bureau même, sans qu'on sût comment cela s'était fait, un billet de la même écriture que le premier, qui l'avertissait en termes discrets qu'il allait être question de nouveau, et plus ardemment que jamais, de déclarer le mariage de Mme de Maintenon. On engageait le ministre à veiller, à se défier des répétitions d'*Athalie*, on lui disait que des avis ultérieurs le tiendraient au courant, et que l'auteur de ces avis se réservait de se faire remercier plus tard.

Louvois frappé de cette nouvelle réfléchit. Il fut mis bientôt sur la voie par cette allusion aux répétitions d'*Athalie*. Rien de plus aisé que de savoir quelles personnes avaient assisté à la dernière. Louvois consulta son rapport de police, lut les noms de Rubantel, de Jaspin, du père Lachaise, de M. de Harlay, et s'écria aussitôt :

— Le billet est de l'archevêque !

Son idée première fut de courir chez le prélat et de le faire parler. Mais cette démarche avait trop d'inconvéniens. Elle compromettait tout. Louvois s'abstint. Cependant il veillait, selon qu'on l'y avait engagé. Il sut bientôt que le père Lachaise avait décidé le roi : que le roi déjà ébranlé par le visionnaire de Salon s'était ouvert à Monsieur, que la conspiration de ce mariage s'étendait, peu à peu, des sommités jusqu'aux cercles intérieurs de la cour.

Louvois apprit que la reine d'Angleterre, femme du roi Jacques, et le roi Jacques lui-même, aidaient la marquise; que l'autre roi d'Angleterre, le véritable roi, Guillaume III, secondait Mme de Maintenon avec les princes européens désireux d'obtenir la paix. Il sentit la chaleur naissante de ce commencement d'incendie qui menaçait de tout embraser.

Déjà, l'arrivée de Van Graaft et le coup terrible de l'apparition des princesses de Veldens avaient montré au ministre qu'on l'attaquait ouvertement, sans réserve. Le roi avait prononcé en cette circonstance des paroles qui eussent fait rentrer sous terre tout ministre qui n'eût pas été Satan. Mais Louvois, aux oreilles duquel chacun bourdonna ces paroles terribles, feignit de ne pas les avoir entendues, s'enferma pour ne point provoquer le roi dont les dispositions étaient plus que menaçantes; et, sourdement, seul, c'est-à-dire, plus fort que l'univers ligué contre lui, Louvois retrempa ses armes, nourrit ses forces, et attendit le résultat de l'expédition qu'il avait confiée à Desbuttes. C'était son unique ressource ; mais le moyen était décisif, puisqu'il devait fournir au ministre la confirmation irréfragable d'une accusation sous laquelle allait succomber enfin son ennemi. Or, l'attente, c'est-à-dire le fiel, rongeait minute par minute ce cœur de bronze.

Pendant son inaction les affaires du mariage continuaient sans obstacle; un jour de plus allait tout perdre ; le roi, d'après le conseil de Monsieur et des principaux ducs, avait fixé l'heure au parlement pour une communication. C'en était fait si le roi eût prononcé tout haut ce mot que chacun murmurait tout bas.

Enfin une lettre arriva; — c'était cette lettre que Jaspin vit entre les mains de Louvois, c'était une lettre de Desbuttes, apportée par un courrier qui avait semé sur sa route dix cadavres de chevaux.

« Monseigneur, disait le financier, bonnes nouvelles ; notre homme est plein de raison; il en sait plus qu'il ne faut pour que la dame soit honteusement chassée. — Je profite de sa lucidité; je vous l'apporte,

la victoire est assurée. Le 15 au soir j'entrerai à Paris par la barrière Saint-Martin, daignez songer un peu à moi, monseigneur.

— Quoi! aujourd'hui, s'écria Louvois pâle de joie, oh ! Desbuttes, quand tu devrais n'arriver que demain, tu nageras dans l'or.

Et, serrant le précieux papier, Louvois courut chez le roi, comme nous avons vu, en écrasant sur sa route ces vermisseaux qui un moment s'étaient enlacés pour l'arrêter.

Il n'avait point paru chez Louis XIV depuis l'aventure des princesses. On le croyait en pleine disgrace. Aussitôt qu'il se montra le front haut, l'air assuré dans la galerie, ce fut un murmure qui se résolut comme toujours en félicitations.

Louvois traversa les rangs des courtisans et entra dans le cabinet du roi.

Louis XIV était froid, mais il ne savait pas être brutal. Tout roi qu'il fût, l'hospitalité lui était sacrée. D'ailleurs il devait tant à cet homme ! Cette tête de géant renfermait encore tant de secrets d'Etat, qu'il fallait bien la ménager.

Louvois, après s'être acquitté des cérémonieux devoirs d'une entrée en matière aussi délicate, demanda au roi si S. M. daignerait lui accorder seulement dix minutes de son temps précieux.

— Parlez, monsieur, dit le roi.

— Je vais sur-le-champ au but, Sire, — Votre Majesté est, je le sais, décidée à passer outre à toutes mes objections contre la déclaration de son mariage.

— Oui, monsieur, dit Louis XIV.

— Je n'insisterai donc pas sur ces objections, reprit Louvois, frappé de l'air de résolution qui éclatait dans chaque parole du roi ; ce n'est plus au nom des grands intérêts de la politique que je viens une dernière fois combattre la déclaration de ce mariage auprès de Votre Majesté.

— Je ne sais trop, alors, ce que vous pourrez invoquer, dit sèchement le roi.

— Je cesse de m'adresser au monarque, sire, et comme d'ailleurs je ne suis plus traité en ministre, je me trouve d'accord en cela avec la situation ; seulement, homme de cœur et d'honneur, je m'adresse au premier gentilhomme de France, et je viens hardiment, froidement lui dire en face : Vous projetez une chose impossible. Votre alliance publique avec la personne que vous prétendez avouer ne se fera point pour des raisons qui intéressent l'honneur du gentilhomme et l'honneur du mari.

— Monsieur! s'écria le roi tremblant d'inquiétude et de colère — avez-vous bien réfléchi aux paroles que vous osez me faire entendre... Est-ce assez de calomnies!..

— Je m'en porte garant, sire, dit Louvois immobile.

— Vous mettez votre tête en jeu ! monsieur le marquis.

— Je le sais !...

— Et vous apportez des preuves, n'est-ce pas ? dit le roi épouvanté de cette infernale assurance.

—Si Votre Majesté n'eût pas dû aujourd'hui même s'enchaîner à jamais par une communication imprudente au parlement, j'eusse attendu deux jours parce que ces preuves ne m'arriveront peut-être que ce soir, peut-être que demain ; mais comme je risque tout pour avertir une dernière fois mon prince, comme ma tête est là pour répondre de ma parole, je viens supplier Votre Majesté de m'accorder un délai de deux jours. Après quoi, si je me suis trompé, si j'ai été trompé, le roi m'excusera en considération de mon zèle, ou me punira, suivant sa colère. Me voici, je m'incline et j'attends.

Le roi marchait à grands pas sans répondre.

— Deux jours, ce n'est rien, dit Louvois. Ce n'est pas une renonciation à votre projet, ce n'est une insulte ni un embarras pour personne. Qui saura que j'ai obtenu ce délai de deux jours? Ce n'est pas moi qui m'en vanterai, de peur qu'on ne se jette à la traverse dans le dessein que je poursuis et poursuivrai jusqu'à la mort d'assurer le repos et la gloire de mon roi.

Le roi réfléchit profondément, et finit par dire d'une voix sombre :

— J'attendrai jusqu'à demain soir, monsieur de Louvois.

Sans un éclat de voix, sans un éclair de satisfaction, sans un souffle qui trahit son bonheur, Louvois s'agenouilla pour remercier son maître et sortit du cabinet.

VIII.

Le choc de deux fortunes.

Jaspin était déjà en route pour aller avertir la marquise, lorsqu'il réfléchit qu'il la trouverait entourée de monde, que c'était son jour d'audience, et que peut-être elle ne pourrait le recevoir sans attirer l'attention.

D'ailleurs à quoi bon éveiller l'inquiétude de la marquise à propos d'une crainte qui pouvait être chimérique? Jaspin était là,

dans le chemin, à se consulter, laissant aller son carrosse au petit trot, lorsqu'il fut rejoint par le père la Chaise, dont les chevaux marchaient rapidement.

Le jésuite ayant reconnu Jaspin, le fit arrêter, descendit en toute hâte et s'approcha de la portière. L'air sombre du confesseur de Sa Majesté ne présageait rien de bon.

— Tout est encore une fois perdu, glissa le père la Chaise à l'oreille de Jaspin ; le roi remet à deux jours sa communication au Parlement, je cours prévenir la marquise.

Et, voyant Jaspin atterré, le jésuite continua sa route en homme qui connaît le prix d'une minute.

— Allons, se dit Jaspin, revenu de sa stupeur, mon pressentiment était fondé, Louvois a retourné l'esprit du roi. Cette lettre, que je lui ai vu lire était une nouvelle heureuse ; il faut, au lieu d'alarmer la marquise, découvrir quelque chose des projets de Louvois. Or, il n'est qu'un moyen, c'est de faire parler ce coquin de Desbuttes. Marchons!

Jaspin rebroussa chemin et rentra dans Versailles. Là, pas de Desbuttes. D'aller s'informer à la surintendance, Jaspin ne l'osait en personne. Qui envoyer ? Gérard ? Impossible, il était trop connu. Belair? Où le trouver? Jaspin pensa à Rubantel et courut à son logis pour le prier de s'informer du traitant avec tous les ménagemens possibles.

Rubantel se chargea en rechignant de la commission et questionna dans les bureaux de la surintendance. Il apprit que M. Desbuttes n'était pas venu à l'hôtel depuis plus d'une semaine, et qu'on ignorait les destins de ce galant homme. Cependant on le supposait à Paris où il avait un logement dans l'hôtel Louvois. Il rapporta cette inutilité à Jaspin qui, sans perdre une minute, courut à Paris.

A l'hôtel Louvois, Jaspin n'était pas connu, d'ailleurs il croyait le ministre à Versailles et pouvait risquer de se montrer. Il fit parler le Suisse. Ce dernier, malgré toute la réserve d'un fonctionnaire de son importance, se laissa persuader par la bonhomie de Jaspin, et avoua que M. Desbuttes, qui avait effectivement une chambre à l'hôtel, avait paru dix jours avant, traversant Paris en carrosse, pour porter quelque ordre pressé.

Jaspin, à cette nouvelle qui dérangeait son plan d'investigation, ne laissa rien percer de sa mauvaise humeur, récompensa largement le Suisse, et partit plus pensif que jamais.—Un ordre!.. Quel ordre pouvait porter Desbuttes! N'était-ce point plutôt quelque machination à laquelle il se prêtait comme instrument. En quel endroit se rendait-il? comment le savoir?— Là résidait la plus grande partie du secret.

Jaspin savait le jour et l'heure du départ, c'était un commencement. En questionnant, pensa-t-il, le maître de poste de tous les premiers relais, on saurait retrouver la trace. Mais il y a vingt routes, distantes l'une de l'autre d'au moins trois lieues; ce circuit de soixante lieues pouvait durer trois jours, et, selon la loi du guignon, la chose qu'on cherche est toujours la dernière qu'on trouve.

Jaspin commençait à perdre la tête. Paris est un labyrinthe dans lequel on perd tout, si l'on n'a un fil conducteur. Le fil manquait absolument au pauvre Jaspin. Tout à coup, au milieu de sa désolation, une idée lui traversa l'esprit.

—On ne part point pour un voyage, se dit-il, sans avoir fait quelque emplette ou demandé quelques renseignemens. Un drôle comme ce Desbuttes fait le gros dos partout et tranche du personnage; il est donc impossible que, dans le quartier, ce paon n'ait pas laissé traîner quelqu'une de ses plumes.

Jaspin avisa des porteurs de chaises qui attendaient la pratique devant la fontaine Colbert. Ces honnêtes Auvergnats ont été de tout temps la providence des curieux.

Jaspin débuta par montrer un écu, et aussitôt une voix qui lui parut mélodieuse comme celle d'un séraphin, c'était pourtant le plus chagrinant de tous les patois allobroges, répondit qu'au jour, à l'heure indiquée, il était parti de l'hôtel Louvois un beau petit seigneur tout doré, aux jambes courtes, mais puissamment arquées, qui avait fait mettre une provision de vin dans son carrosse. Jaspin se fit montrer le marchand de vin et y courut.

Là, Jaspin questionna plus sûrement. Il apprit que le susdit seigneur avait choisi du vin de Beaune ; cela intéressait peu Jaspin.

— Qu'a t-il dit au cocher ? demanda l'évêque.

— Il a dit : Chez le rôtisseur!

— Et le rôtisseur demeure ?

— Rue de la Feuillade.

Jaspin s'y rendit. Le seigneur aux jambes torses avait acheté une poularde et dit à son cocher:

— A Pantin.

Sur ce mot, Jaspin dressa l'oreille. Par Pantin, l'on allait sans doute à Rome, puis-

que tout chemin y conduit, dit le proverbe; mais on allait aussi en Champagne, et par conséquent à Elise-en-Argonne ou à Lavernie.

Jaspin, fort inquiet, se fit brouetter à la barrière Saint-Martin.

Le premier renseignement qu'il obtint des commis du *Pied fourché*, fut celui-ci :

Un seigneur tout magnifique, se voyant arrêté par les veaux qui encombraient la barrière, avait fait beaucoup de bruit en se penchant hors de son carrosse, et enfin dégagé avait crié au cocher :

— A Bondy ! brûle !

Plus de doute, Desbuttes n'allait point à Rome, et Bondy était le premier relais de la route de Champagne.

A partir de ce moment, les idées de Jaspin se mirent à bouillonner comme des lingots dans le creuset. Une terreur vague, et plus douloureuse parce qu'elle n'avait pas d'objet précis, s'empara du pauvre Jaspin, qui chercha autour de lui des appuis et s'aperçût qu'il n'en aurait aucun.

Ainsi, Desbuttes allait à Elise, peut-être même à Lavernie ; quel piége nouveau cachait ce nouveau voyage ? N'était-ce pas une bonne nouvelle envoyée par Desbuttes à Louvois qui avait ainsi rendu la joie et l'orgueil au ministre ?

Devant cet abîme noir, béant sous ses pas, Jaspin frémissait d'instinct et appelait en vain sa raison qui s'obstinait à fuir.

Une demi-heure s'écoula ainsi. Jaspin ne voyait que ce carrosse, ce bancal doré, ces bouteilles de vin de Beaune et cette poularde galopant sur la route de Lavernie.

Soudain, ranimant son esprit par l'excitation seule du cœur,

— Je ne cours, pensa-t-il, aucun danger, Gérard non plus ; mais la marquise est menacée. Le roi, en reculant sa communication au Parlement, montre une défiance qui outrage sa femme, et dont l'instigateur ne peut être que Louvois. Or, si Louvois a envoyé Desbuttes à Lavernie, il faut que je sache dans quel but, et pour le savoir je n'ai encore qu'un seul moyen, c'est de m'y rendre moi-même, attendu que je ne puis me confier à personne, à Gérard moins qu'à tout autre.

Une fois arrêté à quelque chose, Jaspin devenait courageux, opiniâtre comme un mulet. A partir de ce moment il déploya une énergie, une activité que Louvois n'eût certes pas soupçonnées en cette grassouillette et vermeille créature.

Il retourne à Versailles, fait demander Gérard à l'hôtel des chevau-légers, et après avoir changé de chevaux repart pour Paris avec Gérard dans son carrosse.

Jaspin était devenu froid, concentré; Gérard bouillait de curiosité, d'impatience. Cependant il dut se résigner à essuyer des questions, lui qui en avait mille à faire.

Gérard avait emmené son laquais qui monta près du cocher de Jaspin. Celui-ci commença par recommander à son élève le plus absolu silence sur le voyage qu'ils faisaient ensemble, et, se recueillant comme s'il allait prononcer une harangue,

— Mon ami, dit-il, je ne pourrai aller chercher demain Violette comme nous l'avons promis à Belair. C'est vous qui vous chargerez de ce soin, et voici un mot de moi pour Mlle Balbien. Je l'ai crayonné à la hâte, tandis qu'on changeait de chevaux.

— Quoi ! dit Gérard, où allez-vous donc?

— La marquise m'envoie quelque part où je ne puis tarder de me rendre. Gardez-vous de parler à qui que ce soit de mon départ : vous l'eussiez ignoré vous-même, tant j'ai hâte de partir, si je ne me fusse senti le double besoin de vous embrasser et de vous recommander ces pauvres enfans sur lesquels vous saurez veiller aussi bien que moi. Vous m'allez conduire jusqu'à Bondy pour qu'en route je convienne avec vous de tout ce que nous avons à dire et à faire. — Qu'il vous suffise de savoir que les intérêts de votre protectrice seraient gravement compromis si je demeurais, ou si l'on savait que je suis parti. — Que ne congédiez-vous votre laquais, c'est un témoin gênant.

— Je suis sûr de lui, répondit Gérard, et vous devriez bien plutôt le prendre avec vous.

— Inutile ; mon caractère de prélat et ma faiblesse seront les meilleurs appuis pour moi. Vous allez donc prévenir Belair de mon absence forcée; préparez à ma place le départ de Violette ; retournez à Versailles où il est bon qu'on vous voie. Vous me direz d'abord malade, puis en tournée ; je pense revenir sous huit jours.

— En vérité, dit Gérard stupéfait de la résolution et de l'air mystérieux de son ami, vous me glacez, Jaspin. Bien souvent déjà vos réticences, vos étrangetés m'avaient surpris ; je me suis demandé bien des fois si vous étiez encore le Jaspin si ouvert, si confiant, si libre, que j'ai connu depuis que j'existe. Mais aujourd'hui, j'avoue que je ne vous connais plus, et à vous voir si secret, si froid, si défiant, j'avoue que je ne sens plus près de moi un ami, et que je me demande si mon cœur lui-même n'a pas changé pour vous.

Jaspin embrassa silencieusement le jeune homme, mais sans témoigner cette effusion, cette ivresse tendres auxquels Gérard avait été accoutumé.

— En vain, dit-il, vous cherchez à m'interroger ; je ne puis vous répondre. Ce n'est ni défiance ni refroidissement ; c'est ignorance. Je fais en aveugle quelque chose dont je ne prévois pas l'issue ; seulement il faut que je fasse cette chose, n'en demandez pas davantage. Aimez-moi d'autant plus que je souffre d'avoir un secret pour vous.

— Mais je ne vous laisserai pas en cet embarras ; vous ne partirez pas seul !...

— Seul, au contraire, et vous tâcherez de m'oublier à partir de tantôt.

Ils se turent tous deux après cet entretien bizarre. Les chevaux frais et menés par une main vigoureuse, firent les huit lieues de Versailles à Bondy en moins de trois heures, et le soir venait quand le carrosse arriva devant la maison de poste.

Là, Gérard voulut insister encore pour accompagner Jaspin ou tout au moins lui être utile.

— Non, plus un mot, je vous supplie, répliqua l'évêque d'une voix émue, — je vais prendre ici des chevaux pour continuer vers Meaux; vous en prendrez, vous, pour revenir à Paris, car les miens doivent être harassés. — Mon bon Gérard, interrompit-il en souriant, obéissez à votre maître, ce sera la première fois que je vous commande quelque chose depuis que vous êtes au monde.

— J'obéis, répondit Gérard.

Et tous deux entrèrent chez le maître de poste, où ils demandèrent quatre chevaux.

— Il ne m'en reste que deux, répliqua le maître.

— J'en vois quatre à l'écurie, dit Gérard.

— Oui, mon gentilhomme ; mais deux de ces quatre sont retenus pour un carrosse que m'a annoncé tout à l'heure en passant un courrier extraordinaire qui a relayé ici.

Gérard et Jaspin se consultèrent du regard.

— Je prendrai les deux chevaux, dit Jaspin, je suis le plus pressé.

— Et moi, j'attendrai qu'il rentre des chevaux frais à l'écurie, dit Gérard, ou que ceux qui nous ont amenés ici se soient reposés.

Cependant, les palefreniers et le cocher de Jaspin avaient attelé. L'évêque serra tendrement dans ses bras son élève qui lui gardait involontairement rancune, malgré toutes ses protestations.

Jaspin stoïque pressa le départ, stimula le postillon, et son carrosse disparut avec le bruit du tonnerre. Déjà la nuit chargeait d'humidité les branches touffues des chênes et la première étoile jaillissait de l'azur du ciel. Jaspin roulait depuis une demi-heure à peine dans un chemin étroit, rocailleux et bordé de fossés profonds, quand il entendit un bruit formidable et des cris avec des cliquetis de fouet.

Une chaise traînée ou plutôt emportée par deux chevaux ardens arrivait comme la foudre par le détour de la route. Le postillon de Jaspin voulut jeter ses chevaux à droite, mais la roue tomba dans une ornière, ce qui lui fit perdre une seconde et l'empêcha de biaiser. Les chevaux s'entrechoquèrent, les carrosses se heurtèrent avec fracas, on entendit crier les ais rompus et pétiller les glaces brisées, un pêle-mêle affreux s'en suivit. Des deux carrosses, l'un, à demi-plongé dans le fossé de droite, était déchiré en mille pièces, c'était celui de Jaspin ; l'autre, incliné sur le flanc, tremblait encore, mais sans blessure ; puis des postillons sacrant et blasphémant, des chevaux hurlans et hennissans, Amour, aboyant pour qu'on vnît tirer Jaspin de sa boîte, c'était un vacarme à faire trembler les arbres de la forêt.

Jaspin contusionné, mais plein de vaillance, appelait à l'aide. Son postillon et son cocher, à force de crier qu'on venait de tuer monseigneur, firent peur à l'autre postillon et à un grand laquais qui redressaient leur chaise dont le ressort était faussé. Jaspin, charitable comme un bon chrétien, voulait s'enquérir des voyageurs de ce carrosse ennemi. On le pria de ne s'en point approcher et de s'occuper de lui-même.

Ce fut alors que, bien surpris, il parvint à se dégager du milieu des débris. La chaise était sur pieds, le postillon prêt à repartir.

Mais Jaspin, irrité, se jeta devant les chevaux.

— Savez-vous, s'écria-t-il, que je vous ferai pendre, coquins, qui m'avez brisé mon carrosse, et ne m'aidez seulement point à sortir d'embarras. Bristol !

— Service d'Etat ! répondit le postillon.

Ces mots calmèrent un peu Jaspin, mais ne le découragèrent point.

— Nous sommes précédés, dit le postillon, par un courrier d'Etat et l'on nous attend. Laissez-nous passer.

— Vous voyez bien, reprit Jaspin, que vous m'avez rompu mon carrosse, tué ou blessé mes chevaux, et que je ne puis rester sur la route au milieu d'un bois; qu'on me ramène seulement au relais, où je trouverai un nouveau carrosse, je suppose que le

maître de cette voiture, qui s'obstine à ne point paraître, ne me refusera pas une place auprès de lui ; c'est bien le moins qu'il me doive.

Le postillon lui montrant le carrosse avec mystère :

— Regardez, dit-il, monseigneur !

La chaise était fermée et cadenassée comme une boîte.

— Voilà qui est étrange, pensa Jaspin. — C'est quelque prisonnier d'Etat qu'on amène. — Mais vous ne pouvez me refuser de me reconduire au relais. J'irai par votre voiture. puisque vous m'avez privé de la mienne. Le siége est large, j'y monte, et partez si vous voulez.

Le postillon, n'osant refuser un si léger service à monseigneur, aida Jaspin à prendre place sur le siége vide du cocher. Le grand laquais qui lui abandonnait ce siége se réfugia derrière. Jaspin, après avoir encouragé de son mieux son postillon et son laquais les laissa recueillir les chevaux et les débris épars sur le champ de bataille. Puis, clopin, clopant d'abord, mais guéris à grands coup de fouet, les chevaux de la chaise repartirent vers Bondy, et Jaspin, tout en se frottant les genoux et les épaules, put à loisir méditer sur ce contretemps dont les suites pouvaient être si fâcheuses, et malgré ses ennuis et ses meurtrissures, il se félicitait de n'avoir pas été brisé avec son carrosse, et d'arriver bientôt à Bondy où il trouverait remède à tous ses maux.

Pauvre Jaspin, il ne se doutait guère de ce qui l'attendait à ce Bondy tant désiré !

IX.

Ou Louvois ne trouva pas ce qu'il attendait, et ou Desbuttes reçut ce qu'il n'attendait pas.

Ce courrier si pressé qui précédait la chaise, c'était Desbuttes, qui dans sa joie d'aller annoncer la bonne nouvelle à Louvois, était parti deux relais avant Bondy pour prendre les ordres du ministre et bénéficier de toute la spontanéité des hommes d'Etat en pareille rencontre. Desbuttes savait combien dure peu la reconnaissance : c'est un éclair ; il voulait tâcher de le monnayer.

Il avait donc fermé, comme on l'a vu, sa chaise, conduite par un postillon et un laquais à lui ; il avait enfourché les meilleurs chevaux de chaque poste, et déjà, malgré les ténèbres, il voyait la barrière Saint-Martin, quand it fut croisé par deux cavaliers qui, sortant des bas-côtés à son approche, vinrent lui couper la route.

Ces deux hommes, vêtus comme des marchands en voyage, c'était Louvois et son médecin Séron. Louvois prévenu de l'arrivée du carrosse pour le soir, voulut l'empêcher d'entrer à Paris, et lui indiquer une autre destination.

Louvois jeta un cri joyeux en reconnaissant Desbuttes. Celui-ci, essoufflé d'ailleurs, exagéra encore sa fatigue et ses suffocations. Le ministre le caressait et le reconfortait comme il eût fait pour son fils.

— Et le carrosse, dit-il enfin.

— J'ai une heure environ d'avance sur lui, monseigneur.

— Et... le personnage ?

— Raisonnable, lucide.

— Vraiment.

— Je lui parlais, il n'y a pas deux heures, monseigneur, et je vous réponds qu'il savait parfaitement se plaindre de la rapidité avec laquelle je le menais.

— Trop de rapidité peut-être, dit Séron d'un ton d'oracle.

— J'ai cru servir monseigneur, en me hâtant répliqua Desbuttes.

— Oui, oui, et vous m'avez servi à souhait, et vous éprouverez si je sais récompenser. Mais ne restons point ainsi sur cette chaussée ; déjà les quelques imbéciles qui demeurent aux environs, se mettent à leur fenêtre. Poussons en avant, allons jusqu'au relais ; je ferai prendre à ce carrosse une route détournée, je veux conduire notre homme à Meudon, chez moi : n'est-ce pas, Séron ? là, nous l'aurons à notre disposition ; là, je suis sûr qu'on ne me l'enlèvera pas.

Puis se ravisant, tout en marchant vers Bondy avec ses deux compagnons,

— N'était-ce pas imprudent, dit-il, de quitter ce carrosse ?

— Oh ! monseigneur, nul ne m'a suivi, deviné ; je n'ai pas rencontré un obstacle depuis le pays, dans des chemins où il eût été bien facile de me susciter une difficulté, tandis qu'ici, sous Paris même, à la portée de votre main... et d'ailleurs, le postillon et mon laquais ont pour mot d'ordre : « Service de l'Etat ! » Avec cela ne traverserait-on pas l'enfer ?

— Il est gentil, ce Desbuttes, dit froidement Louvois avec un de ces pâles sourires qui naissent comme un feu follet et s'évaporent de même.

Desbuttes frémit de joie.

— Je ferai sa fortune, continua Louvois du même ton.

— Oh monseigneur !.. s'écria le traitant qui prit une basque de l'habit de son maître et la baisa dans un transport d'ivresse.

Cependant Louvois, dévoré d'impatience, avait lancé son cheval, et l'on approchait du relais.

Desbuttes commençait à s'inquiéter aussi de ne pas voir paraître la chaise.

— Cette chaise tarde bien ! dit le ministre en fronçant son terrible sourcil.

— Oh ! monseigneur, dit Desbuttes, il faut le temps de relayer.

— Voici les maisons de Bondy, la poste, et l'on ne voit rien. Vous avez eu tort d'abandonner cette chaise, il était inutile de venir en avant, ajouta Louvois avec mauvaise humeur.

— C'est imprudent en effet, dit sentencieusement Séron.

Desbuttes sentait couler non pas du sang, mais du vif argent dans ses veines. Tout à coup son oreille dilatée par la crainte et aiguisée par l'espoir, perçut au loin comme un roulement, et il arrêta son cheval.

— La voici ! monseigneur, s'écria le traitant d'une voix triomphante.

Louvois plongea son regard perçant dans les ténèbres, et répondit :

— En effet, je vois quelque chose venir.

Absorbés qu'ils étaient tous trois dans cette contemplation, ils n'avaient pas vu, à vingt pas de la maison de poste, adossé à un arbre, un homme qui les regardait passer, et qui bondit à ce mot : monseigneur, prononcé par l'imprudent Desbuttes.

Cet homme n'était autre que Gérard, demeuré faute de chevaux à la poste et attendant pour se remettre en route la fin du souper de ses deux bêtes ; cet homme tourna silencieusement, à petits pas, derrière les trois cavaliers arrêtés, vint du plus près possible regarder le visage de celui que l'on avait appelé monseigneur, et, retenant un cri de surprise à la vue de Louvois, se posta dans l'ombre pour voir commodément ce qui allait se passer. Car la présence du ministre à cette heure, dans ce lieu, promettait une aventure.

— Dieu soit loué ! s'écria Desbuttes ; ce sont mes gens, je les reconnais bien maintenant.

Le front de Louvois se dérida.

— Faites promptement changer les chevaux, dit-il, et congédiez le postillon, bien payé. Renvoyez votre laquais tout droit à Paris. Quant à nous, nous prendrons la traverse par Romainville, Bagnolet et Charonne. C'est vous qui mènerez ; Séron nous guidera ; moi je monterai dans la chaise avec notre homme. Faites vite !

La chaise venait de s'arrêter devant la maison de poste, Desbuttes s'élança pour exécuter les ordres de Louvois resté dans l'ombre avec le chirurgien.

— Là !... merci, dit Jaspin de sa voix flûtée, tenez, postillon, voilà pour boire. — Aidez-moi à descendre vous, dit-il à Desbuttes, qu'il était bien loin de soupçonner si près de lui.

Et il se jeta mollement dans les bras du traitant, qui croyait aider à son laquais.

Tous deux poussèrent un cri en se reconnaissant. A ce cri, Louvois, qui trouvait déjà le temps long, s'avança pour demander à Desbuttes la cause de sa stupeur ; car le financier, devant cette tête de Méduse, était resté littéralement stupide et béant.

Quand Louvois s'approchant eut reconnu Jaspin, quand Jaspin reculant eut reconnu Louvois, ce furent de nouvelles et plus terribles émotions. Jaspin sentit ses genoux se dérober sous lui. Louvois roulant des yeux effrayans, demanda d'une voix rude à Desbuttes ce que l'évêque faisait là, pourquoi on le trouvait sur le siége de cette chaise.

Desbuttes tremblait comme la feuille et bégayait des sons inarticulés. Devinant à sa propre terreur ce qui se passait dans l'âme du ministre, pressentant un échec pour sa fortune, il fut saisi d'un accès de colère, et se jeta sur Jaspin comme un dogue sur un autre, qui lui déroberait sa proie.

Jaspin poussa un cri lamentable, qui fit bondir du fond de sa cachette le protecteur inespéré que Dieu lui réservait. Gérard aussi venait de reconnaître Jaspin, et, se plaçant auprès de lui, la main sur la garde de son épée, il regarda Desbuttes avec des yeux si flamboyans, que le financier battit en retraite et se vint cacher derrière son maître.

Quant à Louvois, cette nouvelle apparition avait achevé de le mettre hors de lui. Déjà il s'avançait menaçant et provocateur, car pour cet homme le mot danger n'existait pas ; mais Séron le retint par un bras, tandis que Jaspin de son côté entraînait Gérard en lui disant tout bas avec angoisse :

— Oh ! par pitié, partons ; si vous saviez... partons.

Gérard revint lentement, à reculons, vers la maison de poste, toujours observant ses ennemis. Jaspin avait fait brider les chevaux et donné deux louis au maître de poste pour qu'on lui prêtât deux selles. Il monta, fit monter Gérard et l'entraîna au galop, en lui disant :

— Une voiture fermée, cadenassée... amenée de *là-bas* par Desbuttes, attendue par Louvois ! Oh ! mon cher Gérard, si cette

nuit même, n'importe par quel moyen, la marquise ne sait pas ce que renferme ce carrosse, nous sommes tous perdus !

Ils disparurent ainsi aux yeux de Louvois, qui n'écoutait ni Desbuttes suppliant à ses genoux, ni Séron, qui lui recommandait de s'observer en présence de tout ce monde.

Cependant les chevaux étaient changés, le postillon payé, Desbuttes avait fait raconter à son laquais et à ce postillon l'accident arrivé sur la route — la présence de Jaspin sur le siége s'expliquait ainsi bien clairement. Outre cela, le financier entr'ouvrant avec sa clé une des portières, avait fait voir à Séron que la chaise renfermait encore le prisonnier.

Louvois, toujours sombre malgré toutes ces assurances, fit monter Desbuttes en postillon et entra dans le carrosse, qui partit rapidement par la route de traverse dans laquelle les guidait Séron.

Quelques minutes après, on entendit un grand cri, des coups furieux frappés sur la portière de la chaise, et la voix du ministre, voix effarée, rauque, sinistre qui criait : arrêtez ! arrêtez donc !

Desbuttes obéit — Séron revint près de la chaise — Louvois se jeta dehors, livide, les cheveux en désordre, et lui dit d'un accent que rien ne saurait rendre :

— Voyez donc ce qu'il y a dans ce carrosse... Séron, ce n'est pas un homme, c'est un cadavre.

Desbuttes sauta en bas de son cheval, Séron aussi. La chaise était arrêtée dans un endroit sombre, désert, où filtrait à peine quelque clarté du ciel, sous les voûtes opaques des châtaigniers et des noyers qui bordaient le chemin.

Séron tira doucement à lui le vieillard qu'avait amené Desbuttes. Il ne s'aidait pas, il ne respirait pas.

— Je lui ai parlé, je l'ai secoué, dit Louvois, il n'a ni répondu ni remué.

Séron, après un examen minutieux et réitéré de ce corps déjà roide et de ce visage froid :

— L'homme est mort ! dit-il,

Desbuttes s'arracha les cheveux et ses dents claquèrent de terreur.

Louvois se redressa farouche et morne comme une statue de désespoir. Le plus effrayant silence planait sur cette scène terrible.

— Etes-vous bien sûr, monsieur, qu'il ne soit pas évanoui ? murmura le désolé Desbuttes en interpellant Séron encore agenouillé près du cadavre.

— La secousse l'aura tué, continua d'une voix lamentable le traitant, qui s'effrayait de l'attitude sombre de son maître.

— Cette secousse n'aurait pas eu lieu sans la rencontre de M. Jaspin, dit sourdement le ministre.

— Hélas !

— Et M. Jaspin ne se serait pas trouvé là, si on ne l'eût averti, continua Louvois d'un ton de plus en plus menaçant.

Desbuttes commença de trembler.

— Maintenant, poursuivit Louvois, emporté par le flot de rage qui bouillonnait en lui, je comprends ce que je ne pouvais comprendre tout à l'heure — la présence de M. Jaspin sur le siége de ce carrosse et celle de M. de Lavernie à la maison de poste.

— Monseigneur ! hurla Desbuttes, qui fondait en larmes, en heurtant ma chaise, pouvait-on espérer de tuer ce malheureux ?

— En heurtant ce carrosse, on espérait voir ce qu'il renfermait.

— Monseigneur, mais alors, on ne fût pas revenu à Bondy sur le même carrosse.

— Pourquoi non ! puisqu'à Bondy l'on avait du renfort ; puisque M. de Lavernie avec deux laquais, armés sans doute, attendait à Bondy, et que nul ne pouvait m'y attendre, moi !

— Oh !... monseigneur, je vous jure, s'écria Desbuttes en se tordant les mains et en protestant de son dévouement, de sa probité.

Ce malheureux mot alluma la poudre, Louvois fit explosion.

— Ta probité, coquin ! s'écria-t-il dans un transport de fureur ; ton dévoûment, bélître ! Ah ! tu m'as vendu à mes ennemis, ah ! tu m'as joué, mais tu mourras !

Et de sa main vigoureuse, dont la colère décuplait les forces, il saisit Desbuttes palpitant, et le brisa de coups terribles, dont un seul eût suffi à assommer un bœuf. Cependant, excité, irrité par les cris étouffés du misérable, aveuglé par la rage qui l'enivrait, par la volupté de battre et de faire souffrir, il cherchait une épée à son côté : il eût poignardé, déchiré, anéanti sa victime. Desbuttes commençait à râler et à mordre, lui aussi se révoltait et ne voulait pas mourir.

Séron l'arracha des mains de Louvois et le remit sur ses pieds ; mille tourbillons, des myriades d'étincelles passant et repassant devant ses yeux, l'étourdissaient et le firent vaciller pendant quelques minutes.

— Tuez le ! tuez-le !... criait Louvois.

Ces terribles mots ranimèrent Desbuttes comme une fraîche aspersion d'eau bienfaisante; il se mit à genoux à distance et sup-

plia encore avec les plus éloquentes protestations.

— Eh bien! va-t-en, puisque tu n'es pas mort, dit Louvois, disparais! je te chasse!... et prie Dieu que jamais il ne te place sur mon chemin; prie le démon, ton maître, de te bien garder de ma colère; car si j'entends parler de toi, si mes espions te découvrent, si tu oses respirer de façon à être entendu, je te le jure, misérable, tu mourras en lambeaux sur une croix de fer rouge que je vais commander exprès pour toi.

Saisi d'un vertige qui hérissait tous ses cheveux, chancelant sous le poids de ces paroles qui venaient le lapider une à une comme des pierres aigues, Desbuttes se releva et s'enfuit, croyant toujours sentir les ongles de cette main inévitable qui s'étendait à toutes les extrémités du monde.

Il s'enfuit au hasard, éperdu, hurlant et blasphémant, soutenant d'une main ses habits en loques, et de l'autre essayant d'étancher le sang qui couvrait son visage.

Quant à Louvois, tremblant encore, il tomba plutôt qu'il ne s'assit, soutenu par Séron sur un des coussins de la chaise. Sa colère assouvie s'était abattue comme la boursouflure de l'écume qui monte sur l'huile en ébullition.

—Mort..., dit-il après un long silence, mort avant d'avoir pu parler ou signer une déposition. Et c'était ma dernière espérance!... Et le roi m'attend!

Sa tête pesante retomba dans ses deux mains. Ce génie puissant, invincible, cherchait déjà à tirer parti de sa défaite même.

— Il me reste le cadavre! murmura-t-il, et une accusation terrible contre ceux qui ont causé sa mort. Le roi verra bien qu'il y avait là un secret que les ennemis de la Maintenon ont étouffé par un crime. Car enfin, Séron, cet homme est mort de mort violente, n'est-ce pas? C'est facile à prouver.

Le médecin, digne de son maître, avait déjà compris sa pensée. De nouveau incliné sur le corps, il l'étudiait avec le plus fervent désir de satisfaire Louvois.

— Non, dit-il enfin, ce front n'a pas une lésion; pas une articulation n'est brisée, luxée même; la mort a été produite par la trop grande rapidité de la course, par le manque d'air ou par l'ébranlement tout moral imprimé au cerveau lors de la secousse physique. Nul médecin n'oserait soutenir que le vieillard est mort assassiné. Pas même moi.

Louvois atterré se tut.

—C'est pourquoi, continua Séron, je vous engage à remettre ce corps dans le carrosse et à le faire inhumer promptement, soit à Meudon, soit en quelque autre endroit où il ne puisse être découvert. Je m'en chargerai moi-même pour plus de sûreté. Mais, d'ailleurs, monsieur le marquis, vous avez eu tort de maltraiter ainsi Desbuttes, car il se vengera en allant tout raconter à la marquise ou à Jaspin.

— Non, dit Louvois, Desbuttes n'en sait pas assez pour risquer de me braver de la sorte. D'ailleurs, si je l'ai châtié, je puis le ramener à moi. Il tremblera d'être compris dans le nombre des maltôtiers à qui je fais rendre gorge, et pour conserver ses écus il me ménagera... Être ménagé par Desbuttes! Oh! misère!..

Et en prononçant ces paroles, Louvois poussa un éclat de rire amer et voulut frapper la terre de son poing; mais il frissonna, car sa main venait de se heurter au cadavre.

Il se leva précipitamment.

— Depuis quand cet homme est-il mort? demanda-t-il au médecin.

— Depuis une heure à peine.

—Vous ne supposez pas qu'il fût mort, quand Desbuttes l'a quitté pour venir à nous?

—Non.

— Vous ne supposez pas que Jaspin ait pu se douter de cette mort?

— Non, puisque la chaise était fermée. Non, puisque le postillon, le laquais et Desbuttes lui-même n'en savaient rien. Je répondrais de l'innocence de ce malheureux en toute cette affaire.

— S'il est innocent, répliqua Louvois, si le hasard seul a tout conduit, c'est donc la fortune de mon ennemie qui vient de heurter la mienne.... Mauvais présage!.... Eh! bien, soit!... mais je vais m'efforcer de retrouver Desbuttes ou d'empêcher qu'il puisse communiquer d'ici à demain, soit avec la marquise, soit avec Jaspin, soit avec M. de Lavernie. J'ai pour cela des moyens sûrs. Et demain, je ferai encore trembler la marquise au seul nom de ce chirurgien qui savait le secret des Lavernie. Si elle ne tremble pas, elle, Jaspin, qui croira que l'homme est encore vivant, tremblera et parlera!... Non, tout n'est pas perdu; de l'audace! du sangfroid! un profond silence. J'ai jusqu'à demain soir; c'est long, c'est éternel! Et d'ailleurs, quand j'aurais échoué, quand j'aurais manqué à la parole donnée au roi, il faudra bien que cela passe, comme ont passé tant de choses, comme tout passera! Car je tiens le roi, et j'ai l'avenir! Emportons cet homme à Meudon!

En achevant ces mots, Louvois abaissa ses regards orgueilleux jusqu'au cadavre ; on eût dit que ce cadavre grimaçait comme un sourire d'ironie ; il savait déjà, lui, la valeur de ce mot, l'*avenir*, prononcé par une bouche mortelle. Peut-être le prononçait-il aussi, une heure avant d'être étendu froid et endormi à jamais sur ce chemin sombre et désert.

X.

Adieu.

Belair avait quitté ses amis pour porter tant de bonnes nouvelles à la petite maison du pont Marie.

Certes, rien n'est plus facile que d'aller de Versailles à Paris en deux heures. Mais Belair, nous le savons, avait adopté un itinéraire qui triplait la longueur du chemin. D'ailleurs, il n'entrait point chez Violette avant le soir. Il occupa donc les derniers instans du jour à faire emplette pour la jeune femme, de tout ce qui lui serait nécessaire pour son voyage, et réussit à pénétrer dans la maison avec le même bonheur que les autres fois.

Violette regardait tristement les tapisseries de sa chambre ; elle ne jeta point le cri joyeux dont elle accueillait chaque arrivée de son amant.

Celui-ci la prit par la main et l'amena en face des derniers rayons du jour.

— Qu'avez-vous ? dit-il, vous êtes pâle, vous êtes triste, vous avez encore pleuré.

Elle essaya de cacher son visage.

— Que vous est-il arrivé, Violette ?

— Rien ; mais ne faites pas attention à moi, je vous prie, je m'habituerai...

— A la liberté, au bonheur, ma chère vie, dit le jeune homme en la serrant tendrement dans ses bras. Demain ! c'est demain le grand jour ! demain vous êtes sauvée à jamais !

— Oh !... s'écria la jeune femme, est-il vrai?

Belair lui conta tout le plan de Jaspin, tout le zèle de leurs amis. Il étala les belles choses qu'il venait d'acheter, il laissa enfin déborder toute sa joie à l'idée de ce départ fixé au lendemain soir.

Mais son enthousiasme, au lieu d'échauffer la jeune femme, sembla l'éteindre de plus en plus. Le premier mouvement passé, elle retomba dans une mélancolie plus profonde, et d'où rien ne la put arracher, ni les caresses, ni les protestations, ni les folâtres saillies, ni les tendres reproches.

— Enfin ! s'écria-t-il, désolé lui-même, tant de tristesse n'est pas naturelle. Vous me serrez le cœur, Violette, vous ne m'aimez donc plus ?

— Oh ! dit Violette en joignant les mains.

— Alors égayez-vous, puisque vous me voyez gai ; rassurez-vous, puisque vous me voyez tranquille ; n'offensez pas Dieu, qui a tout fait pour nous, par un visage sombre et un cœur mécontent.

— Il est des impressions qu'on ne peut vaincre, murmura-t-elle. Tout, je ne sais pourquoi, me glace et m'épouvante.

—Vous allez quitter cette maison, rassurez-vous.

—Partons tout de suite.

—Vous savez bien que c'est impossible, répliqua Belair en haussant doucement les épaules. Vous ressemblez aux enfans pour qui l'on fait cuire un gâteau et qui le veulent avoir avant qu'il soit fait. Ce n'est pas aujourd'hui que vous pouvez partir, c'est demain.

— Eh bien ! repartit la jeune femme avec un frisson involontaire, ne m'empêchez donc pas de m'inquiéter et de pleurer jusqu'à demain. Oh ! ne vous irritez pas, comprenez-moi, fussé-je incompréhensible.

— C'est vrai, répondit Belair, et je vous plains bien ; toujours enfermée, toujours tremblant de poser le pied sur ces parquets qui craquent, de peur qu'on ne vous entende au-dessous ; toujours éloignée de cette fenêtre, la seule issue ouverte à l'air et au soleil, effarée au moindre bruit, imprégnée avec terreur de cette vapeur noire qui monte lentement la nuit jusqu'à vous comme la mystérieuse pensée de cet homme ; et puis ce sifflement monotone des eaux sur l'arête de l'arche, les cris lugubres des mariniers, l'ébranlement perpétuel des solives vermoulues de cette masure, que le vent secoue en ses grandes tournées ; oui, chère petite amie, tout cela est effrayant pour une pauvre femme. Mais enfin, tout cela finit demain ; n'y pensez plus ; anticipez un peu sur le bonheur que demain nous promet à tous deux.

— Mon ami, dit Violette, en serrant convulsivement Belair sur son sein tremblant, mon ami, vous m'allez encore reprocher ce que je vais vous dire, mais je veux vous le dire avec un visage calme, avec des yeux bien assurés, avec une bouche souriante, et alors vous ne m'accuserez pas d'être une peureuse, un enfant exigeant. Non, ce n'est pas la solitude, ce n'est pas le bruit de l'eau, ce n'est pas non plus la fragilité de cette maison qui m'inquiètent... J'ai réfléchi sur

tout cela — la solitude est ma sauvegarde, l'eau qui bruit est mon rempart, la fragile maison suffira bien à porter notre nid; il n'est pas jusqu'à ce fumeur, notre voisin silencieux, sur lequel je n'aie aussi bâti mes commentaires — certes, il ne me connaît guère, il ne me soupçonne même pas, — notre vieux propriétaire a eu tout intérêt à lui cacher sa voisine comme il m'a caché à moi mon voisin. Rien de plus déraisonnable, de plus insensé que le frisson qui parcourt mes veines quand je pense à tout cela. Vos paroles tout à l'heure eussent dû achever de me faire joyeuse et patiente, car enfin, demain, c'est dans quelques heures; mais que voulez-vous, la vérité m'échappe; je vous regarde en face, n'est-ce pas, avec des yeux bien brillans, je vous souris comme je vous aime, je comprends que vous me dites: A demain! et je souffre. Oh! je souffre mon cher amant, parce que malgré tous mes efforts pour élever ma pensée à l'unisson de la vôtre, je ne sens ni dans mon cœur, ni dans mon esprit, ni dans mon âme, ni en moi, ni hors de moi, je ne sens pas ce demain qui nous rendrait si heureux. Elle prononça ces mots avec un accent de douleur, avec une conviction désespérée qui firent sur le jeune homme une impression inexprimable. La lueur de ces doux yeux lui parut sinistre, le sourire, subitement effacé de ce pâle visage lui sembla l'effrayante transition de la vie à la mort.

— Hélas! répliqua-t-il en frémissant malgré lui, si c'est ainsi que vous me donnez du courage...

— Vous avez donc besoin de courage? dit-elle.

— Je ne sais plus ce que je dis, vous m'avez troublé l'esprit. J'étais gai, j'étais en plein rêve d'espoir et de lumière; vous me réveillez, je ne vois plus que ténèbres, vous me dégoûtez de tout ce que j'avais désiré si ardemment.

Il baissa la tête pour cacher son émotion sous les dehors d'une tendre bouderie.

Violette vint s'asseoir entre ses bras.

— Ne pensons plus à ces laides terreurs, dit-elle, et puisque nous ne devons plus nous quitter...

Il fit un mouvement.

— Pourquoi avez-vous tressailli? demanda Violette.

— Rien, oh rien.

— Est-ce que vous ne devez pas rester près de moi?

— J'avais promis à nos amis de paraître le plus possible ce soir à Versailles, afin de n'exciter aucun soupçon: je m'étais même engagé à dire chez Mme la marquise le final du deuxième acte d'Athalie, les strophes du lys et de l'impie: mais puisque vous désirez me voir rester, je resterai, Violette. Oh! mon amour, pourrai-je vouloir vous causer un chagrin! on m'attendra, s'il le faut, à Versailles, mais que ma tendre amie ne pleure pas!

En disant ces mots il pressait sur son cœur avec des sanglots et des baisers pleins de larmes la jeune femme qui renaissait à la flamme de cet amour passionné.

— Non, reprit-elle, pas d'imprudence à cause de mes sottes faiblesses, obéissez à nos amis, ne mécontentez pas Mme de Maintenon, notre auguste protectrice, je redeviens raisonnable; tenez, ne voilà-t-il pas le vieux juif qui part; c'est l'heure de sa retraite, il me semble l'avoir entendu verrouiller sa porte.

— Et la porte de l'escalier se ferme aussi, dit Belair, votre voisin, ce terrible fumeur s'en va sans doute comme d'habitude racler la mandoline dans l'île Saint-Louis, sous quelque vieux balcon. Passera-t-il par la rivière ou par le pont? Attendez que je voie.

— Ne vous montrez pas à la fenêtre! qu'il prenne l'un ou l'autre chemin, que vous importe? Ne vous éloignez pas de moi, le frisson me reprend quand vous n'êtes plus là.

— Je resterai, alors, s'écria Belair d'un ton vif, avec une légère nuance de mécontentement.

— Allons, allons, jugez-moi plus favorablement: c'est fini.—Tenez, comme je suis brave!—Je vais, avant de me coucher, faire tous mes petits préparatifs. — Non, je ne préparerai rien... je ne me coucherai pas... Les nuits ne sont pas longues, n'est-ce pas, en cette saison?... le jour vient à deux heures et demie. Il en est neuf, c'est cinq heures à passer...

— Mon Dieu! Violette, que vous me faites mal! s'écria Bélair, en crispant ses doigts avec angoisse. Dites-moi que vous voulez me voir rester. Demeurons tous deux, c'est plus court et plus sage. Me voilà décidé, je reste avec vous; mais épargnez-moi: je ne comprends rien à votre agitation, à votre malaise, et j'en meurs de déplaisir.

Violette, passant ses deux bras charmans au cou de son ami, l'apaisa d'un baiser en retenant son cœur qui bondissait jusqu'à ses lèvres.

— A quelle heure avez-vous promis d'être à Versailles? dit-elle.

— A neuf heures et demie ou dix heures, pendant le souper du roi

— Oh! déjà... murmura Violette.

— Je n'y serai pas avant dix heures et demie en galopant bien fort.

— Partez donc, balbutia-t-elle avec un soupir de désespoir.

Belair inquiet, agité comme elle, allait et venait, toujours arrêté au passage par ces bras languissans et ce regard chargé d'une douloureuse tendresse.

— Dites bien à M. de Lavernie, continua la jeune femme, renversée et palpitante, que je l'aimais comme un frère.

— Que vous l'aimiez ?... mais vous l'aimez toujours, je suppose ?

— Embrassez pour moi ce digne Jaspin ! Ah !... une caresse bien tendre au bon petit chien Amour... un de nos amis, aussi.

Elle s'aperçut que son émotion la reprenait et gagnait Belair lui-même. Quand la voix s'arrête au gosier, les larmes montent bien vite aux paupières.

— Partez, mon tendre cœur ; pars, mon doux ami, dit-elle ; jamais je ne t'ai aimé comme en ce moment... Dis encore que tu m'aimes, laisse-moi cette dernière parole scellée par ton dernier baiser !

Belair tout éperdu, tout enivré de ces lugubres caresses :

— Tu as raison, dit-il, Violette, nos cœurs n'avaient jamais parlé ainsi. Je sais bien qu'ils ne peuvent nous présager que joie et que tranquillité, mais enfin, obéissons à l'instinct qui nous pousse. Je vole à Versailles, j'accomplis la promesse que j'ai faite à la marquise, et je reviens. Oh ! ne crains pas pour moi la fatigue. Gérard a des chevaux vites comme le vent ; ils ne portent pas, ils enlèvent. Tu me reverras, Violette, avant que le jour ait blanchi tes vitres... D'ici là, tu n'auras pas peur, n'est-ce pas ?

— Non ! non ! reste à Versailles... le ciel est noir, l'orage menace; regarde les nuées qui se déchirent silencieusement.

— Je reviendrai, te dis-je, dis-moi adieu !

Elle frissonna, et ne pouvant prononcer ce mot, se tordit de douleur dans les bras du jeune homme.

Déjà il gagnait la fenêtre en saisissant l'échelle, elle courut après lui et l'étreignit si nerveusement qu'il chancela.

— Adieu ! dit-elle enfin avec un effort qui brisa sa voix et son cœur.

Ce cri étrange vibrait encore dans l'oreille de Belair lorsqu'il toucha la rive. Il se retourna ; blanche et droite dans le sombre encadrement de la fenêtre, son amie lui faisait signe encore, et un nouvel adieu prononcé sur le même ton mélancolique glissa jusqu'à lui parmi les gémissemens de la rivière.

— Imprudente ! se dit Belair attendri; par bonheur le voisin n'est plus là pour entendre...

Et il monta rapidement la berge. Au détour du quai il regarda encore, mais la douce vision avait disparu.

Non, ce voisin mystérieux n'était plus à portée d'entendre. Lui qui n'avait pas d'adieux à faire, il était sorti tranquillement comme d'habitude, avait pris le chemin dans lequel nous avons vu Gérard le suivre, et bientôt il arpentait la rue Richelieu en observant les abords de l'hôtel Louvois.

Une bonne heure environ s'écoula, pendant laquelle il répéta plus de vingt fois :

— Aurai-je plus de chance aujourd'hui ? Ce voyage qu'il fait ne sera pourtant pas éternel.

Et le promeneur inquiet regardait à la fois de quatre côtés.

Tout à coup il vit de loin, arriver par le bout le plus obscur de la rue, longeant les rares maisons, et cherchant l'ombre, un homme qui marchait rapidement malgré toutes les précautions qu'il semblait prendre pour n'être pas vu. C'était Desbuttes qui, rafraîchi par la course et mieux éclairé sur sa situation avait jugé prudent de ne pas aggraver par quelque démarche inconsidérée la colère du ministre, et de venir chercher à l'hôtel, avant que Louvois y eût reparu, certains papiers et certain sac, cachés dans la chambre qu'on lui prêtait, débris trop minces, hélas! de sa splendeur si vite écroulée. Il se hâtait donc pour précéder à l'hôtel-Louvois la renommée de sa mésaventure.

Cette basse tournure, ce gros dos, ces petites jambes, frappèrent notre guetteur, qui coupa aussitôt la rue à angle droit pour se trouver en face du nouveau venu.

Celui-ci voulut éviter la rencontre, mais le vaste compas du curieux mesurait par seconde quatre pieds au moins; les deux hommes se rencontrèrent sous une lanterne.

— Desbuttes !... c'est bien lui, s'écria le grand arpenteur.

— La Goberge !... murmura Desbuttes épouvanté, car en ce moment il aurait eu peur d'un enfant.

Instinctivement, les deux amis se retirèrent au plus épais de l'ombre.

— En quel état, bon Dieu ! dit le maître d'armes qui palpait les habits déchirés du financier, t'aurait-on fait quelque injure ? t'a-t-on volé ?

— Dépouillé, assassiné ! balbutia le petit homme ; mais laisse-moi courir où j'ai affaire.

— Oh ! non ; je te tiens, je ne te quitte plus.

— Un quart d'heure seulement, et je te réponds bien que je reviendrai ; je n'ai pas envie de prendre racine dans cet endroit maudit.

— Où vas-tu donc ?

— A l'hôtel Louvois.

— Mais tu as du sang au visage !

— Puisque je te dis qu'on m'a assassiné !

— Qui ?

— Ce scélérat de Louvois, mon protecteur.

— Louvois t'a battu ! Vous êtes donc brouillés? dit La Goberge avec un tressaillement de joie qui fit jouer tous les muscles de sa hideuse figure.

— A mort !

— Et tu rentres chez lui !

— Pour y prendre mes hardes.

— Malheureux ! tu es brouillé avec Louvois et tu te risques dans sa caverne !

— Il n'y est pas, je l'ai quitté à Bondy.

— Qu'en sais-tu ?... dit d'une voix glaçante le maître d'armes, ce diable d'homme ne rentre-t-il pas, quand il veut, par dessous terre ? Sait-on jamais où est Louvois? n'est-il pas partout ?...

— Au fait ! dit Desbuttes avec un commencement d'inquiétude.

— Crois-moi, ne séjourne même pas dans sa rue, l'air en est pernicieux.

— Mais tout ce qui me reste est là, dans cet hôtel, cent pistoles !

— Et tes millions... avec lesquels tu payais des secrétaires ?

— Oh ! mon ami,.. j'ai tout perdu...

— L'ordonnance qui fait rendre gorge à la maltôte, n'est-ce pas ?

— Tu sais cela ?

— Pardieu !...

— Je suis ruiné, mon cher, en bas de l'échelle. Mon infâme maître m'a précipité !

— Et moi en haut, dit le maître d'armes en se rengorgeant ; mon excellent maître m'a mis au pinacle !

Desbuttes le regarda douloureusement.

— Ainsi va le monde ! soupira-t-il.

— Et moi qui suis un bon compagnon, et non pas un égoïste comme certaines gens de ma connaissance, j'ai pensé tout d'abord à un ancien ami, j'ai ruminé certains plans : je viens t'aider à remonter :

—Serait-il vrai ?

—Eprouve !

— Tu me ferais gagner...

— La moitié de cinq cents mille livres.

— Sur ta parole ?

— Sur une bonne signature !

— A quoi faire?

— A te venger.

—De qui ?

— Je ne te dirai pas cela dans le quartier où nous sommes.

— Mais enfin ?...

— Oh ! j'ai assez perdu de temps à t'attendre depuis dix mortels jours... Te voilà, me voilà, l'occasion est belle, je suis pressé, hâtons-nous.

—Tu m'attendais !... tu avais donc besoin de moi ? dit Desbuttes avec cette défiance bien naturelle entre deux honnêtes gens de cette trempe.

— Mais oui.

— Explique au moins...

— Rien ici.

— Où, alors?

— Tu verras.

— Je ne ferai point un pas sans avoir trouvé un tailleur pour réparer cet habit qui me déshonore. Je n'ose passer devant les lanternes.

— Il s'agit bien d'un tailleur !

— Je n'irai nulle part sans cela. On a son orgueil.

— Chez le premier mercier venu, j'achèterai du fil, des aiguilles et je te recoudrai moi-même en causant. Tiens, voilà notre affaire au coin de la rue des Fossés-Montmartre.

— Mais pour laver ma figure.

— La rivière.

— Où allons-nous ?

— Chez moi.

— Est-ce loin?

— Pont Marie.

— Tu ne me trompes pas au moins !

— Viens donc !

Et les deux coquins, après que La Goberge eut fait l'acquisition qu'exigeait l'orgueil de Desbuttes, se dirigèrent à pas précipités vers la maison du Pont-Marie.

XI.

Œuvre sans nom.

Une demi-heure après, le maître d'armes guidait son digne ami dans les détours obscurs de la maison.

Lorsqu'il eut allumé une lampe et que Desbuttes aperçut les murs sombres et nus de la salle basse, les meubles trop rares, les solives enfumées du plafond, toute cette industrie parcimonieuse, destinée à cacher la misère du logis, il ne put s'empêcher de sourire.

— Je comprends, dit La Goberge, tu n'admires pas mon mobilier, ni même ma chambre, mais je cherchais mes sûretés, vois tu, et l'on n'est pas en sûreté dans les palais. Cette maison donne sur la rivière ; dix pieds de corde à nœuds, et je suis dehors. Cette maison n'a pas d'habitans ; je n'y ai jamais rencontré personne. Ecoute un peu quel magnifique silence... Excepté le vieux juif à qui j'ai loué et quelques amoureux, couples passagers qui ne se soucient pas de moi, ni moi d'eux, je ne crois pas que nul connaisse cette masure. Or, j'avais grand besoin de me cacher, comme tu penses, car si Louvois avait pu mettre sur moi sa lourde main, j'étais perdu ; et je ne venais pas à Paris dans cette intention. Voyons, n'expertise pas ainsi mes meubles et assieds-toi.

Il approcha un escabeau de vieille tapisserie à pieds torses, et s'assit lui-même dans un fauteuil, la table et la lampe entre eux.

— Tu n'es pas à ton aise, poursuivit La Goberge.

— Je voudrais de l'eau.

— Oh ! quelle voix rauque !... Est-ce la soif qui t'a étranglé... ou Louvois ?... Je crois qu'il te faudrait plutôt un coup de vin. En voici, et du meilleur.

Il se leva pour prendre une bouteille dans une petite armoire à trois angles, et versa rasade à son ami, qui ne but point avant de l'avoir vu boire.

La Goberge remarqua parfaitement cette réserve.

— Que penses-tu donc de moi, imbécile, dit-il avec sa rude familiarité ; si je te voulais du mal, j'eusse pu t'en faire dehors. Et encore une fois, puisque j'ai besoin de toi, fie-toi donc à mon hospitalité.

— C'est que, balbutia Desbuttes d'une voix à peine intelligible et en promenant encore son regard inquiet autour de lui, on ne sait en vérité pas où l'on est,

Il toucha un pan de la vieille tenture de cuir déchiqueté, qui pendait à la muraille.

— Ah ! oui, tu veux voir si je n'ai caché personne pour t'entendre, dit la Goberge — visitons les localités — regarde sous mon lit, sous ma table, sous mon fauteuil, palpe le cuir.

Desbuttes tout en ricanant faisait la visite domiciliaire. Il toucha une porte parallèle à celle de l'escalier.

— Ceci, dit La Goberge est une sorte de cabinet de toilette — pour ceux qui feraient de la toilette. Quatre murs nus et noirs, sans fenêtre et sans issue, regarde.

Et, levant sa lampe, il montra en effet l'intérieur vide de ce cabinet à son confiant ami.

— Commences-tu à te rassurer un peu, dit-il, oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! assieds-toi, bois et causons.

Desbuttes s'assit et regarda piteusement son habit.

— A propos, tout en causant, reprit La Goberge, je te raccommoderai. — Donne ton habit, je puis bien faire pour toi ce que j'ai fait cent fois pour moi-même, et mets en guise de manteau ce grand vieux sac à bois sur tes épaules.

Il prit le fil, une grosse aiguille et commença, non sans dextérité, les réparations promises.

Desbuttes s'accouda sur la table, en le regardant, et La Goberge entama l'entretien :

— Donc, tu es ruiné et je suis riche, tu as été chassé par ton maître, et moi, je suis adoré du mien.

Desbuttes fit un signe d'assentiment.

— Donc, tu m'as offert autrefois d'entrer à ton service, et moi, je t'offre de t'enrichir.

— A quelles conditions ?

— Là ! là ! pas si vite... jeune lion !... voilà déjà un bouton recousu, et avec un fil auquel on pendrait un homme. — Conte-moi un peu ta mésaventure, que nous ayons le temps de nous reconnaître.

Desbuttes abrégea, mais n'omit rien d'important dans ses démêlés avec le ministre.

— Je vois, qu'en effet, dit La Goberge, c'est entre vous une querelle sérieuse. — Peste, quels ongles il a !... voilà un accroc d'au moins trois pouces, et dans la broderie — mettons le fil en trois. Avoue que j'ai sagement fait de changer un pareil maître, contre celui que j'ai choisi.

— Tu ne m'as pas dit quel est ton maître.

— Un hollandais, qu'il est inutile de te nommer pour l'instant, riche à cinquante millions, et qui les sème.

— Que c'est beau ! soupira Desbuttes... et tu ramasses ?

— Il les sème, c'est vrai, mais de manière à se faire pousser toutes ses petites fantaisies.

— C'est bien naturel.

— Ainsi, par exemple, il en a une en ce moment, une qui l'obsède. Tu sais ce que c'est que d'avoir envie d'une chose ?

— Oh ! oui, j'aurais bien envie, moi, des deux cent cinquante mille livres dont tu me parlais dans la rue de Richelieu.

— Précisément, j'y arrive. Mon maître a envie de rendre à quelqu'un tout le mal que ce quelqu'un lui a fait. C'est une fantaisie comme une autre, et si je te disais com-

ment ce quelqu'un s'appelle, tu la comprendrais encore mieux.

Desbuttes ouvrit de grands yeux et redoubla d'attention.

La Goberge, se rapprochant, comme l'autre se rapprochait, enfila patiemment une grosse aiguillée de son énorme fil. Desbuttes lui arrêta la main. Cette preuve de l'intérêt qu'il excitait, fit sourire le maître d'armes.

— Oui, il y a là une histoire de femme séduite, assassinée, que sais-je, — tu n'as pas besoin de la savoir.—Le principal c'est que mon maître rêve continuellement qu'il est débarrassé de son ennemi ; il s'est logé cela dans la tête; enfin, tu vas voir jusqu'où il pousse sa fantaisie. N'a-t-il pas promis cinq cent mille livres au premier qui lui viendrait annoncer que son ennemi est mort?

— C'est en effet une idée fantasque, dit Desbuttes.

— Je la trouve telle.

— Et puis, promettre et tenir... sont deux.

— Oh ! il a fait mieux que promettre, il a signé. Or, quand mynheer, mon maître, a signé une chose, elle se fait ou se fera.

— Mais, dit Desbuttes, quand bien même il aurait signé cela, cette signature ne fera pas mourir l'ennemi en question. On vit cinquante ans malgré une signature pareille.

— Eh bien ! je ne suis pas de ton avis, je dis que c'est malsain. Un philosophe, je ne sais plus au juste lequel, affirmait que la haine des gens puissans ressemble à la colère des serpens et autres bêtes venimeuses, et qu'elle dégage des vapeurs tout à fait nuisibles, or, quand une haine est de force à signer des bons de cinq cent mille livres, quelle terrible vapeur !

— Cela dépend des gens contre qui cette vapeur est lancée. S'ils sont de taille à résister, si le serpent souffle sur le serpent, les deux venins se neutralisent.

— Je ne crois pas, dit froidement La Goberge ; mais si tu as cette idée, n'en parlons plus.

— Explique-toi mieux, interrompit Desbuttes, que le refroidissement subit de son ami inquiétait pour les 250,000 livres. — Mais tu ne cesses de parler par paraboles : tu racontes que ton maître a un ennemi dont il voudrait être débarrassé, et tu ne me nommes ni cet ennemi ni ton maître. — Tu me parles, d'une part, de 250,000 livres à gagner, et tu ne me dis pas ce qu'il faut faire. — Or, je te connais assez pour soupçonner que tu me feras bien gagner mon argent. Enfin, tu annonces une signature de ce Crésus, et tu ne me la montres pas. Que veux-tu que je promette, ou seulement que je comprenne ?

— Tu as raison, dit La Goberge après un moment de silence, et je ne sais vraiment pas pourquoi je tourne ainsi autour du buisson. Je vais répondre d'un seul coup à tes trois questions.

Il se leva, retourna brusquement son fauteuil massif, dans un pied duquel au fond du bois creusé, il prit un papier qu'il déploya et mit, en l'aplatissant avec sa large main, sur la table devant Desbuttes.

C'était l'engagement de Van Graaft.

— Louvois! s'écria sourdement Desbuttes lorsqu'il eut fini de lire.

— Louvois est en effet l'ennemi dont mon maître voudrait être débarrassé.

— Un serpent capable de se défendre !

— Qui parle de l'attaquer ? dit La Goberge. Est-ce écrit sur ce papier ?

— Je comprends l'importance de la somme, continua Desbuttes, de plus en plus troublé par le terrible nom ; mais si fort affriandé qu'on puisse être, on ne la tient pas.

— C'est une question de temps, dit La Goberge, en attachant sur Desbuttes son œil féroce; je ne suppose pas que Louvois soit immortel.

—Heureusement, non.

—Eh bien ! s'il doit mourir, comme tout le monde, tu admets bien qu'il y aura une personne quelconque qui, la première, saura sa mort.

— Certes !

—Cette personne-là n'a qu'à se présenter chez M. Van Graaft; comme elle aura réalisé la fantaisie de mynheer, mynheer paiera les cinq cent mille livres, ainsi qu'il s'y est engagé.

— Je comprends.

— Et, j'avais pensé que toi, qui vivais dans l'intimité du grand ministre, et le voyais à toute heure du jour, tu serais un des premiers informé de l'accident s'il avait lieu... Or, tu m'aurais averti, et nous aurions partagé — en amis — voilà tout — c'est tellement simple, que si M. de Louvois était là, dans un coin à nous écouter, il n'aurait pas le droit de se fâcher de ce que nous disons.

Desbuttes, à la seule idée de cette présence du ministre, trembla des pieds à la tête. La Goberge le rassura par son rire diabolique.

— Le malheur, reprit Desbuttes, c'est qu'à dater de ce jour je ne serai plus assez près de Louvois pour surveiller sa santé.

— Que c'est fâcheux que tu sois brouillé avec lui, juste au moment...

— Où j'aurais pu prévoir ses maladies?

— Mais oui... nous avons aujourd'hui des maladies si rapides!... elles arrivent comme l'éclair!

— Quel dommage, dit Desbuttes, qu'on ne puisse pas distribuer ces maladies-là comme on voudrait!

— J'en ai vu, répliqua La Goberge, qui vous troussaient un homme en six heures, en quatre, en deux!

— Et si personne n'est là, on ne sait l'événement qu'après tout le monde.

— Et alors, on perd les cinq cent mille livres.

— Il y aurait un moyen, fit Desbuttes, mais je ne suis plus dans la maison.

— Dis toujours.

— Ce que tu racontais de ce philosophe, tout à l'heure, au sujet des haines et des serpens, m'a décidément frappé. Sais-tu que je hais démesurément M. de Louvois?

— Je le crois bien.

— Et que si je me trouvais près de lui, ma haine dégagerait une vapeur extrêmement pernicieuse — tout ciron que je suis, je parie que je le rends malade!

— Sans compter que ce serait une très bonne spéculation — car, s'il tombait malade de la sorte, tu le saurais le premier, nécessairement.

— Parbleu!

— Eh bien! si l'on essayait... rien que pour voir.

— Essayons, je demanderai à quelque chimiste de mes amis, une recette pour donner tant d'âcreté à ma vapeur haineuse...

— Oh!... que ne disais-tu cela tout de suite; tu me fais souvenir que j'ai une de ces recettes-là. Je suis si rancunier!

La Goberge tira lentement de sa longue poche, une petite boîte de vermeil, fermée à vis, et qui renfermait une fiole qu'il fit briller à la lampe.

—Que c'est blanc et brillant! dit Desbuttes en frissonnant.

— Je m'étonnerais bien s'il n'y avait là-dedans une belle maladie, continua La Goberge.

— Donne! fit précipitamment le financier, jetant tout-à-fait le masque.

— Mais, puisque tu ne peux retourner à l'hôtel Louvois! dit La Goberge.

— Je puis aller à la surintendance, à Versailles. J'entrerai par les jardins, avant le jour: le mur de l'espalier est bas. Le cabinet du ministre est au rez-de-chaussée; derrière ce cabinet, où je n'ai pas même besoin d'entrer, est un office dans lequel on met chaque soir l'eau de Forges qu'il doit boire le lendemain. Nul ne m'aura vu entrer, nul ne me verra sortir. Voilà comme je parle, moi! Est-ce clair? est-ce net? me fais-je comprendre?... A ton tour.

— Je continue, dit La Goberge, et je serai aussi clair que toi. Quand vas-tu à Versailles?

— Quand tu voudras!

— Nous choisirons notre temps — d'ici là, je ne te quitte plus, tu ne t'en étonneras pas, tu pars pour la surintendance— je t'accompagne — ce que tu risques, je puis bien le risquer. — Louvois ne m'en veut pas plus qu'à toi. — D'ailleurs, si tu avais mal calculé, si nous étions surpris, — cela s'est vu, hélas! — comme on nous ferait subir mille abominables tortures, je t'avertis qu'avec l'un de ces pistolets, je te tue sans douleur, et me tue aussitôt avec l'autre. — Si au contraire tu as réussi, si la maladie est bien inoculée, sûr de toi, je t'escorte et nous allons toucher ensemble les cinq cent mille livres, suis-je net et loyal à mon tour?

— Mais, puisque tu viens à Versailles, dit Desbuttes, avec défiance, je n'y suis pas nécessaire. Et si tu n'as pas besoin de moi, pourquoi m'offrir 250,000 livres? Tu te fais tort. Plus je réfléchis, plus je trouve que tu pourrais te passer de moi. N'étais-tu pas aussi intime que moi dans la maison du ministre? N'en connais-tu pas aussi bien que moi les êtres?

— Je me fusse passé de toi certainement, dit La Goberge, si depuis mon départ pour la Hollande, tout le bâtiment de la surintendance n'eût été restauré avec des distributions nouvelles; — je m'y perdrais, — toi, au contraire, nouveau dans la maison, tu peux y marcher les yeux bandés.

— Et... ce bon de M. Van Graaft?... qui de nous le gardera? ce serait bien imprudent de le porter sur toi.

— Oh! n'aie pas peur, je ne puis rien sans toi; tandis que sans moi, tu peux tout; c'est à moi de réclamer des garanties. D'ailleurs, nous ne nous quitterons plus désormais. Au retour de Versailles, nous prendrons le billet dans le pied de mon fauteuil, et comme deux frères, nous le présenterons à la caisse. Replace toi-même ce papier.

Desbuttes relut le bon, et le déposa au fond du pied creusé qui se fermait avec une cale tournant sur un clou.

— Tu es content? dit La Goberge.

— Enchanté.

— Si tout est convenu, donne-moi ta main, et jurons, sur notre foi, d'en finir au plus vite.

Les deux scélérats se pressèrent la main.

— Foi de La Goberge ! dit l'un emphatiquement.

— Foi de Desbuttes ! dit l'autre d'une voix sonore.

Tout à coup un cri, qui semblait parti du plafond, répondit à ces deux noms sinistres, et fit dresser l'oreille aux meurtriers, et en même temps une chute pesante ébranla les solives et secoua la poussière de ces bois vermoulus.

— Il y a quelqu'un là-haut, murmura Desbuttes, le front glacé de sueur.

— Oui, répliqua le maître d'armes en pâlissant.

— Tu m'avais dit que nous étions seuls dans cette maison...

— Je le croyais.

— On marche, on s'agite...

— Les pas d'une personne effrayée.

— Il faut savoir ce que c'est.

— Montons !

La Goberge donna son épée à Desbuttes, et prit ses pistolets.

— Et la lumière ? dit Desbuttes.

— Pour qu'on nous reconnaisse, malheureux !

Ils se dirigèrent, en tâtonnant, vers les montées : des éclairs blafards blanchissaient les murs de l'escalier, La Goberge vint se heurter à la porte de Violette.

Un petit cri étouffé s'en échappa.

— Qui est là ? demanda le maître d'armes.

Rien ne répondit. Il heurta et interrogea encore.

— Répondrez-vous ! dit-il, ou j'enfonce la porte.

Même silence.

— Ils ont peur, c'est qu'ils ont entendu, murmura La Goberge, en appuyant son épaule robuste sur la porte qui craqua.

— Aide-moi donc, dit-il à son compagnon qui donna une vigoureuse secousse en arcboutant son pied sur le mur parallèle.

Les gonds arrachés cédèrent, un dernier choc les enleva.

L'horrible cri parti du fond de la chambre les guida vers le lit, dans les rideaux duquel se roulait une créature à moitié morte de terreur. Quand les bras hideux de ces monstres s'approchèrent d'elle, l'infortunée bondit hors de sa cachette, et courut éperdue jusqu'à la fenêtre qui se trouva fermée, sans quoi elle se fût précipitée ; alors, elle s'élança par la porte restée ouverte, descendit l'escalier ; mais, trébuchant aux dernières marches, elle fut saisie par la Goberge, qui la poussa chez lui, tandis que Desbuttes approchait la lampe.

C'en était trop, et le hurlement qu'ils laissèrent échapper en reconnaissant Violette ne fut pas du moins entendu par elle. La pauvre enfant venait de perdre connaissance et gisait évanouie sur le parquet.

— Nous sommes perdus ! dit La Goberge.

— Perdus !... répéta l'autre.

— Elle a tout entendu.

— Es-tu sûr ?...

La Goberge rassembla ses idées et lui dit :

— Monte dans sa chambre.

— Pourquoi ?

— Tu écouteras au parquet, et moi je parlerai. Eh bien, tu hésites... as-tu peur ?

— Et tu vas rester avec elle ici ? dit Desbuttes en considérant avec épouvante la livide figure du scélérat qui couvait Violette d'un regard effrayant.

— Monte, te dis-je, et si tu entends distinctement mes paroles...

— Eh bien ?

— Eh bien, c'est qu'elle nous aura entendus ; et il ne faut pas qu'elle nous dénonce...

— Que veux-tu donc faire d'elle ?

— Je n'ai pas besoin de toi, monte !

Desbuttes ne pouvait se résoudre à obéir. Il lui semblait qu'en abandonnant cette femme sans défense à son féroce compagnon, il commettait le plus monstrueux des forfaits.

La Goberge lui montra l'escalier d'un geste irrésistible de menace.

Le lâche partit en chancelant. A chaque pas qu'il faisait son pied plus pesant croyait traîner l'escalier tout entier. Il s'agenouilla dans cette petite chambre où tant d'amour et de beauté avait laissé son parfum.

— Tu m'entends ? dit d'en bas la voix de La Goberge.

— Oui, murmura-t-il

— Et quand je parle ainsi... continua le brigand en baissant la voix, m'entends-tu encore ?

— Oui, dit plus faiblement Desbuttes.

— C'est bien...

Un épouvantable silence se fit à l'étage inférieur, et pendant ce silence, Desbuttes sentait ses cheveux se hérisser. Un soupir étouffé, coupé par un cri lamentable, le fit bondir jusqu'à l'escalier. Il chercha des yeux la malheureuse femme, et ne vit plus sur le parquet que ce vieux sac dont il s'était fait un manteau. Le sac n'était plus vide, il avait pris la forme d'un cadavre.

Aussitôt la lampe s'éteignit.

Tremblant de peur et de remords, Desbuttes s'assit sur la dernière marche, ses ge-

noux s'entrechoquaient, ses dents claquaient à se briser. Le misérable pleura.

Cependant le meurtrier ayant descellé l'une des deux pierres qui formaient le seuil de sa porte, glissa péniblement cette masse pesante au fond du sac.

— Tu m'aideras bien au moins à la porter en haut, dit-il à son pâle complice. La fenêtre de l'escalier est trop étroite, il me faut aller jusqu'à celle de la chambre. Soutiens seulement la pierre, ajouta-t-il, pour me soulager, tandis que je monterai.

Dieu, qui n'avait pas foudroyé ces infâmes, Dieu, dont le tonnerre est un châtiment trop noble et trop doux pour les assassins, Dieu terrible, inspira la plus épouvantable vengeance à l'avidité de ce lâche pour punir l'avidité de cet assassin. Desbuttes alla silencieusement prendre sur la table l'aiguille et le fil laissés par La Goberge; puis, tandis que celui-ci gravissait lentement les degrés, sous le poids, dont Desbuttes soutenait une extrémité avec son genou, l'œuvre infernale s'accomplit rapidement, sûrement, dans les ténèbres.

La Goberge, arrivé près de la fenêtre, qu'il ouvrit, s'inclina et secoua son épaule pour laisser glisser le fardeau par dessus sa tête : tout à coup, il perdit l'équilibre, le poids l'entraînait, l'emportait, malgré sa résistance — Desbuttes l'avait cousu par son habit au sac qui renfermait la pierre et le cadavre. L'impulsion qu'il donna brusquement accéléra la chute. L'eau mugissante éteignit un dernier blasphème, et la victime retint au fond le meurtrier.

Alors Desbuttes effaré, livide, abasourdi de son triomphe, redescendit à l'étage inférieur, prit le bon de Van Graaft, la boîte de vermeil, et se jeta hors de cette maison maudite, en murmurant :

— Demain, j'aurai gagné les 500,000 liv. à moi seul.

Et trois heures après, il franchissait le petit escalier de la surintendance à Versailles.

XII.

Le Présent de Noces.

Le roi était entré, selon son habitude, chez la marquise de Maintenon avant son souper, à l'heure où Gérard et Jaspin venaient d'échapper à Louvois et se dirigeaient en toute hâte sur Versailles.

Depuis l'audacieux engagement qu'avait pris avec lui son ministre, Louis flottait, comme il arrive toujours, entre deux défiances : l'une intéressait son orgueil, l'autre menaçait sa fortune royale. Le ministre s'était posé enfin comme l'antagoniste de la femme favorite; un choix devenait inévitable, et de quelque côté que le roi arrêtât ses regards, il voyait un abîme ouvert pour engloutir une de ses dernières illusions.

Depuis tant d'années qu'il caressait cette chimère d'une amie fidèle ou d'un serviteur dévoué, faible comme tous ceux qui espèrent, il avait pardonné à la favorite toutes les calomnies dont elle était l'objet, au ministre toutes les brutalités, tous les abus de pouvoir dont il s'était rendu coupable; il avait, faut-il le dire, nommé sa femme à un ministère et épousé son ministre. Qu'allait-il résulter de l'écroulement d'un de ces deux pouvoirs si complaisamment, si solidement édifiés par lui depuis longues années?

Ces réflexions avaient augmenté chez le roi la tristesse et l'hésitation. Circonspect, dissimulé comme les princes de sa race, il n'avait cependant rien abandonné aux perplexités du moment, et, déchiré qu'il était par la communication que Louvois avait osé lui faire, il ne se croyait pas le droit de montrer au public un visage assombri : aussi l'avait-on vu travailler à l'ordinaire, rendre au roi Jacques et à la reine sa femme une visite à Saint-Germain, et dans ses différens rapports avec les courtisans ou les autres ministres, il n'avait rien témoigné qui pût donner à penser sur la marquise ou sur Louvois.

Mais, lorsqu'il eut fait le roi toute la journée et qu'il vit approcher l'heure à laquelle passant chez sa femme, il déposait le masque en présence d'une amie, confidente dévouée, intelligente, de ses ennuis et de ses projets, Louis XIV se sentit plus faible et plus désarmé qu'un homme ordinaire, — car le simple bourgeois, au lieu de nourrir en son cœur le silencieux serpent qui le mordait, se fût hâté de prendre la main de sa femme, de l'amener au jour d'une lampe, de la regarder dans les yeux et de lui dire, avec cette voix émue qui arrache tout secret d'une âme noble :

— Est-il vrai que vous soyez indigne de moi?

Le roi, au contraire, devait garder pour lui sa souffrance, et passer encore cette soirée comme les autres, sans rien trahir, sans rien expliquer, jusqu'au moment où la vérité, apparaissant inflexible, lui dénoncerait le vrai coupable, et lui ordonnerait de répudier la femme qu'il aimait ou de chasser le ministre indispensable à ses intérêts ou à sa gloire.

Louis entra donc, l'œil indifférent, le cœur cuirassé chez la marquise. Il se doutait bien qu'elle avait été avertie par quelqu'un de la remise des déclarations au parlement. Il la laissa entamer l'entretien.

La marquise, toujours en défiance du terrain sur lequel elle posait le pied, étudiait la physionomie du roi, et toute sa conduite depuis qu'il avait eu avec Louvois l'entrevue décisive de la journée. Avertie par le père Lachaise, elle ne pouvait paraître ignorer ce qui occupait tout le monde — n'en point parler eût été pour le roi un reproche — et ce n'était pas le moment d'adresser des reproches au roi! La marquise, bouleversée par la crainte, sans appuis, sans avis depuis ces mauvaises nouvelles, privée même de Jaspin, qui avait disparu sans qu'elle sût pourquoi, la marquise était réduite à jouer le jeu le plus simple et le plus droit, c'est à dire à questionner — elle questionna.

— Sire, dit-elle, avec un visage aussi dégagé que celui du roi pouvait l'être, qu'est-il donc arrivé à cette malheureuse déclaration qui manque aujourd'hui encore.

Le roi frappé de cette habileté qui, avec un autre caractère, eût provoqué une violente tempête, répliqua qu'il était fort chagrin de ce nouveau contretemps, mais que certaines formalités remplies avaient forcé l'ajournement.

La marquise savait bien que le roi n'était jamais plus à craindre qu'en ces momens d'apparente aisance. Elle frémit. S'il ne se fut agi que d'un grief sans importance, le roi le lui eût reproché vertement et tout finissait. Comme elle le sentit décidé, comme elle se sentait désarmée, elle plia. Ce fut un cruel supplice pour cette âme altière et pour cet esprit inquiet qui brûlait de savoir.

— Quelque cérémonial auquel on aura manqué, dit-elle paisiblement.

— Oui, marquise.

Le roi souffrit beaucoup de dire *marquise*, en cette circonstance où tout autre se fût donné la satisfaction de dire : *madame*.

— Prenons notre parti, dit-elle avec enjouement.

Et à dater de cette parole, elle affecta le calme le plus parfait.

Ce n'était point le compte du roi, qui l'eût désirée agitée, querelleuse ; car alors il eût abrégé sa visite et diminué la durée de son propre supplice.

— Comme vous êtes seule ! dit-il, auriez-vous quelque humeur fâcheuse?

— Nullement, j'attendais au contraire ce soir le musicien qui a fait les chœurs d'*Athalie*.

— Que n'est-il là ?

— Je l'ignore, c'est seulement un retard, je suis assurée qu'il viendra.

— Peut-être est-ce moi qui l'empêche d'entrer chez vous, marquise, je me retirerai de bonne heure, ne vous privez point de cette musique.

En ce moment Nanon, s'approchant de sa maîtresse, lui jeta à l'oreille quelques mots rapides avec un air troublé.

— C'est probablement ce musicien, dit le roi, recevez-le, marquise ; tenez, je vais vous l'envoyer, je rentre chez moi.

— Sire, s'écria la marquise, ce n'est pas encore le musicien. Nanon m'avertissait que M. l'évêque de Troie est là... je l'avais prié de passer... il arrivait... et...

— Ah ! fit le roi, démêlant un léger embarras dans l'attitude de la marquise, eh bien, je serai charmé de le voir.

— C'est que... dit Nanon en faisant des signaux de désespoir à sa maîtresse.

— Quoi donc? demanda le roi.

— Mgr de Troie ne s'attendait pas à l'honneur de rencontrer Votre Majesté, interrompit vivement la marquise, qui interrogeait Nanon du regard, et il est timide.

— Je ne l'en aime que mieux. Je ne sais que deux hommes timides dans l'armée et dans l'Eglise : Catinat et Mgr Jaspin. Deux honnêtes gens, je le garantis.

— Certes, vous le pouvez, dit la marquise; l'un est la vaillance, l'autre la piété : tous deux la modestie.

— Amenez donc M. l'évêque, reprit le roi en s'adressant à Nanon qui, devant un ordre si positif, n'osa plus reculer et partit, suivie par le regard du roi.

Quelques minutes après, Jaspin entrait couvert d'une sueur mal essuyée, les habits à moitié époussetés, ses bas usés par le frottement de la selle et des étriers, — une tournure de reître éreinté, des yeux à moitié sortis de l'orbite, — une mine pendable.

Quand le roi vit paraître cet homme timide, ce modeste ecclésiastique en un pareil désordre, il leva le candélabre qui éclairait la table et s'écria :

— D'où sortez-vous, bon Dieu, en cet affreux état?

— Sire... répliqua Jaspin dont ce dernier danger achevait de troubler les idées ; j'arrive...

— D'où cela?

— De Paris, sire; j'étais allé voir une maison de campagne.

— Une maison de campagne à Paris?

— Non, sire, à Bondy.

— Ah !... et vous êtes allé à cheval ?

— Mon carrosse s'est rompu, j'ai été contraint de revenir avec M. de Lavernie... alors...

— Vous saviez que je vous attendais, dit vivement la marquise venant au secours du malheureux embourbé, et c'est pour moi que vous vous êtes ainsi sacrifié...

— Voilà bien des aventures, dit le roi lentement, avec une politesse de condoléance qui n'excluait ni la curiosité ni même le doute.

Heureusement, Nanon entra encore une fois, et dit à demi-voix que M. Belair était arrivé avec sa guitare.

— Qu'il attende le départ de Sa Majesté, répondit Mme de Maintenon.

— Non pas, non pas ; puisque je demeure, je l'entendrai volontiers, dit le roi.

Jaspin s'inclina pour prendre congé, mais avec un regard tellement significatif à la marquise, que celle-ci lui dit tout haut :

— Restez, monsieur, je vous en prie, si nous entendons quelque bonne musique sacrée, c'est à vous que nous le devons, et vous en prendrez votre part ; demeurez près de moi.

Jaspin obéit.

— Mon Dieu, murmurait-il tout bas, faites que je puisse lui dire un mot, un seul!

Belair entra. Son costume était plus convenable que celui de l'évêque, mais son visage était pâle, fatigué. Le roi, dans son fauteuil, regarda longtemps et avec attention cette charmante figure. La marquise était au supplice dans le sien ; Jaspin attendait toujours l'occasion de glisser ce qu'il avait à dire. Belair avait eu à peine le temps de réparer le désordre de sa route. Sa voix encore émue, tremblait comme ses jambes, et la présence du roi fut le dernier coup.

— Pourquoi n'avez-vous pas amené Racine? demanda le roi.

— Sire, M. Racine n'avait pas été mandé.

— C'est vrai, dit la marquise attentive à ce que disait le roi et à ce que voulait dire Jaspin dont elle sentait l'ardente inquiétude.

— Eh bien, monsieur, poursuivit le roi, que vouliez-vous faire entendre à Mme la marquise?

— Deux strophes du deuxième acte d'*Athalie*, sire, répliqua-t-elle, celle du *Lys* et celle de l'*Impie*.

— Je ne les connais point ; voyons, j'écoute, ajouta le roi en s'établissant sur son siége.

— Si vous êtes fatigué, M. l'évêque, dit la marquise, appuyez-vous sur mon fauteuil.

Belair prit sa guitare et se mit à l'accorder. Au moment où l'instrument présentait à la vue du roi sa table de bois de citronnier incrusté d'or et de nacre, et les riches ornements de sa rosace niellée, Louis XIV, à qui cette guitare rappelait un souvenir confus, se pencha tout à coup vers Belair, et fixa sur l'instrument un regard empreint de surprise et de vague tendresse.

Belair avait compté sur ce premier effet de sa guitare. C'était celle du grand roi, que la pauvre Violette avait si soigneusement conservée dans un étui de cèdre et de velours.

Le roi étendit la main pour prendre l'instrument, et à peine l'eut-il touché en l'examinant avec mélancolie, qu'il le reconnut. Tout son corps tressaillit comme au contact de ses plus douces amours ; une question effleurait ses lèvres, mais en présence de la marquise, il n'osa parler. C'était elle qui autrefois lui avait conseillé d'abandonner cette guitare.

— Un bel instrument, dit-il à Belair, en le regardant jusqu'au fond de l'âme.

— Espagnol, sire, répliqua le musicien en baissant les yeux et en s'inclinant devant le roi.

La marquise n'avait pu rien comprendre à ce préambule si intéressant pour les deux principaux acteurs. Elle n'y voyait qu'une lenteur qui la désespérait.

Enfin Belair préluda, et d'une voix doucement vibrante, à laquelle son incertitude même ajoutait un charme inexprimable, il chanta.

La musique était suave, il s'agissait de ce lys : *Amour de la nature* qui croît à *l'abri des aquilons*, gracieuse allusion aux filles de Saint-Cyr, élevées loin du monde et des méchans à l'*abord contagieux*.

Pendant les premières mesures, tout le monde écouta ; mais la fin du morceau prit un caractère plus ferme, la voix du chanteur s'éleva : son accompagnement brillant et sonore emplit l'appartement jusqu'aux voûtes.

Le roi, ravi d'entendre de bonne musique, de beaux vers soutenus par la guitare qu'il avait tant aimée, laissa éclater sa satisfaction. Belair s'abandonna tout entier à l'exaltation de son art.

La marquise, dont les yeux ne quittaient pas le roi, profita d'un *crescendo* formidable pour dire à Jaspin :

— Baissez-vous et dites ce que vous avez à dire.

L'évêque s'inclina. La musique éclatait en arpèges retentissans.

— Louvois, dit-il, a envoyé Desbuttes au village de Lavernie.

La marquise frissonna.

— Eh bien ? murmura-t-elle palpitante.

— Celui-ci en a ramené un carrosse fermé que M. de Louvois est venu chercher lui-même.

— Et dans ce carrosse ? demanda-t-elle avec une anxiété insurmontable, qui attira l'attention du roi.

— Qu'y a-t-il, marquise, n'écoutez-vous pas? demanda-t-il, interrompant le chanteur.

— Si bien, répliqua-t-elle interdite, et j'exprimais à monsieur mon admiration.

Le morceau était fini ; le roi complimenta le musicien ; la marquise aussi, mais machinalement et en termes exagérés qui n'avaient ni mesure ni justesse. Le roi heureusement s'occupa encore de la guitare.

Revenue à elle Mme de Maintenon déclara que la strophe des *Impies* était encore plus belle, et la recommanda à toute l'attention du roi.

C'était un ordre pour Belair. Déjà il avait tourné furtivement les yeux vers l'horloge qui marchait vers onze heures, et vers la fenêtre qu'illuminaient de fréquens éclairs livides. Une agitation involontaire, une inquiétude nerveuse le poussaient. Il semblait demander au roi de le tenir quitte. Il essuyait son front où perlait la sueur.

—Cette strophe des *Impies*, s'il vous plaît, dit le roi, qui n'avait pu résister au plaisir de frôler les cordes, et qui soupirait, en mémoire de son beau talent sacrifié.

Belair reprit la guitare. Cette fois le mode était vif, altier,— cette musique ne chantait plus, elle menaçait avec une terrible ironie.

Rions, chantons, dit cette troupe impie,
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs
Promenons nos désirs !

— Et qui était dans ce carrosse fermé? demanda la marquise à Jaspin.

— Il faut que vous le sachiez cette nuit même, répliqua-t-il, car si l'idée qui m'est survenue depuis tantôt s'est réalisée!...

—Quoi donc?

— Il existe encore quelqu'un qui pourrait savoir le secret !

Une affreuse douleur traversa comme un fer rouge le cerveau de la marquise.

— Fort beau! fort beau! cria-t-elle avec un sourire à Belair et au roi, tandis que son cœur comprimé semblait vouloir éclater hors de sa poitrine.

Le roi applaudit du geste.

— Nommez vite! reprit la marquise bas à Jaspin en écoutant la réponse avec toute son âme.

— Le vieux chirurgien du feu comte de Lavernie.

— On le disait muet, paralytique...

— Il ne doit pas l'être, si c'est lui que M. de Louvois a fait venir. —D'ailleurs, on s'était précautionné du médecin Séron. Pas de délai... envoyez quelqu'un... interrogez !...

— Qui?... je n'ai personne... Je suis perdue!...

En disant ces mots, elle faillit s'évanouir, et pourtant son regard ne quitta pas le roi, qui la regardait aussi.

Belair, distrait, chantait d'une voix affaiblie :

Sur l'avenir, insensé qui se fie !
De nos ans passagers le nombre est incertain.
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie,
Qui sait si nous serons demain ?

— Au moins, défendez-vous, murmura Jaspin au désespoir.

— Inutile ! si c'est la volonté de Dieu que je succombe.

Soudain le chanteur s'arrêta, les yeux égarés, la bouche crispée par une poignante souffrance, la guitare échappa de ses mains en sonnant un lugubre accord.

— Que disiez-vous donc, marquise, demanda le roi à qui ce silence subit avait laissé entendre les dernières syllabes du colloque interrompu.

— Rien... sire, rien... je..

— Qu'avez-vous, Belair? demanda Jaspin au jeune homme qui chancelait au milieu de la chambre.

— Est-ce qu'on ne m'a pas appelé, demanda le musicien, d'une voix étouffée, en cherchant à percevoir dans les airs un cri mystérieux.

— Mais non, répliqua Jaspin.

— Ce jeune homme s'est fatigué à chanter dit le roi.

— Il souffre, dit la marquise.

— Par pitié, murmura Belair à l'oreille de Jaspin qui lui serrait la main, obtenez que je parte ! je vous dis qu'on m'a appelé.

— M. Belair, en effet, paraît souffrant, hasarda de dire tout haut le digne évêque. Je crois qu'un peu de fraîcheur...

— Respirez, monsieur, dit la marquise.

Belair salua en homme ivre qui va défaillir, et sortit de l'appartement les mains étendues, le visage aspirant aux émanations de l'air extérieur que rafraîchissait l'orage.

—Il a oublié sa guitare, s'écria le roi ravi de toucher encore l'instrument ; du reste, il chante fort bien, je veux l'entendre encore ; mais vous-même, marquise, pourquoi êtes-vous si pâle?

La marquise se leva : elle ressemblait à une statue de cire ; la terreur avait tué en elle toute pensée, toute sensibilité.

— Mon Dieu ! répétait-elle mentalement, mon Dieu ! mon Dieu !...

Le roi s'approcha ; les mains de Mme de Maintenon étaient glaciales comme du marbre.

— En vérité, dit le roi d'un ton ironique, tout le monde ici est bien étrange ce soir. Voulez-vous que je sonne Mlle Balbien ?

Jaspin ouvrit la porte pour appeler.

— Je vais toujours envoyer Fagon, dit froidement le roi. Adieu; je suis en retard pour souper. Venez, M. de Troie, venez!

Puis, sur ces bizarres paroles, résumé de toutes ses impressions du jour, le roi sortit de la chambre où il laissait la marquise sous la menace d'un terrible lendemain. Et dans sa défiance il emmena avec lui Jaspin, qui se désespérait de ne pouvoir résister.

Seule, pouvant enfin pousser le sanglot qui l'étouffait depuis une demi-heure, la marquise joignit les mains avec angoisses, et s'écria en regardant son crucifix.

— Mon Dieu ! sauvez-moi seulement l'honneur !

Nanon entrebâilla la porte. Mystérieuse et l'œil brillant, elle faisait signe à quelqu'un du dehors,

— Venez, dit-elle, madame est seule.

La marquise en se tournant vit sur le seuil la figure impassible de Van Graaft.

— Qu'est-ce encore ? murmura-t-elle effrayée de cette visite à une pareille heure.

Le Hollandais s'approcha lentement.

— Le présent de noces de Guillaume, dit-il.

Et il offrit à la marquise un rouleau cacheté aux armes de Nassau et d'Angleterre.

La marquise émue, interdite, brisa l'enveloppe : trois papiers s'échappèrent du rouleau. Tous trois étaient de l'écriture de Louvois, tous trois signés de sa signature.

A peine Mme de Maintenon lut quelques lignes de chacun d'eux; son front s'éclaircit, ses yeux lancèrent une flamme et dans l'explosion de sa joie délirante :

— Merci, Guillaume ! s'écria la marquise. Nanon, qu'on dise au roi que j'ai quelque chose à lui communiquer ce soir même. Ah! s'il faut que je sois perdue, au moins ne tomberai-je pas toute seule !

Elle chercha Van Graaft pour le remercier comme un Dieu. Il avait déjà disparu.

—

XIII.

Echec et mat.

Il était quatre heures du matin. L'orage de la nuit avait purifié le ciel, et dans l'azur encore pâle s'étendaient ces longues nuées, réseaux d'un blanc diaphane sous lesquels on sent courir la brise et circuler la vie de l'univers.

Les arbres redressaient leurs rameaux lavés. Prés et bois envoyaient à la route leurs parfums d'herbes fleuries et d'aromates.

Tout riait et chantait de la terre au ciel ; l'oiseau fainéant, le faucheur au travail, le chien bondissant dans la luzerne sur la trace des couvées effarouchées — c'était un doux spectacle qui invitait le corps à se mouvoir et l'esprit à se reposer.

Une calèche, attelée de deux chevaux parfaits, roulait à grand bruit sur la route de Versailles. Les chevaux soufflaient du feu par les narines ; le maître de la calèche lançait du feu par ses yeux cachés sous d'épais sourcils.

Louvois construisait le programme de sa journée ; près de lui, des notes, des dépêches sur lesquelles il trouvait moyen de jeter un coup d'œil tout en guidant ses chevaux.

—Ainsi, se disait-il, la guerre va éclater sur quatre points à la fois ; une guerre comme l'Europe n'en aura pas vu encore. Je dois recevoir aujourd'hui la réponse de Catinat, apprendre les plaintes, peut-être la révolte des Suisses. J'expédierai à M. de Luxembourg l'ordre de recommencer dans le Palatinat par quelque incendie considérable, celui de Trèves, par exemple. Je ferai débarquer deux mille hommes en Irlande. Ce quadruple volcan jettera sa lave pendant au moins deux ans.

A midi j'irai chez le roi. S'il me questionne sur la promesse que je lui ai faite, j'obtiendrai un délai; s'il me refuse le délai et qu'il boude, nous entamerons la question affaires, et celle-là dominera les autres, j'en réponds. Quant à la marquise, si elle me poussait à bout, si elle se targuait de mon silence à son égard comme d'une défaite; si, sachant la mort du seul homme qui l'eût pu trahir, elle me défie de prouver mes accusations, qu'elle tremble ! Il me reste un dernier moyen, un moyen infaillible. Il est là ce point terrible, que j'ai dû jusqu'à présent le réserver. — Mais dans les luttes désespérées, le plus faible se défend comme il peut, et souvent le succès jaillit du désespoir.—D'ailleurs, ajouta Louvois en modérant ses chevaux, car il en-

trait dans Versailles encore désert, la marquise ne saura pas la mort du paralytique; elle tremblera devant mon regard, et me remerciera de garder le silence.— C'est elle qui suppliera le roi de ne me point presser. C'est moi qui lui rendrai service ! je serai généreux !

En achevant de formuler sa pensée, Louvois se permit cette hilarité sombre et muette, éclair bien rare sur son front nuageux.

Et il tourna comme un habile cocher la borne jetée en avant du palais de la surintendance.

A peine avait-il remis les rênes à ses valets qu'une escouade d'hommes gris et noirs, de sinistres figures, vint l'aborder respectueusement.

Il reconnut ses espions favoris ; ceux que, depuis la veille, il avait attachés aux pas de Jaspin et de Gérard; ceux qu'il avait su faire pénétrer jusque dans le château de Versailles.

Prompt à questionner, habile à ne pas laisser divaguer la réponse, il sut bientôt que Jaspin avait couru chez la marquise, qu'il y avait vu le roi ; que Belair y avait chanté, que Gérard, rentré chez lui, n'avait reçu personne, sinon Van Graaft, que pas une lettre, pas un courrier, pas une visite n'étaient arrivés de Paris soit pour Jaspin, soit pour Gérard; qu'enfin, vers minuit, Van Graaft avait été introduit furtivement chez la marquise. Quant à Desbuttes nul ne l'avait vu, ni à Versailles ni à Paris.

— C'est bien, pensa Louvois. Le misérable n'a fait aucune démarche, comme je m'en doutais bien. Il se cache effrayé dans quelque trou et reparaîtra lorsqu'il croira ma colère apaisée. Ces sortes de coquins n'ont pas de rancune contre leur intérêt. Or, j'ai laissé à Paris, je vais laisser ici des ordres de le bien recevoir quand il reparaîtra, de le consoler, de l'affriander par quelque appât nouveau. Tôt ou tard, je saurai m'en délivrer. Tout, de ce côté, réussit donc à souhait. Ce Van Graaft seul me donne quelque souci... Je sens un danger sous le calme plat de cet homme.

— D'où venait M. Van Graaft ? demanda-t-il au chef de ses espions.

— De sa maison de St-Cloud. Il a passé la nuit chez M. de Lavernie, il y est encore.

— Avait-il reçu quelque message dans la journée.

— Rien qu'un envoi de poisson et de gibier.

— Dans un saumon et dans un chevreuil on peut renfermer bien des choses, pensa Louvois toujours assombri. Mais à quoi bon se forger des chimères, reprit-il tout-à-coup, ce rustre hollandais n'est allé chez la marquise et chez M. de Lavernie que pour larmoyer encore sur l'équivoque de sa paternité.

Soudain une nouvelle idée, un soupçon s'offrit à son esprit.

— On n'a pas vu, soit dans sa maison de Saint-Cloud, soit aux environs, rôder un personnage, grand, épais et borgne ?

— Jamais, monseigneur.

Louvois se rassura complètement.

— Ne cessez point, dit-il, de veiller devant les maisons que je vous ai signalées. Suivez à chaque pas qu'ils feront l'évêque, l'officier de chevau-légers, le Hollandais; suivez avec le même soin tous ceux qui viendraient les voir. Interceptez les lettres et messages. Même surveillance pour la marquise et ses gens. Allez !

Il entra dans son cabinet.

— Allons, dit-il en se frottant joyeusement les mains, ce sera un beau jour ! Une belle bataille se prépare ! — La marquise, avertie par Jaspin, n'a pas fait un mouvement pour parer mon coup mortel.—Le roi doit m'attendre avec anxiété ; je vais le laisser souffrir, il m'en sera plus reconnaissant de le soulager par une rétractation bénévole. Avec quatre guerres sur les bras, plus de mariage de fantaisie pour le roi ; avec la menace d'une révélation, plus d'insistance pour ce mariage de la part de la marquise. —Cinq heures et demie ! J'ai six heures avant d'engager le combat. — Soignons le corps, comme dirait Séron.

Il sonna son valet de chambre de service, qui alla prendre dans le cabinet voisin le plateau et la bouteille de grès qu'on plaçait chaque matin sur la cheminée à la portée du maître.

Mais au moment où le valet se préparait à verser l'eau de Forges, un page du roi entra au galop dans la cour — Louvois reconnut les livrées royales — Il s'approcha de la fenêtre ouverte ; le page l'apercevant le salua sans descendre de cheval.

— Qu'y a-t-il, page ? demanda Louvois.

L'enfant s'approcha sous la fenêtre et répondit :

— Sa Majesté attend monseigneur.

— De si bonne heure ? dit Louvois surpris.

— Sa Majesté s'est levée avec le soleil, et je suis déjà venu, mais monseigneur n'était pas encore arrivé de Paris.

— Annoncez au roi que je vais me rendre auprès de lui, monsieur.

— J'ai ordre d'attendre et de ramener monseigneur, ajouta le page.

— Ah! répliqua Louvois, je pars avec vous.

Il prit son chapeau et attacha lui-même son épée, jeta un coup d'œil troublé sur son cabinet, hésita, puis piqué par le regard calme et curieux de l'enfant :

— Partons, dit-il.

Et il descendit les degrés. Le page marchait à cheval derrière lui.

— Que veut dire cette ardeur du roi pour le travail, pensait Louvois en chemin.

Il entra dans le palais. Un exempt des gardes se promenait seul dans la galerie; tout était silencieux et désert dans l'immense édifice.

Louvois arriva tellement préoccupé chez le roi qu'il ne vit point, assis dans l'antichambre du cabinet, le capitaine des gardes en service.

Louis XIV était debout, appuyé sur le balcon, la tête inclinée, rêveur. Il se retourna vivement au bruit des pas sur le parquet.

Le visage du prince était profondément altéré, pâle,—altéré pour ceux qui savaient lire sur cette physionomie discrète. Louvois était de ceux-là.

— Il a pris à cœur l'engagement d'hier, pensa-t-il, et n'aura pas dormi de la nuit.

— Bonjour monsieur de Louvois, dit Louis XIV d'une voix grave et douce. Asseyez-vous.

Au moment où Louvois allait prendre un siége, la porte des petits appartemens s'ouvrit silencieusement et la marquise apparut dans son costume sévère. Elle aussi était bien pâle.

Après les révérences, Louvois, qui ne comprenait rien, sinon qu'il se préparait quelque chose d'extraordinaire, attendit de nouveaux ordres du roi. La marquise s'était placée près de la fenêtre, l'éternelle broderie à la main.

Le roi s'assit près de la cheminée sans feu, comme on peut le croire, en juillet, et se mit à tisonner des bûches intactes.

— Où va-t-on en venir, se dit Louvois.

— Travaillons, je vous prie, s'écria tout à coup le roi, comme s'il se réveillait en sursaut.

— Mais, sire, je n'ai point de papiers; j'ai cru seulement que V. M. me mandait pour une communication pressée.

— Il est vrai, murmura le roi ; mais on n'a pas besoin de papiers pour travailler sur les matières générales. Ne vous souvient-il pas des idées que l'autre jour je vous ai développées sur une importante question.... sur le rétablissement de la paix en Europe?

— Oui, sire, dit Louvois avec aplomb, car on venait au-devant de lui sur le terrain même qu'il s'était préparé.

— Vous y avez réfléchi, sans doute, poursuivit le roi avec flegme.

— Beaucoup, sire.

— Et qu'avez-vous conclu?

— Que la paix est une belle et noble chimère, bien digne d'occuper la grande âme de Votre Majesté.

— A la bonne heure.

— Mais que c'est une chimère, sire.

— Comment cela? dit le roi en levant la tête pour regarder fixement Louvois.

— Voici le moment pensa ce dernier de m'expliquer avec netteté; par bonheur on me fournit l'exorde, décidément je gagnerai la bataille.

— Sire, dit-il, sans être un acharné guerroyeur, Votre Majesté aime sa gloire, elle aime son intérêt. Si je prouve au roi que la paix ruine à la fois son intérêt et sa gloire...

— Vous n'y parviendrez pas, interrompit le roi d'un ton résolu qui arrêta les phrases sur les lèvres de Louvois, et lui parut une provocation directe.

— Alors, répliqua-t-il avec aigreur, je ne m'épuiserai point en argumens fleuris, je prouverai sèchement au roi que la paix est impossible.

—Prouvez-le-moi, dit le roi du même ton arrêté; car c'est pour cela que je vous ai mandé ce matin.

Louvois, à cette deuxième secousse du mors, sentit l'irritation sourde de son maître, et, selon son habitude, l'attribuant à quelque mauvais office de la marquise, il décocha sur elle un regard menaçant qu'elle sentit sans le voir, et qui pénétra en son cœur comme un poignard.

— Je le prouverai trop facilement, dit Louvois avec volubilité. La guerre est une nécessité pour tous les princes de l'Europe : tous ont quelque affront à venger, quelque province à reprendre, tous haïssent ou craignent Votre Majesté.

— Vous croyez? dit le roi avec son calme effrayant.

— Votre Majesté en douterait-elle? demanda ironiquement Louvois. Avons-nous quelque sujet de croire à l'amitié de M. de Savoie, qui arme jusqu'aux femmes et aux enfans de ses Etats pour faire assassiner les traînards de nos armées? Est-ce un ami fervent que le roi Guillaume, meurtrier des Witt, nos alliés, instigateur de la ligue d'Augsbourg... protecteur des réformés?..

— Permettez, dit le roi, il n'est pas de haine qui ne tombe devant une honnête conciliation.

— Conciliation !... reprit Louvois presque moqueur, conciliation avec de pareils ennemis !

— Pourquoi non ? demanda Louis XIV ; je croyais vous avoir expliqué mes intentions à ce sujet.

—Oh ! sire, une intention ne suffit pas en politique,

— Mais, ma volonté ! dit le roi dont l'œil lumineux se dilata, — ma volonté suffit-elle ?

— Sire...

— Je vous avais fait part de mes volontés, continua le monarque en se redressant avec majesté.

— Les volontés en présence de volontés plus fortes, répliqua Louvois pâlissant, ne valent pas plus que des intentions.

Louis frissonna. La marquise vit passer sur son visage comme le vent de cette colère brûlante dont parle David. Cependant, domptée par une puissance surhumaine, cette colère ne fit pas explosion.

— Ainsi, dit Louis XIV, vous avez essayé de la conciliation, et elle ne vous a pas réussi ?

— Assurément ! s'écria Louvois, abusé par cette longanimité du roi.

— Et M. de Savoie ménagé, persiste?

— Sans doute.

— Et Guillaume sollicité à la paix persiste dans la guerre ?

— Plus que jamais.

Le roi enfonça ses ongles dans sa chair, puis il reprit.

— Vous m'aurez du moins obéi en écrivant partout que je désirais la paix?—Vous aurez fait rendre justice aux Cantons suisses?—Vous aurez recommandé à Catinat les plus grands égards pour le duc de Savoie?...

— Eh !... mon Dieu, Sire.

— Oui, n'est-ce pas?... répondez.

— Oui, sire.

— Vous mentez ! s'écria le roi en se levant comme un géant terrible, vous mentez impudemment !

Louvois se leva aussi avec fureur.

— Sire !

— Vous mentez, traître et mauvais serviteur, poursuivit le roi d'une voix tonnante; c'est à vous que je dois toutes ces haines, toutes ces guerres; c'est vous qui égorgez, qui brûlez; et en voici des preuves que je vous donne, moi; car je prouve, moi, pièces en main, tenez !

Il jeta sur la table qui les séparait trois lettres dont la vue foudroya le ministre qui les reconnut aussitôt.

— Voici, continua Louis XIV, un projet de maltraiter tellement le duc de Savoie qu'il devienne irréconciliable, écrit par vous, signé par vous! Voici votre dernière dépêche à Catinat : ordre de brûler, de massacrer, malgré les armistices, écrit par vous, signé par vous, toujours, et saisi sur vos courriers par ces ennemis, ces féroces ennemis qui me font juge de vos crimes ! Voici enfin votre réponse aux justes plaintes des Suisses : l'insulte et la menace pour les pousser à la révolte, écrit, signé de ce même odieux nom : Louvois. Regardez !

On eût cru que cet orgueil allait s'écrouler, que cet impie allait tomber à genoux. Il releva fièrement la tête.

— Eh bien ! dit-il, quand cela serait... quand j'aurais désobéi?... si j'ai mon but, et si ce but est de vous rendre le maître et le Dieu de ce monde... et si je trouve que le roi se trompe... si je ne veux pas qu'il s'abaisse aux yeux de ses ennemis que je fais trembler !

— Vous me jugez, je crois !

—Il est bien des hommes qui osent mesurer le soleil, reprit Louvois ; touchent-ils à sa gloire ? font-ils tort à sa lumière ? Je maintiens que j'ai raison, je maintiens que c'est par la guerre qu'on arrive à la paix utile, je maintiens que l'ennemi écrasé est le seul qui ne soit plus à craindre, et pour écraser il faut frapper, frapper sans pitié ! Vingt-cinq ans de victoires plaident en ma faveur! Au lieu de mendier la paix, sire, je jette le gant à toute l'Europe, au lieu de ménager les vignes de Victor Amédée, j'écris à M. de Luxembourg qu'il brûle à l'instant même jusqu'à la dernière maison de Trèves. Voilà ce que je voulais faire pour vous; mais, en vérité, on ne saurait vous servir.

Le roi poussa un cri terrible, le seul qu'on eût jamais entendu sortir de sa bouche ; il saisit les lourdes pincettes du foyer et s'élança le bras levé pour frapper Louvois.

La marquise se jetant devant lui détourna le coup et enchaîna ses deux bras en le suppliant d'épargner l'honneur d'un gentilhomme.

— Ah !... madame !... répondit le roi haletant, vous qui demandez qu'on l'épargne, ce misérable, savez-vous comment il vous traite ! savez-vous qu'il vous insultait hier encore, qu'il vous appelait infâme, et m'ordonnait de vous chasser par respect pour mon honneur !

La marquise livide, l'œil éteint, tremblait et cherchait en vain un appui entre ces deux formidables colères.

Louvois rugissant menaçait l'une et bravait l'autre.

— Monsieur, continua le roi, vous m'aviez promis une preuve aujourd'hui. Où est-elle cette preuve qui me fera chasser Mme de Maintenon? Il me la faut, il la faut à la marquise!

Celle-ci cacha son front dans ses mains glacées.

— Je vous dis qu'il me la faut, cria-t-il avec un redoublement de rage, et si vous ne me l'avez pas fournie dans deux heures, marquis de Louvois, ministre de la guerre, surintendant des postes, des bâtimens, le plus puissant seigneur de France, y compris le roi! avant deux heures, vous entendez bien, M. de Louvois, je vous jette dans un cachot de la Bastille!... En attendant, sortez, je vous chasse!

Louvois hagard, effrayant, incapable de plier ou de répondre, tourna sur lui-même et s'élança dehors, en se tordant comme un serpent blessé.

— C'est bien, dit-il... dans deux heures! oui, dans deux heures!... Oh! ils l'ont voulu!... Ce sera terrible, mais on verra!...

XIV.

La matinée du 16 juillet 1691.

L'espion avait dit la vérité; Van Graaft était encore chez Lavernie.

Il n'était pas retourné à St-Cloud pour deux raisons : la première, c'est qu'il ne voulait pas s'éloigner de Versailles, comprenant toute l'importance du message dont Guillaume l'avait chargé. La seconde, c'est qu'il ne se fiait pas à Louvois au point d'entreprendre de nuit une route assez longue, assez déserte pour qu'une bonne embuscade s'y pût placer à l'aise.

Van Graaft, s'il était soupçonné par son ennemi le soupçonnait de même, et n'avait pas tort.

Enfin, le Hollandais s'était établi chez Lavernie par un motif assez semblable à celui que le cruel railleur avait appelé les douleurs de son équivoque paternité. Van Graaft n'osait aimer Antoinette, encore moins le lui dire — et chez Gérard tout seul, il avait rencontré cette délicatesse de tact, cette affectueuse et presque filiale déférence qui le sortaient d'embarras, et lui apportaient comme un semblant d'autorité paternelle, et puis, il se plaisait à voir comment ce jeune homme aimait Antoinette. — On eût dit qu'il s'encourageait de cet exemple pour s'essayer à l'aimer aussi.

C'est pourquoi, depuis son arrivée à Paris, Van Graaft avait passé quelques soirées avec Gérard et avec Jaspin; mais, le jour dont nous parlons, la visite fut de part et d'autre moins empressée, plus taciturne.

Jaspin, après le souper du roi, était rentré chez Gérard, portant péniblement le poids de ses chagrins et de ses craintes. Déjà il avait eu grand'peine à dissimuler tout ce qu'il souffrait, et surtout la cause de ses souffrances.

Durant le trajet rapide accompli de Paris à Versailles, Jaspin, pour expliquer à Gérard sa hâte, ses alarmes et le besoin qu'il éprouvait de prévenir la marquise, pour éloigner aussi Gérard et le tenir confiné chez lui, Jaspin avait été réduit à bien mentir, ou du moins à bien déguiser la vérité. Et comme Gérard, impatient, s'était plaint de tous ces mystères, Jaspin, en désespoir de cause, avait dû lui dire : — Que tous ces mystères n'étaient autres qu'un secret de confession, confié par la marquise, — et Gérard, faute de mieux, s'était contenté de l'explication.

Après cette soirée si orageuse, Jaspin était donc revenu désespéré. Van Graaft, après sa communication faite, était arrivé silencieux. Gérard, voyant ces deux hommes également préoccupés, avait passé comme eux la nuit à rêver, à échanger quelques mots sans suite, et à compter les soupirs qu'étouffaient ses deux étranges compagnons.

Le jour étant venu, Jaspin, qui ne pouvait tenir en place, fit plus de cent tours dans l'appartement. Van Graaft s'approcha d'une fenêtre pour fumer. Gérard essaya de prendre un livre, et regarda beaucoup les toits de Saint-Cyr qu'on voyait poindre dans la vapeur bleuâtre de l'horizon.

Puis, Jaspin trouva l'espace trop petit pour son impatience; il descendit dans le parc désert, rôdant autour de l'appartement de la marquise, avec l'espoir qu'elle l'apercevrait et lui ferait un signe ou dirait quelque bonne parole.

Van Graaft fumait toujours; Gérard lui tenait compagnie de son mieux.

Tout à coup, Amour, qui placé entre eux les regardait alternativement l'un et l'autre, un peu irrité contre Van Graaft à cause de l'odeur de son tabac, le chien Amour se leva et courut à la porte avec des cris joyeux.

— Ce doit être quelque ami, pensa Gérard, et en effet c'en était un. Belair entra d'un seul bond dans la chambre.

Qu'on se figure l'effroi, la curiosité, l'espoir, l'épuisement réunis sur un seul visage.

Le jeune homme arriva comme une tempête.

— Où est-elle? dit-il à Gérard.

— Qui?

— Violette.

Gérard tressaillit et se préparait à répondre, mais Belair lui fermant la bouche :

— Ne jouez pas avec mon inquiétude, dit-il en souriant; j'avoue que j'ai été bien inquiet. Elle est ici, n'est-ce pas, elle se cache, où est-elle?

— Voyons, dit Gérard avec un serrement de cœur affreux, expliquez-vous... Vous me demandez Violette, n'est-elle point à Paris?

Belair devint plus pâle que le rideau sur lequel il s'appuyait.

— Mon Dieu!... balbutia-t-il en ouvrant des yeux effarés.

— Elle n'y est point? poursuivit Gérard.

— Oh!... gémit l'infortuné, où est ma Violette chérie!

Gérard le prit dans ses bras — Van Graaft, à la vue de ce désespoir déchirant, oublia tout et écouta.

— Voyons, dit Gérard, rassemblons nos idées. Vous étiez allé à Paris...

— Oui.

— Pour la voir.

— Oui.

— Et...

— Et j'ai trouvé toutes les portes de la maison ouvertes. Celle du pont, celles de la chambre et de l'escalier, la fenêtre aussi; mon cœur battait. Je frémissais en montant. Je suis entré avec précaution... son lit était froissé, deux chaises renversées... elle n'y était plus! acheva le malheureux avec un cri navrant qui retentit au fond de l'âme de Gérard.

Celui-ci rappelant toute sa force, interrompit aussitôt.

— Vous vous êtes informé, dit-il.

— J'ai descendu, balbutia Belair en suffoquant et en syncopant chaque parole. J'ai pénétré dans la chambre de ce voisin... vous savez? — Vide aussi... Bien vite j'ai couru chez le juif... rien!... il ne m'a rien dit. Chez les voisins de gauche, d'en face, rien; chez ceux du quai Dauphin, rien toujours, rien encore!... Rien!...

— Mon pauvre ami!

— Je me suis figuré, continua Belair, que par mesure de prudence vous aviez fait dire, vous ou Jaspin, à Violette de partir, et de se cacher ailleurs; cet espoir m'a conduit ici, j'arrive... j'ai été jusqu'à espérer que je trouverais ma petite amie chez vous, cachée... Ce n'est donc pas vrai, elle n'y est donc pas! on me l'a donc reprise... Elle le pressentait! j'aurais dû ne pas la quitter...

Et le malheureux, se tordant les bras et s'arrachant la poitrine, effraya Gérard de son désespoir.

— Belair, cher Belair, ne vous désolez point; tout n'est pas perdu...

— Si!... tout est perdu, et il faut mourir!

— Belair, du calme... Parlez plus bas, peut-être Jaspin sait-il où elle est.

L'infortuné se cramponna convulsivement à cette fragile espérance.

— Vous croyez?... Vous ne l'avez donc point revu, ce cher Jaspin?

— Non, dit Gérard, nous ne l'avons pas revu depuis hier... N'est-ce pas, monsieur? fit-il en s'adressant à Van Graaft avec un regard d'intelligence.

— Non, répondit le Hollandais.

— Oh! il le sait alors, il le sait, il me la rendra! s'écria Belair dont les traits changèrent soudain avec une inconcevable rapidité. — Où est-il?

— Mais je ne sais trop, dit Gérard; dans le parc, je crois.

Belair s'élança dehors avec l'impétuosité d'une flèche, avant qu'un geste ou qu'un cri n'eût pu le retenir ou le rappeler à la raison.

— Oh! pauvre, pauvre ami, soupira Gérard, donnant enfin un libre cours à la douleur qui l'oppressait.

Van Graaft allait l'interroger.

— Pardon, monsieur, dit Gérard, c'est un ami, un frère, que menace le plus cruel malheur. Je ne puis l'abandonner en cet état; je veux le rejoindre, l'empêcher de se porter à quelque extrémité; car s'il faut qu'il rencontre Jaspin, et que celui-ci ne soit pas prévenu!...

En disant ces mots, il s'habillait à la hâte et agrafait le ceinturon de son épée.

— J'irai avec vous, dit Van Graaft, qui descendit derrière Lavernie.

Ils arrivèrent sur la place, et Gérard se mit aussitôt à chercher des yeux autour de lui.

Il ne vit que Louvois sortant de chez le roi après son expulsion, et traversant toute la terrasse. Van Graaft remarqua comme lui cette figure crispée par la fureur, cette démarche ou plutôt cette course véhémente. L'étrange précipitation du ministre, la rage qu'il semblait exhaler à chaque pas, comme le taureau qui fuit blessé, en un mot ce spectacle extraordinaire à une pareille heure, captiva pour un moment les deux spectateurs et leur fit oublier l'objet infortuné de leur sortie.

Ils étaient là occupés, sans se le dire, à contempler l'effrayant personnage qui rentrait à la surintendance, et ils ne remarquaient point les espions apostés par Louvois depuis le point du jour.

Ces hommes guettaient chaque mouvement de Gérard et de Van Graaft. Ils ne les perdaient point de vue, et cependant ne pouvaient s'empêcher eux-mêmes de regarder cette fuite bizarre de leur maître à sa sortie de l'audience du roi.

Gérard fut le premier à les reconnaître, il se sentit observé. — L'idée lui vint qu'en courant après Belair, il exposerait ce dernier à quelque contre-mine de Louvois, si, comme il le pensait, ce dernier avait fait enlever Violette pendant la nuit.

Cette réflexion enchaîna ses premières résolutions. Gérard songea aussi qu'un espoir trop prolongé aggraverait la douleur de Belair au moment de son entière désillusion; — qu'il valait mieux peut-être le laisser rencontrer Jaspin et user son désespoir par un nouveau choc.

Comme il se fixait sur cette idée, et se rapprochait de Van Graaft, celui-ci se vit aborder par un de ses valets qui arrivait de Saint-Cloud précipitamment à cheval.

C'était ce grand laquais hollandais que nous avons vu escortant le carrosse dans lequel Van Graaft avait amené les princesses de Veldens.

— Mynheer, dit ce garçon à son maître, un homme est arrivé ce matin vers quatre heures et demie à Saint-Cloud, et, ne vous trouvant point, a laissé pour vous cette lettre qu'il m'a recommandé de vous faire tenir sur-le-champ. La voici.

Van Graaft prit la lettre dont il ne connaissait pas l'écriture — écriture, du reste contournée et disloquée par une main qui ne manquait certes point d'habileté.

Les espions regardaient de tous leurs yeux ce laquais, cette lettre, et cet homme qui allait la lire.

Van Graaft décacheta lentement et lut; mais à peine parut-il comprendre — il relut encore — son étonnement croissait à chaque syllabe qu'il déchiffrait.

— En vérité, murmura-t-il, cela est vraiment prodigieux !

Ce cri était si vigoureusement accentué, que Gérard, malgré toutes les lois de la discrétion et de la civilité, ne put s'empêcher de demander à Van Graaft de quoi il s'agissait... Celui-ci, sans répondre, ferma, ou plutôt froissa la lettre pour regarder avec stupeur du côté de la surintendance.

Puis il relut encore sa lettre, qui était ainsi conçue :

« Monsieur, vous avez promis cinq cent mille livres au premier qui vous annoncerait certaine grande nouvelle. La somme sera pour moi, car je vous annonce *le premier* que M. de Louvois est mort.

» Je suis allé à St-Cloud pour vous le dire, mais vous n'y étiez point. Je me suis fait donner un certificat en règle par votre laquais et votre intendant. J'ai ce certificat; qui constate que j'ai porté la nouvelle ce matin, 16 juillet 1691, à cinq heures moins un quart.

» J'ai de plus le bon de cinq cent mille livres, écrit et signé de votre main, que j'aurai l'honneur de vous présenter à Rotterdam, où je vais vous attendre. »

Van Graaft, s'adressant à Gérard :

— Qui avons-nous vu passer à l'instant sur cette terrasse ? dit-il d'un air égaré.

— M. de Louvois, répliqua Gérard surpris de la question.

— Combien de temps y a-t-il de cela?

— Cinq minutes environ.

Van Graaft se retournant vers son laquais :

— Cette lettre, à quelle heure l'a-t-on portée ce matin à St-Cloud?

— Vers quatre heures trois quarts, mynheer.

— Et ce porteur prétend t'avoir fait signer un certificat?

— Il l'a bien fallu, mynheer, dit mystérieusement le laquais.

Van Graaft, étourdi comme si un nuage lui eût passé sur les yeux :

— J'ai peur de comprendre, murmura-t-il... en frissonnant... Quoi... cet homme qui courait là, tout à l'heure...

Comme il essayait de reprendre le fil de ses idées bien brouillées, un éclat de la voix de Gérard le rappela à lui-même.

Un homme, sorti de la surintendance, était venu parler bas aux espions. Ceux-ci, se détachant un à un, avaient fini par former un groupe autour de Gérard et de Van Graaft, tandis que l'émissaire principal s'approchait poliment de Lavernie.

— Monsieur, dit cet homme à Gérard, un mot à part, je vous prie.

Gérard suivit à quelques pas son interlocuteur, qui alors ajouta :

— Vous plairait-il me suivre immédiatement à la surintendance, où M. Louvois désire vous parler ?

— A moi ?... demanda Gérard surpris de la proposition, et d'ailleurs défiant.

— A vous, Gérard comte de Lavernie.

— Mais...

— Sur-le-champ...

— Monsieur! dit Gérard irrité du ton bref et quasi menaçant de ce sbire à la figure sournoise.

Et il recula, sa main à la garde de son épée.

— Oh! n'hésitez pas, et surtout ne criez pas, dit l'homme en faisant un signe rapide à ses acolytes qui fondirent sur Gérard et le poussèrent, ou plutôt l'enlevèrent jusqu'à la surintendance.

Le comte avait disparu, que Van Graaft hébété, stupide, restait encore sur la place avec son laquais.

— Si je ne comprends qu'un peu, pensa le Hollandais en rétrogradant vers le château, la marquise comprendra tout à fait. Portons-lui ce qu'on m'écrit, contons-lui ce que je viens de voir.

Au milieu du trajet il fut saisi par un homme en désordre, déchiré, sanglant, qui lui prit les mains en criant :

— Ah! monsieur, c'est vous! où est Gérard?

— Eh! c'est ce pauvre garçon, dit Van Graaft; avez-vous trouvé M. Jaspin?

— Monsieur, continua Belair avec un accent qui eût attendri des rochers, au moment où j'allais aborder notre ami Jaspin... des gens apostés l'enlevaient... Il allait me parler, monsieur... il allait me dire où est Violette!... On me l'a arraché. — J'ai voulu le défendre... voyez comme ces misérables m'ont traité... Oh! Gérard, prévenons Gérard, courons!

— Taisez-vous, malheureux, dit Van Graaft en posant un doigt sur ses lèvres, — taisez-vous; Gérard est arrêté comme Jaspin... Je vais tâcher de les sauver!... et prenez garde à vous!...

— Oh! murmura Belair, plus d'appui, plus d'ami, plus de Violette... — Plus rien!

Van Graaft poursuivit sa route avec plus d'ardeur que jamais, sans voir le pauvre Belair chanceler, s'affaisser sur lui-même, et rouler sans connaissance derrière le socle de marbre d'un des grands vases de bronze florentins.

Bientôt après, Van Graaft se faisait annoncer chez la marquise.

Celle-ci, après la terrible scène du roi et de Louvois, était rentrée chez elle, laissant le roi dans un état de colère moins violent et plus dangereux peut-être.

Quant à elle, pressentant la rage du ministre disgracié, redoutant d'instinct les dernières convulsions de l'hydre à l'agonie, elle n'osait plus même penser, tant elle soupçonnait encore de malheurs.

Au nom de Van Graaft, prononcé par Nanon, elle tressaillit et courut vers la porte. Cet homme avait deux fois déjà été envoyé à elle, en des occasions désespérées, par la toute-puissante Providence.

Van Graaft arriva droit et sans préambule :

— Jaspin est arrêté, dit-il.

Elle pâlit.

— Lavernie vient de l'être, ajouta Van Graaft.

Un cri sourd s'échappa des lèvres de la marquise.

— Par qui, bon Dieu?... bégaya-t-elle d'une voix mourante.

— Par qui! Vous le demandez!

Elle joignit les mains avec un mouvement de tête désespéré.

— Maintenant, continua le Hollandais, lisez ceci.

Et il lui tendit la lettre, qu'elle parcourut avec un étonnement bien facile à comprendre.

—Que signifie?... murmura-t-elle.

— Cela signifie que j'avais promis et signé, que je donnerais cinq cent mille livres à celui qui...

— Qui tuerait Louvois? s'écria-t-elle.

— Non, mais à celui qui m'annoncerait le premier sa mort.

— Et on vous l'annonce...

— Ce matin à cinq heures.

— Il en est sept... et je l'ai vu il y a une demi-heure à peine.

— Je l'ai vu moi il y a dix minutes au plus.

— Aussi vous ne croyez point ce qu'annonce cette lettre, n'est-ce pas? c'est une imposture trop flagrante, il faudrait donc qu'en ce moment même... non! vous n'y croyez pas!

— Faut-il vous dire la vérité, madame?

— Oh! oui.

Il s'approcha silencieusement :

— Eh bien... j'y crois!

La marquise fit un mouvement comme pour saisir sa sonnette... puis elle regarda Van Graaft qui l'interrogeait d'un regard profond. L'on n'entendait que le bruit de l'horloge dont le balancier mesurait le temps en cadence. La marquise et Van Graaft sentaient bien la responsabilité de ces minutes qui tombaient une à une dans l'éternité.

Mme de Maintenon s'assit lentement sur son fauteuil en brûlant à la flamme d'une bougie oubliée dans sa nuit d'insomnie, la lettre que lui avait remise Van Graaft.

— Et moi, dit-elle d'une voix ou plutôt d'un souffle à peine intelligible, moi, monsieur, je n'y crois pas!...

XV.

La chute de Satan.

Louvois, en rentrant dans son cabinet, avait déjà donné ses ordres.

Ecumant, épuisé, mais toujours renaissant sous la dent aiguë de la douleur, il arpentait ce cabinet témoin de ses longues veilles, en poussant des cris sourds et inarticulés, en frappant du pied et du poing les meubles, pour distraire, par la souffrance physique, son esprit en proie à la plus atroce des tortures.

Parmi les mots sans suite qui s'échappaient de ses lèvres on distinguait ceux-ci dix fois répétés :

— Moi, à la Bastille ! non, je n'irai jamais, si je réussis dans ce que je vais entreprendre.

La porte de son cabinet s'ouvrit, deux hommes y poussèrent Jaspin blême d'effroi et reculant comme l'agneau à la porte de la boucherie.

— Monseigneur, voici, dit l'un des deux hommes.

— Bien, allez, et tenez-vous prêts à faire ce que j'ai dit.

— Oui, monseigneur.

Les deux hommes traversèrent le cabinet et allèrent s'enfermer dans une pièce voisine, où Jaspin, de son œil effaré, distingua deux autres hommes armés d'épées et de mousquetons, qui se promenaient de long en large.

Louvois était épouvantable à voir. Ses habits en désordre, sa cravate lâche, son linge ouvert encadraient la plus menaçante physionomie qu'on lui eût encore vue. Une résolution farouche, insensée, allumait dans ses regards deux flammes vacillantes : on voyait la pensée sinistre s'exhaler en grondant du cratère.

Jaspin s'avança plus mort que vif. — Les portes se refermèrent de chaque côté sur lui.

— Que désirez-vous, monseigneur ? dit-il. — Vos gens m'ont amené un peu brusquement peut-être, eu égard à mon caractère épiscopal.

— Il s'agit bien de votre caractère ! répliqua Louvois qui courut à la fenêtre pour voir passer quelque chose dans la cour.

On entendit bientôt un bruit de pas heurtés dans la pièce voisine ; celle où Jaspin avait vu des hommes armés. — Une porte se referma, des verroux grincèrent, et le chef des espions paraissant au seuil du cabinet, après avoir gratté à la porte, dit ces seuls mots à Louvois :

— Il y est monseigneur.

— Bien, répondit le ministre en congédiant son agent, maintenant, M. l'évêque, causons s'il vous plaît.

Jaspin se mit à trembler et à grelotter sans pouvoir se vaincre. Il lui sembla qu'il venait d'être pris dans un de ces piéges où meurt, sans secours possible, la créature qui s'y laisse tomber.

— Monsieur, dit Louvois en se promenant à grands pas autour de sa table comme une panthère, voilà très longtemps que nous jouons l'un et l'autre un jeu qui serait bien ridicule s'il se prolongeait encore. Vous m'avez berné à Valenciennes, je m'en souviens ; vous m'avez fait étriller pendant tout le siége de Mons, je le voyais bien et n'ai pu l'empêcher faute de pouvoir prendre une détermination héroïque. Je ménageais encore quelque chose alors. Mais aujourd'hui, c'est différent, je n'ai plus rien à ménager.

Il prononça ces mots ou plutôt il les rugit de telle façon que les jambes de Jaspin commencèrent à se dérober sous lui.

— Aujourd'hui, reprit Louvois, le roi m'a insulté, chassé, menacé de la Bastille. Qu'en dites-vous, monsieur l'évêque ? La Bastille, à moi, Louvois !... C'est comme cela... Eh bien ! monsieur Jaspin, un homme tel que moi, ne va pas à la Bastille. S'il tombe, il tombe mort ! Je veux bien finir de la sorte, mais avant, je me défendrai un peu, vous concevez facilement cela...

— Monseigneur...

— J'abrège !... mes momens sont précieux : rien ne peut m'empêcher d'être disgracié, mais quelque chose peut me sauver de l'être avec opprobre. L'athlète qui s'écroule n'est pas déshonoré, s'il entraîne avec lui son ennemi. J'ai une ennemie, monsieur l'évêque, et je veux qu'elle tombe avec moi, j'ai compté sur vous pour m'y aider, je vous ai, — je vous tiens. — Nous ne sommes plus ici à Valenciennes, il ne viendra ni un roi ni une marquise avec dix mille hurleurs sur la place publique pour interrompre notre conversation. Dans ce cabinet, dont les murs sont fidèles, Louvois est en présence de M. Jaspin et lui dit : Vous savez le secret de Mme de Maintenon, vous me l'allez dire !

Jaspin s'était attendu depuis quelques minutes à cette chute, il composa son visage et répondit :

— Monseigneur, de quel secret voulez-vous me parler ?

— Il y en a donc plusieurs ? dit Louvois avec un rire féroce. Tant mieux ! choisissez-en un bon pour commencer, celui que vous

voudrez, peu m'importe! car je vous jure bien, par le Dieu vivant, que vous me direz jusqu'au dernier tous les secrets que vous cachez là, sous cette robe d'innocence! Seulement, M. Jaspin, hâtons-nous.

— Oh! monseigneur, vous me menacez! dit humblement le pauvre prêtre.

— Cordieu! si je vous menace! Et pourquoi donc croyez-vous que je vous ai fait enlever au grand jour en plein Versailles?

— Si je savais des secrets dont la révélation dût nuire à ma protectrice, vous ne pensez pas que je les révélerais, répliqua l'évêque d'une voix émue mais pleine de noblesse.

— Bah! s'écria Louvois.

— Jamais, monseigneur.

Et Jaspin, le front mouillé de sueur, les genoux brisés, attendit.

Louvois fit un pas vers le pauvre Jaspin, qui crut sentir l'approche du martyre.

— Allons, maître, dit Louvois de sa rauque et insolente voix, ne me faites pas répéter tout ce que je viens de vous dire, — ou sinon...

— Sinon, vous me tuerez! n'est-ce pas, monseigneur... Remarquez bien que j'ai déjà fait ma prière, et que j'attends la mort...

— Brute! s'écria Louvois, brute qui ne m'a pas compris quand je lui expliquais que je n'ai rien à ménager; brute qui se figure que je lui ferai l'honneur de la torture; brute qui croit que je le tuerai, comme s'il m'était avantageux de tuer le témoin au lieu de le faire parler. Allons, encore une fois, voulez-vous me dire quel est le secret de Mme de Maintenon, ce secret dans lequel M. de Lavernie a le principal rôle? Voulez-vous achever de dissiper mes doutes sur M. de Lavernie lui-même et sur le personnage qu'il joue auprès de la marquise? Vous voyez que je vous aide... Pour la dernière fois, le voulez-vous?

—Non, répliqua Jaspin.

Louvois étouffa un gémissement de rage, et haussant avec mépris les épaules, saisit Jaspin par le bras, et l'entraîna vers la porte de la chambre voisine.

Un mur épais, un mur de forteresse, comme ceux qu'on bâtissait à cette époque, séparait les deux pièces.—Louvois ouvrit la porte, et dit à Jaspin, d'une voix brève:

— Regardez!

L'évêque reconnut Gérard, pâle et désarmé, au milieu des quatre hommes qui s'étaient assis chacun à un coin de la chambre, comme quatre statues funèbres.

Il frissonna, mais, reprenant courage:

— Il était bien inutile de le faire arrêter, monseigneur; il parlera encore moins que moi.

Louvois, au lieu de lui répondre:

— Vous vous rappelez mon signal, dit-il à ces hommes.

— Un coup de sonnette, monseigneur, répliqua celui d'entre eux qui paraissait être le chef.

Louvois referma lentement la porte et ramena Jaspin dans son cabinet.

Il était livide; l'écume voltigeait sur ses lèvres; une puissance surnaturelle, infernale, le transfigurait et donnait à chacun de ses mouvemens des proportions gigantesques.

—Maintenant, dit-il à Jaspin, je suppose que vous m'allez mieux comprendre. Vous avez vu M. de Lavernie, celui que vous cherchez, votre élève, le..... le favori de votre protectrice. — Vous avez vu aussi les quatre hommes qui le gardent, et vous les avez entendus parler d'une sonnette qui doit donner un signal. — Monsieur Jaspin, cette sonnette, la voici, j'en tiens le cordon, et le signal qu'elle donnera à ces quatre hommes, c'est de tirer l'épée et de tuer sur-le-champ M. de Lavernie. Si, dans cinq minutes, vous ne m'avez pas satisfait par votre réponse, je tire cette sonnette. Cinq minutes, c'est peu, je le sais bien, mais il faut m'excuser, je suis si pressé! Regardez bien à ma pendule, vos cinq minutes commencent:

Louvois se posa devant sa cheminée, le cordon dans sa main gauche — Jaspin, hors de lui, poussa un cri lamentable et joignit les mains — toute cette situation venait de lui apparaître dans son horreur. Louvois n'avait rien à ménager en effet, et Gérard entre ses mains était un homme mort.

— Monseigneur, s'écria-t-il, c'est un secret de confession!... Vous ne voudriez pas tuer mon âme!

— Ne perdez pas votre temps, dit Louvois avec un calme épouvantable; la première minute s'avance.

Jaspin éleva les yeux, les mains, l'âme tout entière au ciel, puis il vint se rouler aux pieds du ministre, devant lequel, ainsi que sur un rocher, se brisèrent ses sanglots et ses vaines prières.

—Il hésite! dit Louvois sourdement. Voilà un chrétien, un pasteur des hommes, qui croit en Dieu, qui s'appuie sur l'exemple de Dieu, et qui hésite entre l'orgueil d'une femme et la vie d'un homme. Ce vieillard idiot ne réfléchit pas que pour la femme, il ne s'agit que d'être ou n'être pas reine. Voilà tout ce qu'elle risque. Tandis que pour l'homme, un jeune homme, beau, in-

nocent, adoré, il s'agit d'être dans quelques secondes un vivant libre ou un cadavre! Regardez donc la pendule, malheureux; il ne vous reste que trois minutes!

— Oh! mon Dieu!... oh! mon Dieu!... hurla le pauvre Jaspin en mordant son mouchoir et en se frappant la poitrine, je ne puis pourtant pas parler!...

— Eh bien! misérable! s'écria Louvois dans un transport de rage, puisque tu tiens si peu à la vie de ce jeune homme, pourquoi y tiendrais-je, moi? Tant pis pour toi, tant pis pour elle, tant pis pour lui; je retire ma parole et je vais avancer l'heure!

Il leva le bras pour donner une secousse au cordon. Jaspin s'élança pour l'arrêter, en criant:

— Grâce, monseigneur, je parle! Vous avez bien raison: la reine me pardonnerait de lui enlever sa couronne, mais la mère ne me pardonnerait pas de laisser assassiner son fils!

— Il est son fils, n'est-ce pas? s'écria Louvois en se précipitant vers Jaspin, dont il saisit les mains dans le délire de sa joie.

— Oui.

— Le fils de Villarceaux, ou d'Albret?

— Je ne sais.

— Peu importe! Il est le fils de Mme de Maintenon? Et Mme de Lavernie, par intérêt pour elle, n'est-ce pas, s'était dévouée à lui élever ce fils, à le reconnaître pour sien?

— Oui, monseigneur.

— Je le tiens donc, ce secret tant soupçonné, ce secret indéchiffrable! Vous avez bien fait de me dire la vérité, ajouta Louvois, suffoqué par la transition brusque d'une douleur immodérée à une joie folle. — Maintenant vous n'êtes plus un ennemi pour moi, et M. de Maintenon le fils m'est sacré. — Voilà qui serait une bonne nouveauté, d'appeler ce jeune homme M. de Maintenon! — Peste! le beau mariage que va faire Mlle Van Graaft! — En vérité, merci, monsieur Jaspin, merci! Je vous ferais archevêque demain si je redevenais ministre, — ce dont je ne désespère point, d'ailleurs.

Il prit une plume et du papier, qu'il offrit à Jaspin en le conduisant à sa table.

— Maintenant, dit-il, écrivez ce que vous venez de me dire.

— Monseigneur!... s'écria Jaspin.

— Allons-nous recommencer? oubliez-vous, d'ailleurs, que votre témoignage ne sera qu'un double de celui que le chirurgien de Lavernie m'a apporté hier. Ecrivez, je vous prie, votre déclaration et l'histoire de l'adoption de cet enfant par Mme de Lavernie. Faites vite et clairement.

Il n'y avait pas à reculer. Louvois, plus semblable à un loup furieux qu'à un être raisonnable, effleurait du coude le cordon de la sonnette. D'ailleurs, ne triomphait-il pas sur tous les points? n'avait-il pas déjà ce témoignage du vieux chirurgien, — ridicule épouvantail qui n'eût pas fait capituler Jaspin, s'il eût pu réfléchir? — Mais l'infortuné prélat n'avait plus une idée; il ne songeait qu'à fuir, à emmener Gérard, à respirer le grand air avec son élève bien aimé, sauvé cette fois encore du plus épouvantable péril.

Il accepta la plume et se mit à écrire.

Louvois suivait chaque mot, chaque détail par-dessus son épaule, et souriait en voyant s'étendre sur le papier ces lignes naïves qui le créaient irrévocablement maître de son ennemie et maître du roi, par la crainte que Louis XIV aurait du ridicule et du scandale d'une semblable révélation.

— Fort bien, dit-il, continuez, vous rédigez réellement comme Bossuet.

Sur cette raillerie, il quitta le dossier de la chaise de Jaspin, et, s'approchant de la cheminée, but un grand verre de l'eau de Forges qui l'attendait depuis le matin.

Jaspin ayant achevé:

— Signez, je vous prie, ajouta Louvois.

L'évêque obéit. Louvois but un second verre et vida la bouteille avec l'ardeur d'une soif inextinguible.

Puis Jaspin, anéanti, lui tendit le papier fatal.

— Voilà donc, s'écria Louvois radieux, voilà ce que c'est que la volonté! Ecrasé il y a deux heures, je suis debout maintenant et invincible. Oh! vouloir!... oh! pouvoir!... c'est tout un. Je savais bien que je finirais par une victoire. Allons, allons, j'ai encore quelques belles campagnes à faire, quelques beaux incendies à ordonner. Allons, madame de Maintenon, vous tomberez suppliante à mes pieds. — Mais j'ai trop souffert; je ne veux plus de cette femme entre le trône et moi... Qu'elle disparaisse dans sa première obscurité!... Guerre, guerre sans pitié aux orgueilleux qui me bravent! guerre à mes ennemis! guerre jusqu'à la mort!

Jaspin, aussi effrayé de cette exaltation du triomphateur qu'il l'avait été de la colère du vaincu, se tenait petit et palpitant dans un angle du cabinet. Il voyait déjà le ministre retournant à Versailles, cette déclaration à la main; le roi, indigné, exilant ou disgraciant la marquise. — Il croyait déjà entendre l'écroulement de cette immense fortune sous les débris de laquelle s'anéantissaient l'avenir, le bonheur, l'honneur

même de Gerard, et le pauvre Jaspin n'avait plus seulement le courage de demander secours à Dieu.—Dieu venait de se prononcer trop manifestement dans cette lutte.

— A mon tour, s'écria Louvois, de chasser mes ennemis de Versailles !

Tout à coup il s'arrêta au milieu du pas qu'il commençait. Une sorte de stupeur remplaça sur son visage l'ivresse de la victoire. Il pâlit, ses yeux s'injectèrent de sang; il chancela et porta vivement ses deux mains à sa poitrine et à sa gorge; sa bouche s'ouvrait pour exhaler un cri. Ce cri fut étouffé par un flot de sang noir. Le malheureux perdit l'équilibre et tomba foudroyé sur le parquet.

Jaspin courut à lui pour le soutenir ou le soulager. Il était mort.

— O Providence ! murmura l'évêque anéanti, pardonne-moi d'avoir pensé que tu te reposais.

Jaspin ouvrit la main du cadavre, en retira la déclaration que Louvois l'avait forcé d'écrire; ses ongles eurent bientôt effacé jusqu'aux moindres traces du secret terrible que Louvois semblait lui redemander avec un regard farouche et furieux jusqu'au sein de la mort.

Alors Jaspin se sentit saisi d'une horrible frayeur, et, poussant de grands cris qui n'étaient point affectés, il appela au secours les hommes placés dans la chambre voisine et Gérard avec eux. En un moment le cabinet se remplit d'une foule épouvantée, muette, qui contemplait ce spectacle avec une sombre défiance.

Séron accourut comme les autres, entendit le récit de Jaspin, et en examinant le corps, ne put retenir une exclamation de doute qui circula bientôt en grossissant au dehors.

Mais M. de Barbezieux, fils de Louvois, ayant paru au seuil du cabinet, chacun se retira sans oser prononcer une parole. Jaspin saisit par le bras Gérard, aussi stupéfait que tout le monde, et l'emmena loin de la surintendance.

Desbuttes, comme on le voit, n'avait trompé Van Graaft que de quelques heures.

XVI.

Hommage d'une reine au roi des rois.

Tandis que ce drame se dénouait ainsi par la main de Dieu, dans les bâtimens de la surintendance, le roi, de plus en plus inquiet, et redoutant que Louvois, en son désespoir, ne se portât à quelque extrémité, avait fait appeler Rubantel.

— Monsieur, lui dit-il, la plupart des rois, mes prédécesseurs, ont eu recours pendant leur règne au courage et surtout à la loyauté de ceux qu'ils jugeaient être leurs meilleurs serviteurs; mon père Louis XIII employa Vitry contre le maréchal d'Ancre; mon aïeul Henri IV se servit de Praslin contre le comte d'Auvergne, dans l'affaire de Biron. Vous m'allez aujourd'hui rendre un service signalé. Il s'agit d'aller arrêter chez lui M. de Louvois, pour le mener à la Bastille.

Rubantel commença par faire un bond en arrière; mais en voyant l'attitude si résolue du roi, le vieux soldat n'hésita plus.

— J'y vais, sire, répliqua-t-il.

Et il partit.

Cependant le roi, plein de trouble et d'agitation, passa aussitôt chez la marquise. Il en voulait finir avec les deux tourmens qui ravageaient son esprit et son cœur.

Mme de Maintenon n'avait pas changé de contenance depuis le départ de Van Graft et la lecture de cette lettre qu'elle avait brûlée; — elle comprenait le danger; — elle devinait ce qu'avait voulu faire Louvois en arrêtant à la fois Jaspin et Gérard; — elle pressentait le résultat de leur arrestation, se voyait irrévocablement perdue : — le dernier effort de Louvois l'entraînait avec lui dans sa chute, et, dans l'impuissance où elle se trouvait de parer ce coup fatal, elle, le grand, l'inépuisable esprit; elle, l'indomptable courage, trouvait à peine la force de se recommander à Dieu; — elle n'avait plus d'espoir qu'en cette bizarre et invraisemblable nouvelle annoncée à Van Graaft par son correspondant mystérieux. Ainsi, dans tout ce qui est sérieux et imposant ici-bas, dans tout ce qui est positif et calculé, se glisse toujours par quelque coin le burlesque, l'étrange ou l'imprévu.

La marquise attendait, souffrait et se taisait lorsque le roi entra chez elle. A partir de ce moment, elle recommença de sentir les battemens de son cœur.

Louis n'avait sur le visage ni colère ni faiblesse; il jouait en roi cette partie suprême; il se préparait à la perdre.

— Madame, dit-il après avoir éloigné de l'appartement tous ceux qui pouvaient gêner son entretien avec la marquise, nous voici arrivés au moment d'une explication décisive. Vous avez vu avec quelle insolente menace le marquis de Louvois est sorti de chez moi. Avant-hier, il demandait deux

jours pour vous convaincre d'indignité. Aujourd'hui ce n'était plus que deux heures qu'il réclamait. Ni l'autre jour, ni aujourd'hui, bien qu'il n'ait encore rien prouvé, cet homme n'a varié dans ses assertions. Aurait-il, en effet, quelque chose à prouver? vous ne l'avez pas nié vous-même. Vos yeux, votre maintien, votre pâleur, l'enhardissent et me surprennent, moi qui crois pourtant connaître tout votre passé. Or, vous savez que vous êtes ma femme. Il le sait aussi, et beaucoup de gens ne l'ignorent pas. Vous deviez être déclarée hier, vous ne l'avez pas été, quand le serez-vous? M. de Louvois va-t-il revenir, apportant la preuve que je l'ai sommé de fournir : que deviendrai-je alors? que devient l'honneur de notre union? Vous voyez, vous gardez encore le silence, vous eussiez dû déjà m'interrompre. Je vois que j'ai bien fait, hélas! d'agir comme je viens de le faire.

Elle, plus tremblante encore que le matin, balbutia et réussit à peine à dire :

— Que venez-vous donc de faire? sire.

— Je viens d'envoyer arrêter M. de Louvois, chez lui, repartit le roi — car, s'il sait des choses, telles que votre réputation en doive souffrir — une bonne prison l'empêchera de les divulguer — à moins que déjà le misérable n'ait pris ses mesures, pour que les secrets dont il s'agit survivent à sa disparition, surnagent sur le gouffre où je veux qu'il s'engloutisse.

La marquise debout, fiévreuse, éperdue, commençait à ne plus pouvoir soutenir le regard du roi, et Louis, à qui rien n'échappait, commençait à frissonner et à ne plus oser regarder la marquise en face; car en pareille circonstance, l'homme qui sollicite avec le plus d'ardeur, un aveu de culpabilité, tremble toujours de l'obtenir.

Mais alors certain démon jaloux souffle aux questions une adresse, aux instances une énergie qui finissent tôt ou tard par extorquer le fatal aveu.

— Voyons, madame, poursuivit le roi, inspiré par ce démon pernicieux, ne trouvez-vous pas qu'il serait indigne de vous et de moi, que vos secrets, si vous en aviez, appartinssent à M. de Louvois, et fussent par lui transmis à quelque pamphlétaire, au lieu de tomber dans le cœur de votre ami, de votre époux, de celui seul qui peut vous défendre ou vous venger? Ne songez-vous pas que votre silence coupable exposerait le roi à la risée de ses ennemis. Le roi peut vous aider, vous sauver, si vous avez été loyale et sincère avec lui, mais peut-être ne pardonnerait-il pas qu'on l'eût blessé dans sa confiance et dans son légitime orgueil. J'ai pris mes mesures pour vous conserver, en tout cas, les apparences; ne me rendrez-vous point la pareille, en ce moment de crise où nous sommes arrivés?

La marquise s'agitait comme une lionne dont toute la force s'est épuisée par mille blessures, sa grande âme luttait contre tant de périls et contre tant de dissimulation. Parfois, elle se disait qu'il faut lever le front jusqu'au moment où la tête tombe; tantôt elle se trouvait lâche et misérable de ne point se jeter à deux genoux devant le roi, de ne pas tout sauver par un généreux aveu, qui ne perdrait qu'elle-même.

L'état de son âme se trahissait dans son attitude : c'était des yeux égarés, une rougeur remplacée par des pâleurs subites, une raideur de maintien qui s'écroulait tout à coup, comme si le corps allait se prosterner.

Ces combats incompréhensibles entretenaient la défiance du roi, et l'on voyait son front se rembrunir peu à peu. L'orgueil qui l'avait empêché de supplier, se fondait pour faire place à la tendresse inquiète. — La marquise n'eût pas résisté à de douces paroles: encore un assaut, elle allait parler, elle était perdue.

Soudain un grand bruit de voix retentit dans le vestibule. — Nanon, Manseau, des officiers couraient et criaient pêle-mêle. — Le Roi se leva pour aller vers la porte qui s'ouvrit, et M. de Rubantel parut, tremblant et défait.

— Qu'y a-t-il, monsieur? demanda le roi, et pourquoi revenez-vous si vite?

— Sire, c'est que M. de Louvois est mort, répliqua le général.

La marquise jeta un cri et releva la tête, en se rappelant la nouvelle apportée deux heures avant à Van Graaft; le roi sentit un frisson courir dans tout son corps.

— Mort! répéta-t-il, c'est impossible!

— Je l'ai vu sur le parquet de son cabinet, entouré de ses serviteurs; son médecin l'a voulu saigner, il n'est pas venu de sang. La mort a été instantanée.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites? ajouta le roi, avec une vive émotion dans la voix.

— Si je n'en eusse été sûr, les ordres de V. M. seraient déjà exécutés.

— En vérité, murmura Louis XIV — c'est mourir bien à propos; — mais est-il mort, ainsi, tout seul?

— Sire, il causait avec M. l'évêque de Troie dans les bras duquel il est tombé.

La marquise tressaillit.

— Sait-on déjà cela? dit le roi.

— Partout, sire, la nouvelle en court comme la traînée de poudre en une mine.

— Quelle cause assigne-t-on à cette mort?

— Il serait imprudent, sire, de rapporter tous les bruits qui circulent.

— Je rentre chez moi, dit vivement Louis XIV.— A tantôt, madame, en revenant de ma promenade.— Songez que vous ne m'avez pas répondu.

— Et que voulez-vous donc que je réponde, sire? balbutia la marquise. J'aurais cru du moins que l'offense s'arrêterait à la mort de l'offenseur.

— Vous avez raison — je demandais une réponse que Dieu vient de faire pour vous— A tantôt! Suivez-moi, M. de Rubantel?

Quand la marquise, se croyant seule, se retourna pour appuyer, sur le marbre de la cheminée, son front brûlant, elle vit Jaspin debout à l'entrée du cabinet par lequel Nanon l'avait introduit.

Elle s'élança vers lui.

— Où est Gérard? dit-elle.

— Il vit, madame.

— Vous me l'avez sauvé.

— C'est Dieu et non moi.

— Quand on vous a arrêté, c'était pour vous faire parler, n'est-ce pas, mon généreux ami?

— Et j'ai parlé, dit Jaspin, sans quoi l'on eût tué Gérard.

— Quoi! Louvois a su...

— Tout; mais à quoi lui servira ce secret dans la tombe?

— Est-ce bien un secret? demanda sourdement la marquise. Gérard n'a-t-il rien appris?

— Rien!

— Cette voiture fermée qui est arrivée hier; ce vieux chirurgien de Lavernie...

—Etait mort en arrivant. J'ai voulu en avoir la preuve, et Séron vient de me montrer le cadavre dans son cabinet d'anatomie.

— Mort aussi!... Deux morts pour me sauver!

— Dieu a fait là deux terribles miracles, madame, et vous êtes visiblement protégée par la Providence!—Rien désormais ne fera plus obstacle à vos destinées. Moi seul je porte à présent l'énorme fardeau du passé; mais tant de malheurs m'ont vieilli au point que j'ai perdu la mémoire, en attendant de perdre la vie!

La marquise serra dans les siennes la main encore glacée qui avait essuyé le dernier souffle de Louvois.

. . . .

Le soir était venu; — juillet, tout parfumé, secouait sur Versailles, ses chaudes haleines. Le roi se promenait le long de la terrasse, l'esprit libre, l'air dégagé, l'œil attaché presque invariablement, à chaque tour qu'il faisait, sur le bâtiment de la surintendance où reposait le corps à peine refroidi de Louvois.

Une foule de courtisans groupés le long de cette terrasse s'entretenaient à voix basse de tous les détails d'une mort qui changeait la politique de la cour et de l'Europe entière.

On cherchait déjà parmi ses ennemis le nom de l'homme d'Etat auquel Louis XIV accorderait son héritage.

Depuis que la nouvelle avait circulé, tous les respects, toutes les protestations étaient pour Mme de Maintenon. Elle triomphait; son ennemi le plus cruel avait disparu. Partout, on ne parlait plus que de la déclaration imminente de son mariage; on en fixait le jour, on en commentait les termes. Nul ne songeait à y faire opposition. Sa victoire sur Louvois légitimait tout abus qu'elle eût voulu en faire.

Tandis que, de sa fenêtre, elle regardait le roi aller et venir au milieu d'une cour empressée, deux hommes se présentaient chez elle et se disputaient cérémonieusement dans l'antichambre, à qui passerait le premier: c'étaient l'archevêque de Paris et le père Lachaise.

M. de Harlay obtint la préférence. Il était arrivé une minute plus tôt que le jésuite.

Le prélat aux archives s'approcha de la marquise, et après avoir fléchi le genou devant elle:

— Permettez, dit-il, Madame, que je sois le premier, de cœur et de bouche, à saluer Votre Majesté, reine de France. Et j'espère avoir l'honneur de chanter bientôt devant l'autel de Notre-Dame, le *Hosanna in excelsis*, que l'Eglise doit aux nouvelles reines.

Il se retira discrètement après avoir prononcé ces paroles. Toutefois, comme la marquise ne lui avait rien répondu, il s'arrêta pour ajouter:

—Votre Majesté daignera-t-elle se souvenir du plus dévoué de ses serviteurs?

Mme de Maintenon se leva et laissa partir le prélat, croyant l'avoir assez payé par un gracieux sourire.

M. de Harlay se retira sans bruit, bien convaincu qu'il venait de faire ce que nul des courtisans n'avait osé encore imaginer, et que son compliment valait bien un chapeau de cardinal.

Mais à peine était-il dehors que le père Lachaise entra. Il apportait une boîte assez

volumineuse que la marquise ne distingua pas d'abord, habituée qu'elle était à le voir, muni d'un Missel in-4° des plus consciencieux.

— Madame, dit le jésuite, vous voilà enfin parvenue, par la puissance de votre mérite et la grâce de Dieu, au trône de France. Les prières ferventes et les vœux de notre société ne vous ont point fait défaut. Vous êtes la colonne de la religion, vous êtes l'étoile qui dirige toute la France dans les voies du salut. Le roi n'a pu demeurer insensible à nos observations, et tantôt, lorsque la nouvelle de cette mort si subite a frappé toute la cour, S. M. m'a fait la grâce de me dire qu'elle regardait cet événement comme un avis du ciel; et j'ai répondu qu'en effet, Dieu semblait ainsi punir les calomnies dont vos ennemis vous avaient poursuivie jusqu'au dernier moment. Avec le défunt ministre ont cessé, comme par enchantement, les pernicieuses influences qui troublaient les intentions du roi à votre égard. Plus d'empêchemens désormais : vous régnerez!

— C'est le roi, dit la marquise, qui vous a tenu ce langage?

— Et autorisé à vous le faire entendre, répondit le père Lachaise.

— Ainsi, le roi élève à lui sa servante?

— A la face du monde, oui, Votre Majesté.

Le jésuite, en prononçant ces paroles, tira d'un riche écrin une merveilleuse couronne d'or et de perles, surmontée d'un diamant magnifique. — Il la posa sur la table de la marquise, et lui dit :

— La Société de Jésus supplie Votre Majesté de vouloir bien agréer cet hommage de ses plus dévoués sujets.

Puis, saluant profondément, il se retira. La marquise demeura seule en face du précieux joyau.

Une flamme pénétrante, jaillissant de toutes les parties de cette couronne, monta insensiblement comme un parfum au cerveau de la nouvelle reine.

— Voilà, se dit-elle, l'apogée des rêves de tout orgueil mortel. Une couronne! Françoise d'Aubigné, femme de Scarron, toi, à qui un maçon prédit un jour que tu deviendrais reine; te voilà couronnée, et c'est encore Dieu qui a voulu cela.

— Oh! reprit-elle plus bas, Dieu a fait pour moi plus que pour aucune créature terrestre. Dieu s'est fait mon complice, il a daigné s'occuper de sauver ma misérable vanité; Dieu m'a conduite par la main au milieu des embûches; il a frappé de sa foudre le plus acharné de mes ennemis; Dieu m'a comblée! Grâce à lui, je lève aujourd'hui les yeux sans rougir, et je vois vivant, dans tout l'éclat de la jeunesse, de la faveur, de la beauté, un fils que peut-être hier j'eusse été assez lâche pour renier, assez vile pour laisser périr, de crainte d'être compromise par sa vie! Grâce à votre bonté, mon Dieu, je retournerai vers vous sans crime... et j'aurai passé sur la terre sans tache : j'aurai été toute puissante, j'aurai pu dire : C'est trop de félicité!

Voilà ce que vous avez fait pour moi; maintenant, que vais-je faire pour vous?

Epouse d'un roi qui n'a jamais pu lire au fond de mon âme, j'oserais m'asseoir sur le trône où s'est assise l'immaculée, la sainte Marie-Thérèse!... Fière de l'impunité, triomphante hypocrite, j'apporterais impudemment en dot à cette famille de rois mon déshonneur que Dieu n'a pas voulu révéler ici-bas, parce qu'il se réserve peut-être de le punir plus tard! — Libre et tranquille par sa clémence, je recommencerais une vie de mensonge et de remords! — Non! Faisons à mon tour quelque chose pour Dieu... Il n'est point permis à la créature de tout posséder sur la terre.

Voyons ce que je veux garder, voyons ce que je veux céder, car en vérité, le souverain seigneur me laisse faire ma part.

Eh bien, je veux avoir le droit d'embrasser mon fils — d'avoir un secret à moi — je veux m'attendrir en regardant ce jeune homme, l'aider, le protéger, l'enrichir, le faire monter au dernier degré de la puissance et du bonheur!... Je veux qu'il m'aime comme il aimait sa mère. Je veux m'estimer et m'admirer moi-même à chaque heure, à chaque seconde, en toute chose, et me complaire à regarder mon image au miroir, à analyser chaque détail de mon âme. Voilà des souhaits dignes de la femme que Dieu a bénie—c'est une belle part—elle me suffit, maintenant faisons celle de Dieu.

La marquise, l'œil étincelant du feu de son inspiration sublime, fit trois pas vers la couronne qui dormait radieuse sur le velours de sa table.

Elle l'éleva lentement dans ses deux mains tremblantes, et s'agenouillant devant son crucifix d'ivoire :

— Dieu éternel, Dieu bon, Dieu des rois, dit-elle, recevez l'hommage du présent le plus noble, le plus éclatant qu'une créature humaine vous puisse offrir. Je vous consacre cette couronne, et vous supplie de l'accepter, trouvant que vous avez été pour moi trop magnifique sur la terre, et vous

conjurant d'échanger ce trop de gloire contre un peu de votre miséricorde au ciel.

Elle déposa la couronne sur la tête de mort sculptée au bas de la croix du sauveur, et s'abîma en pleurant dans les joies profondes de la prière.

Le roi était venu avec quelques courtisans ; il entra dans la chambre et attendit respectueusement que la marquise se fût interrompue.

Cependant ses yeux s'étaient portés sur cette couronne splendide. Il crut que la nouvelle reine remerciait Dieu de l'avoir ainsi élevée, et ses actions de grâces lui parurent sans doute un peu prématurées.

— Madame, dit-il d'une voix incertaine, les couronnes ne sont-elles point assez périssables sans qu'on les place sur une tête de mort ! Vous vous faites à vous-même un bien triste présage.

— Sire, répondit-elle, c'est ce que l'on pourrait dire si j'étais Reine.

— Ne l'êtes-vous point, et ne méritez-vous pas de l'être ?...

— Non, Sire ! — Je suis votre femme, — c'est un honneur déjà trop grand pour moi. —Je n'en ai jamais ambitionné, je n'en accepterai jamais d'autre. — Cette couronne ainsi placée, Sire, c'est l'emblème de ma royauté, morte à jamais.— Accordez-moi la grâce de n'y plus faire allusion.— Je viens de jurer à Dieu que je mourrai marquise de Maintenon, femme inconnue, humble sujette de Votre Majesté. N'avons-nous pas été heureux ainsi !—Dieu n'a-t-il pas béni cette union ? —Je répète mon serment, Sire, dit-elle en étendant sa main vers l'image du Christ, — c'est mon époux, ce n'est pas un roi que j'aime.

— Oh ! oui, marquise ! s'écria le roi avec une joie égoïste qu'il ne put maîtriser, vous m'aimez sincèrement, je le vois bien et je vous en remercie.

Elle s'inclina, tandis qu'il lui baisait la main, et Dieu seul entendit le soupir qu'elle étouffa entre ses lèvres.

Puis, tout à coup :

— J'ai seulement, non pas une compensation, mais une grâce à vous demander, sire.

— Parlez ! madame.

— M. de Louvois était mon ennemi ; mais il est mort à votre service ; et, sans doute, le désespoir qu'il a ressenti de la violente scène de ce matin, n'aura pas peu contribué à sa fin terrible.

— Eh bien ! madame.

— Sire, il sera grand, il sera juste de ne pas étendre votre colère au-delà d'un tombeau. Vous avez puni un coupable, mais il vous reste à récompenser de grands services. Récompensez donc le père dans la personne d'un fils innocent. Donnez à M. de Barbezieux l'héritage de M. de Louvois ; nommez-le votre ministre !

— Un si jeune homme !

— J'ai droit de joyeux avènement, sire !... et ma conscience parle !...

— Au fait, répliqua le roi, j'avais formé le père... je formerai le fils. Votre demande est accordée. Madame, vous êtes une généreuse ennemie, on l'avouera.

— C'est encore se venger, murmura la marquise, en regardant à la dérobée sa couronne perdue !

Conclusion.

Depuis sa chute et son évanouissement, Belair, ramené chez Lavernie, n'avait pas recouvré l'intelligence.

Toutes ces arrestations de ses amis lui avaient paru la suite de l'enlèvement de Violette, et il s'attendait lui-même à tomber au pouvoir de cet ennemi redoutable dont le fantôme avait tant de fois troublé ses rêves d'amour et de poésie.

Le corps brisé, l'âme absente, il était couché sur un vaste fauteuil près de la fenêtre. Auprès de lui, Gérard s'empressait en vain ; ni caresses, ni soins, n'éveillaient en lui le souvenir de cette amitié si ardente pour laquelle il eût hier donné sa vie.

Un seul refrain, monotone et incolore reflet du bonheur passé, frémissait sur les lèvres du pâle jeune homme :

Ombre qui naviguez vers la rive infernale,
Otez-moi vos ennuis.
Ou laissez-moi, sur la barque fatale,
Vous suivre dans l'horreur des infernales nuits.

C'était ce chant de Lulli, que le pauvre Belair avait joué sur la guitare devant le balcon de sa maîtresse à Houdarde, et qui avait ouvert le cœur et la fenêtre de Violette ; Amour couché aux pieds du musicien accompagnait cette mélodie lugubre d'un douloureux gémissement.

Jaspin entra sur la pointe du pied dans la chambre; Belair, toujours murmurant, ne le regarda seulement point.

— Eh bien ! dit Gérard, qui emmena l'évêque dans l'embrasure de la porte, a-t-on des nouvelles ?

— Oh ! mon ami !... dit tristement Jaspin. Mais d'abord, comment va le malade? qu'en pense M. Fagon ?

— M. Fagon l'a examiné : c'en est fait, a-t-il dit, de l'esprit, à la moindre secousse.— Peut-être même le malheur est il consommé déjà. Quant au corps, il pourrait survivre. Mais, Violette ?

— La pauvre Violette, répondit Jaspin à voix basse, n'est ni dans les prisons, ni dans les couvens, ni sur les routes ; ce scélérat de Desbuttes l'aura enlevée et cachée. Le lieutenant de police a fait chercher partout, excepté...

— Prenez garde, on dirait que Belair écoute.

— Non. Continuez.

— Excepté quelque part où ni l'un ni l'autre nous n'avions osé penser qu'elle pût être.

Gérard avec un signe d'intelligence :

— Oh ! je comprends, dit-il.

— Eh bien, c'est là que le lieutenant de police fera chercher... et il doit m'envoyer prévenir aussitôt qu'il aura découvert quel que chose.

Gérard et Jaspin se serrèrent la main et se turent. Manseau arrivait avec une lettre de la marquise. Elle mandait les deux amis près d'elle, à six heures le lendemain matin, dans les jardins de Saint-Cyr.

Le lendemain Van Graaft attendait la marquise dans ces mêmes jardins de St-Cyr où elle lui avait assigné une audience après la messe.

A la place de Mme de Maintenon il vit s'avancer par les allées fleuries une noble et belle figure de jeune fille, vêtue de blanc, et souriante sous les épais bandeaux de sa noire chevelure.

Antoinette vint prendre la main de Van Graaft et la baisa respectueusement. Le Hollandais se laissa faire avec son flegme accoutumé.

— Vous n'avez donc plus le costume des demoiselles de Saint-Cyr ? demanda-t-il.

— Non, monsieur. Madame a voulu que ce matin je prisse les habits que vous me voyez. Madame est venue, m'a fait habiller dans sa chambre, et m'a donné ces belles dentelles que voici, en disant qu'elles vous plairaient, puisqu'elles sont de votre pays.

Antoinette n'avait pas quitté la main de Van Graaft. Une émotion profonde monta peu à peu de la main jusqu'au cœur.

— Avez-vous un peu pensé à ce nouvel habit si blanc et si frais, dit Van Graaft, et vous êtes-vous demandé pourquoi il remplaçait l'autre ?

— Non, monsieur.

— Quoi qu'il en soit, interrompit-il brusquement, vous êtes belle de la sorte.

— Et... vous m'aimez ? demanda Antoinette d'un ton plein de caresse.

— Assurément !...

Il se détourna.

— Non !... s'écria-t-elle, vous ne m'aimez pas ! Oh ! pourquoi monsieur ? dit la jeune fille en joignant les mains. Sans doute, vous m'avez trop peu connue. Mais si vous saviez tout ce qu'il y a dans mon cœur de respect et de dévouement pour vous ! Si vous saviez combien je sens que je pourrais vous rendre heureux ! Oh ! je fondrai cette glace sous laquelle je suis sûre de trouver un cœur digne du mien !

Et en disant ces mots elle passa un de ses bras si beaux, si frais, autour du cou de Van Graaft, qui s'inclina malgré lui sous cette douce pression.

— Mademoiselle, répondit-il avec une voix tremblante.

— Que vous ai-je fait ? poursuivit Antoinette ; si vous voulez ne pas me traiter comme une enfant aimée, pourquoi m'avez-vous appelée votre enfant ?

Il tressaillit.

— Ne valait-il pas mieux me laisser ce que j'étais, une orpheline abandonnée, confiée aux soins de Dieu seul. Vous paraissez, vous faites entendre à mon oreille ce mot divin : un père !... et vous vous détournez après. Ah ! monsieur, puisque j'ai perdu ma mère, remplacez-la du moins auprès de moi ! Vous auriez le droit d'exiger que je n'aimasse rien au monde autant que vous !

Il la regarda en souriant avec mélancolie.

— Jamais vous ne m'aviez parlé de votre mère, murmura-t-il..., de votre mère qui ne peut plus vous voir... belle comme vous êtes !

— Oh, monsieur, vous vous trompez, répliqua la jeune fille, ma mère me voit. De là haut, ajouta-t-elle en montrant le ciel d'azur, une mère regarde encore son enfant, et, je vous assure qu'elle m'envoie des caresses que je sens, et qui me pénètrent le cœur.

— Eh bien donc, répondit Van Graaft remué par cette voix persuasive, votre mère vous verra bien heureuse aujourd'hui, car vous allez vous marier dans une heure, et voici M. de Lavernie qui vient vous chercher.

Antoinette poussa un cri de joie et se jeta dans les bras de Van Graaft.

Une heure après, dans la chapelle de St-Cyr, Gérard et Antoinette, dont le contrat de mariage avait été signé le matin par le roi, s'engageaient devant Dieu pour la vie.

Jaspin, agenouillé près de la marquise, à trois pas de Mlle Balbien, priait de toute son

âme. On lui avait offert de bénir lui-même ce mariage. Nanon lui avait fait présent d'un rochet magnifiquement brodé pour cette cérémonie, mais il avait répondu qu'un évêque de Troyes n'est presque pas un évêque, et que d'ailleurs il ne pouvait dire la messe que dans la petite chapelle de Lavernie.

L'aumônier de Saint-Cyr officiait donc, et toute la maison de la marquise assistait à la cérémonie.

Le pauvre Belair, toujours délirant, n'avait pu quitter la chambre.

Rubantel, choisi par Gérard, représentait pour lui un père, et le digne vétéran songeait, en regardant cette touchante solennité, que lui aussi marierait bientôt une fille, et qu'il eût bien désiré pour elle un mari comme le comte Gérard.

Pendant l'exhortation que l'officiant adressait aux deux époux, Van Graaft et la marquise, placés parallèlement derrière Gérard et Antoinette, échangèrent un regard qui résumait tout ce passé mystérieux et sombre.

Lorsque tout fut terminé, le Hollandais, s'approchant de la jeune comtesse, lui prit la main et lui dit de sa voix austère :

— Je vous bénis! je fais des vœux pour que vous viviez heureuse. — Croyez que je vous aime autant que je puis aimer.—Pendant la cérémonie de votre mariage, j'ai constamment pensé à votre mère, et, en effet, je crois qu'elle vous regardait du haut des cieux. Il m'a semblé qu'elle me souriait à moi-même en m'ordonnant de vous embrasser. Je vous embrasse.

Il prit Antoinette dans ses bras et l'y retint longuement avec un serrement de cœur qui se trahissait sur son visage pâle.

— Maintenant, ajouta-t-il, je pars. J'ai là-bas un ami auquel je me dois. Lorsque la guerre sera terminée, j'espère que M. de Lavernie m'amènera ma fille.

Gérard s'inclina sans répondre.

— Embrassez votre femme, dit Van Graaft, et que j'aie ce spectacle toujours présent à la pensée.

La marquise serra convulsivement la main de Jaspin et s'approcha du Hollandais pour recevoir ses adieux.

— Voici, lui dit-elle, pour le roi Guillaume, une réponse que je vous prie de lui remettre à votre arrivée. Je l'eusse fait porter par M. de Lavernie, sans la guerre qui divise encore les deux nations. Veuillez vous en charger, comme aussi de tous mes respects et de ma reconnaissance éternelle pour Sa Majesté.

Van Graaft s'achemina vers son carrosse, qui attendait dans la cour de Saint-Cyr.

— Adieu, dit-il d'une voix émue. Où logera ma fille? car j'ai à lui envoyer aussi son présent de noces.

Ces mots firent pâlir la marquise. Ils lui rappelaient ce terrible présent de Guillaume, avec lequel on avait peut-être tué Louvois.

— Ce second carrosse que vous voyez, dit Gérard, attend votre fille et son époux. Antoinette et moi nous passerons le reste de la saison au château de Lavernie. Là aussi, tous deux, nous avions une mère, la plus tendre, la meilleure des mères, car elle a donné sa vie pour défendre notre bonheur!

— C'est vrai!.... répondit la marquise troublée; il ne faut ni accuser ni oublier les morts!

Gérard s'agenouilla devant elle en lui disant :

— Oh! madame, vous à qui je dois plus que la vie, vous qui avez été pour moi une providence, permettez-moi de vous remercier au nom de ma mère...

— Oui, mon fils, répliqua la marquise en le relevant.

Ces mots firent frissonner Jaspin. La marquise les prononça d'une voix vibrante, en remerciant Dieu par un regard plein d'une joie ineffable.

— Oh!... murmura l'évêque, au bras duquel s'appuyait Mme de Maintenon, qui nous eût dit jamais que ces deux syllabes sortiraient de votre bouche sans soulever ici une tempête?

— J'ai acheté le droit de les prononcer, répliqua-t-elle tout bas.

Puis s'interrompant :

— Et monseigneur l'évêque, ne va-t-il point aussi à Lavernie?

— Pas encore, madame, dit Gérard; il faut qu'il tarde de quelques jours pour emmener avec lui notre pauvre Belair, souffrant et désolé. Là-bas nous le guérirons en l'aimant.

— Je gagnerai Lavernie à petites journées avec notre malade, ajouta Jaspin. Laissons partir devant les gens heureux.

Les deux carrosses s'éloignèrent. Au premier relais, Van Graaft et Gérard prirent, l'un la route de Flandres, l'autre celle de Champagne. Van Graaft, en quittant sa fille, lui dit naïvement :

— Je suis sûr maintenant que je vous aimerai. Au revoir.

Il arriva bientôt à sa maison du Boompjes, où tout l'attendait dans l'ordre le plus parfait. Son premier mot fut pour demander

s'il n'était pas venu un homme réclamer le paiement d'une dette de cinq cent mille livres.

Le caissier répliqua qu'il n'avait rien vu ni entendu de pareil ; et Van Graaft commençait à s'étonner quand on lui annonça que quelqu'un l'attendait dans sa chambre. Il monta. Les cinq cent mille livres en or étaient toujours alignées sur la table.

Un homme se chauffait, en plein mois de juillet, toussant et courbé, lisant des dépêches en chiffres. Cet homme se retourna à l'arrivée de Van Graaft et lui tendit la main.

— Bonjour, Guillaume, dit le Hollandais. Ce n'est pas vous que je m'attendais à trouver ici.

— Qui donc?

— Un créancier... Mais laissons cela. Vous toussez bien fort.

— Oui. Et vous, au contraire, vous semblez rajeuni; vous êtes heureux, n'est-ce pas?

— Je crois que oui.

— Asseyez vous un peu. J'ai su votre arrivée prochaine et j'ai voulu causer avec vous tout d'abord. Comment vont les gens de Versailles? Ce pauvre Louvois est donc mort?

— Oui, dit lugubrement Van Graaft, en lui remettant la lettre de la marquise.

Le roi la lut et murmura :

—Cette femme méritait pourtant d'être reine. Puis il ajouta : Louvois aussi était un homme de grand génie. Le roi a fait là une grosse perte. Nous mènerons plus commodément la guerre, désormais. De quoi donc est-il mort si vite? D'une apoplexie, dit-on?

— Oui.

— A propos, ajouta Guillaume, vous êtes un homme bien négligent, Van Graaft!

— Moi? pourquoi?

— Oui, vous laissez traîner vos billets de caisse çà et là. Comment, ma police arrête l'autre jour un espion français qui se cachait à Rotterdam, et l'on trouve sur lui ceci, une fausse signature, assurément... Regardez!

Van Graaft reconnut le bon de cinq cent mille livres qu'avait emporté si malheureusement La Goberge.

—Ce bon! dit-il, eh bien, mais il est dû.

— Non, répliqua froidement Guillaume, il est acquitté... — C'était fort imprudent, poursuivit le roi, de laisser un papier pareil dans les mains du premier venu. Savez-vous bien que l'on eût pu dire que vous aviez fait assassiner Louvois. Le monde est si méchant, Van Graaft; moi, j'ai toujours pris le papier.

En disant ces mots, Guillaume brûlait, par petites bandes déchirées, le fameux billet qui avait porté malheur à tant de monde.

—Mais le porteur, dit Van Graaft, il réclamera?

—Non, dit Guillaume, il ne réclamera pas. C'était un espion, —peut-être pis, — je l'ai fait pendre. Si vous avez quelques remords de conscience, eh bien, employez vos florins à soulager d'honnêtes gens.

— Vous pourriez bien avoir raison, dit Van Graaft; d'ailleurs j'ai une fille à doter.

Et tandis que le roi continuait à se chauffer, il s'approcha du portrait d'Eléonore, jeta par une fenêtre le pistolet si longtemps accroché au-dessous de ce portrait, et ayant détaché le cadre, l'enveloppa, le cloua lui-même dans une caisse, et écrivit cette adresse :

« A ma fille Antoinette, comtesse de La-
» vernie, ma seule et unique héritière. »

Le pauvre Belair ne revit jamais Lavernie. — Pendant le mariage de Gérard, une lettre du lieutenant de police était arrivée chez Jaspin. Lorsque l'évêque revint de Saint-Cyr, il trouva Belair étendu sur le parquet, cette lettre ouverte à la main. L'affreuse révélation avait tué l'amant de Violette. Jaspin retourna seul avec son compagnon Amour près de ses enfans à Lavernie, et, s'agenouillant devant le tombeau de la noble comtesse :

— J'ai tenu, dit-il, madame, ce que je vous avais promis. Dormez en paix! Il est heureux, et vous êtes toujours sa mère!

FIN.

